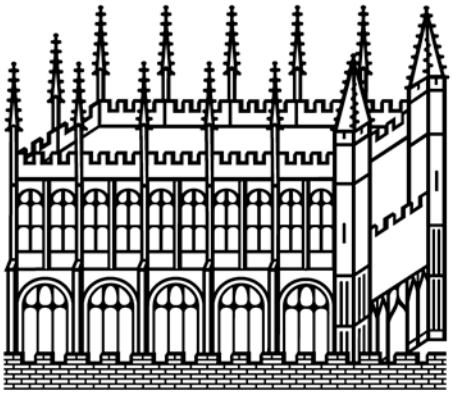

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

H. H. II... 2.

~~D... 2... 12... Draw.~~

UNS 158 a. 22

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.

TOME III.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
9 NOV 1950

MÉMOIRES SECRETS

ET UNIVERSELS

DE LA

REPUBLIQUE

DES

LETTRES.

LETTRE SEPTIEME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens Philoſophes ſur les Principes généraux de la Phyſique, & les ſentimens qu'ils ont eus ſur bien des choſes, dont on attribue trop legérement la découverte & l'invention aux Phyſiciens modernes.

MONSIEUR,

Pour ſuivre exactement le plan que je me ſuis preſcrit dans les deux derniéres Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & parcourir dans celle-ci les ſentimens des anciens Philoſophes ſur les principales Queſtions de la Phyſique, & comparer les anciennes opinions avec les nouvelles. Je trouverai ainſi le moyen de vous parler de l'étendue des connoiſſances des Phyſiciens; qui ſe diſtinguérent autrefois dans la Gréce, & de ceux qui ont fleuri dans ces derniers

tems. Il ne me reſtera plus après cela pour achever de vous tenir ma parole, qu'à faire quelque réflexions particuliéres ſur les ſentimens moraux des Philoſophes modernes, & ſur ce qu'ils ont penſé de l'eſſence de Dieu & de celle de l'Ame, ayant déja rapporté les opinions des Anciens ſur ces différens Articles.

Je commence donc par établir un ſentiment, qui peut-être vous ſurprendra d'abord; mais qui dans la ſuite vous paroîtra très-vraiſemblable. C'eſt que les Phyſiciens modernes connoiſſent bien peu de choſes, qui n'ayent été ſues, ou du moins apperçues par quelques-uns des anciens Philoſophes. Ces connoiſſances furent oubliées dans la ſuite, ou tout-à-fait négligées; & lorsque l'étude de la Philoſophie revint en uſage, & qu'après plus de cinq ou ſix cens ans d'ignorance on commença à établir la Doctrine d'Ariſtote dans les Ecôles, on s'y attacha ſi fort, qu'on négligea abſolument tous les Ecrits des autres Philoſophes.

Le Bon-Sens après avoir été enſéveli pendant plus de trois Siècles par le mauvais goût, l'amour de la diſpute, & l'envie de briller par des Thèſes auſſi ſubtiles qu'inutiles, commença à reparoître. On oſa ſoutenir qu'Ariſtote n'étoit point infaillible: que

Scot

Scot & St. Thomas avoient ſouvent très-mal expliqué les ſentimens de ce Philoſophe; & qu'ils en avoient eu eux mêmes de très-faux. On étudia la Nature dans elle-même: on parcourut également les Ouvrages de tous les Auteurs anciens; & l'on trouva que pluſieurs d'eux avoient penſé, dans bien des occaſions, beaucoup plus ſenſément qu'Ariſtote & ſes adhérans. Pluſieurs Savans firent un nouveau Corps de Philoſophie: ils propoſérent des Syſtêmes qui furent parfaitement reçus du Public: on les regarda comme inconnus juſqu'alors, quoique preſque toutes les différentes parties en euſſent été connues par les Grecs & par les Romains, & que les Philoſophes modernes n'euſſent fait que les joindre enſemble, & compoſer une Hypothèſe nouvelle des ſuppoſitions très anciennes.

Il faut cependant rendre aux Phyſiciens des derniers Siècles la gloire qu'ils méritent. Non-ſeulement ils ſe ſont ſervis utilement des découvertes des Anciens; mais ils en ont fait auſſi quelques-unes de très utiles, & ils ont beaucoup perfectionné la Phyſique expérimentale. Mais pour ce qui regarde celle qui n'eſt fondée que ſur le raiſonnement, on n'eſt guère plus avancé aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille cinq cens ans. Je

vais, en vous faiſant parcourir les principales opinions, tâcher de vous démontrer cette vérité.

§. II.

PHERECYDE.

Phérécide, le plus ancien des Philoſophes Grecs dont le nom ſoit venu à la Poſtérité ne nous a laiſſé aucun Ouvrage [1] qui puiſſe nous faire juger de l'étendue de ſes connoiſſances. Il devoit cependant être fort verſé dans la connoiſſance des Soufres, des Minéraux, &c. car Cicéron [2] nous apprend „que „ce Philoſophe ayant conſidéré de l'eau qu'on „venoit de tirer d'un Puits, prédit qu'il arri„veroit bien-tôt un tremblement de terre.“ Pour annoncer un pareil événement, il devoit

[1] Il avoit cependant écrit ſur la phyſique, & même ſur la metaphyſique, τοῦτον φησι Θεόπομπος πρῶτον περὶ φύσεως, καὶ Θεῶν ἑλλησι γράψαι· Eum Theopompus aſſerit, primum omnium de natura, & de Diis ſcripſiſſe. *Diog. Laert.* Lib. I. pag. 101. Phérécide avoit été diſciple de Pittacus, un des ſept ſages de la Grece. Ainſi quand on dit qu'il eſt le plus ancien philoſophe de la Grece, cela ſignifie ſimplement, le premier des philoſophes qui ont écrit.

[2] Pherecydes quidem Pythagoræ Magiſter, potius divinus habebitur quam Phyſicus: qui cum vidiſſet hau-

voit avoir apperçu des Sels acides, detachés par l'embraſement ſoûterrain, qui s'étoient fondus enſemble & avoient communiqué à l'eau du Puits une couleur particuliére qui étoit connue de Phérecide, & qui lui avoit fait croire que la croute extérieure de la terre étoit menacée de quelque dérangement. Cela étant, il falloit que ce Philoſophe eût la même ſcience que les Chimiſtes d'aujourd'hui qui s'apperçoivent par la préſence de certains Sels que *les corps vont ſe décompoſer, & ſe pénétrer de qualités toutes différentes des premiéres.*

III.

THALES.

Thalès[3] Diſcipline de Phérécide, penſoit que l'Eau étoit le Principe de toutes choſes.

Il

ſtam aquam de juge puteo, terræ motus dixit inſtare *Cic.* de Div. Lib. 1.

3 Il eſt certain que Thales entendit Phérécide, quoi que Diogene Laerte prétende qu'il n'eut d'autres maitres que les Prêtres Egyptiens. Οὐδέις τε αὐτον καθηγησατο πλὴν ὅτ' εις Αἴγυπτον τοις ἱερεῦσι συνδιετριψεν. Nullo præceptore uſus eſt niſi quod Aegyptiis ſacerdotibus, eo profectus familiariter adhæſit. *Diog. Laert.* Lib. I.

Il ſe figuroit que, par ſa nature homogène, elle trouvoit le moyen de prendre toutes ſortes de figures, & de ſe transmuer en tous les différens corps. Avec de l'eau [4] Thalès croyoit que la Nature formoit des Arbres, des Métaux, des Hommes, des Animaux, des Pierres, des Montagnes. Cela eſt abſurde: j'en conviens. Car quoiquil ſoit évidemment vrai que l'eau ſerve à l'accroiſſement & à la multiplication d'un nombre de corps; & que les Plantes, les Animaux lui ſoient redevables d'une partie de leur augmentation, & les Diamans, les Métaux, les Perles, les Minéraux, &c. de leur premiére eſſence, elle n'eſt cependant, comme l'a fort bien dit un ſavant [5] Auteur moderne „qu'un véhicule „propre à charrier les parties de différent „genre lesquelles ſe trouvant en ſuffiſante „quantité & en certaine diſpoſition, forment „des aſſemblages ou durs, ou friables ou „opaques, ou transparens. Mais ſeule, elle „n'eſt capable que de fluidité & de congelation „&

[4] Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο, καὶ τὸν κόσμον ἔμψυχον. καὶ δαιμόνων πλήρη. Principium omnium aquam eſſe dixit & animatum mundum ac

„& ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt qu'elle „ne peut offrir des corps réels & durables, „à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elle eſt impré- „gnée ou de Sels, ou de Souffres, dont elle „tenoit les molecules écartés, les uns des „autres; & que lorsque ces molecules ſe rap- „prochent, ſoit par l'évaporation de l'eau, „ſoit de quelque autre maniére, alors ſe for- „ment des corps véritablement dignes de ce „nom, Mais l'Eau n'en a point l'honneur, „ſi ce n'eſt que ſon mouvement naturel & in- „térieur contribue à l'arrangement de leurs „parties intégrantes; arrangement pourtant „qui ne ſe feroit qu'avec beaucoup de lenteur „ſi d'autres cauſes ne s'y joignoient."

On ne ſauroit mieux démontrer la fauſſeté du Syſtême de Thales que le fait l'Ecrivain que je viens de citer. Je ne me ſerois point arrêté ſur l'opinion de ce Philoſophe Grec, ſi pluſieurs Modernes n'avoient tâché de la renouveller, & de lui donner quelque réputation. Jean Baptiſte Van-Helmont aſſûroit qu'il

dæmonibus plenum. *Diog. Laert.* Lib. I. Segm. XXVII.

s Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. pag. 17. à Amſter. chez Fr. Changuion.

qu'il avoit un *Alkaeſt*, ou un Diſſolvant Général, avec lequel il décompoſoit les corps les plus durs & les plus compactes, & les réduiſoit en liqueur. Vous demanderez peut-être, *Monſieur*, ſi jamais ce Chimiſte a communiqué à quelqu'un le ſecret de ce fameux Diſſolvant; je vous répondrai qu'il auroit été bien embaraſſé de le faire, parce qu'il n'avoit exiſté que dans ſon imagination. Cet *Alkaeſt* n'avoit pas plus de réalité que la Poudre de *projection*, ſi vantée par les Artiſtes.

Thalès fut aſſez bon Géometre [6], & aſſez bon Aſtronome. Il compoſa un Ouvrage ſur les Equinoxes & ſur les révolutions des Aſtres, mais ce n'eſt point ici le lieu de vous parler de cela; je me réſerve d'en faire mention lorſque je ferai voir la ſupériorité des Aſtronomes modernes ſur les anciens. Il ne s'agit maintenant des Philoſophes qu'en ce qui regarde les Principes généraux & la Phyſique expérimentale.

§. IV.

[6] Thales Mileſius . . . . fuit . . . . . Geometriæ penes Graïos primus . . . . repertor; & naturæ rerum certiſſimus explorator, & Aſtrorum peritiſſimus contemplator. Ap. Flor. 4.

§. IV.

ANAXIMANDRE.

Anaximandre fut Diſciple de Thalès, & s'il n'en adopta que certaines opinions, il en ſoutint pluſieurs qui avoient été inconnues à ſon Maître : il prétendit que tout [7] venoit de l'Infini & rentroit dans l'Infini; c'eſt-là du galimatias d'autant plus pompeux, que ce Philoſophe donnoit des explications de ſon Syſtême auſſi obſcures que le Syſtême même. Il fut cependant le premier qui oſa dreſſer une Table Géographique. C'eſt lui qu'on peut & qu'on doit regarder comme le [8] Pere des Géographes. Depuis l'invention des Tables dont le Public lui fut redevable, on les rectifia beaucoup, & on les porta presque juſqu'à la perfection où l'on voit aujourd'hui les Cartes particuliéres de certains Païs. On attribue encore à Anaximandre l'établiſſement des Cadrans Solaires. Voilà, *Monſieur*, deux choſes bien utiles, dont on lui eſt redevable.

§. V.

7 Is (Anaximander) enim infinitatem naturæ dixit eſſe, e qua omnia gignerentur. *Cic. in Quæſt. Acad.*

8 Καὶ γῆς καὶ θαλάσσης περίμετρον πρῶτος ἔγραψεν. ἀλλὰ καὶ σφαῖραν κατεσκεύασε. Primus terræ ma-

§. V.

ANAXIMENES.

Anaximène, Elève & Sectateur d'Anaximandre, imita la liberté & l'eſprit d'indépendance de ſon Maître. Il crut, ainſi que lui, que l'Infini [9] étoit le Principe qui produiſoit & abſorboit, tour-à-tour, tous les Etres. Selon lui, „ toute la Nature [10] étoit corpo„relle, c'eſt-à-dire, inanimée, brute, ſans au„cune force, mais le mouvement qui lui étoit „communiqué l'avoit élevée, pour ainſi dire, „à la Divinité; cette Divinité pourtant n'é„toit point une ſuite de la nature des corps, „mais ſeulement de la totalité des corps ar„rangés dans le meilleur ordre où ils peu„vent être."

Ce Syſtême étoit le germe de celui de SPINOSA, & de tous ceux qu'ont inventés les Athées, qui n'ont reconnu d'autre Divinité que la Matiére infinie dans ſes trois dimenſions &

risque circuitus deſcripſit, & Sphæram inſuper conſtruxit. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 2.

9 Il ajouta l'air à l'infini, ou, pour parler plus clairement, il crut que tout étoit produit par un air infini οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον· Hic initium dixit aëra & infinitum. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 2.

& contenant en elle tous les autres Etres. Je ne m'arreterai pas à vous faire ſentir le ridicule de cette opinion; je vous ai déja aſſez parlé des monſtruoſités qui découlent de toutes les Hypothèſes, qui ont quelque reſſemblance avec celle de Spinoſa.

Anaximène avoit un ſentiment auſſi abſurde, ſur le Soleil que ſur les premiers Principes des choſes. Il croyoit que cet Aſtre ne tournoit point juſqu'au-deſſous de la Terre, ainſi que le ſuppoſoient preſque tous les Philoſophes ſes contemporains; mais il penſoit qu'il ſe cachoit, lorsqu'il ſe couchoit, derriére une Montagne qui en déroboit la lumiére. Selon lui [11], la Terre étoit un ſimple Plan, une eſpèce de Table, autour de laquelle le Soleil tournoit comme un chapeau ſur la tête d'une perſonne.

Ces opinions n'ont guère fait honneur à Anaximène dans la ſuite des tems; & il mériteroit d'être beaucoup moins conſidéré que ſes

[10] Hiſtoire Critique de la Philoſoph. Tom. II. pag. 25.

[11] Anaximenes . . . . non . . . ſubter Terram dicit Sidera commoveri, ſed perinde ac circum caput noſtrum vertitur pileus, circa Terram verti. *Origen. Philoſoph.* cap. VII.

ſes premiers Maître, ſi Pline [12] ne lui attribuoit l'invention des Cadrans Solaires, & ne le faiſoit auteur d'une découverte que pluſieurs autres Auteurs ont attribuée à Anaximandre, ainſi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé de juger que, ſi ce Philoſophe ne fut point l'inventeur des Cadrans Solaires, il dut du moins perfectionner les premiéres expériences de ſon Maître, puisque les Ecrivains ont partagé entre eux deux la gloire de cette invention.

§. VI.

ANAXAGORE.

Anaximène fut le Maître d'Anaxagore. Ce dernier Philoſophe s'éleva infiniment au deſſus

[12] *Plin.* Hiſt. Lib. II, pag. 169.

[13] Anaxagoras qui accepit ab Anaximene diſciplinam, primus omnium rerum deſcriptionem, & modum mentis infinita vi ac ratione deſignari & confici voluit. *Cic.* de Nat. Deorum. Lib. I.

[14] Ceci merite une explication. Anaxagore admettoit, ainſi que tous les Philoſophes payens, l'eternité de la matiere. Il ſoutenoit ſimplement qu'elle avoit été de tout tems dans le deſordre, jusques au moment que l'eſprit ou l'intelligence lui donne l'ordre & la forme. Il admettoit non ſeulement l'eternité, mais encore l'immenſité de la matiere. Ainſi ſon ſyſteme reſſembloit

ſus de ceux qui l'avoient précédé. [13] Il reconnut combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la Matiére ſe fût donnée à elle-même le mouvement. Il condamna le ſentiment [14] de ceux, qui n'admettoient qu'une Subſtance auſſi vile, & qui croioient que le haſard étoit la ſeule cauſe de l'arrangement & de l'ordre qu'on voyoit dans l'Univers.

C'eſt dommage qu'un homme qui penſoit auſſi ſenſément qu'Anaxagore, ait voulu ſe mêler de faire le Charlatan, & qu'il ait annoncé qu'il devoit tomber une grande Pierre du Soleil ſur la Terre. Ce qu'il y a de plus honteux pour la Philoſophie & pour les Philoſophes, c'eſt que de ſavans Ecrivains ont eu la bonté de transmettre à la Poſtérité la chûte de

beaucoup à celui de l'ame du monde: l'eſprit, ou l'intelligence étoit cette ame; car la matiere aiant les attribut de l'eternité & de l'immenſité, étoit indépendante pour la durée & pour les trois dimenſions (la longueur, la largeur, la profondeur) de l'eſprit, qui ne l'avoit ni créée, ni vivifiée mais ſeulement arrangée. Ecoutons Ciceron. *Anaxagoras*, inquit, *materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* Cicer. Quæſt. Acad, Lib. II. Ce Siſteme étoit preciſément celui du debrouillement du Cahos, comme nous le voions expliqué au commencement des metamorphoſes d'Ovide.

de cette Pierre, Pline [15] aſſûre fort ſérieuſement qu'il l'avoit vue, & qu'on diſoit de ſon tems que c'étoit la même, dont Anaxagore avoit prédit la chûte.

Quelques anciens Phyſicien ont fait tomber fort aiſément des choſes des Aſtres & des Planetes. Héraclite a eu la bonté & la complaiſance de faire acoucher la Lune d'un homme très bien formé qu'on vit tomber ſur la Terre. Je ne ſai lequel de ces deux Faits eſt le plus ridicule, celui de la Pierre ou de l'Homme : mais je penſe que vous conviendrez que l'un eſt beaucoup plus divertiſſant que l'autre. Pour moi, je me figure qu'il n'y auroit rien de plus amuſant que de voir arriver par les airs quelques Habitans de la Lune.

Après avoir condamné le menſonge, & la viſion chimérique d'Anaxagore, rendons-lui cepen-

[15] Modicus lapis .... quem ..... caſurum .. .... Anaxagoras prædixiſſet narratur .... colitur. Ego ipſe vidi. *Plin.* Lib. II. cap. 58.

[16] Hic (*Anaxagoras*) probandus eſt, quia Materiæ Artificem adjunxit. *Plut.* de Placit. Lib. I.

[17] Nunc & Anaxagoræ ſcrutemur Homœomerian,
Quam Græci memorant, nec noſtra dicere Lingua
Concedit nobis patrii ſermonis egeſtas.
Sed tamen ipſam rem facile eſt exponere verbis:

cependant la juſtice qu'il mérite. Convenons qu'on ne doit faire aucune comparaiſon entre lui & ceux dont il fut l'Elève. Plutarque le loue [16] avec raiſon d'avoir admis une Intelligence divine, un premier principe, qui avoit donné l'arrangement & l'ordre à l'Univers. Son Syſtême en détail étoit même aſſez ſenſé ; & comme il raiſonnoit beaucoup plus juſte ſur l'Hipothèſe générale qu'Anaximandre & Anaximène, il développoit d'une maniére plus probable les effets & les reſſorts cachés de la Nature. Il prétendoit que les Elémens de l'Univers n'étoient que les parties les plus ſubtiles de chaque tout ; de ſorte que chaque Corps étoit formé des particules qui n'étoient uniquement propres qu'à ſa formation ; & il appelloit ces particules des *Homœoméries* [17]. Les os, ſélon lui, étoient formés de petits os : les inteſtins

Principium rerum quam dicit Homœomerian :
Oſſa videlicet è pauxilis, atque minutis
Oſſibus : Sic & de pauxillis atque minutis
Viſceribus viſcus gigni, ſanguenque creari.
Sanguinis inter ſe multis coëuntibu' guttis ;
Ex aurique putat micis conſiſtere poſſe
Aurum ; & de terris terram concreſcere parvis ;
Ignibus ex igneum, humorem ex humoribus eſſe ;

ſtins des Animaux étoient un aſſemblage de petits inteſtins: le ſang devoit ſon exiſtence à la coagulation de ſes goutes: l'Or étoit compoſé de parties d'or; la Terre, le Feu, l'Eau & tout ce qui eſt enfin dans la Nature, n'avoient point d'autres principes que leurs petites parties.

Lucrèce à réfuté d'une maniére victorieuſe ces *homœoméries*. „C'eſt abuſer. *dit il* [18], du „nom de Principes que de le donner à des „choſes, qui ſont de même nature que celle „qu'elles compoſent, & qui par cette raiſon „ſont ſujettes à la diſſolution & à la deſtruction

Cætera couſimili fingit ratione, putatque.
T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. 78. Verſ. 830. & ſeq. Edit. Lugd.

[18] Adde quod imbecilla nimis primordia fingit:
Si primordia ſunt, ſimili quæ prædita conſtant
Natura, atque ipſæ res ſunt; æqueque laborant,
Et pereunt: neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppreſſu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, leti ſub dentibus ipſis?
Ignis, an Humor, an Aura? quid horum, Sanguis, an Os?
Nihil, ut opinor: ubi ex æquo res funditus omnis
Tam morralis erit, quam quæ manifeſta videmus
Ex oculis noſtris aliqua vi victa perire.
Idem, ibid. p. 80. Verſ. 846. & ſeq.

„tion. Car lorsque le compoſé viendra à „être détruit, comment ces prétendus prin„cipes pourront ils ſe garantir, & ſe conſerver, „ſans recevoir aucun dommage? Il faudra „qu'ils ſoient abſolument diſſous & diviſés, „puisque le Feu, l'Air, le Sang, les Os; „quelque déliés qu'on ſuppoſe ces corps, ſont „manifeſtement auſſi périſſables que ceux „dont nous pouvons par le ſecours de nos „yeux appercevoir la deſtruction. [19] D'ail„leurs, peut-on nier que les Veines, le Sang, „les Os & les Nerfs ne ſoient compoſés de „parties étrangéres, puisque c'eſt par la nourriture

[19] Præterrea quoniam cibus auget corpus alitque:
Scire licet nobis venas, & ſanguen, & oſſa,
Et nervos alienigenis ex partibus eſſe:
Sive cibos omneis commiſto corpore dicent
Eſſe, & habere in ſe nervorum corpora parva,
Oſſaque, & omnino venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipſe,
Ex alienigenis rebus conſtare puretur,
Oſſibus & nervis, venisque, & ſanguine mixto,
Præterea quæcunque è terra corpora creſcunt;
Si ſunt in terris; terras conſtare neceſſe eſt
Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.
Idem, ibid. p. 82. Verſ. 859. & ſeq.

„ritare que le corps augmente, grandit, & „groſſit ? Que ſi l'on dit, que dans les ali„mens qui ſe répandent dans le corps, il y „a de petits os, de petits nerfs, de petites „goutes de ſang, il faudra allors ſoutenir que „dans la nouriture & le breuvage, qui ſer„vent à l'augmentation des corps, il y a des „os, des nerfs, des veines & du ſang; ce „qu'on ne ſauroit avancer ſans être forcé de „convenir que les corps ne ſont pas toujours „compoſés de parties qui ſont propres à el„les-ſeules. D'ailleurs, ſi tous les corps qui „ſont produits de la terre ſont faits de pe„tites parties de terre, il faut auſſi que parmi „ces parties il y en ait d'étrangéres, puiſque „la terre produit & ſert à l'augmentation d'un „nombre d'étres différens. [20]. Si l'on ob„jecte que le mélange des choſes eſt tellement „caché, que ce qui ſemble n'être qu'une „ſeule choſe, eſt ſouvent la mixtion de plu„ſieurs,

[20] Id quod Anaxagoras ſibi ſumit, ut omnibus omneis.

Res putet immiſtas rebus latitare; ſed illud
Apparere unum, cujus ſunt pluria miſtu,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata;
Quod tamen a vera longe ratione repulſum eſt;
Conveniebat enim fruges, quoque ſæpe minutas,

„ſieurs, qui ſelon la forme & l'arrangement „d'un corps ſe montrent ſur ſa ſurface : je „ſoutiendrai que cela eſt abſolument impoſ„ſible, parce qu'il faudroit que les grains de „bled étant broyés par la meule rendiſſent „des goutes de ſang, des nerfs, des os, ou „quelque autre choſe propre à la nourriture „deſtinée à l'augmentation du corps humain, „& que les cailloux frappés, par des coups „reciproques, les uns contre les autres, jet„taſſent du ſang, les herbes & les eaux euſ„ſent du lait, dont le goût fût ſemblable à „celui des Brebis, &c.

Quelque faux de ſoit le Syſtême d'Anaxagore, il a été cependant très-utile à beaucoup de Philoſophes modernes, qui en le réduiſant à un point plus raiſonnable, & en lui ôtant ce qu'il avoit d'outré & d'abſurde, s'en ſont ſervis pour établir une Hypothèſe qui paroit aſſez vraiſemblable. Le ſage Auteur de

Robore cum ſaxi franguntur, mittere ſignum
Sanguinis, aut aliquid, noſtra quo corpora aluntur,
Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Conſimili ratione herbas quoque ſæpe decebat,
Et latices, dulces guttas, ſimilique ſapore
Mittere, lanigeræ quali ſunt ubera lactis, &c.
Idem, ubi ſupr. pag. 82. Verſ. 874. & ſeq.

de la Critique de la Philoſophie convient tacitement que ce Philoſophe a donné l'idée aux Modernes des Subſtances primordiales. „Ma derniére obſervation, *dit-il*[21], fait hon„neur à Anaxagore . . . . . elle ſuppoſe „quelque conformité entre ſon Syſtême des „*homœoméries* & celui des plus judicieux Phi„loſophes de notre âge, qui ſont perſuadés „qu'il y a des Subſtances primordiales ré„pandues dans tous les Mîxtes, leſquelles, „quoi qu'il arrive à ces Mixtes, gardent leur „figure déterminée, ainſi que des Elémens „inaltérables, & ſont invincibles, à tous les „chocs, & à toutes les attaques du dehors. „Telles ſont les particules ſalines, nitreuſes, „gypſeuſes, métalliques, ſulphureuſes, arſe„nicales, &c. qui entrent dans la compoſition „des Mixtes, & qui, malgré leurs différens „changemens, ne ſouffrent jamais aucune al„tération, reparoiſſent ſous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premiéres qua„lités, ſoit par un effet naturel, ſoit par le „ſecours de l'Art qui met la Nature en „état d'agir."

Voilà,

[21] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. pag. 36.

Voilà, *Monſieur*, le Syſtême d'Anaxagore réduit à un point beaucoup plus raiſonnable, L'on peut cependant ſoutenir hardiment que *les* Modernes qui l'y ont amené ne doivent point être regardés comme inventeurs, mais comme réparateurs. Il reſte encore bien des difficultés qu'ils ne reſolvent point, ou qu'ils réſolvent preſque auſſi mal qu'Anaxagore. Car n'en déplaiſe à ces Philoſophes & au ſavant Mr. Deslandes: *Ces parties naturelles qui, malgré leurs différens changemens, ne ſoufrent jamais d'altération, reparoiſſant ſous leurs formes ordinaires & reprenant leurs premières qualités* révoltent d'abord l'éſprit. On en eſt étonné; & quant à moi, j'avoue que je ne comprends point comment une choſe eſt ſujette à la diſſolution, ſans que ſes parties puiſſent jamais ſe reſſentir de cette diſſolution. *Ces parties ſi dures* m'ont tout l'air des prétendus Atomes indiviſibles; or c'eſt une choſe un peu dure à digérer que la ſuppoſition de leur indiviſibilité. D'ailleurs, la cauſe de la nouvelle apparition de ces parties ſous *leurs formes ordinaires & reprenant leurs mêmes qualités*, tient beaucoup des *Vertus Occultes* d'Ariſtote. Ce n'eſt rien expliquer que de dire, qu'une choſe ſe fait par *un effet naturel, ou par le ſecours de l'Art*

qui met la Nature en état d'agir. Cela n'éclaircit guére plus la difficulté dont il s'agit, que ſi quelquun interrogé ſur les raiſons & les cauſes qui ont produit un Phénomêne extraordinaire, repondoit gravement: qu'il a été occaſionné, ou par des effets naturels, ou par des effets ſurnaturels. Grand merci, pourroit-on lui dire, Mr. le Philoſophe, de votre éclairciſſement. Il eſt dans le goût de pluſieurs que le divin Ariſtote a donnés, il y a plus de deux mille ans: il faut bien que j'aye la même docilité pour vous que les Gres eurent pour leur Concitoyen; il ne reſte qu'à ſavoir ſi les hommes qui viendront quelques ſiècles après nous, croiront vous être beaucoup plus redevables, que ceux qui vivent aujourd'hui ne penſent l'être à Ariſtote d'avoir dit que l'Aiman attire le Fer, parce qu'il a dans ſoi une *vertu attractive.*

9. VIII.

Pythagore.

Je viens à Pythagore, dont je vous ai dit, *Monſieur*, aſſez de mal dans mes derniéres Lettres. Il faut cependant convenir que, quoiqu'il fût un grand Fourbe, & qu'il mît tout

tout en œuvre pour paſſer pour un illuſtre Sorcier, il ne laiſſoit pas d'avoir du génie. Il avança beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & cette Science lui fut redevable de ſon accroiſſement. Il fut auſſi le premier, à ce que l'on dit, qui réduiſit la Muſique en Art. Comme il paſſoit auprès d'une Forge, frappé par la différence des ſons cauſés par les Marteaux qui tomboient ſur l'Enclume, il penſa *dit* „*l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de* „*la Philoſophie* [22], qu'on pourroit donner „à l'*Ouïe* quelque ſecours qui aſſûrât ſes dé„ciſions, à peu près comme on en a donné „à la *Vûe* & au *Toucher*, deux *Sens* princi„paux, dont l'un ſe rectifie par l'uſage de „l'Equere & de la Règle, l'autre par celui de „la Balance & des meſures. Plein de cette „penſée, il entendit par hazard le bruit de „pluſieurs Marteaux, qui, tombant ſur une „Enclume, formoient un mêlange aſſorti de „ſons & rendoient des accords parfaits. Il „Il y diſtingua, l'Octave, la Quinte, la Quarte. „Un ſi heureux événement l'engagea d'entrer „dans la Forge, & il s'y aſſûra par beaucoup „de

[22] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. page 48. & 49.

„de répétitions faites à propos, que la diffé-
„rence de ces ſons n'étoit fondée que ſur les
„différentes peſanteurs des Marteaux, & qu'on
„ne devoit point tenir compte, ni de leurs
„figures, ni de la ſituation du fer qu'on bat-
„toit, ni de la diverſité qui pouvoit ſe ren-
„contrer dans l'impétuoſite du coup. Il exa-
„mina donc avec toute l'attention poſſible la
„peſanteur de ces Marteaux, & s'en retourna
„après chez lui. Là ayant planté un long
„bâton en forme de cheval & d'un angle de
„ſa Chambre à l'autre, il y attacha quatre
„cordes de même longueur, de même groſſeur
„& afin que ſon expérience fût plus exacte,
„il eut ſoin que ces cordes fuſſent tendues,
„ou tirées par des poids; il remarqua en-
„ſuite dans leurs accords les mêmes conſonan-
„ces, qu'il avoit remarquées à la Forge. Car
„le ton de la premiére corde tendue par un
„poids de 12 livres, comparé au ton de la ſe-
„conde tendue par un poids de 6 livres, étoit
„dans le rapport de 2 à 1. qui eſt l'*Octave*. La
„plus voiſine de celle-ci, tirée par un poids
„de 8 livres, rendoit un ton, qui étoit à
„celui de la premiére comme 3 ſont à 2,
„ou 12 à 8; ce qui forme la *Quinte*. En-
„fin la quatrième corde, tirée par un poids
„de 9 livres, rendoit un ton, qui, comparé
à ce-

„à celui de la premiére, formoit la *Quarte*. „Tous ces rapports convainquirent Pythagore „à tel point, qu'il inventa un Inſtrument, ſur „lequel il trouva moyen de rapporter la „même tenſion que les poids avoient pro„duite dans les cordes; & comme il vit „avec plaiſir que cette règle étoit toujous ſû„re, il l'appliqua dans la ſuite à pluſieurs „autres Inſtrumens."

Il eſt facheux pour la gloire de Pythagore, qu'il y ait quelque choſe qui s'oppoſe à ces louanges qu'on lui donne, comme au premier inventeur de l'art où l'on a réduit la Muſique. La même Antiquité qui a bien voulu nous inſtruire de l'avanture de la Forge & des Marteaux attachés aux cordes, &c. nous parle de la *L*yre d'Orphée & des talens de ce fameux Muſicien. Or je demande, ſi l'on ignoroit avant Pythagore l'art de tendre des cordes de maniére que le ſon de l'une répondit à l'*Octave* de l'autre, que la *Quinte* & la *Tierce* ſe trouvaſſent dans d'autres accords; comment jouoit-on de la Lyre, & comment accordoit-on cet inſtrument? Se contentoit-on de tourner les chevilles au hazard, & de tendre les cordes de même? Si cela étoit, comment le Muſicien pouvoit-il ſavoir les ſons qu'il alloit tirer de ſon Inſtrument? Or-

Orphée & tous les Muſiciens avant Pythagore ne devoient pas jouer de la Lyre plus délicatement & plus ſavamment qu'un Poliſſon qui, trouvant un Violon desaccordé, racle deſſus tant qu'il peut avec l'archet.

Si l'on offroit aujourd'hui un Inſtrument aux plus grands Muſiciens, qui ne fût point d'accord, il leur feroit preſque impoſſible de pouvoir jouer une Pièce, quelque facile qu'elle fût. Je conviens pourtant qu'après avoir examiné attentivement les différens ſons que rendroient les cordes dérangées, ils ſupléeroient à cet inconvenient, & forgeroient dans leur imagination une eſpèce d'accord & d'arrangement particulier, au lieu qu'ils trouveroient l'*Octave* ou la *Tiere* ſur une certaine corde, ſi l'Inſtrument étoit monté comme il faut. Ils y chercheroient la *Quinte;* ou la *Quarte;* mais vous ſentez, *Monſieur*, qu'il faut être bien parfait Muſicien pour pouvoir faire une pareille choſe. On doit donc convenir, qu'il étoit impoſſible que des Joueurs d'Inſtrumens, avant Pythagore, puſſent ſe ſervir d'une Lyre qui n'étoit point d'accord. On doit encore avouer, qu'ils ne pouvoient jouer plus agréablement ſur une Lyre deſaccordée, qu'un homme qui remue les doigts ſur le manche d'un Violon, ſans

ſans ſavoir cequ'il fait, & qui traîne l'archet deſſus avec l'autre main. On aſſûre cependant, qu' Orphée & les anciens Muſiciens enchantoient tous ceux qui les entendoient. Ils devoient donc ſavoir accorder leurs Inſtrumens à certains tons juſtes & déterminés. Or ces tons ne pouvant être que l'*Octave*, la *Quinte*, la *Tierce*, la *Seconde*, & n'y en ayant point d'autres dans la Muſique, il s'enſuit qu'ils étoient connus avant Pythagore.

Voilà toute l'Hiſtoire de la Forge & des Marteaux pour le moins trés-incertaine: mais ce qui la rend encore moins croyable, c'eſt ce qu'on raconte des merveilles qu'opéroit la Muſique avant Pythagore; du tems de ce Philoſophe elle inſpiroit aux hommes toutes les différentes paſſions, en les rendant triſtes, gais, furieux, mélancoliques, ſelon que les Muſiciens jouoient des airs ſombres, ſérieux, badins, animés ou lugubres. On ne vient pas à bout de produire de tels miracles en raclant ſur des Inſtrumens désaccordés; je le répéte encore, la vénerable Antiquité nous a tranſmis des Fables, de quelque façon qu'on prenne les choſes. Car, ſi l'on regarde Pythagore comme le premier inventeur de la connoiſſance & de la diſtinction des ſons, il faut

faut abſolument que toutes les Hiſtoires qu'on raconte des premiers Muſiciens ſoient des Fables, & voilà la reſpectable Antiquité convaincue de menſonge. Si au contraire elles ſont véritables, l'Hiſtoire de Pythagore doit être miſe au nombre des Contes; & voilà encore l'Antiquité coupable du crime de faux. Avouons, *Monſieur*, qu'on nous a tranſmis bien des faits incertains & que la Vérité a été ſouvent bien altérée avant que de venir juſqu'à nous.

Quelque partiſan de Pythagore ſera peut-être faché que je faſſe ces réflexions, au détriment & au rabais de la réputation de ce Philoſophe; mais, en vérité, il ne mérite guère qu'on ait des ménagemens pour ſa mémoire, puiſqu'il en a eu ſi peu pour les hommes, & qu'il les à mépriſés juſqu'au point de les croire capables de recevoir, comme des vérités évidentes, les folies les plus ridicules & les plus abſurdes, parmi leſquelles je place (malgre les beaux raiſonnemens de certains Modernes) le ſentiment qu'il avoit ſur les Nombres, qu'il regardoit comme les Principes de tous les Etres. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien inventer de plus fou, que de ſuppoſer de ſimples rapports, pour Créateurs & Fabricateurs des

corps

corps & des Subſtances corporelles. Car les nombres n'ont d'eux-mêmes aucune réalité: ils ne roulent que ſur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaiſons. &c.; y a-t-il en tout cela de quoi former de la matiére? Les nombres, en tant que nombres, ont-ils les trois dimenſions abſolument néceſſaires à l'eſſence du corps? „Qu'on les éleve, *dit un habile Cri-*„*tique*[23], à telle puiſſance qu'on voudra, „qu'on en tire les racines quarrées ou cu-„biques, qu'on les réduiſe en fraction ou en „*infiniteſimales*, qu'on en forme même des „*ſeries*, ou des ſuites, ſoit déterminées ſoit „arbitraires, dont tous les termes iront en „croiſſant, ou en diminuant; que trouve-„ra-t-on après tout? Des nombres rangés, „il eſt vrai, des maniéres différentes & va„riées à l'infini; mais on ne trouvera rien „de plus."

Lorſque j'examine, *Monſieur*, les deux principaux Syſtêmes de Pythagore, celui de la Métempſychoſe & celui des Nombres, je ne ſai quel eſt celui que je dois regarder comme le plus extravagant. Après y avoir

[23] Hiſtoire Critique de la Philoſoph. Tom II. page 68.

y avoir penſé quelque tems, je me reſous à dire qu'ils le ſont tous les deux à un tel point, qu'il eſt impoſſible de pouvoir ſe déterminer ſur le différent degré de leur abſurdité. Mais en voilà aſſez ſur Pythagore, venons à Héraclite.

§. VIII.

Heraclite.

Ce Philoſophe prétendoit que le feu étoit le principe de toutes les choſes naturelles; il croyoit que le Monde étoit fini, & que le même Feu, auquel il devoit ſon origine, cauſeroit un jour ſa ruïne. „N'eſt-ce pas une „folie, *dit Lucrèce* [24], que d'outrager la „Nature juſqu'à la croire une production du „Feu? Héraclite par ſon opinion inſenſée „com-

[24] Dicere porro Ignem res omneis eſſe, neque ullam
Rem veram in numero rerum conſtare, niſi Ignem
Quod facit hic idem: perdelirum eſſe videtur.
Nam contra ſenſus ab ſenſibus ipſe repugnat:
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent:
Unde hic cognitus eſt ipſi, quem nominat Ignem.
Credit enim ſenſus ignem cognoſcere vere:
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus ſunt:
Quod mihi cum vanum, tum delirum eſſe videtur.

„combat les Sens-mêmes, & détruit les ſeu-
„les choſes par leſquelles non puiſſions avoir
„de véritables certitudes. N'eſt ce pas par
„les Sens que le Feu, qu'il appelle le Prin-
„cipe de tous les Etres, a fait ſur lui quel-
„qu'impreſſion, & qu'il a été ſenſible à ſa
„chaleur? Comment peut-il donc, quand il
„eſt convaincu du pouvoir des Sens pour la
„connoiſſance du Feu„ nier par un fol or-
„gueil des choſes qui ſont auſſi évidentes?
„Peut-on trouver une règle plus certaine que
„les Sens pour décider du vrai & du faux?
„Qui ne ſeroit pas indigné d'une opinion
„qui préfére le Feu, pour conſtruire tous les
„Etres aux autres choſes de la Nature?„

En vérite; *Monſieur*, je ſuis charmé de la maniere vive & éloquente avec laquelle Lucrêce démontre le faux du Syſtême du lugubre

Quo referemus enim? quid nobis certius ipſis
Senſibus eſſe poteſt, quî vera, ac falſa notemus?
Præterea quare quiſquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam liquere ſolam;
Quam neget eſſe Ignis, ſummam tamen eſſe relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. 66. Verſ. 690. & ſeqq.

bre Héraclite. En effet, ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la Raiſon, pour établir des premiers Principes qui ne peuvent exiſter ſans d'autres Principes antérieurs? Car enfin, le Feu n'eſt que par le moyen d'un autre corps qui l'a précédé, & n'a d'exiſtence que par le moyen de ce même corps.

Lucrèce n'a pas ſeulement condamné le Syſtême d'Héraclite; il a encore fait un portrait peu flateur de ce Philoſophe. „Ceux „qui prétendent, *dit-il* [25], que le Feu eſt „la premiére cauſe des Etres, ſont dans l'er„reur; Héraclite eſt le Chef de ces gens-là. „Il n'eut d'autre mérite que l'obſcurité de „ſes

[25] Quapropter, qui materiam rerum eſſe putarunt
Ignem, atque ex igni ſummam conſiſtere ſolo:
Magnopere a vera lapſi ratione videntur:
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obſcuram linguam magis inter inanes
Quamde graveis inter Grajos, qui vera requirunt.
Omnia enim ſtolidi magis admirantur, amantque,
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt;
Veraque conſtituunt quæ belle tangere poſſunt
Aures, & lepido quæ ſunt fucata ſonore.
Nam cur tam variæ res poſſent eſſe, requiro,
Ex vero ſi ſunt Igni, puroque creatæ.
Nil prodeſſet enim calidum denſerier ignem,
Nec rarefieri, ſi parteis ignis eandem

„ſes diſcours & de ſes expreſſions. Auſſi „fut-il mépriſé par tous les plus illuſtres „Grecs, & il n'eut pour lui que quelques-„uns de ces faux Savans, qui, peu touchés „de la Vérité, ne cherchent que des phraſes „& des expreſſions figurées qui les éblouiſ-„ſent, & n'approuvent que ce qu'on leur dit „d'une façon brillante, & qui flatte leurs oreil „les. Je voudrois bien que les partiſans „d'Heraclite vouluſſent m'apprendre, com-„ment il eſt poſſible que tant d'Etres & de „Subſtances différentes ſoient produites par „le Feu. Ils ne pourroient dire que c'eſt „par ſa condenſation, ou par ſa raréfaction, les

Naturam quam totus habet ſuper ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus eſſet;
Languidior porro disjectis, diſque ſupatis.
Amplius hoc fieri nihil eſt, quod poſſe rearis
Talibus in cauſſis: nedum variantia rerum
Tanta queat denſis, rarisque ex ignibus eſſe
Atque hi ſi faciant admiſtum rebus inane:
Denſeri poterunt ignes rarique relinqui:
Sed quia multa ſibi cernunt contraria, muſſant
Et fugitant in rebus inane relinquere purum;
Ardua dum meruunt, amittunt vera viaï
Nec rurſum cernunt exempto rebus inani
Omnia denſeri, fierique ex omnibus unum.
Idem, Lib. I. p. 60. Verſ. 587, & ſeqq.

„les parties du Feu étant de la même nature „que le feu. Et quoique ſon ardeur ſoit „plus violente par l'union de ſes parties, & „qu'elle ait moins d'ardeur lorsqu'elles ſont „plus diviſées, il eſt cependant impoſſible „qu'il ait d'autre action que celle de ſe con„denſer, ou de ſe raréfier, & cela ne ſauroit „produire qu'une violence un peu plus ou „moins forte; mais il ſeroit toujours im„poſſible qu'il pût être l'auteur de la variété „& de la diverſité des corps par la maniére „dont ſes parties ſeroient plus ou moins „ſerrées & plus ou moins rares.“

Si un Journaliſte peignoit aujourd'hui un Auteur moderne des mêmes couleurs, que Lucrece en a employées au portrait d'Héraclite, je ne penſe pas qu'il fût remercié par la perſonne qu'il auroit critiquée de la ſorte. Il falloit que les Ecrits d'Héraclite fuſſent bien obſcurs & bien inintelligibles, puiſque Lucrèce qui a gardé une grande modération en critiquant les autres Philoſophes, s'eſt emporté juſqu'à injurier celui là.

Si le caractère lugubre d'Héraclite ne m'imprimoit un certain reſpect, je ſerois tenté de me joindre à Lucrèce, & de lui dire auſſi quelque injure pour avoir ſoutenu une opinion cent fois plus extraordinaire, & cent

fois

fois plus ridicule, que celle qui a ſi fort irrité le Poëte Latin. Ce Philoſophe Grec prétendoit que l'Ame étoit un feu[26] ardent, qui, ſelon ſon dégré de chaleur, rendoit les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins ſages, plus ou moins vertueux. Les Ames des Philoſophes devoient être auſſi ardentes que la flâme d'une Forge à trois Soufflets, & celles des Ignorans reſſembloient à ces feux de paille, qui peuvent à peine agir ſur les corps. Selon ce Syſtême, la Science, la Prudence, & toutes les Vertus, dépendoient d'un certain degré de chaleur, comme les Alchimiſtes prétendent qu'en dépend l'opération parfaite de la Pierre Philoſophale.

Héraclite étoit ſi grand partiſan du Feu, que peu s'en fallut qu'il ne haït autant l'Eau, que ce fameux *Yvrogne* qui ſe faiſoit faire la barbe avec du Vin de Champagne. Il aſſûroit qu'il n'y avoit point de ſort plus triſte que celui de ſe noyer, parce que l'Ame s'éteignoit dans l'Eau, & qu'elle y étoit totalement détruitre. Ne voilà-t-il pas un beau raiſon-

[26] Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo. *Virgil. Æneid, Lib.* VI.

raiſonnement! Et comment ſe peut-il faire que l'Eau détruiſe la nature de l'Ame, ſi l'Eau même eſt de la même nature qu'elle? Tous les Etres, ſelon Héraclite, étoient produits par le Feu; l'Eau par conſéquent & les Ames des hommes avoient été formées par les mêmes Principes. D'où venoit donc cette antipatie qui ſe trouvoit entre elles? une Ame qui tomboit dans une Riviére n'auroit pas du s'éteindre plutôt qu'une qui traverſoit les airs, puiſque tous les Elémens venoient d'une même ſource, & que leur nature découloit également du Feu, ſeul & unique Principe de toutes choſes.

La ſeule reſſourcce qu'il reſte pour excuſer les pitoyables raiſonnemens d'Héraclite, c'eſt de dire, comme fait Cicéron [27], qu'il eſt difficile de comprendre quel a été ſon véritable ſentiment; parce que, quoiqu'il ait béaucoup écrit, & d'un ſtile très-élevé, il ſemble cependant que ſon but ait été qu'on ne l'entendit point. En recevant cette excuſe pour bonne & valable, il reſte encore à juſtifier

[27] *Cicer.* De finib. Bon. & Mal. Lib. II.

[28] Quæ cum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis Regio viſendaque fertur,

ſtifier Héraclite de ſa façon d'écrire. A quoi bon publier des Ouvrages que l'on ne veut point qu'on entende! un Livre écrit dans ce goût n'eſt pas plus utile qu'un Volume qu'on imprimeroit en arrangeant les lettres ſans deſſein & au hazard.

Héraclite peut être regardé comme le Patriarche des Chimiſtes. Comme eux, il a eu un reſpect infini pour le Feu; comme eux, il a écrit pour n'être pas entendu; & comme eux, il eſt mort ſur le fumier, d'une mort à la vérité un peu plus tragique, que celle des Chercheurs de Pierre Philoſophale. Car ce Philoſophe, pour guérir l'hydropiſie, dont-il étoit attaqué s'étant couvert de fiente de Bœuf, fut devoré par des Chiens, qui ſe jettérent ſur lui pendant qu'il dormoit.

§. IX.

Empedocle.

Lucrèce parle d'une maniére auſſi honorable d'Empedocle, que mépriſante d'Héraclite. Il dit [28] que „ quoique la Sicile ſoit admi-

Rebus opima bonis, multa munita virûm vi:
Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe,
Nec ſanctum magis, & mirum, carumque videtur.

„admirée de toutes les Nations, & qu'elle „jouïſſe abondamment de tous les biens que „la Nature lui prodigue, elle préfére cepen„dant à tous ces avantages l'honneur qu'elle „a reçu par la naiſſance d'Empedocle, & n'a „rien qui lui ſoit plus précieux que ſa Mé„moire.“

Que ſont devenus, *Monſieur*, ces tems heureux; où des Nations entiéres ſe glorifioient davantage d'avoir produit un grand Philoſophe, que de poſſéder les plus riches Treſors? Aujourd'hui quel cas fait-on en *Europe*, d'un homme qui par ſes rares talens illuſtre ſa Patrie? on le conſidére un peu plus qu'un Danſeur de corde, ou qu'un Joueur de Gobelets; mais beaucoup moins que le Portier d'un Financier. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le dernier domeſtique d'un Sous-Fermier eſt plus aſſûré de ne pas manquer de pain, que bien des Savans, dont Car-

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta:
Ut vix humana videatur ſtirpe creatus.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 68. Verſ. 726. & ſeqq.

29 Par le terme d'éxil j'entends une perſecution ſourde qui degouta ce grand homme de ſa patrie & le força d'aller vivre en Hollande & mourir en Suede.

les Ouvrages ſont dignes de paſſer à la poſtérité la plus reculée. Quelle honte n'eſt-ce pas pour notre Siécle que d'habiles Phyſiciens, que des Poëtes illuſtres, ayent éte à la veille de mourir de faim !

Il eſt encore une Isle, où l'on penſe d'une maniére auſſi noble qu'on faiſoit autrefois en Sicile; l'Angleterre reſpecte, honore, protége les Sciences. Hé quoi, n'eſt-il donc permis qu'aux Habitans des Isles de penſer ſagement; & ceux qui vivent dans le Continent ſont-ils privés de cet avantage? Par quelle grace du Ciel les Anglois ſont-ils aſſez heureux pour rendre juſtice au mérite de Newton, tandis que les François[29] exilent Deſcartes, & l'obligent de chercher un Azyle chez les Nations Etrangéres?

Revenons, *Monſieur*, au Syſtême d'Empedocle. Lui & ſes Diſciples admettoient[30] le mouvement dans le *Plein*, & banniſſoient le

[30] Primum quòd motus exempto rebus inani,
Conſtituunt, & res molles raraſque relinquunt,
Aëra, Solem, Ignem, Terras, Animalia, Fruges:
Nec tamen admiſcent in eorum corpus inane:
Deinde quod omnino finem non eſſe ſecandis
Corporibus faciunt: neque pauſam ſtare fragori:
Nec prorſum in rebus minimum conſiſtere quidquam:

le *Vuide*. Ils diſoient que les corps mous & fluides ſe prêtoient les uns aux autres. Ils ſoutenoient que la Matiére étoit diviſible à l'infini, & qu'il n'y avoit point de bornes dans l'affection des corps. Voilà, *Monſieur*, tous les Principes généraux du Cartéſianiſme : *le*

Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Eſſe, quod ad ſenſus noſtros minimum eſſe videtur :
Conjicere ut poſſis ex hoc quæ cernere non quis
Extremum quod habent minimum conſiſtere rebus.

Idem, ibid. p. 70. Verſ. 742. & ſeqq.

31 PROPOSITIO IV.

Nullæ dantur Atomi.

DEMONSTRATIO.

Atomi ſunt partes Materiæ indiviſibiles ex ſua natura (per Def. 3.) ſed cum natura materiæ conſiſtat in extenſione (per Prop. 2. hujus), quæ natura ſua, quantumvis parva, eſt diviſibilis (per Ax. 9. & Def. 7.); Ergo pars Materiæ, quantumvis parva, natura ſua eſt diviſibilis, h. e. nullæ dantur Atomi, ſive partes Materiæ natura ſua indiviſibiles q. e. d. *Renat. Deſcartes* Princip. Philoſ. Part. I. & II. more Geometrico demonſtrata per Bened. *Spinoſ.* Part. II. pag. 50.

32 PROPOSITIO II.

Corporis ſive Materiæ natura in ſola extenſione conſiſtit.

DEMONSTRATIO.

Natura corporis non tollitur ex ſublatione ſenſilium

le mouvement qui ſe fait dans le Plein par la flexibilité & la ſoupleſſe des corps, qui ſe prêtent mutuellement les uns aux autres: les atomes detruits & [31] *inviſibles à l'infini*; & le *vuide* [32] rempli *par une étendue corporelle.*

Les

qualitatum (per Propoſ. 1. hujus); ergo neque conſtituunt ipſius eſſentiam (per Ax. 2. (Nihil ergo remanet præter extenſionem; & ejus affectiones (per Ax. 7.): quare, ſi tollatur extenſio, nihil remanebit, quod ad naturam corporis pertineat, ſed prorſus tolletur. ergo (per Ax. 2.) in ſola extenſione corporis natura conſiſtit. q. e. d.

COROLLARIUM.

Spatium & corpus in re non differunt.

DEMONSTRATIO.

Corpus & extenſio in re non differunt (per præced.) Spatium etiam & extenſio in re non differunt (per Defin. 6.); ergo (per Axiom. 15.) ſpatium & corpus in re non differunt. q. e. d.

PROPOSITIO III.

Repugnat, ut detur vacuum.

DEMONSTRATIO.

Per vacuum intelligitur extenſio ſine ſubſtantia corporea (per Def. 5.). hoc eſt (per Propoſ. 2. hujus), corpus ſine corpore, quod eſt abſurdum. *Idem*, ibid. pag. 47. & 48.

Les Péripatéticiens & quelques autres Philoſophes ſoutiennent auſſi les mêmes opinions. Il me ſuffit de vous faire remarquer quant à préſent leur ancienneté. Je vous prie donc de vous ſouvenir que nous avons déja vu l'invention des Cadrans Solaires, celle des Cartes Géographiques, celle de la Muſique réduite en art, & les Hypothèſes, (ſur les principes généraux) de pluſieurs Philoſophes modernes. Plus nous avancerons, & plus nous nous appercevrons que les Anciens ont eu connoiſſance de pluſieurs choſes, dont les Savans de ces derniers tems auroient fort ſouhaité de s'attribuer entiérement l'invention, quoiqu'ils n'ayent que la gloire d'avoir perfectionné ce qu'on avoit déja fort ébauché.

Empedocle avoit autant de vanité que de génie. Il ſe fourra dans la cervelle de paſſer pour un Dieu; ſon imagination frappée de l'eſpérance & de la flateuſe vanité d'être regardé comme une nouvelle Divinité, lui fit faire une action plus folle, que toutes celles qu'ont faites pluſieurs pieux Inſenſés, pour

33 . . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles; ardentem frigidus Ætnam

pour obtenir une place dans le Calendrier des Saints. Ce Philoſophe réſolut de ſe jetter dans un des Goufres du Mont Etna. Il crut qu'en diſparoiſſant pour toujours, lorſqu'on ne le verroit plus ſur la Terre, on concluroit ſans doute delà qu'il devoit être dans les Cieux. Sur cette belle & ſage ſuppoſition il exécuta ſon deſſein, & ſe précipita dans un Gouffre: mais, malheureuſement pour lui, ſoit qu'il eût oublié un de ſes ſouliers d'airain, ſoit que la flâme l'eût rejetté, ce ſoulier [30] trouvé ſur le bord du précipice décela la folie d'Empedocle, & ſa réputation fut très endommagée par le genre de ſa mort. Sans cette maudite pantoufle, le Philoſophe Grec eût été regardé par ſes Concitoyens comme un Dieu; car de tout tems les hommes ont été aſſez crédules, & il ne falloit guère plus de myſtère & de façon pour placer autrefois quelqu'un au rang des Dieux, qu'il en faut aujourd'hui pour être mis au rang des Saints.

La chauſſure d'Empedocle lui fut auſſi funeſte qu'une Sandale le fut à un Cordelier, qui

Inſiſtit . . . . . .

[30] *Q. Horat. Flac.* de Art. Poët. V, 464. & ſeq.

qui s'étoit introduit, pendant l'abſence du mari dans la maiſon d'une jeune & très-jolie femme. Un Moine Franciſcain, dans un tête à tête, ne s'amuſe pas à conter des fleurettes: il étoit occupé à quelque choſe de beaucoup plus eſſentiel, lorsqu'il entendit venir le Maître de la Vigne à laquelle il travailloit: à peine eut-il le tems de ſe jetter ſous le lit; mais en montant deſſus il avoit laiſſé par terre deux ſandales qui frappérent la vûe du mari. Qu'eſt-ce que ceci, dit-il à la femme? la chauſſure d'un Cordelier! voyons un peu d'où viennent ces ſandales. Le Moine fut bien-tôt découvert. Combien n'y a-t-il pas de Galants à qui une Epée, une Canne, un Chapeau, &c. ont preſque été auſſi funeſtes qu'une pantoufle à Empedocle?

§. X.

34 Ipſa illa eſſentia quam interrogationum reſponſio numque vi definimus, quod revera exiſtat utrum æqualiter ſemper eodem modo habet an alias aliter: ipſum nimirum æquale, ipſum pulchrum, ipſum ſingulum (id eſt id quod revera exiſtit) numquamne ullam mutationem ſuſcipit? aut certe ipſorum unum quodque, quod nimirum eſt uniforme, illud quod revera exiſtit, ipſum per ſe ipſum ſimiliter eodem modo habet, & nunquam usquam ullo modo ullam alterationem ſuſcipit? eodem inquit Cebes, modo & ſimiliter habere neceſſe

§. X.

PLATON.

Vous avez vu, Monſieur, dans les Lettres que *j'ai* déja eu l'honneur de vous écrire, que *Platon* avoit établi deux ſortes d'Etres [34]; celui qui a toujours exiſté, & celui qui a eu un commencement. Le premier de ces Etres, qui étoit le Dieu [35] Suprême, ne pouvoit être ſenſible qu'à l'Eſprit & connu par la Raiſon ; le ſecond qui change toujours, qui nait, qui meurt, qui paſſe, qui coule continuellement, étoit du reſſort des Sens. Ce Philoſophe croyoit qu'après que Dieu eut donné au Monde la forme qu'il a aujourd'hui, il avoit créé les principaux Etres, dont il eſt peuplé. Il prétendoit encore que ces Etres, comme les Dieux, les ge-

eſt. *Plat. in Phæd. Oper.* Tom. I. pag. 78. Edit. in folio. Je me ſers de la traduction de Serranus.

35 Principia mea quidem ſententia hæc ponenda & diſtinguenda ſunt, quid eſt quod ſemper ſit neque ullum habet ortum, & quod gignatur nec unquam ſit, quorum alterum intelligentia, & ratione comprehenditur, & unum ſemper atque idem eſt: alterum vero opinione cum ſenſu quodam rationis experte opinabile. & gignitur & interit, nec unquam eſſe vere poteſt. *Idem*, ibid. in Timæo op. Tom. III. pag. 28.

genies ou les Demons, les ames humaines &c. ſeroient tous éternels, qu'ils ne retourneroient jamais dans le premier état, dont ils avoient été tirés, & que telle étoit la volonte de Dieu. „Ma puiſſance, *fait-il dire à la* „*Divinité qui parle aux Etres qu'elle vient de* „*créer*, peut plus pour votre conſervation, „que votre foible nature pour votre deſtruc„tion; je vous garantirai éternellement de „la mort & de la deſtruction [36].

Il n'eſt pas étonnant que Dieu, ſelon le Syſtème des Platoniciens, aſſurât au Monde une éternité future, puisque ce Monde étoit Dieu lui même, & formé, ainſi que le diſoit Platon, *d'une Subſtance que Dieu pouſſa hors de ſon Sein.* Or eût-il convenu que Dieu eût laiſſé périr ſon fils, & qu'après avoir eu tant de peine à lui donner ſa forme

[36] Hæc vos qui Deorum ſatu orti eſtis, attendite: quorum operum ego parens effector ſum, quæ per me facta ſunt indiſolubilia, quantum quidem voluero. Quamquam omne colligatum ſolvi poteſt: ſed haud quaquam boni eſt, ratione vinctum velle diſſolvere, idcirco, quoniam orti eſtis, immortales quidem eſſe & indiſſolubiles non poteſtis: neutiquam tamen diſſolvemini neque vos ulla mortis fata periment, nec fraus valentior quam conſilium meum quod majus eſt vinculum ad

forme & ſon arrangement, il eût conſenti à le voir détruire dans la ſuite des tems.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'opinion de Platon ſur la formation de l'Univers; *ce que je* vous ai dit, dans mes Lettres précédentes, des ſentimens de ce Philoſophe ſur la nature de Dieu, & ſur celle des Ames, doit ſuffire pour votre éclairciſſement. Je paſſe à ſes connoiſſances particuliéres dans la Phyſique, & je ne crains pas que vous me traitiez de témeraire en vous diſant d'avance, que ſi Platon fut de tous les Anciens le meilleur Métaphyſicien, & le plus grand Moraliſte, il fût auſſi le plus mauvais Phyſicien. Toutes les explications qu'il donne des Phénoménes de la Nature ne ſont fondées que ſur la facilité [37], que les Elémens ont de ſe mêler l'un dans l'autre. Ce Philoſophe n'apporte

perpetuitatem veſtram quam illa quibus, quum gignebamini, eſtis colligati. *Id.* ib. pag. 41.

37 Itaque dum ipſa (elementa) cum ſe ipſis atque inter ſe alia aliis commiſceantur, varietate ſunt ipſa infinita: quæ tamen ab illis intelligenda percipiendaque eſt, qui uti decet & conſentaneum eſt in natura cognitione verſantur. *Plat. in Timæo.* Oper. Tom. III. pag. 97. Edit. in folio.

porte aucune raiſon pour appuyer ce prétendu mêlange, il ne l'autoriſe par aucune expérience;& tous ſes principes ſur la Phyſique n'ont d'autre fondement que ceux qu'il a plu à ſon imagination de leur établir. Il faut pourtant avouer, que Platon a été le premier Philoſophe, ſi nous devons en croire Diogène-Laerce [38], qui ait enſeigné qu'il y avoit des Antipodes. Ainſi on doit le regarder comme l'Auteur d'une découverte, dont les Modernes ont éclairci la vérité, & quoiqu'on n'ait été aux Antipodes que dans ces derniers Siècles, on ne peut pas dire que les Anciens n'en avoient aucune connoiſſance.

L'Anatomie n'étoit guère connue de Platon: il croyoit que les veines étoient le ſiège & le véhicule des Senſations: & il ignoroit une choſe ſue aujourd'hui des plus novices Anatomiſtes: que ce ſont les nerfs & les filets nerveux à qui l'on doit attribuer cet avantage.

§. XI.

38 *Diog. Laert.* Lib. III. pag. 75.

39 C'eſt ce qu'on peut voir dans tous les endroits de ſes ouvrages, où il parle de la ſtructure

§. XI.

ARISTOTE.

Ariſtote fut bien meilleur Phyſicien que ſon Maitre: il fit un Corps complet de Phyſique, dans lequel il parla amplement des Principes des corps, du Mouvement, du Ciel, des Planetes, des Météores, des Couleurs, des Sons, &c. Ses VIII. Livres des Principes Naturels doivent être regardés comme un ramas de pluſieurs obſervations, & un aſſemblage de diſſertations ſur pluſieurs ſujets différens, plutôt que comme un Ouvrage arrangé ſur les mêmes vûes, & tendant à la même fin. Ces VIII Livres traitent de l'extenſion des corps; ce qui fait, ſelon Ariſtote, le principal & premier objet de la Phyſique. Ils ſont écrits d'une maniére obſcure, quelquefois incompréhenſible, chargés de diviſions, de ſubdiviſions, & de définitions, qui ne ſervent qu'à les rendre plus embrouillés & moins utiles.

Le

du Corps humain; & ſurtout dans le Dialogue de Timée.

Le Caractère orgueilleux d'Ariſtote ſe découvre dès le commencement de cet Ouvrage. [40] Il inſulte tous les Philoſophes qui l'ont précédé, & leur reproche d'avoir admis on trop ou trop peu de principes: quant à lui il en établit trois, la Matiére, la Forme, & la Privation. Il prétend que la Matiére eſt éternelle, qu'elle a exiſté & qu'elle exiſtera toujours: elle eſt le ſujet général ſur lequel la Nature travaille [41], elle produit & engendre tous les Etres, aidée & ſecondée par la Forme, qui conſtitue le corps & détermine, pour ainſi dire, la vertu opérante de la Matiére.

Il faut en ſuivant, cette opinion, admettre autant de formes naturelles, naiſſantes & mourantes tour à tour, qu'il y a de différens corps primitifs élémentaires.

Quant à la Privation, troiſième Principe d'Ariſtote, de quelque maniére qu'on s'y prenne

[40] Atque ea, ex quibus demonſtrant, ſolvere non eſt difficile. Utrique enim litigioſe ratiocinantur tam Meliſſius quam Parmenides, & enim falſa ſumunt neque concludunt: ſed magis importuna eſt ratio Meliſſi, nec habet ullum dubitationem; verum uno abſurdo dato cætera ſequuntur . . . . ſed & adverſus Parmenidem idem eſt rationum modus . . . . falſa

prenne, pour vouloir le défendre, il faut abſolument avouer, (lorsqu'on ne veut point ſoutenir aveuglément une erreur, parce-qu'elle vient d'un Philoſophe que l'on reſpecte), qu'il eſt ou ridicule, ou inutile. Si Ariſtote, comme le veulent pluſieurs Savans, a établi la Privation pour une maniére de forme, & par conſéquent pour une Subſtance, il mérite juſtement le reproche, que lui a fait Montagne, de mettre le Néant parmi les Principes des choſes. Car qu'eſt-ce que la Privation? qu'un *Rien*, un *non être*, enfin le *Néant*. Et ſi Ariſtote ne regardoit ce Principe que comme une ſuite neceſſaire des autres; il étoit inutile, ainſi que le remarque très àpropos le Pere Mallebranche, de ſe donner tant de peine pour expliquer une choſe connue des génies les plus bornés. Qui eſt-ce qui ignore que, pour qu'une choſe acquiére une nouvelle forme, il

ſumit quatenus accepit ens ſimpliciter dici, cum dicatur multis modis. *Ariſt. Phiſic.* Lib. I. cap. IV.

[a] *La matiére ſelon Ariſtote eſt purement le ſujet paſſif.* Forme autem atque fines habitus quidam ſunt, at materies ut materies paſſiva eſt. *Ariſt.* de gener. & corup. *Lib. I. Cap. VIII.*

il faut qu'elle ne l'ait pas eue auparavant, c'eſt-à-dire, qu'elle en ait eu *la privation.*

Un des défauts principaux de la Phyſique d'Ariſtote, ce n'eſt pas qu'elle contienne des opinions fauſſes, mais c'eſt qu'elle n'apprend preſque rien de nouveau: je dis presque, car il y a certaines choſes qu'Ariſtote a parfaitement développées, qui avant lui étoient très-obſcures & même inconnues. Je trouve que le Pere Mallebranche a donné dans un excès condamnable, lorſqu'il a dit, ſans reſtriction, qu'Ariſtote [42] ne donne que des raiſons de Logique, & qu'il n'explique les effets de la Nature „que par les notions con-„fuſes des Sens, principalement lorſqu'il dé-„cide hardiment ſur des queſtions qu'on ne „voit

[42] Mallebranche, Rech. de la Vérité, Liv. III. pag. 180. Edit. in 4. d'Amſterdam.

[43] L'Origine ancienne de la Phyſique Nouvelle, &c. par le P. Regnault de la Comp. de Jéſus. Tom. I. pag. 53. Edit. de Hollande.

[44] Plaçons ici l'Eloge que Pline le Naturaliſte fait de l'hiſtoire des Animaux par Ariſtote. Ariſtoteles diverſa tradit, vir quem in iis magna ſequuturus ex parte, præfandum reor. Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noſcendi delegataque hac-

„voit pas qu'il ſoit jamais poſſible aux hom-„mes de pouvoir réſoudre.“

Je conviens qu'il y a pluſieurs choſes qu'Ariſtote éclaircit très-peu, d'autres qu'il obſcurcit & qu'il embrouille; mais il faut auſſi avouer qu'il approfondit pluſieurs queſtions en grand Maître. Il a même fait des recherches très-utiles & très-curieuſes. Un Auteur moderne a dit avec raiſon [43], „Que „l'Hiſtoire des Animaux de ce Philoſophe „paroît un Ouvrage qui caractériſe le Maî-„tre d'Alexandre le Grand, & qu'il falloit un „Prince comme Aléxandre, qui fit les dépen-„ſes néceſſaires pour tant d'obſervations, & „un Génie comme Ariſtote pour en faire „uſage [44].“

Un

commentatione Ariſtoteli, ſummo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Aſiæ Græciæque tractu parere juſſa: omnium quos venatus, aucupio, piſcatus alebant. Quibus vivaria, armenta, alvearia, piſcinæ, aviaria, in cura erant: ne quid usquam gentium ignoraretur ab eo: quos pertractando quinquaginta ferme voluminа illa præclara de animalibus condidit. *Plin.* Hiſt. nat. Lib. VIII. Cap. XVI. Il n'en reſte plus que dix Livres aujourdhui.

Un Ecrivain plus impartial que ce premier, & dont l'autorité eſt bien d'un plus grand poids, a juſtifié en partie Ariſtote des reproches outrés du Pere Mallebranche. Plus, *dit-il* [45], „Ariſtote s'avance, & plus il em„braſſe de terrein; le Fini & l'Infini, le Vuide „& les Atomes, l'Eſpace & le Tems, le Lieu „& les Corps qui y ſont contenus, tout ſe „repreſente devant ſes yeux. Il ne confond „rien, il paſſe d'une Propoſition à l'autre: „& quoiqu'il le faſſe d'une maniére très-ra„pide, on y ſent toujours une ſorte de liaiſon; „mais en cela même je lui reproche deux „choſes. 1°. Il ne diſtingue point ce qui „exiſte de ce qui peut exiſter, ce que Dieu „a fait de ce qu'il auroit pu faire. 2°. Il „confond le naturel & le ſurnaturel, ou plu„tôt il fait voir qu'il n'y a rien, dont la Na„ture ne ſoit capable. Mille effets, *dit-il*, „nous paroiſſent au-deſſus de leur cauſe; „mais cela vient de ce que nous ne connoiſ-

ſons

[45] Hiſt. Critiq. de la Philoſ. Tom. II. p. 297.

[46] Ariſtote a cru que le monde étoit éternel, & qu'il avoit toujours été doué du mouvement qui le vivifioit. Cette force motrice étoit ce qu'il appelloit Dieu. Auſſi diſoit-il, que cette action étoit ce qu'on apelloit l'immortalité: & regardant la force motrice comme l'ame

„ſons point quelle eſt cette cauſe, c'eſt-à-di-„re, de ce que nous la croyons ſans force & „ſans activité, ſans un Principe intérieur qui „la porte à tout.“

Je crois, *Monſieur*, que de tous les jugemens, qu'on a prononcés dans ces derniers tems ſur le mérite ou le démérite d'Ariſtote, celui du ſage Auteur que je viens de citer eſt un des plus vrais & des plus ſenſés. Quoiqu'en diſent certains Modernes, il faut convenir que ce Philoſophe Grec fut un grand Génie, qu'il eut pluſieurs talens admirables; mais il faut auſſi ne point donner dans l'excès, où tombent bien des Péripatéticiens & des Scholaſtiques, qui veulent non-ſeulement excuſer & ſoutenir toutes les erreurs d'Ariſtote, mais encore placer au rang des Saints ce Philoſophe, qui fut Athée [46] ſelon toutes les apparences, & qui enſeigna clairement la mortalité de l'Ame.

Lors-

de l'univers, il diſoit que Dieu étoit un Etre toujours en mouvement. Ecoutons parler Ariſtote lui-même. „Dei vero operatio immortalitas eſt, hoc autem eſt per-„petua vita. Quare Deo perpetuum ineſſe motum „neceſſe eſt: cum autem Cœlum ſit tale (eſt enim cor-„pus quoddam divinum) ideo corpus rotundum habet

Lorsqu'on s'aviſe de vouloir canoniſer un Phyſicien ; auſſi peu orthodoxe que SPINOSA, on peut bien prétendre que tout eſt expliqué clairement dans ſes Livres, & qu'il eſt *l'accompliſſement & la perfection de l'Intelligence humaine.* Averroès n'a pas fait difficulté d'employer ces expreſſions outrées: *Ariſtotelis Doctrina,* dit-il [47], *eſt ſumma Veritas, quo-*

„quod ſuapte natura ſemper conveſtitur." *Ariſt.* de Cœlo Lib. II. Cap. III. Ariſtote regarde le Ciel comme une choſe divine, c'eſt à dire, faiſant partie de la Divinité, parcequ'elle eſt toujours en mouvement, toujours vivifiée par la force motrice; il attribuoit au même Ciel l'éternité antérieure & poſterieure. „Cœlum igitur uni„verſum neque ortum eſſe, neque corumpi poſſe, ut „quidam inquiunt. Sed unum eſſe ac ſempiternum „principium quidem, & exitum æternitatis univerſæ „non habens, infinitum autem habens, & continens in „ſe ipſo tempus." *Ariſt.* de Cœlo Lib. II. Cap. I. On voit qu'Ariſtote étoit à peu de choſe près dans l'opinion de Spinoſa; car il admettoit une Subſtance incréée, & qui de tout tems avoit été vivifiée par une force motrice. Ainſi quand on voit de grands éloges dans certains endroits de ſes Ecrits de Dieu, on doit entendre par ce mot *la force motrice* qui de tout tems avoit mu & vivifié le Ciel & l'Univers. Cette force motrice opéroit une convenance & une conjonction dans la nature, ou plutôt étoit elle-même cette conjonction & cette convenance qui ne dependoit point des Dieux, mais

quoniam ejus Intellectus fuit finis humani Intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipſe fuit creatus, & datus nobis a Divina Providentia, ut non ignoremus poſſibilia ſciri. Le Pere Mallebranche, qui rapporte ce paſſage, a raiſon d'ajouter [48] „qu'Averroès devoit „même dire, que la Divine Providence nous „avoit donné Ariſtote, pour nous apprendre

de la Nature. „Illa vero cohæret & permanet naturæ „viribus, non Deorum, eſtque in ea iſte quaſi conſenſus „quam συμπαθειαν vocant." *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. II. Voici encore un nouveau temoignage du même Auteur. „Ex quadam convenientia & conjun„ctione naturæ quam vocant συμπαθειαν" *Cicer.* de Divinatio Lib. II.

Nous avons dit qu'Ariſtote ne croioit par l'immortalité de l'ame Cela découloit naturellement de ſon Siſteme; mais il dit lui-même que l'ame ne peut ſubſiſter ſans le corps. „Animam igitur non eſſe ſepara„bilem a corpore . . . . . Non eſt obſcurum," *Ariſt.* de anima. Lib. II. Cap. I. On verra dans l'article d'Averroes, celebre commentateur d'Ariſtote, que la doctrine de cet ancien philoſophe grec ſur la nature de l'ame reſſembloit beaucoup à celle qu'à ſoutenu Spinoſa.

47 Averroès cité par Malleb. Recher. de la Vérité. Liv. III. Chap. III. pag. 180.

48 *Idem*, ibid.

„dre ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir ; „car il eſt vrai que ce Philoſophe ne nous „apprend pas ſeulement les choſes que l'on „peut ſavoir; mais, puiſqu'il le faut croire „ſur ſa parole, ſa Doctrine étant la ſouve„raine Vérité, *Summa Veritas*, il nous ap„prend même les choſes qu'il eſt impoſſible „de ſavoir."

Ce ſont les éloges déplacés qu'on a donnés à Ariſtote, qui ont occaſionné, en partie, les critiques outrées qu'on a faites de ſes Ouvrages. Il ſemble qu'il ait été impoſſible presqu'à tous ceux qui ont parlé de ce Philoſophe, de ne point aller au-delà des juſtes bornes ; ou ils l'ont blâmé ſans meſure, ou ils l'ont loué avec excès. Cependant l'on peut dire que jamais Savant ne mérita de plus juſtes éloges que lui, & ne donna en même tems plus de ſujets à une vaſte & ſolide critique.

Je n'imiterai pas, *Monſieur*, ces Ecrivains, dont je condamne la prévention, & après avoir blâmé le peu de préciſion, de netteté, de

49 Eſſais de Michel de Montagne, Liv. II. pag. 541, onzième Edit.

50 Origine de la Phyſique Nouvelle, Tom. I. pag. 167.

51 Stoici vocem dicunt eſſe corpus . . . . . movet

de clarté & d'évidence, qui régnent dans les VIII. Livres de Phyſique d'Ariſtote; après être convenu avec Montagne que les Principes de ce Philoſophe [49] *ne ſont pas plus exempts du boute-horts qu'étoient d'autres plus anciens*, je ſoutiendrai qu'il a connu parfaitement pluſieurs ſecrets de la Nature, & éclairci beaucoup de choſes, dont on ignoroit les cauſes avant lui. Ce quil y a de plus fâcheux, c'eſt qu'on lui a fait dire très ſouvent tout le contraire de ce qu'il a dit, & que les Modernes, en profitant de ſes découvertes, ont voulu ſe les approprier, & lui en ôter la gloire. Il avoit connu auſſi-bien que d'autres Philoſophes la cauſe du *Son*, celle de l'*Echo*, & celle du *bruit du Tonnerre;* cependant les Modernes, en diſant la même choſe que lui, ont prétendu qu'il avoit ignoré tout cela. Le Jéſuite Regnault a aſſez bien relevé la mauvaiſe foi & la diſſimulation de ces Philoſophes *grapilleurs*. „Le Son, *dit-il* [50], „la voix même, eſt un corps: il y a long-„tems que les Stoïciens & le Timée [51] le penſoient

concinnitas ſonorum . . . . . quidquid movet, corpus eſt. *Plut.* de Plac. Phil. Lib. IV. Cap. 20. cité par le Pere Regnault.

„ſoient comme vous; que dis-je? dès le „Siècle d'Empedocle [52], c'étoit un air agité, „qui portoit ſon impreſſion dans la coquille „de l'oreille juſque ſur l'organe de l'Ouïe. „L'Echo qui rediſoit à Anaxagore ce qu'Ana„xagore [53] venoit de lui dire, n'étoit qu'un „air rèfléchi. Ariſtote avoit-il une autre idée „là-deſſus? on lui fait dire que le *Son* n'eſt „point [54] un mouvement de l'air; écou„tez Ariſtote lui même ſur ce point. *Le Son*, „dit-il [55], *eſt un mouvement de l'air*: de„mandez-lui ce que c'eſt que l'Echo: *l'Echo* „répond-il [56], *eſt un air réfléchi par une ſurface* „*concave*. Ariſtote s'expliquoit en Grec, „& d'une maniére aſſez obſcure d'elle même; „eſt-il étonnant que l'on ait mis ſur ſon „compte des qualités inconcevables, qu'il ne „connoiſſoit guère? Le bruit affreux du „Ton-

52 Empedocles auditionem fieri dicit aëre accidente ad auris partem, quæ cochleæ inſtar in gyros contorta. *Plut.* de Plac. Philoſ. Lib. IV. Cap. 16. cité par le même.

53. Anaxagoras vocem edi, ſi ſpiritus occurrat ſolido aëri, & adverſus retro objectum uſque ad aures referatur: quo modo etiam fiat Echo, quæ eſt, cum ſonus percutitur. *Plut.* de Placit. Philoſ. Lib. IV, Cap. 19. cité par le même.

„Tonnerre n'étoit dans ſa penſée que l'air „agité violemment; que dis-je? c'étoit un „air alternativement reſſerré & dilaté [57]; par „conſéquent un mouvement alternatif, un „frémiſſement des vibrations de l'air. C'eſt „ainſi que vous vous exprimez après Ariſtote; „& malgré votre prévention contre les An- „ciens, malgré votre penchant pour les Mo- „dernes, enfin vous voilà Péripateticiens."

On pourroit faire à bien des gens le reproche qu'Eudoxe fait à Ariſte, & leur dire qu'ils ſont Péripatéticiens dans le tems qu'ils déclament le plus vivement contre Ariſtote. On ſeroit auſſi quelquefois très-fondé de leur repréſenter qu'ils tombent dans les mêmes défauts que ceux qu'ils blâment avec le dernier mépris, & qu'ils oublient les principes dont ils avoient réſolu de ne s'écarter jamais.

Mal-

54 Sed qualitas orta ex motu. *Circul. Piſon.* pag. 97. cité par le même.

55 Sonus eſt motus aëris. *Ariſt.* Tom. I. de Anima Lib. II. cap. 8. pag. 34. cité par le même.

56 Echo fit quando . . . . propter vas terminans . . . aër repellitur quaſi pila. *Idem* pag. 32. cité par le même.

57 Voces oriri ſolent . . . . quod aër . . . . contractus & extenſus & comprehenſus cieatur. *Ariſt.* Tom. II. de Aud. pag. 783. cité par le même.

Mallebranche, qui a dit avec beaucoup de raiſon „qu'il faut avoir bien de la foi „pour croire Ariſtote, lorsqu'il ne nous „donne que des raiſons de Logique, & qu'il „n'explique les effets de la Nature que par „les notions confuſes des Sens," a eu la bonté de vouloir expliquer philoſophiquement la cauſe du Peché originel, & a prétendu prouver qu'il n'étoit point au-deſſus de la Raiſon d'approfondir le myſtère de la condamnation des enfans morts ſans batême.

Un Auteur moderne, à l'occaſion de ce bizarre ſentiment, a vangé Ariſtote de ces critiques mordantes du Métaphyſicien François. „Il a donné, *dit-il* [58], dans un travers plus „grand que tous ceux qu'il reprochoit à Ari„ſtote; & dans quatre lignes il a plus „écrit de choſes extravagantes, & a voulu „expliquer plus de myſtères inintelligibles, „que le Philoſophe Grec n'a prétendu en „avoir découvert dans les VIII. Livres de ſa „Phiſique . . . . . Ainſi une mere, dit ce „Philoſophe, dont le cerveau eſt rempli de „traces, qui par leur nature ont rapport aux choſes

[58] *Lettres Juives.* Tom. V. *Lett. CXXXVIII.* Edit. de la Haye. p. 139. & 140.

„choſes eſſentielles, & qu'elles ne peut effacer, „à cauſe que la concupiſcence demeure en „elle, & que ſon corps ne lui eſt point ſou„mis, les communiquant néceſſairement à „ſon enfant l'engendre pecheur, quoiqu'il ſoit „juſte. Cette mere eſt juſte, parce qu'ai„mant actuellement, ou qu'ayant aimé Dieu „par un amour de choix, cette concupiſcence „ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en „ſuive les mouvemens dans le ſommeil; „mais l'enfant qu'elle engendre n'ayant point „aimé Dieu par un amour de choix, & ſon „cœur n'ayant point été tourné vers Dieu, „il eſt évident qu'il eſt dans le desordre & dans „le déréglement, & qu'il n'y a rien dans lui „qui ne ſoit digne de la colére de Dieu. „Recherche de la Vérité Lib. II. Chap. 1. „pag. 98. Toutes ces illuſions ſublimes ſe „réduiſent à ceci: Une mere engendre ſon „fils pécheur, parce qu'elle lui communique „la concupiſcence dont elle eſt coupable; elle „a cependant le droit de pouvoir ſe ſauver, „parce qu'elle a la liberté de faire uſage de ſa „Raiſon & d'aimer la Divinité, au lieu que „ſon fils doit être damné n'ayant point la fa„culté de réfléchir ſur lui-même & de pou„voir connoître Dieu. Ne voilà-t-il pas „un beau raiſonnement & fondé ſur d'ex-

„cellens principes! Je ſuppoſe pour un mo-
„ment, que je ſois ce même Ariſtote que
„Mallebranche a ſi griévement injurié: di-
„tes moi, lui demanderois-je, Mr. le Méta-
„phyſicien François, qui vous a appris qu'une
„mere puiſſe communiquer à une Créature
„qui ne peut réfléchir des deſirs de concupi-
„ſcence qui doivent la rendre malheureuſe?
„quelle preuve avez-vous pour montrer,
„qu'il eſt de la juſtice de Dieu de punir un
„innocent d'une faute, qu'il fait ſans le ſa-
„voir, & qu'il eſt néceſſité de faire? je vou-
„drois bien que vous m'appriſſiez, s'il dé-
„pend d'un enfant de réſiſter aux impreſſions
„que font ſur lui les mouvemens que reſſent
„ſa mere? S'il n'eſt pas le maitre d'y ap-
„porter aucune réſiſtance, & s'il eſt déter-
„miné à les ſuivre par les loix générales de
„la Nature, n'eſt il pas ridicule de dire qu'il
„eſt puni, parce qu'il a fait ce qui conve-
„noit à ſon eſſence qu'il fit? J'aimerois mieux
„ſoutenir qu'un enfant devient pécheur en
„naiſſant, parce qu'il ſuce le lait d'une
„Nourrice qui a péché, que de dire qu'il l'eſt
„par les mouvemens & les impreſſions qu'il
„reçoit dans le ſein de ſa mere. La premiére
„de ces deux propoſitions eſt moins con-
„traire au Bon-Sens, car un enfant peut vi-
vre,

„vre ſans teter ; mais il ne le peut ſans reſ-„ſentir les mouvemens de ſa mere, lorſqu'il „eſt encore dans ſon ſein."

Si les Péripatéticiens relevoient de tems en tems les fautes des plus célèbres Philoſophes modernes, & s'ils les battoient avec les mêmes armes dont ils offenſent Ariſtote, peut-être viendroient-ils à bout de les rendre plus modeſtes, ou plutôt moins orgueilleux. Les Cartéſiens, & ſur-tout Mallebranche, ont affecté de parler des anciens Philoſophes avec le dernier mépris. On croiroit à les entendre qu'ils ont toujours écrit les choſes les plus ſenſées & les plus évidentes ; il s'en faut bien cependant que cela ſoit, & ils ſont tombés ſouvent dans des fautes qu'ils avoient relevées dans les autres avec une hauteur inſupportable. J'eſpére vous faire convenir dans quelque tems de cette vérité. Ils ont même outré leurs critiques dans bien des endroits : ils ne ſe ſont pas contentés de condamner tous les Ouvrages de Phyſique d'Ariſtote ; ils ont encore décrié & blâmé, ſans reſtriction,[59] la Logique de ce Philoſophe. Il

[59] Les Règles de la Logique d'Ariſtote . . . ſont plus propres pour diminuer la capacité de l'eſprit,

Il eſt vrai qu'elle eſt beaucoup moins inſtructive que les Péripatéticiens ne le diſent, mais enfin elle ſert à former le jugement, pourvû qu'on en rejette les Catégories, & qu'on ne s'amuſe point à une étude auſſi inutile & auſſi infructueuſe.

Il faut donc convenir de bonne foi avec les Cartéſiens, que les *Catégories* [50] *d'Ariſtote, dont on fait tant de myſtère, ſont d'elles-mêmes très-peu utiles, & non-ſeulement ne ſervent guéres à former le jugement; mais ſouvent y nuiſent beaucoup.* Il faut auſſi avouer qu'Ariſtote dans ſa Logique a preſcrit pluſieurs Principes très utiles pour démêler les bonnes raiſons de fauſſes objections, & pour détruire & anéantir les Sophiſmes, c'eſt la juſtice que lui rendent de grands Auteurs modernes. Un ſage & ſavant Ecrivain en condamnant les défauts de la Logique de ce Philoſophe en a loué les beautés. „Où Ari„ſtote a le mieux réuſſi, *dit-il* [51], c'eſt dans „ſa Logique: il y découvre les principales four-

que pour l'augmenter, parce qu'il eſt viſible que, ſi l'on veut ſe ſervir dans la recherche de quelque vérité des règles qu'elle nous donne, la capacité de l'eſprit en ſera partagée; de ſorte, qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du ſu-

„ſources de l'Art de raiſonner: il perce dans „le fond inépuiſable des penſées de l'homme. „Il déméle ſes penſées, fait voir la liaiſon „qu'elles ont entr'elles, les ſuit dans leurs „écarts & dans leurs contrariétés, & les ra„mene enfin à un point fixe. Je m'imagine „que, ſi l'on pouvoit atteindre le bout de „l'Eſprit, Ariſtote l'auroit atteint; mais ſa „Méthode, quoique louée par tous les Philo„ſophes, n'eſt point exempte de défauts. „1° Il s'étend trop, & par-là il rebute: on „pourroit rappeller à peu de pages tout ſon „Livre des Catégories & celui de l'interpréta„tion; le ſens y eſt noyé dans une trop „grande abondance de paroles. 2°. Il eſt „obſcur & embarraſſé: il veut qu'on de„vine & qu'on produiſe avec lui ſes penſées: „quelque habile qu'on ſoit, on ne peut guère „ſe flater de l'avoir totalement entendu, té„moin ſes Analytiques, où tout l'Art du Syl„logiſme eſt enſeigné; d'ailleurs cet Art ne „mérite pas de ſi grands éloges. Les hom„mes

jet qu'il examine. *Mallebr.* Recher. de la Vérité. Lib. III. Chap. 3. pag. 181.

[60] *La Logique*, ou l'Art de Penſer, pag. 21.

[61] *Hiſt.* Critique de la Phil. Tom. II. pag. 273.

„mes apprennent de la Nature à tirer des con-„ſequences d'un Principe établi; il ne leur „faut point d'étude pour cela, ou du moins „il leur faut peu d'étude.“

Pour fortifier ce dernier ſentiment de l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie, je joindrai un paſſage de Locke à celui que je viens de rapporter. „Ce n'eſt point, *dit cet* „*Illuſtre Anglois* [62], par les régles du Syllo-„giſme, que l'Eſprit Humain apprend à rai-„ſonner; il a une faculté naturelle d'apperce-„voir la convenance ou la diſconvenance de „ſes idées, & il peut les mettre en bon or-„dre ſans toutes ces répétitions embaraſ-„ſantes.“

Convenons donc, *Monſieur*, qu'Ariſtote a été un grand Génie: qu'on lui eſt redevable d'avoir preſcrit des Règles utiles & néceſſaires à la ſolution & même à l'anéantiſſement des Sophiſmes; mais n'allons point comme les Péripatéticiens outrés & les Scholaſtiques, juſqu'à croire que Dieu a été ſi avare de ſes faveurs envers les hommes, „que

[62] *Locke*, Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 126.

[63] *Idem*, ibid.

[64] Tradita autem ſunt quædam a Majoribus noſtris, &

„que ſe contentant [63] d'en faire des Creatu-
„res à deux jambes, il a laiſſé à Ariſtote le
„ſoin de les rendre Créatures raiſonnables.“
Je finirai, *Monſieur*, l'examen des défauts & des vertus de ce Philoſophe Grec par l'éloge qu'il mérite, d'avoir condamné hautement toutes les chiméres & les folies que la Superſtition & le Paganiſme attribuoient à la Divinité. „Les additions, *dit-il* [64], que l'on
„a fait à la nature divine ſont des Fables ac-
„commodées à la portée du Peuple & aux in-
„térêts de la Société. C'eſt par cette raiſon
„que l'on a donné aux Dieux non-ſeulement
„la figure humaine; mais quelquefois celle
„des Bêtes.“

§. XII.

XENOPHANE.

Laiſſons Ariſtote, & paſſons à d'autres Philoſophes Platoniciens, qui avoient établi une Secte, qui n'a ſubſiſté que peu de tems, eu égard à la Péripatéticienne. Xenophanes, natif

admodum antiquis, ac in Fabulæ figura Poſterioribus relicta, quod hi Dii ſint, univerſamque naturam divinam contineant. Cætera vero fabuloſa ad Multitudinis perſuaſionem, & ad Legum, ac ejus quod conferat opor-

natif de Colophon, en fut le Fondateur : elle fut appellée la Secte d'Elée, parce qu'elle fut accrue par les ſoins de Zénon d'Elée ; elle ne fut jamais cependant fort conſidérable & fort ſuivie, mais elle produiſit pluſieurs grands Hommes.

Xenophane tourna en ridicule les Divinités d'Homére & ſe moqua de la maniére indécente dont Héſiode avoit parlé de la Divinité. Il ſe récrioit avec raiſon ſur l'aveuglement des hommes, qui s'imaginoient que les Dieux avoient pris naiſſance : qu'ils s'habilloient, ſe nourriſſoient, ſe perpétuoient comme les ſimples mortels ; & que non contens de les imiter dans leur façon de vivre, ils combattoient mutuellement les uns contre les autres, & ſe déclaroient la guerre pour les plus petites choſes.

Après avoir raiſonné auſſi ſenſément ſur les Divinités des Poëtes, Xenophane ſuppoſoit à ſon tour un Dieu auſſi abſurde & auſſi cri-

tunitatem jam illata ſunt. Hominiformes namque, ac aliorum Animalium nonnulli ſimiles eos dicunt, ac alia conſequentia, & ſimilia ejus quæ dicta ſunt. *Ariſt. Metaph.* Lib. XII. Cap. 8. pag. m. 744. E.

65 Xenophanes . . . dicit . . . unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque

criminel. A la vérité il n'admettoit qu'un Etre [65] éternel & immuable; mais il lui donnoit une figure ſphériqne, & cet Etre étoit l'Univers; voilà le Syſtême de SPINOSA dans tout ſon jour, à la figure ſphérique près que ce Philoſophe moderne ne ſoutenoit point, croyant la Matiére indéfinie, ou plutôt infinie.

Il n'eſt pas ſurprenant que Xenophane ne connoiſſant d'autre Divinité que la Matiére, ſe moquât des Dieux d'Homére: il ne faut point regarder ſon mépris comme une marque de la ſupériorité de ſon génie, car il eſt pour le moins auſſi abſurde de ſuppoſer un Dieu matériel, & d'une forme ſphérique, tel qu'une boule faite au tour, que d'admettre des Dieux qui ſont revêtus de la figure humaine. L'Argument de Cicéron ne devoit point paroître mépriſable à ceux qui cherchoient à ſoutenir les Divinités des Poëtes. „De toutes les formes *diſoit* [66] *cet Illuſtre* „*Ro-*

natum quidquam & ſempiternum, conglobata figura. Cicer. Acad. Quæſt. Lib. IV.

[65] Quod ſi omnium Animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans eſt: eâ figurâ profecto eſt, quæ pulcherrima ſit omnium; quoniamque Deos beatiſſimos eſſe conſtat, beatus autem eſſe ſine

„*Romain.* la plus parfaite & la plus belle eſt „celle de l'homme. Dieu a une forme; il „doit donc avoir celle de l'homme. D'ailleurs „perſonne ne peut-être heureux ſans la Vertu, „& vertueux ſans la Sageſſe: la Vertu & la „Sageſſe ne ſe rencontrent que dans une fi„gure humaine; il faut donc que Dieu ſoit „revêtu de la figure humaine.“

Ce raiſonnement vaut beaucoup mieux, quoiqu'il ſoit faux, que celui de Xenophane, qui, pour ſoutenir la figure ſphérique de ſa divinité & détruire celle des Dieux d'Homére, diſoit que ſi les Animaux ſe forgeoient des Dieux, ils les revêtiroient de leurs formes: *ex falſo ſupponenti ſequitur ridiculum.* Si les Bêtes raiſonnoient diſtinctement, elles connoîtroient, ſans doute, que leur figure & leurs facultés ſont au-deſſous de celles des hommes, & par conſéquent elles donneroient à la Divinité la forme la plus noble; mais à quoi ſert de tirer des conſéquences d'un principe évidemment faux? En ſuppoſant que l'Eau de la Mer peut aquérir le même gout que le Vin de Bourgogne, il me

Virtute nemo poteſt, nec virtutes ſine Ratione conſtare, nec Ratio uſquam ineſſe niſi in hominis figura: homi-

me ſeroit aiſé de conclure que les Allemands, même ceux qui ſont les plus attachés au Pape, en feroient plus de cas que de l'*Eau-Bénite.*

Dès qu'on ſuppoſe Dieu matériel & qu'on lui attribue une forme déterminée, l'humaine eſt ſans doute la plus noble, & la plus raiſonnable. Xenophane n'avoit-il pas bonne grace de plaiſanter ſur les Dieux d'Homére dans le tems qu'il en admettoit un rond, voyant & entendant, ne reſpirant point & n'ayant rien de ſemblable aux hommes? Voilà un Animal d'une eſpèce auſſi noble que la Taupe & la Marmote; le ſeul avantage qu'il ait ſur ces deux derniers, c'eſt que ne reſpirant point & n'ayant point de poumon, il ne peut ſouffrir de *l'aſtme* & ne craint pas de devenir pulmonique.

Il eſt ſurprenant qu'il ſe ſoit trouvé d'habiles gens qui ayent voulu excuſer les ſentimens de Xenophane. L'Auteur de l'Art de penſer, en parlant du Sophiſme appellé par Ariſtote *Ignoratio Elenchi*, c'eſt-à-dire l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre

nis eſſe ſpecie Deos confitendum eſt. *Cicer.* de Nat Deor. Lib. I. Cap. 18.

tre ſon Adverſaire, dit [67] qu'il „eût été à „ſouhaiter qu'Ariſtote, qui a eu ſoin de nous „avertir de ce défaut, eût eu autant de ſoin „de l'éviter. Car on ne peut diſſimuler qu'il „n'ait combattu pluſieurs des anciens „Philoſophes en rapportant leur opinion peu „ſincérement. Il réfute Parménide & Meliſ- „ſus pour n'avoir admis qu'un ſeul Prin- „cipe de toutes choſes, comme s'ils „avoient entendu par-là le Principe dont el- „les ſont compoſées, au lieu qu'ils enten- „doient le ſeul & unique Principe, dont tou- „tes les choſes ont tiré leur origine, qui eſt „Dieu."

L'Envie qu'ont eue certains Philoſophes modernes de rendre orthodoxes les ſentimens des plus célèbres Anciens ſur la nature de Dieu & la connoiſſance de ſon unité, a ſéduit l'Auteur de l'Art de penſer : il n'a pas pris garde

[67] La Logique, ou l'Art de Penſer, Part. III. Chap. XIX.

[68] *Bayle*, Dict. Hiſt. & Critiq. Article, Xenophanes. Remarq. B.

[69] Coactus vero illa quæ apparent, ſequi, & unum ratione, plura vero ſecundum ſenſum putans eſſe, duas cauſas rurſum, ac duo Principia ponit, Calidum & Fri-

garde que la prévention faiſoit ſur lui le mauvais effet qu'il croyoit qu'elle avoit produit ſur Ariſtote. „Il a fait plus d'honneur, *dit „un fameux Philoſophe*, [68] à Parménide & à „Meliſſus qu'ils n'en méritent. Il les repré„ſente comme des gens orthodoxes ſur l'o„rigine des Créatures, néanmoins ils étoient „auſſi impies que SPINOSA, ou peu s'en fal„loit: ils ne reconnoiſſoient point de diffé„rence entre le Principe dont les choſes ſont „compoſées & celui qui les a produites: ils n'ad„mettoient qu'un ſeul Etre, & ils prétendoient „que tout étoit éternel, voilà ce qu'on leur „impute dans Euſebe . . . Ariſtote ne leur „impute point tout cela à tous égards: il recon„noit [69] que Parménide enſeignant d'un côté „que réellement il n'y a qu'un Etre, mais que „ſelon les apparences il y en a pluſieurs, s'eſt „accommodé a l'apparence, & à ſuppoſé deux „autres

gidum, velut Ignem & Terram dicens. *Ariſtoteles*, Metaphyſicæ. Libr. I. Cap. V. p. 648.

Je dirai en paſſant que Bayle qui a cité le paſſage de l'Art de penſer, que je rapporte, n'a pas cité juſte. Il renvoye au XVIII. Chap. de la III. Part. & c'eſt au XIX. A Dieu ne plaiſe que je veuille taxer un auſſi grand Homme d'inéxactitude: je ne fais cette remarque, que pour faire ſentir combien on eſt malheureux de paſſer

„autres Principes, le Chaud & le Froid, le „Feu & la Terre.“

Je trouve Monſieur dans la façon de penſer de Xenophane autant de reſſemblance avec celle de Spinosa, que dans les ſentimens de ces Philoſophes: tous deux étoient également Athées, ne reconnoiſſant d'autre Divinité que l'Univers qu'ils croyoient avoir été de tous tems; & tous deux vouloient également couvrir leurs Dogmes impies par quelques opinions qu'ils ſoutenoient ſeulement par forme, & pour ne pas heurter les apparences. Le *Tractatus Theologicus & Politicus* de Spinosa eſt rempli de phraſes fort belles à la louange de l'Ecriture, des Prophêtes & de de la Religion: au fond toutes ces phraſes ne ſignifient rien: on connoit aiſément où veut en venir cet Athée; on s'apperçoit qu'il joue le même rôle que Xenophane, & qu'il ne travaille qu'à ſauver les apparences.

L'Auteur de l'Art de penſer n'a pas été le ſeul qui ait pris aſſez mal à propos la defen-

par les mains de certaines gens. J'ai trouvé en liſant le Dictionnaire de ce ſavant & judicieux Critique cinq cens quatre vingt-trois Citations fauſſes.

7° Ariſtoteles . . . . Xenophanem . . .

ſenſe de ce dernier Philoſophe contre Ariſtote. Le Jéſuite Leſcalopier dans le Commentaire qu'il a fait ſur l'Ouvrage de Cicéron, intitulé *De la Nature des Dieux*, eſt tombé dans la même faute. Il ſoutient[7°] que le ſentiment que Xenophane avoit ſur l'unité de Dieu eſt une preuve qu'il avoit le génie vaſte, ſublime, & qu'il ne méritoit point les reproches d'ignorance & de groſſiéreté que lui a fait Ariſtote. Il n'eſt pas neceſſaire, *Monſieur*, que je vous faſſe ſentir le défaut de la Critique du Jéſuite, vous lui appliquerez ſans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un inſtant, ſur l'Auteur de l'Art de penſer.

Xenophane prétendoit qu'il n'y avoit aucun mouvement réel dans le Monde, ou du moins il ſoutenoit qu'on ne pouvoit le prouver; car il croyoit fortement l'incompréhenſibilité de toutes choſes, & penſoit qu'on ne pouvoit s'aſſûrer de rien touchant leur nature. En vous parlant des Diſciples de ce Philoſophe, je vous dirai les principales raiſons

a toto Philoſophorum ſenatu relegandum cenſet. Eam tamen Xenophani de Deo ſententiam adſcribit, quæ minime agreſte ingenium ſapiat. *Leſcalopier*, in Cicer. de Nat. Deorum. Lib. I.

ſons ſur lesquelles on appuyoit l'opinion qui rejettoit le mouvement: je vous avertis d'avance qu'elles vous paroîtront fort mauvaiſes: auſſi ne ſont-elles pas trop bonnes; mais quelqu'extraordinaire, quelque faux que ſoit le ſentiment qui rejette le mouvement, quelque ridicule qu'il entraine après lui, il faut cependant avouer que Xenophanes & ſes Diſciples ont été de grands Génies, & qu'il falloit même avoir autant d'eſprit qu'ils en avoient, pour donner quelque vraiſemblance à une opinion auſſi abſurde, & pour défendre auſſi-bien une auſſi mauvaiſe cauſe.

§. XIII.

PARMENIDE.

Parménide fut un des plus célèbres Diſciples de Xenophanes: il ajouta quelques nouvelles opinions à celles de ſon Maitre, on peut le regarder comme le Modèle de Mallebranche. C'eſt lui qui ſoutint le prémier „que

[71] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII, pag. 312.

„que nos idées ont une exiſtence réelle & in-„dépendante de notre volonté: qu'elles ſub-„ſiſtent de deux maniéres, en nous & hors „de nous, &c.“ L'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie a parfaitement expoſé toute la Doctrine de ce Philoſophe ſur les Idées, & il a eu raiſon de dire que les ſentimens de Parménide[71], que Platon a „rapportés dans un Dialogue, ſe trouvent „mieux placés dans les Ouvrages de St. Au-„guſtin & dans ceux de Mallebranche, ce der-„nier ayant ſurtout démontré que nos idées „ſont hors de nous: que nous ne les créons pas, qu'elles ſont éternelles, inaltérables, „l'eſſence même de Dieu, & que lui ſeul con-„tient généralement toutes les perfections des „Etres créés.“

En accordant au Pere Mallebranche la gloire d'avoir perfectionné le Syſtême des idées, il s'enſuivra toujours qu'il n'en a point été l'inventeur: St. Auguſtin plus de mille ans avant lui l'avoit ſoutenu dans ſes Ouvrages; & Parménide pluſieurs Siècles avant St. Auguſtin. Combien y a-t-il peu de Mallebranchiſtes qui penſent que leur Maître n'eſt pas l'Auteur d'une opinion qui lui a donné tant de réputation, & qu'il n'a fait que la préſenter à ſes Lecteurs d'une maniére un peu

plus ſubtile & plus ſublime (j'ai penſé dire obſcure), que Parménide. Voilà, *Monſieur*, deux Philoſophes de la Secte d'Elée, qui ont ſervi de Modèles dans ces derniers tems à deux Auteurs bien oppoſés, Spinoſa & Mallebranche.

Parménide eut une opinion ſur le Soleil aſſez extraordinaire: il falloit que cet Aſtre produisît ſur lui un effet différent que ſur le reſte des hommes; car il ſoutenoit [73], qu'il étoit froid & chaud tout à la fois. Ce ſont-là de ces découvertes qui ſont ſi extraordinaires, que le reſte des hommes ne pouvant les appercevoir, l'Auteur a travaillé à pure perte. En vérité, je ne ſais *Monſieur*, à quoi ſongeoit Parménide; peut-être croyoit-il que la ſingularité de ſes opinions Phyſiques devoit répondre à ſes ſublimes illuſions Métaphyſiques. Un Philoſophe, qui veut prouver que l'eſſence de Dieu, diverſement modifiée, repréſente tous les Etres poſſibles, peut bien ſoutenir que le Soleil eſt froid & chaud.

Avant

[73] Parmenides . . . dixit Solem ipſum calidum eſſe atque frigidum. *Laertius*, Menag. Lib. IX.

Avant que de quitter Parménide, ſouffrez, *Monſieur*, que je vous faſſe appercevoir de deux ſortes de Spinoſiſme, ou plutôt de *Parmenidiſme* : le premier matériel, qui prétend, que tous les corps ne ſont que des modifications d'une Subſtance unique, qui eſt Dieu ; le ſecond ſpirituel, qui rend toutes les idées des hommes des modes d'une ſeule & unique Subſtance immatérielle, qui eſt Dieu. Je vous ai montré dans mes Lettres précédentes les abſurdités, qui découlent du Spinoſiſme matériel; dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire au premier jour ſur les Philoſophes modernes, j'eſpére vous prouver que le ſpirituel n'eſt ſujet à guère moins d'inconvéniens.

§. XIV.

MELISSUS ET ZENON D'ELÉE.

Je viens à Meliſſus, qui ayant été d'abord Diſciple de Xenophane ſe perfectionna enſuite ſous Parménide, il ſoutint, ainſi que ſes Maîtres, l'unité, l'immobilité, & l'incompréhenſibilité de toutes choſes.

Zénon d'Elée fut un des principaux Elèves de Meliſſus. Ce Philoſophe n'eſt point le même Zénon, dont je vous ai déja parlé, & qui ſe pendit, parce qu'il avoit fait une chûte: ce dernier eſt appellé Zénon Cypriot; il étoit natif de la Ville de Cytie; je retourne à celui d'Elée. On aſſûre qu'il étoit beau, bien fait, & qu'il parloit bien & avec beaucoup de grace. Il avoit un génie vif, ſublime, pénétrant, mais il n'employa pas trop utilement de ſi rares qualités. Il s'attacha fortement aux Dogmes de Xenophane & de Meliſſus, ſoutint tous leurs Paradoxes avec beaucoup de vivacité, ou plutôt avec beaucoup d'opiniatreté. Il voulut ſurtout prouver qu'il n'y avoit point de mouvement: il ſe ſervit pour cela des argumens captieux de ſes Maîtres, & leur donna de nouvelles forces. Un corps, diſoit-il, ne ſauroit être en deux lieux différens dans le même tems: or s'il étoit vrai qu'une fléche, qui ſemble ſe mouvoir vers certain lieu, ſe mût réellement, il faudroit qu'elle fût tout enſemble en repos & en mouvement, car la fléche eſt à chaque moment dans un eſpace qui lui eſt égal, & elle y doit être en repos; puiſqu'on n'eſt point dans un eſpace que l'on quitte: il n'eſt donc aucun inſtant où elle

ſe

ſe meuve; ſi cela arrivoit elle ſeroit tout-enſemble en repos & en mouvement.

Le ſavant Bayle, qui s'eſt fait un plaiſir de donner aux argumens de Zénon toute la force qu'ils peuvent avoir, après s'être aſſez étendu ſur ce premier, qui dans le fond n'eſt qu'un Sophiſme, en propoſe pluſieurs autres: je me contenterai de vous en rapporter un des principaux: ſi vous êtes curieux de les voir tous, vous pourrez les chercher dans l'Original. „S'il y avoit du mouve„ment, *fait dire le Philoſophe moderne à l'an„cien* [73], il faudroit que le mobile put paſſer „d'un lieu à un autre: car tout mouvement „enferme deux extrémités, *terminum a quo, & „terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, „& le lieu où l'on arrive: or ces deux ex„trémités ſont ſéparées par des eſpaces qui „contiennent une infinité de parties, vû que „la Matiére eſt diviſible à l'infini; il eſt donc „impoſſible que le mobile parvienne d'une „extrémité à l'autre. Le milieu eſt compoſé „d'une infinité de parties qu'il faut parcourir „ſucceſſivement les unes après les autres, ſans „que

[73] *Bayle*, Diction. Hiſtor. & Critiq. Article Zénon, *Rem. K.*

„que jamais vous puiſſiez toucher celle de „devant en même tems que vous touchez „celle qui eſt en deça; de ſorte que pour „parcourir un pied de matiere, je veux dire, „pour arriver du commencement du pre„mier pouce à la fin du douzième, il faudroit „un tems infini; car les eſpaces qu'il faut „parcourir ſucceſſivement entre ces deux bor„nes étant infinis en nombre, il eſt clair „qu'on ne les peut parcourir que dans une „infinité de momens, à moins qu'on ne vou„lut reconnoitre que le mobile eſt en plu„ſieurs lieux à la fois, ce qui eſt faux & im„poſſible.“

Tous ces raiſonnemens ſont fort ſubtils & fort captieux; mais au fond, ce ſont des Sophiſmes qui ne méritent d'autre réponſe & d'autre réfutation, que celle dont ſe ſervit un Philoſophe Cynique, qui entendant parler contre le mouvement, ſe leva de ſa place, & ſe mit à marcher à grands pas dans la Salle. Bayle a eu tort de dire qu'une pareille réponſe étoit plus ſophiſtique, que les raiſons de Zenon: il eſt des choſes où il ne faut recourir qu'aux voyes les plus ſimples & les plus communes: & lorſque des gens ſont

74 *Idem*, ibid.

ſont aſſez entêtés & opiniatres, pour préférer des ſubtilités à l'évidence, on doit leur dire: bercez-vous de chiméres, niez les choſes les plus ſures, cela vous amuſe; nous y conſentons. Bayle a commis une faute en voulant excuſer Zénon. Il dit [74], „que „la réponſe du Philoſophe Cynique eſt le So„phiſme que les Logiciens appellent *Ignora„tio Elenchi.* C'étoit ſortir, *ajoute-t-il*, de „la queſtion, car ce Philoſophe ne rejettoit „pas le mouvement apparent: il ne nioit „pas qu'il ne ſemble à l'homme qu'il y a du „mouvement; mais il ſoutenoit que réelle„ment rien ne ſe meut." Je m'étonne que l'Illuſtre Bayle ait refuſé de croire que Zénon nioit même qu'il y eût des apparences & des illuſions. Il n'accordoit point qu'il y eut aucune vraiſemblance: il avoit porté l'incertitude juſqu'à cet excès; & ſe voyant preſſé de toutes parts, Xenophane & Meliſſus, *dit-il*, ont prétendu que tout n'eſt qu'apparence & illuſion, & moi je ſoutiens qu'il n'y a ni apparence, ni illuſion, puiſqu'il n'y a rien du tout. Sénéque s'eſt moqué avec raiſon d'une folie auſſi ſinguliére: *omnia negotia dejecit*, écrit-il [75] en parlant de

[75] *Senec.* Epiſt. 88.

de ce Philoſophe, *ait nihil eſſe.* Xenophane nioit même qu'il exiſtoit: c'eſt un Auteur moderne qui ſera le garand de cette particularité; la voici telle qu'elle eſt dans l'Ouvrage où je l'ai trouvée. „Mais [76] quoi, „repliquoit-on à Xenophane, quand même „il n'y auroit abſolument rien au dehors, „du moins ſeriez-vous quelque choſe, vous „qui penſez, qui ſoutenez de ſi étranges ſen„timens. Non encore une fois, répondoit „le Philoſophe d'Elée, il n'y a rien du tout, „il n'y a rien."

Le courage & la vertu de Zénon ont mérité de grands éloges: ſes inclinations furent auſſi nobles que ſes ſentimens parurent extraordinaires: il voulut rendre la liberté à ſa Patrie qu'un Tyran avoit ſoumiſe: & malheureuſement la conſpiration ayant été découverte, on dit qu'il eut aſſez de courage [77] pour ſe couper la langue avec les dents

[76] Hiſt. Crit. de la Philoſ. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII. page 316.

[77] Avulſam ſedibus linguam ſuam cum cruento ſpuramine in oculos interrogantis . . . . impegit. *Ammian Marcellin.* Lib. XIV. Cap. IX.

[78] Εἶτα περὶ τινῶν εἰπὼν ἔχειν τινὰ εἰπεῖν αὐτῷ πρὸς

dents, afin de ne pouvoir être forcé de révéler les complices. Quelques-uns ajoutent qu'il la cracha au viſage du Tyran; d'autres racontent ce fait d'une maniére très-différente. Ils diſent [78] que Zénon après avoir nommé quelques-uns des complices demanda au Tyran de pouvoir lui parler à l'oreille, & qu'il la lui mordit, & s'y attacha ſi fortement, qu'on ne put lui faire lâcher priſe qu'en lui donnant de grands coups d'aiguillon. Si ces derniéres circonſtances ſont véritables, elles ne ſont guère d'honneur à Zénon. Un Philoſophe qu'on eſt obligé de traiter comme un Dogue d'Angleterre, & à qui il faut piquer les feſſes, pour l'obliger à ouvrir la bouche, eſt un Sage d'une eſpèce bien ſinguliére. Auſſi crois je que ce fait eſt un Conte; je penſe même que celui de *l'amputation* de la langue n'eſt guère plus certain, quoiqu'il ſoit rapporté par

τὸ ἓς· καὶ δακὼν οὐκ ἀνῆκεν ἕως ἂν ἀπικεντήθη, ταυτὸν Ἀριστογείτονι τῷ τυραννοκτόνῳ παθών· Deinde cum de quibusdam dixiſſet, quidquam ſibi ad aurem loqui velle, eam mordicus apprehenſam non ante dimiſit quam ſtimulis foderetur, idem agens quod Ariſtogiton Tyrannicida. *Diogen.* Lib. IX. Num. 26.

par divers Auteurs [79]. Car ſi Zénon ſe coupa la langue dans la crainte que la douleur ne le forçât à trahir ſon ſecret, il eût du auſſi ſe couper les deux mains, pour empêcher qu'on ne l'obligeât d'écrire ce qu'il ne pouvoit dire. Ainſi en recourant à l'expédient de ſe priver de l'uſage de la parole, il ne mettoit pas ſon ſecret en ſûrete, dès qu'il avoit celui des mains, & qu'il craignoit trop la douleur, pour pouvoir être maître de lui-même ; peut-être ne fit-il pas cette réflexion cependant bien naturelle. Enfin, quoi qu'il en ſoit, il eſt permis de douter de cette hiſtoire, puiſqu'elle eſt rapportée ſi différemment.

§. XV.

LEUCIPPE.

Leucippe fut Diſciple de Zénon ; mais il abandonna les Paradoxes & les ſentimens extraordinaires de ſon Maître. Il fut l'Auteur & l'inventeur du Syſtême, qui n'admet que

79 Linguam ſuam, dentibus amputatam, in Tyrannum expuit. *Plut.* adverſ. Color. ſub fin.

80 Si Poſſidonio credimus, antiquum de Atomis Dogma

que du vuide & des atomes dans l'Univers. Quelques Ecrivains, ſoit anciens, ſoit modernes, ont attribué à un certain Moſchus l'honneur de cette invention. Il étoit Phénicien [80], natif de Sidon, & vivoit avant le Siège de Troye. Si ce fait eſt véritable, l'Hypothèſe Gaſſendiſte étoit connue environ douze-cens ans avant Jéſus Chriſt. Un habile Critique doute que ce Phyſicien ait jamais exiſté. „A parler, *dit-il* [81], ſuivant les regles de „la Critique, on ignore qui eſt ce Moſchus. „Joſephe, Tatien & Athénée aſſûrent qu'il „a compoſé l'Hiſtoire de ſon Païs en Lan„gue Phénicienne. Jamblique le vante com„me un fertile & grand Phyſicien. Les uns „varient ſur ſon nom, & les autres ſur le „Païs où il a pris naiſſance; parmi toutes „ces incertitudes, je ſerois tenté de croire „qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté „ce nom, & que Poſſidonius qui lui attribue „la découverte du Syſtême des Atomes, s'é„gare prodigieuſement."

Sans

Moſchi eſt, hominis Sidonii, qui ante Trojani Belli tempus vixit. *Strab.* Tom. II. Lib. XVI.

[81] *Hiſt. Critiq. de la Philoſ.* Tom. II. p. 321.

Sans vouloir garantir la juſteſſe de la Critique de Mr. Deslandes, il me ſuffit de vous la rapporter; vous en jugerez comme bon vous ſemblera. Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours certain que le Syſtême Gaſſendiſte avoit été mis dans un grand jour par Leucippe; il eſt vrai qu'il fut encore mieux développé dans la ſuite par Démocrite, Génie grand, vaſte & ſublime. Ariſtote, qui blâme aſſez volontiers tous les Philoſophes qui l'avoient précédé, convient de l'étendue des connoiſſances de Démocrite; il avoue que ce Philoſophe ſembloit [82] avoir entrepris de poſſéder toutes les Sciences.

§. XVI.

Democrite.

Démocrite fit pluſieurs augmentations au Syſtème de Leucippe; il le porta preſque juſ-

[82] Cum (Democrito) omnia fuiſſe curæ videntur. *Ariſtotel.* de Gener. & Corrupt. Lib. I. Cap. II.

[83] Cum tamen omnia cum Cælo Terraque, Marique
Nil ſint ad ſummam ſummaï totius omnem.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. VI. Verſ. 678. & 679. Tom. II. p. 398.

Præterea cùm Materies eſt multa parata,

juſqu'au point, où il fut adopté & ſoutenu par les Epicuriens. Ce Philoſophe admit le mouvement des Atomes de toute éternité. Selon lui, chaque Atome eſt doué de quelque choſe de ſpirituel & de divin; la Nature entiére participe à cette divinité puiſqu'elle n'eſt compoſée que des Atomes que le Hazard aſſembla & accrocha enſemble, lors de la formation de l'Univers. Je vous parlerai bien-tôt plus amplement de ce Syſtême en faiſant mention des opinions d'Epicure.

Démocrite ſoutint la pluralité des Mondes. Il ſeroit, diſoit-il, auſſi ridicule de croire qu'il n'y a qu'un Monde dans l'Infini, que de ſe figurer qu'il n'y a qu'un ſeul épi de bled dans une vaſte Terre qui paroît en être couverte. Epicure & ſes Diſciples adoptérent auſſi ce ſentiment; ils prétendoient [83] que la Nature n'avoit rien produit qui fût unique dans ſon eſpèce. Pourquoi diſoient-ils

Cum locus eſt præſto, nec res, nec cauſſa moratur
Ulla: geri debent nimirum, & confieri res.
Nunc & feminibus ſi tanta eſt copia, quantam
Enumerare ætas Animantum non queat omnis:
Visque eadem, & natura manet, quæ ſemina rerum
Conjicere in loca quæque queat ſimili ratione.
Atque huc ſunt conjecta; neceſſe eſt confiteare

ils, n'auroit-elle donc fait qu'un Monde, elle qui aime ſi fort à ſe varier de tant de diverſes maniéres?

Voilà, *Monſieur*, la pluralité des Mondes de Deſcartes, de Huygens, & de Fontenelle; deux mille ans avant eux on avoit ſoutenu qu'il y avoit une infinité de Soleils, de Lunes, de Planetes, de Terres.

Je penſe que vous vous appercevez, que plus nous allons en avant, & plus je tiens la parole que je vous ai donnée, de vous montrer que toutes ces Hypothèſes rhabillées à la *Moderne*, & dont on fait aujourd'hui tant de cas, parce qu'on les croit nouvelles, ſont très-anciennes, & ne doivent point leur origine aux Philoſophes de ces derniers tems.

Revenons à Démocrite. Il falloit que ce fût un grand Phyſicien, & qu'il connût parfai-

Eſſe alios alîs Terrarum in partibus Orbes,
Et varias hominum Gentes, & Sæcla Ferarum
Huc accedit, ut in ſummâ res nulla ſit una,
Unica quæ gignatur; & unica ſolaque creſcat.
. . . . . .
Quapropter Cœlum ſimili ratione fatendum eſt,
Terramque, & Solem, Lunam, Mare, cætera, quæ ſunt,
Non eſſe unica, ſed numero magis innumerali.

Idem, Lib. II. p. 202. & ſeq. Verſ. 1065. & ſeqq.

faitement les vertus les plus cachées des choſes, puiſqu'on dit qu'il trouva le ſecret de prolonger ſa vie pendant trois jours, pour faire plaiſir à ſa Sœur. Cette bonne Fille s'attriſtoit, de ce que la mort de ſon Frere la priveroit d'aſſiſter aux Fêtes de Cérès: le galant Philoſophe, pour conſoler cette affligée, ſe fit apporter tous les jours des pains chauds, & en flairant l'odeur de ces pains, il prolongea ſa vie juſqu'à ce que les Fêtes euſſent été célébrées. Diogène-Laërce [84] rapporte ces particularités, auxquelles je penſe que vous n'ajouterez guère plus de foi que moi. Si l'on peut prolonger la vie à un Vieillard pendant trois jours avec l'odeur du pain chaud, voilà un cordial plus excellent que les Goutes d'Angleterre: *Credat Judæus Apella, non ego.* Athénée [85] raconte cette

[84] Mœrentem Sororem, quod, illo in celebritate Cereris morituro, ipſa Deæ vota exſolvere nequiret, bono animo eſſe juſſit, panesque calidos ſibi quotidie afferri; eos igitur naribus cum admoviſſet, vivum ſe, donec ea celebritas transiret, ſervavit. Ubi vero dies illi transierunt, (tres autem erant) quietiſſime ac minimo dolore concluſit vitam. *Laert.* Lib. IX. Segm. 43.

[85] Athen. Lib. II. Cap. 7.

cette hiſtoire un peu différemment. Il dit que Démocrite ayant réſolu de ſe laiſſer mourir, pour ſe délivrer des incommodités de la vieilleſſe, dont il étoit ennuyé, recula ſa mort de trois jours, pour faire plaiſir à ſes Sœurs qui ſouhaitoient d'aſſiſter aux Fêtes de Cérès. Il ſe ſervit pour cela d'un pot de Miel, dont l'odeur lui conſerva la vie pendant quelques jours; après la celébration des Fêtes, il fit ôter ſon pot de Miel & mourut.

Ce ſecond Conte n'eſt guère plus vraiſemblable que le premier. Ce qui me détermine à rejetter entiérement ces *flairemens* de pain chaud & de pot de Miel, c'eſt que Lucrèce qui parle de la mort de Démocrite, & qui dit que ce Philoſophe ſe la donna lui-même, ne fait aucune mention de cette hiſtoire. „Démocrite, ecrit il [86], écoutant „les avis que lui donna la vieilleſſe, & s'ap„percevant que ſon eſprit baiſſoit, alla au devant

[86] Denique Democritum poſtquam matura vetuſtas
Admonuit, memores motus langueſcere mentis,
Sponte ſua leto caput obvius obtulit ipſe.
Ipſe Epicurus obit decurſo lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omneis
Præſtrinxit, Stellas exortus uti æthereus Sol.

„vant de la mort & ſubit volontiers l'Arrêt „du Sort. Epicure, qui a paru parmi les „Sages comme le Soleil parmi les Etoiles, „a de même été ſujet aux loix du trépas.“ Après ces éloges Lucrèce conclut qu'il eſt ridicule que des hommes ordinaires ſe plaignent de la fortune qui borne trop leurs jours. Ce Sage Poëte raiſonne ſenſément. Si parmi les mortels quelques-uns devoient avoir droit de prétendre à l'immortalité, ce ſeroit ceux dont les connoiſſances & les talens ſont utiles au bonheur de la Societé. Newton, Locke, Deſcartes ont cauſé par leur mort plus de perte à l'Europe, que la naiſſance de trente Princes, de cent Cardinaux, & de dix mille Nobles, ne lui ont fait de bien. Un homme, comme Locke, eſt un de ces Phénomênes heureux, que la Nature ne montre qu'une fois pendant la durée d'un Monde.

Avant-

Tu vero dubitabis, & indignabere obire,
Mortua cui vita eſt prope jam vivo, atque videnti,
Qui ſomno partem majorem conteris ævi?
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. p. 332. Verſ. 153. & ſeqq.

Avant que de quiter entiérement Democrite, je crois devoir le juſtifier contre Pline, qui lui impute des opinions qu'il ne ſoutint jamais, ſelon toutes les apparences. Cet Hiſtorien [87] ſe moque avec raiſon de certaines abſurdités qui étoient inſérées dans un Livre, qui traitoit de la nature & des qualités du Caméléon, & qu'on attribuoit à Démocrite; mais il auroit du s'appercevoir qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en fût l'Auteur [88]. Aulugelle l'a très-bien juſtifié, & il y a d'autant plus lieu de douter que Démocrite ait compoſé un Ouvrage rempli de fables & de prodiges, que Lucien, ce redoutable Critique, cet ennemi mortel de presque tous les Philoſophes; n'héſite pas à placer Démocrite au rang des Savans, qui ne

ſau-

87 Jungemus illis . . . Chamæleonem peculiari Volumine dignum exiſtimatum Democrito, ac per ſingula membra defectum, non ſine magna voluptate noſtra cognitis, proditisque mendaciis Græcæ vanitatis. *Plin.* Lib. X. Cap. 49.

88 Librum eſſe Democriti nobiliſſimi Philoſophorum de natura Chamæleontis, eumque ſe legiſſe Plinius ſecundus in naturalis hiſtoriæ vigeſimo octavo refert, multaque vana atque intoleranda auribus denique quaſi a Democrito tradidit . . . . His portentis atque præſtigiis a Plinio ſecundo ſcriptis non dignum eſſe

ſauroient ſe laiſſer ſéduire par des Contes; & qui ont [89] une ame de diamant qui ne craint point l'attaque des prodiges.

§. XVII.

EPICURE. ET LUCRECE.

Epicure perfectionna entiérement le Syſtême des Atomes, & le porta au point où Gaſſendi l'a renouvellé de nos jours. Il établit, comme Démocrite, deux principes, le Vuide [90] & les Atomes. Il ſuppoſe que les Atomes ſont indiviſibles, non pas à cauſe de leur petiteſſe, quelque imperceptible qu'elle ſoit, mais à cauſe de leur dureté & de leur na-

cognomen Democriti puto. Aulug. noct. attic. diſſ. X. cap. XII.

89 Ἀδαμαντίνην πρὸς ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τὴν γνώμην ἔχοντος ὡς ἀπιστῆσαι. Qui adverſus hæc & ſimilia mentem haberet adamantinam, ut non crederet, &c. *Lucian.* Tom. I. in Pſeud. pag. 873.

90 Omnis ut eſt igitur per ſe natura, duabus
Conſiſtit rebus; nam corpora ſunt, & inane,
Hæc in quo ſita ſunt, & quà diverſa moventur.
Lucret. de Rer. Nat, Lib. I. p. 42. Verſ. 419. & ſeqq.

nature [91], qui n'admet point de vuide [92], & qui par conſéquent ne peut être ſujette à la diviſion, les corps n'étant aſſujetis à la ſéparation & à la deſtruction que par le vuide. Gaſſendi a ſoutenu de la même maniere l'indiviſibilité de la Matiere a l'infini. „L'Atome, *dit-il* [93], ne „doit pas être regardé comme le point des „Mathématiciens, & les *Indiviſibles* des Géo„mêtres, qui n'ont ni longueur, ni largeur ; „il a au contraire des parties, qui ont leur „longueur, leur largeur, & qui ne peuvent „être desunies."

La ſeule choſe que Gaſſendi ait changée au Syſtême d'Epicure, c'eſt la maniére dont l'Univers à été conſtruit. Le Philoſophe Grec croyoit *que rien* [94] *ne ſe peut faire de rien*, même par le pouvoir divin ; il admettoit donc l'exiſtence des Atomes de toute éternité, & penſoit qu'en s'accrochant & s'uniſſant les uns

[91] Sunt igitur ſolida primordia ſimplicitate. *Idem* ibid.

Nec ratione queunt aliâ ſervata per ævum,
Ex infinito jam tempore res reputare.
Ideut, ibid.

[92] Dicitur Atomus, non quod minima, ſit, ſed quod non poſſit dividi, cum ſit patiendi incapax, & inanis expers. *Plin.* Liv. VIII. p. 3.

uns avec les autres, dans cet eſpace vuide & immenſe, où ils avoient erré en liberté, ils avoient formé le Monde.

Cette ſuppoſition révolte. Il eſt abſurde de ſe figurer que l'ordre & l'arrangement le plus parfait ſoient les ſuites d'un Hazard aveugle, & que ce même Hazard régle & régit, ſans le ſavoir, avec toute la juſteſſe poſſible, & gouverne avec une régularité parfaite ce qu'il a formé ſans deſſein. Une ſimple Pendule demande pour être reglée une Intelligence raiſonnable, & l'Univers n'aura pas beſoin d'un conducteur & conſervateur; il faut être bien prévenu & bien aveuglé pour ſoutenir une pareille opinion.

Gaſſendi, en admettant l'exiſtence du Vuide & des Atomes d'Epicure, a reconnu, ainſi que la Raiſon & la Révélation l'éxigeoient, un premier Créateur de tous les Etres, une Intel-

93 Hoc eſt nulla Atomus quæ non partes habeat, licet indiſſociabiles, quæ non item longitudinem cum latitudine & latitudinem cum profunditate. *Gaſſend.* Tom. I. pag. 31. in Oper.

94 Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam *Lucret.* Lib. I. p. 26. verſ. 150.

telligence éternelle, ſpirituelle, & ſouverainement puiſſante. Voilà, *Monſieur*, la ſeule correction que les Modernes ont apportée à l'Hypothèſe d'Epicure.

Faites attention, je vous prie, que ce Vuide immenſe, dans lequel la Terre, le Soleil, les Planetes, la Lune, les Etoiles ſe trouvent; ce Vuide, dis-je, dans lequel l'Hypothèſe Newtonienne [95] fait promener tranquillement tout les Aſtres, a été connu & ſoutenu des Anciens par les mêmes raiſons que les Modernes employent aujourd'hui. Lucrèce après Epicure dit que s'il n'y a point de Vuide dans l'Univers, le mouvement eſt impoſſible: Gaſſendi a prétendu la même choſe; & Newton [96] a cru que la Nature ſeroit languiſſante, & que tous les corps deviendroient immobiles.

Je le répete encore, *Monſieur*, ai-je eu tort de vous dire que tous les Syſtêmes Modernes ſur les Principes généraux de la Phyſique, ſur la conſtruction de l'Univers, & ſur bien des opinions particuliéres, ſoit Phyſiques, ſoit Métaphyſiques, ſont des anciennes

95 Omnino neceſſe eſt, ut ſpatia cæleſtia omni materiâ ſint vacua. *Newton.* Optic. p. 313.

nes Hypothèſes *rhabillées à la Mode, ou plutôt des imaginations Grecques vêtues à la Françoiſe, à l'Angloiſe, & à la Hollandoiſe?* Vous avez vu les modèles de Mallebranche, de Deſcartes, de Gaſſendi, de Spinoſa, de Newton. Je conviens que tous ces Philoſophes ont ajouté pluſieurs choſes conſidérables aux Hypothèſes, dont ils ſe ſont ſervis; mais enfin, ils ont toujours bati ſur un fond qui ne leur appartenoit pas. Ce Vuide, ſi néceſſaire au Syſtême Newtonien, appartient à Démocrite & à Epicure. Cette Etendue, ce Plein continuel, Deſcartes le doit aux Péripatéticiens: ſa Matiere ſubtile eſt ſi reſſemblante à l'éthérée d'Ariſtote, qu'elle n'en différe que pour le nom; l'une & l'autre rempliſſent également par leur fluidité & leur legéreté tous les eſpaces, qui pourroient ſe trouver vuides. L'indefinité de la Matiére appartient à Chryſippe: il avoit inventé ce mot, qui dans le fond ne ſignifie rien, pour diminuer les embarras qui ſe trouvent à admettre la Matiére infinie; c'eſt encore un vol fait par Deſcartes à l'Antiquité.

Je

[96] Ordo Naturæ langueſceret. *Idem*, ibid.

Je retourne, *Monſieur*, à Epicure. Il fit au Syſtême de Démocrite un changement aſſez conſidérable. Ce dernier ne croyoit aucune qualité attachée aux Atomes, que la peſanteur & l'indiviſibilité ; mais comme la peſanteur ne devoit faire decrire aux Atomes que des lignes droites, & qu'il étoit impoſſible que par ce mouvement perpendiculaire, comme le remarque Lucrèce [97], les Atomes puſſent s'accrocher avec d'autres, Epicure leur attribua un mouvement d'inflexion, apellé *Clinamen*. „Ainſi les atomes [98], „ſe faiſant paſſage pour aller droit vers la „partie inférieure, où leur propre poids les „emporte, s'éloignent peu à peu de leur „route, ſans conſulter ni le lieu, ni le tems. „Ce changement imperceptible fait leur dé„clinaiſon, ſans laquelle, ainſi que les gou-

tes

97 Quod ſi forte aliquis credit graviora poteſſe
Corpora, quo citiùs rectum per inane feruntur,
Incidere è ſupero levioribus: atque ita plagas
Gignere, quæ poſſint genitales reddere motus;
Avius à vera longè ratione recedit.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 126. Verſ. 225. & ſeqq.

98 Corpora cum deorſum rectum per inane feruntur,

„tes de pluïe, ils ſe précipiteroient droit „dans le Vuide; & alors il n'y auroit plus „entre eux ni de rencontre, ni de corps; il „ne ſe feroit aucune production ni aucun aſ„ſemblage.“ Ce *Clinamen* des Atomes n'a rien de plus extraordinaire que les Vertus occultes d'Ariſtote, que les Tourbillons de Deſcartes, & que l'Attraction de Newton. Epicure a pu, également comme ces Philoſophes, avoir recours à une Hypothèſe pour éclaircir ce qu'il trouvoit d'obſcur dans le Méchaniſme de l'Univers, & l'on ne peut lui refuſer la gloire d'avoir expliqué en grand Maitre pluſieurs ſecrets de la Nature. Il a connu une partie de ces fameuſes opinions ſur la lumiere, qui dans ces derniers tems ont fait tant d'honneur à Newton. Ce Philoſophe Anglois ſoutint [99], que la lumiere eſt

Ponderibus propriis incerto tempore firmè.
Incertisque locis ſpatio ſe pellere paulum,
Tantum quod momen mutatum dicere poſſis.
Quod niſi declinare ſolerent omnia deorſum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offenſus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam Natura creaſſet.
Idem, ibid. Verſ. 217. & ſeqq.

[99] Rejicientur ſimul Hypotheſes, eæ, quibus lumen

eſt transmiſe du Soleil à la Terre; & que des corpuſcules qui ſe détachent des Corps lumineux, & qui traverſent des eſpaces d'une étendue ſurprenante, apportent en peu de momens les impreſſions de la clarté. Lucrèce nous apprend que c'étoit-là l'opinion d'Epicure. „Il eſt certain, *dit-il* [100], qu'il y a „des choſes qui doivent leur viteſſe à la le„géreté de leur nature, comme la lumiere & „la chaleur du Soleil qui ſont compoſées d'a„tomes très-ſubtils: ils traverſent aiſément „tout l'intervalle de l'air; en ſorte que dans „un inſtant une lumiere eſt perpetuée par une „autre lumiére, & que ſes rayons ſont toujours „pouſſés & preſſés par de nouveaux rayons."

Je ne penſe pas qu'on puiſſe s'expliquer plus clairement, & c'eſt en vérité avoir bien envie

in preſſu vel motu per iſtius medium propagato conſiſtere fingitur . . . . . corpuſcula è corporibus lucentibus emiſſa. *Newton.* Optic. pag. 314 & 315.

[100] Principio perſæpe leves res, atque minutis
Corporis factas, celeres licet eſſe videre.
In quo jam genere eſt Solis lux, & vapor ejus,
Propterea quia ſunt è primis facta minutis:
Quæ quaſi cuduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire ſequenti concita plaga.
Suppeditatur enim confeſtim lumine lumen,

envie d'attribuer toutes les connnoiſſances aux Modernes, que de ne pas reconnoître, que la baſe ſur laquelle Newton a établi les trois quarts de ſon Syſtême ſur la lumiere, avoit été poſée par un autre Philoſophe plus de deux mille ans avant lui ; il eſt vrai que l'Anglois a perfectionné infiniment ce qu'il a emprunté du Grec, & qu'il a épuré un lingot d'or mêlé de beaucoup d'alliage.

Epicure a encore expliqué parfaitement les qualités ſenſibles, comme les odeurs, les ſaveurs, &c. Tous les Philoſophes raiſonnables conviennent aujourd'hui que ces qualités ne ſont point attachées aux corps par leur nature; Lucrèce ſoutient la même choſe. „Ne penſez pas, *dit-il* [1], que les Principes „des choſes qui n'ont point de couleur ayent d'au-

Et quaſi protelo ſtimulatur ſolgore ſolgur.
Lucret. Lib. IV. p. 22. Verſ. 183. & ſeqq.

[1] Sed ne forte putes ſolo ſpoliata colore,
Corpora prima manere: etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et ſonitu ſterila & ſucco jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
. . . . . .
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem:

„d'autres qualités, comme le chaud, le froid, „le ſon, le ſuc & l'odeur. Comment pour„roient ils donner aux êtres qu'ils compoſent „leur couleur & leur ſon, puiſqu'étant ſoli„des & ſimples, il n'émane rien d'eux, ils „ſont de même ſans goût, ſans froid, ſans „chaud, & n'ont aucune choſe de cette na„ture."

Voilà, *Monſieur*, encore une prétendue découverte attribuée à la Philoſophie Moderne. Quels éloges n'a-t-on pas donnés à Deſcartes, pour avoir ſoutenu & prouvé que toutes nos ſenſations ne ſont cauſées que par l'impreſſion des corpuſcules, qui d'ailleurs n'ont eux mêmes aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à tous les corps

Nec ſonitum, quoniam nihil ab ſe mittere poſſunt:
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem
Cætera &c. . . . . .

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 180. Verſ. 841. & ſeqq.

[2] Hinc, ubi quod ſuave eſt aliis, aliis fit amarum.
Illis quis ſuave eſt, læviſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba:
Aſpera nimirum penetrant, hamataque fauces:

corps. Lucrèce avoit avancé la méme opinion après ſon Maitre Epicure, il y a plus de dix-ſept cens ans : & il attribuoit à l'impreſſion de ces corpuſcules non-ſeulement la cauſe des odeurs, mais encore du goût [2]; c'eſt la différente maniére dont-ils frappent les Sens qui fait que l'un trouve amer ce que l'autre aſſûre être doux. Les propriétés de l'Aimant ont été expliquées par ce même Philoſophe comme par les plus habiles Modernes ; il dit [3] que la matiére magnétique qui ſort de l'Aimant chaſſe d'entre le Fer & l'Aimant l'air qui s'y trouve, qui revient enſuite ſur le Fer & l'Aimant, & les force à ſe réunir.

Après

Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.
Idem, Lib. IV. p. 94. Verſ. 659. & ſeqq.

[2] Principio, fluere è Lapide hoc permulta neceſſe eſt
Semina, ſive æſtum, qui diſcutit aëra plagis:
Inter qui Lapidem, Ferrumque eſt cumque locatus.
. . . . . .
Aër, à tergo quaſi provehat, atque propellat;
. . . . . .
Trudit, & impellit, quaſi navim velaque Ventus.
Idem, Lib. VI. p. 428. Verſ. 1000, & ſeqq.

Après avoir donné à Epicure & à Lucrèce les éloges qu'ils ont ſi juſtement mérités, il faut avouer qu'ils ont été l'un & l'autre de très-mauvais Aſtronomes, en prétendant [4] que le disque du Soleil n'étoit pas plus grand qu'il

4 Nec nimio Solis major rota, nec minor ardor
Eſſe poteſt, noſtris quam ſenſibus eſſe videtur.
Idem, Lib. V. p. 230. Verſ. 564, & 566.

5 Nam quibus è ſpatiis cumque ignes lumina poſſunt
Adjicere & calidum membris adflare vaporem,
Nihil viſus intervalla de corpore libant
Flammarum, nihilo ad ſpeciem'ſt contractior ignis.
Proinde calor quoniam Solis, lumenque profuſum
Perveniunt noſtros ad ſenſus, & loca fulgent;
Forma quoque hinc Solis debet illimque videri,
Nihil adeo ut poſſis plus, aut minus addere vere,
Lunaque ſive notho fertur loca lumine luſtrans,
Sive ſuam proprio jactat de corpore lucem:
Quidquid id eſt, nihilo fertur majore figura,
Quam noſtris oculis quam cernimus eſſe videtur;
Nam prius omnia quæ longe ſemota tuemur
Aëra per multum ſpecie confuſa videntur,
Quam minimum filum. Quapropter Luna neceſſe eſt,
Quandoquidem claram ſpeciem certamque figuram
Præbet ut eſt oris extremis cumque notata,
Quanta hæc quæque ſuat, tanta hinc videatur in alto.
Poſtremo quoſcumque vides hinc ætheris ignis,
(Quandoquidem, quoſcumque in terris cernimus ignis,
Dum tremor eſt clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur

qu'il nous le paroiſſoit. De quelque eſpace, *dit Lucrèce* [5], que les feux dardent leur lumiére, & qu'ils communiquent leur chaleur, ils ne perdent rien de leur flâme dans l'intervalle qui ſe rencontre, & leur brillant ne paroit

Alterutram in partem ſilum, quo longius abſit)
Scire licet perquam pauxillo poſſe minores
Eſſe, vel exigua majores parte, brevique.
Illud item non eſt mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum Sol mittere lumen,
Quod Maria ac Terras omnes, Cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc Mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem ſcatere, atque erumpere flumen
Ex omni Mundo, quò ſic elementa vaporis
Undique conveniant, & ſic conjectus eorum
Confluat, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quam late parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campiſque redundet?
Eſt etiam quoque, uti non magno Solis ab igne
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor;
Opportunus ita eſt ſi forte, & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus.
Quod genus interdum ſegetes, ſtipulamque videmus
Accipere ex unâ ſcintillâ incendia paſſim.
Forſitan & roſea Sol alte lampade lucens
Poſſideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum ſe, nullo qui ſit fulgore notatus,
Æſtiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

Idem, ub. ſup. Verſ. 567, & ſeqq.

roït pas avec moins d'éclat à la vûe. Ainſi il faut que la circonférence du Soleil ne ſoit ni plus grande, ni plus petite que nous la voyons. La Lune auſſi, ſoit qu'elle éclaire par ſa propre lumiere, ou par une qui lui eſt étrangére, ne doit être que de la grandeur qu'elle nous paroît. Ces raiſonnemens ſont pitoyables. Où eſt ce que Lucrèce avoit trouvé qu'un feu allumé ſur une Montagne ſemble de dix lieues auſſi grand, que lorſqu'il n'eſt vu que de deux ou trois cens pas? Les autres raiſons des Epicuriens ne valent pas mieux que celle-là; vous les pouvez voir au bas de la page. Je ne dis rien du doute ſur la nature de la lumiere de la Lune; il eſt ſi ridicule qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Avant que de finir ma Lettre, je me crois obligé de prendre la défenſe de Lucrèce contre l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie. „Le Poëme de Lucrèce, *dit-il* [6], „eſt écrit d'une maniére ſerrée, quelquefois „délicate, rarement agréable. Pour moi, je „trouve

[6] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. III. p. 25.

[7] Lucretii Poëmta, ut ſcribis, ita ſunt multis luminibus tincta, multæ tamen etiam artis. *Cicer. Epiſt.* Q. Tull. Frat.

„trouve que l'art s'y fait trop ſentir; ce qui „répand ſur tout l'Ouvrage je ne ſai quoi de „ſombre & d'obſcur. Je trouve encore que „les matiéres n'y ſont point aſſez bien nouées „les unes avec les autres, & que les pre„miéres preuves ne préparent point à celles „qui doivent les ſuivre."

Je ſuis fâché, que Mr. Deslandes, ait porté un jugement ſi peu équitable ſur un des plus beaux & des plus parfaits Morceaux que l'Antiquité nous ait transmis. Peut-on trouver le Poëme de Lucrèce *rarement agréable*; il ſemble être dicté par les Graces? Je conviens qu'il y a beaucoup d'art; mais il ne s'y fait ſentir que pour en relever les beautés, au moins eſt-ce-là le jugement qu'en a porté Cicéron [7]. Ovide [8] croyoit que les Vers de Lucrèce ne pouvoient périr que par la deſtruction de l'Univers; Scaliger & Caſaubon ont égalé la diction de ce Poëte à celle de Céſar & de Cicéron. Il eſt vrai que Quintilien [9], en comparant aſſez mal à propos Lucrèce à Macer, dit qu'il eſt élégant

[8] Carmina ſublimis tunc ſunt peritura Lucreti,
Exitio Terras cum dabit una dies.
Ovid. Amor. Lib. I. Eleg. XV.

[9] Nam Macer & Lucretius legendi, ſed non ut phraſim,

gant, quoique difficile; mais que les matiéres abſtraites qu'il a traitées ſont une excuſe aſſez légitime. Je ne comprends donc point quelle eſt cette différence que Mr. Deſlandes met entre *délicat* & *agréable*. Si, par cette derniére épithete, il entend que Lucrèce auroit du remplir ſon Livre d'Epiſodes galants, & faire de ſon Poëme Philoſophique un Livre digne de ſervir de modèle aux Combervilles & aux Calprenèdes, bien des gens remercieront Lucrèce de s'être contenté d'être délicat, ſans être agréable.

§. XVIII.

SENEQUE.

Lucrèce n'a pas été le ſeul Philoſophe, qui ait illuſtré l'ancienne Italie; Sénéque, Précepteur de Néron, lui fit encore plus d'honneur à mon avis. Ce Philoſophe nâquit à Cordoue ſous l'Empire d'Auguſte; il fut amené

id eſt, corpus eloquentiæ faciant. Elegantes in ſua quisque materia, ſed alter humilis, alter difficilis. Quintil. de Inſtit. Orat. Lib. X. Cap. I.

[10] (Philoſophi) . . . . . intelligunt Cuſtodem Rectoremque univerſi, Animum ac Spiritum, mundani hujus Operis Dominum & Artificem. *Senec.* Natural.

amené très-jeune à Rome, & mourut l'an 65 après la Naiſſance de Jéſus-Chriſt. Il admettoit [10] une Intelligence, qui avoit donné l'arrangement à l'Univers, & qui en conſervoit l'ordre & l'harmonie; il reconnoiſſoit ſagement que le Hazard ne pouvoit rien produire de réglé, encore moins conſerver ce qu'il avoit produit.

Sénéque avoit un génie grand, vaſte, profond: il écrivoit d'une manière ſerrée, exacte, il ne ſe permettoit aucun écart: il égayoit les matiéres qu'il traitoit par pluſieurs Faits d'Hiſtoire qu'il y mêloit; ſes Lettres & ſes Traités en contiennent un grand nombre. Sa Morale étoit ſévére; par-tout il fait la guerre au Vice, moins touché de faire aimer la Vertu que de rendre le Crime odieux. Ses ſentimens nobles & remplis de probité lui ont acquis l'eſtime de tous les honnêtes gens; mais quelques-uns de ſes admirateurs outrés ſe ſont laiſſés emporter à leur

[10] Quæſt. Lib. II. Cap. 45. Dans un autre endroit ce Philoſophe, en parlant de l'inutilité des Dieux d'Epicure, & ſoutenant la néceſſité d'admettre une Providence, s'explique en ces termes: Non exaudiens vota, nec noſtri curioſus, atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Idem*, de Benef, Lib. IV.

à leur paſſion. Ils ont prétendu qu'il avoit eu un commerce de Lettres avec Saint Paul: un Impoſteur avoit ſuppoſé quelques Epîtres de ce Philoſophe & de cet Apôtre : ils ont cru qu'ils ne devoient point rejetter cet Ouvrage. En vérité cela eſt pitoyable. Cependant quelques Ecrivains ont voulu encore en ſoutenir l'autenticité dans ces derniers Siècles.

La Mothe-le-Vayer a parfaitement réfuté cette opinion. „L'autorité, *dit-il* [11], du „Pape Linus, de St. Jérôme, ſuivie par Six„tus Senenſis & aſſez d'autres, qui ont cru „ces Lettres véritables, eſt ſans doute de très „grande conſidération. Et néanmoins tous „les hommes de ſavoir du dernier Siècle les „ont regardées comme apocryphes, ou ſup„poſées, & le Jugement de l'Egliſe Univer„ſelle ſemble avoir ſuffiſamment réglé & com„me déterminé ce que nous devons penſer, „quand elle a defendu de mettre ces Epîtres „de St. Paul, dont nous parlons, au rang „des autres qui ſont Canoniques. Pour le „regard du témoignage de Linus, on le ré-

fute

[11] *La-Mothe-le-Vayer* de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. I. p. 660. Edit. *in Folio*.

„ſute, parce qu'encore qu'il ſoit vrai que ce „Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des „Actes de St. Pierre, ſi eſt-ce que celui qu'on „voit & dont on ſe ſert aujourd'hui eſt appa„rement faux au jugement de Bellarmin & „de Baronius, lequel y remarque même des „taches de l'Héreſie des Manichéens. Quant „à St. Jérôme, qui a pu faire faillir St. „Auguſtin & les autres, je n'oſerois pas dire, „comme Eraſme, que ce bon Pere n'igno„rant pas la ſuppoſition des Lettres de St. „Paul à Sénéque, s'eſt voulu prévaloir de „la crédulité des hommes ſimples, pour leur „faire lire plus volontiers les Oeuvres de Sé„néque, quand ils demeureroient perſuadés „qu'il étoit Chrétien . . . car il n'eſt „pas poſſible de defendre les fautes & les im„pertinences dont ces Lettres ſont convaincues „par le Cardinal Baronius, ni de repondre „à tout ce que Louïs Vives, Geſner, Bellar„min, Faber, Poſſevin, Lipſe, Eraſme & „une infinité d'autres ont écrit contr'elles. „Et certes quand je lis dans Tacite les perſé„cutions qui ſe firent ſous Néron, j'ai bien „de la peine à m'imaginer comment Sénéque „eût pu être dans un commerce ſi familier „de Lettres avec St. Paul, ſans qu'il en fût „venu quelque choſe à la connoiſſance de la

„Cour, & particuliérement du Prince . . „. . . Je ne ſai d'ailleurs ſi ce n'eſt pas „faire tort à St. Paul, ce Vaſe ſacré d'élection, „de penſer quil ait verſé inutilement ſes li- „queurs dans une ame telle que celle de Sé- „néque.„

Après des raiſons auſſi évidentes, n'eſt-il pas ſurprenant que l'Auteur de la Vie de St. Paul imprimée depuis deux ou trois ans, ait voulu faire revivre l'opinion de l'autenticité de ces Lettres. Il eſt encore plus extraordinaire que les ſages Ecrivains du Journal des Savans ayent fait mention de ce ſentiment comme étant ſoutenable & n'ayant rien qui répugne. Si les Lettres que nous avons de de St. Paul à Sénéque, & de Sénéque à St. Paul ſont originales, il faut convenir que les autres Ouvrages qui nous reſtent de ce Philoſophe ſont tous ſupoſés; car il ny a rien qui ſoit plus différent & plus diſſemblable que ces prétendues Lettres & ſes autres Ecrits.

Après

[22] On peut voir ces reproches dans l'article de Dion Caſſe, dans les Lettres de cet ouvrage ſur les Hiſtoriens grecs. On en trouvera auſſi quelques uns que lui fait Tacite, qui ſont très-graves, & contre lesquels il eſt impoſſible de juſtifier Seneque entierement.

[23] Sed uterque menſuram implevimus, & tu quan-

Après avoir rejetté toutes les fable qu'on a inventées pour honorer la Mémoire de Séneque, je le défendrai contre la calomnie des Auteurs anciens & modernes, qui l'ont accuſé de pluſieurs crimes imaginaires [12]. Dion Caſſius & ſon Abbréviateur Xiphilin ont été les ſources où tous les ennemis de ce Philoſophe ont puiſé les reproches qu'ils lui ont faits.

Quant aux richeſſes de ce Philoſophe, on ne ſauroit nier qu'il n'en ait poſſédé de très-conſidérables, puisqu'il nous l'apprend lui-même dans le Diſcours que Tacite lui fait prononcer en prenant congé de Néron, & en lui remettant ce qu'il tenoit de ſa libéralité. Il n'héſite pas à dire qu'il a reçu de ſon Prince [13] autant qu'un Particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit doner. Mais on peut être riche & très-honnête homme, ſurtout lorſqu'on fait un auſſi bon uſage de ſes richeſſes que Sénéque. Juvénal [14] nous ap-

tum Princeps amico tribuere poſſet, & ego quantum amicus à Principe accipere. *Tacit.* Annal. Lib.IV.

[14] Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
A Seneca . . . . . .
Juvenal. Sat. V.

apprend qu'il les employoit à ſoulager ſes amis dans le beſoin, & à aider ceux qui ſe trouvoient dans l'indigence. Peut-on ſe figurer qu'un Poëte Satirique, tel que Juvénal, qui n'épargne perſonne, pas même la Mémoire des Souvèrains, ait loué ſans raiſon, la libéralité de Sénéque, mort peu d'années avant qu'il compoſât ſes Satires?

S'il y a eu des perſonnes qui ont calomnié ce Philoſophe, c'eſt une ſuite du malheur attaché à la condition des Miniſtres & des Favoris des Princes: la jalouſie & la haine s'uniſſent pour tâcher de ternir l'éclat de leurs plus belles actions. Que n'a-t-on pas écrit contre les Cardinaux Richelieu & Mazarin? Qu'eſt-ce qu'on n'a pas inventé pour flêtrir la gloire des Colberts & des Louvois?

C'eſt avoir aſſez fait l'apologie de Sénéque, je viens à ſes Ouvrages Phyſiques. Nous avons de lui VII. Livres qu'il a compoſés ſous le titre de *Queſtions Naturelles*, qui ſont remplis de choſes très-curieuſes. Comme dans ſa vieilleſſe il s'étoit entiérement adonné à la Phy-

[15] Occulto enim itinere ſubit terras & palam venit, ſecreto revertitur, colaturque in tranſitu Mare. *Senec.* Queſt. Natural. Lib. III. Cap. V.

[16] In terra quoque ſunt alia itinera, per quæ Aqua,

Phyſique, ſi la cruauté de Néron ne l'eut point obligé à ſe faire ouvrir les veines dans un Bain d'eau tiède, il eût ſans doute publié encore d'autres Ouvrages, que nous ſerions fort heureux d'avoir; car ce Philoſophe a fait des découvertes très utiles ſur les Tremblemens de terre, ſur les Eaux, ſur les Météores, &c.

Quelques Modernes ſe ſont ſervis très-utilement des idées de cet Ancien, & ont voulu, ſelon la bonne & louable coutume, les faire paſſer pour neuves. Je me contenterai d'en citer deux exemples, le premier ſur l'origine des Fontaines, le ſecond ſur la circulation du Sang. Vous verrez, *Monſieur*, encore deux choſes dont on parle tant aujourd'hui, & de la connoiſſance desquelles on ſe félicite ſi fort, apperçues & même crues par un Ancien. „ Les Fontaines, *dit Sénéque* [15], „viennent de la Mer par des chemins cachés „& inconnus, & y retournent de même." Voyons à préſent le ſecond exemple. „De „même, *écrit ce Philoſophe* [16], qu'il y a dans „la

& alia, per quæ Spiritus currit: adeoque illam ad ſimilitudinem humanorum corporum Natura formavit, ut majores quoque noſtri aquarum appellaverint venas. *Idem.* Quæſt. Natur. Lib. III. Cap. XV.

„la Terre des chemins pour que les eaux „s'écoulent continuellement, de même auſſi „nos Veines ſont les Canaux du Corps hu„main.“ Dans un autre endroit [17] il dit, „que lorſque les eſprits vitaux, qui ſont dans „le Sang, circulent ſans empêchement, le „corps n'eſt point ſujet aux tremblemens.“ Comment Sénéque auroit-il voulu que les eſprits vitaux euſſent circulé, ſi le Sang ne circuloit pas lui-même, s'il rempliſſoit tous les vaiſſeaux, & s'il bouchoit tous les paſſages?

§. XIX.

PLINE.

Puisque j'ai oſé vous avancer que la circulation du Sang n'étoit pas inconnue à quelques Anciens, j'ajouterai que l'opinion que nous avons ſur le reflux n'étoit pas auſſi ignorée d'eux. Pline autre Philoſophe Latin penſoit à peu près comme nous là-deſſus. Le Jéſuite Regnault ſera garant que je ne prête rien à Pline qu'il n'ait ſoutenu. Ecoutons

17 Quamdiu ſine injuria perfluit Spiritus & ex more procedit, nullus eſt tremor corpori. *Idem*, ibid, Lib. VI. Cap. 18.

tons ce Jéſuite. „ Ce que la Mer, *dit-il* [17], „eut toujours de plus frappant, c'eſt le flux „& le reflux; & à vous entendre, Ariſte, „c'eſt ici que la Phyſique triomphe. Quels „rapports n'a-t-elle point obſervés entre les „mouvemens de la Mer & ceux de la Lune? „Les mouvemens journaliers de la Lune ſont „conformes à ceux de la Mer: la Lune re„tarde chaque jour & la Marée auſſi: on „diroit que celle-ci eſt ſenſible aux différen„tes Phaſes de celle-là: chaque mois, & à „la nouvelle & à la pleine Lune, ſur-tout „quelque tems après, la Marée croit plus „qu'à l'ordinaire: le flux diminue quand la „Lune approche de ſes Quadratures; le flux „augmente quand la Lune revient vers les „Conjonctions ou les Oppoſitions. Quelque„fois la Lune s'éloigne de la Terre & la Ma„rée eſt plus baſſe: quelquefois la Lune „eſt plus proche de la Terre, & la Marée „eſt plus haute: mais les plus grandes Ma„rées arrivent quelques jours après les Equi„noxes, où le Soleil & la Lune ſemblent ſe „réunir

17 Origine ancienne de la Phyſique Nouvelle, Part. I. 143. Edit. d'Amſterd.

„réunir dans l'Equateur, pour rendre l'effet „plus ſenſible, & ſur-tout après l'Equinoxe „de l'Automne. Ces Obſervations que l'on „a faites récemment, dites-vous, ne ſont-el-„les pas importantes & curieuſes? Sans „doute. Auſſi St. Auguſtin & St. Ambroiſe „en parlent; liſez le Chapitre LXXXX. du II. „Livre de Pline [19], vous verrez qu'il les „trouva toutes ſi belles, qu'il prit ſoin d'en en-„richir ſon Ouvrage.“

Je m'apperçois, *Monſieur* qu'il eſt tems que je ſonge à finir ma Lettre; mais je ne puis m'empêcher de vous faire encore en deux mots l'éloge de l'Hiſtoire Naturelle de Pline. Ce Livre eſt rempli de choſes auſſi intereſſantes que curieuſes: on eſt embaraſſé, en le liſant, de ſavoir ſi l'Auteur eſt plus grand Hiſtorien que Philoſophe; mais on convient qu'il eſt l'un & l'autre à un très-haut point. Il eſt dommage qu'avec de ſi rares talens & tant de connoiſſances, Pline ait donné dans l'Athéiſme, & qu'ayant eu ſouvent trop de crédulité pour bien des faits extraordinaires & faux qu'il a rapportés, il n'ait

[19] Modici a nova ad dividuam (Lunam) æſtus, pleniores ab ea abundant . . . . . Duobus Æquinoctiis maxime tumentes, & Autumali amplius

n'ait été incrédule que ſur l'exiſtence de Dieu. Sa curioſité fut la cauſe de ſa mort; voulant examiner de trop près les embraſements du Mont Véſuve, il fut étouffé par les exhalaiſons, qui ſortoient de ces Gouffres. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur, &c.

LET-

quam Verno, &c. *Plin.* Harduini, Tom. I. Lib. II. Cap. 97. p. 117. cité par le P. Regnault, *ub. ſup.*

LETTRE HUITIEME.

MONSIEUR,

Avant que de vous parler des Philoſophes modernes que je diviſerai en deux claſſes différentes, la prémiere contenant les Scholaſtiques, & la ſeconde les Savans de ces derniers Siècles, je dirai un mot de quelques Philoſophes anciens, dont je n'ai pu faire mention dans mes Lettres précedentes, ſoit que l'occaſion ne s'en ſoit pas préſentée, ſoit que ces Auteurs ayant vêcu après les autres, j'aye cru ne point devoir interrompre l'ordre que je me ſuis preſcrit.

§. I.

PLUTARQUE.

Plutarque nâquit à Chéronée dans la Béotie : il fut le troiſième Béotien qui démentit l'idée que les autres Peuples avoient de ſes

[1] Quæ neceſſitas cogit multos eſſe Joves, ſi plures ſint Mundi, non ſingulis præeſſe Principem Univerſi Deum, mente ac ratione præditum, qualis eſt qui a no-

ſes compatriotes; ils étoient ſi décriés pour l'eſprit, que Béotien & ſtupide étoient des termes ſynonymes. Pindare natif de Thèbes, Epaminondas & Plutarque detruiſirent un préjugé auſſi faux, & firent voir évidemment qu'il n'eſt point de Pays, où l'Ame ne puiſſe s'élever & donner des marques qu'elle n'eſt point ſi dépendante des Elémens, qu'elle ne conſerve le feu divin qu'elle tient de ſon origine.

Plutarque ſuivit la Philoſophie Académique: il profita utilement de ſes Préceptes; il ſe moquoit des Dieux du Paganiſme, & avoit une idée très-claire de la neceſſité d'un ſeul Dieu. *Puiſqu'une Divinité ſuffit*, diſoit-il [1], *pourquoi veut-on en admettre pluſieurs*? Les Ecrivains modernes ont rendu juſtice au mérite de Plutarque: l'Auteur de ſa Vie s'explique en ces termes: [2] "On ne ſauroit „mieux parler de l'unité de Dieu, de ſon im„menſité, de ſa bonté, & de la pureté de ſon „eſſence. Il dit, que l'eſſence de Dieu n'eſt „que grandeur & majeſté, que bonté, qu'amour,

bis Dominus omnium ac Pater cognominatur? *Plut.* de Oracul. defectu. pag. 421.

[2] *Vies* des Hommes Illuſtres de Plutarque Tome IX. Dacier Vie de Plutarque, pag. 37.

„mour, que magnificence: que Dieu eſt par-
„tout, que c'eſt un Etre heureux, immuable
„& incorruptible: que ſon véritable nom
„eſt *Celui qui eſt*. . . . . [3] Il faut dire
„de Dieu ſeul qu'il eſt, & il n'eſt point par
„rapport au tems; mais par rapport à
„l'éternité qui eſt immobile, non meſurée par
„le tems, & qui n'eſt ſujette à aucune décli-
„naiſon, ni à aucun changement, & dans la-
„quelle il n'y a rien qu'on puiſſe dire ni pre-
„mier, ni dernier, ni nouveau. Dieu eſt un,
„exiſtant réellement, renfermant dans le ſeul
„point préſent toute l'éternité: & il n'y
„a que lui ſeul qui ſoit véritablement, ſans
„qu'on puiſſe dire qu'il a été, ni qu'il ſera;
„& comme il eſt ſans commencement, il eſt.
„La véritable Théologie pourroit-elle ſe mieux
„exprimer?„

Cette réflexion de l'Hiſtorien de Plutarque eſt très-juſte; il faut convenir qu'on ne trouvera rien dans les premiers Peres de plus beau, de plus clair & de plus diſtinct ſur l'unité de Dieu. Il eſt dommage que Plutarque n'ait pu connoître ſa ſpiritualité parfaite; mais il l'a cru un corps très-ſubtil, ainſi

[3] Tome II. pag. 303.

ainſi que tous les autres Philoſophes. Ce ſeroit d'ailleurs lui faire un reproche mal fondé, que de l'accuſer d'être tombé dans le Polythéiſme des autres Payens malgré ſes beaux raiſonnemens, parce que dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages il employe le terme de *Dieux;* c'étoit un uſage établi chez tous les Auteurs anciens: Cicéron, Platon, tous les Philoſophes les plus unitaires s'en ſont ſervis très-ſouvent; & il auroit été impoſſible, qu'un homme qui penſoit auſſi-bien que Plutarque, & qui reconnoiſſoit la néceſſité de l'unité de Dieu, eût voulu en admettre un nombre infini contre ſa conſcience & contre ſes lumiéres.

La maniere dont Plutarque a penſé ſur l'immortalité de l'Ame eſt très-ſenſée: il a compris que la plus forte preuve contre l'anéantiſſement de l'Eſprit découloit de l'exiſtence de Dieu; & qu'il étoit impoſſible que la Divinité toute bonne & toute-puiſſante, ayant formé les hommes pour faire le bien & fuir le mal, ne les punît pas lorſqu'ils deſobéiſſoient à ſes ordres. „Une ſeule & „même raiſon, *dit il*, établit & prouve ſoli„dement ces deux vérités, qu'il y a une Pro„vidence qui régit le Monde, & que les „Ames ſubſiſtent après la mort. Si 'on

„ruïne un de ces principes, on ruïne néceſ-„ſairement l'autre. L'Ame ſubſiſtant donc „après la mort, il eſt probable qu'elle re-„çoit alors les peines ou les récompenſes „qu'elle a méritées; car, pendant qu'elle eſt „en vie, elle combat comme un véritable „Athlète, &, après qu'elle a aſſez combattu, „elle reçoit alors ce qu'elle a mérité, mais „les récompenſes ou les chatimens qu'elle „reçoit alors étant ſeule, c'eſt-à-dire dépou-„illée du corps, pour tout ce qu'elle a fait ici-„bas, ne nous touchent point, nous qui „ſommes en vie, car outre que nous ne les „connoiſſons pas, nous refuſons ſouvent de „les connoître."

Un Philoſophe éclairé du flambeau du Chriſtianiſme, & guidé par la Révélation, ne pourroit pas raiſonner plus ſagement & plus conſéquemment.

La Morale de Plutarque étoit auſſi pure, que ſes opinions ſur l'Ame & ſur la Divinité étoient raiſonnables: il ſe déchaine contre les Epicuriens avec autant de force qu'un Janſéniſte contre la Morale relâchée des Jéſuites; Paſchal n'eſt point un Sermonneur plus véhément que lui. „Ces Philoſophes, „*dit-il* [5], n'ont aucun ſentiment, ni aucune „idée des voluptés de l'Ame, ils diſent même „qu'ils

„qu'ils n'en veulent point avoir; au con-
„traire rapportant toujours au Corps toute
„la faculté contemplative de l'Ame, & la
„tenant plongée dans les plaiſirs de la chair,
„comme avec des maſſes de plomb, ils ne dif-
„férent en rien des Palefreniers ou des Ber-
„gers, qui mettent devant leurs Bêtes du
„foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la
„propre pâture de ces Animaux, dont ils ont
„beſoin. N'eſt-il pas vrai qu'ils veulent de
„même, que l'Ame s'engraiſſe comme un
„Pourceau de ces voluptés du corps, tant de
„celles qu'elle a déja eues & dont le ſouve-
„nir la chatouille encore, que de celles dont
„elle eſpére de jouïr, ne lui permettant ja-
„mais de ſentir, ni de rechercher aucune vo-
„lupté qui vienne d'elle? He que peut-on
„imaginer de plus abſurde, qu'y ayant deux
„parties diſtinctes, dont l'homme eſt compoſé
„(l'Ame & le Corps), & l'Ame ayant par ſa
„nature le premier degré d'honneur, cepen-
„dant il y ait un bien propre & particulier
„pour le Corps, ſelon ſa nature, & qu'il
„n'y en ait aucun pour l'Ame mais qu'elle
„demeure-là, oiſive, à contempler les affe-
„ctions

s *Ib.* ibid. pag. 1096.

„ctions & les paſſions du Corps, en y par-
„ticipant elle-même, & s'en rejouïſſant en
„eſclave, & qu'elle demeure-là dès ſa naiſſan-
„ce, ſans mouvement, ſans aucun plaiſir, ſans
„aucun deſir & ſans aucune joye qui lui ſoit
„propre & particuliére? Car il faut, de
„deux choſes l'une, ou qu'ils faſſent nette-
„ment & ſans détour l'Homme tout de chair,
„comme font quelques-uns qui nient l'exi-
„ſtence de l'Ame, ou qu'en nous laiſſant ces
„deux natures diſtinctes, ils laiſſent à cha-
„cune un bien ou un mal, qui lui ſoit pro-
„pre ou étranger. Comme de nos cinq
„Sens de nature, chacun eſt deſtiné & appro-
„prié à un ſujet ſenſible, quoiqu'il y ait en-
„tre eux une ſympathie, qui fait qu'ils ſentent
„les biens & les maux, les uns des autres, le
„principal inſtrument du ſentiment de l'Ame
„c'eſt l'Entendement; or il n'y a rien de
„plus ridicule, que de ne laiſſer à cet Enten-
„dement aucun ſpectacle, aucun mouvement,
„aucune paſſion qui lui ſoit propre & na-
„turelle, & dont l'Ame puiſſe faire ſon uni-
„que plaiſir."

J'ai rapporté, *Monſieur*, ce paſſage ſans l'abréger, quoiqu'un peu long, parce qu'il eſt capable de donner lui ſeul l'idée de la beauté de la Morale de Plutarque, & de la

ſageſſe

ageſſe qui brille dans la plûpart de ſes Ecrits Philoſophiques. Car ils ne ſont point tous égaux en mérite ; il en eſt même quelques uns que, pour ſa gloire, il auroit été à ſouhaiter qu'on eût ſupprimés. Son Traité ſur les Oracles eſt dans le cas : il recherche dans cet Ouvrage la cauſe de leur ceſſation, & il fait parler les plus grands Philoſophes de ſon tems ; mais ces Philoſophes font quelquefois, & même preſque toujours, de ſi mauvais raiſonnemens, & debitent tant de fables abſurdes, qui n'ont ni fondement ni vraiſemblance, qu'on ne reconnoit plus ce ſage Plutarque, qui au milieu des ténèbres du Paganiſme trace des leçons de Morale dignes d'être pratiquées par les plus rigides Chrétiens. Ses Traités ſur la création de l'Ame & ſur le Démon de Socrate ne valent guère mieux, que celui ſur la ceſſation des Oracles.

Un autre défaut qu'on eſt en droit de reprocher à Plutarque, c'eſt que, malgré les belles choſes qu'il a dites de la Divinité, il a ſouvent porté ſi loin les Objections des Epicuriens, uſant du Privilège des Académiciens, qui pouſſoient également les deux ſentimens oppoſés, qu'il a prêté des armes aux Incrédules & aux Libertins, les Arguments des

Athées ayant ſouvent plus de poids dans ſa bouche que dans celle des Athées mêmes. Pour n'affoiblir point ce qu'il dit ſur l'injuſtice des Dieux, qui ont accablé les hommes de mille maux, je me ſervirai de la Traduction d'Amyot, qui conſerve toute la force & l'énergie de l'Original. „Il n'y a pas un „homme ſage, *dit-il* [6], ni il n'y en eut ja„mais ſur la Terre, & au contraire innume„rables millions d'hommes malheureux en „toute extrémité, en la Police & Domination „de Jupiter, duquel le gouvernement & l'ad„miniſtration eſt très-bonne; & que pour„roit-il être plus contre le Bon-Sens commun, „que de dire que Jupiter gouvernant ſouve„rainement nous ſoyons ſouverainement mal„heureux . . . . là où les hommes „vivent en toute extrémité miſérablement & „méchamment, ne recevant plus le Vice „aucun accroiſſement, ni la Malheureté avan„cement.“ Dans un autre endroit Plutarque fait encore plus ſentir les mêmes difficultés. „Ils tiennent, *dit-il* [7], que nous étant ſi mal„heureux & ſi miſérables, ſommes gouver„nés

[6] *Oeuvres de Plutarque.* Tome II. pag. 707. Edit. de Genève.

„nés par la Providence divine: or ſi les „Dieux ſe changeant nous vouloient offenſer, „affliger, tourmenter & débriſer, ils ne nous „pourroient pas mettre en pire état que „nous ſommes préſentement, . . . & „ne pourroit la vie de l'homme être ne pire, „ne plus malheureuſe qu'elle eſt; tellement „que ſi elle avoit langue & voix pour parler, „elle diroit ces paroles de Hercule, *plein ſuis „de maux, plus n'en pourrois avoir.*

Pourſuivons, *Monſieur*, l'examen des défauts qu'on peut reprocher à Plutarque. Celui que je viens de condamner eſt aſſez conſidérable, & lui eſt fort familier, ſur-tout lorſqu'il écrit contre les Stoïciens; en voici un autre qui régarde uniquement ſa perſonne, & qui me paroit très blâmable. Il uſoit envers ſes domeſtiques d'une rigueur étonnante; il les faiſoit battre cruellement en ſa préſence, & croyoit excuſer cette dureté en diſant qu'il falloit que le vice fût châtié, & qu'il n'ordonnoit qu'on corrigeât ſes Eſclaves, que lorſque le premier feu de ſa colére étoit paſſé. L'Hiſtorien moderne de ſa Vie raconte à ce ſujet

7 *Oeuvres de Plutarque*, Tome II. pag. 237.

ſujet un fait aſſez particulier, qu'il a puiſé dans Aulu-Gelle. „Plutarque, *dit-il* [8], avoit „un Eſclave d'un naturel pervers & opiniâtre, „qui avoit quelque teinture de Philoſophie „& quelque connoiſſance des Philoſophes : „un jour, pour quelque faute qu'il avoit „commiſe, Plutarque ordonna qu'on le dé„pouillât & qu'on lui donnât le fouet; pen„dant que cela s'exécutoit, ce malheureux „crioit de toute ſa force qu'il ne méritoit „point ce châtiment, qu'il n'avoit rien „fait qui en fût digne. Comme on „continuoit toujours, il renonça aux „plaintes & aux cris, & commença à „faire à ſon Maître des réprimandes très „ſérieuſes : il lui reprocha qu'il n'étoit „nullement Philoſophe, comme il s'en „piquoit : que c'étoit une choſe hon„teuſe que de ſe mettre en colére, qu'il „avoit ſouvent parlé contre cette paſſion : „qu'il avoit fait un beau Traité de la man„ſuétude ; & que tout ce qu'il avoit écrit „dans ce Traité étoit démenti par ce qu'il „faiſoit dans cette occaſion, où il avoit la „cruauté

8 *Vies* des Hommes Illuſtres de Plutarque Tome IX. Vie de Plutarque par Dacier. pag. 33.

„cruauté de le faire déchirer à coups de fouet „devant ſes yeux. Comment, Coquin, ré- „pondit doucement Plutarque, eſt-ce qu'il te „paroît que je ſuis en colere? Mon viſage, „ma voix, ma couleur, mes paroles mon- „trent-elles que je ſuis transporté de cette „paſſion? Il me ſemble que ni ma bouche, „ni mes yeux ne marquent cet excès de fu- „reur: je ne crie point à tue tête: le feu „ne me monte point au viſage: je n'écume „point: je ne dis aucune parole honteuſe, „& dont je doive me repentir; en un mot, „je ne ſuis pas dans ces mouvemens & dans „ces convulſions, qui accompagnent ordi- „nairement les transports que tu me repro- „ches, car voilà tous les ſignes de colere, ſi „tu ne les connois pas. En même tems ſe „tournant vers celui qui avoit charge de ce „châtiment, mon ami, lui dit-il, pendant „que nous diſputons, lui & moi, continue „de faire ton office."

Lorſque j'examine la conduite de Plutarque, je crois voir un vindicatif Jéſuite, qui fait tourmenter quelque malheureux Janſéniſte, ou quelque infortuné Proteſtant pour la plus grande gloire de Dieu. Le fier & ruſé Ignatien goûte un plaiſir ſecret des maux que ſouffre ſon Adverſaire: plus il affecte

d'être fâché de ſe voir forcé de lui nuire, plus il redouble ſes perſécutions; quelle eſt donc cette clémence & cette manſuétude qui produiſent les mêmes effets que la haine la plus envenimée & la rage la plus forte? L'Auteur de la Vie de Plutarque n'a-t-il pas „raiſon de dire [9]: Voilà un ſang froid qui „fait bien tout ce que l'on pourroit attendre „de la fureur la plus marquée? Plutarque „croyoit qu'on pouvoit châtier ſans aucun „mouvement de colére; mais je ne ſai pas „ſi l'on ne trouvera pas que ſa bonté & ſon „humanité dévoient ſouffrir d'aſſiſter lui-„même à cette punition, & de la faire con-„tinuer avec ce doux acharnement qui n'eſt „peut-être pas moins blâmable qu'un excès „de colére.„

Epictete, le plus ſage des Philoſophes après Socrate, & qui vivoit dans le même tems que Plutarque, penſoit bien différemment de lui. *Il vaut mieux, dit-il* [10], dans ſon Manuel, le plus excellent Ouvrage moral que l'Antiquité nous ait laiſſé après les Offices de Cicéron, *que ton Valet ſoit méchant, que ſi tu te rendois mépriſable . . . .*

„*Peut-*

9 *Vie* de Plutarque par Dacier, pag. 34.

Peut être, diras-tu, mon Valet ſe trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible : oui mais tu t'en trouveras fort bien, puiſque par ſon moyen tu appreudras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble. On pourroit dire que la maxime d'Epictéte eſt fort belle, mais qu'elle étoit un peu interreſſée : ce Philoſophe, eſclave d'un Maître dur & barbare, pouvoit-il ſe diſpenſer de ſoutenir tous les ſentimens qui tendoient à la douceur ? On rapporte qu'un jour ſon Maitre lui preſſant fortement la jambe par malice, ce Philoſophe lui dit avec beaucoup de tranquilité : Prenez garde vous me caſſerez la jambe : quelques momens après la choſe arriva ; hé bien, dit froidement Epictete, ne vous l'avois-je pas dit ? Il faut avouer que voilà un exemple d'une conſtance & d'une fermeté ſurprenantes.

Après avoir condamné la trop grande rigueur de Plutarque, blâmons auſſi, *Monſieur*, ſon foible & ſon penchant pour un grand nombre de céremonies ſuperſtitieuſes ; car quoiqu'il ait écrit un Traité contre la Superſtition, jamais perſonne n'en fut peut-être accuſé

[a] *Epicteti* Manuale, Art. XVIII.

accuſé plus juſtement. Il étoit entêté des Signes & des Prodiges, aſſervi aux uſages les plus inſenſés des Cérémonies Payennes, & il n'y avoit aucun Songe, quelque ridicule qu'il fût, qu'il ne crût devoir regarder comme un préſage de l'avenir; il nous apprend [11] qu'il reſta long-tems ſans manger des œufs à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu. S'il eût vêcu dans ces derniers tems, il eût ſans doute été grand partiſan du Carême, puiſqu'il condamnoit même l'uſage des oeufs dans certaines ſaiſons, comme contraire aux ordres de la Divinité. Je ſuis fâché qu'il ne nous ait point appris dans quel mois de l'année il avoit établi ſon Carême, peut-être étoit-ce au mois de Mars; en ce cas on auroit fait autrefois ce que l'on fait aujourd'hui dans bien des Païs, où les hommes deviennent demi Pythagoriciens pendant quarante jours, & ne mangent plus des Animaux terreſtres.

Les mœurs de Plutarque furent chaſtes, tous les Auteurs qui ont parlé de lui en conviennent. Si nous l'en croyons ſur ſa parole, il pouſſa le mépris des femmes jusqu'à l'extrême;

[11] *Plutarque* des Propos de Table, Liv. II. Queſt. 3.

trême; il aimoit mieux lire trois ou quatre pages d'un bon Livre, que de coucher avec la plus belle perſonne. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'imitateurs parmi les Savans modernes: les Théologiens n'ont guère la réputation d'être chaſtes qu'à leur corps défendant & malgré eux: les Philoſophes les plus illuſtres font quelques batards de tems en tems; Deſcartes eut une fille appellée *Francine*, & Leibnitz un garçon auquel il donna le nom de *Deniger*; je doute que ces deux Savans euſſent adopté la maxime de Plutarque, & qu'ils euſſent dit comme lui: [12] „Qui eſt-ce qui trouveroit „plus de volupté à jouïr de la plus belle „femme du monde, qu'à paſſer la nuit à lire ce „que Xénophon a écrit de Panthée, ou l'Hiſtoire „de Timoclée écrite par Ariſtobule, ou celle „de Thèbes écrite par Théopompe?" Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous croyez qu'il ne fût pas auſſi difficile de faire ſigner à tous les Savans cette maxime, qu'il l'eſt de faire accepter le Formulaire à tous les Eccleſiaſtiques de France. En voici une autre du même Auteur qui ne ſeroit guère plus goûtée

[12] *Hiſtoire* Crit. de la Philoſ. Tom. III. pag. 70.

goûtée par des gens qui ont jeuné long-tems & qui ont grand appétit : „Qui eſt-ce qui „ayant faim ou ſoif prendroit plus de plaiſir „à ſe trouver aux Feſtins des Phéaciens, qu'à „lire la Fable des erreurs d'Ulyſſe ?“ J'avoue, *Monſieur*, de bonne foi, que ſi après avoir voyagé ou chaſſé toute la matinée, on m'offroit l'Odyſſée d'Homére, ou un bon morceau de pâté, je donnerois la préférence au mets le plus ſolide. On a bien dit que les Vers de Virgile ſervoient à chaſſer les Diables, & que St. Ignace s'en ſervoit très-utilement; mais je ne penſe pas que perſonne ait encore aſſûré que ceux d'Homére étoient des cordiaux fort ſucculens, & qu'ils pouvoient appaiſer la faim d'un homme, & l'empêcher de mourir d'inanition.

Avant que de quitter entiérement Plutarque, je le juſtifierai contre un reproche mal fondé de M. Deslandes. „Un ſeul endroit, „*dit-il* [13], de Plutarque m'a paru convenir „à la nouvelle Phyſique, c'eſt celui où il aſ„ſûre que chaque Plante eſt renfermée dans „ſa graine & dans ſa ſemence. Ce qui étoit „ca-

[13] *Hiſtoire* Critique de la Philoſophie. Tom. III. pag. 70.

„caché ſous un petit volume, dit il, acquiert „une grande étendue, & elle rend ſenſible „avec le tems ce que les yeux ne pouvoient „appercevoir dans l'origine . . . .“ Si Mr. Deslandes eût conſulté avec attention tous les Ouvrages de ce Philoſophe Grec, il ne l'eût pas comdamné avec autant de hauteur : il contient pluſieurs Obſervations qui conviennent parfaitement, non-ſeulement à la Pyſique Moderne ; mais même aux Syſtêmes les plus ſinguliers & les plus agréables des Philoſophes de notre tems. Les habitans placés dans la Lune par Fontenelle n'étoient pas inconnus à Plutarque, il ſouhaitoit même que quelqu'un voulût bien lui en donner des nouvelles [14]. Le Jéſuite Regnault eût empéché Mr. Deslandes de tomber dans l'erreur où il a donné, s'il eût daigné conſulter ſon Livre de l'Origine ancienne de la Phyſique ; il y eût trouvé, dans un ſeul endroit, de quoi ſe convaincre aiſément que Plutarque avoit eu bien des connoiſſances, qui convenoient à la Phyſique nouvelle. Mais il n'eſt pas ſurprenant que Mr. Deslandes n'ait pas

14 De his qui Lunam inhabitare dicuntur, pervellem aliquid audire. Plutar. Tom. II.

pas apperçu ailleurs ce qu'il s'eſt figuré n'avoir pas vu dans les propres Ouvrages de Plutarque; je rapporterai le paſſage du Jéſuite, parce qu'il renferme en peu de mots tous les faits que je ſerois obligé d'aller puiſer ailleurs avec plus de prolixité. Plutarque nous apprend que les Egyptiens diſent que „ la Lune eſt une Terre environ 70 „fois plus petite que la nôtre [15], & que „Thalès avant Pline, diſoit que la Lune doit „ſa lumiére au Soleil . . . il ajoute „enſuite . . . que la Lune a des Plai„nes, des Montagnes, des Creux, des Val„lées, des endroits qui réfléchiſſent plus ou „moins de lumiére, comme les Miroirs con„caves, ou les Miroirs convexes; & que la „cime des Montagnes jette l'ombre tantôt „d'un côté, tantôt d'un autre. Il dit encore „que la Lune, dans ſa révolution autour de „la

15 Ægyptii, ni fallor, ſeptuagies bis contineri in Terræ quantitate quantitatem Lunæ. *Id.* ibid pag. 932. cité par Regnault.

16 Primum (Lunæ) motum circuitionem, ſecundum volutationem . . . . . vocant. *Idem* ibid. pag. 937. cité par le même.

17 Origine Ancienne de la Phyſique Nouvelle, par

„la Terre, tourne ſur elle-même [16], & que „ſa révolution autour de la Terre empeche „la chûte de cet Aſtre.“ [17] Je demande ſi ce ſont là des opinions qui ne paroiſſent pas convenir à la Phyſique moderne.

§. II.

Diogene Laerce.

Apres Plutarque, tous les Philoſophes anciens qui nous reſtent, ſont plutôt des Hiſtoriens de la Philoſophie que des Philoſophes; quelques-uns même ne méritent que le nom de Théologiens du Paganiſme. Diogène-Laërce [18], qui vêcut au tems de Marc-Aurèle, doit plutôt être compté au nombre des Hiſtoriens que des Philoſophes. Ses Ouvrages ſont remplis de recherches aſſez curieuſes: ils contiennent les principales opinions des anciens

le P. Regnault de la Comp. de Jéſus. Part. III. pag. 7.

[18] Il étoit de la Secte d'Epicure. C'eſt ce qu'on voit par la maniere dont il a parlé d'Epicure, aiant emploié un ſeul livre pour écrire la vie de ce philoſophe parmi les dix qu'il a compoſés pour celles de tous les autres. On croit qu'il fit cet ouvrage pour une femme appellée Aria.

anciens Philoſophes : il parle ſurtout d'Epicure, & le traite avec beaucoup de reſpect ; il paroît même qu'il le préfére aux autres. Le plus grand & le plus redoutable des Critiques Modernes taxe cet Auteur [19], *de n'avoir guère plus d'exactitude dans ſes raiſonnemens que dans ſes recits*, cette déciſion me paroît un peu outrée. Il eſt vrai que Diogène-Laèrce eſt froid, aſſez diffus, & quelquefois peu exact, mais il eſt plein de recherches curieuſes & interreſſantes : & ſi quelques-unes paroiſſent tenir de la fiction, elles ne laiſſent pas, pour la plûpart, d'être très-utiles ; de ſorte que le bon dans ſes Ecrits l'emporte de beaucoup ſur le mauvais. Le Cardinal Beſſarion diſoit, qu'il avoit écrit la Vie des anciens Philoſophes avec plus de décence que ceux qui avoient compoſé celles des Saints.

§. III.

[19] *Bayle*, Dict. Hiſt. & Crit, Tom. II. pag. 365.

[20] Plotin, philoſophe Platonicien, naquit à Lycopolis ville d'Egypte & vecut dans le troiſieme ſiecle. Il étudia ſous Ammonius, philoſophe chretien, & il eut enſuite lui même à Rome des diſciples payens & chretiens. Il vouloit que l'Empereur Galien fondat une ville où l'on ne ſuivit que les Loix de Platon. On dit que cet Empereur goûta d'abord cette idée, mais qu'il en fut enſuite désabuſé par ſes miniſtres.

§. III.

Plotin, Porphyre & Jamblique.

Plotin, Porphyre, Jamblique furent plutôt des Théologiens Payens & des Controverſiſtes Platoniciens que des Philoſophes: ils voulurent en épurant, ou plutôt en tordant les opinions de Platon, en former un Corps de Doctrine qu'ils puſſent oppoſer au Chriſtianiſme. Théodoret eſt le Pere de l'Egliſe qui a le mieux relevé leurs viſions chimériques & les ſottiſes de leur prétendue Magie.

§. IV.

L'empereur Julien.

Julien l'Apoſtat fut un grand Prince & un illuſtre Philoſophe. Si l'on excepte ſon changement

[21] Porphyre vivoit dans le troiſieme ſiècle ſous Dioclétien. Il fut diſciple de Plotin & du rheteur Longin. Il écrivit contre les Chrêtiens. Nous avons de lui une vie de ſon maitre Plotin.

[22] Jamblique vivoit dans le quatrieme Siecle. Il eut Porphyre pour maitre. Il vecut ſous Conſtantin, ſous ſes fils & ſous Julien, qui lui écrivit trois lettres que nous avons encore.

gement de Religion, il eſt peu de ſes actions qui ne méritent de grandes louanges. Il attaqua vivement la Religion Chrétienne, & avec plus d'avantage que les autres Payens, parce qu'il en avoit une plus grande connoiſſance, l'ayant exercée pendant longtems. Il paroît par les Morceaux qui nous reſtent des Ouvrages de cet Empereur, dans les Invectives de St. Cyrille, qu'il avoit écrit d'une maniere bien violente. „Il m'a paru à pro„pos, *diſoit-il*,[23] d'expoſer à la vûe de tout „le monde les raiſons que j'ai eues de me „perſuader, que la Secte des Galiléens n'eſt „qu'une fourbe purement humaine, & ma„licieuſement inventée, qui n'ayant rien de „divin, eſt pourtant venue à bout de ſéduire „la partie inférieure de l'Ame, & d'abuſer „de l'affection que les hommes ont pour les „Fables, en donnant une couleur de vérité „& de perſuaſion à des fictions prodi„gieuſes [24]. "

Il

[23] Καλῶς ἔχειν, μοι φαίνεται τὰς αἰτίας ἐκθέσθαι πᾶσιν ἀνθρώποις, ὑφ' ων ἐπεισθην ὅτι τῶν Γαλιλαίων ἡ σκευωρία πλάσμά ἐστιν ἀνθρωπων ὑπὸ κακουργίας συντεθεν, ἔχουσα μὲν ἐδέν θεῖον, ἀποχρησαμένη δὲ τῷ φιλομύθῳ καὶ παιδαριώδει καὶ ἀνοήτῳ τῆς ψυχῆς μορίῳ τὴν τερατολογίαν εἰς πίστιν ἤγαγεν τῆς ἀληθείας·

Il falloit que les Livres de Julien fuſſent „écrits d'une maniére auſſi ſubtile qu'outrageante, car les Payens les préféroient à ceux de Porphyre & des autres; les Chrétiens même les regardoient comme capables de leur nuire; & après la mort de cet Empereur, deux Peres de l'Egliſe crurent devoir prendre la plume pour le réfuter. Je vous ai déja parlé de ce fait dans la Seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire: j'ai même condamné les injures que ces Peres avoient dites, la bonne cauſe n'ayant pas beſoin de recourir aux invectives; aujourd'hui je reléverai pluſieurs menſonges qu'ils ont inſérés dans leurs Ecrits.

Il eſt ſurprenant de voir combien de fauſſetés la plûpart des Hiſtoriens Eccléſiaſtiques ont debité ſur le compte de Julien; & l'on ne peut, ſans ſurpriſe, conſidérer les calomnies qu'ils ont avancées comme des vérités évidentes. La Mothe le Vayer met dans

Julianus, in Libro II. Cyrilli contra Julianum. pag. 39.

24 Les differens morceaux de l'ouvrage de Julien, conſervés par S. Cyrille, ont éte ſoigneuſement ramaſſés, & forment presque l'ouvrage de Julien, tel qu'il a été

dans un ſeul point de vûe une partie de ces Menſonges pieux. „Les Peres de l'Egliſe „crurent, *dit-il* [25], de même que bien „des Chrétiens, que l'interêt de la Religion „les obligeoit de le jetter dans la plus grande „diffamation qui ſe pourroit; & bien qu'ils „n'oppoſaſſent que leur patience & leurs lar„mes, comme dit St. Gregoire, contre tou„tes ſes perſécutions, ils ne laiſſérent pas, „principalement depuis ſa mort, de le dé„peindre le plus horrible en toutes ſes par„ties qu'il leur fût poſſible, afin de rendre „ſa Mémoire ſi exécrable, qu'elle fît peur & „ſervît de leçon à ſes Succeſſeurs. Ils lui re„prochérent qu'après être entré par le Bap„tême dans l'Egliſe, y être demeuré 20 ans, „& y avoir reçu dans la Ville de Nicomédie „la qualité d'Anagnoſte, ou de Lecteur, „une de celles du Clergé, il avoit honteu„ſement manqué de foi à Dieu & aux hom„mes, pour ſuivre les profanations du Paga„niſme. St. Grégoire le repréſente ſe lavant „dans un Bain de ſang, pour mieux effacer „l'impreſſion & les marques des eaux baptiſ-

males,

fait par cet Empereur. J'en ai donné une Traduction, à laquelle j'ai joint des notes très-étendues

„males. On l'accuſa de Magie, & de ne te-
„nir auprès de lui ceux qu'il faſoit mine d'ho-
„norer, en qualité de Philoſophes, que pour
„apprendre d'eux l'invocation des Démons.
„St. Jean Chryſoſtôme dit l'avoir vu, dans la
„Ville d'Antioche, environné de femmes im-
„pudiques & de toutes ſortes de perſonnes
„débauchées. Il lui impute même de s'être
„comporté en fort mauvais Capitaine, &
„d'avoir perdu par ſon imprudence la plus
„belle Armée, que les Romains euſſent em-
„ployée contre la Perſe. Car ne fut-ce pas
„un merveilleux aveuglement que le ſien,
„de brûler ſes Vaiſſeaux, à la perſuaſion d'un
„traître, qui jouoit le perſonnage de Sinon,
„ou de Zopyre, & qui ſe moquoit de ſa fa-
„cilité? Enfin après avoir condamné toutes
„les actions de ſa vie, l'Hiſtorien Socrate
„le fait mourir de la main d'un Démon, &
„St. Jean Damaſcène avec Nicéphore de celle
„des Martyrs Mercure & Artemius. Il ſe
„prend au Soleil de ſon trépas dans Sozo-
„mène, & dans Théodoret il prononce des
„blaſphêmes, en expirant, contre celui qu'il
nom-

[25] La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens. Part. II. Tom. I. pag. 668. Edit. *in folio*.

„nommoit Galiléen. Pour le regard de St. „Gregoire [26], après avoir parlé de cette „mort fort diverſement & ſans rien déter„miner, il ſe plait à le rendre ridicule par „une envie ambitieuſe qu'il attribue à cet „Empereur, le figurant prêt de ſe jetter „dans le Fleuve, au rivage duquel il étoit, „afin que ſon corps ne ſe trouvant plus, il „fût ſans difficulté pris pour un Dieu, com„me

[26] Comme on trouvera la refutation des menſonges, avancés par S. Gregoire de Naziance à la fin de cette citation, je placerai ici le Paſſage de ce Pere de l'Egliſe, pour qu'on voie le peu de fond que l'on doit faire ſur les autres invectives de S. Gregoire. „Parmi „les marques, *dit-il*, de folie que Julien avoit deja don„nées, en voici une autre des plus éclatantes. Comme „il étoit couché ſur le rivage, extrement affoibli de ſa „bleſſure, il va ſe mettre en tête que pluſieurs de ceux „qui furent fameux avant lui avoient taché de derober „leur mort à la connoiſſance des hommes, & que par là „s'étant fait croire immortels ils avoient été mis au rang „des Dieux. Plein de cette idée, il oſe aſpirer à un „pareil honneur. Que fait-il donc pour s'ériger en Di„vinité, & pour cacher la honte de ſa mort? il tacha „(car la mechanceté ne s'éteint point avec la vie) il „tacha, dis-je, de ſe jetter dans le fleuve, aidé de quel„ques amis gens afidés; gens qui aſſurément meritoient „bien ſon entiere confiance. Que ſi un Eunuque du Pa„lais ne ſe fut apperçu de cette reſolution, & n'en eut

„me aſſez d'autres que le Gentiliſme a ſou-
„vent conſacrés, après être ainſi diſparus. Il
„aſſûre même que, ſans l'oppoſition d'un Eu-
„nuque, qui ne voulut jamais conſentir à
„cette fourberie les plus intimes amis de
„Julien lui euſſent aidé à le faire."

Il ſeroit malheureux pour Julien que des Hiſtoriens, dont la candeur & la ſincérité ſont connues, de tout le monde, n'euſſent pas réparé

„averti pluſieurs perſonnes, qui s'y oppoſèrent fortement,
„deteſtant une action ſi noire & ſi impie, on auroit
„aujourd'hui en la perſonne de Julien, un nouveau
„Dieu que le malheur & le crime auroit enfanté, &
„que des hommes aveugles adoreroient." Ainſi finit ce miſerable II. Diſcours de S. Gregoire de Nazianze contre l'Empereur Julien, a Lyon 1734. Je me ſers de cette Traduction, parce que l'auteur y a joint pluſieurs remarques qui ſont ſouvent auſſi fauſſes & auſſi injurieuſes que les invectives de S. Gregoire, il y a même quelques unes de ces remarques qui ſont très dangereuſes, entre autres celle qu'il fait ſur l'incertitude où l'on eſt, ſi ce fut un ſoldat Romain ou un Perſe qui bleſſa cet Empereur. Voici cette remarque. „On
„a beaucoup cherché de qui venoit le dard dont Julien
„fut percé, & on ne l'a jamais pû decouvrir. Mais qui
„que ce ſoit qui ait été le miniſtre de ſa mort, il eſt
„certain qu'il n'a été que l'Exécuteur de la volonté &
„de la juſtice de Dieu." C'eſt dans Theodoret que l'auteur moderne a pris un pareil diſcours, propre à

réparé le tort que les menſonges des Peres de l'Egliſe auroient fait à ſa réputation. Ammien, en parlant du combat où ce Prince perdit la vie, le repréſente volant à la premiére alarme au milieu des Ennemis, ſans caſque & ſans cuiraſſe, ſe jettant dans les plus épais Eſcadrons, où il fut bleſſé par une main qu'on ne connut jamais. Des qu'on eut mis le premier appareil ſur la bleſſure, il retourna au combat & fit paroître tant de va-

former pour les aſſinats les Clement, les Ravaillac & les Damiens. Comment peut-on dire qu'un Soldat, qui tue ſon Empereur, eſt le miniſtre de la volonté de Dieu, il eſt bien plutôt le miniſtre de l'Enfer. Dieu n'approuve jamais le crime quoi qu'il en puiſſe venir un bien. Si Dieu veut que ce bien arrive, il ſaura bien le produire par ſa puiſſance ſans pouſſer un homme à commettre un paricide.

Revenons aux menſonges de S. Gregoire. Ce qu'il dit de la mort de l'Empereur Julien eſt démenti par des temoins oculaires; car Ammien, que j'ai déja cité pour la juſtification de ce Prince, étoit au combat où il perdit la vie. Zozime, qui écrivoit après la mort de Julien lui donne les mêmes louanges qu'Ammien. Enfin il n'eſt aucun homme de Lettres qui ne convienne aujourd'hui, que les invectives de S. Gregoire ne ſont que de vaines déclamations produites par un faux Zéle, & par un fanatiſme également contraire à la Religion & aux loix de l'honneur, qui ne permettent jamais de calomnier

valeur, qu'Ammien l'égale à Epaminondas. Cet Auteur eſt d'autant moins ſuſpect qu'il n'a point déguiſé les défauts de Julien : il a condamné ſon zèle outré pour l'aggrandiſſement du Paganiſme, & pour la ruïne de la Religion Chretienne ; il ne diſſimule point que [27] le même Empereur uſa pendant long-tems de ruſe, feignant d'être encore Chrêtien, quoiqu'il eut déja renoncé au Chriſtianiſme.

Un

nos ennemis, & d'inventer des menſonges pour les rendre odieux, quelque criminels qu'ils paroiſſent à nos yeux. „ Julien, dit Mr. de la Bletterie dans la vie qu'il „a écrit de ce Prince, a eu de grandes qualités, & la „religion qui nous ordonne de prier pour nos perſecu„teurs, tandis qu'ils peuvent ſe convertir, ne nous per„met pas de noircir injuſtement leur memoire." Je dirai en finiſſant cette note, que quoique l'Ouvrage de Mr. de la Bleterie ſoit très bon, il a cependant craint de juſtifier quelque fois Julien dans certaines occaſions où il lui eut été très - facile de le faire. C'eſt ce que j'ai prouvé évidemment dans les Reflexions ſur l'Empereur Julien qui ſe trouvent dans la cinquieme Edition des Lettres Chinoiſes *à* la Haye 1756.

[27] Ut omnes nullo impedimento ad ſui favorem illiceret, adhærere Cultui Chriſtiano fingebat, a quo jam pridem occulte deſciverat, arcanorum participibus paucis. *Ammian. Marcell.* Lib. XXI. Capite II. pag. 206.

Un ſage Moderne, en ſongeant aux grandes vertus dont cet Empereur fut doué, au mépris qu'il témoigna de la mort, à la conſtance avec laquelle il conſola ceux qui pleuroient autour de lui, à ſon dernier entretien avec Priſcus & Maximus ſur l'immortalité de l'Ame, dit qu'il y a bien de quoi s'étonner, qu'après des témoignages auſſi authentiques d'une vertu à laquelle il n'a manqué que la foi pour être tenue bienheureuſe, St. Cyrille ait voulu faire paſſer Julien pour un Prince lâche & ſans cœur. Ceux qui jugent des hommes qui ont vêcu dans les Siècles paſſés par ceux qui ont été dans ces derniers tems, ſont moins ſurpris du procédé de St. Cyrille; il étoit Eccléſiaſtique & Théologien: tout étoit bon pour lui dès qu'il pouvoit nuire à ceux qu'il n'aimoit pas. Nous avons vu dans le Siècle paſſé quelque choſe de plus fort & de plus condamnable que le procédé de St. Cyrille. Arnauld fut un Théologien renommé: Guillaume III. fut un des plus grands Princes; le Chef des Janſéniſtes écrivit contre lui un Livre rempli des invectives les plus atroces, & des calomnies les plus infâmes. Voilà le Cyrille & le Julien du dix-ſeptième Siècle. Où en ſeroient nos neveux, s'ils étoient aſſez imbécil-

bécilles pour s'en tenir à ce qu'ont écrit de ce Roi d'Angleterre une foule d'Auteurs Ignatiens ou fanatiques? Ils auront égard (s'ils ont du ſens) à des Hiſtoriens ſages & desintereſſés c'eſt ce que nous devons faire ſi nous voulons juger ſainement du caractère de Julien.

Quel fond peut-on faire ſur des gens aſſez extravagants, pour aſſûrer que Belzebut avoit entrepris un voyage dans ce Monde pour tuer l'Empereur Julien, ou ſur des Viſionaires aſſez peu ſenſés pour ériger des Aſſaſſins en Martyrs, & faire du Paradis la Cour du vieux de la Montagne & une retraite de Brigands? Le bon Damaſcène & le rêveur Nicéphore auroient bien dû avoir honte d'écrire leur Hiſtoire abſurde des Martyrs Mercure & Artemius. On ignore, il eſt vrai, quel étoit celui qui bleſſa Julien, mais ſi ce ne fut pas un Soldat ennemi, on pourroit ſoupçonner, avec raiſon, que le coup partit d'une main guidée par une fauſſe piété. Je conviens que du tems de cet Empereur il n'y avoit ni Jéſuites, ni Dominicains; mais il pouvoit bien ſe trouver des *Cléments* & des *Guignards*. De tout tems le zèle pour l'avancement de la Religion a porté les hommes

aux

aux excès les plus coupables: les Catholiques ont aſſaſſiné des Rois, les Proteſtants les ont déthrônés, juſqu'où les hommes ne ſe laiſſent-ils point entrainer par un amour outré pour la bonne cauſe, auſſi condamnable que la Superſtition:

Relligio peperit ſceleroſa [28] *atque impia facta.*

En juſtifiant Julien des crimes imaginaires qu'on lui a imputés, nous ne déguiſerons point ſes défauts, comme l'aveugle croyance qu'il eut pour les prodiges, & l'attachement qu'il montra pour la divination. Ce même Ammien, qui loue ſa clémence, ſa valeur, ſon amour pour les Sciences, ſa charité, ſa chaſteté, ſa libéralité, ſe moque de la ſuperſtition qui lui fit dépeupler le Monde de Bœufs, par le grand nombre de Sacrifices qu'il offrit, pour chercher dans les entrailles de ces Animaux la connoiſſance de l'avenir.

Si

[28] Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. vs. 83.

[29] Quant aux *Ceſars*, au Miſopogon, perſonne ne met en doute que ces deux Ouvrages ne ſoient de Julien. Quelques demi-ſavants ont douté de l'autenticité des Lettres de cet Empereur. Mais le plus grand nombre

Si tous les Ouvrages [29], qui paroiſſent aujourd'hui ſous le nom de Julien, ſont de cet Empereur, ainſi que le penſent pluſieurs grands Hommes, & particulierement le ſavant Pere Pétau, ils doivent achever de déciller les yeux de ceux qui pourroient être encore aſſez aveuglés pour ajouter foi aux invectives des Peres ; il régne dans ces Ecrits un caractère de douceur & de probité digne des plus illuſtres & des plus ſages Philoſophes.

§. V.

Examen des ſentimens des principaux Philoſophes modernes ſur la nature de Dieu, l'eſſence de l'Ame, & ſur certaines opinions Phyſiques.

La ruïne de l'Empire d'Occident ayant entraîné celle des Sciences & des Arts dés le cinquième Siècle, la Philoſophie commença à s'eclipſer, & dans le ſixième l'ignorance fut

des gens de Lettres & les plus célébres critiques les ont toujours crues veritables, & ont rejetté l'opinion de leur ſupoſition qui n'eſt fondée ſur aucune raiſon valable. Le même principe, ou pour mieux dire le même fanatiſme, qui a porté pluſieurs Ecrivains à im-

fut ſi grande, que les Eccléſiaſtiques, qui par leur état ſembloient être obligés néceſſairement d'étudier, ne ſavoient, pour la plûpart, ni lire, ni écrire; c'eſt dans ces tems malheureux que la moitié des Manuſcrits fut détruite, & que ceux qui échappérent à la fureur & au mépris de l'ignorance Gothique, furent extremement maltraités & mutilés. Hincmar, Archevêque de Rheims, voulant publier la Vie de St. Remi, ne put jamais venir à bout de la donner toute entiére. „Les „tems ſont ſi déplorables, *dit-il* [30], que la „Religion eſt à peine connue dans ſes pre„miers élémens. On a enlevé de mon Egliſe „tout ce qui étoit de plus précieux: les Bâ„timens ont été ruïnés, les revenus ſouſtraits, „le peu d'Eccléſiaſtiques qui ſont reſtés ſe „ſont transformés en autant de Marchands „pour avoir de quoi ſubſiſter; & dans le „beſoin d'enveloper les marchandiſes dont ils „faiſoient trafic, ils ont rompu tous les Li„vres & les Manuſcrits qu'on gardoit, dans „la Bibliothéque de l'Egliſe de Rheims."

L'Igno-

puter fauſſement tant de crimes à Julien, en a pouſſé quelques autres à vouloir lui ravir la gloire d'avoir écrit des lettres. qui ſont des temoignages autentiques de ſa douceur, de ſa vertu, & de ſa prudence & de ſa ſageſſe.

L'Ignorance augmenta dans chaque Siècle, & dans le dixième à peine eût on trouvé l'idée ou le ſimple reſſouvenir qu'il y avoit eu autrefois des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts Libéraux.

Pendant que les Chrétiens ſembloient avoir oublié tout ce qui ne regardoit pas les fonctions animales, les Arabes s'appliquoient à l'étude, & l'on vit deux Philoſophes renommés qui ſe formérent ſur les Ecrits d'Ariſtote & des autres Anciens.

§. VI.

AVICENNE.

Avicenne, Arabe & Mahométan, vêcut ſur la fin du dixième Siècle & au commencement de l'onzième. Il naquit l'an 980 & mourut l'an 1036; il eut des mœurs très-déréglées, & ſes débauches ayant fort altéré ſa ſanté lui coûtérent la vie. Il avoit cependant pluſieurs excellentes qualités: il étoit doux, affable, charitable; & à ces vertus il

[30] Hincmar, cité par Mr. Deslandes, Hiſt. Crit. de la Philoſ. Tom. III. pag. 254.

il joignoit un eſprit pénétrant. Il s'attacha entiérement à la Philoſophie d'Ariſtote: & l'on aſſûre qu'avant de pouvoir parfaitement comprendre ſa Métaphyſique il la lut quarante fois; ce n'eſt pas là un éloge de la clarté des Ouvrages d'Ariſtote.

§. VII.

AVERROËS.

Averroës nâquit à Cordoue dans le douzième Siècle, il étoit deſcendant d'un de ces Arabes qui avoient envahi une partie de l'Eſpagne. Il devint ſi paſſionné pour les ouvrages d'Ariſtote, qu'il les commenta en Arabe. Ses Commentaires ont eu pendant long-tems un ſuccès prodigieux; ils avoient aquis autant de crédit que le texte. Averroës n'avoit pas moins de pouvoir dans les Ecoles qu'Ariſtote: ſon auto-

31 Qui Græce neſcius, feliciter adeo mentem Ariſtotelis perſpexit, quid non feciſſet ſi Linguam ſciviſſet Græcam? *Voſſius* de Philoſoph. Sectis. pag. 90.

32 Sed nec potuiſſet explicare, etiamſi divino fuiſſet ingenio, cum eſſet humano, & quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat quo in Ariſtotele enarrando poſſet eſſet probe inſtructus? non cognitionem veteris Memoriæ, non ſcientiam Placitorum priſcæ Diſciplinæ, & intelligentiam Sectarum, quibus Ariſto-

autorité étoit le Juge ſouverain des diſputes, ainſi que celle du Philoſophe Grec. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'Averroës fit ſes Commentaires ſans ſavoir le Grec. Cela n'empêche pas que bien des Savans n'ayent prétendu qu'il avoit parfaitement compris les penſées de ſon Auteur [31]; mais pluſieurs autres ſoutiennent [32] qu'il les a fort mal entendues, ſoit parcequ'il avoit un génie borné, ſoit parcequ'il ignoroit les opinions de la plupart des Sectes dont Ariſtote a parlé, & qu'il n'avoit aucune connoiſſance de la belle littérature. Ils ajoutent qu'il cite à tort & à travers tous les anciens Philoſophes: qu'il nomme Ptolomée pour Platon, Pythagore pour Protagoras, Démocrite pour Cratyle; & qu'il donne des noms ridicules à tous les Ouvrages de Platon dont il parle.

Si

teſes paſſim ſcatet. Itaque videas eum peſſime Philoſophos omnes antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit: ignarus Græcitatis ac Latinitatis, pro Platone Ptolomæum ponit, pro Protagora Pythagoram, pro Cratylo Democritum, Libros Platonis titulis ridiculis inſcribit: & ita de iis loquitur, ut vel ideo perſpicuum ſit, litteram eum in illis legiſſe nullam. *Lud. Vives* de Cauſis corrupt. Artium Lib. V. pag. 167.

Si Averroës avoit mieux connu ſon Original, il eut ſans doute regardé, Ariſtote comme une véritable Divinité digne de ſon adoration; car quoiqu'il ne l'entendit pas bien ſouvent, il n'a pas laiſſé d'aſſûrer [33] que ce Philoſophe étoit la ſuprême Vérité, que ſon eſprit avoit atteint au point le plus élevé où l'Eſprit humain pût parvenir, & qu'il avoit été envoyé du Ciel pour apprendre aux hommes tout ce qu'il étoit poſſible qu'ils ſuſſent. Cette façon de parler & ces louanges outrées ſentent bien le Commentateur.

Le Cordelier Scot n'a pas penſé auſſi avantageuſement d'Averroës, qu'Averroës d'Ariſtote: il prétend que ce Philoſophe Arabe a mérité d'être excommunié par le Genre Humain. Le ſujet de cette excommunication vient d'une opinion qu'on lui impute, & dont on veut le faire Auteur, quoiqu'il ſoit certain qu'il n'a fait que développer le ſen-

33 Ariſtotelis Doctrina eſt ſumma Veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani Intellectus: quare bene dicitur de illo, quod ipſe fuit creatus & datur nobis a divina Providentia, ut non ignoremus poſſibilia ſciri. *Aver. in Ariſt. Comment.* in Præfat. p. 17.

34 Car cette Doctrine, comme l'avouent pluſieurs Modernes, n'eſt qu'une extenſion, & qu'un dévelope-

ſentiment d'Ariſtote, qui prétendoit que *l'Entendement de tous les hommes étoit une ſeule & même Subſtance.* Ce Syſtême eſt un Spinoſiſme parfait: il n'y a qu'une Subſtance générale & toutes les Ames ſont des modes de cette Subſtance; lorsque le Corps meurt, l'Ame a le même ſort, c'eſt-à dire, elle ſe rejoint au *Tout* dont elle venoit d'être ſéparée par une modification particuliére, comme les parties de matiere qui compoſoient le Corps ſe réuniſſent à la Matiére générale, ou pour mieux dire, à ſa Subſtance étendue, unique, dont tous les Etres ne ſont que des modifications.

Il faut convenir que le ſentiment d'Averroës ſur la nature des Ames étoit impie & ridicule, mais il faut auſſi avouer qu'il n'a fait que dire ce qu'Ariſtote avoit ſoutenu longtems avant lui; le plus habile des Critiques [34] en convient, & les vains efforts des Péri-

ment des Principes d'Ariſtote. Je pourrois faire pluſieurs remarques pour prouver cela; mais je me contenterai de celle-ci: C'eſt que ſelon l'Hypothèſe de ce Philoſophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la Matiére, d'où il s'enſuit que l'Entendement eſt unique, puiſque ſelon Ariſtote il eſt ſéparé & diſtinct de la Matiére. Viderunt Ariſtotelem

Péripatéticiens modernes, ne peuvent juſtifier le Philoſophe Grec. Je ne m'arrêterai point à démontrer l'abſurdité de cette opinion, je vous l'ai fait connoître évidemment en réfutant le Syſtême de l'Ame du Monde & celui des prétendues modifications de Spinoſa.

Les ſentimens d'Averroës ſur la nature de Dieu étoient auſſi erronés que ceux qu'il avoit ſur la nature de l'Ame: il croyoit que de rien on ne pouvoit rien faire, & nioit que la Matiére eût été tirée du Néant: il la faiſoit coéternelle à la Divinité: il ſoutenoit auſſi que tous les Etres ſpirituels étoient éternels; parce qu'il croyoit qu'il étoit auſſi impoſſible de créer de rien une Subſtance ſpirituelle qu'une Subſtance matérielle.

Il

ſimpliciter probare Intellectum poſſibilem eſſe immixtum & immaterialem. (31) Cette obſervation eſt de Pomponace. Quod vero unicus ſit intellectus in omnibus hominibus ſive poſſibilis ponatur, patere poteſt ex eo quoniam apud Peripateticos eſt celebrata propoſitio, multiplicationem individuorum in eadem ſpecie non poſſe eſſe, niſi per materiam quantam, ut dicitur 7 & 12. Metaph. & 2. de Anima. (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puiſſe être ſur Ariſtote, elle eſt dans le fond impie & abſurde. Elle eſt impie,

Il n'eſt rien de ſi contraire à la bonne Philoſophie, que d'admettre la Matiére coéternelle à Dieu. Ou il faut nier qu'il exiſte, ou il faut convenir que, quoique nous ne puiſſions avoir aucune idée de la Création, il faut qu'il ait tiré l'Univers du Néant; car tout ce qui eſt incréé doit être par ſa nature & par ſon eſſence néceſſairement infini, puiſqu'il ne peut être ni borné ni limité. Or ſi la Matière eſt incréée, elle eſt donc infinie, & il doit y avoir deux Infinis diſtincts en puiſſance & en attributs, *Dieu* & la *Matiére*; cela répugne. D'ailleurs, ſi tous les Etres, ſoit matériels, ſoit ſpirituels, étoient incréés & éternels, comme le veut Averroës, ils ſeroient independants de la Divinité, ils auroient autant de pouvoir qu'elle; puiſqu'elle

puiſqu'elle conduit à croire que l'Ame, qui eſt proprement la forme de l'homme meurt avec le corps (33). Elle eſt abſurde, car que peut-on dire de plus inſenſé: que de ſoutenir que deux hommes qui s'entretuent, dirigés chacun par ſes actes intellectuels, ont la même ame? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux Philoſophes, dont l'un nie, l'autre affirme la même thèſe en même tems, ne ſont qu'un ſeul être à l'égard de l'intellect? *Bayle*, Dict. Hiſt. & Crit. Tom. I. pag. 336.

qu'elle ne pourroit ni les détruire, ni les changer, ni les punir, ni les recompenſer.

Quel eſt donc le perſonnage qu'Averroës fait jouer à l'Etre Suprême? Il eſt auſſi inutile pour le maintien de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, qu'un homme qui demeure à *Vienne* en Autriche, l'eſt pour faire aller les Machines de l'Opera de Paris. Le Dieu d'Averroës eſt ſemblable à celui d'Epicure; pour qu'on en trouvât le paralléle plus juſte, ce Philoſophe Arabe ſoutenoit que la Divinité ne connoiſſoit pas les choſes particuliéres, & qu'elle n'étendoit point ſa providence ſur les Particuliers. N'eût-il pas mieux fait de nier l'éxiſtence de Dieu, que d'en admettre un auſſi imparfait & auſſi inutile? On étoit en droit de lui dire; „Dieu ne peut faire ni bien, ni mal; „pourquoi, me donnerai-je la peine de le „prier[35]?“

Des ſentimens auſſi impies attirérent de fort mauvaiſes affaires à Averroës. Un Médecin, nommé Ibnu-Zoar, qui le haïſſoit, & plu-

35 Non exaudiens vota, nec noſtri curioſus: atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Senec.* de Benef. Lib. IV.

pluſieurs autres Nobles & Docteurs de Cordoue, qui ne l'aimoient pas, trouvérent le moyen de ſe faire remettre par ſes Ecoliers quelques-unes de ſes Leçons de Philoſophie, des plus hardies, ou, ſi vous voulez, des moins orthodoxes: il les firent enrégîtrer par devant un Notaire, & les envoyerent enſuite au Roi de Maroc. Ce Prince déclara hérétique Averroës, le priva de ſes biens, & lui ordonna de ſe tenir au Quartier des Juifs; mais Averroës ayant eu la fantaiſie d'aller faire ſes oraiſons à la Moſquée, on l'en chaſſa à coups de pierres.

Je m'étonne que ce Philoſophe voulût ſe mettre au riſque d'être lapidé, pour avoir le plaiſir de prier Dieu dans une Egliſe Turque plutôt que dans une Juive; car on aſſûre qu'il regardoit toutes les différentes Religions avec le même mépris. Il diſoit en parlant de la Religion Chrétienne, qu'il ne trouvoit point de Secte plus ridicule, les Chrétiens mangeant & déchirant le Dieu qu'ils adorent: le Judaïſme étoit ſelon lui un jeu d'enfant, & le Mahométiſme une Secte de Pourceaux; auſſi ſouhaitoit-il de mourir de la mort des Philoſophes, *moriatur*, s'écrie-t-il, *Anima mea morte philoſophorum!*

Le Jéſuite Regnault fait ſur ce ſouhait une remarque, qui me paroît puérile, ou du moins fort obſcure. „Croyez-vous, *dit-il*, „que ces paroles faſſent plus d'honneur à ſa „Philoſophie, qu'à ſa Religion [36] ? " J'avoue que je ne comprends point ce qu'a voulu dire ce Jéſuite : ſi ſon deſſein à été de faire ſentir, que la Philoſophie d'Averroës étoit auſſi ridicule que le Mahométiſme, il a grand tort : rien n'eſt plus mauvais que la Superſtition & le Fanatiſme [57] ; c'eſt-là le vrai caractère de la Réligion des Turcs. Et s'il a prétendu qu'Averroës deshonoroit la Croyance Muſulmanne, parce qu'il lui préféroit celle des Philoſophes, il auroit du conſidérer, que le ſouhait d'Averroës n'étoit pas moins contraire au Chriſtianiſme & au Judaïſme, puiſqu'il mépriſoit également ces deux Religions ; pourquoi donc faire ſentir que cet Arabe ne ſouhaitoit de mourir de la mort des Philoſophes, que parce qu'il étoit Muſulman ?

Après

[36] Origine Anc. de la Phyſ. Nouv. Tom. I. pag. 89.

[37] Religio laudabilis, ſed ſita velut inter duos ſcopulos, Superſtitionem & Impietatem, quem utrumque ſuademus & opus eſt vitare. Subit miſerari humanam conditionem, ſive, ut Plutarchi verbis efferam, huma-

Après qu'Averroës eut été chaſſé de la Mosquée à coups de pierres, craignant autant que Dom Japhet la lapidation, & ne voulant plus ſe mettre au risque de l'eſſuyer, il abandonna Cordoue & ſe retira à Fez, où il crut pouvoir reſter inconnu; mais on l'arrêta peu de jours après qu'il y fut arrivé. Il fut réſolu qu'on ne le feroit point mourir & qu'on le rétabliroit devant la Porte de la Moſquée, où on léveroit l'Excommunication Muſulmane, qui avoit été lancée contre ſa perſonne. Averroës fut donc conduit, un Vendredi, ſur la Porte du Temple Mahométan où on lui ordonna de reſter tête nue. Comme les Turcs n'ont point d'Eau Benite pour laver & nétoyer les taches des Excommunications, ils ſe ſervent de la ſalive, ce qui eſt un peu incommode pour les Excommuniés. Le Philoſophe Arabe s'en apperçut fort disgracieuſement, car tous ceux qui entroient dans la Moſquée lui crachoient au viſage. Aprés cette ablution desagréable, on de-

nam imbecillitatem, quæ finem aut modum non habet, ſed alias abripitur in ſuperſtitionem & vanitatem, alias in neglectum rerum divinarum aut contemptum. Utraque magna peſtis, illa crebrior, hæc deterior; atque illa pietatis imagine ſe commendat, ſed imagine; neque eſt

demanda à Averroës s'il ſe repentoit? Il répondit que oui, & toute la cérémonie fut finie. On lui permit de reſter a Fez, où il enſeigna la Jurisprudence: il retourna enſuite à Cordoue, d'où il fut rappellé pour remplir la place de Juge de Maroc, étant rentré en grace avec ſon Souverain; il mourut dans ce poſte & fut enterré à Maroc hors de la porte des Courroyeurs.

Les mœurs d'Averroës furent très-pures: il étoit ſobre, chaſte, complaiſant, charitable, ferme & conſtant dans l'adverſité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il penſoit de ſon état pendant qu'on le perſécutoit; ma ſituation, lui, *dit-il*, me plaiſoit & me dé-

aliud quam humanarum mentium ludibrium ſuperſtitio. *Lipſii* Mon, & Ex. Polit. Cap. III. pag. 19.

38 Avicenne n'étoit pas contemporain d'Averroës; il vecut plus de cent ans après lui, comme nous l'avons obſervé déja, & comme il paroit par une vie d'Avicenne, écrite en Arabe, raportée en Europe par un nommé Marc Fidella de Damas, où il ſervoit d'interprete aux Venitiens. Il traduiſit cette vie en italien, & Nicolas Moſſa la publia enſuite en latin. Selon cette vie Avicenne naquit dans la province d'Usbeck l'an 992. Or Averoës vivoit l'an 1140 : il eſt donc impoſſible qu'Averoës & Avicenne aient été comtemporains. Mais cette rivalité d'Avicenne & d'Averroës reſſemble à celle

déplaiſoit; j'étois bien aiſe d'être délivré du penible Emploi de Juge, mais je ſentois une véritable douleur d'être accablé par des faux témoins.

La vanité paroît avoir été un des défauts d'Averroës; il étoit émule & rival d'Avicenne [38], étant fort habile dans la Théorie de la Médecine. Dans les Livres qu'il a écrits, il a affecté de ne nommer jamais ſon Adverſaire, & en réfutant quelques-unes de ſes opinions, il ne les attaque que comme ayant été ſoutenues par Galien. Cardan a voulu imiter en partie Averroës, & dans l'Hiſtoire que ce Philoſophe Milanois à donnée de ſa Vie, il dit: [39] Qu'il ne veut point en

de pluſieurs de nos auteurs qui ne peuvent ſouffrir les Ecrivains qui les ont précedés, & qui ont écrit dans le même genre où ils écrivent. Quoi qu'il en ſoit, on s'accorde à dire que les débauches extraordinaires d'Avicenne avancèrent ſa mort, & lui cauſerent une maladie dont il mourut. Il avoit beaucoup d'eſprit, une grande memoire, un jugement ſolide. Le Pape Sixte IV. fit imprimer à Rome ſes ouvrages en Arabe qui ont été traduits en latin. Ils renferment pluſieurs excellents Traités de Medecine & quelques uns philoſophiques ſelon les principes d'Ariſtote, qu'il eut toujours en grande vénération.

[39] Non eandem inibo rationem in enarrandis nomi-

en nommant quelques-uns de ſes ennemis, les aſſûrer d'aller à la poſtérité ; il condamne Galien [40] d'avoir nommé un certain Théſale, qui ſans lui ſeroit inconnu à l'Univers entier. Le raiſonnement de Cardan me paroit fort ſenſé : Boileau l'a adopté :

La Satyre ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui n'attaquent des perſonnes reſpectables dans la République des Lettres que pour ſe faire un nom? Averroës cependant n'étoit point dans ce cas : Avicenne étoit un Emule digne de lui, & il pouvoit le nommer, ſans craindre de lui faire trop d'honneur ; il y a plus de vanité, que de ſageſſe dans ſa conduite.

§. VII.

nibus inimicorum aut æmulorum ac amicorum; quippe Galenum non parum erraſſe puto, qui Theſalum, dum nomen ejus proterit, aliquem eſſe docuerit; & cujus rationem haberet . . . . . ergo æmulos non ſolum ſpernere didici, ſed eorum vanitatis miſereri. *Cardan.* de Vita propria. Cap. XVI. pag. 74.

[40] Galien vecut ſous l'empire de Marc-Antonin le philoſophe. Son pere, homme de Lettres, appellé Nicon, prit grand ſoin de ſon éducation. Dans les premieres années de ſa vie Galien s'apliqua à la philoſophie; elle

§. VIII.

ALBERT LE GRAND.

Dans le tems que les Arabes faiſoient fleurir les Sciences dans cette partie de l'Eſpagne qu'ils avoient envahie, les Chrétiens Occidentaux, plongés depuis plus de ſix Siècles dans une ignorance craſſe, voulurent les imiter: ils ſe ſentirent excités par un eſprit d'envie & de jalouſie, qui leur fit connoître, combien étoit honteuſe l'ignorance dans laqu'elle ils vivoient. Ils commencérent à s'appliquer à la Philoſophie; on traduiſit en Latin quelques Ouvrages d'Ariſtote, & les Ecoles devinrent bien-tôt Péripatéticiennes. Vous avez pu vous appercevoir, *Monſieur*, par ce que je vous ai dit dans la premiére, &

le rendit ennemi des Juifs & des chretiens, qu'il diſoit croire les choſes les plus abſurdes, dont il leur étoit impoſſible de demontrer la verité. Dans un âge plus avancé il s'occupa à la medecine, & pouſſa cette ſcience auſſi loin qu'Hippocrate. Les Medecins regardent comme un précieux tréſor les livres qui nous reſtent encore aujourdhui de Galien. Pluſieurs ont été perdus. Cardan dit, dans ſon XVI. livre *de Subtilitate*, que Galien a été un des douze plus ſubtils qu'il y ait eu dans le monde.

& dans la cinquième Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que ce ne fut pas ſans peine qu'Ariſtote fut reçu dans les Colléges, un Concile ſous Philippe le Bel ayant fait brûler ſa Métaphyſique; mais enfin, malgré ces oppoſitions, le Philoſophe Grec fut généralement reconnu pour le Prince de la Philoſophie.

Albert le Grand qui nâquit en Suabe, Province d'Allemagne, en 1201. s'attacha fortement à la Philoſophie Péripatéticienne: il poſſédoit fort bien les Philoſophes Arabes, Grecs, Egyptiens & même les Hébreux: auſſi compoſa-t-il un nombre prodigieux d'Ouvrages qu'on a tous recueillis en 21. gros

41 Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences. Il naquit à Novare ville de la Lombardie, il vint à Paris, où il acquit beaucoup de reputation dans l'Univerſité, ſa reputation devint ſi grande qu'il fut fait Archeveque de Paris, en mille cinq cent ſoixante; il mourut quatre ans après; ſon Ouvrage des Sentences en quatre Livres, eſt celui qui lui a acquis le plus de gloire. Albert le grand, St. Thomas Scot, & beaucoup d'autres Docteurs ſcholaſtiques ont fait ſur cet ouvrage, d'amples & diffus commentaires. Pour donner une idée de ces ſentences commentées par tant de Théologiens, deux ſeules ſeront ſuffiſantes, puis que toutes les autres ſont dans le même gout. „ Pourquoi Adam & Eve, ne

gros Volumes in Folio; ſa Phyſique en contient trois, dans lesquels les ſentiments d'Ariſtote ſont traités amplement.

On a attribué quantité de Livres à Albert le Grand, auxquels bien des Savans nient qu'il ait eu part. Celui qui eſt intitulé : *De Rerum Natura* ne lui appartient point: on le donne à Thomas de Cantopré un de ſes Diſciples; celui qui a pour titre *De Secretis Mulierum*, lui eſt auſſi fauſſement attribué. On convient aujourd'hui, qu'il eut mieux fait d'écrire avec plus de retenue & de modeſtie ſur les queſtions qu'il a agitées touchant la pratique du Devoir conjugal, dans ſes Commentaires ſur le Maître [41] des Sentences. Les

„coucherent ils pas enſemble dans le Paradis terreſtre? „c'eſt qu'il n'en eurent pas le tems, Eve pecha d'abord „après ſa Création, & elle fut chaſſée hors du Paradis „ainſi que ſon Mari." *Cur ergo non coierunt in paradiſo? quia creata muliere, mox transgreſſio facta eſt, & ejecti ſunt de paradiſo. P. Lombard. Sent. Lib. II. diſt. 20.* Voici la ſeconde Sentence, elle decide ce que ſeroient devenus les Enfans d'Adam, après leur naiſſance. „Quant aux Enfans d'Adam, *dit Lombard*, il ſeroit ar„rivé de deux choſes l'une: ou qu'après leur naiſſance „ils ſeroient devenus grands tout à coup, Dieu ayant „bien fait d'une Côte, qui étoit un petit morceau du „Corps d'Adam, une très grande femme; ou qu'ils

Les partiſans d'Albert diroient en vain, pour le juſtifier, qu'il eſt des cas qu'il faut éclaircir, en faveur des Théologiens, quelque impudiques & laſcifs qu'ils ſoient: on ſera toujours en droit de répondre, qu'il n'eſt jamais permis, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de faire rougir la pudeur & la bienſéance; on a trouvé aujourd'hui le moyen d'écrire décemment ſur les matiéres les plus impures.

Les

„auroient été ſemblables aux petits poulets, qui dès „qu'ils ſortent de la Coquille, ont l'uſage des pieds, „des jambes, courent & ſuivent leur Mere; de même „les Enfans d'Adam auroient d'abord eu l'uſage de leurs „membres, comme des gens formés, & auroient ſuivi „Eve, ſans lui être d'aucune incommodité.“ *Super hoc Auguſtinus ambigue loquitur. Movet nos,* inquit, *ſi primi homines non peccaſſent, utrum tales filios eſſent habituri, qui nec lingua, nec manibus, nec pedibus uterentur, nam propter uteri neceſſitatem forte neceſſe erat parvulos naſci: ſed quamvis exigua pars corporis ſit Coſta, non tamen propter hæc parvulam viro conjugem fecit; unde & ejus filios poterat omnipotentia Creatoris mox natos grandes facere: Sed ut hoc omittam, poterat certe eis præſtare, quod multis animalibus præſtitit, quorum pulli, quamvis ſint parvuli, tamen mox ut naſcuntur currunt & matrem ſequuntur. Petr. Lombard. Lib. II. Diſt.* 20. Il faut convenir qu'on peut faire de long commentaires ſur de pareilles deciſions, mais s'ils ſont dans le gout du Texte

Les Ouvrages moraux d'Albert le Grand ſont en général bons. Comme il avoit un caractère fort humain & fort charitable, il y régne une candeur & une probité, qui inſpirent aux Lecteurs l'amour de la vertu; ſes maximes ſur les véritables qualités du cœur [42], la diſtinction qu'il en fait d'avec celles qui n'ont qu'une apparence, les préceptes qu'il donne ſur la clémence [43], ſur l'oubli des injures, le portrait qu'il fait de la tem-

je plains & les commentateurs, & ceux qui liſent leurs Ouvrages.

[42] Sunt quædam vitia, quæ libenter, ſive frequenter, ſpeciem Virtutis prætendunt, ut cum vere Vitia ſint, credantur eſſe Virtutes: ſicut ſeveritas putatur eſſe juſtitia, amaritudo mentis dicitur maturitas, ... diſſolutio creditur ſpiritualis mentis lætitia, pigritia, ſive inordinata triſtitia, judicatur morum gravitas, &c. *Alberti Magni* Parad. Animæ, de Virtut. Lib. I. in Prolog. Sicut autem denariis nihil emitur boni, ſic nec Regnum Cœlorum falſis comparatur virtutibus. Sunt autem quædam virtutes quaſi naturales, hominibus inhærentes, ſicut naturalis humilitas, benignitas, modeſtia, largitas, miſericordia, patientia. *Alber. Mag.* Paradig. in Prolog.

[43] Ex amore amici non poteſt vera charitas perpendi, nam Ethnici eos amant qui eos diligunt, ſed in amore inimici vera charitas perpenditur. Amantem enim diligere naturæ eſt, quæ non eſt meritoria, non amantem vero diligere gratiæ eſt. *Idem*, ibid. Cap. I.

tempérance [44], de la patience ; la définition qu'il donne de la Vérité, qu'il dit conſiſter dans l'accord parfait de l'eſprit, du cœur & de la langue [45], ſont des preuves évidentes de la bonté, & j'oſe dire de la ſageſſe de ſa Morale.

La grande paſſion qu'Albert le Grand avoit de pénétrer les Secrets de la Nature & l'application avec laquelle il cultiva la Chymie ont fait croire à quelques-uns que ce grand Homme avoit voulu trouver la Pierre Philoſophale : quelques autres, en pouſſant plus loin leurs viſions chimériques, ſe ſont figuré qu'il avoit été Sorcier, ſe fondant ſur le *Livre des choſes admirables*, & ſur celui du *Miroir d'Aſtrologie* ; mais ces deux Livres n'ont jamais été écrits par Albert. Pic de la Mirande le juſtifie ſur l'imputation du premier, & Naudé a prouvé que Roger Bacon eſt l'Auteur du ſecond. Une autre choſe qui

[44] Patientia vera & perfecta eſt cum quis ſuſtinet patienter injurias, non ſolum cum reus eſt, ſed etiam cum innocens eſt. *Id.* ibid. C. IV. Ille verus temperatus fuit, qui nullum offendit, & per omnia omnibus placuit. Argumentum veræ temperantiæ habet, qui ſe moderatúr in victu & veſtitu, ſomno & omni comunodo carnali, & in lætitia temporali nullam ſuperfluitatem,

qui a acquis à Albert la réputation d'avoir été Magicien, c'eſt cette Tête d'airain qu'il compoſa, & qu'on diſoit l'inſtruire de tout ce qui devoit lui arriver, & lui donner de bons conſeils pour réuſſir dans ſes entrepriſes; à cette Fable on peut répondre, *credat Judæus Appella, non ego.* Ce ſont-là des contes d'enfans, & je m'étonne que Naudé ſe ſoit donné la peine de réfuter ſérieuſement une pareille impertinence. Albert avoit fait ſans doute quelque tête, qui par quelque reſſort pouvoit articuler certains mots; nous voyons la poſſibilité de cette Machine dans les Horloges de Lyon & de Strasbourg, où un Coq de cuivre imite parfaitement le véritable chant du Coq.

Quoiqu'Albert le Grand ait été fort attaché aux opinions d'Ariſtote, comme il étoit grand Chymiſte, il a connu diverſes choſes qui étoient inconnues à ſon Maître, ſoit ſur les

nec inordinatam delectationem, ſed puram neceſſitatem in omnibus admittens. *Idem*, ibid. Cap. XI.

45 Veritas juſta eſt, quando vere concordant mens, cor, lingua & opera, ut quod ſentit quis in corde, hoc profert ore, & perficit opere. *Idem*, ibid. Cap. XVIII.

les Métaux, ſoit ſur les ſources & ſur l'origine des Fleuves & des Fontaines: il avoit preſque prédit la découverte des Antipodes. „Perſonne, *diſoit-il*, [46] n'a jamais „paſſé la Ligne, qui eſt-ce qui peut donc ſa„voir ce qu'il y a au-delà, & comment „peut-on aſſûrer qu'il n'y a aucun Païs“ ?

Avant que de quitter Albert, je reléverai une faute d'inadvertance du Jéſuite Regnault. „Le Docteur Allemand, *dit-il* [47], mértia dans „le treizième Siècle & dans le quatorzième le „nom de *Grand*.“ Albert n'a point vêcu dans le quatorzième Siècle; il eſt né en 1201. & eſt mort en 1280. ſelon preſque tous les Auteurs qui ont parlé de lui; quelques-uns le font naitre en 1193, mais cela ne change rien à la faute du Jéſuite, puiſqu'Albert n'a jamais vecu dans le quatorzième Siècle. Il faut avouer de bonne foi que le Pere Regnault a ſu ce fait; pourquoi donc dit-il le contraire? J'entrevois qu'il s'eſt mal ex-

[46] Nullus unquam de quarta noſtræ habitationis parte potuit transire ultra Æquinoctialem, & ideo partes ultra ſitæ ſunt incognitæ. *Alber. Mag. Tom. II. Lib. II.* Meteor. Cap. VI. pag. 59.

[47] Origine Anc. de la Phyſ. Mod. Tom. I. pag. 90.

expliqué, & qu'il a voulu dire qu'on donna le nom de *Grand* à Albert dans le treiziéme & le quatorzième Siècle, mais c'eſt encore là une faute, car on lui a donné dans le quinzième, le ſeizième & le dix-ſeptième le même titre, & on le lui donne encore aujourd'hui. Le Pere Regnault a donc eu tort de s'énoncer d'une maniere ambigue, & qui contient une fauſſeté évidente, de quelque façon qu'on l'explique.

§. IX.

St. Thomas.

St. Thomas, né l'an 1224. à Aquin Ville d'Italie, d'une Famille noble & diſtinguée, fut le plus grand & le plus illuſtre des Diſciples d'Albert; il ſuivit, ainſi que ſon Maître, les opinions d'Ariſtote. Il n'eſt rien de ſi outré que le pompeux éloge [48] que le Jeſuite Regnault a fait de St. Thomas, mais la

[48] Voyez (St. Thomas) dans ſes Ecrits ſur les Principes de la Nature ſur le Ciel & le Monde: le Commentateur ſuit Ariſtote, pour ainſi dire, à la piſte; & démêlant avec une ſagacité merveilleuſe les détours d'un Phyſicien, qui ſemble ſe cacher dans une obſcurité affectée, il le force à ſe découvrir.

la Critique que Mr. Deslandes [49], a donnée du même Philoſophe me paroit trop forte ; ce qu'il rapporte ſur la quantité de ſes Ouvrages ; qu'on a recueillis dans un grand nombre de Volumes *in folio*, ſemble plus équitable. „D'habiles Critiques, *dit-il* [50], „ſoupconnent que des Ouvrages accumulés, „qui s'offrent ſous le nom de St. Thomas, „il n'y a pas la dixième partie qui lui appar„tienne : & ils ajoutent que les autres „ont été ſuppoſés par les Religieux de ſon „Ordre, afin de les faire mieux recevoir du „Public ; c'eſt ainſi qu'on profite d'un grand „nom, pour relever des Ecrits médiocres. „Oſerois-je ajouter ici une choſe, que pluſieurs „Sa-

Albert le Grand étoit diffus ; c'étoit une fécondité ſurprenante. La préciſion, la netteté & la méthode ſont le caractère de St. Thomas. Et tout précis qu'il étoit à l'âge de quarante-neuf, ou cinquante ans, qu'il mourut, appellé de Naples au Concile de Lyon, il avoit compoſé presque autant de Volumes qu'Albert le Grand même. *Orig. Anc.* de la Phyſ. Nouv. Tom. I. pag. 92.

49 Une marque du mauvais goût des Scholaſtiques, c'eſt le grand nombre d'Ouvrages qu'ils compoſoient tant ſur la Philoſophie, que ſur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court quand on traite de ces matieres ? St. Thomas, tout

„Savans ſe ſouviennent encore d'avoir ouï dire „à l'illuſtre Pere Mabillon? c'eſt que dans „ſes différens Voyages Littéraires il avoit ra„maſſé des preuves plus que ſuffiſantes, pour „démontrer que la *Somme* de St. Thomas „n'eſt point entierement de lui. Suppoſé „cependant que la ſeconde Partie doive paſſer „pour une production de ſon eſprit, je le „trouve aſſez dédommagé de perdre tout le „reſte."

Les Catholiques Romains ont un reſpect trop ſervile pour les Ouvrages de St. Thomas: je ne dis pas qu'ils ne renferment pluſieurs choſes excellentes mais il y en a bien qui ne le ſont pas, & qu'on peut rejetter comme

plein de Topiques d'Ariſtote & des Principes contentieux qu'il y avoit puiſés, commença par faire dss Leçons ſur le maître des Sentences, dont le Texte ſouvent éclairci, avoit encore beſoin de l'être. Il tâcha enſuite de donner plus de jour aux Etudes publiques: il compoſa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le ſuperflu l'emporte preſque toujours ſur le néceſſaire, & c'eſt ce Corps diviſé en trois Parties, dont la ſeconde plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle la Somme de St. Thomas. *Hiſt. Crit.* de la Phil. Tom. III. pag. 25.

[50] Au même endroit.

me fauſſes, ou comme inutiles; telle eſt la Thèſe de *l'Etre de Raiſon*, *l'Objet de la Logique* [51], ſelon St. Thomas. Ce grand Saint n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter les ſubtilités Scholaſtiques? Eſt-il rien de ſi abſurde que d'établir un rien une choſe imaginaire, un Etre de Raiſon pour le ſujet d'une Science? Or qu'eſt ce qu'un Etre par la ſeule imagination, ſi ce n'eſt un non-Etre, une fiction, ou une chimére?

Saint Thomas a ſoutenu auſſi pluſieurs opinions ſur les qualités de la Divinité, qui ſont très-frivoles; telle eſt celle que *Dieu peut avoir fait le Monde, & que le Monde peut être éternel.* Il n'eſt point de tems en Dieu, dit St. Thomas, en lui l'effet ſuit toujours la volonté: or ſuppoſons que Dieu eût voulu que le Monde eût été de tout tems; le Monde auroit donc pu l'être. Cette queſtion eſt auſſi fauſſe qu'inutile; à quoi ſert-il

[51] D. Thomæ IV. Metaphyſ. Sect. IV.

[52] Le plus grand adverſaire qu'ait eu St. Thomas eſt un Cordelier appellé Jean Duns ſurnommé Scot, parce-qu'il étoit Ecoſſois; ce Moine vivoit ſur la fin du treizieme Siècle, & au commencement du quatorzieme; il affecta de combattre toutes les opinions que St. Thomas,

il de ſavoir ſi le Monde pourroit avoir été de tout tems, il ſuffit que nous connoiſſions clairement le contraire? D'ailleurs, qui eſt ce qui ne ſait pas (je parle des gens qui raiſonnent conſéquemment) que Dieu ne peut point changer l'eſſence des choſes: or l'eſſence d'une choſe créée eſt de paſſer du etre non à l'être: il faut donc qu'il y ait eu un tems, où le Monde n'ait pas été, pour pouvoir être créé; donc il n'eſt pas éternel. L'effet ſuit toujours la volonté de Dieu dans les choſes qui ne ſont paint oppoſées à l'eſſence des choſes; mais de même qu'il ne peut faire que St. Thomas n'ait vêcu, de même il ne peut avoir créé une choſe qu'elle n'ait eu un commencement, ni faire par conſéquent qu'elle ait exiſté toujours dans l'éternité antérieure. [52]

Ce que dit St. Thomas pour excuſer une ſotiſe d'Ariſtote, qui ſoutient que Dieu peut faire le mal, eſt auſſi peu ſenſé, que la recher-

avoit ſoutenues, il s'attacha entre pluſieurs à celle par la quelle St. Thomas veut avec raiſon que la Vierge ait été conçûe comme les autres Femmes avec le peché originel; Scot ſoutient le contraire, & ſes raiſons, quelques mauvaiſes qu'elles fuſſent, lui acquirent le titre de Docteur ſubtil qui n'eſt pas cependant comparable à celui de Docteur Angeli-

cherche frivole que nous venons de condamner. Il prétend [53] que Dieu peut faire le mal, parceque dès qu'il le fait le mal ſe change en bien. Je ſuis fâché qu'un auſſi grand Génie que St. Thomas ait cherché à vouloir donner quelque couleur à une erreur auſſi monſtrueuſe quecelle d'Ariſtote: je lui paſſe plus facilement d'avoir ſouvent adopté trop à la legére pluſieurs erreurs Phyſiques de ce Philoſophe.

La

que, qu'on a donné dans l'Ecole à St. Thomas: il faut pourtant convenir que Scot ne manquoit pas d'Eſprit, mais l'envie de critiquer St. Thomas, l'a très ſouvent jetté dans l'Erreur, d'ailleurs il n'avoit ni le jugement ni la ſcience de ce Saint, à qui il n'a manqué que de vivre dans un Siècle plus éclairé que le ſien, pour être un des plus grands hommes du Monde, les fautes mêmes qu'il a commiſes, & les opinions fauſſes qu'il a ſoutenues quelquefois montrent l'étendue de ſon Genie: lorsqu'il erre, on voit toujours dans ſes diſcours beaucoup d'eſprit, & même aſſés d'erudition ſur tout pour un tems où elle étoit ſi négligée.

Scot fut célébre dans l'Univerſité de Paris; s'étant retiré à Cologne, il mourut agé de trente cinq ans. Paul Jove & les ennemis qu'il s'étoit fait parmi les Thomiſtes, ont publié qu'étant attaqué d'une apoplexie, dont on le crut mort, il fut d'abord enterré, & que quelque tems après étant revenu à la Vie, il mourut deſeſperé, ſe rongeant les mains, & ſe fracaſſant la tête contre la pierre de ſon Tombeau. Les

La Morale de St. Thomas me paroît excellente : il eſt, à mon gré beaucoup plus excellent Moraliſte que Phyſicien & Metaphyſicien ; ſes maximes ſont prudentes & ſages ; on y voit régner un caractère de probité, de candeur & de bonté. St. Auguſtin, non content de damner tout le monde, prétendoit que les Payens n'avoient pu faire aucune action vertueuſe, St. Thomas non-ſeulement ſauve

Scotiſtes, ont ſi bien refuté ces contes des Thomiſtes qu'on doit les mettre au rang de ceux que tant d'Ecrivains Catholiques, ont debité ſur la Mort de Luther, & de Calvin. Il faut avouer que la haine Theologique eſt bien terrible, puiſque la mort & le tombeau ne ſauroient en garantir la Memoire de ceux qu'elle pourſuit.

53 Deus peccare non poteſt, quia eſt omnipotens; quamvis Philoſophus (Ariſtoteles) dicat in quarto Topicorum, quod poteſt Deus & ſtudioſus prava agere. Sed hoc intelligitur vel ſub conditione cujus antecedens ſit impoſſible, ut, puta, ſi dicamus quod poteſt Deus prava agere ſi velit. Nihil enim prohibet conditionalem eſſe veram, cujus antecedens & conſequens eſt impoſſibile. Sicut ſi dicatur, ſi homo eſt aſinus, habet quatuor pedes. Vel ut intelligatur quod Deus poteſt quædam agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen ſi ageret bona eſſent. Vel loquitur ſecundum communem opinionem Gentilium, qui homines dicebant transferri in Deos, ut Jovem & Mercurium. *D. Thom.* Q. XXV. Art. 3.

ſauve [54] les Payens qui avoient vêcu ſelon la loi de nature avant Jéſus Chriſt; mais il ſoutient [55] qu'ils ont pu faire des actions très-bonnes & très-louables. On eſt charmé de voir le Théologien, éclairé par le flambeau de la Raiſon & par le ſecours de la Philoſophie, raiſonner d'une maniere conforme aux notions de tout le Genre Humain, & j'oſe dire aux notions évidentes; à quoi penſoit le grand St. Auguſtin, & à quoi penſent aujourd'hui les Janſeniſtes?

En approuvant le ſentiment raiſonnable de St. Thomas, ſur le ſalut des Payens vertueux, je ne ſaurois adopter ſon opinion ſur celui de Trajan. Il a cru [56] que la Divinité, fléchie par les priéres d'un Saint Pontife, avoit tiré cet Empereur des flâmes de l'Enfer. Ignoroit-il, ce grand Saint, que l'Egliſe chante tous les jours, *in inferno nulla eſt*

54 Gentiles perfectius & ſecurius ſalutem conſequebantur ſub obſervantiis Legis, quam ſub ſola Lege Naturali, & ideo ad eas admittebantur: ſicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Sæculares ad Religionem, quamvis absque hoc poſſint ſalvari. *D. Thomas* Part. I. Quæſt. 98. Art. L.

55 Tametſi Infideles divina gratia careant, quia tamen ex infidelitate non corrumpitur totum naturæ bonum, poſſunt aliquid boni operari, quamvis id non ſit meritorium vitæ æternæ . . . .

eſt redemptio? L'avare Acheron ne lâche point ſa proye; tirer une Ame du Purgatoire avec force *Antiennes* & force *Indulgences*, paſſe; mais l'arracher des mains de Belzebut, les Papes avouent eux-mêmes qu'ils n'ont pas ce pouvoir.

§. X.

CARDAN.

Cardan nâquit à Pavie le 24 Sept. de l'année 1501 : c'eſt du moins l'opinion la plus commune, car dans l'Hiſtoire de ſa Vie, qu'il a écrite lui-même, il y a pluſieurs contradictions manifeſtes qui ont été cauſe, que tous les Auteurs ne s'accordent point ſur le tems de ſa naiſſance & de ſa mort. On a peine à comprendre comment un homme a pu être tout

. . . . . Sicut enim habens fidem poteſt aliquod peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam mortaliter peccando: ita etiam Infidelis poteſt aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem infidelitatis. *Idem*, ubi ſupra.

[56] Deus ex liberalitate bonitatis ſuæ eis (Trajano & ſimilibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruiſſent. *Idem*, ubi ſupra.

tout à la fois auſſi ſavant & auſſi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de ſoi-même ſi odieux, que ſi quelqu'un en eut dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit [57] de demander par devant les Juges une réparation authentique, & de le faire condamner à une peine afflictive; il avoue qu'il nâquit porté par ſon Etoile à la faineantiſe, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au menſonge, à l'impudicité, à l'inconſtance, à la trahiſon, &c. ſous le vain prétexte de ſe piquer de ſincérité, il a écrit toutes les folies qu'il

57 Atque hæc corporis & fortunæ ſuæ damna fuerunt; ingenium vero ſi quis inimicus tale illi afinxiſſet, quale ſuum eſſe in Themate natalitio teſtatus eſt, potuiſſet in eum agere merito eâ Lege.

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Deſcribi . . . . . .

Nam ex Venere, Joci, Lunæ ac Mercurii Dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commiſta, animum ſibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, triſtem, inſidiatorem, proditorem, magnum incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, ſuorum oſorem, turpi libidini deditum, ſolitarium, inamœnum, auſterum, ſponte etiam divinantem, zélotypum, obſcœnum, laſcivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam

qu'il avoit faites; peu content de ſe dèshonorer, il a traité ſes parens de la même maniére. Il apprend aux Lecteurs, dès le II. Chapitre de ſa Vie, que ſa mere fit tout ce qu'elle put pour ſe faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui [58]; mais que les remedes qu'elle avoit pris n'ayant pu produire aucun effet, après avoir ſouffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au Monde Cardan, qui avoit déja des cheveux noirs & crêpés [59]. Si heureuſement le Soleil, Venus & Mercure n'euſſent point

his cum quibus aſſidue verſabatur. Neque profecto dubium eſt apud me, quin ipſe talis eſſet, qualis omnibus aliis ſe conſpiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores ſibi a Natura fuiſſe inditos, non hic modo, ſed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuiſſe cenſeri poſſit; & qui penitiſſime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epithetorum farragine remoram fuiſſe deprehendat; ut mittam aliorum etiam graviſſimorum Virorum judicia, qui Cardanum miras de ſe ipſo fabulas conciaſſe & inſanienti proximum vixiſſe non perperam aſſerunt. *Gabriel. Naudæi* de Cardano Jud.

[58] Tentatis, ut audivi, abortivi medicamentis fruſtra, ortus ſum anno 1508. Kal. Oct. hora noctis prima, non exacta, ſed paulo magis dimidia, & tamen beſſe minore. *Cardan.* de Vitâ Propr. Cap. XI. pag 7.

[59] Et neque hic, neque locus Lunæ, nec aſcendentis eſt idem, nec aſpicit Virginis penultimam partem, de-

point été dans les Signes humains, c'étoit fait du pauvre Cardan ; il ſeroit né monſtrueux, & c'eſt lui qui nous aſſûre ce fait. Il en fut quitte pour naître avec une chevelure à la Moreſque ; mais la maligne influence de ſa Conſtellation lui joua un mauvais tour, dont-il ne s'apperçut que lorſqu'il eut atteint l'âge de puberté. Il fut au deſeſpoir de découvrir qu'il avoit été affligé aux parties [60] génitales : cependant il falut qu'il prît patience, & depuis l'âge de vingt & un an juſqu'à celui de trente & un, il fut obligé de s'ab-

bui eſſe monſtroſus, imo facile erat ut diſcerptus ex ventre matris prodirem, a quo parum abfui. Natus ergo, imo a matre extractus, tanquam mortuus, cum capillis nigris & criſpis, recreatus balneo vini calidi, quod alteri potuiſſet eſſe pernicioſum, mater conflictata perpetuis tribus diebus in partu, ſuperſtes evaſi tandem. *Id.* ibid. pag. 8.

[60] Cæterum ut ad rem redeam, cum Sol & maleficæ ambæ, & Venus & Mercurius eſſent in Signis humanis, ideo non declinavi a forma humana ; ſed cum Jupiter eſſet in aſcendente, & Venus totius Figuræ Domina, non fui oblæſus, niſi in genitalibus, ut a 21 anno ad 31 non potuerim concumbere cum mulieribus, & ſæpius deflerem ſortem meam, cuique alteri propriam invidens. *Id.* ibid. pag. 8.

s'abſtenir du commerce des femmes, ce qui le chagrinoit fort; enfin le charme ceſſa, & il ſe maria. Lorſqu'il fut en ménage, s'il gagna du côté des plaiſirs de l'amour, il eut pluſieurs nouvelles inquiétudes; il étoit ſi pauvre qu'il étoit obligé pour vivre de faire des Almanachs [61]. Quoiqu'il fût Médecin, il ne gagnoit rien: ſa pauvreté ne l'empêchoit pas cependant d'aimer le jeu; il joua un jour les nippes de ſa femme, & qui pis eſt, il les perdit. L'état malheureux où il étoit, ne lui fit pourtant rien faire qui fût indigne de

[61] Alea diverſa, oppignoratis ornamentis uxoris & ſuppellectile, ut mirum ſit omnibus potuiſſe carere præſidiis: magis, non mendicare carentem: magis, adhuc nil admiſiſſe, ne cogitaſſe quidem indignum aut majoribus meis, aut virtute, aut honoribus quibus antea decoratus eram & in poſterum florui, ſed æquo animo tuliſſe omnia: hæc quindecim annis perpetuis, nec interim munere aſſidentis Medici perfrui voluiſſe. Verum dices, qua ratione? An docuiſti privatim? Non. An mutuo accepiſti ſine pignore? Non. An rogaſti quemquam ut dono daret? Non. Neque inveniſſem puto, & puduiſſet me. An forſan victum attenuaſti? Neque illud. Quid ergo? Ephemerides ſcribebam, in Scholis à platinis publice docebam: medendo aliquid colligebam, domeſtici ferme ſinguli muneri quæſtuoſo ad dicti erant, *Id.* ibid. Cap. XXV. pag. 94.

de ſes ancêtres : c'eſt lui qui nous aſſûre toutes ces particularités ; mais je ne ſai ſi l'on peut y ajouter croyance aveuglément ; car, malgre ſa prétendue ſincérité, Naudé [62] le convainc d'être un grand & inſigne menteur. Cardan ſe vantoit qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire Grecque & Latine ; qu'il en avoit eu l'intelligence par une eſpèce de miracle, en ce qu'ayant acheté les Oeuvres d'Apulée d'un homme qu'il ne conoiſſoit point, le lendemain il ſçut parfaitement le

[62] Sed cum veritatis amore nihil unquam antiquius ſibi fuiſſe contendat, & ex conſequenti frequenter in illas voces prorumpat : nunquam me mentitum eſſe memini : ergo jam ſecurus de mendacii ſuſpicione, ut qui in veritatis ſtudio conſenuerim, & ſimiles alias quæ in ejus Libris paſſim occurrunt ; ego contra mendaciſſimum illum fuiſſe deprehendi, & ab hoc vitio, reliqua demum velut e fonte promanaſſe, quæ a nonnullis deliramenta vocantur, non levibus de cauſis exiſtimo. Hoc autem ne quis a me dictum hoc inconſulte fuiſſe, quoniam res eſt magni momenti, ſibi perſuadeat ; en ſignatis tabulis ipſum confirmo, quarum fidem ne Cardanus ipſemet, ſi nunc vivat, elevare merito poſſit. Quippe cum Capite XII. de propria Vita dixiſſet : *Grammaticam nunquam didici, ut neque Græcam aut Gallicam, aut Hiſpanicam Linguam, ſed uſum ſolum mihi neſcio quo modo tributum :* & antea Cap. IX. aſſeruiſſet ſe miraculo adjutum fuiſſe ad intelligendam Linguam La-

le Grec & le Latin. Pour connoître, dit Naudé, la vérité de cette belle hiſtoire, il n'y a qu'à faire attention que Cardan aſſûre en termes précis, dans un autre endroit, qu'il avoit étudié la Grammaire & la Dialectique depuis l'âge de 23. juſqu'à 25. ans.

Ce menſonge évident de Cardan diſpenſe le Lecteur d'ajouter foi à ce qu'il conte des prétendues révélations qu'il avoit, ſoit en dormant, ſoit en veillant. Il rapporte, d'un grand air de confiance, qu'il étoit averti par

tinam, quale tandem fuerit miraculum iſtud Capite XXXXI. ſic explicat: *Quis fuit ille qui mihi vendidit Apulejum, jam agenti, ni fallor, annum 20, Latinum, & ſtatim diſceſſit; ego vero qui eo uſque neque fueram in Ludo litterario niſi ſemel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emiſſem, quod eſſet auratus, poſtridie evaſi qualis nunc ſum in Lingua Latina, nec non Græcam, quaſi ſimul & Gallicam & Hiſpanicam accepi, dumtaxat ut Libros intelligam, ignarus ſermonis & narrationum & regularum Grammaticæ prorſus.* Hoc autem quam ſit veritati conſentaneum declarant verba illa ex Opuſculo de Libris propriis, quod ſub finem Librorum de *Sapientia* & de *Conſolatione* reperitur; *interim vero Grammaticæ & Dialecticæ operam dabam*, (circa videlicet annum ætatis ſuæ 23. nam circa 35. addiſcendæ Linguæ Græcæ ſedulo operam impendit), *unde præſenti*, inquit, *anno, nimia intentione ſtudii Græcarum Litterarum labefactus, nihil ardui molitus ſum:* ſubjungitque paulo

par des ſonges [63] des biens ou des maux qui devoient lui arriver, & même des événémens les plus médiocres; il avoit encore une autre reſſource plus jolie [64], & plus divertiſſante pour connoître l'avenir. En examinant ſes doigts, tous les ſecrets du Ciel lui étoient dévelopés: s'il lui devoit ſurvenir quelque infortune, il appercevoit ſur l'ongle du doigt du milieu une tache noire: ſi c'étoit un bonheur, la tache étoit blanche & paroiſſoit au pouce: ſi c'étoient des richeſſes, c'étoit au ſecond doigt; ſi cela regardoit les Belles-Lettres, la tache ſe montroit ſur l'ongle du petit. La main de Cardan reſſembloit, ſi on veut l'en croire, à ce fameux Bouclier [65] que Venus donna à Enée, & ſur lequel on voyoit tous les événemens futurs de l'Empire Romain.

Un

poſt, *Librum Micylli in Epitomen redegi, quem conjunxi Libro de Græcæ Litteraturæ Inſtitutione.* Gabr. Naud. de Card. Judic.

63 Omnium quæ mihi eventura ſunt imaginem video per ſomnium, neque unquam, auſim ferme dicere, vere autem dicere poſſum, meminiſſe quod quicquam boni aut mali vel mediocris mihi evenerit, de quo prius, & raro ante multum, non fuerim per ſomnium præmonitus. *Cardan.* de Rer. Variet. Lib. VIII. Cap. 43.

64 Eorum quæ mihi eventura ſunt, quanquam ſint

Un homme qui debite de pareilles extravagances, doit-il être mis au rang des Philoſophes? Eh pourquoi n'y ſeroit-il pas placé, & même avec diſtinction? les hommes ne ſont-ils pas approchant les mêmes aujourd'hui qu'ils étoient il y a deux mille ans? n'ont-ils pas regardé Pythagore comme un Perſonnage au-deſſus de l'humanité? Les viſions de Cardan n'ont rien de plus extraordinaire & de plus inſenſé que les métamorphoſes differentes de Pythagore. Le Philoſophe Grec, malgré ſes opinions ridicules, ne laiſſa pas que de pénétrer dans bien des Secrets de la Nature; il eut d'excellentes qualités, de grands talens & de vaſtes connoiſſances. Cardan fut doué des mêmes dons; ſes Livres quoiqne diffus & quelquefois obſcurs, ſont remplis d'excellentes choſes

perexigua, veſtigia in unguibus apparent: nigra & livida malorum in medio digito: felicium alba & ad honores in pollice: ad divitias in indice: ad ſtudia & res majoris momenti in annulari: ad exiguas inventiones in minimo; coacta, res firmas. *Id.* ibid.

65 — — Clypei non enarrabile textum,
Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus, venturique inſcius ævi,
Fecerat Ignipotens . . . . . .
Virgil. Æneid. Lib. VIII.

ſes. Lorsqu'il parle comme Aſtrologue & comme Devin, il extravague ; mais dès qu'il n'eſt que ſimple Phyſicien, il raiſonne presque toujours d'une maniére ſavante, profonde, & même agréable. Ses Livres *De Subtilitate*, malgré la critique qu'en a fait Scaliger, ſont encore goûtés par bien de véritables Savans; ceux *De Rerum Varietate* ne ſont point mépriſables. Si Cardan fût né dans

[66] Hippocrate naquit dans l'isle de Cos, la premiere année de la quatrevintieme olimpiade, l'an de Rome 294. Il eſt regardé par tous les habiles medecins comme le créateur de la bonne medecine; nous avons encore beaucoup d'ouvrages de lui, qui montrent ſon grand jugement & ſa longue & ſcavante experience; c'étoit principalement ſur ces deux qualités qu'Hippocrate fondoit la medecine : „l'art eſt long à acquerir „*dit-il*, dans ſon premier axiome, la vie eſt courte le ju„gement difficile, & les épreuves qu'on fait très ſouvent „dangereuſes, *ars longa, vita brevis, judicium difficile, experimentum periculoſum:* combien de ſages avis pour les medecins dans ce peu de paroles! Nous avons deux différentes traductions latines des ouvrages d'Hippocrate. La premiere eſt de Marcus Fabius Calvus, la ſeconde eſt d'Anutius Foeſius.

Hippocrate penſoit, que ce que l'on appelloit ame dans les hommes, & dans l'univers, & à quoi l'on donnoit le nom d'immortel n'étoit que la chaleur innée, *Δοκεει δε μοι ὁ καλεομενος θερμος αθανατον τε ειναι καὶ*

dans un autre tems, & qu'il eût pu secouer entiérement le joug de la Philosophie Péripatéticienne sous lequel il gémissoit, ainsi que tous les Savans de son tems, il auroit été fort loin : il avoit un génie vaste, hardi; il n'y a qu'à jetter les yeux sur son commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, [66] & sur le grand nombre d'Ouvrages qu'il a écrits, pour connoitre sa prodigieuse érudition.

Cardan

νοειν παντα, καὶ ορην καὶ ακȣειν, καὶ ειδεναι παντα, καὶ τα οντα, καὶ τα μελλοντα ἐσεσθαι. *Quod calidum vocamus, id mihi immortale esse videtur; cunctaque intelligere, videre, audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura. Hippocrat. de carn. pag. 249.*

Après Hippocrate, Galien & Celse furent chez les anciens les plus grands & les plus celebres medecins, dont les ouvrages nous restent aujourd'hui. J'ai parlé de Galien, dans l'article d'Averoës; quant à Celse, il vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de Tibere, nous avons encore de lui huit livres sur la medecine: la meilleure édition, qu'on en ait donnée est celle qui fut faite à Amsterdam en 1687, avec les notes de divers scavans ramassées par Mr. d'Almeloven. L'on a donné depuis quelque tems à Paris une très bonne traduction françoise de l'ouvrage de Celse. Quintilien parle beaucoup de ce scavant medecin, qui avoit aussi écrit sur la rhétorique. Moreri dit, que Quintilien loue Celse; mais ce rheteur aucontraire le blame très souvent, au sujet de ce qu'il avoit écrit sur l'éloquence & les arts, il

Cardan paſſe chez bien des gens pour avoir cru l'Ame mortelle, quoiqu'il ait publié un Livre ſur ſon immortalité; ils pretendent que, dans la plûpart de ſes autres Ecrits, il découvre ſes ſentimens, & qu'il avoit compoſé un Ouvrage ſur la matérialité de l'Ame, qu'il ne montroit qu'à ſes amis. Le Jéſuite Théophile Regnaut le range au rang des Athées & le fait Chef de ceux de la ſeconde claſſe

le traire même d'eſprit mediocre. Avant que de citer Quintilien, remarquons que Mr. le Clerc, qui avoit corrigé l'édition de Moreri, y a laiſſé cette faute groſſière, ainſi qu'un million d'autres. C'eſt une choſe étonante que l'inexactitude & les fautes groſſieres, qu'on trouve dans toutes les vaſtes compilatons, auxquelles on a donné le nom de Dictionnaires, celui de Bayle eſt le ſeul qui merite d'être eſtimé. Auſſi doit il moins être conſidéré comme un dictionnaire, que comme un recueil de ſçavantes diſſertations, rangées par ordre alphabetique, pour la commodité des lecteurs. Revenons aux reproches que Quintilien fait a Celſe. „Cornelius „Celſus, *dit il*, ne s'éloignoit pas du ſentiment de ces „Sophiſtes, il diſoit que l'orateur ne cherche que le vrai-„ſemblable: en effet, ajoute-t-il, ce n'eſt pas la „bonne conſcience, mais le gain de la cauſe qui fait la „gloire & l'avantage des plaideurs. S'il en étoit ainſi „ne ſeroit-ce pas le comble de la mechanceté de prê-„ter à la mechanceté humaine des armes, pour favoriſer „l'injuſtice: c'eſt aux auteurs d'un pareil ſentiment à

claſſe. On ne peut nier véritablement que les Ouvrages de ce Philoſophe ne ſoient remplis de choſes très condamnables ; mais je le crois plus viſionaire qu'Athée. Il en étoit de ſes ſentimens ſur la nature de Dieu & ſur celle de l'Ame, comme des autres Queſtions abſtraites qu'il traitoit; il ſe laiſſoit emporter au feu de ſon tempérament, & ſuivoit les impreſſions d'une eſpèce de fanatiſme, dont-

„montrer comment ils peuvent en ſauver les dangereu. „ſes conſequences. " *Conſenſiſſe autem illis ſuperioribus videri poteſt etiam Cornelius Celſus cujus hæc verba ſunt:* orator ſimile veri tantum petit, *deinde paulo poſt:* non enim bona conſcientia, ſed victoria litigantis eſt præmium. *Quæ ſi vera eſſent, peſſimorum hominum foret, hæc tam pernicioſa nocentiſſimis moribus dare inſtrumenta, & nequitiam præceptis adjuvare. Sed illi rationem opinionis ſuæ viderint. F. Quint. Inſt. orat. lib. 2. cap. 15.* Ajoutons encore un autre paſſage à ce premier, pour mieux faire ſentir la faute de Moreri. „Cornelius Cel„ſus avec un eſprit mediocre a non ſeulement embraſſé „tous les beaux arts, mais il nous a donné encore des „preceptes, ſur la maniere de faire la guerre, ſur la vie , champêtre & ſur la medecine." Cum etiam Cornelius Celſus mediocris vir ingenii non ſolum de his omnibus conſcripſerit artibus; ſed amplius rei militaris, & ruſticæ etiam, & medicinæ præcepta reliquerit. Fab. Quintil. inſtit. orator. Lib. XII. Cap. XI.

dont il étoit aſſez ſouvent agité. Comment peut-on croire qu'un homme qui ajoutoit foi aux ſuperſtitions les plus marquées, & qui pratiquoit certaines dévotions avec autant de reſpect que la Dévote la plus ſcrupuleuſe, fût perſuadé de la mortalité de l'Ame? Il raconte [67] qu'ayant trouvé dans les Manuſcrits de ſon Pere, que ſi quelqu'un prioit la Vierge à genoux le 1. d'Avril, à 8. heures du matin, & diſoit à ſon honneur un *Pater* & un *Ave*, il obtiendroit ce qu'il demanderoit; il ſe ſervit de ce remede & fut délivré quelque tems après d'une incommodité. Il ajoute que depuis il avoit eu recours pluſieurs fois au même expédient, & qu'il s'en étoit parfaitement bien trouvé, ayant été délivré de la goute.

Je

[67] Legeram in Collectis a Patre meo, ſi quis horâ matutinâ octavâ Kal. Aprilis, exoraret Virginem Sanctam, ut Filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjectâ Oratione Dominicâ, nec non Salutatione Virginis Angelicâ, obtenturum quod petierit; obſervavi diem, horamque, peregi ſupplicationem, & non tunc ſtatim, ſed Die Corporis Chriſti, eodem anno, liberatus prorſus ſum. Sed & alias multo poſt, memor facti pro podagrâ ſupplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum, qui liberati erant) & multum profuit: inde etiam ſanatus ſum; ſed in hoc auxiliis

Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous penſez qu'un homme qui croit être guéri d'une maladie, en priant le 1 d'Avril, plutôt qu'un autre jour, ſoit bien perſuadé de la mortalité de l'Ame? On pourroit dire que cette hiſtoire eſt un de ces menſonges que Cardan a mis dans ſes Ouvrages, pour les rendre auſſi ſinguliers, qu'il l'étoit lui-même; mais il y a des preuves évidentes dans ſa Vie, qu'il étoit réellement très attaché au culte des Saints & des Images; il refuſa d'aller en Dannemarck, & d'avoir du Roi une penſion aſſez conſidérable, parce qu'il [68] prévoyoit qu'il ſeroit obligé, pour être heureux dans ce Royaume, d'embraſſer le Proteſtantiſme.

Il faut donc attribuer les ſentimens différens & oppoſés qu'on trouve dans Cardan, au

etiam Artis uſus ſum. *Candan.* de Vita Propria, Cap. XXXVII. pag. 159.

[68] Eram etiam inſinuatus ab anno 1542. in amicitiam Principis Iſtonii, qui aliquid dedit, plura dabat quæ nolui accipere, ſed poſt ætatem redii ad profitendi munus, & ſequenti anno, inſtante Andrea Veſælio Viro clariſſimo, & amico noſtro, oblata eſt conditio 8co, Coronatorum in ſingulos annos a Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impenſam ſuppeditaret, non ſolum ob Regionis intemperiem, ſed quod alio Sacrorum modo conſueviſſent: ut vel ibi male acceptus

au Livre qu'il avoit écrit ſur l'immortalité de de l'Ame, plutôt à des mouvemens de Philoſophie Epicurienne, qu'à une véritable conviction. Comment auroit il pu être le maitre de réprimer entiérement les ſaillies de ſon imagination, puisque pour en diminuer la fougue & l'impetuoſité, il étoit obligé de ſe faire du mal; & que la douleur lui étant beaucoup plus ſupportable, il ſe mordoit les levres, ou ſe rordoit les doigts, pour détourner les eſprits [69] qui ſe portoient avec trop de violence au Cerveau. Un Capucin ſe feſſe & s'écorche le derriére pour amortir

futurus eſſem, vel patriam Legem meam, majorumque relinquere coactus. *Id.* ibid. Cap. IV. pag. 20.

[69] Fuit mihi mos (de quo plures admirabuntur) ut cauſas doloris, ſi non haberem, quærerem, ut dixi de podagra: unde plerumque cauſis morbificis obviam ibam. (Ut ſolum devitarem quantum poſſem vigilias) quod arbitrarer voluptatem conſiſtere in dolore præcedenti ſedato: ſi ergo voluntarius ſit facile ſedari poterit; & quoniam experior me nunquam poſſe prorſus carere dolore, & ſi modo contingat, ſubit in animum impetus quidam adeo moleſtus, ut nihil poſſit eſſe gravius ut multo minus malus ſit dolor, aut doloris cauſa, in qua nulla prorſus ineſt turpido, periculumve. Itaque ob hoc, morſum labii, & digitorum contorſionem, & compreſſionem cutis, ac tenuis muſculi bra-

tir la concupiſcence de la chair: Cardan ſe maltraitoit, pour diminuer la fougue de ſon génie; voilà deux perſonnes qui employent le même remede pour des maux bien différens.

Je ſuis aſſûré que Cardan ne ſe fût pas fouetté pour appaiſer les deſirs laſcifs; car parmi les quatre grands chagrins qu'il a eſſuyés dans ſa vie [70], il compte l'abſtinence du Beau-Sexe, & la chaſteté forcée qu'il fut obligé de garder, jusqu'à trente & un an, attendu le mauvais tour que les Aſtres avoient joué à ſes parties génitales. Les trois autres vin-

chii ſiniſtri, uſque ad lacrymas, excogitavi: quo præſidio ſine calumnia adhuc vivo. Natura alta loca timeo, quanquam latiſſima, & ea ubi ſupicionem rabiei Canis habuerim. Laboravi interdum etiam amore heroico, ut me ipſum trucidare cogitarem; verum talia etiam aliis accidere ſuſpicor, licet hi in Libros non referant. *Id.* ibid. Cap. VI. pag. 30.

[70] In univerſum quatuor fuere extrema pericula, id eſt in quibus niſi occurriſſem de vita actum eſſet: ſubmerſionis primum, Canis rabidi ſecundum, caſus cementi tertium, minus, quia non inchoatum, rixa denique in domo Nobilis Veneti; totidem maxime impedimenta & detrimenta, primum concubitus, ſecundum mortis ſævæ filii, tertium carceris, quartum improbitatis filii natu minoris. *Id.* ibid. Cap. XXX. pag. 116.

vinrent, 1. de la mort ignominieuſe de ſon fils aîné, qui fut pendu pour avoir empoiſonné ſa femme: 2. de la priſon dans laquelle, lui Cardan, fut enfermé quelque tems; 3. des débauches & de la mauvaiſe conduite du plus jeune de ſes fils. Il ſemble que tout ce qui arrivoit d'extraordinaire à Cardan dût ſe rapporter au nombre quatre; car il fait auſſi mention de quatre dangers éminents qu'il courut: il parle entre autres d'une querelle qu'il eût dans la Maiſon d'un Noble de Veniſe; il lui arriva dans cette Ville une affaire qui ne lui fait guère d'honneur. Un jour de la Vierge [71], jour à la vertu duquel il avoit tant de foi & de croyance, il joua avec un fripon; il fit la même choſe le lendemain, & acheva de perdre ſon argent. Ayant reconnu que les cartes étoient pré-

[71] Cum Venetiis eſſem, Natali Virginis, pecuniam alea amiſi, ſequenti die reliquum. Eram autem in domo Colluſoris, cumque animadvertiſſem chartas eſſe adulterinas, pugione ipſum vulneravi in facie, tenuiter tamen: aderant præſentes duo ejus familiares adoleſcentes; & duæ haſtæ laqueatibus affixæ, & janua domus clave concluſa: ſed ego ubi, pecuniam omnem tam ſuam quam propriam abripuiſſem, ac veſtes meas, tum annulos quos pridie perdideram, ſequenti ab initio victor recuperaſſem, domumque per puerum meum jam

préparées & qu'il avoit été dupé, il donna un coup de ſtilet dans le viſage du filou, ſe fit rendre non-ſeulement ſon argent, mais le força d'y ajouter le ſien ; cependant touché du ſang qui ſortoit de ſa bleſſure il lui en rendit une partie.

Il étoit juſte que le genre de mort de Cardan répondit à la façon dont il avoit vecu ; on dit, qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il ſe laiſſa mourir de faim, pour ne pas nuire à ſa reputation & à celle de l'Aſtrologie. Mr. de Thou rapporte [72] ce fait comme un bruit public, & il n'en aſſûre point l'authenticité ; Scaliger [73] s'explique en termes précis, & quoiqu'il ait été ennemi de Cardan, il ſemble que ſi ſa folie n'avoit pas été avérée & connue de tout le monde, il n'auroit pas oſé aſſûrer qu'il ne pre-

emandaſſem, partem pecuniæ ſponte abjeci quod illum vulneratum viderem. *Id.* ibid. pag. 112.

[72] Eodem quo prædixerat anno & die, videlicet XI. Kal. Oct. defecit, ob id, ne falleret, mortem ſuam inedia acceleraſſe creditus, *Thuan.* Libro LXII.

[73] Quanquam jam octogenario major, ne Artem contumeliæ exponeret, inediâ conſtituit mori . . . . res nota eſt, neque noſtrum eſt mentiri. *Scaliger.* Prolog. ad Manil.

diſoit que ce que tout le public ſavoit parfaitement.

§. XI.

MONTAGNE.

Dans le tems que tous les Philoſophes ſembloient être beaucoup plus occupés à commenter les Ouvrages d'Ariſtote, qu'à rechercher la vérité : & que la Philoſophie Péripatéticienne avoit autant de crédit que la Religion, les Ouvrages du Philoſophe Grec allant preſque de pair avec les Livres Sacrés, un ſage Pyrrhonien oſa le premier s'oppoſer à la prévention publique. Montagne Gentil-homme François, vainquit les Pré-

74 Je ne ſçai pas pourquoi je n'acceptaſſe autant volontiers, ou les Idées de Platon, ou les Atomes d'Epicurus, ou le Plein & le Vuide de Leucippus & Democritus, ou l'Eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximandre, ou l'Air de Diogenes, ou les Nombres & la Symmetrie de Pythagoras, ou l'Infini de Parmenides, ou l'Un de Muſeus, ou l'Eau & le Feu d'Appollodorus, ou les parties ſimilaires d'Anaxagoras, ou la diſcorde & amitié d'Empedocles, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confuſion d'advis & de ſentences, que produit cette belle Raiſon humaine par ſa certitude & clairvoyance, en tout ce de quoi elle ſe

Préjugés. Soit par la force de ſon génie ſoit par l'étude qu'il fit des Anciens, il comprit qu'Ariſtote n'avoit été qu'un [74] ſimple mortel, ſujet comme les autres hommes à faire des fautes : il alla plus loin : il ſe démontra à lui-même que ce Grec en avoit fait pluſieurs; il oſa les lui réprocher dans un tems où cela paſſoit pour un attentât énorme. S'étant affranchi de l'eſclavage du Péripatétiſme, il inventa une nouvelle maniére de philoſopher, qui tenoit aſſez de celle de Sénéque; il écrivit ſes *Eſſays*, Livre qui ne peut être aſſez loué par les honnêtes gens, & aſſez lu par les Philoſophes. On y voit partout le caractère d'un homme raiſonnable qui aime la vertu, mais qui ne la rend point in-

mesle, que je feroy l'opinion d'Ariſtote ſur ce ſubject des Principes des choſes naturelles : lesquels Principes il bâtit de trois pièces, Matiére, Forme & Privation. Et qu'eſt il plus vain que de faire l'inanité même cauſe de la production des choſes qui ſont ? Cela toutefois ne s'oſeroit ébranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'Autheur de l'Ecole, des objections étrangeres : ſon autorité, c'eſt le but au-delà duquel il n'eſt pas permis de s'enquérir. *Eſſais de Montagne*, Liv. II. Ch. XII. pag. 252.

impraticable comme les Stoïciens: qui propoſe ſes ſentimens d'une maniere modeſte: qui n'exige point d'être cru comme un Oracle: qui doute des choſes qu'il ne peut comprendre [75]: qui ne ſe rend entiérement qu'à l'evidence, à la démonſtration; & qui ſait parfaitement les raiſons & les cauſes qui doivent fonder une incertitude raiſonnable.

La modeſte retenue de Montagne lui a attiré pluſieurs Adverſaires, les Dévots toujours auſſi déciſifs que hargneux & bilieux, l'ont injurié groſſiérement. Deux Philoſophes ſont tombés dans un défaut auſſi grand Mallebranche & Nicole ſe ſont déchaînés non ſeulement contre les Livres de Montagne,

75 Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choſes, c'eſt que les communes impreſſions on ne les efface jamais, on n'en ſonde point le pied, où git la faute, ou la foibleſſe: on ne debat que ſur les branches: on ne demande pas ſi cela eſt vrai; mais s'il a été ainſi, ou ainſi entendu. On ne demande pas ſi Galen a rien dit qui vaille; mais s'il a dit ainſi, ou autrement. Vrayement c'étoit bien raiſon que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos créances, s'étendit juſques aux Ecoles & aux Arts. Le Dieu de la Science Scholaſtique c'eſt Ariſtote: c'eſt Religion de debattre de ſes Ordonnances, comme

tagne ; mais même contre ſa perſonne. Le ſage la Bruyére, Auteur unique dans ſon genre, bien ſouvent imité & jamais égalé, a défendu Montagne [76], & l'a bien vangé des critiques de ces deux Ecrivains. Le Public a ſouſcrit à ſon jugement ; chez tous les gens de goût il n'y a aujourd'hui qu'une ſeule voix ſur le mérite des Ouvrages de cet ingénieux Philoſophe. L'on peut dire, avec Mr. Coſte : [77] „Tous les bons „Eſprits ſont d'accord depuis longtems ſur „le mérite des Eſſais de Montagne : il eſt „inutile d'en faire l'éloge dans les formes, „ni d'entrer dans la diſcuſſion des critiques „qu'on en a faites : on ne pourroit rien „dire de nouveau ſur le prémier Article, & „ceux

de celles de Lycurgus à Sparte. Sa Doctrine nous ſert de Loi magiſtrale : qui eſt à l'avanture autant fauſſe que une autre. *Id.* libid.

[76] Deux Ecrivains, dans leurs Ouvrages, ont blamé Montagne, que je ne crois pas, auſſi-bien qu'eux, exemt de toute ſorte de blame. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere ; l'un ne penſoit pas aſſez, pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup, l'autre penſe trop ſubtilement, pour s'accommoder de penſées qui ſont naturelles. *Caract.* ou Mœurs de ce Siècle Tom. I. pag. 156.

[77] Préf. ſur les Eſſais de Montagne.

„ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque ap-„plication, ſeront aiſément convaincus du „peu de ſolidité de la plûpart de ces cri-„tiques."

Les doutes de Montagne ſont toujours conformes à la ſaine raiſon, qui conſidére de tous les côtés une opinion avant de l'adopter. Et c'eſt avec raiſon que ce ſage philoſophe examinant combien il y a de choſes douteuſes ſe moque des dogmatiques. Je ne dirai pas, comme le Pere Mallebranche [78], „Que

[78] Récherche de la Vérité. Part. I. Chap. VI.

[79] C'eſt pitié que nous pippons de nos propres ſingeries & inventions.

Quod finxere timent . . . . .

comme les enfans, qui s'effrayent de ce même viſage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagnon: *Quaſi quicquam infelicius ſit homine, cui ſua figmenta dominantur;* c'eſt bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer ceux que nous avons faits. Auguſte eut plus de Temples que Jupiter, ſervis avec autant de religion & créance de miracles. Les Thaſiens, en récompenſe des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Ageſilaus, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canoniſé. Votre Nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir, de faire Dieu qui bon lui ſemble? faites-en, pour voir, l'un d'entre vous, & puis quand j'aurai veu comme il s'en ſera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre.

„Que peut-on penſer d'un homme qui con-
„fond l'Eſprit avec la Matiére, qui rapporte
„les opinions les plus extravagantes des Phi-
„loſophes ſur la Nature humaine ſans les
„mépriſer . . . . . qui ne voit pas la
„néceſſité de l'immortalité de nos Ames, &
„qui penſe que la Raiſon humaine ne peut
„la connoître?"

Montagne penſoit [79] ſenſement comme St. Thomas, & comme pluſieurs autres Peres de l'Egliſe avoient penſé. „Parmi les phi-

L'homme eſt bien inſenſé: il ne ſauroit forger un Ciron & forge des Dieux à douzaines! Oyez Triſmégiſte louant notre ſuffiſance: de toutes les choſes admirables a ſurmonté l'admiration, que l'Homme ait pu trouver la Divine Nature & la faire. Voici des argumens de l'Ecole même de la Philoſophie:

Noſſe cui Divos & Cœli Numina ſoli
Aut ſoli neſcire datum . . . . . .

Si Dieu eſt, il eſt Animal: S'il eſt Animal, il a ſens; & s'il a ſens il eſt ſubject à corruption. S'il eſt ſans Corps, il eſt ſans Ame, & par conſéquent ſans action: & s'il a Corps, il eſt périſſable. Voilà pas triomphe? Nous ſommes incapables d'avoir fait le Monde: il y a donc quelque Nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce ſeroit une ſotte arrogance de nous eſtimer la plus parfaite choſe de cet Univers: il y a donc quelque choſe de meilleur; cela c'eſt Dieu. Quand

„philoſophes, *dit Lactance*, aucun d'eux n'a „connu la veritable nature de l'ame, ſavoir „qu'elle ne meurt pas, parce que les hom„mes ne peuvent avoir une juſte idée de la „nature de l'ame ſans la revelation."

St. Thomas eſt encore plus précis ſur cette queſtion. „Il a été neceſſaire, dit-il, „que l'eſprit humain fut élevé par la foi à la „connoiſſance de pluſieurs choſes, qui ſont „trop élevées pour qu'elles puiſſent être com-

„pris

vous voyez une riche & pompeuſe demeure, encore que vous ne ſachiez qui en eſt le Maître, ſi ne direz-vous pas qu'elle ſoit faite pour des Rats; & cette divine ſtructure que nous voyons du Palais céleſte, n'avons-nous pas à croire, que ce ſoit le Logis de quelque Maître, plus grand que nous ne ſommes? Le plus haut eſt-il pas toujours le plus digne? & nous ſommes placés au plus bas. Rien ſans Ame & ſans Raiſon ne peut produire un Animal capable de Raiſon: le Monde nous produit; il a donc Ame & Raiſon. Chaque part de nous eſt moins que nous: nous ſommes part du Monde; le Monde eſt donc fourni de ſageſſe & de raiſon, & plus abondamment que nous ne ſommes. C'eſt belle choſe que d'avoir un grand Gouvernement: le Gouvernement du Monde appartient donc à quelque heureuſe Nature. Les Aſtres ne nous font point de nuiſance: ils ſont donc pleins de bonté. Nous avons beſoin de nourriture, auſſi ont donc les Dieux, & ſe paiſſent des vapeurs deçà bas. Les Biens mondains ne ſont pas biens

„priſes par la raiſon ; & parmi ces choſes „on doit mettre principalement ce que la „Religion nous apprend des biens ſpirituels „& éternels après la mort. Car il y a dans „ces biens éternels pluſieurs choſes qui ex„cedent la portée de la raiſon humaine.

Il n'y a rien de ſi clair que ce que dit St. Thomas. Or la doctrine de St. Thomas eſt celle de l'Egliſe. Montagne a donc pu dire, que ſans la revelation la nature de l'ame nous ſeroit incon-

à Dieu : ce ne ſont donc pas biens à nous. L'offenſer & en être offenſé ſont également témoignages d'imbécillité ; c'eſt donc folie de craindre Dieu. Dieu eſt bon par ſa nature, l'homme par ſon induſtrie ; qui eſt plus ? La Sageſſe divine, & l'humaine Sageſſe, n'ont autre diſtinction, ſinon que celle-là eſt éternelle : or la durée n'eſt aucune acceſſion à la Sageſſe ; parquoi nous voilà compagnons. Nous avons vie, raiſon, & liberté, eſtimons la bonté, la charité & la juſtice : ces qualités ſont donc en lui ; ſomme, le bâtiment & les débatiment, les conditions de la divinité ſe forgent par l'homme ſelon la relation à ſoi ; quel patron & quel modèle ! Etirons, élevons & groſſiſſons les qualités humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme, & encore, & encore,

. . . . Non ſi te ruperis, inquit.

Montagne, ibid. pag. 240.

connue, puis qu'il ne répétoit que ce que [80] Lactance & St. Thomas [81] avoient dit.

§. XII.

François Bacon.

Le fameux François Bacon de Vérulam, Vicomte de St. Alban, Grand-Chancelier d'Angleterre, rendit à ſa Patrie le même ſervice que Montagne à la ſienne : il fut comme lui le premier deſtructeur des chiméres Scholaſtiques ; & quoiqu'il vécût dans un tems où l'on ignoroit l'art de bien écrire, & où l'on ne connoiſſoit d'autre Philoſophie que celle d'Ariſtote, rendue tout-à-fait abſurde par les viſions & les explications ridicules de ſes Commentateurs, il trouva le moyen d'être grand Philoſophe & excellent Hiſtorien. Son Hiſtoire de Henri VII.

[80] Nemo enim vidit quod eſt veriſſimum, & naſci animas & non occidere, quia cur id fieret, aut quæ ratio eſſet, homines neſcierunt. *Lact.* de falſa Sapientia, Lib. III. Cap. XVIII.

[81] Oportuit mentem evocari in aliquid altius, quam ratio noſtra in præſenti poſſit pertingere, ut ſic diſceret aliquid deſiderare, & ſtudio tendere in aliquid quod totum ſtatum præſentis vitæ excedit ; & hoc præcipue chri-

ri VII. eſt un Morceau digne d'être comparé à ceux qui nous reſtent des Tacite & des Salluſte; on a eu raiſon, dans les Editions nouvelles qu'on en a faites, de l'intituler *Hiſtoria Regni Henrici VII. Angliæ Regis; Opus vere politicum.* La politique en effet la plus fine & la plus ſenſée regne dans tout ce Livre, écrit comme tous les autres de Bacon avec beaucoup d'élégance.

Un des plus beaux Ouvrages de ce Philoſophe Anglois eſt ſon *Novum Organum Scientiarum*, ſive *Judicia vera de Interpretatione Naturæ.* Il a ouvert les yeux des Savans & leur a fait connoître le ridicule des chiméres dont ils étoient préoccupés, il a preſcrit les règles qu'il falloit tenir pour trouver les chemins qui conduiſoient à la Nature. „L'Homme, dit Bacon [82], dans „le commencement de ce Traité, eſt le Miniſtre

ſtianæ religioni competit quæ ſingulariter bona ſpiritualia & æterna promittit: unde & in ea plurima humanum ſenſum excedentia proponuntur. *S. Thomæ* Aquin. Summ. Cath. fidei contra gentiles. Lib. I. Cap. V. pag. 13.

APHORISMUS I.

[82] Homo Naturæ Miniſter & Interpres tantum facit & intellgit, quantum de Naturæ ordine, re, vel mente obſervavit; nec amplius ſcit, aut poteſt.

„ſtre & l'Interprête de la Nature, mais il ne „peut ſe flater de la connoître, qu'autant „qu'il en obſerve exactement les opérations, „& qu'il les approfondit par des expériences; „ces deux choſes ſont également néceſſaires „& s'entreſervent mutuellement."

Il auroit été ſurprenant qu'un homme qui penſoit de la façon de Bacon, qui vouloit qu'au raiſonnement on joignit les expériences; qui n'admettoit pour évident que ce qui l'étoit, eût pu ſe payer des impertinences du Péripatétiſme. Auſſi condamna-t-il fortement le reſpect ſervile qu'on avoit pour la Philoſophie d'Ariſtote [83]: il fit connoître que c'étoit une opinion abſurde de pretendre, qu'elle devoit être meilleure, que celle des autres Philoſophes anciens; puisqu'elle avoit été

APHORISMUS II.

Nec manus nuda, nec Intellectus ſibi permiſſus multum valet: inſtrumentis & auxiliis res perficitur, quibus opus eſt non minus ad intellectum quam ad manum: atque ut inſtrumenta manus motum aut cient aut regunt; ita & inſtrumenta mentis, intellectui aut ſuggerunt, aut cavent. *Franc. Bacon.* Nov. Organ. Scient. Libr. I. digeſtus in Aphoriſm. p. 279. & 281. Edit. Lipſiæ, *in folio*.

[83] Quod vero putant homines, in Philoſophia Ariſtotelis magnum utique conſenſum eſſe cum poſt illam editam Antiquorum Philoſophiæ ceſſaverint & exole-

été mépriſée pendant long-tems chez les Grecs & les Romains, qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux admirateurs que dans les tems d'ignorance, & après que les Sciences avoient été negligées. D'ailleurs, ajoute-t-il, la véritable approbation, & dont on doit faire cas, eſt celle qui vient d'un jugement ſage & équitable, & qui eſt donnée par des gens qui ont une parfaite connoiſſance de ce à quoi ils applaudiſſent; mais ceux qui ſont ſi prévenus en faveur de la Philoſophie d'Ariſtote, ſuivent les ſeules impreſſions de leurs préjugés, & ſe conforment aux opinions & aux ſentimens de leurs Maîtres; l'admiration qu'on a pour elle eſt donc plutôt une ſoumiſſion aveugle qu'une approbation raiſonnée.

Ba-

verint: eſt apud tempora, quæ ſequuta ſunt, nil melius inventum fuerit: adeo ut illa tam bene poſita & fundata videatur, ut utrumque tempus ad ſe traxerit. Primo, quod de ceſſatione antiquarum Philoſophiarum poſt Ariſtotelis Opera edita homines cogitant, id falſum eſt, diu enim poſtea, usque ad tempora Ciceronis, & Sæcula ſequentia, manſerunt Opera veterum Philoſophorum, ſed temporibus inſequentibus, ex inundatione Barbarorum in Imperium Romanum, poſtquam Doctrina humana velut naufragium perpeſſa eſſet, tum demum Philoſophiæ Ariſtotelis & Platonis, tanquam Ta-

Bacon, dans ſes Ouvrages, ne s'eſt pas contenté de montrer le beſoin de réformer l'ancienne Philoſophie; il l'a corrigée lui-même dans pluſieurs endroits, en relevant les fautes d'Ariſtote, comme lorſqu'il l'accuſe [84] d'abuſer de ſon eſprit, & de chercher à ſe rendre obſcur & inintelligible, en admettant cette Quinteſſence, cinquième Element, dont il compoſe le Ciel, & qui n'eſt ſujet ni à la chaleur ni au changement.

Dans

bulæ ex materia leviore & minus ſolida per fluctus temporum ſervatæ ſunt. Illud etiam de conſenſu fallit homines, ſi acutius rem introſpiciant. Verus enim conſenſus is eſt, qui ex libertate judicii (reprius explorata) in idem convenienti conſiſtit. At numerus longe maximus eorum, qui in Ariſtotelis Philoſophiam conſenſerunt, ex præjudicio & autoritate aliorum ſe illi mancipavit, ut ſequacitas ſit potius & coitio, quam conſenſus. Quod ſi fuiſſet ille verus conſenſus, & late patens, tantum abeſt ut conſenſus pro vera & ſolida authoritate haberi debeat, ut etiam violentam præſumptionem inducat in contrarium. Peſſimum enim omnium eſt augurium, quod ex conſenſu capitur in rebus intellectualibus: exceptis divinis & politicis, in quibus ſuffragiorum jus eſt. *Id.* ibid. Aphor. LXXVII. pag. 298.

[84] Itaque ponitur primo ea quæſtio: An ſubſtantia Cœleſtium ſit heterogenea ad ſubſtantiam inferiorum? Nam Ariſtotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Cœ-

Dans un autre Ouvrage [85] il ſe moque avec raiſon d'une impertinente opinion du Philoſophe Grec; qui prétend que la couleur des plumes des Oiſeaux eſt plus vive que celle du poil des Bêtes, parce que les Oiſeaux ſont plus ſouvent expoſés au Soleil que les autres Animaux. Voila, dit Bacon, une choſe manifeſtement fauſſe, car les Troupeaux ſont plus expoſés au Soleil que les Oiſeaux, qui ſont très ſouvent dans les Forêts, & qui cherchent l'ombre des Arbres. La veri-

lum phantaſticum, ex Quinta Eſſentia, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque miſſo in præſenti ſermone de quatuor Elementis, quæ Quinta Eſſentia illa ſupponit; erat certe magnæ cujuſdam fiduciæ, cognationem inter Elementaria, quæ vocant, & Cœleſtia prorſus dirimere, cum duo ex Elementis, Aër videlicet & Ignis, cum Stellis & Æthere tam bene conveniant, niſi quod moris erat illi viro ingenio abuti, & ſibi ipſi negotium faceſſere, & obſcuriora malle. *Bacon.* Deſcript. Globi Intellect. Cap. VII. pag. 618.

[85] Ariſtoteles ineptam reddit cauſam, quare plumæ Avium vividi magis ſint coloris, quam pili Animalium; nulla enim Beſtia Cyani Lapidis, vivæque carnis colorem repræſentantes, aut virides pilos habet. Cauſa eſt, inquit, quod Aves frequentius in radiis Solis verſentur, quam Beſtiæ. Sed id manifeſte falſum eſt; nam Pecudes crebrius in Sole agunt quam Aves, que plerumque

véritable cauſe, ajoute-t-il enſuite, de cette différénce de couleur, c'eſt la différence des humeurs & des excrémens, qui ſervent de nourriture au poils & aux plumes.

Je finirai l'éloge de Bacon, par celui qu'en fait l'Auteur des Lettres ſur les Anglois. „Perſonne, *dit il* [86], avant lui n'avoit connu „la Philoſophie expérimentale, & de tou„tes les épreuves Phyſiques qu'on a faites de„puis, il n'y en a preſque pas une qui ne „ſoit indiquée dans ſon Livre. Il en avoit „fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpè„ces de Machines Pneumatiques par lesquel„les il devina l'élaſticité de l'Air. Il a tourné „tout autour de la découverte de ſa peſan„teur. Il y touchoit; cette vérité fut ſai„ſie par Toricelli. Peu de tems après, la „Phyſique expérimentale commença tout d'un „coup à être cultivée, à la fois, dans preſ„que toutes les parties de l'Europe. C'étoit „un Treſor caché dont Bacon s'étoit douté, &

in ſylvis aut umbraculo vivunt. Veriſſima cauſa eſt, quod humor excrementitius Animantium, qui æque conſtituit plumas in Avibus ac pilos in Beſtiis, in Avibus tenuiori, & delicatiori colatura transmittatur, quam in Beſtiis; pluma enim transeunt pennas, pili vero

„& que tous les Philoſophes encouragés par „ſa promeſſe, s'efforcérent de déterrer.„

Les grandes qualités & les vertus de Bacon furent ternies, par l'envie d'amaſſer des treſors, s'il en faut croire preſque tous les Hiſtoriens de ſon tems, & ſi l'on doit s'en rapporter à l'Arrêt qui le condamna à perdre ſa Dignité de Chancelier & à une amende conſidérable, pour s'être laiſſé corrompre pour de l'argent. Quelques Auteurs ont voulu juſtifier la conduite de Bacon, & il me paroît qu'ils ont apporté des raiſons aſſez problables. „Le crime, diſent-ils [87], dont on l'accuſoit, „étoit d'avoir mis le Sceau à des Patentes in„juſtes; mais premiérement ce crime ne fut „jamais que ſoupçonné, & l'on en eut pour „toute preuve les aveux volontaires de l'Ac„cuſé; aveux que probablement ſon hu„meur douce & paiſible lui-arracha, pour „appaiſer ſes ennemis & pour achever ſa vie „en repos, parmi les Livres. Secondement, „ceux

cutem. *Bacon.* Sylv. Sylvar. *ſive* Hiſtor. Natural. Centur. I. Art. V. pag. 754.

[86] Mr. de Voltaire, Lettres ſur les Anglois. Lett. XII. pag. 86.

[87] Journal Littéraire Tomes XII. Partie II. pag. 357.

„ceux même des Hiſtoriens Anglois qui ont „voulu le noircir, confeſſent qu'il penſoit ce „qu'il avoit dit: *Que l'argent, ſemblable au „fumier, n'eſt bon que quand on le répand:* „& ils reconnoiſſent que plein de mépris pour „les richeſſes, il abandonnoit les ſiennes, „avec l'indifférence la plus philoſophique, à „ceux qui étoient à ſon ſervice. Troiſiè„mement, on reconnoît que jamais il ne pro„nonça de Sentence injuſte, & qu'il donna „toujours à ſon Maître les Conſeils les plus ſa„ges, & les plus propres à lui concilier les cœurs „des Peuples. En dernier lieu, c'eſt une choſe „connue, que l'amende ſi médiocre, à la„quelle il fut condamné, étoit tout ce qu'il „pouvoit payer; & qu'il ne vêcut dans la „ſuite que du leger revenu de ſes études."

Ajoutons, *Monſieur*, à cette Apologie, ce que dit l'Auteur des Lettres ſur les Anglois. Voici ſes termes originaux [88]: „Aujourd'hui „les Anglois révérent ſa Mémoire (de Bacon) „au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait „été coupable." Il ſemble que cet Ecrivain penſe comme les Anglois, car il avoit ajouté à ces premiers mots, *ſes vertus ont fait*

[88] *Mr. de Voltaire* Lettres ſur les Anglois, pag. 86.

fait oublier ſes vices : mais il a retranché cette phraſe dans une derniére Edition ; du moins elle n'eſt point dans celle de Jacques Desbordes de 1735.

Avant que de quitter entiérement Bacon, je reléverai quelques inadvertances de Mr. de Voltaire qui regardent ce Philoſophe. Il lui donne le nom de Comte de Vérulam ; il eſt ſurprenant que cet ingénieux Auteur ait commis une pareille faute ; s'il eût fait attention à la premiere page du Livre de Bacon, il auroit vu qu'il étoit Baron de Vérulam & Vicomte de St. Alban. *Franciſci Baconi Baronis de Verulamio, Vice Comitis S. Albani, Summi Angliæ Cancellarii Opera omnia, &c.* Une autre erreur de Mr. de Voltaire c'eſt d'avoir dit qu'on impoſa à ce Chancelier une Amende de quatre cens mille Livres. Les Hiſtoriens Anglois conviennent qu'on ne ſavoit pas à quoi ſe montoit cette Amende ; & elle devoit être bien legére, puisqu'un des Lords propoſa de la réduire à quarante ſchellins, attendu l'indigence du Chancelier qui ne pouvoit pas payer davantage. Mr. de Voltaire s'eſt encore trompé, lorsqu'il a dit qu'on ôta à Bacon ſa Dignité de Pair : il la conſerva toujours ; on lui ôta ſimplement le droit de ſéance dans la Chambre Haute.

Ce ſont-là des fautes legéres; mais il eſt toujours bon de les faire connoître, pour que la juſte réputation que s'eſt acquis l'Ecrivain que je critique, ne faſſe point tomber d'autres perſonnes dans les mêmes erreurs.

§. XIII.

La Mothe le Vayer.

La Mothe-le-Vayer, homme de qualité & Conſeiller d'Etat, imita la ſage retenue de Montagne; il ſuivit, auſſi-bien que lui, beaucoup plus la Raiſon que l'autorité d'Ariſtote. On le ſoupçonna d'avoir peu de Religion, parce qu'il faiſoit paroître trop de penchant au Pyrrhoniſme. Il faut convenir que dans les Dialogues, qu'il a publiés ſous le nom d'*Oratius Tubero*, il a pouſſé quelquefois ſes objections aſſez loin ſur les matiéres les plus délicates, qui demandent d'être traitées avec beaucoup de circonſpection, & où, pour me ſervir des termes de Montagne [89], „il ſe trouve pluſieurs avis qui va„lent mieux tus, que publiés aux foibles „eſprits.„

89 Eſſais de Montagne. Lib. I. pag. 189. Edit. in 12. d'Amſt.

„eſprits.„ Voici un de ces endroits de la Mothe-le-Vayer, qui me paroiſſent peu ménagés. „Ce n'eſt pas, [90] *dit-il*, hors d'ap„parence & de probabilité, qu'Epicure & Ari„ſtippe ſoutenoient qu'il n'y avoit rien qui „fût naturellement juſte, ou injuſte, ce qu'ils „avoient appris d'Archelaüs qui diſoit *Juſtum „& Turpe non natura conſtare ſed Lege*, & „Héraclite que le Bien & le Mal étoient d'une „même eſſence. Auſſi n'y a-t-il point de „partie en la Philoſophie ſi debattue, que „celle qui traite *de finibus Bonorum & Malo„rum*, bien qu'il n'en ſoit point de plus im„portante, *eſt enim non de terminis ſed de totâ „poſſeſſione contentio;* & toute la Morale „de votre Ariſtote eſt nommée Ethique „Ἀπὸ τῦ ἔθυς, *a Conſuetudine*, les mœurs dé„pendant abſolument de la Couſtume qui „juſtifie & approuve en un, ce qu'elle blâme „& condamne en un autre. Ainſi l'oiſiveté „eſtimée très-honnête chez les Thraciens du „tems d'Hérodote, & de laquelle fait encore „aujourd'hui profeſſion la plupart de la No„bleſſe de l'Europe, étoit un crime puni de „mort

[90] Dialogues faits à l'imitat. des Anciens par Oratius Tubero pag. 11. Edit. de Mons.

„mort par la Loi d'Amaſis, laquelle Solon „fit paſſer des Egyptiens aux Athéniens; „*Adeo ut qui ſectaretur otium, omnibus accu-*„*ſare volentibus obnoxius eſſet.* Tacite par-„lant de quelque Peuple, *profana illic om-*„*nia, quæ apud nos inceſta.* Et eſt très-vrai „le dire de Sénéque: *nulli vitio Advocatus* „*defuit.* Nous connoiſſons autant de Na-„tions qui reſpectent l'yvrognerie qu'il y en „a qui la déteſtent: les Allemands, les Po-„lonois, les Moſcovites & autres infinis, „n'ont point de plus grandes Feſtes que cel-„les de Comus & des Bacchanales. *Poſt lar.* „*gius vinum de rebus maxime ſeriis conſulta-*„*bant Perſæ*, diſent Hérodote & Strabon; & „nous avons trouvé les Américains faiſant ſi „grande gloire de s'enyvrer, que ceux de „Mexico ne pouvant plus boire, ſe faiſoient „ſeringuer le vin par le fondement. La lu-„bricité eſt non-ſeulement honnête, mais „même méritoire; il y a des Bordels pu-„blics à la Chine, dans l'Arménie & ailleurs, „que la dévotion a fondés aux Deſerts, & „ſur les grands chemins, pour être d'uſage „gratuit aux paſſans. Les Temples de Ve-„nus étoient anciennement deſtinés à une „même fin, ſinon que ſouvent les filles y ga-„gnoient leur dot & leur mariage. Com-

bien

„bien de Nations qui s'accouplent publique-„ment à la Cynique, ſans y trouver, ſelon le „dire de Diogène, plus grande vergogne „qu'au boire & au manger? Ceux d'Irlande „le practiquoient anciennement ainſi, dit „Strabon, avec leurs Sœurs & leurs propres „Meres; ce qui n'eſt pas encore aujourd'hui „ſans exemple en beaucoup de lieux. Si „nous examinons le reſte de la Morale, nous „y trouverons partout autant de variété, ce „qui montre bien qu'il n'y a rien de ſolide & „d'arrêté, *& quod noſtra vitia ſunt quæ puta-„mus rerum*, comme parle Sénéque; cette Ver-„tu même, que nous chimériſons dans les „Ecoles, n'étant peut-être qu'un titre vain, „& un nom ſervant à l'ambition de ceux qui „ſe diſent Philoſophes, & qui n'ont encore „pu convenir de ce en quoi elle conſiſte. Bru-„tus mourant ſemble avoir été de ce ſenti-„ment, par ſes derniéres paroles qu'on dit-„être les plus véritables :„

Te colui Virtus ut rem, aſt tu nomen inane es.

„Toutes les Sciences contemplatives, ne „ſont qu'obſtinées conteſtations entre les „Profeſſeurs d'icelles: plus vous les péné-„trerez, plus vous les trouverez ineptes & ri-

„dicules: *In multa ſapientia, multa indigna-*
„*tio, & qui addit ſcientiam, addit & dolo-*
„*rem*; n'y en ayant point qui ſouſcrivent
„plus franchement au titre d'Agrippa de leur
„*Vanité*, que ceux qui en ont pris plus de
„connoiſſance. Attachons-nous plutôt, pour
„ſuivre notre pointe, à quelques notions qui
„ſemblent être plus univerſelles, & à certai-
„nes penſées qu'on croiroit être de tout le
„Genre Humain: comme, que nous ſoyons
„très-redevables à ceux qui nous ont mis au
„Monde nous donnant la vie: que les plus
„ſains en jouïſſent le plus long-tems: que le
„bon Sens y donne un grand avantage pour
„la paſſer; que le ſéjour des Villes y contri-
„bue,

9r Les uns eſtiment qu'on ne peut être trop religieux, l'excès étant louable aux choſes bonnes, & qu'en tout cas il vaut mieux être ſuperſtitieux, qu'impie ou Athée. Les autres favoriſent l'opinion de Plutarque, qui a fait voir en un Traité exprès, le revers de cette Médaille. L'Athéiſme, dit le Chancelier Bacon, dans ſes Eſſais moraux Anglois, laiſſe à l'Homme le Sens, la Philoſophie, la Piété Naturelle, les Loix, la Réputation, & tout ce qui peut ſervir de guide à la Vertu: mais la Superſtition détruit toutes ces choſes, & s'érige une Tyrannie abſolue dans l'Entendement des hommes: c'eſt pourquoi l'Athéiſme ne trouble jamais les Etats, mais il en rend l'homme plus prévoyant à ſoi-même comme

„bue, le Climat tempéré, la demeure en „un Etat bien policé; bref que la Nature „faſſe tout pour le mieux, que le cours du „Soleil ſoit merveilleuſement vîte, & s'il y „a encore quelque choſe de plus vraiſembla„ble! Car ſi nous trouvons non-ſeulement „de l'incertitude, mais même de la fauſſeté „apparente en ces choſes conſidérées de près, „de quoi nous pourrons-nous aſſurer doré„navant, & pourquoi n'uſerons-nous pas „de la modeſte retenue & ſuſpenſion Scepti„que en toute ſorte de propoſitions?"

Ce morceau n'eſt pas le plus fort des Dialogues d'Oratius Tubero, il y en a pluſieurs [91] qui roulent ſur des queſtions auſſi delicates.

ne regardant pas plus loin; & je crois, ajoute-t-il, que les tems inclinés à l'Athéiſme, comme le tems d'Auguſte Céſar & le notre propre en quelques Contrées, ont été tems civils, & le ſont encore, là où la Superſtition a été la confuſion de pluſieurs Etats, ayant porté à la nouveauté le premier Mobile, qui ravit toutes les autres Sphéres des Gouvernemens, c'eſt-à-dire le Peuple: Les uns diſent qu'il faut craindre ce trois fois Grand Dieu, & trembler devant la face du Seigneur. David prononçant en ſon Cantique que ſon Dieu eſt horrible *ſuper omnes Deos*, & Charron ſoutenant à ce propos dans ſa *Sageſſe*, que toutes Religions ſont étranges, & horribles au Sens-Commun: les autres repondent au contraire

Je ſens parfaitement que les obſervations que fait la Mothe-le-Vayer ſont remplies d'excellentes choſes, & qu'on ne ſauroit mieux défendre le ſentiment d'Horace, qui prétend que l'homme ne peut diſtinguer, d'une maniére certaine, le véritable Bien du véritable Mal:

Nec Natura poteſt juſto ſecernere iniquum.

Mais il ſeroit à ſouhaiter que tous les gens qui liſent ſes Ouvrages, lui rendiſſent la même juſtice & qu'avant que de condamner ſes doutes, ils vouluſſent examiner s'ils ſont véritablement fondés. Car enfin, douter des choſes qui ne ſont point évidentes, c'eſt le partage des véritables Philoſophes: accepter aveuglement les opinions les plus incertaines, c'eſt celui des Eſprits médiocres & livrés aux pré-

Deos nemo ſanus timet, furor eſt enim metuere ſalutaria, nec quisquam amat quos timet. Senec. IV. de Benef. Cap. XIX. Et VII. Cap. I. Il fait que ſon Sage *Deorum, hominumque formidinem ejicit, ſcit enim non multum ab homine timendum, a Deo nihil.* Les uns ont fait les Dieux mâles, les autres femelles; Triſmegiſte & Orphée nous repréſentent les leurs Androgynes. Les uns comme Zénon & Xénophane, ont fait Dieu

préjugés qu'ils ont reçus; ſoumettre ſes doutes & ſes incertitudes Philoſophiques aux déciſions de la Révélation, & après avoir agité des matiéres ſelon les connoiſſances humaines, s'en tenir aux déciſions de la Religion, c'eſt la conduite d'un homme ſenſé.

Loin que les diſcours, ou plutôt les calomnies des ennemis de la Mothe-le Vayer ayent nui à ſa réputation, il fut choiſi pour Précepteur de Monſeigneur, frere de Louis quatorze, & fit même pendant plus d'une année la fonction de celui du Roi. Rapportons ici la réflexion d'un grand Critique. „Le „Cardinal Mazarin, *dit-il*,[92] ſe connoiſſoit „trop en gens pour ne ſavoir pas, qu'un Phi„loſophe qui ſe laiſſe aller au Pyrrhoniſme „de Religion par une certaine enfilade de rai„ſonnemens, eſt d'un tout autre caractère „qu'un homme qui devient impie par brutali-

de figure toute ronde, c'eſt pourquoi Platon vouloit que le Monde eût encore la forme ſphérique, *quod Conditoris eſſet rotunda figura.* Les autres ne ſe peuvent imaginer des Dieux, s'ils ne ſont comme ceux d'Epicure . . . . . de figure humaine. Et nous voyons que la Théantropie ſert de fondement à tout le Chriſtianiſme. *Idem*, ibid. pag. 317.

92 *Bayle*, Diction. Tom. IV. pag. 408.

„talité & par débauche: un tel Philoſophe, „s'il reſſemble d'ailleurs à la Mothe-le-Vayer, „ſeroit bien marri que des perſonnes capables „d'en faire mauvais uſage, fuſſent imbues de „ſes ſentimens: il a toujours la diſcrétion „d'en éloigner la Jeuneſſe, & a plus forte „raiſon un Prince, dont la ſolide piété peut „contribuer extremement au bonheur pu„blic."

Pour être bien perſuadé de la candeur & de la droiture des ſentimens de la Mothe-le-Vayer, il ne faut que lire ſes Ouvrages, ſurtout ceux qu'il a compoſés pour l'uſage de Monſieur le Dauphin; on y trouve partout la ſolidité du raiſonnement jointe à l'amour de la Vertu. Son Livre de *l'Inſtruction de Monſieur le Dauphin* eſt rempli de préceptes ſages & politiques: un Peuple ſeroit parfaitement heureux, s'il étoit gouverné par un Souverain qui les ſuivît exactement; les Sciences & les Arts fleuriroient, le Vice ſeroit puni, la Vertu toujours récompenſée. Son Traité de la contrariété des humeurs eſt curieux & amuſant: celui ſur les Hiſtoriens Grecs & Romains, eſt, à mon avis, un Chef-d'Oeuvre; les jugemens de l'Auteur ſont ſenſés, ſes louanges bien placées, ſes critiques fondées, & ſes remarques inte-

res-

reſſantes. Le Traité de la Vertu des Payens eſt fort ſavant, & quoiqu'il n'ait pas été du goût de bien des Théologiens, il n'en eſt pas moins bon. Ses Lettres, ou petites Diſſertations, ſont remplies d'Anecdotes curieuſes & inſtructives: elles ont pour la pluſpart un caractère de ſincérité & d'impartialité qui fait plaiſir aux honnêtes gens; & l'Eſprit Sceptique qui y régne plaît à tous ceux, qui avant que de ſe déterminer ſur une opinion, ſont bien aiſe de la conſidérer de tous les côtés.

Le Cours de Philoſophie qu'a fait la Mothe-le Vayer, eſt, à mon gré, le plus foible de ſes Ouvrages: ſa Morale n'eſt qu'un précis des Maximes les plus connues: ſa Phyſique eſt un ramas des opinions d'Ariſtote & de quelques autres Philoſophes anciens: ſa Logique ſe reſſent du mauvais goût de celle de l'Ecole; & quoiqu'il ait voulu l'affranchir de la Barbarie Scholaſtique, en faveur du nom pompeux de LOGIQUE DU PRINCE, qu'il lui a donné, il n'a pu réuſſir entiérement. „Le Syllogiſme, *dit-il* [93], „a trois

[93] *La Mothe-le-Vayer*, Logique du Prince. Tom. I. de ſes Oeuvres, pag. 928.

„a trois parties qui l'ont fait nommer le Tri-„dent des Philoſophes.“ Cette façon de s'énoncer ne ſent guère le ſtile des Fontenelles. La Marquiſe de l'ingénieux Auteur de la Pluralité des Mondes, ſe fut à coup ſûr ennuyée, ſi on lui eût expliqué le Syſtême de Copernic, comme la Mothe-le-Vayer expliquoit au Prince les trois parties du Syllogiſme. Elle lui auroit eu obligation de finir ſon entretien, & de dire ainſi que la Mothe-le-Vayer, après avoir fait mention de la Majeure, de la Mineure, &c. „Je ne parlerai point [94] „à Votre Majeſté de la diſpoſition des trois „termes du Syllogiſme, de ſes conditions ou „propriétés, de ſes trois figures, ſans une „autre de Galien, ni de ſes dix-neuf Modes; „parce que les difficultés, qui s'y trouvent, „ſont telles, qu'elles deſeſpérent ſouvent les „eſprits, même de ceux qui ſont obligés de „s'y arrêter, à cauſe qu'ils doivent paſſer „toute leur vie dans la pouſſiére de l'Ecole.“

Il eût été béaucoup mieux de ne faire aucune Obſervation ſur le Syllogiſme même, & de le traiter auſſi cavaliérement que la diſpoſition de ſes trois termes.

Le

[94] *Id.* ib. pag. 932.

Le Compliment que la Mothe-le-Vayer fait au Roi ſur la fin de ſa Logique, me paroît un tant ſoit peu pédanteſque; il y a des expreſſions qui ſentent le Savant en *us*, qui veut paroître enjoué. „C'eſt Sire, *dit-il* [95], „ce que j'ai cru pouvoir tirer utilement de la „Logique Artificielle, pour fortifier la Logique Naturelle de Votre Majeſté. Car pour „ce que cette Science a de plus particulier, „de plus épineux, &, s'il faut ainſi dire, de „plus ergotant, j'ai déja dit, ſans le mépriſer abſolument, qu'il n'étoit bon que pour „l'Ecole. Le Philoſophe Synéſius, conſidérant où cette façon claſſique d'argumenter „avoit déja réduit ceux de ſon tems, n'a pas „fait difficulté d'écrire dans ſon *Dion*, que ſi „les Beliers vouloient ſe mêler de philoſopher, „(*Si Arietes philoſophari vellent*), ils ne pourroient pas le faire autrement, ni ſe choquer „plus rudement qu'on fait ſouvent en beaucoup de Controverſes Philoſophiques. „Auſſi avons-nous vu que la Philoſophie „a des Argumens qu'elle nomme *Cornus*, à „quoi peut-être Synéſius vouloit faire alluſion.

Cette

[95] *Id.* ibid.

Cette Logique artificielle qui fortifie la Logique naturelle, ces Argumens *cornus* à quoi Syneſius fait alluſion; tout cela ne vaut pas grand' choſe pour plaire à un jeune Prince, & pour lui donner du goût pour les Sciences.

Puisque j'ai condamné les fautes que j'ai cru appercevoir dans les Ouvrages de la Mothe-le Vayer, je dirai, avec la même liberté, que ſon Diſcours Chrétien ſur l'immortalité de l'Ame, quoique rempli d'excellentes choſes, ne me paroît pas auſſi bon que bien d'autres de ſes Ecrits. Il l'a compoſé dans un goût Sceptique; mais il me ſemble qu'il n'a pas bien fait ſentir les Objections des deux Partis oppoſés; qu'il les

96 Je vous veux dire au ſujet de ſes excellentes compoſitions, une choſe qui, pour me toucher ſeul, ne laiſſera pas de faire connoître ſon équanimité par-tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers endroits de ſes Ecrits, & vous pouvez vous ſouvenir que dans ſon Commentaire ſur le dixième Livre de Diogenes-Laërtius, qui contient la Vie d'Epicure, il combat la Doctrine de ce Philoſophe touchant la mortalité de l'Ame humaine, comme il fait toujours, ce qui eſt contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raiſons qui ſe peuvent tirer des Livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de 33. que j'ai réduites en forme de Syllogiſmes dans mon Traité de l'Immortalité de l'Ame. Mais parce

les a foiblement attaqués, & encore plus foiblement défendus. Les Argumens qu'il a rangés l'un après l'autre, pour prouver l'immortalité de l'Ame, ſont très-foibles, & en vérité, il n'auroit pas du trouver mauvais que Gaſſendi [96] en eût oûblié le nombre; car ſi l'on ne comptoit que ceux qui ſont de quelque poids, je doute qu'il en reſtât plus de deux ou trois. Un court examen des principaux juſtifiera ce que j'avance.

„Toute [97] Subſtance ſpirituelle & incor-
„porelle eſt éternelle : or l'ame humaine
„eſt ſpirituelle & incorporelle; elle eſt donc
„néceſſairement immortelle."

Cet

qu'au lieu de 33. il ne m'en attribue par inadvertance que 23; je lui dis un jour, en riant, qu'il m'avoit ſouſtrait dix Argumens dont j'avois grand ſujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçut très-bien le reproche que je lui faiſois dans cette figure; mais il m'aſſûra néanmoins fort ſérieuſement qu'à la premiere occaſion, ou dans une ſeconde impreſſion de ſon Livre, s'il s'en faiſoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me priant d'excuſer la bévûe. En vérité, la bonté de ſon naturel, & l'innocence de ſes mœurs ne ſont pas exprimables, & nous n'en ſaurions conſerver un trop tendre & trop exact ſouvenir. *Id.* ibid. pag. 521.

97 *Id.* ibid. pag. 509. *& ſuiv.*

C'eſt admettre un principe qui n'eſt pas accordé, car l'Ame peut être matérielle: il faut avant que d'aſſûrer qu'elle eſt immatérielle, prouver que Dieu ne peut pas accorder la faculté de penſer à de certaines particules déliées de matiére & que ſon pouvoir eſt aſſez borné pour cela: ſans quoi on ne peut décider hardiment de la nature de l'Ame.

„Ce qui ſe meut de ſoi-même, ſe meut „toujours, & partant eſt immortel: or l'Ame „a cela de propre qu'elle ſe meut d'elle-mê„me; il s'enſuit donc qu'elle eſt immor„telle."

Cet argument contient une héréſie & une abſurdité. Car une Subſtance créée ne peut ſe mouvoir d'elle-même: il faut que celui qui lui a donné l'être, lui ait donné auſſi ſon premier mouvement: il faut auſſi qu'il lui continue la puiſſance de ſe mouvoir, dès qu'il ceſſera de le faire, le mouvement de la Subſtance ceſſera auſſi.

„Les Principes ſont de leur nature incor„ruptibles: or l'Ame eſt un principe de „mouvement, puiſqu'elle ſe meut d'elle„même; elle eſt donc néceſſairement in„corruptible & conſéquemment immor„telle."

Cette

Cette Objection eſt la même que la précédente & contient les mêmes erreurs: l'Ame n'eſt un principe de mouvement, qu'autant que le pouvoir divin entretient ce principe; ainſi, ſi Dieu a créé l'Ame mortelle, le mouvement n'empêchera point ſon anéantiſſement.

„Ce qui ne peut être offenſé, ni au dedans, „ni au dehors ne meurt jamais: or l'Ame „eſt de cette condition; par conſéquent elle „eſt immortelle."

Puisqu'on ne connoît point la nature de l'Ame, qu'on ne ſait point ſi elle eſt matérielle ou ſpirituelle; comment peut-on connoître ſi elle ne peut être offenſée ni au dedans, ni au dehors?

„Ce qui eſt eſſentiellement vie; ne peut ja„mais mourir; or l'ame eſt eſſentiellement vie, „elle ne peut donc mourir." Ce Syllogiſme, avec celui qui ſuit, ſont de Porphyre.

Voilà encore une pétition de principe. Comment ſait-on que l'Ame eſt eſſentiellement vie? par la Révélation? mais il ne s'agit ici que des preuves Philoſophiques; or ſi l'Ame eſt matérielle, ainſi que le corps, elle n'eſt pas par ſon eſſence plus eſſentiellement vie que le corps.

„Ce qui donne la vie aux autres, ne peut „pas être, quant à lui, ſujet à la mort: le

„Sel qui préſerve de pourriture ne ſe cor-
„rompt point: or l'Ame eſt celle qui ani-
„me & fait vivre tout ce qui poſſéde la vie;
„les Allemands l'ayant nommée *Seel* fort à
„propos, puiſqu'elle eſt comme le Sel du
„corps, s'il eſt permis de ſe jouer par allu-
„ſion dans une matiére ſi ſérieuſe; elle eſt
„donc exempte, quant à elle, des Loix ri-
„goureuſes de la mort."

L'Ame ne donne la vie au corps que par le pouvoir qu'elle en reçoit de Dieu; ainſi s'il veut lui ôter ce pouvoir, elle ceſſe d'animer le corps qu'elle vivifioit, & il arrive alors que le *Seel* des Allemands ſe fond, & que les Jambons ſe gatent & ſe pourriſſent.

„Ce qui ſubſiſte de ſoi-même eſt incorrup-
„tible: or l'Ame raiſonnable ſubſiſte d'elle
„même; elle eſt donc incorruptible."

Voila encore un Argument pitoyable. L'Ame, ainſi que tous les Etres & toutes les Subſtances, ne ſubſiſte que par la puiſſance de Dieu, puiſqu'un Etre créé doit néceſſairement avoir une fin, s'il n'eſt conſervé par le pouvoir du Créateur.

„Tout ce qui eſt indiviſible eſt néceſſaire-
„ment immortel, parceque la mort n'eſt rien
„qu'une diviſion du tout ou de certaines par-
„ties: l'Ame eſt indiviſible, puiſqu'elle n'a

„point

„point de parties, & qu'étant une forme ſub-„ſtantielle, elle ne peut pas être placée dans „la catégorie de la quantité; il faut donc „par néceſſité, qu'elle ſoit immortelle. La „démonſtration eſt de Plotin."

La Mothe-le Vayer & Plotin raiſonnent aſſez foiblement; car avant que de fonder l'immortalité de l'Ame ſur ſon indiviſibilité, il faut connoître ſon eſſence, prouver par des raiſons évidentes qu'elle ne peut être matérielle, & dire comment on ſait qu'il n'a pas plu à Dieu de la faire une Subſtance corporelle.

„Ce qui eſt ſimple ne ſe réſout point, & „partant eſt incorruptible, pour ce que la „corruption ne ſe peut faire ſans réſolution: „or l'Ame eſt une Subſtance ſimple, & un „pur acte, ſelon Ariſtote même; elle eſt „donc incorruptible & immortelle."

La réponſe à l'argument qui précede ſert auſſi à celui-ci.

„Si l'Ame peut faire ſes opérations ſans le „corps, elle peut ſubſiſter ſans lui; or nous „voyons que pendant l'extaſe de certaines per-„ſonnes, qui ont perdu l'uſage de tous leurs „ſens, l'Ame raiſonnable, qui s'eſt comme „détachée du corps, contemple des choſes ſu-„blimes & fait ſes fonctions beaucoup plus

„noblement que quand elle l'anime parfai-
„tement; l'Ame donc peut ſubſiſter ſans le
„corps, & par conſéquent elle eſt immor-
„telle; puisqu'aux choſes naturelles, l'acte
„ſuit toujours la puiſſance, *Idem eſt eſſe &*
„*poſſe.*„

L'Ame pendant les extaſes ne s'eſt point détachée du corps, elle y eſt toujours liée très-fortement; car comme les eſprits ſe portent avec rapidité vers elle, & abandonnent, pour ainſi dire, entiérement les autres parties du corps, il n'y a que celles où la penſée ſe forme qui paroiſſent ſenſibles; mais on ne doit pas conclurre pour cela qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans le corps; & ſi dans le tems qu'un homme eſt en extaſe, on affecte certaines parties de ſon corps, & qu'on faſſe circuler les eſprits; alors ceux qui s'étoient portés au cerveau, ſe répandant par-tout le corps, l'extaſe ceſſe ſur le champ. Ce ſont donc les Eſprits animaux qui ſont la cauſe des extaſes, & non point une ſéparation de l'Ame & du corps.

„Tout ce qui eſt matériel a ſa vertu & ſon
„opération limitée: or l'Ame, tant à l'é-
„gard de l'entendement, que de la volonté,
„connoit & deſire ce qui eſt infini, n'y
„ayant point de nombre ſi grand, auquel
„l'In-

„l'Intellect ne puiſſe ajouter, ni de bien ſi „excellent que la Volonté ne le ſouhaite en„core plus accompli; l'Ame n'eſt donc pas „matérielle, & conſéquemment elle eſt im„mortelle."

Puisque l'homme eſt doué de la Raiſon, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſouhaite le bien, & qu'il porte ſes vûes à celui qu'il croit le plus grand: nous voyons que les Betes, de la mortalité de l'Ame desquelles nous convenons, cherchent tout ce qui peut leur être utile & fuient ce qui peut leur nuire; ſi elles pouvoient être entendues, peut-être nous apprendroient-elles qu'elles ſavent mieux prendre leurs meſures que nous.

„On ne peut pas douter que l'Ame „ne vaille beaucoup mieux que le corps: „or eſt-il que le corps eſt une Subſtance; „l'Ame ſera donc auſſi une Subſtance & de „meilleure condition que l'autre, c'eſt-à-dire „immortelle. Cet argument eſt de St. Augu„ſtin avec le ſuivant.„

Si l'Ame eſt matérielle, ainſi que le corps, je ne vois pas pourquoi elle ne doit pas être ſujette à la deſtruction, ainſi que lui, cette différence de valeur n'eſt fondée que ſur la ſuppoſition de ſa ſpiritualité.

„L'Ame ne peut pas être de pire condition „que le corps : or nous voyons que le corps „ne périt point, de ſorte qu'il ſe réduiſe à „néant; l'Ame ne s'anéantira donc pas non „plus, & par conſéquent elle ſera immor- „telle."

Tout ce que peut prouver St. Auguſtin par cet argument, c'eſt l'exiſtence de l'Ame du Monde, en ſorte que l'Ame ſe rejoindroit au Tout dont elle étoit une modification, ou une partie, comme le corps ſe rejoint à la Matiére principale. Je vous prie, *Monſieur*, de conſidérer ſi c'eſt-là une objection bien convaincante pour la ſpiritualité ou la mortalité de l'Ame ; convenons donc que tous ces argumens ſont bien foibles. Pour leur donner quelque force, il auroit fallu prouver que l'Ame eſt ſpirituelle, & ne peut être matérielle, même par le pouvoir divin : alors ces objections auroient eu un peu plus de force ; mais dès qu'on n'admet point la Révélation, & qu'on ne raiſonne que ſur de ſimples notions Philoſophiques, il eſt impoſſible de prouver, que Dieu, qui de rien a créé toutes les Subſtances matérielles, n'ait pu accorder à quelques-unes la faculté de penſer. Mais, dit-on, la Matiére n'a que de l'étendue, de la longueur, & de la profondeur :

je

je conviens que nous n'y appercevons que ces qualités; mais Dieu peut lui en avoir accordé cent autres qui nous ſont inconnues. Comprenons-nous comment la Matiére eſt capable de produire les mouvemens, les paſſions, les ſentimens, les ſenſations que nous voyons dans les Betes? Pourquoi voulons-nous nous figurer, que Dieu ne puiſſe pas lui donner quelques qualités un peu plus éminentes? Nous n'avons donc aucune preuve philoſophique évidente, que l'Ame ne ſoit pas matérielle: ſon immortalité eſt dans le même cas. Quel eſt le Philoſophe, qui pourra demontrer qu'une choſe qui a eu un commencent ne doit point avoir de fin: qu'une choſe enfin, dont il ignore l'eſſence, ſera éternelle? Avouons-le de bonne foi, ſi la Révélation ne nous avoit point éclairés, il ſeroit impoſſible d'éclaircir des queſtions auſſi douteuſes, & que la Divinité a couvertes d'un voile impénétrable à nos regards.

Avant que de quitter la Mothe-le-Vayer, je le défendrai contre la fade & impertinente critique d'un Moine, qui s'étant caché ſous le nom de Vigneul Marville publia un Ouvrage intitulé *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, dans lequel il attaqua la mémoire & les Ouvrages de la Mothe-le-Vayer. Il

eut l'impudence de dire, que les Livres de cet illuſtre Ecrivain n'étoient qu'un amas indigeſte de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ſes lectures: qu'on liſoit autrefois *ces rapſodies*; mais qu'elles étoient mépriſées aujourd'hui par les gens de goût. Le Public a bien vangé la Mothe le-Vayer d'une critique auſſi fauſſe & auſſi outrageante: l'Ouvrage du prétendu Vigneul Marville eſt aujourdhui auſſi ignoré que ceux de la Mothe-le-Vayer ſont les délices des ſages Philoſophes. Il n'eſt pas étonnant que ce Moine ait mépriſé ce grand Homme, puiſqu'il a traité la Bruyere avec le dernier mépris; [98] je vous parlerai quelque jour de cette impertinente critique, dont Mr. Coſte a ſi bien fait voir le ridicule. Au reſte, *Monſieur*, jugez du cas qu'on doit faire des déciſions d'un homme, qui prend à tâche de blâmer tout ce qu'il y a, je ne dis pas de plus ſenſé, mais de plus reſpectable dans la République des Lettres.

Oppoſons au ſentiment hétéroclite de ce Moine celui du plus grand Critique, & du plus ſavant Connoiſſeur de ces derniers tems.

„Il

98 *Bayle Diction.* Tom. IV. pag. 411.

99 Je veux ajouter ici une petite Apoſtille touchant

„Il y a, *dit-il* [98], beaucoup de profit à faire, „dans la lecture de la Mothe-le-Vayer, & „nous n'avons point d'Ecrivain François qui „approche plus de Plutarque que celui-ci. „On trouve de belles penſées répandues dans „ſes Ouvrages: on y trouve de ſolides rai„ſonnemens; l'eſprit & l'érudition y mar„chent de compagnie: l'eſprit paroîtroit „ſans doute beaucoup plus s'il étoit ſeul; „mais en pluſieurs endroits il tire ſon plus „grand brillant de l'application de quelque „penſée étrangére."

A la déciſion de *Bayle*, joignons celle de *Baillet*, qui rend à la Mothe-le-Vayer la juſtice qu'il mérite, & qui, en condamnant ſes défauts, fait ſentir toutes ſes excellentes qualités & ſes rares talens; nous verrons alors le cas qu'on doit faire de l'opinion de Vigneul Marville. Je croirois volontiers, que la Mothe-le-Vayer, par un preſſentiment ſecret de ce qui devoit lui arriver après ſa mort, avoit travaillé à peindre ſon Critique d'après nature, lorsqu'il écrivoit à un de ſes amis; il fait le portrait d'un Fat [99] & d'un Pédant, qui ſe moquoit du Pyrrhoniſme raiſon-

ce plaiſant Perſonnage, qui taxe ceux qui examinent les choſes, Académiquement, ou ſans rien décider, ce qu'il

ſonnable, & qui tournoit en ridicule la maniére d'écrire des Sceptiques. Ceux qui aujourdhui imitent la conduite de ce Critique, devroient profiter des leçons que la Mothe-le-Vayer lui donna. Si Vigneul Marville y eut fait attention, peut-être ne fut-il pas tombé dans la même faute; mais enfin c'eſt le ſort de tous les grands Hommes d'être critiqués & critiqués par des Grimauds; par quelle raiſon

apelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a cru dire une grande injure, de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raiſon de ſoutenir qu'il connoît mal le caractére de Pédant, peut-être parcequ'il ne ſe connoît pas lui-même, comme etant un choſe trop difficile. Il eſt certain que mérite ce titre celui qui fait profeſſion de ne douter de rien, & qui aſſeurant toutes-choſes veut être cru, parce qu'ayant accoutumé de parler, ſoit à des enfans, ſoit à des perſonnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me ſemble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit ſon impertinence, qui ne peut faire tant de tort à perſonne qu'à lui-même. A la vérité, ſans être chargé beaucoup de Latin, comme vous dites, Montagne & Charron le devoient avoir mieux inſtruit. Car pour les Livres du Cardinal Cuſa, *De la docte Igorance*, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui euſſent appris que la Science humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne juſqu'à la connoiſſance de ſes doutes par les raiſons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à ſon compte, Socrate devoit

ſon la Mothe-le-Vayer n'auroit-il pas eu le même ſort que tous ſes Confréres?

§. XIV.

BERIGARD.

Bérigard né à Moulins en Bourbonnois vécut dans le dix-ſeptième Siècle. S'il faut l'en croire ſur ſa parole, il fut peu touché de

être un franc Pédant, avec ſon génie négatif & prohibitif ſeulement, dont ſes Diſciples ont tant écrit, puiſqu'il n'aſſûroit jamais rien, formant des doutes ingénieux ſur tout ce que les Dogmatiques de ſon tems avançoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure, *Pédant*, regardoit fort encore ce Pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois qu'il proféroit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, quod nihil ſcio.* Moquez-vous ſans vous fâcher de ſemblables baſſeſſes d'eſprit, & ſi une louable piété vous fait pardonner aux plus coupables, *qui neſciunt quid faciunt*, uſez d'une indulgence plus aiſée envers ceux qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un Ouvrage, où l'Auteur ayant employé tous ſes bons mots, à peine en trouvera-t-on une douzaine d'aſſez paſſables, pour devoir être un peu conſidérés:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir c'eſt une choſe étrange, qu'une perſonne de ſon talent, connu par les maximes qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aime mieux dire des bagatelles de ſon

de la gloire; il loue [100] Démocrite d'avoir été ſenſible au plaiſir de n'être connu de perſonne, lorsqu'il fut à Athénes, & le blâme d'avoir montré tant d'envie de faire paſſer ſon nom à la poſtérité.

Une choſe qui me feroit douter de la grande ſimplicité & de l'humilité de Bérigard, c'eſt que, quoiqu'il diſe [1] qu'il a vêcu inconnu dans les Académies, où il s'eſt trouvé, il eſt pourtant certain qu'il y fut très-recherché & même très-eſtimé: il s'acquit une telle réputation dans celle de Paris, que le Grand-Duc de Florence l'attira à celle de Piſe dans laquelle il fut pendant douze ans Profeſſeur en Philoſophie; il eut enſuite le même Emploi dans celle de Padoue. Pendant qu'il l'y exerçoit, il fit imprimer un Ouvrage intitulé *Circulus Piſanus*; il eſt diviſé en pluſieurs Parties, & chacune eſt munie

cru, que de bonnes choſes après d'autres *Oeuvr. de la Mothe-le-Vayer.* Tom. II. pag. 822.

[100] Sapienter Democritus gaviſus eſt, cum Athenis veniſſet, a nullo ſe cognitum, ſapientius fortaſſe ſi Scriptis ſuis agnoſci ab omnibus non quæſiviſſet. Nihil enim, ſi credimus morienti Theophraſto, inanius eſt amore gloriæ, cui velificatur & Democritus, & quisquis futilis gloriolæ deſiderio Libros edit, atque in iis

nie d'une Epitre Dédicatoire à quelque Prince de la Maiſon de Médicis.

Le premier Traité dont le titre eſt *Circulus Piſanus Claudii Berigardi Molinenſis, olim in Piſano, jam in Lycæo Patavino Philoſophi Primarii de Veteri & Peripatetica Philoſophia in priores Libros Phyſ. Ariſtotelis*, eſt dédié au Grand-Duc.

Le ſecond Traité *in VIII. Lib. Phyſ. Ariſt.* au Prince Jean-Charles.

Le troiſième *in Ariſt. Lib. de Ortu & Interitu* au Prince Léopold.

Le quatrième *in Lib. III. Ariſt. de Anima*, au Cardinal Charles de Médicis.

Si chaque Epitre Dédicatoire rapportoit un preſent conſidérable à Bérigard, & tel qu'il convient d'en faire à des Princes généreux, ſon *Circulus Piſanus* dut lui valoir de quoi former un héritage.

Ce

ipſis, ut ait Cicero, quos ſcribit de contemmenda gloria nomen ſuum inſcribit. *Claud. Berigardi Molinenſis.* Circuitus Piſanus de veteri & Peripatetica Philoſoph. Proem. pag. 1.

[1] Ego vero non modo lætitiam hanc haurire poſſum, quod vixi ignotus Academiis quibus interfui, ſed etiam quod Libris a me de veteri & Peripatetica Philoſophia conſcriptis obſcurior ſim remanſurus, & mecum ipſe

Ce Livre, quoique muni de l'approbation de l'Inquiſition [2], & d'autant de Certificats de Prêtres & de Moines que d'Epitres Dédicatoires, eſt rempli d'opinions non-ſeulement dangereuſes, mais tendantes au Pyrrhoniſme le plus condamnable, c'eſt-à-dire à l'Athéiſme ; c'eſt ce qui me feroit croire que les bons Inquiſiteurs & Théologiens qui l'ont examiné, ou n'entendoient pas le Latin, ou avoient des notions bien foibles des opinions Philoſophiques, & ſe laiſſoient ſéduire à quel-

ac paululis amatoribus Veritatis locuturus ea quorum alii ne inſcriptionem quidem audire dignabuntur. Id. ibid.

PRO IMPRESSIONE.

[2] Circulum hunc ab Excellentiſſimo Claudio Berigardo delineatum pervenuſta Sapientiæ arcana complectentem, ac tanquam Solem radios Orbi porrigentem, ego infra ſcriptus inſpexi: nihil impuri in illo eſt; imo tenebrarum ignorantiam pellit, Peripateticas veritates ab errorum caligine vindicat, novi Veris delicias Orbi prægeminat, prelo orienti Studioſorum perpetuo committatur ac ſtabiliatur.

Ego, F. Franciſcus Berotus Doctor Theologus primæ ſedis in Academia Patavina Logicus vidi, &c.

Die 2 Julii 1643.

Circulus Piſanus præſens Excellentiſſ. D.D. Claudii Berigardi Molinenſis in Lyceo Patavino Philoſophi primi-

à quelques foibles palliatifs & correctifs que Bérigard a répandus dans pluſieurs endroits de ſon Livre. Sans cela, ſeroit-il poſſible qu'ils lui euſſent donné le titre de très-Excellent Claude Bérigard, *Circulum hunc ab Excellentiſſimo Claudio Berigardo delineatum*, & qu'ils euſſent certifié que dans ſon Livre, il n'y avoit pas la moindre choſe qui put intereſſer la Religion, *non trova ſi coſa alcuna contra la Santa Fede Cattolica.*

Pour

paris, cujus initium *Sapienter Democritus*, &c. & finis rejici debent, fuit pro impreſſione admiſſus & approbatus, ſtante ſupraſcripta atteſtatione, cum nihil contra fidem Principis, ac bonos mores in ipſo reperiatur.

In fidem &c.

Ego F. Antonius Vercellus a Leudenaria Inquiſitor Generalis Paduæ manu propria.

Die 14 Julii 1643.

Viſis atteſtationibus ſupraſcriptis conceditur licentia imprimendi Utini.

Ita eſt, F. Ludovicus Syllanus de Gualdo Inquiſitor Generalis Aquileiæ & Concordiæ.

Noi Reformatori dello Studio di Padua.

Havendo veduto per fede del M. R. P. Inquiſitor di Padua che nell Libro intitolato *Circulus Piſanus Claudii Berigardi de Veteri & Peripatetica Philoſophia in priores Libros Phyſ. Ariſt.* non ſi trova coſa alcuna contra la Santa

Pour être convaincu de la fauſſeté de ces atteſtations, il ne faut qu'examiner legérement les Ouvrages de Bérigard, à peine jette-t-on les yeux deſſus qu'on connoît combien il avoit peu de Religion. Il étoit grand partiſan d'Ariſtote, quoiqu'il diſe [3] qu'il ne le regardoit point comme infaillible, & qu'il n'ajoute pas aſſez de foi à ſes déciſions, pour croire que tous les autres Philoſophes anciens n'ayent pu connoître

Fede Cattolica, e parimente per atteſtata del Segretario noſtro, che non vi ſia coſa alcuna contra Principi, e buoni coſtumi; concedemo licenza, che ſia Stampato, dovendoſi oſſervar quanto per legge in propoſito di ſtampe; con condizione, che non ſia venduto ſe prima non vien portato, uno legato per la Libraria publica, giuſta la parte del Excellentiſſimo Senato de 2 Decembre 1622, In quor. fid. &c.

Dat. a 5 Luglio 1643.

Battiſta Nani Reform.

Aluiſe Valareſſo, Cau. Proc. Reform.

Aluiſe Querini ſeg.

3 More Platonico, dum in utramque partem diſputatur, non caditur in eorum offenſionem quibus integrum relinquitur, ut ipſi ſtatuant, & amplectantur quod conſentaneum eſt Veritati; hanc amiciorem opportet eſſe quam Ariſtotelem & Antiquos, neque tantum illius autoritati deferendum, ut iſtos rationis expertes fuiſſe credamus, neque omnino tribuendum Antiquitati, ut jure

noître la Vérité auſſi bien que lui; c'eſt elle, ajoute-t-il, qu'il faut aimer audeſſus de tout.

Bérigard avoit choiſi le Dialogue par préférence à toute autre maniére d'écrire, parce qu'elle lui paroiſſoit très-propre à réveiller l'attention des Lecteurs, & à balancer également les deux partis oppoſés. Dans ſes Dialogues, il n'oppoſe pas un ſeul Philoſophe à Ariſtote, parce que chaque Ancien

in multis Ariſtoteles eam non reprehendat. Ut vero magis eluceſcat, quidquid veritatis eſt in utraque Philoſophia, operæ pretium exiſtimavi duos introducere Philoſophos Charilaum, & Ariſtæum, quorum ille Placita Peripatetica, iſte Veterum opinionem tueatur. Neque putavi quemquam Antiquorum opponi debere Ariſtoteli, non Empedoclem, non Anaxagoram, non Democritum, quoniam ſinguli aliquod habent quod Ariſtoteles argumentis ſuis facile evertit, maxime ſi eorum ſententias accipiamus, ut ipſe refert: quin potius ex omnibus quæ ab Antiquis præclare dicta videri poſſunt, malui ſeligere Placita inter ſe magis cohærentia, unde Doctrina conficeretur, quam Ariſtoteles non ita facile ſuis machinis labefactaret, & quæ viciſſim Arcem Peripateticam aggredi auderet; ex Anaximandro tamen & Anaxagora non plura deprompſi, quam ex aliis, nec aliud attendi, niſi ut referrem, quid dicere poſſent Veteres, ut ſe ab Ariſtotelis aggreſſionibus tuerentur. C. *Berig. Circul.* Proœmium. pag. 2.

Ancien a ſoutenu quelque opinion qu'il eſt facile de détruire, ſur-tout ſi on l'établit, telle que ce Grec la met dans ſes Ouvrages; mais il fait entrer en lice contre lui tous les autres Philoſophes; il eſt vrai qu'Anaximandre & Anaxagoras ſont les principaux Adverſaires.

Charile & Ariſtée ſont les deux Interlocuteurs des Dialogues de Bérigard: le premier ſoutient le parti [4] d'Ariſtote: le ſecond celui des autres Philoſophes; mais ils conviennent tous deux, dès l'ouverture de leur entretien, qu'en cherchant la Vérité, ils ſe déferont des Préjugés de l'Ecole,

4 CHAR. Opportuna dies illuxit tandem, Optime Vir re & nomine Ariſtæe, qua jam pridem conditam a nobis diſputationem auſpicemur, ego Ariſtotelis, tu Veterum Placita defenſitando, non clamoſa contentione, ut in noſtris Circulis Piſanis ſæpe fieri ſolet, ſed amica voluntatum conſenſione, ad Veritatem indagandam. ARIST. An quidquam mihi jucundius accidere poſſit & exoptatius, quam cum Alumno Gratiarum; Charilao, inveſtigare quid veritatis ſit, in Veteri, & Peripatetica Philoſophia? Si placet, ut jam ſtatuimus, rem aggredere, miſſis longioribus præludiis, quæ apud alios videri poſſunt. *Claud. Berigard.* in Lib. I. Phyſ. Præludia Phyſ. pag. 7.

le, & en éviteront les cris & la maniére meſſéante de diſputer.

Je vous ai dit, *Monſieur*, que les Ouvrages de Bérigard contenoient des opinions très-dangereuſes, & que l'Auteur, quoique Péripatéticien, tendoit beaucoup au Pyrrhoniſme outré, ou plutôt à l'Athéïsme; voyons actuellement des preuves de ces deux accuſations. Charile [5] ſoutient que, ſi on ne peut prouver, par des raiſons naturelles, l'immortalité de l'Ame, il n'en eſt pas de même de l'exiſtence de Dieu. Il n'y a rien, répond Ariſtée [6], de plus viſible que l'exiſtence de Dieu, & rien de ſi inconnu que l'eſſence de ce Dieu. D'où vient

[5] CHAR. Detur non poſſe convinci ratione naturali qui immortalitatem Animæ negat, at tanta eſt divini Luminis exuperantia, ut omnium percellat oculos, ac propterea anteponatur Topazio Æthiopico, qui terra occultari non poteſt, inquit Nilus,

— — — — lucetque latetque
Calculus, & viridem diſtinguit glarea muſcum. *Berig. Circ.* in VIII. Librum Phyſ. Ariſt. Circulus XVIII. p. 106.

[6] ARIST. Omnino nihil notius eſt quam Deum eſſe, nihil ignotius quam oſtendere quid ſit Deus, unde Athenis inſcriptio omnium ſapientiſſima habita eſt, IGNOTO DEO. *Id.* ibid.

vient donc, reprend Charile [7], qu'il y a eu tant de Nations barbares qui ont reconnu l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & qu'aujourd'hui ſes Turcs, les Perſes, & pluſieurs autres Peuples auſſi barbares, conviennent de cette vérité ?

Ce que répond Ariſtée à cette derniére objection me paroît peu digne de l'approbation de l'Inquiſiteur. Si ces Peuples, *dit-il* [8], ont quelque connoiſſance de Dieu, c'eſt par les inſtructions qu'on leur a données & non par aucunes notions naturelles qu'ils ayent eues par eux-mêmes. D'ailleurs l'idée qu'ils ont de la Divinité, eſt une idée très-fauſſe, & ſi elle étoit juſte, & qu'elle leur vint par des raiſons naturelles, il faudroit qu'elle pût ſervir à les éclairér

7 CHARIL. Quomodo igitur tam multæ Gentes olim Græcæ, ac Barbaræ, absque Fidei illuſtratione aliquos habuere, qui Deum unum agnoverunt; atque nunc etiam unum agnoſcunt & colunt Turcæ, Tartari, Perſæ & alii plurimi Religionis noſtræ perduelles? *Id.* ibid. pag. 107.

8 ARIST. Si illi omnes habent Dei veri cognitionem, id fit ope ſolius divini inſtinctus, non efficacitate ullius rationis naturalis: ſi vero, ut res eſt, hallucinantur, non agnoſcunt Deum, ſed Dæmonem aliquem ſibi fabricant, cui totius Univerſi moderatio committatur, hoc uno re-

rer, au-lieu de les égarer comme elle fait; car nous voyons que les Turcs ſont plus difficiles à convertir au Chriſtianisme que les Payens, le contraire devroit pourtant arriver.

Ce diſcours tend à prouver que l'Athéiſme n'eſt pas plus vicieux, que les fauſſes Religions; cette opinion me paroît contraire non-ſeulement à la ſaine Théologie, mais encore au bien Public, & à la tranquilité de la Société civile, par les conſéquences qui en peuvent découler.

Les obſervations & les réflexions que Bérigard fait ſur la Providence divine, me paroiſſent encore bien plus condamnables que ſes objections ſur la connoiſſance de l'eſſence de Dieu. Charile parlant du bonheur

liquis ſapientiores, quod Ariſtocratiæ Monarchiam Dæmonum ipſi præferunt: quam porro nihil rationibus humanis conficiatur ad veri Dei cognitionem adipiſcendam, vel ex eo patet, quod Turcæ maxime qui illis utuntur, omnium difficillime ad Chriſtianam Religionem pelliciantur: atque oportebat ut hujusmodi rationes, ſi quid efficiunt, redderent intellectum aptiorem ad Veritatem cognoſcendam, ita ut Mahometani citius quam olim Ethnici veri Dei cognitionem amplecterentur. Berig Circ. in VIII. Lib. Phyſ. Ariſt. *Circ.* XVIII. pag. 107.

heur dont jouïſſent les méchans, & des maux dont les bons ſont ſouvent accablés, dit [9], qu'il faut recourir aux ſecrets jugemens de Dieu qui peuvent bien nous être inconnus, mais qui ſont toujours juſtes. La réponſe d'Ariſtée eſt des plus cavaliéres. En admettant ce principe, *dit-il* [10], on trouvera le moyen de rendre toutes les choſes cachées, & les diſputes ſeront bientôt terminées.

Après ce raiſonnement qui me paroit un tant ſoit peu impie, Ariſtée examine en détail la conduite de la Divinité. D'où vient, *dit-il* [11], Dieu, qui eſt infiniment bon, & qui n'eſt pas moins puiſſant, a-t-il permis le mal? Puisqu'il avoit prévu les fautes

9 Quod ſi non ſemper bonis & malis ita cedat, recurrendum ſit ad occulta Dei judicia, quæ, ut ait Auguſtinus, occulta quidem ſunt, ſed non injuſta. *Id.* ibid. *Circ. XX*, pag. 121.

10 ARIST. Atque ita rationes omnes occultæ erunt, nec quicquam erit amplius, quod ultra citraque referri poſſit.

11 Cur Deus infinite bonus & potens, tam culpæ, quam pœnæ malum permiſerit: culpæ quidem ex infinito numerum rerum poſſibilium præviderit quæ bonæ vel malæ nulla vi, ſed ſponte ſua futuræ eſſent, plures tamen malas, quarum ſcelera prænoverat, quam bonas

fautes ſans nombre que les hommes commettroient, pourquoi ne leur a-t-il pas donné un moyen certain pour les éviter? Il leur diſtribue des graces qu'il ſait ne leur pouvoir être d'aucune utilité, & qui n'ont aucune efficacité; autant vaudroit qu'il ne les leur donnât pas. Pourquoi Jéſus-Chriſt, qui eſt venu pour ſauver les hommes, n'a-t-il pas demandé à ſon Pere de les rendre véritablement bons? Ils ſont auſſi mauvais qu'auparavant, & la mort du Sauveur n'a ſervi qu'à les rendre plus coupables. Mais enfin, ſuppoſons qu'il faille que les hommes faſſent certaines actions, d'où vient que la Divinité s'en offenſe; elle qui n'a aucune liaiſon avec les foibleſſes humai-

creaverit: deinde cum ea ſcelera poſſet, nullam vim afferendo libertati, gratiarum donis efficacibus impedire, non impedit, ſed largitur gratias, quas prævidet fore non efficaces? Efficaces certe meruit, easque potuit a Patre poſtulare Chriſtus, qui ad Salutem omnium venit, cur non poſtulavit, cur tam graviter adhuc peccant homines, & pœnas luunt criminum quæ prohiberi videtur melius? Si vero ea non prohibet cum poſſit, cur adeo iis offenditur, nec, ut Diogenes, dicere poteſt, iſti me volunt offendere, ſed ego propterea non offendor? *Id.* ibid. pag. 122.

humaines ? Pourquoi n'imite-t-elle pas l'exemple de Diogène, & ne dit-elle pas, comme ce Philoſophe, ils veulent m'offenſer, & moi je ne veux point être offenſé?

Les châtimens que Dieu fait ſubir aux hommes, continue Ariſtée [12], n'ont pas moins beſoin d'être rangés au nombre des ſecrets jugemens. Pourquoi la Souveraine Bonté ne s'eſt-elle pas contentée d'infliger des peines legéres? Non contente d'afliger les malheureux Mortels dans cette vie par des douleurs aigues, par des maladies fâcheuſes, elle les condamne dans l'autre à des tourmens éternels; & la rigueur de Dieu eſt ſi grande, que ſi, lorsqu'il crée les hommes, il les conſultoit ſur l'état qu'il leur donne, il n'y en auroit aucun, qui ne fût beau-

[12] Jam de malo pœnæ non minus occulta ſunt Dei judicia. Quare tanta Bonitas non fuit contenta leviſſimis pœnis, ſed primum in hac vita intolerabili dolore elidi ac frangi ſæpe permittit homines, & ſecundum obitum cadere in cruciatus ſempiternos, ut ſi homini creando proponi poſſet, an vellet in lucem ſuſcipi, renueret omnino, neque tantum ſpe gloriæ cœleſtis alliceretur, quantum reformidaret ſupplicium horribile, malletque nihil eſſe, quam vitam ingredi tanto periculo circumſeſſam? Cur ad remittendam pœnam ſtatuit hanc vitam, & in alia nunquam accipit preces, quibus æque moveri

beaucoup plus épouvanté par les maux qui le menacent, qu'encouragé par les biens qu'il peut eſpérer, & qui ne choiſît de reſter toujours dans le néant plutôt que d'eſſuyer les risques auxquels l'expoſe la création. Par quelle raiſon Dieu pardonne-t-il les fautes dans cette vie, & eſt-il inflexible aux priéres des hommes après leur mort? Pourquoi ſommes-nous punis de la faute d'Adam à laquelle nous n'avons jamais eu aucune part? Les Rois, il eſt vrai, vangent ſur les enfans, & puniſſent ſur les parens, les crimes de Léze-Majeſté, dont les Peres & les Chefs de famille ſe ſont rendus coupables: leur ſûreté les oblige à cette rigueur: ils aſſûrent ainſi leur vie & leur Thrône; mais Dieu avoit-il à craindre que les

poterat, ſi voluiſſet? Quid vero Adami pœna, qua ſcelera parentum liberorum malis vindicantur, & quam judicii divini ignarus Deo magis ridiculum dicebat Medico, qui ob Patris, vel Avi morbum, nepoti medicinam adhiberet.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane . . . . . .

Reges quidem perduellium liberos animadvertunt ad terrorem, ne vitam, aut regnum amittant, quod metuendum non erat Deo. *Id.* ibid. pag. 123.

les hommes n'attentaſſent à ſes jours, ou ne vouluſſent lui ravir ſa Couronne? Comment donc peut-on excuſer la damnation de tant de perſonnes? Et s'il falloit abſolument, que la poſtérité d'Adam fût malheureuſe, d'où vient ne pas faire venir les hommes par un autre canal que par le ſien?

Par quel motif [13] la Souveraine Bonté panche-t-elle plutôt vers la rigueur, que vers la clémence? Les Payens ſe ſont plaints de cette inégalité: Tacite remarque que les meurtres, les deſordres & les carnages, commis dans les guerres de la République, étoient des preuves que les Dieux s'étoient plû davantage à la vengeance qu'à la miſéricorde. Lucain dit que les Romains auroient été heureux, ſi les Dieux avoient eu autant de ſoin de conſerver leur liberté que de les punir.

Quelle

[13] Cur tanta Bonitas propenſior ad pœnas quam ad beneficia videri voluit? Unde illa Taciti Lib. II. querimonia: Tot Romanæ Reipublicæ cladibus manifeſtum eſt fuiſſe curæ Deis vindictam, non fuiſſe ſalutem: & Lucani:

Felix Roma quidem, Civesque habitura ſuperbos
Si libertatis Superis tam cura fuiſſet,
Quam vindicta placet. . . . . .

Quelle eſt la raiſon pourquoi la Divinité ne punit pas toujours les fautes dès cette vie, puisque les punitions pourroient être utiles & corriger les vicieux; au lieu qu'en différant les châtimens juſqu'à l'autre Monde, ils ne ſervent de rien?

Comment peut-on approuver la partialité qu'on voit dans les jugemens de Dieu? David [14] ſouillé par un adultère & par un homicide, à peine a-t-il reconnu qu'il a péché, que Dieu lui pardonne ſa faute; Saül confeſſe pluſieurs fois ſon crime, qui eſt bien plus leger que celui de David, & il ne peut en obtenir le pardon.

Après cette réflexion, Bérigard parcourt tout le Vieux Teſtament, & l'examine avec autant de liberté que ce qui regarde David & Saül. Il paſſe enſuite au Nouveau, & n'eſt pas plus réſervé; voici ce qu'il dit ſur les

Cur hic non punit delinquentes, ſed in alia vita differt pœnas, quæ ad præſentis vitæ emendationem parum conferunt? *Id.* ibid. pag. 124.

[14] At David adulter, & homicida, vix dixerat peccavi, cum Dominus tranſtulit culpam. Ibidem Saul fruſtra dixit, iterum ſe peccaſſe, forte quia non ex animo, ſed tantum ad pœnam declinandam. Si rem duntaxat conſideremus, leviſſima Saülis videtur culpa. *Id.* ibid. pag. 125.

les Miracles. Dieu accorde, *dit-il* [15], tant de puiſſance aux Démons, & ils opérent des prodiges ſi grands, qu'il eſt impoſſible de pouvoir diſtinguer les Miracles divins de ceux qui ne le ſont point. Il permit autrefois que Simon le Magicien fît des Statues, qui euſſent la faculté de marcher: il lui accorda le pouvoir de ſe conſerver ſain & ſauf au milieu des flammes, de voler vers les nuées, de changer les pierres en pain; lorſqu'il tomba après s'être élevé dans les airs, Néron n'attribua pas ſa chûte à Dieu, mais à un Demon plus puiſſant que ce Magicien; de ſorte que le Miracle divin ne put détruire l'impreſſion qu'avoit fait le faux. Une foule de Peres de l'Egliſe nous apprennent que par un Decret de l'Empereur Claude on éleva dans une Isle du Tibre une Statue à Simon, ſur la baſe de laquelle on avoit mis cette Inſcription: A SIMON DIEU

[15] Tantum Dæmonibus a Deo conceditur, ut fictis miraculis præcipuum argumentum, quod a mortuorum excitatione, deſumitur, labefactetur, & ſuſpicionem ingerant, eandem in omnibus eſſe ſimulationem. Conceſſit Deus, inquit Anaſtaſius Nyſſenus Quart. 25. ut Simon Magus Statuas efficeret quæ ambularent, in igne volutatus non ureretur, in aëre volaret, ex lapidibus panem faceret; & ſi ex aëreo volatu dejectus eſt, id

DIEU SAINT. Jugez donc combien peu la raiſon & la connoiſſance que Dieu a données aux hommes leur ſervent, pour connoître les Miracles divins, & pour en profiter; & de quelle précaution les gens ſenſés doivent uſer, avant que d'ajouter foi à aucun prodige. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas jugé à propos, pour obvier à ces inconveniens, de marquer les Miracles divins par quelque ſigne, qui les fît reconnoître aiſément, viſiblement, & qui les rendît auſſi utiles qu'ils le ſont peu ordinairement?

Bérigard examine enſuite le profit que les hommes peuvent retirer des Prophêtes & des Révélations; il ne le trouve guère plus conſidérable que celui qu'ils reçoivent des Miracles.

N'eſt-il pas étonnant, qu'un Ouvrage pareil à celui de ce Philoſophe ait été appouvé par des Inquiſiteurs, tandis que ces

Nero factum vi potentioris Dæmonis arbitrabatur. At Juſtinus Apolog. ad Anton. Pium, Irenæus, Tertullianus, Euſebius, ajunt Simoni Mago ex Senatus Conſulto a Claudio Imperatore erectam Statuam in Inſula Tiberina, cum hac inſcriptione: SIMONI DEO SANCTO; vide quam parum absque fidei Dono viros prudentes juvat humana Ratio, & quam pronum ſit ſuſpicari non facile Miraculis eſſe fidendum. *Id.* ibid. pag. 132.

ces Moines ſe font une peine de permettre la lecture des plus excellens Livres, parce qu'il y a quelques choſes qui pourroient décréditer le Cordon de St. François, & les vieilles Pantoufles de Ste Aldegonde? Je ne crois pas que les Ouvrages de Spinoſa, ſoient plus dangereux que ceux de Bérigard, vous pouvez en juger par les morceaux que je viens de vous en rapporter. Lorſqu'il raiſonne ſur des matiéres Phyſiques, il eſt encore moins Orthodoxe, ſi cela eſt poſſible, que dans celles qui concernent la Méthaphyſique; & c'eſt avec raiſon, qu'un ſavant Archidiacre de Cantorbery l'accuſe [16] d'être Athée & d'avoir cru, malgré les correctifs qu'il apporte quelquefois aux opinions des Philoſophes anciens, que le Monde n'avoit point été formé & arrangé, par une Intelligence divine.

Vous me demanderez ſans doute, *Monſieur*: Quel eſt donc l'enchantement qui peut avoir aſſez aveuglé les Inquiſiteurs, qui ont approuvé le *Circulus Piſanus*? Je pour-

[16] Uno eodem Opere diverſas cum Epicureæ, tum Peripateticæ impietatis rationes adornavit, quanquam Ariſtotelis diſciplinam fuſius & ardentius excoluit, atque eam potiſſimum quam Libro Phyſicorum VIII, Libris-

pourrois vous dire qu'ils ne l'ont peut-être point lu, ou que s'ils l'ont lu, ils ne l'ont guères entendu ; mais je veux bien croire le contraire. En ſuppoſant qu'ils ont compris le Latin de l'Ouvrage, qu'ils approuvoient ; je penſe qu'ils ſe ſont laiſſés ſéduire & éblouïr par quelques réflexions, & quelques raiſonnemens aſſez foibles, que Bérigard fait de tems en tems, pour oppoſer aux opinions qu'il met dans tout leur jour, & auxquelles il donne toute la force poſſible. Voici un exemple de ces feintes plus dangereuſes que des attaques.

Ariſtote, comme vous le ſavez, *Monſieur*, & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ma Lettre, en parlant d'Averroës ; Ariſtote, dis-je, croyoit que l'Entendement de tous les hommes, étoit une ſeule & même Subſtance ; par conſéquent l'Ame étoit mortelle ſelon lui, parce que n'étant proprement que la forme de l'Homme, elle devoit mourir avec le corps, ou ſi l'on veut, changer de face, & ſouffrir un

que de Cœlo, & rerum generatione tradidit, quibus univerſam mundi fabricam, ſine Providentia architectrice, extruxiſſe ſe putat Philoſophus, *Samuel Parker*. Diſp. de Deo & Provid. pag. 67.

un changement total & ſe réunir au Tout. Bérigard, qui dans tous ſes Ouvrages ne manque guère d'appuyer ſur les arguments qui vont à prouver la mortalité de l'Ame, ſe récrie contre ceux qui diſent qu'Ariſtote a cru les Ames mortelles. Il dit [17] qu'il s'eſt ſeulement trompé dans le nombre, & non pas dans l'eſſence, c'eſt-à-dire qu'au lieu d'admettre autant d'Ames qu'il y a d'hommes, il n'en a ſuppoſé qu'une, commune à tous: unique Subſtance des eſprits, comme la Matiè-

[17] Sed hoc nihil eſt aliud quam erraſſe Ariſtotelem circa numerum Animarum; non circa naturam earum incorruptam, neque hoc ſufficit, ut quis dicat Animam qua & cognoſcit homo, & ſapit, eſſe mortalem, ut Ariſtoteli imponunt Alexander, Aveinpaces, Alpharabius, Jandunus, Pomponatius, Portius, Cajetanus, Vincentius Madius, Scotus & alii nonnulli; ſed cæteri contra, inter quos Philoponus in Tex. 65 & 66, calumniantur, inquit, Ariſtotelem, quicunque eum rationalem Animam mortalem, dicere, ſuſpicantur, & dementes vocat qui id aſſerunt. Maxime vero dementiæ plenum videatur illud Pomponatii, & eorum qui dicunt Animam rationalem ſecundum Fidem eſſe immortalem, ſed mortalem ſecundum Philoſophiam: quibus immerito quidem adſcribunt Scotum in 4. Diſt. 43. Q. 2. tantum enim habet non poſſe demonſtrari ejus immortalitatem, quod de exacta demonſtratione concedi poteſt. Recte

Matière l'eſt des corps; mais qu'il a cru cette Subſtance éternelle. Après ce beau raiſonnement en faveur de l'immortalité de l'Ame, il s'emporte contre quelques Commentateurs d'Ariſtote, & ſur-tout contre Pomponace, parce qu'il a prétendu que la Raiſon paroiſſoit contraire à l'immortalité de l'Ame; Bérigard prend alors le feu d'un grave Théologien, & décide que rien ne peut être véritable ſelon la Foi & faux ſelon la Raiſon, la Lumiere naturelle n'étant qu'une

ne

enim monet Ariſtoteles I. Ethic. c. 3. accuratas demonſtrationes non ſimili modo in unoquoque genere quærendas eſſe. Eſt enim, inquit, eruditi eatenus exactam in unoquoque genere explicationem requirere, quatenus pati rei ipſius natura poteſt: nam & Mathematicum ſuaſionibus utentem approbare, & ab Oratore demonſtrationes exigere, ſimile vitium eſt. Verum quod ſpectat ad modum loquendi Pomponatii, certum eſt eum damnatum eſſe in Concil. Later. ſub Leone X. Seſſ. 8. Neque enim poteſt ulla res vera eſſe ſecundum Fidem, & falſa ſecundum Naturæ lumen, quod nihil aliud eſt quam participatio divini Luminis. Poteſt aliquid eſſe certum Fide divina, quod humana ratio non demonſtrat, ſed non poteſt ulla ratio humana demonſtrare eſſe falſum, quod lumen Fidei ut verum proponit, quia verum vero contrarium non eſt. *Berig. Circul.* in III. Libros Ariſtot. de Anima, *Circ.* XX. pag. 125.

ne émanation, & une participation de la divine.

Je ne doute pas que ce ne ſoient quelques endroits ſemblables qui ont ébloui les Inquiſiteurs, qui, pour la plûpart du tems, ou n'entendent point les Livres qu'ils examinent, ou ſont occupés à prendre garde qu'il ne s'y trouve quelque choſe qui puiſſe diminuer la ſuperſtition des Peuples, en faveur des Saints, dont le crédit fait vivre graſſement les Moines, ou qui aille au détriment des Indulgences. Voici un exemple de ce que je dis, des plus convaincans. Les Revérends Peres Inquiſiteurs obligérent Bérigard de mettre quelques éclairciſſemens à la fin de ſes Dialogues ſur le VIII. Livre de la Phyſique d'Ariſtote. Voici le ſeul qui regarde tous les endroits que je vous viens de rapporter: *Dieu* [18] *n'entend point dans l'autre vie les prières*, c'eſt-à-dire *les prières des damnés.* Cette explication a paru néceſſaire aux Inquiſiteurs, ſans doute, parce qu'ils ont craint que quelqu'un n'allât ſe figurer, qu'il étoit inutile de s'adreſſer aux

[18] Deus in alia Vita preces non accipit: intelligitur, damnatorum, quorum preces non audiuntur ad meri-

aux Manes des Moines canoniſés: une ſemblable croyance eſt plus criminelle en Italie, que de nier la proceſſion du Saint Eſprit; un Arien, que dis-je, un Arien? un Athée trouveroit plus de clémence, & plus de douceur auprès du St. Office qu'un homme qui parleroit contre les vertus du Scapulaire.

Avant que de ceſſer de parler de Bérigard, je dirai deux mots, qui ſuffiſent pour renverſer & détruire tout ce qu'il dit contre les Decrets de la Providence. Je ne penſe pas qu'il eût été aſſez fou pour prétendre avoir exiſté de tout tems: or je ſuppoſe qu'il ſoit encore en vie, & que je lui demande: Si vous n'avez pas été éternellement, il faut donc que quelque choſe ait exiſté avant vous, &, en remontant plus haut, & allant de génération en génération, que quelque Etre ait ſubſiſté dans tous les tems, car il eſt impoſſible que le Néant puiſſe produire une Subſtance réelle: or cet Etre qui eſt éternel doit néceſſairement avoir en lui toutes les facultés & toutes les puiſſances,

tum & præmium, occulto plane judicio. *Id.* ibid. Obſerv. in Lib. VIII. Phyſ. pag. 139.

ces, puisque les autres Etres n'ont reçu que de lui toutes les qualités qu'ils ont: par une ſuite néceſſaire, il faut que ce premier Principe ſoit intelligent, puisque les hommes n'ont de raiſon, de lumiere naturelle, & de connoiſſances, qu'autant que ce premier Etre leur en a communiqué; voilà donc l'exiſtence de Dieu auſſi évidente que votre exiſtence même.

Dès que je ſai qu'il y a un Etre ſouverainement puiſſant, éternel, intelligent, parfait; quelques extraordinaires que ſes actions me paroiſſent, je dois être certain qu'il fait toujours le bien, puisque je ſuis aſſûré que ſon eſſence ne lui permet pas de faire le mal. Je ne comprends pas à la vérité, comment le crime a pu s'introduire dans le Monde, comment l'homme émané d'un Etre parfaitement heureux, peut être ſujet à tant d'infortunes; je dois m'en prendre à mon ignorance, à la diſtance infinie qu'il y a de mon état à celui du Créateur; mais je ne dois pas abandonner les notions évidentes que j'ai, & qui me font connoître que le mal ne peut venir de Dieu, ni être commis par lui. Je conçois ces deux choſes clairement, je connois qu'elles ſont une ſuite néceſſaire de ſon exiſtence, toutes les

diffi-

difficultés qui ſe préſentent à mon eſprit ne doivent faire ſur moi aucune impreſſion, puiſqu'elles ne peuvent détruire ces deux principes dont j'ai une certitude évidente : *Il exiſte un Dieu, & ce Dieu eſt parfait ;* il faut donc chercher ailleurs que chez lui la cauſe du malheur des créatures, ou ſe ſoumettre à l'ordre de ſes jugemens ſecrets. Je ſuis

MONSIEUR,

Votre très humble & très &c.

LETTRE NEUVIEME.

MONSIEUR,

§. I.

GASSENDI.

Gaſſendi nâquit à Chanterſier, petit Bourg [19], du Diocéſe de Digne, à une lieue de la Ville de ce nom, le 22. Janvier 1592. Sorbiére s'eſt trompé lourdement, lorsqu'il a dit [20] que le pere & la mere de Gaſſendi étoient peu connus dans leur Province, & que la pureté de leurs mœurs & leur probité étoient les ſeules choſes qui les rendiſſent recommandables. Françoiſe de Fabre, mere de Gaſſendi, étoit d'une des plus

[19] Petrus Gaſſendus vulgò Dinienſis habitus ob Eccleſiæ illius Præpoſituram, quo functus eſt munere annos viginti non tamen Diniam, quam appellavit Patriam, ſed Campotercerium Agri Dinienſis Pagum, ſeu Oppidulum, una ab Urbe leuca in Occaſum diſtans, natalitium habuit, Anno ſuperioris Sæculi nonageſimo ſecundo, Ja-

plus anciennes familles de Provence. Il y a encore actuellement à Aix pluſieurs perſonnes de cette Maiſon annoblie par les anciens Comtes de Provence, Rois de Naples & de Sicile. Ce n'eſt pas-là le ſeul menſonge que Sorbiére ait dit en ſa vie. Il eſt cependant étonnant qu'un homme, qui étoit ſi ami & ſi admirateur de Gaſſendi, ait ſi mal connu ſes parens. Le fait que j'avance ici eſt certain, & je n'ai aucune raiſon de relever la faute de Sorbiére, que celle de dire la vérité. J'aurois été bien aiſe de ſavoir ce que le Pere Bougerel Provençal, a dit à ce ſujet de Gaſſendi, mais je n'ai pu avoir cette ſatisfaction; je me plains tous les jours que bien des Livres me manquent, & quelque ſoin que je me donne pour remédier à cet inconvénient, je n'en puis venir à bout.

Gaſſendi embraſſa de bonne heure l'Etat Eccléſiaſtique: il obtint un Canonicat à Digne,

nuarii die vigeſima ſecunda. *Samuelis Sorberii Præfatio*, de Vita & Moribus Petri Gaſſendi, pag. 2.

20 Pater illi fuit Antonius Gaſſendus, & Mater Franciſca Fabria, morum ſuavitate, & fidei in Religione majorum perſeverantia potius, quam genere & divitiis in Patria conſpicui. *Idem*, ibid.

Digne, & la vie tranquille & paiſible qu'il menoit, lui laiſſoit tout le tems qu'il falloit pour cultiver ſon eſprit ; auſſi fit-il dans la Philoſophie des progrès infinis. Mais il ſe dégoûta bien-tôt de la Philoſophie des Ecoles; il avoit trop d'eſprit, trop de pénétration, & trop de jugement pour pouvoir s'en accommoder. Il écrivit un Livre contr'elle, intitulé *Exercitationes paradoxæ adverſus Ariſtoteleos*, dans lequel il porta de terribles coups à la Philoſophie d'Ariſtote, & ruina en particulier ſa Dialectique. Il ſe préparoit à critiquer avec autant de force ſa Phyſique, ſa Métaphyſique & ſa Morale; mais l'indignation & la fureur des Péripatéticiens l'épouvantérent. Sa noble audace avoit révolté tout ce Peuple idolâtre de l'Antiquité, auquel il ne manque plus que des Prêtres & des Victimes

[21] Et de pietate quidem ut primum dicam, attendendum ſedulo ad ea, quæ Gaſſendus voce, & ſcriptis docuit, ad vitæ rationem quam inſtituit, & a qua ne latum quidem unguem unquam diſceſſit: ad amicos quibuscum conjunctiſſimus ſine querela vixit, & ad ea tandem quibus moriens ultimum vitæ actum clauſit; nam veræ voces tum demum pectore ab imo eliciuntur, & eripitur perſona, manet res. *Idem*, ibid. pag. 3.

[22] In Hollandia Gaſſendus tantam ſui admirationem

mes, pour rendre aux Anciens les mêmes honneurs que ceux-ci rendoient à leurs Dieux. Gaſſendi abandonna ſon projet ; & pour vivre tranquille, il fut obligé d'épargner les erreurs & les préjugés des Péripatéticiens. Son temperament le portoit naturellement à la paix : il avoit l'eſprit & le caractère auſſi doux & auſſi affable que le cœur ſincère & vertueux [21] ; auſſi gagnoit-il l'amitié & l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient. Sorbiére dit [22] qu'il enleva les ſuffrages de tous les Savans de la Hollande dans un voyage qu'il fit dans ce Païs, où, lui Sorbiére, étant allé quelques années après, tous les Gens de Lettres lui demandoient ſans ceſſe des nouvelles de Gaſſendi & de ſes Ouvrages.

Pour connoître le mérite, la probité & la modeſtie de Gaſſendi il ne faut que conſidérer

reliquit, ut, cum ego amænam illam & eruditiſſimam Regionem, poſt annos ab iſta peregrinatione quatuordecim, incolerem, & frequens Litterarum commercium cum *Gaſſendo* haberem, percuntarentur ſemper Eruditiores ſolliciti, quid ille pararet? Cum autem ſignificaſſem vidiſſe me Lutetiæ Pariſiorum *Diſquiſitionem Metaphyſicam* quam premebat, ne litem ex lite moveret, auctores fuere omnes ut mitti quam primum curarem. *Idem*, ibid. pag. 6.

ſidérer avec quelle ſageſſe & quelle retenue il agit dans la diſpute qu'il eut avec Descartes. Quoiqu'elle fût très-vive, il ne laiſſa jamais échapper [23] aucun terme choquant; & ſi quelquefois il piqua ſon Adverſaire, ce fut avec toute la précaution & la politeſſe poſſibles. Le ſujet de cette diſpute vint des Objections que Gaſſendi fit aux Méditations de Deſcartes. Il faut convenir de bonne foi que ces Objections ſont d'une force inexprimable, & qu'elles rendent bien douteuſes & bien incertaines les preuves de Deſcartes, ſi elles n'en montrent point évidemment la fauſſeté.

Gaſſendi, en attaquant les opinions de ſon Adverſaire, convenoit de leur vérité; il

[23] Ita ſe geſſit Vir optimus in refutando Carteſio, ut præter lepide quædam dicta nihil invenias quod adverſarium pungat: vel ſi quid tangat cutim extremam, illud quidem blande, modeſte, & cum ſignificatione quadam benevolentiæ introrſum latentis, & cui renovandæ paratiſſimus eſſet. *Idem*, ibid. pag. 3.

[24] Infers te poſſe ſtatuere generalem hanc Regulam, illud omne verum eſt quod valde clare & diſtincte percipio. Cæterum licet hactenus Regula nulla melior in tanta rerum caligine inveniri potuerit; cum videamus tamen Ingenia tam magna, quæ videntur debuiſſe tam clare tamque diſtincte plurima percipere, cenſuiſſe rerum veritatem vel in Deo, vel in puteo eſſe abſcondi-

il ne s'agiſſoit que de la bonté, ou de la foibleſſe des raiſonnemens ſur lesquels elles étoient fondées. Deſcartes voulut établir une nouvelle maniére de prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'Ame: Gaſſendi prétendit qu'elle étoit peu évidente, & qu'elle ne devoit être préférée à celle qu'on avoit employée jusqu'alors.

Deſcartes établit comme un Principe certain dans ſa troiſième Méditation, & comme une Régle générale, que tout ce qu'on apperçoit clairement & diſtinctement ne ſauroit être faux „[24] Gaſſendi lui de„mande comment il eſt poſſible de pouvoir „regarder cette Régle comme infaillible, „lorsqu'on fait attention que tant de ſavans „Hom-

tam an non ſuſpicari par eſt Regulam forte eſſe fallacem? Et certe, cum tibi ignota Scepticorum argumenta non ſint, quid eſt, quod poſſimus verum inferre tanquam clare, & diſtincte perceptum, niſi apparere id, quod cuique apparet? Ego ſaporem Peponis gratum clare diſtincteque percipio: itaque verum eſt Peponis ſaporem apparere mihi hujuſce modi: & quod propterea verum ſit talem in ipſo Pepone eſſe, quomodo mihi perſuadeam, qui, puer cum eſſem, ac bene valerem, ſecus judicavi; nimirum clare diſtincteque alium in Pepone ſaporem percipiens? Video & multis hominibus ſecus videri: video & multis Animalibus, quæ guſtu pollent optimeque valent; an ergo verum vero repugnat? an po-

„Hommes, qui ſans doute auroient dû „connoître bien des choſes clairement, ont „aſſûré qu'ils n'étoient certains de rien, & „que la Vérité étoit cachée au fond d'un „Puits, ou dans le Sein de Dieu? Quel „fond peut-on faire, *dit-il*, ſur les juge- „mens des hommes, qui ſont ſi contraires „les uns aux autres? La même perſonne „forme, même en divers tems, différens ju- „gemens ſur la même choſe: on trouve „bon dans un certain âge des fruits & des „mets, qu'on déſaprouvoit dans un au- „tre, quoiqu'on fût dans une parfaite ſan- „té, & que les Sens agiſſent dans toute „leur force; il eſt mille & mille erreurs „qu'on

tius, non ex eo, quod aliquid clare diſtincteque percipitur, id ſecundum ſe verum eſt, ſed verum ſolummodo eſt, quod clare, diſtincteque tale percipiatur? Idem pene eſt dicendum de iis, quæ ad Mentem ſpectant. Juraſſem alias non poſſe a minore quantitate ad majorem tranſiri, niſi tranſeundo per æqualem: non poſſe item duas lineas, ad ſe ſe continuo magis accedentes, ſi producerentur infinite, non tandem concurrere: nempe videbar mihi iſta adeo clare diſtincteque percipere, ut pro Axiomatibus veriſſimis indubitatiſſimisque haberem; & poſtea tamen fuere argumenta, quæ oppoſitum ſuaſerint veluti perceptum clarius diſtinctiusque. Nunc vero rurſus ambigo, cum ad Mathematicarum ſuppoſitionum naturam attendo. Quare & dici quidem poteſt

„qu'on regarde comme des vérités éviden-
„tes, dont on ne doute point & qu'on dé-
„couvre par l'étude & la connoiſſance des
„Mathématiques. S'il eſt vrai que dès
„qu'on apperçoit une choſe clairement &
„diſtinctement elle ne peut être fauſſe,
„d'où vient cette diverſité étonnante de ſen-
„timens parmi les hommes, qui penſent
„tous connoître clairement & diſtinctement
„la vérité des opinions qu'ils ſuivent ? Il
„ſeroit ridicule de dire qu'ils n'y ſont at-
„tachés que par entêtement, & qu'ils n'en
„ſont que médiocrement perſuadés : il les
„croyent ſi ſûres & ſi évidentes, qu'ils ſa-
„crifient pour elles leur vie, quoiqu'ils
„voyent

verum eſſe me tales talesque Propoſitiones agnoſcere, prout quantitatem, lineas, & ſimilia hoc ſe habere modo ſuppono, aut concipio ; & quod illæ propterea veræ ſecundum ſe ſint, pronuntiari tuto non poteſt ; & quicquid ſit rebus Mathematicis ? Quæſo te, quod ad cæteras, de quibus jam quæritur, ſpectat : curnam tot tamque variæ ſunt inter homines opiniones ? Putat unuſquiſque ſe clare diſtincteque eam percipere, quam defendit : & ne dicas plerosque aut hærere, aut fingere ; ſunt ecce, qui pro iis, quas habent, opinionibus, etiam mortem oppetant, tamerſi videant alios pro oppoſitis oppetentes : niſi vero putas tum demum a pectore imo veras voces non ejici *Objectio Quinta Renat. Carteſ.* P. Gaſſend. pag. 16.

„voyent des gens qui regardent les ſenti-
„mens oppoſés à ces opinions comme des
„démonſtrations évidentes. "

Ce Principe de Deſcartes attaqué, & j'oſe dire, presque détruit, Gaſſendi vient à un autre, par lequel Deſcartes établit que l'homme par ſa nature connoit le vrai. La Vérité, *répond Gaſſendi* [25], n'étant „qu'une conformité d'une choſe au jugement „qu'on en fait, elle n'eſt par conſéquent que „la ſuite des ideés qu'on a de cette choſe; en „ſorte que l'idée de la vérité & l'idée des choſes „dont on juge, ſont les mêmes idées. La „connoiſſance de la Vérité n'eſt donc point „innée dans les hommes; ils l'acquiérent „ainſi que celle des choſes, par les ſons & „par

[25] Dicis quoque te habere a tua natura, ut intelligas quid ſit Veritas, ſeu, ut ego interpretor, ideam Veritatis. Porro, ſi Veritas nihil aliud eſt, quam conformitas judicii cum re, de qua fertur judicium, Veritas eſt quædam relatio, ac proinde nihil diſtinctum ab ipſis re ideaque ad ſe relatis, ſeu, quod idem eſt, ab ipſa rei idea; quippe quæ & ſe, & rem, qualis eſt, repræſentat. Quare & non alia eſt Veritatis idea, quam idea rei, quatenus rei conformis eſt, ſeu quatenus ipſam repræſentat cujusmodi eſt, adeo proinde ut ſi idea rei non innata, ſed adventitia ſit; idea quoque veritatis adventitia ſit, non innata? *Idem*, ibid. pag. 17.

„par les inſtructions; or ſi les inſtructions „ſont fauſſes, jamais ils ne connoitront la „Vérité, loin qu'ils ſoient doués par leur „nature d'un don particulier pour la con„noitre".

Les deux Piliers ſur lesquels Deſcartes bâtit ſon Syſtéme étant ſapés, Gaſſendi lui demande par quelle raiſon il croit devoir conclurre que, puisque l'idée qu'il a de Dieu, qu'il regarde comme un Etre infini, ſouverainement puiſſant, intelligent, créateur de toutes choſes, ne peut venir immédiatement de lui, il faut qu'elle vienne de Dieu lui-même, qui l'a empreinte dans ſon Ame, & que par conſéquent Dieu exiſte? Je conviens, *dit Gaſſendi* [26], „que l'idée

[26] Concludis: Itaque ſola reſtat idea Dei, in qua conſiderandum eſt, an aliquid ſit, quod a me ipſo non potuerit proficiſci. Dei nomine intelligo Subſtantiam quandam infinitam, independentem, ſumme intelligentem, ſumme potentem, & a qua tum ego ipſe, tum aliud omne, ſi quid aliud extat, eſt creatum. Quæ ſane omnia talia ſunt, ut quo diligentius attendo, tanto minus a me ſolo profecta eſſe poſſe videantur, ideoque ex ante dictis, Deum neceſſario exiſtere eſt concludendum. Scilicet hic eſt, quo tendebas. Ego vero, ut concluſionem amplector: ita non video qui ſic concludas. Dicis iſta, quæ de Deo intelligis, hujuſmodi eſſe, ut proficiſci

„l'idée que vous avez de Dieu ne vient „point de vous ſeul, & que vous n'avez „pas connu par vous-même, & ſans au„cun ſecours l'exiſtence de la Divinité; mais „je ſoutiens qu'elle vous eſt venue par les „choſes que vous avez vues, par les in„ſtructions que vous avez eues de vos Maî„tres & des gens parmi leſquels vous avez „vécu. Mais, dites-vous, je ne ſuis qu'un „eſprit; j'ai ſuppoſé qu'il n'y avoit rien „hors de moi; & que je n'avois point d'o„reilles pour entendre les diſcours des „hommes.

„Vous pouvez faire toutes ces belles ſup„poſitions, ou plutôt dire que vous pré„tendez

a te ſolo non potuerint; id nempe intendis, ut debuerint ab ipſo Deo proficiſci. Sed primum nihil verius eſt, quam quod a te ſolo profecta non fuerint, ſeu quod illorum intelligentiam a te, vel per te duntaxat non habueris: ſunt enim profecta, habitaque a rebus, a parentibus, a Magiſtris, a Doctoribus, a ſocietate hominum, in qua es verſatus. At Mens ſola ſum, inquies, nihil admitto extra me; ne aures quidem quibus audiverim, neque homines mecum colloquutos. Hæc dicere potes, ſed dicereſne niſi auribus nos audires, ac niſi eſſent homines, a quibus verba acciperes? Loquamur ſeria, & dic bona fide: Voces illas, quas de Deo effers, nonne habes a ſocietate hominum quibus convixiſti? Et cum ab

„tendez les faire; mais auriez-vous le pou-
„voir de les établir, ſi vous n'aviez point
„d'oreilles pour entendre, & qu'il n'y eût
„aucun homme qui vous eût jamais inſtruit?
„Parlons ſérieuſement & banniſſons les vai-
„nes ſubtilités. Ces mots, ces termes que
„vous prononcez, & qui conviennent aux
„attributs de Dieu & à Dieu lui-même,
„de qui les avez-vous appris? N'eſt-ce pas
„des hommes que vous avez fréquentés, &
„n'avez-vous pas auſſi reçu d'eux ces no-
„tions qui regardent les qualités de Dieu
„& qui ſont déſignées par ces mots? Je
„conviens donc que ce n'eſt point par vous-
„même que vous avez l'idée de Dieu, mais
„je

Illis voces habeas, nonne & notiones ſubjectas deſigna-taſque vocibus? Igitur non ſint a te ſolo, videntur tamen non propterea a Deo, ſed aliunde eſſe. Deinde quidnam in illis eſt, quod, accepta primum a rebus occaſione, habere ex te ipſo deinceps non potueris? Anne propterea aliquid capis, quod ſit ſupra humanum captum? Sane ſi intelligeres Deum, cujuſmodi eſt, eſſet cur a Deo te doctum putares: hæc vero omnia, quæ Deo attribuis nihil aliud ſunt, quam obſervatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens Humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam eſt. *Idem*, ibid. pag. 25.

„je ſoutiens que c'eſt par les inſtructions „que vous avez reçues. Cette idée n'eſt „donc point une preuve de l'exiſtence de „Dieu, puisque les inſtructions qu'on vous „a données pouvant être fauſſes, ainſi que „je l'ai déja prouvé, cette idée peut l'être „auſſi.

„Dites-moi, *ajoute Gaſſendi aux raiſons „que je viens de vous rapporter*, qu'y a-t-il „d'extraordinaire & de ſurprenant dans l'i„dée que vous avez de Dieu, pour qu'elle „ne puiſſe point être produite par les le„çons de vos parens? Concevez-vous quel„que choſe qui ſoit audeſſus de la portée „de l'Eſprit humain? Si vous aviez une „connoiſſance parfaite de Dieu & de ſa na„ture, ſans doute je croirois que vous ne „pouvez avoir été inſtruit que par lui-mê„me; mais toutes les qualités que vous lui „attribuez ne ſont que les mêmes que vous „avez apperçues dès votre enfance dans les „hommes; vous ne faites que mettre ces „qualités dans un degré plus éminent.

Cette objection, *Monſieur*, eſt accablante contre ceux qui, pour prouver l'exiſtence de Dieu, abandonnent les excellentes preuves que nous en avons, & vont recourir comme Deſcartes aux idées innées. Car enfin

enfin ces prétendues idées innées, qu'on veut que nous ayons des qualités de Dieu, ne différent des idées que nous avons des qualités des hommes, que comme le poſitif différe du ſuperlatif. Nous diſons *un tel Roi eſt juſte, ſage, équitable, puiſſant: Dieu eſt très-juſte, très-ſage, très-équitable, très-puiſſant;* il n'y a rien dans tout cela que l'Eſprit de l'homme ne ſoit capable de faire par le ſimple ſecours du raiſonnement & de l'inſtruction. Lorſqu'on examine cette queſtion, ſans préjugé & ſans prévention, il eſt difficile de ne pas être du ſentiment de Gaſſendi, & de ne pas dire avec lui: *nihil aliud ſunt, quam obſervatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam eſt.*

J'aurai occaſion, *Monſieur*, de vous parler plus amplement des idées innées en faiſant mention du ſage & illuſtre Locke; pourſuivons actuellement l'examen du démêlé de Deſcartes & de Gaſſendi; & voyons ſi ce dernier réfuta auſſi-bien les principes & les raiſonnemens ſur lequels le premier vouloit établir la ſpiritualité de l'Ame, qu'il attaqua fortement les preuves dont ſon Ad-

verſaire vouloit faire dépendre l'exiſtence de Dieu.

J'ai, *dit Deſcartes*, deux idées diſtinctes: une de moi-même, comme étant une choſe qui penſe & qui n'eſt point étendue; l'autre de mon corps, comme étant une Subſtance non penſante & étendue. „Comment ſavez-vous, *répond Gaſſendi* [27], „que la Matiére ne peut recevoir la faculté „de penſer, & qu'elle eſt incapable de pen„ſer? Juſqu'à ce que vous ayez donné des „preu-

[27] *At*, inquis, *habeo ex una parte claram & diſtinctam ideam mei ipſius; quatenus ſum tantum Res cogitans, non extenſa; & ex alia parte diſtinctam ideam corporis, quatenus eſt tantum Res extenſa, non cogitans.* Enim vero quod ſpectat primum ad ideam corporis, non videtur multum de ea laborandum. Nam ſi id quidem pronunciares de idea corporis univerſe, repetendum eſſet, quod objecimus probandum eſſe tibi, repugnare naturæ corporeæ, ut ſit cogitationis capax, ſicque principium peteretur, cum quæſtio de te inſtituta ſit, an tenue nempe corpus non ſis, quaſi cogitare corpori repugnet. *Idem*, ibid. pag. 50.

[28] Verum, quia id pronuncias, & agis certe ſolum, de craſſo iſto Corpore, a quo te eſſe diſtinctam, & ſeparabilem contendis; ideo non tam inficior, quin habeas ipſius ideam, quam te habere poſſe inficior, ſi inextenſa quidem Res ſis. Quæſo te enim, quomodo exiſtimes in

„preuves évidentes que vous connoiſſez par-
„faitement toutes les qualités dont la Ma-
„tiere peut-être inveſtie ſelon les différen-
„tes modifications où elle ſe trouve, vous
„ne pouvez pas établir la diſtinction que
„vous faites; peut-être êtes-vous ſimple-
„ment un Corps leger penſant. Par quel
„moyen [28], ſi vous êtes une choſe ſans
„étendue, pouvez-vous recevoir dans vous
„l'idée d'une choſe étendue? D'où vous
„vient cette notion? Si elle procéde du
„corps,

te Subjecto inextenſo recipi poſſe ſpeciem, ideamve corporis quod extenſum eſt? Seu enim talis ſpecies, procedit ex corpore, illa haud dubie corporea eſt, habetque partes extra partes, atque adeo extenſa eſt: ſeu aliunde impreſſa eſt quia neceſſarium ſemper eſt, ut repræſentet corpus extenſum, opportet adhuc, ut habeat partes, & perinde extenſa ſit. Alioquin certe ſi partibus careat, quomodo partes repræſentabis? Si extenſione, quomodo rem extenſam? Si figura, quomodo rem figuratam? Si poſitione, quomodo rem habentem ſuperiores, inferiores, dextras, ſiniſtras, obliquas partes? Si varietate, quomodo colores varios &c? Non ergo videtur idea extenſione prorſus carere: niſi vero careat, quonam modo tu, ſi inextenſa fueris, illi ſubjiceres? Quomodo illam tibi aptabis? quomodo uſurpabis? quomodo ſenſim obliterari, evaneſcereque tandem experieris? *Idem*, ibid. pag. 50.

„corps, il faut que vous ne ſoyez pas ſans „extenſion; apprenez-nous comment il ſe „peut faire que l'eſpèce ou l'idée du corps, „qui eſt étendu, puiſſe être reçue dans „vous, c'eſt-à-dire dans une Subſtance non „étendue. Ou cette idée eſt produite par „le corps, ou elle vient d'ailleurs. Si elle „eſt produite par le corps, il faut abſolu„ment qu'elle ſoit corporelle, qu'elle ait „ſes parties les unes hors des autres, & „par conſéquent qu'elle ſoit étendue: ſi „elle vient d'ailleurs, & qu'elle émane d'un „autre endroit, comme il eſt néceſſaire „qu'elle vous repréſente un corps étendu, „il faut abſolument qu'elle ait des parties, „& qu'elle ſoit par conſéquent étendue; „car ſi elle n'avoit point de parties, com„ment pourroit-elle vous en repréſenter? „Si elle étoit ſans extenſion, comment „vous

» Deinde, quod ſpectat ad ideam tui, nihil eſt addendum ad ea, quæ jam dicta ſunt, ac in Meditationem præſertim ſecundam. Exinde enim evincitur tantum abeſſe, ut ideam tui claram diſtinctamque habeas, quin penitus nullam habere videaris; qui, tametſi agnoſcas cogitare te, neſcies tamen qualis Res ſis, quæ cogitas? Adeo ut, cum ſola hæc operatio nota ſit, lateat te tamen quod eſt præcipuum, Subſtantia nempe, quæ operatur. Unde

„vous offriroit-elle une choſe étendue ? Si „elle n'avoit point de figure, comment „vous repréſenteroit-elle une choſe figurée? „Si elle n'avoit pas de ſituation, comment „une choſe qui a des parties différentes, „dont les unes ſont baſſes les autres hau„tes, les unes courbées les autres droites, &c. „Si elle étoit enfin ſans variété, comment „vous feroit-elle connoître la varieté & la „différence des couleurs ? Il faut donc „avouer que l'idée du corps n'eſt point en„tiérement deſtituée d'extenſion : or ſi elle „en a, & que vous ſoyez une choſe qui „n'en ait point, par quel moyen pouvez„vous la recevoir & vous en ſervir : & par „quelle raiſon éprouvez-vous qu'elle s'effa„ce, s'eclipſe & s'évanouït peu à peu ?

„Je n'ajouterai rien, *pourſuit Gaſſendi* [29], „à ce que j'ai déjà dit ſur ce qui regarde l'idée

ſuccurrit comparatio, qua dici potes ſimilis cæco, qui calorem ſentiens, admonituſque eum eſſe a Sole, putat ſe habere claram & diſtinctam ideam Solis, quatenus ſi ex eo quæratur quid ſit Sol, reſpondere poſſit eſt Res calefaciens. Sed inquies, hîc addo non tantum quod ſim Res cogitans, ſed etiam quod Res non extenſa. Verumtamen, ut taceam ſine probatione id dici, cum in quæſtione tamen ſit, quæſo primum, | id circo-

„l'idée de vous-même; je vous ai fait voir „que bien loin que vous en ayez une clai- „re & diſtincte, il paroît au contraire que „vous n'en avez presque aucune. Il eſt „vrai que vous connoiſſez que vous penſez; „mais vous ignorez quelle eſpéce de ſub- „ſtance vous êtes, vous qui penſez. Ainſi, „quoique l'opération de la penſée vous „ſoit connue, le principal de votre eſſence „vous eſt caché, & vous ne ſavez point „quelle eſt la nature de cette ſubſtance, „dont l'une des opérations eſt de penſer. „Vous reſſemblez à un Aveugle, qui ſen- „tant la chaleur du Soleil, & étant averti „qu'elle eſt cauſée par le Soleil, croiroit „avoir une idée claire & diſtincte de cet „Aſtre; parce que ſi on lui demandoit ce „que c'eſt que le Soleil, il pourroit répon- „dre que c'eſt une choſe qui échauffe. „Peut-

ne ideam tui claram & diſtinctam habes? Dicis te non extenſam; dicis quid non ſis, non vero quid ſis. An ad habendam claram diſtinctamque, ſeu quod idem eſt, veram germanamque alicujus rei ideam, non eſt neceſſe ipſammet rem poſitive, & ut ita dicam affirmative, noſſe ſufficitque noſſe quod illa non ſit alia quæpiam res? Ergone clara, diſtinctaque erit Bucephali idea, ſi quis ſaltem norit de Bucephalo, quod Muſca non ſit? ſed ne hoc urgeam, requiro potius, tu igitur Res non extenſa es An non es diffuſa per corpus? Neſcio quid reſponſura ſis

„Peut-être, direz-vous, que vous n'aſſûrez „pas ſimplement que vous êtes une choſe „qui penſe ; mais que vous ajoutez que „vous êtes une choſe ſans étendue. Je „pourrois vous répondre que vous avancez „cela ſans preuve, & que vous poſez pour „principe ce dont nous ſommes en diſpu„te ; mais quand même je vous paſſerois „cette ſuppoſition, penſeriez-vous pour ce„la avoir une idée claire & diſtincte de „vous-même ? En vérité vous vous trom„periez. Vous dites que vous êtes une „choſe ſans étendue : vous m'apprenez par„là ce que vous n'êtes point ; mais non „pas ce que vous êtes. N'eſt-il pas né„ceſſaire, pour connoître une choſe claire„ment & diſtinctement, pour en avoir une „notion juſte, évidente & poſitive, de ſa„voir préciſément & ſans confuſion quelle „eſt

nam licet ego ab initio te agnoverim in cerebro ſolum, id tamen conjiciendo potius, quam planè aſſequendo opinionem tuam, conjecturam dixi ex iis verbis, quæ poſtea ſequuntur, dum ais te non ab omnibus corporis partibus affici, ſed tantummodo a cerebro, vel etiam ab una tantum exigua ejus parte. Verum certus plane non fui, an eſſes propterea tantum in cerebro, parte-ve illius, cum poſſis eſſe in corpore toto, & in una ſolum parte affici ; ut vulgo fatemur animam diffuſam toto corpore, & in oculo tamen duntaxat videre. *Idem*, ibid. pag. 53.

„eſt ſa nature, & en quoi conſiſte ſon eſ-
„ſence; enfin ce par quoi elle eſt telle
„qu'elle eſt? Pour en parler affirmative-
„ment, eſt-ce aſſez de connoître ce qu'el-
„le n'eſt pas? Un homme qui diroit que
„Bucéphale n'eſt pas une Mouche, & qui
„n'auroit aucune autre connoiſſance de lui,
„en auroit-il une idée claire & diſtincte?
„Mais allons plus avant. Vous êtes, dites-
„vous, une choſe qui n'a aucune extenſion:
„je vous demande donc ſi vous n'êtes pas
„diffus par tout le corps? J'ignore ce que
„vous pouvez répondre; car, quoique je
„vous aye conſidéré pendant un tems,
„comme réſidant dans le cerveau, c'étoit
„plutôt par conjecture que par une véri-
„table

3° Dubium ſimiliter moverunt verba illa ſequentia, Et quamvis toti corpori tota mens unita eſſe videatur, &c. Quippe illic loci non aſſeris quidem te eſſe unitam toti corpori: ſed te eſſe tamen unitam non negas. Utcumque ſit, Eſto primum, ſi placet, diffuſa toto corpore, ſive idem cum anima ſis, ſive quid diverſum, quæſo te, inextenſa es, quæ es a capite ad calcem protenſa quæ coæquaris corpori, quæ tot illius partibus correſpondentes partes habes? An dicis te te ideo eſſe inextenſam, quod tota in toto ſis, & tota in qualibet parte? Quæſo te ſi dicas, quomodo id capis? Itane poteſt unum quid eſſe ſimul totum in pluribus locis? Fides nos id docet de Sacro Myſterio, de te ut de re naturali diſputatur

„table croyance que j'ai ſuivi votre opi-
„nion. J'avois fondé ma conjecture ſur ce
„que vous dites que l'Ame ne reçoit pas
„immédiatement l'impreſſion de toutes les
„parties du corps; mais ſeulement du cer-
„veau, ou de l'une de ſes plus petites par-
„ties. Je n'étois point cependant aſſûré,
„& je ne le ſuis point encore, que vous y
„faſſiez votre demeure; car vous pouvez
„être répandu dans tout le corps, & ne
„ſentir qu'en une ſeule partie; nous diſons
„même aſſez ſouvent que l'Ame eſt diffu-
„ſe par tout le corps, & que néanmoins
„elle ne voit que dans l'œil.

„Suppoſons donc 30 un moment, que
„vous ſoyez diffus par tout le corps, com-
„ment

hîc, & ex lumine quidem naturali. Licet-ne intelligere plura eſſe loca, & non eſſe plura locata? Et nunquid centum ſunt plura uno? Et nunquid, ſi res aliqua tota eſt in uno loco, poterit eſſe in aliis; niſi ipſa ſit extra ſe, uti locus eſt extra loca? Dicito quod voles, ſaltem & obſcurum, & incertum erit, ſis-ne in qualibet parte tota, & non potius in ſingulis partibus per ſingulas tui partes. Et cum ſit longe evidentius nihil poſſe totum ſimul eſſe in pluribus locis etiam evidentius evadet non eſſe te totam in ſingulis partibus; ſed totam duntaxat in toto, atque adeo per tui partes diffuſam per totum, ſicque habere extenſionem. *Idem*, Ibid. pag. 51.

„ment eſt-il poſſible que vous n'ayez point „d'étendue, vous qui êtes étendu depuis „la tête juſqu'aux pieds, qui êtes de la mê„me grandeur que votre corps, & qui avez „aſſez de parties pour correſpondre à toutes „celles de votre corps ? Si vous dites que „vous n'avez point d'étendue, parce que „vous êtes tout entier dans chaque partie, „comment comprenez-vous une pareille „merveille ? Eſt-il poſſible qu'une ſeule & „même choſe puiſſe ſe trouver entiére tout „à la fois en pluſieurs lieux ? Je conviens „que la Foi nous enſeigne cela du Myſtère „de l'Euchariſtie ; mais vous n'êtes point „une choſe miraculeuſe, vous êtes au con„traire une ſubſtance naturelle, & nous ne „conſidérons ici les choſes que par le ſeul „ſecours de la lumiére naturelle ; comment „peut-on donc concevoir qu'il y ait plu„ſieurs lieux & qu'il n'y ait pas pluſieurs „choſes logées ? Cent lieux ne ſont-ils pas „plus

3ª Et deinde in cerebro ſolum, aut in exigua ſolum ejus parte : cernis idem plené incommode eſſe : quoniam quantulacumque ſit illa pars, extenſa tamen eſt, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulasque particulis illius reſpondentes habes. An dicis te cerebri partem pro puncto accipere? Incredibile ſane ; ſed eſto punctum. Si illud quidem Phyſicum ſit, eadem rema-

„plus qu'un, & ſi une choſe ſe trouve toute „entiére dans un ſeul, comment pourra-t-„elle être dans les autres, ſi elle n'eſt réelle-„ment hors d'elle-même comme le lieu qui „la contient eſt hors des autres lieux? Ré-„pondez à cela tout ce que vous voudrez, „vous ne prouverez jamais qu'il ne ſoit „très-incertain & très-difficile à croire que „vous ſoyez tout entier dans chaque partie. „Or, comme il eſt beaucoup plus raiſonna-„ble, & beaucoup plus probable, d'admettre „que rien ne peut être tout à la fois en „pluſieurs, lieux que de ſoutenir le contraire, „il eſt donc auſſi plus évident que vous n'êtes „pas tout entier dans chaque partie, mais „diffus par tout le corps; par conſéquent „vous êtes étendu & vous avez la même „extenſion que votre corps."

Mais ſuppoſons 31 actuellement que vous ſoyez ſeulement dans le cerveau, dans quelqu'une de ſes plus petites parties, & conſi-

net difficultas, quia tale punctum extenſum eſt, neque partibus prorſus caret. Si Mathematicum, noſti primum id niſi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo exiſtas, vide quam futura ſit inutilis fictio. Nam ut fingatur, ſic fingi debet, ut ſis in concurſu nervorum per quos omnes partes informare

conſidérons dans les différens Syſtêmes qu'on peut établir, ſi vous pouvez être ſans extenſion. Il ſe préſente d'abord des difficultés inſurmontables; „car quelque „petite que ſoit cette partie que vous occu„pez, elle eſt néanmoins étendue, & vous „néceſſairement vous l'êtes autant qu'elle; „vous n'êtes donc point ſans extenſion, & „vous avez des parties, quelque déliées „qu'elles ſoient, qui correſpondent aux ſien„nes. Je ne crois pas que vous diſiez par „hazard que vous prenez pour un point la „petite partie à laquelle vous êtes uni; mais „ſuppoſons que vous ayez recours à ce ſub„terfuge. Il faut alors que ce point ſoit „Phyſique ou Mathématique: s'il eſt Phyſi„que, la difficulté n'eſt point ôtée, parce „que ce point eſt étendu, quelque petit „qu'il ſoit, & n'eſt pas entiérement ſans „parties; s'il eſt Mathématique, c'eſt un „point

animæ tranſmittunt in cerebrum ideas, ſeu ſpecies rerum ſenſibus perceptarum. Ad primum, nervi omnes in punctum non coëunt, ſed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorſo in eam abeunt: ſeu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum deſinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilominus concurſus illorum in

„point imaginaire, qui n'a aucune exiſtence „que dans notre imagination, & qui n'exiſte „pas réellement. Mais pouſſons les choſes „à l'extrême, & feignons qu'il eſt poſſible „qu'il ſe trouve dans le cerveau un de ces „points Mathématiques auquel vous êtes „étroitement uni, & dans lequel vous réſi„dez : cette fiction deviendra inutile ; car „malgré que nous feignions, il faut cepen„dant que vous vous trouviez dans le con„cours des nerfs, par lequels les parties que „l'ame *informe* tranſmettent au cerveau les „notions & les eſpéces des choſes qui ont „été apperçues & découvertes par les Sens. „Or prenez garde d'abord que tous n'abou„tiſſent pas à un ſeul point; le cerveau étant „continué & s'étendant jusqu'à la moelle de „l'épine du dos, pluſieurs nerfs qui ſont „répandus dans le dos aboutiſſent & ſe ter„minent ſimplement à cette moelle.

„Dail-

Mathematico puncto eſſe nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ ſunt, ut coire poſſint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, ſpiritus per illos tracti exire è nervis, aut ſubire nervos non poterunt, ut pote cum corpora ſint, & corpus eſſe in non loco, ſeu tranſire per non locum, cujuſmodi eſt punctum Mathematicum, non poſſit. *Idem*, ibid. pag. 52.

„D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le „milieu de la tête, ne vont point finir éga„lement dans le même endroit du cerveau, „& aboutiſſent en différens lieux; & quand „il ſeroit vrai qu'ils ſe terminent tous au „même, il ſeroit ridicule de prétendre les „réunir à un point Mathématique, puiſ„qu'ils ſont des corps & non pas des lignes „Mathématiques.

„Mettons pour un inſtant que cela ſoit „poſſible; alors les eſprits animaux qui s'e„coulent le long des nerfs ne pourront ni „en ſortir ni y entrer, puiſqu'ils ſont des „corps, & que le corps ne ſauroit n'être „point dans aucun lieu, ce qui arriveroit „s'il étoit dans un point mathématique, qui „ n'a qu'une exiſtence imaginaire. Mais „enfin je pouſſe les choſes à l'extrême & je „veux

3a Et quamvis demus eſſe, & tranſire poſſe: attamen tu in puncto exiſtens, in quo non ſunt plagæ, dextra, ſiniſtra, ſuperior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas ad ſentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut præteream capi non poſſe, quomodo tu modum illis imprimas, ſi ipſa in puncto ſis, niſi ipſa corpus ſis, ſeu niſi corpus habeas, quo illos contingas, ſimulque propellas. Nam ſi dicas illos per ſe moveri, ac te ſolummodo dirigere

„veux qu'il y puiſſe être. Je demande 3»
„comment il eſt poſſible que vous, qui exi-
„ſtez dans un point, où il n'y a ni Contrées,
„ni Régions, où il n'eſt rien qui ſoit à
„droite, à gauche, en haut, ou en bas,
„puiſſiez diſcerner d'où vous viennent les
„choſes & reſſentir leur impreſſion? La
„même difficulté regarde encore les eſprits
„que vous devez envoyer dans tout le corps,
„pour lui communiquer le ſentiment & le
„mouvement. N'eſt-il pas impoſſible que
„cela puiſſe arriver, ſi vous exiſtez dans un
„point Mathématique, ſi vous n'êtes point
„corps, ou ſi vous n'en avez pas un par le
„moyen duquel vous touchiez & pouſſiez
„celui que vous animez. Si vous dites que
„les eſprits ſe meuvent d'eux-mêmes, & que
„vous dirigez ſeulement leur mouvement,
„je

ipſorum motum: memento te alicubi negaſſe moveri corpus per ſe, ut proinde inferri poſſit te eſſe motus illius cauſam: ac deinde explica nobis, quomodo talis directio ſine aliqua tui contentione atque adeo motione eſſe valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, & motio illius, ſine contactu mutuo moventis & mobilis? Quomodo contactus ſine corpore, quando (ut lumine naturali eſt adeo perſpicuum) tangere nec tangi ſine corpore nulla poteſt res? *Idem*, ibid. pag. 53.

„je vous prierai de vous ſouvenir que vous „convenez que le corps ne ſe meut point „ſoi-même; ainſi par vos propres princi„pes je ſuis en droit de conclurre que vous „êtes la cauſe de ſon mouvement. Appre„nez-nous de grace comment la conduite „& la direction des eſprits peuvent ſe faire „ſans quelque ſorte de contention, & par „conſéquent ſans quelque mouvement & „quelque impulſion de votre part? Dites„nous par quel moyen une choſe peut agir „ſur une autre, faire effort ſur elle, la met„tre en mouvement, ſans un mutuel contact „du Moteur & du Mobile, & une pulſation „réelle: or comment cette pulſation peut„elle ſe faire ſans corps; car enfin la lumiere „naturelle nous apprend, & nous fait voir „évidemment, qu'il n'y a que les corps, qui „peuvent toucher & être touchés?

Cette derniére Objection de Gaſſendi eſt frappante, & quoique toutes les autres ſoient d'une grande force, il faut convenir qu'elle eſt la plus victorieuſe, & j'oſe dire la plus évidente; car enfin jamais on ne pour-

33 Hic quæris, quomodo exiſtimem in me ſubjecto inextenſo recipi poſſe ſpeciem, ideam-ve corporis quod extenſum eſt. Reſpondeo nullam ſpeciem corpoream in

pourra donner aucune raiſon évidente pour prouver qu'une choſe qui n'a point d'étendue, qui eſt dénuée de parties, puiſſe agir ſur une qui en a, la frapper, la toucher & la mettre en mouvement.

Ce que Deſcartes répondit à Gaſſendi me paroît bien foible, & j'oſe dire, peu digne d'un auſſi grand Génie que lui. Vous demandez „*dit-il* [33] comment l'eſpèce ou „l'idée du corps étendu peut être reçue dans „moi, qui ſuis ſans extenſion? Je vous ré„ponds qu'aucune eſpèce corporelle n'eſt „dans l'eſprit; mais que la conception, ou „l'intellection pure des choſes, ſoit corpo„relles, ſoit ſpirituelles, ſe fait ſans aucune „image, ou eſpèce corporelle.

A cela Gaſſendi eſt en droit de repliquer: Vous prouvez un Principe conteſté par un autre que je rejette également, & vous tombez dans une pétition viſible de principe. Je vous ſoutiens que l'eſprit ne peut recevoir aucune impreſſion par le corps, ni en donner aucune à ce même corps, s'il n'eſt étendu comme lui; & pour vous tirer de cette

mente recipi, ſed puram intellectionem tam rei corporeæ quam incorporeæ fieri abſque ulla ſpecie corporea. *Renat. Carteſ. Reſponſio* ad Quintas Objectiones, pag. 76.

cette difficulté, vous inventez d'abord une nouvelle opinion, & vous accordez à l'Eſprit le don de former lui ſeul ſes idées, ſans avoir beſoin du ſecours des Sens. Or votre raiſonnement ſe réduit à ceci : Il n'eſt pas néceſſaire que je ſois étendu, pour avoir la conception des choſes, parce que ce qui eſt inétendu peut penſer ſans le ſecours des Sens. J'aimerois autant que vous diſſiez : Je ſuis fondé dans l'opinion que je ſoutiens, parce que je dis qu'elle eſt vraie.

Pourſuivons, *Monſieur*, l'examen des Réponſes que Gaſſendi auroit pu faire, & permettez que, pour un inſtant, j'oſe me mettre à la place de cet illuſtre Philoſophe. „Quant à l'imagination, *dit Deſcartes* [34], „qui ne peut être que des choſes corporelles, „je conviens que pour en former une il eſt „néceſſaire d'une eſpèce qui ſoit un véritable „corps, à laquelle l'eſprit s'aplique ſans „pourtant qu'elle ſoit reçue dans lui.

Ce raiſonnement eſt une ſuite de l'autre, & une ſeconde pétition de principe. Avant que d'admettre que les idées & les eſpéces des

34 Ad imaginationem vero, quæ non niſi de rebus corporeis eſſe poteſt, opus quidem eſt ſpecie quæ ſit ve-

des corps ne ſont point reçues dans l'Eſprit, il faut avoir prouvé que l'Eſprit n'eſt point étendu, & démontré comment une choſe peut agir, ou, ſi l'on veut, s'appliquer ſur une qui a de l'extenſion, ſans le contact mutuel du Moteur & du Mobile. Juſqu'alors raiſonner comme Deſcartes, c'eſt dire ſimplement que l'Ame ne fait pas les fonctions d'une choſe étendue, parce qu'elle eſt ſans extenſion. Je vous prie de voir, *Monſieur*, ſi cet argument eſt fort convaincant pour prouver l'inextenſion de l'Ame.

Un Cartéſien zélé, qui liroit ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ne manqueroit pas de ſe récrier, & d'aſſûrer que Deſcartes, avant que d'admettre que l'Eſprit a les idées des choſes par la pure intellection, a prouvé qu'il ne devoit point être étendu, puiſque tout ce qui eſt étendu eſt matériel, & que la Matiére ne ſauroit penſer. Il n'y a dans elle que de l'étendue, de la ſolidité, elle ne peut avoir que du mouvement & de la figure : or il eſt impoſſible que le mouvement, la figure, l'étendue & la ſolidité puiſſent

rum corpus, & ad quam Mens ſe applicet, ſed non quæ in Mente recipiatur. *Idem*, ibid.

puiſſent produire la penſée : il faut donc que l'Ame ne ſoit pas étendue, puiſqu'elle ne ſauroit être matérielle ; par conſéquent il faut qu'elle ait le pouvoir de concevoir les choſes *par pure intellection, que l'Eſprit puiſſe s'appliquer ſur une eſpèce qui ſoit un véritable corps, mais non pas qui ſoit reçue dans l'Eſprit.*

Tout ce beau raiſonnement tant de fois répété, non-ſeulement par les Cartéſiens, mais par bien d'autres Philoſophes, ſe réduit à ceci : Je ne connois point du tout la Matiére : j'en ai quelques notions exceſſivement confuſes ; j'en devine quelques qualités & quelques propriétés : j'ignore entiérement ſi ces propriétés peuvent être jointes à la penſée, & ſi elle peut leur être réunie ; or, parce que je ne ſai rien de tout cela, j'aſſûre fort hardiment que l'Eſprit

35 Quod ais de idea Solis, quam ex ſolo ejus calore Cæcus elicit, facile refutatur. Poteſt enim cæcus ille claram & diſtinctam habere ideam Solis, ut rei calefacientis, etſi non habeat ejuſdem, ut rei illuminantis. Nec rectè me illi cæco comparas : primo quia cognitio Rei cogitantis multo latius patet, quam Rei calefacientis, imo etiam latius quam quicquid de ulla alia re cognoſcimus, ut ſuo loco oſtenſum eſt : ac deinde, quia nulli

prit ne ſauroit être étendu, & je fonde l'impoſſibilité qu'il y a que la Matiére puiſſe penſer ſur l'ignorance où je ſuis de ſes qualités & de ſes attributs.

Voilà je l'avoue un raiſonnement auſſi ſingulier qu'il puiſſe y en avoir; revenons, *Monſieur*, aux Réponſes de Deſcartes. „Ce „que vous rapportez, *continue-t-il* [35], en „s'adreſſant à Gaſſendi, de l'idée du Soleil, „qu'un Aveugle-né forme par la ſimple „connoiſſance de ſa chaleur, eſt très-aiſé à „détruire. Car il eſt certain que cet Aveu„gle peut avoir une idée claire & diſtincte „du Soleil, comme d'une choſe qui échauf„fe, quoiqu'il n'en ait pas l'idée comme „d'une choſe qui répand & donne la clar„té. Vous me comparez donc mal à pro„pos avec cet Aveugle. Premiérement, „parce que la connoiſſance d'une choſe qui „penſe

poſſunt arguere ideam illam Solis, quam format cæcus, non omnia quæ de Sole percipi poſſunt continere, niſi qui viſu præditi ejus lumen & figuram inſuper agnoſcunt: tu vero non modo nihil amplius, ſed nequidem id ipſum quod ego, de Mente cognoſcis; adeo ut hac in parte tu potius cæcus, ego ad ſummum luſcioſus cum tota humana gente dici poſſim. *Idem*, ib. p. 77.

„penſe eſt beaucoup plus étendue que celle „d'une choſe qui échauffe : elle eſt même „plus grande que celle d'aucune autre cho„ſe qui nous ſoit connue. Secondement, „parce qu'il n'y a perſonne qui ſoit en état „de montrer que l'idée que l'Aveugle for„me du Soleil ne contienne pas tout ce „que l'on peut connoître de lui, excepté „cependant ceux qui, étant doués du Sens „de la vûe, apperçoivent outre cela ſa fi„gure & ſa lumiere : or vous n'êtes point „dans le cas de ces derniers, car non-ſeu„lement vous n'en connoiſſez pas d'avanta„ge que moi touchant l'Eſprit, mais vous „n'y voyez pas tout ce que j'y apperçois ; „vous reſſemblez donc plus que moi à un „Aveugle, & je ne ſuis, tout au plus, à „votre égard que louche, ou peu clair„voyant."

Je ne crois pas (ſauf le reſpect qu'on doit à un auſſi grand Homme que Deſcartes, & qui eut autant de génie) qu'on puiſſe raiſonner auſſi pitoyablement ; le plus petit Régent de Collége ne pourroit rien dire de pis. Qui doute que l'idée que l'Aveugle a du Soleil, entant que d'une choſe qui échauffe, ne puiſſe être évidente : il ne s'agit point de cela ; mais de ſavoir

ſi

ſi cette idée d'une choſe échauffante répond parfaitement à celle du Soleil & contient la connoiſſance de l'eſſence & de la figure de cet Aſtre. Il eſt manifeſte que cela n'eſt point, puisque la vertu d'échauffer n'eſt qu'une des qualités du Soleil ; or je demande ſi connoître cette qualité, c'eſt connoître le Soleil ? Suppoſons qu'une choſe doive avoir trente attributs inſéparables les uns des autres : prenons en dix ; aurons-nous pour cela la choſe qui doit en avoir trente ? nous aurons au contraire l'idée d'une autre choſe qui ne demandera que ces dix attributs ; ainſi l'idée que l'Aveugle a du Soleil, comme d'une choſe qui échauffe, peut convenir plutôt à un fer chaud, ou à une pierre brûlante qu'au Soleil, puisque ces deux premiers corps n'ont ordinairement ni clarté, ni lumière, & ne la répandent point.

Gaſſendi a donc raiſon de dire, qu'il ſeroit ridicule de prétendre qu'un Aveugle a l'idée du Soleil, parce qu'il a l'idée d'une choſe qui échauffe : de même, quoiqu'un Philoſophe ait l'idée d'une choſe qui penſe, il eſt abſurde qu'il veuille conclurre qu'il connoît la nature de cette choſe ; parce qu'il ignore ſi cette choſe qui penſe

eſt

eſt étendue, ou ſans extenſion, comme l'Aveugle ne connoît point ſi cette choſe qui échauffe, eſt ronde ou quarrée, lumineuſe ou obſcure, molle ou dure, petite ou grande, &c.

Quant au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt plus digne d'un Pédant orgueilleux, ou d'un Théologien Gaſcon, que d'un Philoſophe auſſi illuſtre que lui. Vous croyez appercevoir plusque moi dans la nature de l'Eſprit, auroit pu lui dire Gaſſendi, & vous ne vous regardez que comme louche par rapport à moi, parce que vous penſez découvrir que l'Ame n'a point d'extenſion ; prenez garde que vous ne reſſembliez à ces Fanatiques, ou à ces malades attaqués par des frénéſies dangereuſes, qui prennent pour des réalités les viſions chimériques que leur préſente leur imagination échauffée.

Achevons, *Monſieur*, de réfuter Deſcartes. „Je n'ai point établi *dit-il* [36], que „l'Eſprit n'étoit point étendu, pour expliquer „ce

[36] Neque vero addidi Mentem non eſſe extenſam, ut quid ipſa eſſet explicarem, ſed tantum ut monerem illos errare qui putant eſſe extenſam : eodem modo quo ſi qui affirmarent Bucephalum eſſe Muſicam, id non fruſtra de ipſo ab aliis negaretur. Et ſane in iis quæ hic ſubjungis ut probes Mentem eſſe extenſam, quia ſcilicet corpore utitur quod eſt extenſum, non melius ra-

„ce qu'il eſt & pour en faire connoître la „nature : mon deſſein a été ſeulement d'a- „vertir que ceux qui penſent qu'il eſt étendu „ſe trompent ; tout de même que s'il ſe „trouvoit des gens qui prétendiſſent que „Bucéphale eſt une Muſique, ce ne ſeroit „pas ſans fondement que d'autres nieroient „cela ? Or tout ce que vous dites, pour „prouver que l'Eſprit doit avoir de l'éten- „due, me paroît auſſi peu ſenſé, que ſi de „ce que Bucéphale hennit & pouſſe des „ſons, qui peuvent être rapportés à la Muſi- „que, vous en vouliez conclurre que Bucé- „phale eſt une Muſique ; car encore que „l'Eſprit ſoit uni à tout le corps, il ne s'en- „ſuit pas qu'il ſoit étendu par tout ce même „corps, parce que ce n'eſt pas le propre de „l'Eſprit d'être étendu, mais de penſer.

Ces derniéres réponſes ſont auſſi foibles que les precédentes. Je ne trouve rien d'auſſi comique, que de ſoutenir ſérieuſement

tiocinari mihi videris quam ſi ex eo quod Bucephalus hinniat, vel mugiat, & ita edat ſonos qui referri poſſunt ad Muſicam, concluderes de Bucephalo quod ſit Muſica. Et ſi enim Mens ſit unita toti corpori, non inde ſequitur ipſam eſſe extenſam per corpus, quia non eſt de ratione ipſius ut ſit extenſa, ſed tantum ut cogitet. *Idem*, ibid.

ment qu'on ne dit point *que l'Eſprit n'eſt pas étendu, pour expliquer ce qu'il eſt, & pour faire connoître ſa nature.* Hé quoi! peut-on en parler d'une maniére plus déciſive; & malgré l'ignorance où l'on avoue qu'on eſt de ſa nature, peut-on la definir d'une maniére qui en demande une connoiſſance plus claire & plus diſtincte, que de dire qu'il n'a ni parties ni extenſion? Y-a-t-il quelqu'un qui puiſſe parler plus affirmativement de l'eſſence de la Matiére, que Deſcartes parle de la nature de l'Eſprit? cependant il avoue qu'il ne ſonge pas à vouloir éxpliquer *quel il eſt, & à faire connoître ſa nature.* Ce qu'il ajoute ſur la comparaiſon qu'il fait entre ceux qui diſent *que l'Eſprit doit être étendu, parce qu'il donne des impreſſions au corps, qu'il en reçoit de lui,* & ceux qui prétendroient que *Bucéphale eſt une Muſique, parce que Bucéphale en henniſſant pouſſe des ſons qui peuvent être rapportés à la Muſique;* ce qu'il ajoute, dis-je, à ce ſujet eſt pitoyable. Car ceux qui ſoutiendroient que Bucéphale eſt une Muſique n'auroient aucune bonne raiſon pour appuyer leur ſentiment, au lieu que les autres en ont de très-fortes qu'ils fondent ſur l'évidence & la lumiére naturelle, qui nous font voir qu'un

qu'un corps ne peut être mu que par un autre corps, & qu'il eſt impoſſible de ſe figurer qu'une ſubſtance, qui n'a point de parties, puiſſe agir ſur une qui en a; & qu'à ſon tour celle qui eſt étendue puiſſe faire impreſſion ſur celle qui n'en a point. La néceſſité du mobile & du moteur, pour exciter un mouvement du contact, eſt une choſe aſſez évidente pour ne pas être comparée avec la reſſemblance de la Muſique & des henniſſemens de Bucéphale. Il faut donc, pour anéantir l'extenſion de l'Eſprit, montrer clairement comment les corps peuvent être touchés & mis en mouvement par une ſubſtance immatérielle, ſans parties, & par conſéquent incapable de toucher & d'être touchée. Car de raiſonner ſimplement comme Deſcartes fait, & de dire qu'encore que l'Eſprit ſoit uni à tout le corps, il ne s'enſuit pas delà qu'il ſoit étendu par tout le corps, parce que l'eſſence ou le propre de l'eſprit ne conſiſte point dans l'extenſion, mais dans la penſée, c'eſt raiſonner auſſi vaguement, que ſi l'on diſoit *qu'une choſe eſt, parce qu'elle eſt.* Il n'eſt rien qu'on ne prouve de cette maniére. Je pourrai établir, ſi je veux, que les Filles de l'Opera font des miracles: je n'aurai qu'à ſuppoſer que le propre

propre des Danſeuſes & des Chanteuſes eſt de guérir ceux qui les voyent danſer, & qui les entendent chanter, je ſerai en droit de conclurre enſuite que la théatre du palais Royal a une vertu auſſi miraculeuſe que le Tombeau de St. Paris.

Perſonne à mon gré n'a mieux tourné en ridicule cette façon de raiſonner de Deſcartes, que le ſage Locke. „C'eſt décider, „*dit-il* [37], gratuitement & ſans raiſon une „queſtion de fait, que d'alléguer en preuve „une ſuppoſition, qui eſt la même choſe „que l'on diſpute; il n'y a rien qu'on ne „puiſſe prouver par cette méthode. Je n'ai „qu'à ſuppoſer que toutes les Pendules pen„ſent, tandis que le balancier eſt en mou„vement, & dès-là j'ai prouvé ſuffiſamment, „& d'une maniére inconteſtable, que ma „Pendule a penſé durant toute la nuit pré„cédente; mais quiconque veut éviter de ſe „tromper ſoi-même doit établir ſon hypo„thèſe ſur un point de fait, & en démontrer „la

[37] Locke, Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. I. page. 72.

[38] Profero ergo (*dubitandi rationes*) ſed ea mente, ut prolatas duntaxat velim; prolatas, inquam, non de re-

„la vérité par des expériences ſenſibles, & „non pas ſe prévenir ſur un point de fait, „en faveur de ſon hypothèſe, c'eſt-à-dire „juger qu'un fait eſt vrai parce qu'il le ſup„poſe tel.

Cette maniére de prouver, que blâme ſi juſtement Mr. Locke, ſe réduit préciſément à ceci : *l'eſſence de l'Ame ne peut conſiſter dans l'Etendue, parce que je la fais conſiſter dans la penſée.*

Au reſte, quoique Gaſſendi ait ſoutenu ſi vivement l'impoſſibilité de prouver démonſtrativement & évidemment l'immatérialité & l'inextenſion de l'Ame, ce ſeroit une injuſtice criante, que de prétendre qu'il l'a crue matérielle ; il ſoumettoit tous ſes doutes à la Revélation, & il ne diſputoit que de la validité des preuves de Deſcartes, & non pas de la vérité du fait qu'elles vouloient établir. „Je ne propoſe, *diſoit-il à „ſon Adverſaire* [38], mes difficultés, que „dans le deſſein d'une ſimple propoſition: „je

bus ipſis, quas demonſtrandas ſuſcipis, ſed de Methodo, ac vi demonſtrandi. Profecto enim & ter Maximi Dei exiſtentiam & Animorum noſtrorum immortalitatem profiteor; ac hæreo duntaxat circa energiam illius ra-

„je ne les fais point contre les matiéres que „vous agitez, ni contre les choſes que vous „voulez démontrer ; mais contre votre mé„thode & contre les raiſons que vous em„ployez. Je crois fermement l'exiſtence de „Dieu & l'immortalité de l'Ame, & je ne „ſuis en doute que de la juſteſſe des preuves „que vous apportez, pour établir ces deux „grandes Vérités.“

Dans bien d'autres endroits Gaſſendi donne des marques évidentes de la perſuaſion dans laquelle il étoit : il réfute avec beaucoup de feu & de ſolidité les arguments que Lucrèce a fait contre l'immortalité de l'Ame; je ne crois pas qu'on puiſſe rien objecter de plus fort & de plus morti-

tiocinii, quo tu tam iſta quam alia Metaphyſica cohærentia, probas. *Objectiones Quintæ Renat. Carteſ.* Gaſſend. pag. 3.

39 Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia ſuffundens mortis nigrore, neque ullam
Eſſe voluptatem liquidam, puramque relinquit.
T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. verſ. 37, & ſeq.

40 Deinde, cum Inferorum pœnæ, qualescunque eæ ſint, non niſi malos, improbos, injuſtos, ſceleſtos attineant, quid neceſſe eſt illos eximi pœnarum hujuſmodi metu? cum hic ſit quaſi juſtitiæ pars, ut hocce im-

mortifiant contre les prétendus Eſprits Forts, que ce que dit Gaſſendi en condamnant le principe ſur lequel Lucrèce établit l'utilité de démontrer la mortalité de l'Ame. „D'abord, *dit ce Poëte* [39], que j'aurai éclair„ci & démontré la nature de l'Eſprit & de „l'Ame, je procurerai aux hommes l'heu„reux moyen de mépriſer l'Acheron, & de „ſe moquer des Enfers, dont la crainte „les inquiéte toute leur vie ; l'appréhenſion „qu'ils ont des approches de la mort em„poiſonne tous les plaiſirs qu'ils prennent, „& ne permet pas qu'ils en goûtent pure„ment la douceur.

„Si les peines de l'Enfer, *répond Gaſſen„di* [40], quelque rigoureuſes qu'on les faſſe ne

mani quaſi Vulture ſub pectore alto habitante tundantur, ac nulla ſit tam fera Erinnys, nulla tam feralis Enyo, quæ adverſus illos invocanda non ſit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod ſi liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & a flagitiis deſinant; ſic enim conſcientiam ſedabunt, & reparando quas fecerint, quantum licebit, injurias; non deſinent modo male ſibi metuere, ſed ipſorummet etiam cauſâ, quoniam hac ratione æquitas inter homines perinde non violabitur, & ipſiſmet tranquillitas, voluptaſque animi ſincera potietur. Tertio proinde cum viris bonis, ſibique bene conſciis tale nihil metuendum ſit, fruſtra la-

„ne ſont deſtinées qu'aux méchans & aux „ſcélérats, d'où vient eſt-il néceſſaire de „détruire la croyance de ces peines qui „ſont une partie de la Juſtice, & qui ſer„vent à punir dès ce Monde les mal-hon„nêtes gens? Cette crainte de l'Enfer, „dont ils ſont effrayés, eſt une Furie qui „les ſuit par-tout & un Vautour qui les „ronge ſans ceſſe au fond du cœur; ainſi „ils portent la punition des crimes qu'ils „commettent. S'ils veulent s'affranchir de „ce tourment, qu'ils deviennent vertueux: „dès lors leur appréhenſion ſe diſſipera, & „tranquilles & exemts de remords, ils ſou„haiteront auſſi ardemment l'immortalité „de l'Ame qu'ils deſiroient autrefois ſa „mortalité & ſon anéantiſſement après la „mort

bor ſuſcipitur, ut foras ab iis metus ille Acherontis præceps agatur: ac interim, quatenus ſimul immortalitatis præciditur ſpes, tanto ſit major ipſis injuria, quanto adimuntur ſimul liquidiores, ſincerioreſque voluptates. Nam primum quidem, ſi adverſa utantur fortuna, conflictentur morbis, crucientur doloribus, quantæ conſolationi eſt providere non modo eſſe mortem iis allaturam exitum, ſed ſuffecturam quoque maximorum bonorum jucundiſſimam fruitionem. Hoc profecto modo habere ſe poſſunt ut peregrinantes, dum facile ferunt

„mort du corps. La croyance de l'im-
„mortalité de l'Ame eſt donc néceſſaire,
„non-ſeulement pour contenir les hommes,
„pour les exciter à pratiquer la vertu,
„pour épouvanter les méchans, pour les
„punir; mais encore pour procurer, dans
„ce Monde, du plaiſir, de la joie, & du
„contentement aux gens vertueux. Car eſt-
„il rien de ſi conſolant que cette croyance
„pour un galant homme, que la Fortune
„maltraite ici-bas, qui ſe trouve accablé
„par des maladies, tourmenté par des dou-
„leurs aigues, & qui dans tous ſes mal-
„heurs penſe qu'il jouïra un jour d'une fé-
„licité parfaite & éternelle? Les Voya-
„geurs ſupportent aiſément toutes les fati-
„gues de la route, lorsqu'ils eſpérent arri-
„ver

labores, moleſtiaſque itinerum, ſpe perveniendi in Patriam, in qua cum ſuis ſuaviter degant. Nam talem quidem iis proponere mortem, qua extinguantur penitus, ſicque miſeriarum ſit finis, perinde eſt ac ſi jactato tempeſtatum ſævitia proponatur naufragium, quo ſubmerſus, ſuffocatuſque procellam deinceps ſenſurus non ſit. Niſi vero non longe præſtat, oſtendere ut iſti Portum, in quem ſe incolumem recipiat, ita illis felicem ſtatum, in quem Animo ſoſpite emergant. *Syntagma Philoſophiæ Epicuri, &c.* per Petrum Gaſſendum. pag. 31.

„ver à un gîte, où ils pourront ſe délaſſer „de ces fatigues. Propoſer la mortalité „de l'Ame à un honnête homme malheu„reux, comme un remede à ſes maux, „c'eſt agir auſſi ridiculement, que ſi l'on „diſoit à des Matelots, qui ſont dans une „grande tempête, de ſe jetter dans la Mer „& de ſe dépêcher de s'y noyer pour „être bien-tôt tirés d'embarras. Combien „plus ſenſé, plus judicieux, & plus agréa„ble ſeroit l'avis de celui qui leur montre„roit un Port aſſûré, où après la tempête „ils iroient heureuſement mouiller, & dans „lequel ils ſeroient parfaitement bien „reçus.“

Les Eſprits-Forts & les Athées s'efforcent en vain de prouver que la mortalité de l'Ame aſſûre la tranquilité des hommes; laiſſons-les dire, *Monſieur*, & convenons de bonne

41 Si in hoc erro, inquit, quod Animos hominum immortales eſſe credam, libenter erro, nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti Philoſophi cenſent, nihil ſentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui Philoſophi derideant. *Cicer. in Cal. Maj.*

42 Dans quelle claſſe mettrez-vous le Bel-Eſprit qui eſt mort à *Londres* depuis quelques mois? Je ne ſai pas

bonne foi qu'il n'y a rien de ſi triſte, rien de ſi mortifiant, que de ſonger qu'on doit un jour rentrer éternellement dans le néant. Il n'y a point de véritable Philoſophe, qui ne doive penſer comme Cicéron, & dire avec lui: [41] : „Si je me trompe en cro-„yant l'immortalité de l'Ame, je ſuis enchanté „de mon erreur: je ne veux point en être „deſabuſé : je ſouhaite de la conſerver tou-„jours ; & ſi après la mort je rentre dans „le néant, ainſi que le ſoutiennent quelques „Philoſophes, je ne crains point qu'ils ſe „moquent de ma crédulité.

J'avoue, *Monſieur*, que le deſir de l'immortalité de l'Ame n'eſt pas une preuve évidente de cette vérité établie par la Révélation ; mais enfin c'eſt une très-forte conjecture. St. Evremont, Diſciple moderne d'Epicure, en convient [42], & ſemble puiſer dans

ce que l'on dira dans la Préface de ſes Ouvrages ; mais je ſai que pluſieurs Gens de Lettres ont aſſûré unanimement qu'il avoit fini ſa longue courſe en Eſprit-Fort, & tel qu'il avoit vêcu. Il eſt non-ſeulement vrai que ſes Ecrits ſont depuis long-tems l'admiration de toute l'Europe ; mais qu'il a toujours paſſé pour un très-galant homme, & qu'il a ſuivi exactement les principes de l'Honneur humain. Il aimoit la bonne chére ; mais com-

dans les derniers ſentimens de ſon Maître de quoi réfuter ſes opinions. „Tout eſt „corps, pour Epicure, *dit-il* [43], Ame, „Eſprit, Intelligence, tout eſt Matiére, „tout ſe corrompt, tout finit; mais ne dé„ment-il pas à ſa mort les Maximes qu'il a „enſeignées durant ſa vie? La poſtérité le „touche, ſa mémoire lui devient chère, il „ſe flate de la réputation de ſes Ecrits qu'il „recommande à ſon Diſciple Hermachus; „ſon Eſprit, qui s'étoit ſi fort engagé dans „l'opinion de l'anéantiſſement, touché de „quelque tendreſſe pour lui-même, ſe ré„ſerve des plaiſirs pour un autre état que „pour celui qu'il va quitter.

Voilà des réflexions bien belles, & un aveu bien avantageux en faveur des défenſeurs

bien y a-t-il d'Orthodoxes, même dans la Cléricature, qui ne ſont pas moins ſenſibles à ce plaiſir? Quoi qu'il en ſoit, vous paſſeriez pour un grand menteur, ſi vous le mettiez dans votre claſſe. Un pareil exemple, ſi Platon l'avoit vu, l'auroit obligé à limiter la propoſition univerſelle qu'il avance. *Bayle*, Cont. des Penſées diverſes ſur les Cometes, Tom. II. pag. 786.

43 St. Evremont, Oeuvres mêlées, Tom. III. pag. 107.

44 Profecto utcumque rationes immortalitati adſtruendæ allatæ, Mathematicæ evidentiæ, ut ſumus initio te-

ſeurs de l'immortalité de l'Ame. Car enfin s'il eſt vrai, comme Gaſſendi [44] en convient de bonne-foi, que les raiſons qu'on apporte, „pour prouver la durée éternelle „de l'Ame, ne ſont pas d'une évidence Ma„thématique ; il faut cependant avouer „qu'elles ſont aſſez fortes pour faire une „grande impreſſion ſur les gens ſenſés, & „qu'elles ſont d'un poids, plus conſidérable „que celles de ceux qui ſoutiennent le ſenti„ment oppoſé. La Révélation décidant en „leur faveur, ne doivent-elles pas l'empor„ter, ſans difficulté, chez tous les gens „qui veulent faire un bon uſage de leur „raiſon ?"

Gaſſendi ayant connu les erreurs, les inutilités, & les abus de la Philoſophie Péripatéticien-

ſtati, non ſint ; eæ tamen ſunt, quæ non neminem bene affectum permoveant ; quæ congeſtis aliis immortalitati impugnandæ præponderent ; quæ denique ſuperveniente authoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Non repeto quanto ſe bono, qui ſibi ipſis vim faciunt ut immortalitatem diſſuadeant, privent ; addo ſolum objici illis appoſite poſſe, quod habet Manilius :

Quid juvat in ſemet ſua per convitia ferri,
Et fraudare bonis, quæ nec Deus invidet ipſe ;
Quoſque dedit Natura oculos deponere Mentis ?

Syntagma Philoſophiæ Epicuri. pag. 72.

téticienne Scholaſtique, s'attacha à celle d'Epicure; il en adopta & épura en même tems le Syſtème, & le rendit, pour le moins, auſſi beau & auſſi probable que celui qu'inventa Deſcartes. Un fameux Philoſophe, bon Cartéſien, Génie ſublime & univerſel, en convient. „Les Modernes, *dit-il* [45], „rejettent l'éternité des Atomes & leur mou„vement fortuit; mais en retenant, à cela „près, l'Hypothéſe de Leucippe, ils en font „un très-beau Syſtéme. C'eſt ce qu'a fait „Gaſſendi qui ne différe de Deſcartes, quant „aux principes des Corps, qu'en ce qu'il a „retenu le Vuide.

Gaſſen-

[45] *Bayle*, Dict. Hiſtor. & Crit. Tom. III. Art. Leucippe.

[46] Principio ergo univerſum ex corpore, & inani conſtat; neque enim tertia natura concipi mente præterea poteſt. *Syntagma Phil. Epicur.* per P. Gaſſendum. Cap. I. pag. 26.

[47] Intelligitur autem Corpus ex congerie veluti quadam magnitudinis, ſive molis, itemque figuræ, reſiſtentiæ, (ſeu ſoliditatis ac impenetrabilitatis) & gravitatis; tale præterea, ut ipſum ſolum tangi poſſit, & tangere. *idem*, ibid.

[48] Inane vero, ſeu Vacuum, quod opponitur Corpori, ac ſolum ſeu proprie, & per ſe incorporeum eſt ex horum negatione intelligitur; maximeque ex eo quod naturæ intactilis ſit, expersque omnis ſoliditatis & nihil neque pati poſſit, neque agere, ſed motum duntaxat

Gaſſendi ſoutient donc, ainſi qu'Epicure, que tout l'Univers [46] eſt compoſé de Corps & de Vuide. Par le Corps il entend [47], ainſi que ces Anciens, tout ce qui a de la ſolidité, qui peut toucher & être touché. Par le Vuide [48], il admet un pur eſpace, dénué de tous les corps, & capable de recevoir tous ceux que le mouvement fait changer de lieu & pouſſe dans un autre; le Vuide n'étant fait que pour faciliter le mouvement des corps. Les Sens démontrent [49] évidemment l'exiſtence des Corps, & la réflexion & la Raiſon [50] font connoître qu'il y a du Vuide. Car s'il n'y en avoit point

quam liberrimum tranſeuntibus per ſe corporibus præbere. *Idem*, ibid. pag. 27.

Scilicet hæc natura eſt, quæ deſtituta corpore appellatur Inane; occupata a Corpore, Locus; trajecta a corpore, Regio; ſpectata ut diffuſa, intervallum ſeu Spatium. *Idem*, ibid. pag. 27.

[47] Et quod ſint quidem in Univerſo Corpora, atteſtatur Senſus; ex quo aliunde ducere conjecturam neceſſum eſt, ad id, quod eſt immaniſeſtum, ut ſuperius jam attigi. Certe non aliud ſunt hæc omnia, quæ aſpectamus, quæ tangimus, quæ verſamus, quæ ipſi ſumus, quam corpora. *Idem*, ibid. pag. 27.

[50] Eſſe vero etiam Inane, ex eo manifeſtum ſit, quod niſi in rerum natura eſſet, non haberent Corpora neque

point, il ſeroit impoſſible que les Corps puſſent ſe mouvoir [51], puiſque ne pouvant céder les uns aux autres, & trouver de nouveaux lieux à occuper, ils ſeroient néceſſairement dans un éternel repos. Quant à ce que diſent, ajoute Gaſſendi, ceux qui prétendent que le mouvement des Corps dans l'Univers ſe fait comme celui des Poiſſons dans l'eau, qui nagent librement, laiſſant à meſure qu'ils avancent de la place par derriére, où l'eau s'écoule dans l'inſtant, on ne doit y avoir aucun égard. Car ils ne prennent pas garde que, s'il n'y avoit point de Vuide, il n'y auroit aucune partie de l'eau qui pût commencer à céder la premiére & à quitter ſa place, puisque tout étant également plein, le Poiſſon ne pourroit bouger au milieu d'une maſſe réſiſtante de tous côtés. Il faut donc que les parties de l'eau qui ſont miſes en

ubi eſſent, neque quà motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit. *Idem*, ibid. pag. 27.

[51] Sane ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia; quia nec moveri quicquam poſſet, niſi omnia protruderet, neque locus porro, in quem quicquam protruderetur, eſſet. Quod enim aliqui reſpondent, poſſe Piſces ideo moveri, quod relinquant locum poſt ſe, in quem pulſe prorſum, & cedentes locum undæ recipiantur; non ad-

en mouvement trouvent de petits vuides qui les reçoivent, & leur donnent le moyen de faire place à d'autres; ainſi elles ſe ſuccédent les unes aux autres, & l'on conçoit aiſément comment ſe fait le mouvement.

Il faut avouer, *Monſieur*, que, malgré toutes les fortes Objections qu'on fait contre le Vuide, il eſt impoſſible de concevoir que le mouvement puiſſe ſe faire dans le Plein. Je ne prétends point ici agiter une queſtion ſi ſouvent débattue, & ſi peu éclaircie; je me contente de vous dire que je la crois au-deſſus de toutes les connoiſſances humaines, ainſi que celle de la diviſibilité de la Matiére à l'infini, ſoutenue par les Cartéſiens. Je conviens qu'ils ont raiſon de dire que, quelque petit qu'on ſuppoſe que ſoit un corps, il eſt impoſſible, que le côté qui regarde l'Orient ſoit le même que celui qui

vertunt primam, quæ prorſum ſit, impulſionem inchoari non poſſe; quia nondum locus ullus eſt, neque retro, neque ad latus, in quem recipi aqua poſſit. Adeo proinde, ut ſit neceſſe intercipi rebus, ac fluidis præſertim, ſpatiola inania, in quæ pulſæ particulæ ita recipiantur, ut compreſſione facta locus fiat, verſus quem impellens Corpus promoveatur, ac interim ponè locum deſerat, in quem compreſſum fluidum ſeſe explicet, ac veluti refluat. *Idem*, ibid. pag. 27.

qui eſt à l'Occident; par conſéquent ce qui a deux différens côtés a pluſieurs parties & peut être diviſé, puiſque la partie qui ſe trouve dans le côté de l'Occident n'eſt point la même que celle qui eſt dans celui de l'Orient. A ces difficultés les Gaſſendiſtes en oppoſent d'auſſi embaraſſantes & d'auſſi fortes. Si la Matiére, diſent-ils, eſt diviſible à l'infini, il faut que dans le plus petit corps il y ait autant de parties que dans l'Univers entier; Or n'eſt-il pas viſible que cela ne ſe peut, ſoit parce qu'il ſe trouvera dans un *Tout* fini une infinité de *Touts* compoſés de parties infinies, ſoit parce qu'il faut enfin qu'il y ait néceſſairement une infinité de corpuſcules qui ne ſont jamais diviſés?

Tous les Philoſophes, *Monſieur*, malgré les argumens les plus ſubtils, ne peuvent parvenir tout au plus qu'à la diviſion poſſible de toute ſorte d'étendue; mais pour la diviſion actuelle ils ſont forcés, malgré eux, de la fixer à quelque point. En leur accordant donc leur opinion, il s'enſuivroit que la définition que Gaſſendi [52] donne de l'Atome n'a rien de contraire à la véritable eſſence

[52] Nulla eſt Atomus quæ non partes habeat licet indiſſociabiles, quæ non item longitudinem cum latitu-

eſſence des corps ; car il ne prétend point qu'il eſt indiviſible, parce qu'il n'a point de parties ; mais parce qu'il eſt le dernier periode, le point final où la diviſion actuelle puiſſe avoir lieu.

Toutes les longues diſputes ſur la diviſibilité de la Matiére ſont donc très-inutiles, & ne font rien ni à la bonté, ni à la foibleſſe des Syſtèmes Cartéſiens & Gaſſendiſtes. Rohault a parlé très-ſenſément, lorsqu'il a dit [53] : „A quoi bon ces longues „& ſubtiles diſputes touchant la diviſibilité „de la Matiére? Car, quand bien même on „ne pourroit pas décider nettement, ſi elle „peut, ou ne peut pas ſe diviſer à l'infini, „ne ſuffit-il pas de connoître qu'elle ſe peut „diviſer en des parties aſſez petites pour „ſervir à tous les beſoins qu'on peut avoir?

Avant que de quitter entiérement Gaſſendi, arrêtons-nous un moment, *Monſieur*, ſur les excellentes qualités, dont il étoit doué. A la probité, à l'affabilité & à la modeſtie il joignoit beaucoup de bon-ſens, une vaſte érudition, une pénétration vive, un mépris infini pour tout ce qui pouvoit tendre à la ſuper-

dine, & latitudinem cum profunditate. Gaſſend. Tom. I. Oper. pag. 31.

53 *Rohault*, Traité de Phyſiq. Préface.

ſuperſtition ; il étoit le fléau des Aſtrologues, il ſe moquoit de leurs prédictions, il en démontroit avec plaiſir le ridicule toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit. Il remarque, dans la Vie de Mr. de Peiresk [54], Perſonnage illuſtre, protecteur des Savans indigens, ami des plus renommés, homme véritablement digne de l'eſtime de l'Univers, & qui fait autant d'honneur à la Provence que Socrate à Athénes: il remarque, dis-je, dans la Vie qu'il a écrite de ce Magiſtrat Provençal, que les Aſtrologues avoient prédit qu'il ſeroit marié, qu'il auroit des enfans; ce qui n'arriva point, ainſi que bien d'autres choſes qu'on lui avoit annoncées comme des prédictions indubitables.

Parmi

54 Etenim mirum dictu eſt, quam multa mentiti Aſtrologi fuerint, ſeu annos ſpectes, quibus non vixit; ſeu uxorem, & liberos aliaque, quibus caruerit; ſeu cætera multa quæ non eſt conſequutus. *Gaſſend. in Vita Peireskii, Lib. I.* pag. 2.

55 Hinc chariſſimus vixit Viris quoque Nobiliſſimis & Principibus nonnullis, animo ſcilicet cultioribus quam ſolet eſſe illud genus hominum. Peireskium quid memorem, vel Campinios, Huilierum, aut Chriſtianam Sereniſſimam Sueciæ Reginam, cujus Epiſtolæ fidem faciunt quanti fecerit Gaſſendum, quum Muſis aliàs Princeps illa operaretur, tantam ſui Doctis vene-

Parmi les amis qu'eut Gaſſendi, il y en eut pluſieurs d'un rang très diſtingué [55], & ſon mérite le rendit cher à tous ceux qui eſtimoient la Vertu & la Science. Il mourut (le 24 Octobre 1655, âgé de 64 ans, regretté de tous les honnêtes gens) d'une maladie qui l'avoit affoibli peu à peu [56], & qui enfin termina ſa vie. Il finit ſa courſe en Philoſophe; & reçut la mort avec cette tranquilité qui eſt le partage des véritables Sages.

Je ne remplirois pas le caractère que j'ai pris, & manquerois, *Monſieur*, à la promeſſe que je vous ai faite, ſi content de louer Gaſſendi, je paſſois ſous ſilence les fautes dont je crois qu'on peut l'accuſer. Quoiqu'el-

rationem, & bonis Artibus tantam incrementi & futuræ laudis ſpem ingenerans; vel Illuſtriſſimum Cancellarium Petrum Seguierum, qui in illo honorum faſtigio cum Doctis congredi, & Gaſſendum inprimis audire gaudebat. *Sorberii Præfatio, &c. pag.* 12.

56 Les langueurs néanmoins où je l'ai vu, autant que la ſuite de la Cour me l'a pu permettre, & les infirmités de ſon arriére ſaiſon, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus néceſſaire. *La Mothe-le-Vayer*, Tom. II. pag. 519. Edit. *in folio*.

qu'elles ſoient legéres, je ne les tairai pourtant pas. Il me paroît donc que ce Savant, ſe confiant quelque fois un peu à ſa mémoire, citoit de tems en tems certains Auteurs pour d'autres, ou ſe trompoit d'Ouvrages en citant les véritables Auteurs. Je me contenterai d'en donner ici trois exemples. Dans le Livre du *Syntagma Philoſophiæ Epicuri*, *&c.* il cite Lactance au lieu de Tertullien, & dans le même Ouvrage il attribue à Maxime de Tyr un paſſage de Sénéque. Dans le premier Volume de ſes Oeuvres, page quinzieme, il cite l'Andrienne de Térence vis-à-vis un paſſage de Perſe. Il y a quelques fautes dans ſes Ecrits de cette nature, bien pardonnables à un homme, qui d'ailleurs, en général, étoit auſſi exact & auſſi correct que Gaſſendi, & quoique je relève ſes legéres inadvertances, je ſouſcris avec tout le plaiſir poſſible à l'éloge que Mr. Bayle a fait de lui. On peut aſſûrer, *dit-il*, qu'il étoit le plus excellent Philoſophe qui fût parmi les Humaniſtes, & le plus ſavant Humaniſte qui fût parmi les Philoſophes : *Phi-*

57 Nec per inſequentes novem annos aliud egi, quam ut huc illuc Orbem terrarum perambulando, Spectatorem potius quam Actorem Comœdiarum, quæ in eo

Philoſophorum litteratiſſimus, Litteratorum maxime Philoſophus.

§. II.

DESCARTES.

Deſcartes nâquit à la Haye en Tourraine le 31 Mars 1596. Il étoit fort bon Gentilhomme & ſa Famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang diſtingué en Bretagne. Il porta les armes pendant ſa jeuneſſe & ſe trouva en qualité de Volontaire au Siège de la Rochelle & dans les Guerres de Hongrie. Dans tous les Voyages qu'il fit, il s'occupa toujours à perfectionner ſes connoiſſances, ayant fort bien étudié. Il ne perdoit jamais l'occaſion de faire des expériences de Phyſique, & il réfléchiſſoit en homme ſage ſur les mœurs des différens Peuples qu'il voyoit. *Pendant neuf ans*, dit-il [57], *j'ai couru le Monde pour être Spectateur, plutôt qu'Acteur des différentes Comédies qu'on y joue.*

Après que Deſcartes eut aſſez voyagé, il ſe retira dans une Maiſon de Campagne auprès

quotidie exhibentur, me præberem. *Renat. Carteſ. de Method. pag. 107.*

près d'Egmont, Village des Provinces-Unies. Il s'appliqua pendant vingt-cinq ans dans cette ſolitude à la Géométrie & à la Philoſophie; il ne laiſſa pas, malgré ſa paſſion pour les Sciences, que de trouver le loiſir de donner quelques momens à la tendreſſe. *Etant devenu tout-à-fait Philoſophe* [58] *il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour: il eut de ſa Maîtreſſe une fille*, *nommée* Francine, *qui mourut jeune & dont il regretta beaucoup la perte.*

La gloire, le génie & le mérite de Deſcartes lui acquirent une foule d'ennemis. Les Péripatéticiens François & Hollandois s'unirent enſemble pour décrier ſes ſentimens; & ne pouvant l'attaquer par des raiſons aſſez bonnes pour renverſer ſes opinions, ils eurent recours au reproche d'Athéiſme. Ne falloit-il pas être bien impudent, pour oſer accuſer de nier l'exiſtence de Dieu celui qui avoit employé toute la ſagacité de ſon eſprit à la prouver, ainſi que la ſpiritualité de l'Ame? Lorſqu'on a lu les Méditations de ce grand Homme, on a peine à ſe figurer qu'il ſe ſoit trouvé des gens aſſez effron-

[58] Voltaire, Lettres ſur les Anglois, Lettre quatorziéme, pag. 107.

effrontés, pour avancer des calomnies auſſi fauſſes.

Je vous ai parlé, *Monſieur*, aſſez amplement des ſentimens de Deſcartes ſur la nature de Dieu & de l'Ame, en faiſant mention de ſa diſpute avec Gaſſendi; ainſi je ne m'y arrêterai pas davantage. Je me contenterai de vous faire remarquer que malgré le zèle ardent avec lequel Deſcartes ſoutenoit l'immatérialité de l'Ame, il avouoit de bonne foi aux perſonnes avec leſquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de ſon immortalité. Voici comme il écrit à l'illuſtre Eliſabeth, Princeſſe Palatine. „ Pour ce qui eſt de l'é-„tat de l'Ame après cette Vie, j'en ai bien „moins de connoiſſance que Mr. Digby. „Car laiſſant à part ce que la Foi nous en en-„ſeigne, je confeſſe que, par la ſeule Raiſon „naturelle, nous pouvons bien faire beaucoup „de conjectures à notre avantage, & avoir „de flateuſes eſpérances; mais non point au-„cune aſſurance".

Loin que ce ſincere aveu de Deſcartes doive lui nuire chez les gens ds bon-ſens, je ſuis perſuadé qu'il y en a pluſieurs qui lui auroient ſu beaucoup de gré, s'il avoit parlé auſſi modeſtement ſur la nature de

l'Ame, que ſur ſa durée: qu'il eût ſoumis ſes doutes à la Révélation; mais qu'il eût moins affecté de n'en avoir aucun Philoſophique ſur l'immatérialité & l'inextenſion de l'Ame. Peut-être s'il eût moins eu de vanité qu'il n'en avoit, il auroit parlé plus ſincérement.

L'orgueil a été un des plus conſidérables défauts de ce Philoſophe. Voici quelques preuves convaincantes de la vérité du reproche que je lui fais. Vous avez vu, *Monſieur* un échantillon des Objections que Gaſſendi

59 Hic nulla in re mihi contradicis, & ſatis multa nihilominus dicis, ut nempe Lector inde cognoſcat ex prolixitate verborum, rationum tuarum multitudinem non eſſe æſtimandam.

Hactenus vero Mens cum Carne diſſeruit, atque ut par erat in multis ,ab ipſa diſceſſit: ſed jam in concluſione verum Gaſſendum agnoſco, illumque ut præſtantiſſimum Philoſophum ſuſcipio, ut Virum Candore animi, atque integritate vitæ celebrem amplector, & ejus ſemper amicitiam quibuscunque potero obſequiis demereri conabor. Itaque rogo ne illi grave ſit quod libertate Philoſophica uſus fuerim in ejus Objectionibus refutandis, Ut mihi profecto pergratum fuit quicquid in ipſis continetur, & inter cætera gaviſus ſum quod a Viro tanti nominis, in Diſſertatione tam longa, & tam accurate conſcripta, nulla ratio allata ſit, quæ meas rationes oppugnaret, nullaque etiam in meas concluſiones

ſendi fit à Deſcartes. Ce dernier y répondit avec une hauteur inſupportable; dans les endroits où il vouloit même affecter d'être humble & poli, on découvre une vanité extrême. „ Vous n'avancez, *dit-il à* [59] *ſon* „*illuſtre Adverſaire*, aucune choſe qui me „ſoit contraire, cependant vous parlez beau„coup; ainſi le Lecteur s'appercevra aiſément „qu'il ne doit pas juger de la bonté de vos „raiſons, par leur longueur. Au reſte, juſ„qu'a préſent l'Eſprit a diſputé avec la Chair [60], mais en finiſſant ma Réponſe je „re-

ad quam mihi non perfacile fuerit reſpondere *Reſponſ. Renat. Carteſ. ad Quint. Object.* pag. 70.

[60] Ce paſſage de Deſcartes que je condamne avec tant de raiſon comme une marque de ſa vanité, fut défendu par un écrivain qui n'avoit jamais lû Deſcartes. Voici ce que je lui repondis. Cela fera une note utile dans cet article.

L'Auteur d'une brochure intitulée, *Apologie de l'Eſprit des loix*, &c. a cru, dans une note, qui tient trois pages de ſon ouvrage, devoir regarder comme un énorme contreſens la traduction d'un paſſage des Meditations de Descartes. J'ai traduit, *haſtenus mens cum carne diſſeruit*, de cette maniere: jusqu'à preſent l'Eſprit s'eſt entretenu avec la chair; & j'ai penſé que ces expreſſions etoient choquantes, parceque Deſcartes ſe comparoit à l'Eſprit, & mettoit Gaſſendi à la place de la matiere. Mon explication eſt d'autant plus naturelle,

„reconnois que je parle à Gaſſendi, Philoſo-„phe célebre, auſſi eſtimable par ſon génie, „que

qu'elle tombe ſur le ſuiet de la diſpute de ces deux philoſophes. Deſcartes ſoutenoit que l'Ame ne pouvoit être qu'un Etre ſimple; Gaſſendi au contraire prétendoit qu'elle pouvoit être materielle, ou du moins qu'on ne pouvoit pas prouver qu'elle ne peut l'être. Deſcartes, en finiſſant ſa reponſe, fait alluſion à ſon ſentiment & à celui de ſon adverſaire en diſant „jusqu'ici l'Eſprit „s'eſt entretenu avec la Chair„ on n'a qu'à lire la reponſe de Deſcartes, & l'on verra que c'eſt la ſeule explication qu'on puiſſe donner. Car dans cette même reponſe Deſcartes adreſſe ſouvent la parole à Gaſſendi, & ſe ſert allegoriquement des mots *Caro* & *Mens*, il previent ce philoſophe au commencement de ſon ouvrage qu'il ſe mettra à la place de l'Eſprit, & le conſiderera lui comme la Matiere. „Ne penſez pas, *dit il*, que „vous repondant j'eſtime répondre à un philoſophe tel „que vous êtes; mais comme ſi vous étiez un de ces „hommes de la Chair dont vous empruntés le viſage, je „vous adreſſerai la reponſe que je voudrois leur faire„ Medit. de Deſcartes, Tom. 2. pag. 185. edit. in 12. Paris, 1724. En conſequence du principe que Deſcartes a établi, que l'Eſprit parle à la matiere, & diſpute contre elle, il apoſtrophe presque toujours Gaſſendi ſous le nom de *Chair*: & ces apoſtrophes ne ſont pas fort polies, j'en citerai ici deux exemples entre mille que je pourrois extraire, „il ne ſemble pas, o Chair, que vous „ſachiez en façon quelconque ce que c'eſt que d'uſer „de raiſons; puiſque pour prouver que le rapport & „la foi de mes ſens ne me doivent point être ſuſpects,

„que par ſa ſcience & ſa profonde érudition,
„& je ſuis charmé qu'un Homme auſſi pénétrant
„vous dites &c. id. ib. pag. 193.„ Je placerai encore ici une autre apoſtrophe à Gaſſendi ſous le nom de Chair. „Tout ce que vous allégués ici, ô très bonne „Chair, ne me ſemble pas tant des obſervations que „quelques murmures qui n'ont pas beſoin de repartie.„

Lorsque mon Critique pretend que j'ai eu tort de traduire, *hactenus mens cum carne diſſernit*, par ces mots, *jusqu'ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair*, il dit que Deſcartes, n'a pas ſu ſe traduire lui-même: s'il eut connu les ouvrages de ce Philoſophe, il auroit vu qu'il parle en françois comme je le fais parler, perſonne n'ignore que la traduction des Méditations de Deſcartes a été faite de ſon vivant par un de ſes Diſciples, & qu'il a revû cette traduction; en ſorte qu'on peut la regarder comme faite par lui même. Si mon Critique veut y jetter les yeux, il y verra les propres termes qui l'ont révolté: jusqu'ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair; & il conclura que l'explication qu'il donne de Hactenus mens cum carne diſſeruit, qui ſelon lui veut dire *jusqu'ici j'ai mêlé de la paſſion dans mes raiſonnemens*, eſt inſoutenable, car après que Deſcartes a dit, *jusqu'ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair*, il ajoute tout de ſuite *& comme il étoit raiſonnable en beaucoup de choſes, il n'a pas ſuivi ſes ſentimens:* quel galimatias ne ſeroit point la traduction du Critique, ſi elle étoit jointe à la ſeconde phraſe de Deſcartes? *J'ai mêlé de la paſſion à mes raiſonnemens: & comme il étoit raiſonnable en beaucoup de choſes, il n'a pas ſuivi ſes Sentimens.* Peut on voir un aſſemblage plus énorme d'idées qui n'ont aucune liaiſon?

„trant & auſſi éclairé, dans un Diſcours ſi „long & ſi travaillé, n'ait apporté aucune „raiſon pour combattre les miennes, à la„quelle il ne m'ait été très-aiſé de répondre".

Il régne dans tout ce compliment un air de vanité, (je ſerois tenté de dire de fatuité :) la comparaiſon de *l'Eſprit qui s'entretient avec*

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les termes dont ſe ſert ce Critique pour exagérer l'abſurdité de mon ſentiment: *on s'eſt imaginé que Deſcartes, en cet endroit, ſe comparoit à l'Eſprit vis à vis Gaſſendi, qu'il comparoit à la Chair*: quelle idée, quelle apparence que Deſcartes ait fait un parallele auſſi offençant? Il eſt vrai, cette idée eſt très ſingulière; mais malheureuſement elle apartient a Deſcartes; & c'eſt ſur quoi roule toute la meditation? Quelle apparence! Pour voir que cette apparence étoit une réalité, il falloit lire: cela eſt moins penible que d'écrire; mais la mode aujourd'hui eſt de beaucoup écrire, & de lire peu, auſſi arrive-t-il qu'on fait des Critiques ridicules, en voulant juger de ce que dit un Auteur d'un livre qu'on n'a jamais vu. Eſt il quelque choſe de plus ſingulier que de voir un Ecrivain prendre la defenſe d'un Philoſophe dont il n'a jamais lu les Ouvrages; c'eſt dans cette Occaſion qu'il eſt permis de faire les exclamations de mon Critique, & de dire: *quelle idée! quelle apparence?*

J'ajouterai ici en paſſant qu'il y a un peu de malignité dans la maniére dont mon Critique a rapporté les termes dont je me ſuis ſervi en parlant de Deſcartes; car il a retranché les Eloges qui les précedent & qui les

avec la Chair eſt impertinente, & l'aſſûrance qu' *aucune Objection de Gaſſendi n'a donné la moindre peine à réſoudre*, eſt une fanfaronnade digne du plus hardi Gaſcon; mais ce n'eſt pas-là la plus forte preuve de l'orgueil de Deſcartes. Gaſſendi ayant repliqué une ſeconde fois aux Réponſes qu'il avoit

ſuivent, ce qui les rend plus durs: il m'accuſe ſimplement d'avoir dit que Deſcartes étoit *un Pedant & un Gaſcon orgeuilleux*, je me ſuis bien expliqué différemment. Eh comment n'aurois je pas agi de même, moi qui regarde Deſcartes comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu, & qui, quinze ou vingt lignes après le reproche que je lui fais d'avoir eu de la Vanité, emploie quinze pages à le louer, voici les termes dont je me ſuis ſervi: „*Quant au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt „plus digne d'un Pédant, d'un Théologien Orgueilleux, que „d'un philoſophe auſſi illuſtre que lui*„ ſi quelquun diſoit: l'Ageſila, de Corneille eſt plus digne d'un mauvais Poëte tel que Pradon, que d'un homme auſſi illuſtre & auſſi ſublime que lui; ſeroit ce dire que Corneille eſt un Poëte crotté & comparable à Pradon?

En voila aſſez pour ma juſtification; je me contenterai de dire à l'Auteur qui ma critiqué, ce que Deſcartes dit à Gaſſendi: *vous n'avancez aucune choſe qui me ſoit contraire, & cependant vous parlez beaucoup: Ainſi le Lecteur s'appercevra qu'il ne doit pas juger de vos raiſons par leur longueur;* j'ajouterai, & par l'air déciſif avec lequel vous les propoſez.

avoit faites; voici ce qu'il écrivit à un de ſes amis à ce ſujet. „ Je vous ſuis fort obligé, „*lui dit-il*, [61] de ce que vous étant apperçu que „je n'avois pas daigné répondre au gros *Li-* „*vre d'Inſtances*, que l'Auteur des Cinquièmes „Objections a écrit contre mes Réponſes, vous „m'avez envoyé un extrait des plus fortes „raiſons de ſon Ouvrage, qui ont éré recueil- „lies & raſſemblées par quelques-uns de vos „amis, que vous aviez chargé de ce ſoin. Vous „avez fait pour moi ce que je n'aurois pas „voulu prendre la peine de faire. Car je „vous avouerai naturellement, qu'il m'im-

„porte

[61] Magnopere me tibi devinctum agnoſco, Clariſſime Vir, quod videns me nullo dignatum eſſe reſponſo ingentem inſtantiarum Librum, quem *Objectionum Quintarum Auctor* adverſus Reſponſiones meas addidit, aliquos ex amicis rogaveris, ut præcipuas iſtius Libri rationes colligerent, & Epitomen ab iis factam ad me miſeris. Majorem ea in re meæ famæ quam egomet ipſe curam geſſiſti. Non enim dubitabo apud te profiteri; ſuſque deque mihi eſſe, ſive magni, ſive parvi fiam ab illis quos ejuſmodi rationes movere potuerint. Præſertim cùm aliquot ex iis quos novi perſpicaciſſimi ingenii homines, qui ipſius Librum evolverunt, ſignificarint mihi ſe nihil in eo reperiſſe quod ſcrupulum ſibi injeciſſet. Illis vero ſolis ſatisfacere animus eſt. Scio mortalium pleroſque ſpeciem veritatis facilius quam ve-

„porte peu d'être mépriſé par ceux qui „pourroient s'être laiſſés perſuader aux rai„ſons de mon Adverſaire; tous les habiles „gens que je connois m'ont aſſûré qu'ils „n'avoient rien trouvé dans ſon Livre, qui „eût pu leur faire naître le moindre doute. „Or c'eſt à eux ſeuls à qui je deſire de plaire, „& non pas aux hommes en général, qui „prennent ordinairement le faux pour le „vrai, & qui ſe tiennent plutôt aux ap„parences qu'à la réalite; leur appro„bation ne me flate point aſſez, pour que „je daigne employer tous mes ſoins pour „l'aqué-

ritatem ipſam obſervare, & ſæpius prava quam recta de rebus judicia ferre. Idcirco operæ pretium eſſe non putavi de illorum approbatione obtinenda multum laborare. Acceptiſſima tamen mihi eſt, quam miſiſti, Epitome, & ei me teneri reſpondere agnoſco, ſed in gratiam potius ſuſcepti ab amicis tuis laboris, quam quod illud defenſionis meæ neceſſitas exigat. Perſuaſus enim ſum eos qui illam concinnarunt nunc mecum ſentire, omnes iſtius Libri Objectiones vocibus tantum quibusdam male intellectis, aut falſis hypotheſibus initi; quippe non alias niſi iſtiuſmodi generis annotarunt, licet tanta ea in re diligentia ſint uſi, ut quaſdam etiam quas me ibi legiſſe non memini adjecerint. *Renat. Cart. ad. C. L. V. Epiſtola, in qua ad Epitomen præcipuarum Gaſſendi inſtantiarum reſpondetur, pag. 143.*

„l'aquérir. Je vous remercie cependant „du Recueil que vous m'avez envoyé, & „je veux bien y répondre, non pas à „cauſe de la neceſſité où je ſuis de me dé„fendre contre de mauvaiſes critiques; mais „en faveur de la peine que ſe ſont donnée „vos amis. Ils ont du s'appercevoir que „toutes les Objections de ce Livre ne ſont „établies que ſur quelques mots mal-enten„dus, & ſur quelques fauſſes hypothèſes. „Il n'en eſt aucune qui ne ſoit auſſi mal fon„dée; & bien loin que nos amis en ayent „omis quelques-unes, je crois même qu'ils en „ont ajouté certaines, que je ne me rappelle „point d'avoir lues dans le Corps de l'Ouvrage.

Je ne penſe pas, *Monſieur*, qu'on puiſſe écrire avec plus de hauteur & de fierté. Ce n'eſt pas là, à coup ſûr, ce ſtile modeſte, qui convient ſi bien aux Philoſophes & même à tous les Savans, ſur-tout lorſqu'ils écrivent contre des Adverſaires, dont le mérite

[62] Hæc ſunt, Clariſſime Vir, quæ magno Inſtantiarum Libro reponenda eſſe putavi. Quamvis enim fortaſſe Auctoris Amicis rem magis gratam facturus eſſem, ſi omnes ejus inſtantias ſigillatim refellerem, vererer tamen ne id perinde placeret meis, & ne mihi ſuccenſerent quod tempus in re tam parum neceſſaria tererem atque

rite eſt généralement reconnu de tout l'Univers. Je paſſerois à Deſpreaux d'avoir écrit de cette maniére contre Cotin, & je ne ſerois pas ſcandaliſé ſi le fameux & célebre Boerhave parloit dans ces termes du Médecin *de Lille*; mais que Deſcartes ait affecté un pareil mépris pour un Homme tel que Gaſſendi, pour un Perſonnage ſi illuſtre, cela révolte tous les honnêtes gens & ternit ſa mémoire. Qui ne ſeroit indigné de l'air cavalier & ſuffiſant avec lequel il conclut la même Lettre, d'où je viens d'extraire les deux paſſages rapportés ci-deſſus? „Voilà, *dit-il* [52], tout „ce que j'ai cru devoir répondre à l'énorme „Livre des Inſtances. Et quoique peut-être „les amis de l'Auteur euſſent ſouhaité que „j'euſſe réfuté toutes ſes Objections en dé„tail, je n'ai pu m'y réſoudre: i'ai craint „que les miens ne deſapprouvaſſent ma com„plaiſance; & qu'ils ne me blâmaſſent d'em„ployer mal à propos le tems à une choſe ſi „peu

ita otii mei dominos conſtituerem eos omnes, quibus ſuum in quæſtionibus inutilibus mihi proponendis prodigere luberet. Sed interim pro tua de me ſollicitudine gratias quam poſſum maximas ago. Vale. *Idem*, ibid. pag. 148.

„peu néceſſaire. Je ne veux point d'ailleurs „rendre maitres de mon loiſir des gens qui „veulent employer le leur à me propoſer des „queſtions frivoles & inutiles".

Pour mieux ſentir, *Monſieur*, l'impertinence, & la fade préſomption qu'il y a dans ce raiſonnement, ſouffrez que je mette ici les expreſſions modeſtes, polies, ſenſées & édifiantes, dont Gaſſendi ſe ſert en finiſſant ſes Objections qu'il adreſſe à Deſcartes. „Ce ſont-là, *dit-il* [63], les Remarques que „j'ai cru pouvoir faire ſur vos Méditations; „mais ſouffrez que je vous répète ici ce que „j'ai eu l'honneur de vous dire au commence„ment de ma Lettre; elles ſont ſi legéres, que „vous devez peu vous en embaraſſer; & mon „jugement eſt ſi peu de choſe, que vous de„vez

[63] Hæc ſunt, Vir eximie, quæ mihi circa Meditationes tuas adnotanda occurrerunt. Repeto non eſſe cur ipſe ea cures, quod meum judicium tanti non ſit, ut haberi debeat apud te tantilli momenti. Ut enim, cum aliquis cibus palato meo ſuavis eſt, quem diſplicere aliis video, non defendo guſtatum meum eſſe alieno perfectiorem, ita cum menti placet opinio, quæ non arridet ceteris, longe abſum ut tuear me in veriorem incidiſſe. Id potius puto vere dictum, *ſuo quemque ſenſu abundare:* ac tam prope iniquum habeo, velle ut omnes eadem ſint ſententiâ, quam ut omnes eodem ſint guſtu. Quod

„vez n'y avoir aucun égard. Je crois qu'il „en eſt des différentes opinions comme des „différentes viandes. Or de même que, „lorſque quelqu'un condamne un mets que „je trouve délicat, je ne penſe pas avoir pour „cela le goût plus fin que lui : tout de même „auſſi, quand un ſentiment me plaît & qu'une „autre perſonne le condamne, je ſuis bien „éloigné de me figurer que je ne ſaurois être „dans l'erreur : je crois au contraire que „c'eſt avec raiſon qu'on prétend que chacun „eſt prévenu en faveur de ſon opinion, & „*abonde en ſon ſens ;* il ſeroit auſſi injuſte de „vouloir que tous les hommes penſaſſent de „même, que de prétendre qu'ils euſſent le „même goût. Je vous prie donc de porter „tel jugement que vous voudrez ſur mes Ob-

„ſer-

dico, ut exiſtimes tibi per me, liberum eſſe, hæc, quæ cenſui, omnia flocci facere, nulloque plane loco habere. Abunde erit, ſi pronum meum erga te affectum agnoſcas, & non ducas pro nihilo venerationem tuæ virtutis. Poteſt forte aliquid eſſe inconſideratius prolatum, ut inter diſſentiendum proclivius nihil eſt, id ſi occurrat plane devoveo. Tu duc lituram, & ſic habeto nihil mihi fuiſſe antiquius, quàm ut demererer, & ſartam tectamque tuerer amicitiam tuam. Vale ; ſcribebam Pariſiis, poſtridie Idus Maias, An. *Sal. Object. Quint. Renat. Carteſ. P. Gaſſend. pag. 55, ſub. fin.*

„ſervations, vous pouvez même les mépri-„ſer entiérement; je ſerai trop heureux ſi „vous voulez bien agréer l'affection que j'ai „pour vous, & ſi vous faites quelque cas de „l'eſtime, & de la vénération que j'ai pour „vos rares qualités. Au reſte, il pourroit „peut-être m'être échappé quelque choſe qui „ne ſeroit point aſſez reſpectueux, ceux qui „diſputent ſe laiſſant aiſément emporter au „feu de leur imagination; ſi cela eſt, je deſa-„voue tout ce qui pourroit vous déplaire, & „vous ſupplie de le faire ſupprimer de mes „Ecrits. Car j'oſe vous proteſter que mon „ſeul & unique but a été d'acquérir votre „eſtime & votre amitié, dont la conſerva-„tion m'eſt précieuſe",

Comparez, *Monſieur*, la maniére d'écrire de Gaſſendi à celle de Deſcartes, & décidez enſuite du caractere différent de ces deux Philoſophes: vous voila Juge, je ne ſuis que le Rapporteur, prononcez définitivement ſur les Piè-

64 Dudum mihi nunciatum fuerat te Librum aliquem in me parare, jamque ecce ſex prima ejus folia tandem accepi & multò plura dicuntur ſub prælo eſſe. Verum quia ex paucis paginis, quas mox evolvi, facilè cognoſco non operæ eſſe, ut multum temporis in eo examinando impendam, nec fortè etiam ut totum expectem,

Pièces originales que je vous produis; le procès me paroit ſi bon pour Gaſſendi, que je ne crains pas que vous rendiez un Arrêt qui ſoit contraire à mon ſentiment.

Quelque zélé Cartéſien trouveroit ſans doute extraordinaire, *Monſieur*, ſi vous lui montriez ma Lettre, que content de relever les foibleſſes de ſon Maître j'oubliaſſe de faire ſentir toutes ſes excellentes qualités: je vai bien-tôt me mettre en en état de me garantir de ce reproche; mais ſouffrez auparavant que je faſſe encore mention de quelques-uns de ſes démêlés Philoſophiques. Il en eut un conſiderable avec le celebre Voetius à qui il rendit amplement, dans une Lettre qu'il lui écrivit, les injures qu'il en avoit reçues: il le traita avec encore plus de hauteur qu'il n'avoit traité Gaſſendi; & ne jetta [64] les yeux ſur ſes Ecrits que dans ſes momens perdus. Il eſt vrai que Deſcartes n'eut pas beaucoup de tort de ne point ménager

antequam de eo judicium feram, idque ad te perſcribam: legam hæc ſex folia iis horis quas animi relaxationi dare conſuevi; & quidquid in iis effatu dignum advertam, eodem ordine quo inter legendum occuret, hic notabo. *Epiſt. Renat. Carteſ. ad Gisbertum Voëtium*, pag. 7.

nager cet Adverſaire, car il étoit fondé à ſe plaindre des expreſſions injurieuſes, dont il s'étoit ſervi auſſi le Ciel ſe déclara en faveur de la bonne Cauſe, & Deſcartes remporta la victoire, ſoit dans le fond de la choſe dont il s'agiſſoit, ſoit dans la maniére d'en diſputer. Il y a dans ſa Lettre des traits d'une fineſſe [65] & d'un enjouement infini. Il eut encore une querelle auſſi vive avec un Jéſuite, Profeſſeur de Philoſophie, Auteur des Septiemes Objections contre ſes Méditations. Ces Objections ſont écrites dans le véritable ſtile Jéſuitique: le fiel y eſt répandu par-tout, & les injures y fourmillent;

[65] Nondum habeo folium illud quod integrum Titulum continebit, ut pote quod nondum impreſſum eſt, & forte, ut fieri ſolet, omnium ultimum imprimetur. Sed quia in ſuperſcriptione paginarum video te Librum tuum Philoſophiam Carteſianam nominare, vereor ne qui exiſtiment te id feciſſe in fraudem Lectorum, ut eum Librum non abſimilis tituli, ſed diſſimillimi argumenti a me expectent, tuum illis in mei locum vendatur; atque ideo ægré ferre non debebis, ſi maturé hanc Epiſtolam, ad illos inſtituti tui certiores faciendos, evulgem.

In primis ſeptem paginis habes tantum exordium commune in Novatores, & de laudibus Ariſtotelis, in quo nihil notatu dignum invenio, niſi forté quod pag. 2,

lent; il y a auſſi un grand nombre de puérilités & de façons de parler baſſes & rampantes que Deſcartes a relevées avec beaucoup de raiſon. „Ces expreſſions de parler „*dit-il* [66], ſi polies, ſi ſubtiles & ſi enjouées „que vous répétez très-ſouvent, au nombre „deſquelles celles ci tiennent un rang diſtin„gué: *Je penſe, dites-vous: je le nie, moi, „vous, rêvez: cela eſt certain & évident, ajoutez„vous: je le nie, vous rêvés: il vous le ſem„ble ſeulement: il le paroît; mais il ne l'eſt „pas, &c.* ſi elles ne ſervent à rien pour au„toriſer votre ſentiment, elles ſont du moins „bonnes pour faire rire, paroiſſant folles, „ridi-

queraris quoſdam Theologiæ Doctores immoderato concordiæ zelo ipſam . . . . . ac pietatem conſumere, tanquam ſi concordiam optare eſſet aliquod crimen præcipuum, & vulgare Theologis; quod ego virtutem maximam & vere Chriſtianam ſemper putavi. Beati pacifici, Domine Voeti, ſed quamdiu rixas quæres, non eris felix. *Idem*, ibid.

[66] Elegantiæ jam ſæpius dictæ, quæ hic repetuntur: Cogito, ais: nego: ſomnias. Et, certum addis, & evidens. Nego, ſomnias: videtur duntaxat, apparet, non eſt, &c: hoc nomine ſaltem riſum movent, quòd in eo qui ſeriò ageret eſſent ineptæ. *Object. Sept. cum Notis Auctoris*, pag. 98.

„ridicules & inſenſées dans la bouche d'une „perſonne qui n'a pas perdu le jugement.

Les raiſonnemens du Profeſſeur Jéſuite ne valoient en général guère mieux que ces fades plaiſanteries. Il y a cependant dans ſon Ouvrage un ou deux endroits aſſez paſſables; celui où il compare Deſcartes à un Païſan me paroît ſingulier. Un homme ruſtique & „fort ſimple, *dit-il* [67], apperçut un Loup „très

[67] Si omiſiſti aliquid olim, ſi cenſuiſti malè (homo es, & humani a te nihil alienum putas) ſupervacaneus erit omnis ille labor tuus, atque omnino vereri debes, tibi ut ne contingat quod Ruſtico nuper. Is ubi primum vidit Lupum a longe, hæſit, & egit ita cum Hero ſuo, adoleſcente ingenuo, quem comitabatur. Quid video? Animal haud dubie. Movetur, ingreditur. Quodnam vero Animal? Nempe unum aliquod eorum, quæ novi. Quæ porro illa ſunt? Bos, Equus, Capra, Aſinus. An eſt Bos? Non. Cornua non habet. An Equus? Vix caudatum eſt; non Equus eſt. An Capra? barbata illa; hoc imberbe; Capra non eſt. Aſinus ergo eſt, cum nec Bos, nec Equus, nec Capra ſit. Quid rides? exitum Fabulæ expecta. At enim, ait adoleſcens Herus: Quidni eſſe Equum perinde conficis, atque Aſinum? Age. An eſt Bos? Non. Cornua non habet. An Aſinus? Minime, auriculas non video. An Capra? Nihil barbæ habet: Capra non eſt; eſt ergo Equus. Turbatus nonnihil Ruſticus Analyſi illa nova, At, at, exclamavit, non eſt Animal; nempe Animalia, quæ novi, ſunt Bos,

„très éloigné de lui: il demanda à ſon Maî-
„tre, jeune homme fort doux & fort poli:
„dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que je
„vois? Sans doute c'eſt un Animal, puiſ-
„qu'il remue & qu'il marche; par conſé-
„quent c'eſt un de ceux que je connois, qui
„ſont le Bœuf, le Cheval, la Chévre &
„l'Ane. Eſt-ce un Bœuf? Non, il n'a pas
„de cornes. Eſt-ce une Chévre. Non, il
„n'a

Equus, Capra, Aſinus: Non eſt Bos, non Equus, non Capra, non Aſinus: Ergo aſſiliens & triumphans, non eſt Animal: Ergo aliquid non Animal. Strenuum ſane Philoſophum, non ex Lycæo, ſed ex Armento! Vis peccatum illius?

Sat, ais, video, male poſuit apud ſe in animo, etſi reticuit: novi Animalia omnia, aut nullum eſt Animal præter ea quæ novi. At quid illud noſtrum ad inſtitutum.

Nempe lacti lac non videtur ſimilius. Ne diſſimules. Taces non nihil, quod habes in animo. An non iſtud, novi omnia, quæ ſpectant & ſpectare poſſunt ad corpus; aut illud, nihil ad corpus pertinet, præter illud, quo olim pertinere intellexi? Et vero ſi omnia, non noſti: ſi omiſiſti, vel unum; ſi aliquid quod revera ſit corporis, aut rei corporeæ, ut animæ, menti tribuiſti: ſi cogitationem, ſi ſenſum, ſi imaginationem malè removiſti a corpore, aut anima corporea: Addo ſi vel ſuſpicaris aliquid illorum a te commiſſum; an vereri non debes eundem exitum, ut quidquid concludas, ſit concluſum male? *Idem*, ibid. pag. 50.

„n'a pas de barbe. Eſtce un Cheval? Non, „il a la queue trop petite. C'eſt donc un „Ane, puiſque ce n'eſt ni une Chévre, ni „un Bœuf ni un Cheval. Vous riez? At„tendez, je vous prie, la fin de la fable. „Le Maître voyant l'imbécilité de ſon Valet „lui dit, tu aurois pu également ſoutenir „que c'étoit un Cheval. Comment aurois-je „pu faire repartir le Ruſtre? Ecoute, ré„pondit le Maître: ce n'eſt point un Bœuf, „il n'a point de cornes: ce n'eſt pas une „Chévre, il n'a point de barbe: ce n'eſt „point un Ane, il a les oreilles trop courtes; „c'eſt donc un Cheval. Le Païſan, frappé „& ſurpris de cette nouvelle analyſe, s'écrie „d'abord: ce n'eſt point un Animal, car „tous les Animaux que je connois ſe réduiſent au Bœuf, au Cheval, à la Chévre & à „l'Ane: Or ce n'eſt ni un Bœuf, ni un Che„val, ni une Chévre, ni un Ane; donc ce „n'eſt point un Animal. Cet homme ruſti„que étoit bon Philoſophe pour des Païſans; „mais non pas pour des perſonnes ſorties du „Lycée. Prenez garde que vous lui reſſem„blez parfaitement, & qu'une goute de lait „n'eſt pas plus ſembable à une autre goute. „Ne raiſonnez-vous pas comme lui, lorſque „vous dites: *Je connois ce qui appartient au*

„*corps*,

„*corps*, ou, *Rien n' appartient au corps, que* „*ce que j'ai connu autrefois lui appartenir?* „Car ſi vous n'avez pas tout connu, s'il y „a la moindre choſe que vous ignoriez, ſi „vous avez attribué à l'Eſprit quelques qua„lités du Corps, & ſi vous en avez retranché „quelques-unes de ce dernier, ſoit en pri„vant la Matiére de la force motrice & de „la ſenſation, ſoit en la croyant incapable „de pouvoir jamais recevoir la penſée; ne „devez-vous pas craindre d'avoir tiré de vos „principes une concluſion auſſi fauſſe, que „celle que ce Païſan tiroit des ſiens?

J'ai cru, *Monſieur*, devoir vous rapporter le paſſage de ce Jéſuite pour deux raiſons: la premiére, parce qu'il ſert à juſtifier Gaſſendi des reproches qu'on a voulu lui faire d'avoir prêté des armes à ceux qui admettoient la matérialité de l'Ame. D'où vient condamne-t-on ce Philoſophe d'avoir fait les mêmes Objections qu'un Theologien, dont les Ecrits ont été approuvés par la Société? La ſeconde c'eſt que je m'en ſers pour montrer le foible de l'opinion qui réduit les Bêtes au rang des ſimples Machines; ſentiment trop hazardé pour croire que Deſcartes en ait été veritablement perſuadé. C'eſt la néceſſité de ſoutenir la diſtinction réelle de

l'Eſprit & du Corps qui le conduiſit à refuſer une ame aux Animaux; il crut rendre ſa cauſe meilleure en niant abſolument que la Matiére pût jamais recevoir aucune ſenſation. Gaſſendi avoit prédit cette ſuppreſſion d'Ames: il avoit compris que tôt ou tard Deſcartes feroit cette réforme. Je ſuis aſſûré, *lui dit il* [68], que vous n'accorderez point aux Animaux un eſprit ſemblable au vôtre; ils ſeront fort heureux ſi vous les laiſſez en poſſeſſion de leur ame.

La Connoiſſance de la nature de l'Ame des Bêtes eſt remplie de difficultés, & quelque Hypothéſe qu'on embraſſe, on eſt embaraſſé à réſoudre bien des doutes qui ſe préſentent à l'eſprit. Si on la conſidére comme une modification de la Matiére, il eſt à craindre qu'on n'admette que celle des hommes eſt de la même nature. Dès qu'on convient que la Matiére peut recevoir des perceptions & des ſenſations, en la ſubtiliſant d'avantage, en la faiſant monter à un degré de perfection plus haut, que celui de l'Ame des Bêtes, elle s'élévera juſqu'à l'Ame des hommes. On voit dans les Animaux un exemple de cette gra-

[68] Ut præteream idem de aliis Animalibus dictum iri, quibus tu Mentem tibi ipſi parem non conceſſeris;

gradation: les uns ſont beaucoup plus ingénieux & beaucoup moins lourds que les autres: on découvre la même choſe chez les hommes; il y a autant de différence entre un Païſan Champenois & un Académicien, qu'entre un Cochon qui ſe veautre dans ſon auge & un Chien bien élevé, uniquement occupé du ſoin de plaire & de flater ſon Maître. Dès que la Matiére eſt capable de recevoir quelque perception & quelque ſenſation, dans le plus bas de ces quatre degrés, il eſt aiſé de comprendre qu'en la ſubtiliſant, en la purifiant, en l'organiſant, on peut l'élever juſqu'au plus haut.

Le faux-fuyant des Péripatéticiens, pour éviter cette Objection, eſt pitoyable. Ils prétendent *que l'Ame des Bêtes n'eſt qu'une forme matérielle, parce qu'elle différe infiniment, dans la connoiſſance du bien & de l'honnête, de celle des hommes.* A cela on leur répond que, ſi la différence de la nature des Ames venoit du plus ou du moins de perception qu'elles ont, il faudroit que celle des enfans & des imbéciles ne fuſſent pas de la même eſpèce que celle des hommes ſages & ſenſés. C'eſt en vain

beate illis ſane, ſi vel animam te auctore habeant! *Pet. Gaſſend.* Object. Quint. pag. 83.

vain que les Péripatéticiens diſent que, ſi les Ames des enfans & des imbéciles n'ont point encore la perception des choſes qui diſtinguent l'Homme de la Bête, c'eſt parce que les organes ne ſont point encore formés dans les premiers, & ſont très-mal diſpoſés dans les derniers; on montre aiſément à ces Philoſophes tout le foible de ce raiſonnement. „Puiſqu'il n'y a, *leur dit-on* [69], que les or„ganes qui déterminent le degré de l'intelli„gence & de la conception des Ames, qui „peut vous aſſûrer que, ſi celle d'un Cheval „ſe fût trouvée placée dans le corps d'Ari„ſtote ou de Scot, elle n'eût pas acquis les „qualités qu'ont eu celles de ces Philoſophes? „De même, ſi les leurs euſſent animé le „corps d'un Baudet, toutes les marques de „raiſonnement qu'elles euſſent données ſe fuſ„ſent bornées à choiſir dans un Pré les meil„leurs chardons. Les organes étant, ſelon „vous, la ſeule choſe à laquelle on doive at„tribuer la différence étonnante qu'on ap„perçoit entre les opérations de l'Ame des „enfans & les conceptions de celle des hom„mes, vous ne devez point trouver étonnant „que

[69] Lettres Juives, Tom. VI. Lettr. cent cinquante-troiſième. Edit. de la Haye.

„que le même Etre intellectuel, placé dans „un corps humain bien organisé tel que celui „d'Ariſtote, faſſe un Philoſophe; & ne pro„duiſe que des Actions lourdes, ſimples & „uniformes, dans le corps d'un Ane cent fois „peut-être moins bien organiſé que celui „d'un enfant.

Il faut donc convenir, *Monſieur*, qu'il n'y a que par la Révélation qu'on peut prouver que l'Ame des Bêtes eſt d'une nature différente de celle de hommes. Car en raiſonnant par le ſecours de la ſimple lumiére naturelle, dès qu'on avouera, comme les Péripatéticiens, les Gaſſendiſtes, les Lockiſtes, que la Matiére eſt capable de recevoir la perception & la ſenſation, de former enfin l'Ame des Bêtes, on ſera en droit de dire qu'en ſubtiliſant cette Matiére, & en la faiſant agir ſur des organes plus parfaits, elle pourra former l'Ame des hommes, & des hommes les plus ſavans & les plus judicieux.

Deſcartes avoit parfaitement ſenti toutes ces difficultés, & comme elles s'oppoſoient à la diſtinction préciſe qu'il avoit établie entre l'Eſprit & le Corps, ſoutenant que la Matiére ne pouvoit avoir que de l'étendue, de la profondeur, de la largeur, de la du-

reté,

reté, n'oſant d'un autre côté admettre que l'ame des Bêtes étoit ſpirituelle, pour ſe délivrer de cet embarras, il en fit des Machines, & changea en Pendules bien réglées tous les Animaux de l'Univers; mais la Raiſon & l'Expérience montrent évidemment la fauſſeté de cette Hypothèſe; & pour peu qu'on ait d'attention aux actions des Bêtes, on découvre qu'elles ont dans leur conduite ſouvent plus de ſageſſe que bien des hommes. D'ailleurs, n'eſt-ce pas vouloir s'aveugler que de ne pas reconnoître qu'elles ſont ſenſibles à la pitié, à la reconnoiſſance, à la tendreſſe, &c. Ce ſont-là des paſſions dont les principales opérations ſont produites par l'ame & ſe paſſent dans elle.

Je vous avouerai, *Monſieur*, que je crois que ceux qui ont ſoutenu que les Animaux n'étoient que de ſimples Machines, ſe moquoient dix fois par jour de leur opinion; du moins devoient-ils en plaiſanter, lorſqu'ils voyoient un Animal, qui par quelque action détruiſoit leur Syſtême de fond en comble. Je penſe comme Monſieur de Voltaire, qu'il eſt demontré que les Bêtes ne peuvent être de

7° Mr. de Voltaire, Lettre ſur les Anglois, Lettre XIII. pag. 100. Edit. d'Amſterdam.

de ſimples Machines, & je dis avec lui: „Dieu [70] leur a fait préciſément les mêmes „organes de ſentiment que les nôtres: Or „Dieu n'a fait rien d'inutile: donc ſi elles ne „ſentent point, Dieu a fait un Ouvrage inu„tile; Donc il n'a point fabriqué tant d'orga„nes de ſentiment. pour qu'il n'y eût point „de ſentiment; Donc les Bêtes ne ſont pas „de pures Machines".

Joignons ces raiſons à un paſſage de Montagne. „ Le Renard, *dit-il* [71] „de quoi ſe „ſervent les Habitans de la Thrace, quand „ils veulent entreprendre de paſſer au-deſſus de „la glace de quelque Riviére gelée & le lâchent „devant eux pour cet effet: quand nous le „verrions au bord de l'eau approcher ſon „oreille bien près de la glace pour ſentir s'il „oira, d'une longue ou d'une voiſine diſtance, „bruire l'eau courant au-deſſous, & ſelon „qu'il trouve par-là qu'il y a plus ou moins „d'épaiſſeur en la glace, ſe reculer ou s'avan„cer, n'aurions-nous pas raiſon de juger „qu'il lui paſſe par la tête ce même diſcours „qui ſeroit en la noſtre: & que c'eſt une ra„tiocination & conſéquence tirée du Sens naturel?

[71] Eſſais de Michel de Montagne. Liv. II. Chap. XII. pag. 148. Edit. in 4. de Londres.

„turel? Ce qui fait bruit ſe remue: ce qui „ſe remue n'eſt pas gelé: ce qui n'eſt pas „gelé eſt liquide; & ce qui eſt liquide plie „ſous le faix. Car d'attribuer cela ſeulement „à une vivacité du ſens de l'ouïe, ſans diſ„cours, ſans conſéquence, c'eſt une chimére, „& ne peut entrer en notre imagination; „de même faut-il eſtimer de tant de ſortes de „ruſes & d'inventions de quoi les Bêtes ſe „couvrent des entrepriſes que nous faiſons „ſur elles. .... Je ne veux obmettre d'allé„guer cet autre exemple d'un Chien que Plu„tarque dit avoir vu . . . lui étant dans un „Navire. Ce Chien étant en peine d'avoir „l'huile qui étoit dans le fond d'une Cruche, „où il ne pouvoit arriver de la langue pour „l'étroite embouchure du Vaiſſeau, alla que„rir des cailloux & en mit dans cette Cruche „juſques à ce qu'il eût fait hauſſer l'huile „près du bord où il pût atteindre. Cela „qu'eſt-ce, ſi ce n'eſt l'effet d'un eſprit bien „ſubtil?"

Quel-

[a] Incredibile enim .... apparet quomodo fieri poſſit ſine ullius animæ miniſterio, ut lumen a Lupi corpore réflexum in Ovis oculos tenuiſſima nervorum opticorum fila moveat, & ex illa motione ad cerebrum uſque pertingente ſpiritus animales in nervos diffundan-

Quelque partiſan qu'Arnaud ait été de la Philoſophie de Deſcartes, ayant écrit ſes Objections plutôt pour fortifier les ſentimens de ce dernier, que pour les détruire, il avoue cependant qu'il y a apparence que l'opinion qui prive les Bêtes de l'ame ne ſera jamais reçue par les hommes. Il me paroît, „impoſſible, *dit-il* [72], qu'il ſe puiſſe faire „que, ſans le miniſtère & le ſecours d'au„cune ame, la lumiére qui réfléchit du corps „d'un Loup dans les yeux d'une Brebis, re„mue tellement les petits filets de ſes nerfs „optiques, qu'en vertu de ce mouvement qui „va juſqu'au cerveau, les eſprits animaux ſoient „répandus dans les nerfs en la maniére qui „eſt requiſe pour faire que cette Brebis prenne „la fuite".

Finiſſons, *Monſieur*, ces réflexions par quelques-unes de l'excellent Traducteur de Mr. Locke. Ce Philoſophe Anglois ayant ſoutenu que [73] „ ſi l'on ne pouvoit douter „que les Bêtes ne compoſent & n'étendent „leurs

tur eo pacto, quo neceſſe eſt ad hoc ut Ovis fugam arripiat. *Objectiones Quartæ in Meditat. Renat. Cartes.* p. 112.

73 Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain Liv. II. Chap. XI. pag. 112.

„leurs idées à un certain degré, l'on étoit „cependant en droit de ſuppoſer que la puiſ„ſance de former des abſtractions ne leur „avoit pas été donnée; & que cette faculté „de former des idées générales eſt ce qui met „une parfaite diſtinction entre l'Homme & „les Brutes: excellente qualité qu'elles ne „ſauroient acquérir en aucune maniére par le „ſecours des facultés de leur ame". Mr. Coſte remarque ſur cela que tant qu'on ignorera juſqu'à quel degré les Bêtes raiſonnent, & ſont à cet égard plus parfaites les unes que les autres, on ne pourra jamais définir préciſément leur maniére de raiſonner ni en déterminer les bornes. „Ne pourroit-il „pas être, *dit-il* [74], qu'un Chien qui, après „avoir couru un Cerf tombe ſur la piſte d'un „autre Cerf & refuſe de la ſuivre, connoît „par une eſpèce d'abſtraction que ce dernier „Cerf eſt un Animal de la même eſpéce que „celui qu'il a couru d'abord, quoique ce ne „ſoit pas le même Cerf? Il me ſemble „qu'on devroit être fort retenu à ſe déter„miner ſur un point auſſi obſcur. On ſait „d'ailleurs, que non-ſeulement les Bêtes „d'une certaine eſpèce paroiſſent fort ſupé„rieu-

[74] Remarq. de Mr. Coſte à la pag. citée ci-deſſus.

„rieures par le raiſonnement à des Bêtes „d'une autre eſpèce; mais qu'il s'en trouve „auſſi conſtamment qui raiſonnent avec plus „de ſubtilité que quantité d'autres de leur „eſpece. J'ai vu un Chien, qui en hyver „ne manquoit jamais de donner le change „à pluſieurs autres Chiens, qui le ſoir ſe „rangeoient autour du foyer. Car toutes „les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer auſſi „avantageuſement que les autres, il alloit hors „de la Chambre leur donner l'allarme d'un „ton qui les attiroit tous après quoi rentrant „promptement dans la Chambre, il ſe pla„çoit auprès du foyer fort à ſon aiſe, ſans „ſe mettre en peine de l'abboyement des au„tres Chiens, qui quelques ſemaines après „donnoient encore dans le même panneau.

Il faut avouer, *Monſieur*, que ſi le Syſtéme de Deſcartes eſt véritable, voilà une Pendule qui ſe conduiſoit auſſi finement que l'homme le plus ruſé. En vérité, ſoutenir ſérieuſement que les Bêtes ne ſont que de ſimples Machines, c'eſt vouloir éprouver juſqu'où peut aller la licence du Paradoxe.

C'eſt avoir aſſez critiqué les opinions de Deſcartes, venons actuellement, *Monſieur*. à l'énumération de ſes excellentes qualités & de ſes grands talens Tout le monde con-

vient que ſa Géométrie eſt ſon Chef d'Oeuvre; je ſai bon gré à Mr. de Voltaire d'avoir pris la défenſe de cet illuſtre Philoſophe contre ces gens qui, aveuglés par leur paſſion & par leurs préjugés, ont prétendu que Deſcartes n'étoit pas un excellent Géometre. „Dans une Critique, *dit-il* [75], qu'on „a faite à Londres du Diſcours de Mr. de „Fontenelle, on a oſé avancer que Deſcartes „n'étoit pas grand Géometre. Ceux qui „parlent ainſi peuvent ſe reprocher de battre „leur Nourrice. Deſcartes a fait un auſſi „grand chemin du point où il a trouvé la „Géométrie juſq'au point où il l'a pouſſée, „que Newton en a fait après lui. Il eſt le „premier qui ait enſeigné la maniere de don„ner les équations algébraïques des Courbes. „Sa Géométrie, graces à lui devenue com„mune, étoit de ſon tems ſi profonde, qu'au„cun Profeſſeur n'oſa entreprendre de l'ex-

„pli-

75 Mr. de Voltaire, Lettres ſur les Anglois, Lettre XIV. pag. 110. & ſuiv.

76 Sequentia (præcepta) quatuor mihi ſuffectura eſſe arbitratus ſum — Primum erat, ut nihil unquam veluti verum admitterem, niſi quod certò & evidenter verum eſſe cognoſcerem . . . Alterum, ut difficultates . . . in tot partes dividerem, quot expediret ad illas comme-

„pliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande „que Schooten, & en France que Fermat, „qui l'entendiſſent.

„Il porta cet eſprit de Geométrie & d'in„vention dans la Dioptrique, qui devint en„tre ſes mains un Art tout nouveau; & s'il „s'y trompa en quelque choſe, c'eſt qu'un „homme qui découvre de nouvelles Terres „ne peut pas tout d'un coup en connoître „toutes les propriétés".

La Méthode, ou la Logique de Deſcartes, eſt auſſi excellente que celle de l'Ecole eſt ridicule & pitoyable. Elle conſiſte dans quatre Points principaux, & qui tous tendent également à apprendre aux hommes à raiſonner conſéquemment & ſur des notions claires & diſtinctes. „J'ai ſuivi, *dit-il*[76], avec „ſoin les Préceptes ſuivans. Premiérement, „je

dius reſolvendas . . . tertium, ut cogitationes omnes . . . certo ſemper ordine promoverem . . . Poſtremum, ut tum in quærendis mediis, tum in difficultatum partibus percurrendis, tam perfectè ſingula enumerarem, & ad omnia circumſpicerem, ut nihil a me omitti eſſem certus. *Renat. Carteſ. de Method.* pag. 11. & 12.

„je n'ai jamais admis pour certain que ce „que je voyois évident & certain. Seconde„ment, j'ai toujours diviſé & ſéparé les dif„ficultés en autant de parties différentes que „je croyois qu'il étoit expédient de le faire, „pour les réſoudre commodément. Troiſiémement, j'ai toujours donné un ordre à „mes diſcours & à mes penſées, & j'ai été „des choſes ſimples au mixtes par degrés & „peu à peu. Quatriémement, j'ai employé „tant de précautions dans la recherche de la „vérité, & j'ai examiné les choſes avec tant de „ſoin & tant d'exactitude, que je crois pou„voir être aſſûré d'avoir employé tous les „moyens pour diſcerner le vrai du faux."

Qui-

77 La Raiſon même, dit Deſcartes, nous convainc que le Monde a été créé au commencement dans ſa perfection, comme la Foi nous l'append. Mais pour comprendre mieux de quelle maniére Dieu l'a créé, & le conſerve, remontons plus haut, & voyons dans la conſtruction d'un Monde imaginaire, non pas comment il a créé le Monde réel; mais comment il a pu le créer, & le conſerver, en ſuivant certaines loix de mouvement, quoiqu'il ne l'ait pat créé réellement ſelon cette Hypothéſe.

Dans cette Hypothéſe Dieu crée la Matiére indéfinie & homogéne. Dieu établit certaines loix de mouvement. Selon ces loix, tout corps mu doit tendre à ſe mouvoir en ligne droite. Dieu produit une quantité

Quiconque voudra mettre en pratique ces quatre Maximes de Deſcartes, ſera certain de découvrir plus de vérités dans un jour que tous les Philoſophes Scholaſtiques n'en ont connu pendant cinquante ans. Si ce Philoſophe s'y fût toujours tenu fortement attaché, il auroit encore pouſſé ſes découvertes plus loin; mais enfin il abandonna lui-même les principes qu'il avoit établis. Il laiſſa la Géométrie qu'il avoit choiſie pour guide pendant un tems, & ſe livra ſi fort à l'eſprit de Syſtême, que ſa Philoſophie ne fut plus dans bien des endroits qu'un Roman ingénieux. Le Jéſuite Regnault a aſſez bien mis dans un ſeul point de vûe [77] toute l'Hypothèſe

de mouvement qui ſubſiſtera la même, ſans diminuer, ſans augmenter; il diviſe la Matiére en parties égales & cubiques, auxquelles il donne un mouvement égal & circulaire ſur leur centre. Dans ce mouvement, l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule; & les angles briſés fourniſſent une pouſſiére infiniment déliée des parties irréguliéres & branchues. La pouſſiére infiniment déliée, c'eſt la Matiére ſubtile, ou le premier Elément. Les petits globes ou les petites boules ſont la Matiére globeuſe, ou le ſecond Elément. De l'aſſemblage de ces trois Eléments naiſſent les Tourbillons, le Soleil, les Etoiles & les Planetes, enfin l'Univers matériel.

thèſe de ce Philoſophe. Il a raiſon au reſte de dire que Deſcartes croyoit dans le fond du cœur la Matiére infinie [78]. Car que ſignifie ce terme d'indéfini, dont il ſe ſert [79] & qui n'exprime rien? Ou il faut que la Matiére ſoit finie, ou infinie, il n'y a aucun milieu entre ces deux choſes. L'Auteur de la Philoſophie du Bon-Sens me paroît être fondé de ſe récrier ſur cette définition, & de dire [80] : N'eſt-

Tandis que les globules du ſecond Elément ſe meuvent ſur leur centre propre, différentes Maſſes de ces trois Matiéres diverſes tournent chacune ſur un centre commun; delà les Tourbillons.

La Matiére ſubtile, ou la matiére du premier Elément, ayant moins de force, que les petits globes du ſecond Elément, pour s'éloigner du centre commun de ſon mouvement circulaire, eſt repouſſée & ſe trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du Tourbillon; & c'eſt le Soleil, ou quelque Etoile fixe.

En divers Tourbillons, les parties les plus groſſiéres de la Matiére ſubtile, & les parties branchues du troiſiéme Elément s'accrochent s'enchaſſent les unes dans les autres, font une ſorte de croûte qui environne l'Aſtre intérieur: & ce ſont les Planetes, & les Cometes. Les Aſtres incruſtés errent-ils de Tourbillons en Tourbillons? ce ſont des Cometes. Demeurent-ils abſorbés dans un Tourbillon qui les force de ſuivre la direction de ſon mouvement? ce ſont des Planetes: la Terre en

„N'eſt-il pas abſurde de prétendre qu'une „choſe n'eſt point finie, & qu'elle n'eſt point „infinie; mais qu'elle eſt *indéfinie*. J'aime„rois autant qu'un homme, à qui l'on de„manderoit ſi les Bouteilles de vin qui ſont „dans ſa cave ſont en nombre pair ou impair, „répondît qu'elles ſont en nombre *indépair*. „S'il en avoit bu quelques unes, je lui paſſe„rois cette réponſe, car il faut réellement „avoir

eſt une, qui tourne autour du Soleil, emportée par le Tourbillon du Soleil même.

Enfin le mouvement & la tiſſure des parties inſenſibles ſont les différentes propriétés des Corps; delà l'Univers. *Regnault*, Origine ancienne de la Phyſ. nouvelle, Tom. I. pag. 100.

78 Regnault, Origine ancienne de la Phyſique nouvelle, ibid.

79 Nous ſaurons auſſi que ce Monde, ou la Matiére étendue qui compoſe l'Univers, n'a point de bornes, pour ce que quelque part où nous veuillions feindre, nous pouvons encore imaginer au-delà des eſpaces indéfiniment étendus, que nous n'imaginons pas ſeulement; mais que nous concevons tels en effet que nous les imaginons. De ſorte qu'ils contiennent un corps indéfiniment étendu; car l'idée de l'étendue que nous concevons en quelque eſpace que ce ſoit, eſt la vraie idée que nous devons avoir du corps. *Princip. de la Philoſ. par René Deſcartes*, Seconde Partie, nombre 21. p. 92.

80 La Philoſophie du Bon-Sens, &c. pag. 299.

„avoir le cerveau troublé, pour aſſûrer qu'„une choſe eſt & n'eſt d'aucune maniére".

Deſcartes ne voulant point admettre de vuide, & faiſant conſiſter l'eſſence de la Matiére dans l'extenſion, fut obligé d'admettre cette prétendue indéfinité pour ne point être forcé d'avouer que la Matiére étoit infinie. Cette opinion eſt très-dangereuſe, contraire à la Religion, & Spinoſa s'en eſt ſervi comme d'un échafaud pour bâtir ſon Syſtême. Par-„tout où il y a de l'étendue, *dit-il*, il y a „de la matiére, puiſque l'étendue eſt l'eſſence „de la Matiére; car quelque part que nous „veuillions feindre, il nous eſt facile d'ima-„giner au-delà des eſpaces étendus, & qui „ſont tels réellement que nous les imaginons; „l'Etendue eſt donc immenſe & infinie, par „conſéquent la Matiére. Or il ne ſauroit y „avoir deux Infinis diſtincts & ſéparés, Dieu „& la Matiére: cela répugne, l'idée de l'in-„fini emportant tout ce qui eſt; par conſé-„quent la Matiére eſt donc Dieu elle-même „puiſqu'elle eſt infinie, & il n'eſt aucune „autre Subſtance. Tout ce qui exiſte, exiſte „en

[81] Diſcours prononcé par Mr. Le Cat à l'ouverture de ſes Cours d'Anatomie & d'Opérations, inſéré dans le

„en elle & par elle, & n'en eſt que des modi-„fications.

Deſcartes ſentoit qu'on pouvoit lui prêter des ſentimens auſſi impies & qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Il eut donc recours au terme vague d'indéfini, dont il n'eut point eu beſoin s'il avoit voulu admettre le Vuide; mais il le combattit vivement, & il faut convenir que les raiſons qu'il a employées contre ſon exiſtence ſont d'une grande force. Nous en ferons mention dans la Lettre ſuivante en examinant le Syſtême de Mr. Newton; & nous parlerons des Tourbillons du Philoſophe François lorſque nous ſerons parvenus à Mr. de Fontenelle.

Bien des perſonnes accuſent Deſcartes de n'avoir pas été bon Anatomiſte. Il eſt vrai qu'il a fait quelques fautes dans les Traités qu'il a donnés ſur l'Anatomie; mais c'eſt être injuſte que de ne pas le regarder comme un des plus ſavans Philoſophes dans cette Science. Un habile Chirurgien, connu de toute l'Europe & qui fait admirer aujourd'hui ſes vaſtes connoiſſances l'a juſtifié contre ſes accuſateurs. „Savez-vous, *dit-il* [81], „quel

[81] Tome XXV. de la Bibliotheque Françoiſe. II. Part. pag. 249.

„quel étoit Deſcartes qui a renouvellé la face „de toutes les Sciences? Anatomiſte des plus „ſubtils, il s'en faiſoit gloire contre ces De„mi-Savans qui lui reprochoient d'être le „Diſciple des Bouchers. Comme un autre „Démocrite, il n'étoit pas chez lui ſans quel„que Morceau d'Anatomie, & c'étoit-là tout „le Cabinet qu'il avoit à montrer aux véri„tables Savans; auſſi ſon exactitude alla-t-elle „ſi loin dans l'examen des moindres parties „de l'Animal, que pas un Médecin de pro„feſſion, dit Mr. Baillet, ne pouvoit ſe van„ter d'y avoir pris garde de plus près que „lui. Il aſſûroit dans une Lettre au Pere „Merſene qu'après onze ans de recherches „dans l'Anatomie, il n'y avoit point de partie „dans le Corps Humain, ſi petite qu'elle pa„rût, dont il ne crût pouvoir expliquer la „formation par les cauſes naturelles. On „le voit perſuadé dans ſon Livre de la Mé„thode, que ces connoiſſances le conduiront „infailliblement nonſeulement à guérir les „Corps & à prolonger la vie; mais même, „ce qui vous ſurprendra peut-être, à guerir cel„les de l'Eſprit, à rendre les hommes plus ſages, „plus habiles. L'Eſprit, *dit-il*, eſt ſi dépendant „du Corps que, s'il eſt poſſible de trouver „quelque moyen qui rende les hommes plus

„ſages

„ſages & plus habiles qu'ils ne ſont, je crois „que c'eſt dans la Médecine qu'on le doit „chercher.

Je crois devoir défendre Deſcartes contre une déciſion un peu trop Angloiſe de Mr. de Voltaire. „*Très peu de perſonnes à „Londres*, dit-il [82], *liſent les Ecrits de „Deſcartes dont effectivement les Ouvrages „ſont devenus inutiles*". Tant pis pour ceux qui ſont aſſez prévenus & aſſez livrés à leur préjugés, pour ne point goûter les belles choſes qui ſont répandues dans les Ouvrages de ce Philoſophe. Ceux qui les regardent comme inutiles méritent d'être conſidérés ou comme des ignorans, ou comme ces perſonnes dont Mr. de Voltaire, ſe moque lui-même, qui ont été choquées de la comparaiſon que Mr. de Fontenelle a faite de Deſcartes à Newton, uniquement parce que Deſcartes étoit François. Car enfin, ſi les opinions qu'il a ſoutenues ne ſont point d'une évidence Mathématique, celles de ſes Adverſaires ſont dans le même cas. Je laiſſe à part tous les Syſtêmes Phyſiques & je ne conſidére actuellement Deſcartes que comme Logicien & Métaphyſicien;

[82] Lettres ſur les Anglois, Lettre quinziéme, pag. 109.

cien; tout ce qu'on a pu dire de plus fort pour autoriſer la diſtinction du Corps & de l'Eſprit a été avancé par lui. Ses plus grands Adverſaires en conviennent. Hé quoi! eſt il donc inutile de lire des Ouvrages qui contiennent les preuves les plus fortes de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'Ame? Je conviens qu'il ne faut pas les regarder comme évidentes & Mathématiques, dès qu'elles ne le ſont point; mais on doit les étudier, les approfondir & les adopter aveuglément, puiſqu'étant auſſi probables & auſſi vraiſemblables que celles qu'on leur oppoſe, elles ſont encore autoriſées par la Révélation. En vérité, Mr. de Voltaire s'eſt un peu trop laiſſé emporter à l'entouſiaſme Newtonique. J'aime peut-être & je reſpecte autant les Anglois que lui: je ne ſuis

TEMOIGNAGE.

83 De la Reine. Chriſtine de Suède, en faveur de Mr. Deſcartes, imprimé ſur l'Original qui eſt dans la Bibliothéque des Religieux de Sainte Génevieève.

Chriſtine-Alexandra, Reine Nous faiſons ſçavoir par ces Préſentes, qu'ayant été ſuppliée d'honorer d'une marque d'eſtime la Mémoire du feu Sieur Deſcartes, qui s'eſt acquis, avec juſtice, le titre d'un grand Philoſophe de notre Siècle; Nous n'avons pas voulu refuſer à la Mémoire d'un ſi grand Homme, l'honneur

ſuis guère François ſur cet Article; mais je tâche de n'être point la dupe de ma prévention.

Je juſtifierai encore Deſcartes contre un trait malin & Jéſuitique du Pere Regnault. „ „*On fait même dire à la Reine Chriſtine que* „*Deſcartes contribua beaucoup à la faire entrer* „*dans le Sein de l'Egliſe Romaine*", Il cite Ro- „hault, Entretiens ſur la Philoſophie. pag. „217. Qui ne croiroit en liſant ce paſſage, „qu'il n'eſt rien de ſi incertain que ce fait, & „qu'il n'eſt conſtaté que par un bruit ſans „fondement rapporté par Rohault? Cependant ce Jéſuite n'a pu ignorer que *l'on ne faiſoit rien dire à la Reine de Suède*; mais que c'étoit elle-même qui avoit parlé, & parlé trés-expreſſément dans un Certificat [83], qu'elle donna peu de tems après la mort de

de notre approbation, & le témoignage de notre eſtime, dont il a reçu pendant ſa vie des marques aſſez éclatantes, pour accorder à ſes amis après ſa mort, ce témoignage qu'ils nous demandent. Nous confeſſons donc que ſa répuration & ſes Ecrits nous donnérent autrefois envie de le connoître: que ce deſir Nous fit employer le crédit du Sieur Chanut, Ambaſſadeur Ordinaire de France, alors en notre Cour, pour le diſpoſer à Nous donner cette ſatisfaction: Que l'amité intime qui étoit entre ces deux excellens Hommes, & celle que

de Deſcartes. L'Original eſt à Paris dans la Bibliothéque des Religieux de Ste. Géneviéve. On en a imprimé des Extraits à la tête de preſque tous les Ouvrages de ce Philoſophe ; jugez, *Monſieur*, ſi le Jéſuite Regnault ne l'avoit jamais vu, & s'il étoit en droit de paroître douter de ce fait & de ſe ſervir de ces termes : *On fait même dire à la Reine Chriſtine.*

Les Jéſuites auroient plus du ménager Deſcartes qu'ils n'ont fait & qu'ils ne font encore.

le Sieur Chanut avoit pour Nous, le fit travailler heureuſement à notre deſſein, & à le diſpoſer à quitter ſon Hermitage pour Nous venir trouver ; ce qu'il fit, & fut reçu de Nous avec tous les honneurs & témoignages d'eſtime que Nous avons cru convenir à ſa perſonne, & à ſon mérite. L'ayant diſpoſé à quelque ſéjour en notre Cour, Nous voulumes recevoir d'un ſi bon Maître quelque teinture de la Philoſophie & des Mathématiques, & Nous avons employé les heures de notre loiſir à cette agréable occupation, autant que nos grandes & importantes affaires le pouvoient permettre. Cependant Nous eumes la douleur de Nous voir privée par la mort d'un ſi illuſtre Maître, à qui Nous avons voulu donner cette marque de notre eſtime & bienveillance. Et Nous certifions même par ces Préſentes, qu'il a beaucoup contribué à notre glorieuſe converſion ; & que la Providence de Dieu s'eſt ſervie de lui, & de notre illuſtre Ami, le Sieur Chanut, pour Nous en donner les premiéres lumiéres ; en ſorte que ſa grace & ſa

core. Car ce grand Homme eut la foibleſſe de vouloir leur plaire & de les flater, ſoit pour les engager à protéger ſa Philoſophie, ſoit pour les empêcher de le décrier dans l'eſprit du Peuple: ruſe ordinaire à la Société: ſtratagême ſur lequel elle fonde la perte de tous les gens qu'elle n'aime point. „Je déclare, *dit-il* [84], *en écrivant au Pere* „*Dinet Provincial des Jéſuites*, que je n'entre„preprendrai rien qui puiſſe bleſſer le re„ſpect

miſéricorde achevérent après à nous faire embraſſer les Vérités de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine; que le dit Sieur Deſcartes a toujours conſtamment profeſſée, & dans laquelle il eſt mort, avec toutes les marques de la vraye pieté que notre Religion exige de tous ceux qui la profeſſent. En foy de quoy Nous avons ſigné ces Preſentes, & y avons fait appoſer notre Sceau Royal. Fait à Hamburg le 30 d'Août. 1667. Signé, Chriſtine-Alexandra; & plus bas M. *Santini.*

84 Et omnino profiteor me nihil ſcienter contra Prudentiorum conſilia vel Potentiorum voluntatem eſſe facturum. Cumque non dubitem quin ea pars in quam Societas tua ſe flectet, alteri debeat præponderare, ſummo me beneficio afficies, ſi tuæ tuorumque ſententiæ monere velis; ut quemadmodum in reliqua vita vos ſemper præcipue colui & obſervavi, ſic etiam hac in re, quam alicujus momenti eſſe puto, nihil niſi vobis faventibus ſuſcipiam *Epiſt. Renat. Carteſ.* P. Dinet, Soc. Jeſ.

„ſpect que je dois aux Puiſſances, & que j'au-
„rai toujours ſoin de ſuivre les avis des gens
„ſages; or comme je ſuis aſſûré que le parti
„que choiſit votre Société eſt toujours le plus
„ſenſé je vous prie de m'apprendre vos ſenti-
„mens & ceux de vos Confreres, afin que je
„puiſſe en profiter, & qu'ayant toujours eu
„pour tout votre Corps un reſpect infini,
„je n'entreprenne rien à l'avenir dans une
„affaire qui me paroît conſidérable, ſans être
„certain, au prèalable, de vos conſeils & de
„votre protection.

Tant d'humilité conviendroit bien à un Philoſophe, ſi ſon but avoit été different, & si'l eût eu pour des veritables Sages les égards qu'il affectoit pour les Boute-feux de la France.

Deſcartes mourut le 11. Février 1650. à Stockholm, où la Reine de Suéde l'avoit appellé, pour être ſon Maître & ſon Guide dans l'étude de la Philoſophie. Le ſort de ce grand Homme fut plus beau après ſa mort que pendant ſa vie. Son génie & ſes vaſtes connoiſſances lui avoient fait des ennemis qui ne le laiſſérent guère tranquile. „Tant de perſécutions, *dit Mr. de Voltaire* [85], „ſuppoſoient un très grand mérite & une ré-

„puta-

[85] Lettres ſur les Anglois, Lettre XIV. pag. 108.

„putation éclatante; auſſi avoit-il l'un & „l'autre. La Raiſon perça même peu à peu „dans le Monde à travers les ténebres de „l'Ecole & les Préjuges de la ſuperſtition po- „pulaire. Son nom fit enfin tant de bruit „qu'on voulut l'attirer en France par des ré- „compenſes. On lui propoſa une Penſion „de mille écus: il vint ſur cette eſpérance, „paya les fraix de la Patente qui ſe vendoit „alors, n'eut point la Penſion; & s'en re- „tourna philoſopher dans ſa Solitude de „Nord-Hollande, dans le tems que le Grand „Galilée, à l'âge de 80 ans, gémiſſoit dans les „priſons de l'Inquiſition, pour avoir dé- „montré le mouvement de la Terre.

Gaſſendi & Deſcartes eurent pluſieurs illuſtres Diſciples. Bernier fameux Voyageur, a donné un Abregé, en François, de la Philoſophie de Gaſſendi; il a ajouté des doutes à la fin de cet Ouvrage, qui marquent autant de ſcience & de pénétration que de candeur & de probité.

Rohault a fait un Traité de Phyſique, conforme aux Principes de Deſcartes. Quoiqu'il ne ſoit pas fort étendu, il eſt très-bon, & écrit d'une maniére nette, préciſe & fort claire.

Regis & Pourchaut ont ſuivi ce même Philoſophe dans leurs Cours de Philoſophie.

§. III.

MALLEBRANCHE.

Le plus célébre des Diſciples des Deſcartes, & celui qui a fait & fait encore le plus de bruit, eſt le Pere Mallebranche, Oratorien, & un des plus illuſtres Membres qu'il y ait eu dans l'Académie des Sciences. Il avoit le génie grand, vaſte, profond; mais il ſe laiſſoit trop emporter au feu de ſon imagination. Il donnoit quelquefois dans des illuſions, ſublimes à la vérité; mais qui n'en étoient pas moins fauſſes & moins chimériques. Les deux ſentiments qu'il a ſoutenus dans ſon Livre de la Recherche de la Vérité, & qui ont fait beaucoup de bruit, dont le premier établit que nous voyons tout en Dieu; & le ſecond qu'il ny a aucune preuve Philoſophique de l'exiſtence des Corps, ont été vivement attaqués, & j'oſe dire détruits & renverſés. Examinons-les, *Monſieur*, l'un aprés l'autre. Voici ſur quoi Il fonde le premier.

„On doit, *dit-il*, remarquer que comme il „n'y a que Dieu qui connoiſſe par lui-même „ſes volontés, leſquelles produiſent tous les „Etres, il nous eſt impoſſible de ſavoir „d'autre que de lui s'il y a effectivement „hors de nous un Monde matériel, ſemblable

„à celui

„á celui que nous voyons ; parce que le „Monde matériel n'eſt ni viſible, ni intelli„gible par lui-même. Ainſi, pour être plei„nement convaincu qu'il y a des Corps, il „faut qu'on nous démontre non-ſeulement „qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'eſt pas „trompeur; mais encore que Dieu nous a „aſſûré qu'il en a effectivement créé, ce que „je ne trouve point prouvé dans les Ouvra„ges de Mr. Deſcartes.

„Dieu ne parle à l'Eſprit & ne l'oblige „à croire qu'en deux maniéres; par l'Evidence „& par la Foi. Je demeure d'accord que la „Foi oblige à croire qu'il y a des Corps; „mais pour l'évidence, il me ſemble qu'elle „n'eſt point entiére, & que nous ne ſommes „point invinciblement portés à croire qu'il y „ait quelque autre choſe que Dieu & notre „Eſprit. Il eſt vrai que nous avons un „penchant extrême à croire qu'il y a des „Corps qui nous environnent: je l'accorde „à Mr. Deſcartes; mais ce penchant, tout „naturel qu'il eſt, ne nous y force point par „évidence, il nous incline ſeulement par im„preſſion. Or nous ne devons ſuivre dans „nos jugemens libres, que la lumiére & l'evi„dence, & ſi nous nous laiſſons conduire à „l'impreſſion ſenſible, nous nous tromperons

„preſque toujours. Pourquoi nous trom-
„pons-nous dans les jugemens que nous fai-
„ſons ſur les qualités ſenſibles, ſur la gran-
„deur, la figure & le mouvement du Corps,
„ſi ce n'eſt que nous ſuivons une impreſſion
„ſemblable à celle qui nous porte à croire
„qu'il y a des Corps? Ne voyons-nous pas
„que le feu eſt chaud, que la neige eſt blanche,
„que le Soleil eſt tout éclatant de lumiére?
„Ne voyons-nous pas que les qualités ſen-
„ſibles, auſſi bien que les Corps ſont hors
„de nous? Cependant il eſt certain que ces
„qualités ſenſibles, que nous voyons hors de
„nous, ne ſont point effectivement hors de
„nous; ou ſi l'on veut il n'y a rien de cer-
„tain ſur cela. Quelle raiſon avons-nous
„donc de juger qu'outre les corps intelli-
„gibles que nous voyons, il y en a encore
„autres que ceux que nous regardons? Quelle
„évidence a-t-on qu'une impreſſion qui eſt
„trompeuſe, non-ſeulement à l'égard des
„qualités ſenſibles; mais même encore à l'é-
„gard de la figure & du mouvement des
„Corps, ne le ſoit pas à l'égard de l'exiſtence
„actuelle des mêmes Corps? Je demande
„quelle évidence on en a? car pour des
„vraiſemblances, je demeure d'accord qu'on
„n'en manque pas". *Recherche de la Vérité*,

Eclair-

Eclairciſſement ſur le Premier Livre pag. 499. Edit. in 40.

Il eſt certain, *Monſieur*, quoi qu'en diſe le Pere Mallebranche, que nous connoiſſons ſans le ſecours de la Foi l'exiſtence des Corps: il eſt même abſurde, lorſqu'on admet la Révélation, de douter phyſiquement de la réalité du Monde materiel; car, ou nous n'en avons aucune preuve par la Foi, ou le rapport des Sens doit être cru. Puiſque cette Foi ne nous eſt connue & n'eſt fondée que ſur l'exiſtence des Sens, comment ſeronsnous ſurs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autre preuve que celle de la croyance de cette Incarnation; & ſi les Sens ne nous aſſûrent point authentiquement qu'il y a des Corps, & que par conſéquent le Fils de Dieu a pu en prendre un? Si le Pere Mallebranche eût fait attention à cette difficulté, ou il eût ſoutenu purement & ſimplement qu'il n'y avoit aucune preuve évidente des Corps d'aucune maniére, ou il eût abandonné ſon opinion. Il auroit agi ſagement, à mon avis; car en vérité, il faut aimer à ſoutenir d'étranges Paradoxes, pour vouloir prouver qu'on ne peut être certain de la choſe la plus ſûre & la plus évidente.

Le Jéſuite Regnault a réfuté aſſez bien & avec beaucoup de préciſion le ſentiment de Mallebranche. „Nous connoiſſons, *dit-il* „[86], l'exiſtence des corps ſans le ſecours de „la Foi ſi le rapport conſtant des Sens, un „penchant naturel gravé dans notre Ame „par l'Auteur de la Nature, l'idée de Dieu, „la Raiſon nous l'apprennent de concert. Dans „une matiere importante, où il s'agit de ſa„voir ſi l'on doit ou non à Dieu un culte ex„térieur, on doit s'en fier à de pareilles ré„gles de jugement réunies: Or tout cela con„ſpire à la fois à nous faire connoître l'e„xiſtence des corps. Car 1. à toute heure, „conſtamment & dès ma naiſſance, j'apperçois „par les Sens mille corps différens; & dans „cette varieté j'apperçois les mêmes corps. „2. Je trouve en moi-même un penchant „néceſſaire à croire ce que me dit ſur l'exiſtence „des Corps le rapport conſtant de mes Sens „divers: ce penchant n'a rien que de légitime, „je l'ai reçu avec la vie; je l'ai donc recu de „l'Auteur de la Nature. 3. L'Auteur de la Na„ture eſt également bon & ſage: l'idée de Dieu „m'en convainc. Cet Etre également bon & ſage „per-

[86] Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d' Eudoxe, Tom. I. Ent. II. pag. 22.

„permettroit - il que je me trompaſſe en ju-
„geant & ſur le rapport conſtant de mes Sens
„& ſur un penchant néceſſaire & legitime
„qu'il a mis dans mon Ame; & ſur l'idée
„que j'ai de ſa bonté dans une choſe de con-
„ſéquence, où je ne fais rien de contraire à
„ma Raiſon, où je ſuis avoué par la Raiſon?
„ma Raiſon me dit que Dieu ne le permet
„pas, au moins ſans déroger par un miracle
„aux loix de ſa Providence ordinaire, dont
„une me porte invinciblement à juger qu'il
„y a des Corps; je connois donc ſans le ſe-
„cours de la Révélation l'exiſtence des Corps".

Venons actuellement, *Monſieur*, au ſentiment du Pere Mallebranche, par lequel il prétend que nous voyons tout en Dieu. „
„Il eſt abſolument, néceſſaire, *dit-il*, que
„Dieu ait en lui-même les idées de tous les
„Etres qu'il a créés, autrement il n'auroit
pu les produire; ainſi il voit les Etres en conſidérant les perfections qu'il renferme aux quelles ils ont rapport. Il faut de plus ſavoir que Dieu eſt très-étroitement uni à nos Ames par ſa préſence; de ſorte qu'on peut dire qu'il eſt le lieu des Eſprits, de même que les eſpaces ſont les lieux des Corps. Ces deux choſes étant ſuppoſées, il eſt certain que l'Eſprit peut voir ce qu'il y a en Dieu, qui

repréſente les Etres créés, puiſque cela eſt très-ſpirituel très intelligible & très-préſent à l'eſprit; ainſi l'Eſprit peut voir en Dieu les Ouvrages de Dieu, ſuppoſé que Dieu veuille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les repréſente. Or voici les raiſons qui ſemblent prouver qu'il le veut, plutôt que de créer un nombre infini d'idées dans chaque Eſprit.

Premiérement, c'eſt qu'encore qu'on ne nie pas abſolument que Dieu ne puiſſe faire une infinité de nombre infini d'Etres repréſentatifs des objets avec chaque Eſprit qu'il crée; cependant on ne doit pas croire qu'il le faſſe ainſi. Car nonſeulement il eſt très-conforme à la Raiſon; mais encore il paroît par l'économie de toute la Nature que Dieu ne fait jamais par des voyes très difficiles, ce qui peut ſe faire par des voies très ſimples & très faciles. Dieu ne fait rien inutilement & ſans raiſon. Ce qui marque ſa ſageſſe, ſa puiſſance, n'eſt pas de faire de petites choſes par de grands moyens: cela eſt contre la Raiſon, & marque une Intelligence bornée; mais au contraire c'eſt de faire de grandes choſes par des moyens très ſimples & très faciles. C'eſt ainſi qu'avec l'étendue toute ſeule, il produit tout ce que nous voyons d'admirable dans la Na-

Nature, & même ce qui donne la vie & le mouvement aux Animaux. Car ceux qui veulent abſolument des formes ſubſtantielles, des facultés & des ames dans les Animaux différentes de leur ſang, & des organes de leurs corps, pour faire toutes leurs fonctions, veulent en même tems que Dieu manque d'intelligence, & qu'il ne puiſſe pas faire ces choſes admirables avec l'étendue toute ſeule. Ils meſurent la puiſſance de Dieu & ſa ſouveraine ſageſſe par la petiteſſe de leurs eſprits. Puis donc que Dieu peut faire voir aux Eſprits toute choſe en voulant ſimplement qu'ils voyent ce qui eſt au milieu d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire ce qu'il y a dans lui-même, qui a rapport à ces choſes & qui les repréſente; il n'y a pas d'apparence qu'il le faſſe autrement & qu'il produiſe pour cela autant d'infinités de nombre infini d'idées qu'il y a d'Eſprits créés. *Recher. de la Vérité*, Liv. III. Chap. VI. pag. 299.

J'ai eu l'honneur, *Monſieur*, de vous dire, dans la Septième Lettre que je vous ai écrite, qu'il y avoit deux ſortes de *Spinoſiſme*, ou plutôt de *Parménidiſme*: le premier matériel, qui prétend que tous les corps ne ſont que les modifications d'une Sub-

Subſtance unique & matérielle qui eſt Dieu; le ſecond ſpirituel, qui rend toutes les idées des modes d'une ſeule & unique ſubſtance immatérielle, qui eſt Dieu également. Je penſe que le Syſteme du Pere Mallebranche a beaucoup de reſſemblance & d'uniformité avec ce dernier ſentiment; car ſuppoſer que nous voyons tout en Dieu, n'eſt-ce pas, pour ainſi dire, prétendre que Dieu ſoit l'Ame commune de tous les Etres. Si nos idées ſont hors de nous, ſi nous n'avons pas le pouvoir de les créer, ſi elles ſont inaltérables, éternelles, ſi elles ſont enfin une partie de l'eſſence divine: cette eſſence de Dieu diverſement modifiée eſt ſujette à tous les inconvéniens de la Subſtance Spinoſiſte; les deux Syſtêmes ſont également dangereux. „Je ne connois par le moyen de cette „eſſence, *dit un Critique* [87], que deux choſes „dans l'Univers, mon Entendement, & les „Natures univerſelles, immuables, en quoi „conſiſte l'eſſence de Dieu. Mon Entende„ment eſt quelque choſe de réel, puiſque „c'eſt

87 Mr. Deslandes, Hiſt. Critiq. de la Philoſ. Tom. II. pag. 512.

88 Διὸ καὶ ἀντιγράψας προσήγαγον δεικνῦναι πειρώμενος, ὅτι ἔξω τῆ νῆ ὑφίσηκε τὸ νόημα. Quapropter

„c'eſt moi-même: ma Raiſon, ou la vérité „de mes idées, eſt auſſi quelque choſe de réel. „Hors delà que puisje concevoir, ſi toutes „ces Natures univerſelles ſont l'eſſence de „Dieu? Il n'y a rien qui détruiſe plutôt ce „qu'on appelle Religion, rien qui mette „plus à l'aiſe l'Eſprit de l'homme. Chaque „idée a je ne ſais quoi d'abſolu, de diſtinct, „d'indépendant de mon Entendement: cha„cune de ces idées eſt l'eſſence même de „Dieu ainſi modifiée; donc toutes les idées „compoſent toute la Divinité; donc elle eſt „répandue partout, & ſubſiſte dans tous les „Entendemens".

Ce Syſtême n'eſt pas nouveau: il avoit été ſoutenu par pluſieurs anciens Philoſophes. Porphyre avoit propoſé, par écrit [88], à Plotin pluſieurs Objections pour montrer que nos idées étoient hors de notre entendement. Bayle a prétendu que le germe du ſentiment du Pere Mallebranche ſe trouvoit dans la doctrine de Démocrite touchant la nature divine. Si cela eſt, le Syſtême des idées hors de

cum contra ſcribendo provocare tentavi, conatus oſtendere ea quæ intelliguntur extra intellectum eſſe. *Porphyr.* in Vit. Plotini.

de l'Entendement ſera encore plus ancien. Jugez, *Monſieur*, ſi Bayle eſt fondé dans ſon opinion. Voici ſurquoi il l'établit. „Dé„mocrite enſeignoit, [89], que les images des „Objets, ces images, dis-je, qui ſe répan„dent à la ronde, ou qui ſe tournent de tous „côtés pour ſe préſenter à nos Sens, ſont „des émanations de Dieu, & ſont elles-mê„mes un Dieu, & que l'idée actuelle de no„tre Ame eſt Dieu. Y a-t-il bien loin de „cette penſée à dire que nos idées ſont en „Dieu, comme le Pere Mallebranche le dit; „& qu'elles ne peuvent être une modification „d'un Eſprit créé? Ne s'enſuit-il pas delà „que nos idées ſont Dieu lui même?

Voilà, *Monſieur*, le Pere Mallebranche encore taxé de Spinoſiſme ſpirituel. Un des plus ingénieux Ecrivains [90] de ce Siécle l'a accuſé de *Quakeriſme*. „Les idées que tu „reçois, *fait-il dire à un Entouſiaſte de cette „Secte*, eſt-ce toi qui les forme? Non, car „elles viennent malgré toi; c'eſt donc le Cré„ateur de ton Ame qui te donne ces idées; „mais comme il a laiſſé à ton cœur la liberté, „il

[89] *Bayle*. Dict. Hiſt. & Crit. Tom. II. Art. Démocrite.

[90] Mr. de Voltaire Let. ſur les Anglois Lettre II. pag. 14.

„il donne à ton eſprit les idées que ton cœur „mérite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu pen„ſes dans Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les „yeux à cette lumiére qui éclaire tous les hom„mes, alors tu verras la vérité & la feras voir. „Eh! voilà le Pere Mallebranche tout pur, m'é„criai-je. Je connois ton Mallebranche, „*dit-il*, il étoit un peu Quaker".

Le célébre Mr. Arnaud a réfuté fort au long l'opinion du Pere Mallebranche ſur les idées par leſquelles nous voyons toutes choſes en Dieu. Son Livre eſt intitulé *Des vrayes & fauſſes Idées:* Il contient d'excellentes choſes, quoiqu'il s'en faille bien que ce ſoit le meilleur Ouvrage qu'ait fait ce célébre Théologien; il a cependant montré parfaitement les difficultés inſurmontables qui naiſſent du Syſtême qu'il combattoit.

Au reſte, il faut avouer, *Monſieur*, de bonne foi que ſi l'opinion du Pere Mallebranche eſt fauſſe, il falloit pourtant avoir autant de génie que lui pour l'embraſſer. S'il en eût eu moins, jamais il n'auroit oſé y penſer. C'eſt le ſentiment d'un ſavant Critique qui dit [91], en parlant de Démocrite: „Cice-

[91] *Bayle*, Dict. Hiſt. & Critiq. Tom. II. Article Democrite.

„Cicéron [92] fera dire tant qu'il lui plaira par „l'un de ſes Perſonnages, que ces penſées de „Démocrite ſont dignes d'un Abdéritain, c'eſt-„à-dire, d'un ſot & d'un fou; je ſuis ſur „qu'un petit Eſprit ne les formera jamais. „Pour les former il faut comprendre toute „l'étendue de pouvoir, qui convient à une „Nature capable de peindre dans notre Eſ-„prit les images des objets. Les eſpéces „intentionelles des Scholaſtiques ſont la honte „des Péripatéticiens: il faut être je ne ſai „quoi pour ſe pouvoir perſuader qu'un „Arbre produit ſon image dans toutes les „parties de l'air à la ronde, juſqu'au cerveau „d'une infinité de Spectateurs. La cauſe qui „produit toutes ces images eſt bien autre „choſe qu'un Arbre. Cherchez-la tant qu'il „vous plaira, ſi vous la trouvez au deça de „l'Etre infini, c'eſt ſigne que vous n'enten-„dez pas bien cette matiére. Je ne diſcon-„viens pas qu'au fond ces Dogmes de De-„mocrite ne ſoient très-abſurdes.

§. IV.

[92] Democritus . . . tum cenſet imagines divinitate præditas ineſſe univerſitati rerum: tum principia mentesque quæ ſunt in eodem Univerſo Deos eſſe dicit: tum Animantes imagines, quæ vel prodeſſe nobis ſolent vel nocere: tum ingentes quaſdam imagines tantasque

§. IV.

SPINOSA.

L'on peut placer Spinoſa au nombre des Diſciples & des Sectateurs de Deſcartes; le premier Ouvrage de ce Philoſophe Juif contient les Principes de la Philoſophie Carteſienne [93].

Je vous ai parlé dans différens endroits de cet ouvrage des principaux ſentimens, qui furent particuliers à Spinoſa, vous connoiſſez ſa maniére de penſer ſur la nature de la Liberté, ſur l'eſſence de Dieu, & ſur celle de l'Ame; je ne ferai pas mention davantage de ſes Ouvrages. Quant à ſa perſonne, tous ceux qui l'ont connu ont aſſûré, que ſes mœurs étoient très-pures, qu'il étoit fort honnête homme, qu'il vivoit très-frugalement, & en véritable Philoſophe. Il abandonna la Communion des Juifs, parce que leur étant devenu ſuſpect, à cauſe de quelques-uns de ſes ſentiments, un d'eux lui don-

ut univerſum Mundum complectentur extrinſecus. Quæ quidem omnia ſunt Patria Magis Democriti, quam Democrito digna. *Cicero* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 33.

93 Il eſt intitulé *Renat. Cartes. Princip. Philoſoph. Pars I. more Geometrico demonſtrata per Bened. Spinos.*

donna un coup de couteau en ſortant un ſoir de la Synagogue. Depuis ce jour-là il quitta entiérement le Judaïſme, ne s'attacha à aucun ſentiment, & forma le Syſtême, que vous connoiſſez. Il mourut comme il avoit vêcu, c'eſt-à-dire avec beaucoup de conſtance & de fermeté. Soit par vanité, ſoit par entêtement, ſoit peut-être par une véritable perſuaſion de ſes ſentiments, il ne voulut jamais voir pendant qu'il fut malade, aucun Eccléſiaſtique. Son Hôteſſe lui ayant demandé deux heures avant que de mourir, s'il vouloit qu'elle fît appeller un Miniſtre? Je vous ſuis bien obligé, lui dit-il; mais je veux mourir tranquilement & ſans diſpute.

Quittons, *Monſieur*, les Cartéſiens & les Gaſſendiſtes, & venons à un célèbre Philoſophe Anglois, je veux dire à Hobbes.

§. V.

94 Quæ quidem nulla fuit, ut conjicere licet, vel acutiſſima diſquiſitione Metaphyſica, quam intra paucos dies tam miro ordinavit artificio ut Adverſario ſubtiliſſimo omnem reſpondendi anſam omnino præripuerit. Opus ſanè tereti filo & eximia ſagacitate ad umbilicum perductum ſatis mirari non poterat Thomas Hobbius, qui

§. V.

HOBBES.

Thomas Hobbes naquit à Maſmelbury, en Angleterre, le 5. d'Avril 1588. Il étudia dans ſa jeuneſſe la Philoſophie Péripatéticienne, & voyagea enſuite en France & en Italie, avec un jeune Seigneur Anglois, en qualité de ſon Gouverneur. Il prit du goût dans ces différens Pays, pour la nouvelle Philoſophie; il fit connoiſſance, étant à Paris, avec le fameux Pere Merſene & avec Gaſſendi, dont il fut toujours l'admirateur zélé [94]. Le Philoſophe Anglois avoit un grand génie, mais il faut avouer qu'il y a pluſieurs ſentiments, dans ſes Ouvrxges Philoſophiques, qui l'ont pu faire ſoupçonner juſtement, d'avoir donné dans l'Atheïſme. Les principaux Livres de Hobbes ſont ceux-ci.

Elementorum Philoſopiæ Sectio Prima de Corpore.

Præ-

Heroem noſtrum nuſquam majorem apparere pronunciabat quam in retundendis larvis, tenues in auras tam facilè diffugientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ excipientibus. *Samuel Sorberii* Diſſert. de Vita & Moribus Petri Gaſſendi.

Prælectiones ſex ad Profeſſores Sævilianos, de Homine ſive Elementorum Philoſophiæ Sectio Secunda.

Quæſtiones de Libertate, Neceſſitate & Caſu, contra Doctorem Bramallum Epiſcopum Derienſem. Tous ces différens Ecrits, quoique remplis, de ſentiments trés-hardis, lui cauſérent beaucoup moins de chagrin, qu'un Traité qu'il compoſa à Paris, intitulé *De Cive*, dans lequel il voulut prouver, que l'Autorité des Rois étoit au-deſſus de toutes les Loix, & que l'extérieur de la Religion étant la cauſe la plus ordinaire des Guerres Civiles & des Troubles, devoit dépendre de leur volonté. Ces ſentiments révoltérent tous les Parlementaires & lui firent un grand nombre d'ennemis; en ſorte que lorſqu'il fut retourné en Angleterre, quoiqu'il y eût de trés puiſſants amis, tout ce qu'ils purent faire, fut de l'empêcher d'être opprimé. Il paſſa le reſte de ſa vie chez le Comte de Devonshire, où il mourut le 4 de Décembre 1679. âgé de plus de 91. ans, eſtimé méme des gens qui le haïſſoient. Il avoit toujours aimé ſa Patrie, & s'il alla trop loin dans les Ouvrages de Politique qu'il publia, il faut l'excuſer en faveur de l'indignation qu'il avoit conçue contre les Principes des Parlementaires, qui le forçoient de vivre loin de

ſa

ſa Patrie, & qui par leur rebellion triomphoient de l'Autorité Royale. Hobbes aimoit véritablement ſon Roi; il étoit naturel qu'il ne pût conſerver toute la moderation que demande le caractère d'un Ecrivain impartial.

Au reſte, ce ſavant Anglois étoit un parfait honnete, homme, à qui l'on n'auroit eu rien à reprocher ſi ſes opinions Philoſophiques avoient moins ſenti l'Athéiſme. „De „toutes les Vertus morales, *dit Bayle en parlant de lui* [95], il n'y avoit guére que la „Religion qui fut une matiére problémati„que dans la perſonne de Hobbes. Il étoit „franc, civil, communicatif de ce qu'il ſavoit, „bon ami, bon parent, charitable envers les „pauvres, grand obſervateur de l'équité; & „il ne ſe ſoucioit nullement d'amaſſer du bien. „Cette derniére qualité eſt un préjugé favo„rable pour ſa bonne vie; car il n'y a point de „ſource d'où ſortent plus de mauvaiſes actions „que de l'avarice. Ainſi, quand on connoiſſoit „Hobbes, on n'avoit que faire de demander s'il „eſtimoit, & s'il aimoit la Vertu; mais on pou„voit être tenté de lui faire cette queſtion:

Heus age reſponde, minimum eſt quod ſcire laboro,
De Jove quid ſentis? . . . . . .

„La

95 Diction. Hiſt. & Crit. Tom. II. pag. 777.

„La réponſe qu'il auroit pu faire ſincé-
„rement, ſi l'on en croit ceux qui ont com-
„poſé ſa Vie, auroit été qu'il y a un Dieu
„qui eſt l'Origine de toutes choſes, & qu'il
„ne faut pas enfermer dans la ſphére de no-
„tre petite Raiſon. Il eut ajouté qu'il em-
„braſſoit le Chriſtianiſme, tel qu'on le trouve
„établi en Angleterre ſelon les Loix; mais
„qu'il avoit de l'averſion pour les diſputes
„des Théologiens; qu'il eſtimoit principale-
„ment ce qui ſert à la pratique de la pieté,
„& aux bonnes mœurs; & qu'il avoit accou-
„tumé de blamer les Prétres qui gâtoient la
„ſimplicité de la Religion, par le mêlange
„ou d'un Culte ſuperſtitieux, ou de pluſieurs
„vaines, & profanes ſpéculations".

Hobbes [96] eſt l'Autheur des Troiſiémes Objections contre les Méditations Méthaphy-
„ſi-

[96] Et ne qua in re illorum votis deſim, eadem operâ hic ſignificabo, Primarum Objectionum Auctorem eſſe doctum quemdam Fœderati Belgii Theologum; Secundas Lutetiæ à Marino Merſenno ex diverſorum Philoſophorum & Theologorum ore exceptas fuiſſe; Tertias eſſe Thomæ Hobbii celebris Philoſophi Angli; Quartas Antonii Arnaldi Doctoris Theologiæ Sorbonici; Quintas nomen Auctoris ſui Petri Gaſſendi præferre; Sextas rurſus ab eodem Merſenno ex aliorum ore fuiſſe exceptas; Septimas denique apparere ex Epiſtola ad Patrem Dinet eſſe Jeſuitæ cujuſdam.

ſiques de Deſcrates: elles ont moins de force que celles de Gaſſendi; mais elles ne laiſſent pas de contenir pluſieurs objections très-ſubtiles, & quoique Deſcartes ne les eſtimât guéres, ainſi que tout ce qu'on écrivoit contre lui, elles n'en ſont pas moins dignes de l'approbation des Connoiſſeurs.

MONSIEUR,

Votre trés-humble
& trés &c.

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
DE BERLIN.

TOME IV.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1766.

HISTOIRE

DE

L'ESPRIT HUMAIN

OU

MÉMOIRES

SECRETS ET UNIVERSELS

DE LA

RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PAR

M. [illegible]

CHAMBELAN DU [illegible] ROI DE [illegible]

DIRECTEUR DE LA CLASSE DE [illegible]

DANS L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

DE PRUSSE.

TOME IV.

A BERLIN,

CHEZ HAUDE ET SPENER

1766.

MÉMOIRES SECRETS ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

LETTRE DIXIEME.

§. I.

LOCKE.

MONSIEUR,

Jean Locke un des plus illuſtres Philoſophes du dernier Siecle naquit à Wington, à ſept ou huit milles de Briſtol, vers l'an 1632. Il fit ſes premieres études jusqu'en l'an 1651 à Londres, dans l'Ecole de Weſtmunſter, d'où il alla au Collége de l'Egliſe de Chriſt à Oxford. Comme l'on ne connoiſſoit alors, dans cet endroit, qu'un Péripatétiſme embaraſſé de mots obſcurs & de recherches inutiles, il y trouva ſi peu de ſatisfaction, qu'il fut en quelque maniére découragé de l'étude, & lia pendant quelques années commerce avec pluſieurs perſonnes d'un eſprit aiſé & agréable, plutôt que ſavantes, & ſe divertit à s'entretenir avec elles, & à leur écrire. Les premiers Livres qui lui firent renaître le

goût de l'étude de la Philoſophie, furent ceux de François Bacon & de Deſcartes ; mais comme il trouva que ce dernier écrivoit avec plus de clarté que de ſolidité, il s'attacha davantage aux ſentimens du premier, qu'on doit regarder comme le Reſtaurateur de la bonne Philoſophie.

Il eſt peu de Philoſophes qui ayent écrit avec plus de ſolidité que Locke, & qui ayent été plus ſinceres amateurs de la vérité, & moins prévenus de leurs ſentimens, n'ayant jamais rien avancé, dont il ne fût ſincérement convaincu lui-même. Quelque ſinceres & quelque droites qu'ayent été ſes vûes, ſes Ouvrages n'ont point été épargnés; on a prétendu que ſes ſentimens étoient dangereux, qu'ils tendoient à détruire l'immortalité de l'Ame, & qu'ils fourniſſoient des armes aux Athées. On peut cependant aſſûrer que les plus grands hommes, & les plus capables d'une ſolide piété, ſont ceux qui ont toujours fait un cas infini de ſes Ouvrages ; & que ceux qui ont voulu les combattre ſont ou des perſonnes qui n'avoient point aſſez de lumiéres

[1] D'ailleurs, penſer ſouvent, & ne pas conſerver un ſeul moment le ſouvenir de ce qu'on penſe, c'eſt penſer d'une maniére bien inutile. L'Ame dans cet état-

miéres pour les comprendre, ou qui s'imaginoient que la Pieté n'eſt pas compatible avec l'exactitude du raiſonnement, & l'étude de la Philoſophie, & qui penſoient que la Religion n'eſt faite que pour ceux qui ne raiſonnent point. Son Traité de l'Entendement Humain eſt celui qui eſt ſur-tout en bute à cette eſpece de gens qui ignorent & mépriſent les avantages de la Raiſon; & qui ſemblent ne point ſavoir que la plus ſolide pieté ne ſe trouve qu'avec la raiſon la plus épurée.

On a cru qu'en niant que l'eſſence de l'Ame conſiſte dans la penſée, & en ſoutenant que la penſée n'eſt pas plus eſſentielle à l'Ame que le mouvement l'eſt au corps, Mr. Locke détruiſoit ſon immortalité: l'on a prétendu que les preuves qu'il en donnoit, & qui ſont toutes fondées ſur ce que nous obſervons, n'étoient point convaincantes; mais ſi l'Ame penſe toujours, & qu'elle ne ſe reſſouvienne point toujours de ce qu'elle a penſé, quelle néceſſité y a-t-il que l'Ame ait été créée [1] pour penſer toujours? Ne pourroit-on point la

là n'eſt que fort peu, ou point du tout au-deſſus de la condition d'un Miroir, qui recevant conſtamment diverſes images ou idées, n'en retient aucune. Ces

la comparer dans ce cas à une Horloge dont le mouvement eſt continuel, mais qu'on ne

images s'evanouïſſant & diſparoiſſant, ſans qu'il y en reſte aucune trace, le Miroir n'en devient pas plus parfait, non plus que l'Ame par le moyen de ces ſortes de penſées dont elle ne ſauroit conſerver le ſouvenir un ſeul inſtant. On dira peut-être que lorsqu'un homme éveillé penſe, ſon corps a quelque part à cette action, & que le ſouvenir de ſes penſées ſe conſerve par le moyen des impreſſions qui ſe font dans le cerveau, & des traces qui y reſtent après qu'il a penſé; mais qu'à l'égard des penſées que l'homme n'apperçoit point lorsqu'il dort, l'Ame les roule à part en elle-même, ſans faire aucun uſage des organes du Corps; c'eſt pourquoi elle n'y laiſſe aucune impreſſion, ni par conſéquent aucun ſouvenir de ces ſortes de penſées. Mais ſans répéter ici ce que je viens de dire de l'abſurdité qui ſuit d'une telle ſuppoſition, ſavoir que le même homme ſe trouve par-là diviſé en deux perſonnes diſtinctes; je réponds outre cela, que quelques idées que l'Ame puiſſe recevoir & conſidérer ſans l'intervention du Corps, il eſt raiſonnable de conclurre, qu'elle peut auſſi en conſerver le ſouvenir ſans l'intervention du Corps, ou bien la faculté de penſer ne ſera pas d'un grand avantage à l'Ame & à tout autre Eſprit ſéparé du Corps. Si l'Ame ne ſe ſouvient pas de ſes propres penſées, ſi elle ne peut point les mettre en réſerve, ni les rappeller pour les employer dans l'occaſion; ſi elle n'a pas le pouvoir de réfléchir ſur le paſſé, & de ſe ſervir des expériences, des raiſonne-

ne connoît que parce qu'on l'entend de tems en tems ſonner les heures ; de même l'Ame

mens & des réfléxions qu'elle a faits auparavant, à quoi lui ſert de penſer ? Ceux qui réduiſent l'Ame à penſer de cette maniére n'en font pas un Etre beaucoup plus excellent, que ceux qui ne la regardent que comme un aſſemblage des plus ſubtiles parties de la Matiére, gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant de hauteur. Car enfin, des caractères tracés ſur la pouſſiére que le premier ſouffle de vent efface, ou bien des impreſſions faites ſur un amas d'atomes ou d'eſprits animaux, ſont auſſi utiles & rendent le ſujet auſſi excellent que les penſées de l'Ame qui s'évanouïſſent à meſure qu'elle penſe ; ces penſées n'étant pas plutôt hors de ſa vûe, qu'elles ſe diſſippent pour jamais, ſans laiſſer aucun ſouvenir après elles. La Nature ne fait rien en vain, ou pour des fins peu conſidérables : & il eſt bien mal-aiſé de concevoir que notre divin Créateur, dont la ſageſſe eſt infinie, nous ait donné la faculté de penſer, qui eſt ſi admirable, & qui approche le plus de l'excellence de cet Etre incompréhenſible, pour être employée, d'une maniére ſi inutile, la quatriéme partie du tems qu'elle eſt en action, pour le moins ; de ſorte qu'elle penſe conſtamment durant tout ce tems là, ſans ſe ſouvenir d'aucune de ſes penſées, ſans en retirer aucun avantage pour elle-même, ou pour les autres, & ſans être par-là d'aucune utilité à quoi que ce ſoit dans ce Monde. Si nous penſons bien à cela, nous ne trouverons pas, je m'aſſûre, que le mouvement de la Matiére, toute brute & toute inſen-

l'Ame, quoiqu'elle penſe, l'ignore, & ne ſait qu'elle penſe que lorſqu'elle communique ſes penſées.

Peut-

ſible qu'elle eſt, puiſſe être, nulle part dans le Monde, ſi inutile, & ſi abſolument hors d'œuvre.

Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement humain, &c. par M. Locke, Liv. II. Chap. I. pag. 67, & ſuiv. troiſième Edition de Pierre Mortier 1735.

[a] L'ame penſe, diſent ces gens-là, pendant le plus profond ſommeil. Mais lorsque l'Ame penſe, & qu'elle a des perceptions, elle eſt, ſans doute, auſſi capable de recevoir des idées de plaiſir ou de douleur, qu'aucune autre idée que ce ſoit, & elle doit néceſſairement ſentir en elle-même ſes propres perceprions. Cependant ſi l'Ame a toutes ces perceptions à part, il eſt viſible, que l'homme qui eſt endormi, n'en a aucun ſentiment en lui-même. Suppoſons donc que Caſtor étant endormi, ſon ame eſt ſéparée de ſon Corps pendant qu'il dort: ſuppoſition qui ne doit point paroitre impoſſible à ceux avec qui j'ai préſentement affaire, leſquels accordent ſi librement la vie à tous les autres Animaux différens de l'Homme ſans leur donner une Ame, qui connoiſſe & qui penſe. Ces gens-là, dis-je, ne peuvent trouver aucune impoſſibilité ou contradiction à dire, que le Corps puiſſe vivre ſans ame, ou que l'Ame puiſſe ſubſiſter, penſer, ou avoir des perceptions, même celles de plaiſir ou de douleur, ſans être jointe à un Corps. Cela étant, ſuppoſons que l'Ame de Caſtor, ſéparée de ſon Corps pendant qu'il dort, a ſes penſées à part: ſuppoſons encore, qu'elle choiſit pour théâtre de ſes penſées le Corps

Peut-on croire que l'Ame, ſi ſon eſſence étoit de penſer, ignoreroit [2] qu'elle penſe ? Quelle autre faculté doit lui en faire

d'un autre homme, celui de Pollux, par exemple, qui dort ſans ame; car ſi, tandis que Caſtor eſt endormi, ſon Ame peut avoir des penſées dont il n'a aucun ſentiment en lui-même, n'importe quel lieu ſon ame choiſiſſe pour penſer. Nous avons par ce moyen le Corps de deux hommes, qui n'ont entr'eux qu'une ſeule Ame, & que nous ſuppoſons endormis, & éveillés tour à tour; de ſorte que l'Ame penſe toujours dans celui des deux qui eſt éveillé, dequoi celui qui eſt endormi n'a jamais aucun ſentiment en lui-même, ni aucune perception quelle qu'elle ſoit. Je demande préſentement, ſi Caſtor & Pollux n'ayant qu'une ſeule Ame qui agit en eux par tour, de ſorte qu'elle a, dans l'un, des penſées & des perceptions, dont l'autre n'a jamais aucun ſentiment, & auxquelles il ne prend jamais aucun interêt; je demande, dis-je, ſi dans ce cas-là Caſtor & Pollux ne ſont pas deux perſonnes auſſi diſtinctes, que Caſtor & Hercule, ou que Socrate & Platon; & ſi l'un d'eux ne pourroit point être fort heureux, & l'autre tout-à fait miſérable ? C'eſt juſtement par la même raiſon que ceux qui diſent, que l'Ame a en elle-même des penſées dont l'homme n'a aucun ſentiment, ſéparent l'Ame d'avec l'Homme, & diviſent l'Homme même en deux perſonnes diſtinctes. Car je ſuppoſe qu'on ne s'aviſera pas de faire conſiſter l'identité des perſonnes dans l'union de l'Ame avec certaines particules de matiére qui ſoient les mêmes en nombre; parceque ſi cela étoit néceſſaire pour conſtituer l'identité de

faire reſſouvenir? L'on prétend prouver que l'Ame peut avoir des penſées dont elle ne ſe rappelle jamais le ſouvenir, parce que nous oublions ſouvent les ſonges que nous ſavons avoir faits pendant notre ſommeil, & que nous nous rappellons quelquefois, lorſque nous ſommes éveillés; mais en raiſonnant de cette manière, on n'a point fait attention que ces raiſons ne prouvent point que l'Ame penſe toujours, ou qu'elle agiſſe par elle-même dans les ſonges; elles concluent ſeulement qu'elle a été affectée pendant le ſommeil par des cauſes internes de la même maniére qu'elle l'étoit par les choſes qui ſont l'objet de ſes ſonges. Car pour mettre en évidence que l'Ame penſe toujours, il faudroit qu'indépendamment de la diſpoſition du corps, l'Homme eût toujours des ſonges [3]; ce qui ne pouvant être prouvé met en droit de nier que l'Ame penſe toujours.

On

la perſonne, il ſeroit impoſſible dans ce flux perpétuel où ſont les particules de notre Corps, qu'aucun homme pût être la même perſonne, deux jours, ou même deux momens de ſuite. *Eſſai Philoſophique* concernant l'Entendement Hum. &c. Liv. II. Chap. I. p. 66, & ſuiv.

3 Ainſi le moindre aſſoupiſſement où nous jette le ſommeil, ſuffit, ce me ſemble, pour renverſer la doctrine de ceux qui ſoutiennent que l'Ame penſe toujours.

On demande ſi un Enfant qui eſt obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze vers de Virgile, après les avoir lus trois ou quatre fois immédiatement avant que de s'endormir, & les recitant fort bien le lendemain à ſon réveil ; on demande, dis-je, ſi l'Ame de cet Enfant a penſé à ces vers pendant qu'il étoit enſeveli dans un profond ſommeil ? On ſuppoſe que l'Enfant ne ſait point ſi ſon Ame a penſé à ces vers, cependant l'on croit pouvoir ſoupçonner avec quelque apparence de raiſon que ſon Ame a effectivement ruminé ſur ces vers ; mais quelle apparence de raiſon y a-t-il de croire que cet Enfant a ruminé ſur ces vers pendant ſon ſommeil, puiſqu'il ne s'en reſſouvient point ? Ne ſuffit-il point que nous ayons la faculté de rappeller les idées que nous avons conçues, pour connoître que cet Enfant ſe reſſouviendra le lendemain de ſa leçon, ſans qu'il ſoit

Du moins ceux à qui il arrive de dormir ſans faire aucun ſonge, ne peuvent jamais être convaincus que leurs penſées ſoient en action, quelquefois pendant quatre heures, ſans qu'ils en ſachent rien ; & ſi on les éveille au milieu de cette contemplation dormante, & qu'on les prenne, pour ainſi dire, ſur le fait, il ne leur eſt pas poſſible de rendre compte de ces prétendues contemplations. *Idem, ibid.* p. 67.

ſoit beſoin pour cela de ſuppoſer que ſon Ame ait été occupée pendant la nuit à ruminer ſur ces vers ?

En vérité je ne conçois point quelles ſont ces penſées ſecretes qu'on accorde à l'Ame, & je penſe que Mr. Locke eſt fondé lorsqu'il dit [4]: „On ſuppoſera peut-être, que „dans le plus profond ſommeil l'Ame a des „penſées, que la Mémoire ne retient point; „mais il paroît bien mal-aiſé à concevoir „que dans ce moment l'Ame penſe dans un „homme endormi, & le moment ſuivant „dans un homme éveillé, ſans qu'elle ſe „reſſouvienne, ni qu'elle ſoit capable de „rappeller la mémoire de la moindre cir„conſtance de toutes les penſées qu'elle „vient d'avoir en dormant. Pour perſua„der une choſe qui paroît ſi inconcevable, „il faudroit la prouver autrement que par „une ſimple affirmation. Car qui peut ſe „figurer, ſans en avoir d'autre raiſon, que „l'aſſertion magiſtrale de la perſonne qui „l'affirme, qui peut, dis-je, ſe perſuader „ſur un auſſi foible fondement, que la plus „grande partie des hommes penſent durant „toute leur vie, pluſieurs heures chaque „jour, à des choſes dont ils ne peuvent ſe „reſſou-

[4] *Idem, ibid.* p. 67.

„reſſouvenir le moins du monde, ſi dans „le tems même que leur Eſprit en eſt ac- „tuellement occupé, on leur demande ce „que c'eſt? Je crois pour moi que la plû- „part des hommes paſſent une grande par- „tie de leur ſommeil ſans ſonger; & j'ai ſu „d'un homme, qui dans ſa jeuneſſe s'étoit „appliqué à l'étude & avoit la mémoire „aſſez heureuſe, qu'il n'avoit jamais fait „aucun ſonge, avant que d'avoir eu la fiè- „vre dont il venoit d'être guéri dans le tems „qu'il me parloit. Il avoit alors 25 ou 26 „ans. On pourroit, je crois, trouver plu- „ſieurs exemples ſemblables dans le Monde. „Il n'y a du moins perſonne qui, parmi „ceux de ſa connoiſſance, n'en trouve aſſez „qui paſſent la plus grande partie des nuits „ſans ſonger".

Le ſentiment, *Monſieur*, que l'illuſtre Locke a renouvellé & ſoutenu avec toute la ſolidité poſſible, que toutes les idées nous viennent par les Sens & par la réflexion, a été combattu avec beaucoup de force; mais c'eſt en vain qu'on a voulu le détruire. Les plus fortes preuves parlent en ſa faveur, & font voir qu'il n'y a point d'idée primitive qui ne nous vienne par les Sens. Ce Philoſophe Anglois montre d'abord

d'abord que la principale raiſon [5], par laquelle on prétend prouver qu'il y a certaines idées innées, & qui ſe tire *du conſentement univerſel que tous les hommes donnent à certaines propoſitions*, ne ſert à rien. Il entre

5 Il n'y a pas d'opinion plus communément reçue que celle qui établit qu'il y a de certains Principes, tant pour la ſpéculation que pour la pratique, (car on en compte de ces deux ſortes) de la vérité deſquels tous les hommes conviennent généralement: d'où l'on infére qu'il faut que ces Principes-là ſoient autant d'impreſſions, que l'Ame de l'Homme reçoit avec l'exiſtence, & qu'elle apporte au monde avec elle auſſi néceſſairement, & auſſi réellement, qu'aucune de ſes facultés naturelles. Je remarque d'abord que cet Argument, tiré du conſentement univerſel, eſt ſujet à cet inconvénient: que quand le fait ſeroit certain, je veux dire qu'il y auroit effectivement des vérités ſur leſquelles tout le Genre Humain ſeroit d'accord, ce conſentement univerſel ne prouveroit point que ces vérités fuſſent innées, ſi l'on pouvoit montrer une autre voie, par laquelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de ſentiment ſur les choſes dont ils conviennent; ce qu'on peut fort bien faire, ſi je ne me trompe. *Idem, ibid.* Liv. I. Chap. I. p. 8.

6 Mais ce qui eſt encore pis, la raiſon qu'on tire du conſentement univerſel, pour faire voir qu'il y a des Principes innés, eſt, ce me ſemble, une preuve démonſtrative qu'il n'y a point de ſemblable principe; parce qu'il n'y a effectivement aucun principe ſur lequel tous

tre enſuite dans le détail de ces Propoſitions; 6
& fait voir que les plus claires & les plus évidentes ne ſont pas même reçues univerſellement, & qu'elles ne peuvent être gravées dans l'Ame, puiſqu'elles ne ſont pas connues 7
des

les hommes s'accordent généralement. Et pour commencer par les notions ſpéculatives, voyez deux de ces principes célébres, auxquels on donne, préférablement à tout autre, la qualité de Principes innés: „Tout ce „qui eſt, eſt; & il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & „ne ſoit pas en même tems". Ces Propoſitions ont paſſé ſi conſtamment pour des Maximes univerſellement reçues, qu'on trouvera, ſans doute, fort étrange, que qui que ce ſoit oſe leur diſputer ce titre. Cependant je prendrai la liberté de dire, que tant s'en faut qu'on donne un conſentement général à ces deux Propoſitions, qu'il y a une grande partie du Genre Humain à qui elles ne ſont pas même connues. *Idem, ibid.*

7 Car premiérement, il eſt clair que les Enfans & les Idiots n'ont pas la moindre idée de ces Principes, & qu'ils n'y penſent en aucune maniére; ce qui ſuffit pour détruire ce conſentement univerſel, que toutes les vérités innées doivent produire néceſſairement. Car de dire, qu'il y a des vérités imprimées dans l'Ame, que l'ame n'apperçoit ou n'entend point, c'eſt, ce me ſemble, une eſpèce de contradiction, l'action d'imprimer ne pouvant marquer autre choſe, (ſuppoſé qu'elle ſignifie quelque choſe de réel en cette rencontre) que faire appercevoir certaines vérités. Car imprimer quoi que ce ſoit dans l'Ame, ſans que l'Ame l'apperçoive, c'eſt,

des Enfans, des Idiots, des gens ſimples,

à mon ſens, une choſe à peine intelligible. Si donc il y a de telles impreſſions dans les Ames des Enfans & des Idiots, il faut néceſſairement que les Enfans & les Idiots apperçoivent ces impreſſions, qu'ils connoiſſent les vérités qui ſont gravées dans leur Eſprit, & qu'ils y donnent leur conſentement ; mais comme cela n'arrive pas, il eſt évident qu'il n'y a point de telles impreſſions. Or ſi ce ne ſont pas des notions imprimées naturellement dans l'Ame, comment peuvent-elles être innées? Et ſi elles y ſont imprimées, comment peuvent-elles lui être inconnues? Dire qu'une notion eſt gravée dans l'Ame, & ſoutenir en même tems que l'Ame ne la connoit point, & qu'elle n'en a eu encore aucune connoiſſance, c'eſt faire de cette impreſſion un pur néant. On ne peut point aſſûrer qu'une certaine Propoſition ſoit dans l'Eſprit, lorſque l'Eſprit ne l'a point encore apperçue, & qu'il n'en a découvert aucune idée en lui-même ; car ſi l'on peut le dire de quelque Propoſition en particulier, on pourra ſoutenir par la même raiſon, que toutes les propoſitions qui ſont véritables, & que l'Eſprit pourra jamais regarder comme telles, ſont déjà imprimées dans l'Ame. Puiſque, ſi l'on peut dire qu'une choſe eſt dans l'Ame, quoique l'Ame ne l'ait pas encore connue, ce ne peut être qu'à cauſe qu'elle a la capacité ou la faculté de la connoître ; faculté qui s'étend ſur toutes les vérités qui pourront venir à ſa connoiſſance. Bien plus, à le prendre de cette maniére, on peut dire qu'il y a des vérités gravées dans l'Ame, que l'Ame n'a pourtant jamais connues, & qu'elle ne connoitra jamais. Car un

ples, &c. Il va enſuite plus avant, & il exami-

homme peut vivre long-tems, & mourir enfin dans l'ignorance de pluſieurs vérités que ſon Eſprit étoit capable de connoître, & même avec une entiére certitude. De ſorte que ſi par ces impreſſions naturelles qu'on ſoutient être dans l'Ame, on entend la capacité que l'Ame a de connoître certaines vérités, il s'enſuivra de là, que toutes les vérités qu'un homme vient à connoître, ſon autant de vérités innées. Et ainſi cette grande queſtion ſe réduira uniquement à dire, que ceux qui parlent des Principes innés, parlent très improprement : mais que dans le fond ils croyent la même choſe que ceux qui nient qu'il y en ait ; car je ne penſe pas que perſonne ait jamais nié, que l'Ame ne fût capable de connoître pluſieurs vérités.

C'eſt cette capacité, dit on, qui eſt innée, & c'eſt la connoiſſance de telle ou telle vérité qu'on doit appeller acquiſe. Mais ſi c'eſt-là tout ce qu'on prétend, à quoi bon s'échauffer à ſoutenir qu'il y a certaines maximes innées ? Et s'il y a des vérités qui puiſſent être imprimées dans l'Entendement, ſans qu'il les apperçoive, je ne vois pas comment elles peuvent différer, par rapport à leur origine, de toute autre vérité que l'Eſprit eſt capable de connoître. Il faut, ou que toutes ſoient innées, ou qu'elles viennent toutes d'ailleurs dans l'Ame. C'eſt en vain qu'on prétend les diſtinguer à cet égard. Et par conſéquent quiconque parle de Notions innées dans l'Entendement, (s'il entend par-là certaines vérités particuliéres) ne ſauroit imaginer que ces Notions ſoient dans l'Entendement de telle maniére, que l'Entendement ne les ait jamais ap-

examine [8] ſi les hommes connoiſſent ces prétendues vérités dès qu'ils font uſage de leur

perçues, & qu'il n'en ait effectivement aucune connoiſſance. Car ſi ces mots, être dans l'Entendement, emportent quelque choſe de poſitif, ils ſignifient, être apperçu & compris par l'Entendement. De ſorte que ſoutenir qu'une choſe eſt dans l'Entendement, & qu'elle n'eſt pas conçue par l'Entendement, qu'elle eſt dans l'Eſprit, ſans que l'Eſprit l'apperçoive, c'eſt autant que ſi l'on diſoit, qu'une choſe eſt & n'eſt pas dans l'Eſprit, ou dans l'Entendement. Si donc ces deux propoſitions: „Ce qui eſt, eſt; & il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit, „& ne ſoit pas en même tems", étoient gravées dans l'Ame des hommes par la Nature, les Enfans ne pourroient pas les ignorer; les petits enfans, dis-je, & tous ceux qui ont une Ame, devroient les avoir néceſſairement dans l'Eſprit, en reconnoître la vérité, & y donner leur conſentement. *Idem, ibid.* p. 9. & ſuiv.

[8] Pour éviter cette difficulté, les défenſeurs des idées innées ont accoutumé de répondre, que les hommes connoiſſent ces vérités & y donnent leur conſentement, dès qu'ils commencent à avoir l'uſage de leur Raiſon; ce qui ſuffit, ſelon eux, pour faire voir que ces vérités ſont innées. *Idem, ibid.* p. 10.

Je répons à cela, que des expreſſions ambigues qui ne ſignifient presque rien, paſſent pour des raiſons évidentes dans l'eſprit de ceux qui, pleins de quelque préjugé, ne prennent pas la peine d'examiner avec aſſez d'application ce qu'ils diſent pour défendre leur propre ſentiment. C'eſt ce qui paroît évidemment dans cette occaſion. Car pour donner à la réponſe que je viens

leur Raiſon. Il conclut 9 que quand cela ſeroit vrai, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient innées,

de propoſer, un ſens tant ſoit peu raiſonnable, par rapport à la queſtion que nous avons en main, on ne lui peut faire ſignifier que l'une ou l'autre de ces deux choſes, ſavoir, qu'auſſi-tôt que les hommes viennent à faire uſage de la Raiſon, ils s'apperçoivent des principes qu'on ſuppoſe être imprimés naturellement dans l'Eſprit, ou bien, que l'uſage de la Raiſon les leur fait découvrir & connoître avec certitude. Or ceux à qui j'ai affaire, ne ſauroient montrer par aucune de ces deux choſes qu'il y ait des Principes innes. *Idem, ibid.* pag. 10.

9 S'ils diſent que c'eſt par l'uſage de la Raiſon que les hommes peuvent découvrir ces Principes, & que cela ſuffit pour prouver qu'ils ſont innés, leur raiſonnement ſe réduira à ceci, que toutes les vérités que la Raiſon peut nous faire connoître & recevoir comme autant de vérités certaines & indubitables, ſont naturellement gravées dans notre Eſprit; puiſque le conſentement univerſel qu'on a voulu faire regarder comme le ſceau auquel on peut connoître que certaines vérités ſont innées, ne ſignifie dans le fond autre choſe, ſi ce n'eſt qu'en faiſant uſage de la Raiſon, nous ſommes capables de parvenir à une connoiſſance certaine de ces vérités, & d'y donner notre conſentement. Et à ce compte-là, il n'y aura aucune différence entre les Axiomes des Mathématiciens & les Théorêmes qu'ils en déduiſent. Principes & Concluſions, tout ſera également inné : puiſque toutes ces choſes ſont des découvertes, qu'on fait par le moyen de la Raiſon, & que

innées, puisque toutes ces choſes ſont découvertes par le moyen de la Raiſon, & que ce ſont des vérités qu'une Créature raiſonnable peut connoître en s'appliquant à les chercher; & que ce qui prouve [10] évidemment que ces Propoſitions qu'on appelle innées ne le ſont pas, c'eſt qu'elles ne ſont connues qu'après qu'on les a propoſées.

Je vous avouerai, *Monſieur*, que je ſuis fort porté à croire que toutes les idées, ainſi que le dit Mr. Locke, nous viennent par

ce ſont des vérités qu'une Créature raiſonnable peut connoître certainement, ſi elle s'applique comme il faut à les rechercher. *Idem, ibid.* p. 10.

10 Mais il reſte encore une choſe à remarquer ſur le conſentement qu'on donne à certaines Propoſitions, dès qu'on les entend prononcer & qu'on en comprend le ſens; c'eſt que, bien loin que ce conſentement faſſe voir que ces Propoſitions ſont innées, c'eſt juſtement une preuve du contraire; car cela ſuppoſe que des gens, qui ſont inſtruits de diverſes choſes, ignorent ces Principes jusqu'à ce qu'on les leur ait propoſés, & que perſonne ne les connoît avant que d'en avoir ouï parler. Or ſi ces vérités étoient innées, quelle néceſſité y auroit-il de les propoſer, pour les faire recevoir? Car étant déja gravées dans l'Entendement par une impreſſion naturelle & originale, ſuppoſé qu'il y eût une

par les Sens & la réfléxion. Je n'ignore pas les difficultés que font les Cartéſiens ſur le plus ou le moins de facilité que nous avons d'appercevoir certaines vérités plutôt que d'autres ; mais il me ſemble que cela marque ſeulement la facilité que nous avons de concevoir le rapport qu'une vérité inconnue a avec une autre dont nous avons déjà l'idée. Je crois encore avec le Philoſophe Anglois, que la néceſſité qu'il y avoit que Dieu imprimât l'idée de ſon exiſtence dans notre Eſprit ne prouve rien en faveur des

telle impreſſion, comme on le prétend, elles ne pourroient qu'être déja connues. Dira-t-on qu'en les propoſant on les imprime plus nettement dans l'Eſprit que la Nature n'avoit ſu faire? Mais ſi cela eſt, il s'enſuivra de là, qu'un homme connoît mieux ces vérités après qu'on les lui a enſeignées, qu'il ne faiſoit auparavant. D'où il faudra conclurre, que nous pouvons connoître ces Principes d'une maniére plus évidente, lorsqu'ils nous ſont expoſés par d'autres hommes, que lorsque la Nature ſeule les a imprimés dans notre Eſprit ; ce qui s'accorde fort mal avec ce qu'on dit qu'il y a des Principes innés, rien n'étant plus propre à en affoiblir l'autorité. Car dès-là, ces principes deviennent incapables de ſervir de fondement à toutes nos autres connoiſſances, quoi qu'en veuillent dire les Partiſans des idées innées, qui leur attribuent cette prérogative. *Idem, ibid.* pag, 17, & ſuiv.

des idées innées, puiſqu'il nous a donné les Sens [11] pour appercevoir ſes merveilles, & les facultés pour en juger.

Quoi-

[11] Si aucune idée peut être regardée comme innée, on doit pour pluſieurs raiſons recevoir en cette qualité l'idée de Dieu, préférablement à toute autre: car il eſt difficile de concevoir comment il pourroit y avoir des Principes de Morale innés ſans une idée innée de ce qu'on nomme Divinité; parce que ôté l'idée d'un Légiſlateur, il n'eſt plus poſſible d'avoir l'idée d'une Loi, & de ſe croire obligé de l'obſerver. Or ſans parler des Athées dont les Anciens ont fait mention, & qui ſont flétris de ce titre odieux ſur la foi de l'Hiſtoire, n'a-t-on pas découvert, dans ces derniers Siècles, par le moyen de la Navigation, des Nations entiéres qui n'avoient aucune idée de Dieu, à la Baye de *Soldanie* dans le Breſil, & dans les Iles Caribes, &c. Voici les propres termes de Nicolas del Techo dans les Lettres qu'il écrit du Paraguai touchant la converſion des Caaigues: *Reperi eam Gentem nullum nomen habere quod Deum, & Hominis Animam ſignificet, nulla Sacra habet, nulla Idola;* c'eſt-à-dire, „j'ai trouvé que cette Nation n'a aucun „mot qui ſignifie Dieu & l'Ame de l'Homme; qu'elle „n'obſerve aucun Culte religieux, & n'a aucune Idole". Ces exemples ſont pris de Nations où la Nature inculte a été abandonnée à elle-même ſans avoir reçu aucun ſecours des Lettres, de la Diſcipline, & de la culture des Arts & des Sciences. Mais il ſe trouve d'autres Peuples, qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-conſidérable, ne laiſſent pas d'être privés de l'idée & de la connoiſſance de Dieu.

Quoique très-porté en faveur de l'opinion de Mr. Locke je ne la regarde cependant pas comme d'une évidence Mathématique;

Bien des gens ſeront ſans doute ſurpris, comme je l'ai été, de voir que les Siamois ſont de ce nombre. Il ne faut pour s'en aſſûrer, que conſulter *La Loubère*, Envoyé du Roi de France Louïs XIV. dans ce Pays-là, lequel ne nous donne pas une idée plus avantageuſe à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et ſi nous ne voulons pas l'en croire, les Miſſionnaires de la Chine, ſans en excepter même les Jéſuites, grands Panégyriſtes des Chinois, qui tous s'accordent unanimément ſur cet Article, nous convaincront que dans la Secte des Lettrés, qui ſont le Parti dominant, & ſe tiennent attachés à l'ancienne Religion du Pays, ils ſont tous Athées. Voyez *Navarette*, & le Livre intitulé, *Hiſtoria Cultûs Sinenſium*, Hiſtoire du Culte des Chinois.

Et peut-être que ſi nous examinions avec ſoin la vie & les diſcours de bien des gens qui ne ſont pas ſi loin d'ici, nous n'aurions que trop de ſujet d'appréhender que dans les Pays les plus civiliſés il ne ſe trouve pluſieurs perſonnes qui ont des idées fort foibles & fort obſcures d'une Divinité, & que les plaintes qu'on fait en Chaire du progrès de l'Atheïsme, ne ſoient que trop bien fondées. De ſorte que, bien qu'il n'y ait que quelques Scélérats entiérement corrompus, qui ayent l'imprudence de ſe déclarer Athées, nous en entendrions, peut-être, beaucoup plus qui tiendroient le même langage, ſi la crainte de l'Epée du Magiſtrat, ou les cenſures de leurs voiſins ne leur fermoient la bouche; tout prêts d'ailleurs à publier auſſi ouvertement

tique; mais j'y donne mon approbation, parce qu'elle a plus de probabilité que celle qu'on

leur Athéïsme par leurs diſcours, qu'ils le font par les déréglemens de leur vie, s'ils étoient délivrés de la crainte du châtiment, & qu'ils euſſent étouffé toute pudeur.

Mais ſuppoſé que tout le Genre Humain eut quelque idée de Dieu dans tous les endroits du Monde (quoique l'Hiſtoire nous enſeigne directement le contraire), il ne s'enſuivroit nullement de-là que cette idée fût innée. Car quand il n'y auroit aucune Nation qui ne déſignât Dieu par quelque nom, & qui n'eût quelques notions obſcures de cet Etre ſuprême, cela ne prouveroit pourtant pas que ces notions fuſſent autant de caractères gravés naturellement dans l'Ame; non plus que les mots de Feu, de Soleil, de Chaleur, ou des nombres, ne prouvent point que les idées que ces mots ſignifient ſoient innées, parce que les Hommes connoiſſent & reçoivent univerſellement les noms & les idées de ces choſes. Comme au contraire, de ce que les hommes ne déſignent Dieu par aucun nom, & n'en ont aucune idée, on n'en peut rien conclurre contre l'exiſtence de Dieu, non plus que ce ne ſeroit pas une preuve, qu'il n'y a point d'Aimant dans le Monde, parce qu'une grande partie des hommes n'ont aucune idée d'une telle choſe, ni aucun nom pour la déſigner; ou qu'il n'y a point d'Eſpèces différentes & diſtinctes d'Anges ou d'Etres intelligens au-deſſus de nous, par la raiſon que nous n'avons point d'idée de ces Eſpèces diſtinctes, ni aucun nom pour en parler. Comme c'eſt

qu'on lui oppoſe. Car puiſque nous n'avons aucune connoiſſance évidente de la nature

par le langage ordinaire de chaque Païs que les hommes viennent à faire proviſion de mots, ils ne peuvent guères éviter d'avoir quelque eſpèce d'idée des choſes dont ceux avec qui ils converſent, ont ſouvent occaſion de les entretenir ſous certains noms : & ſi c'eſt une choſe qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui intereſſe par quelque endroit, & qui s'imprime dans l'Eſprit ſous l'idée d'une Puiſſance abſolue & irréſiſtible qu'on ne puiſſe s'empêcher de craindre, une telle idée doit, ſuivant toutes les apparences, faire de plus fortes impreſſions, & ſe répandre plus loin qu'aucune autre, ſur-tout ſi c'eſt une idée qui s'accorde avec les plus ſimples lumiéres de la Raiſon, & qui découle naturellement de chaque partie de nos connoiſſances. Or telle eſt l'idée de Dieu : car les marques éclatantes d'une Sageſſe & d'une Puiſſance extraordinaires paroiſſent ſi viſiblement dans tous les Ouvrages de la Création, que toute Créature raiſonnable, qui voudra y faire une ſérieuſe réfléxion, n'y ſauroit manquer de découvrir l'Auteur de toutes ces merveilles ; & l'impreſſion que la découverte d'un tel Etre doit faire néceſſairement ſur l'Ame de tous ceux qui en ont entendu parler une ſeule fois, eſt ſi grande & entraîne avec elle une ſuite de penſées d'un ſi grand poids, & propres à ſe répandre dans le Monde, qu'il me paroît tout-à-fait étrange, qu'il puiſſe ſe trouver ſur la Terre une Nation entiére d'hommes, aſſez ſtupides pour n'avoir aucune idée de Dieu ; cela, dis-je, me ſemble auſſi ſur-

nature de notre Ame, nous ne pouvons par conſéquent en avoir de celle de nos idées.

Ce qui me fait croire que le ſentiment de ceux qui diſent que *toutes les idées que nous avons ſont innées ; & que les Sens ne ſervent qu'à les développer, n'eſt point ſans apparence de vérité*, c'eſt que l'on ne conçoit point comment le ſimple attouchement d'un Nerf, communiqué au Cerveau, produit l'idée de la choſe qui l'a incité. Car quel rapport y a-t-il entre le mouvement d'un nerf qui affecte d'une certaine maniére le Cerveau, & l'idée ou la ſenſation qu'il produit? L'on peut dire que c'eſt en vertu de la loi générale que Dieu a établie; mais l'on pourra demander ſi Dieu crée à chaque inſtant de nouvelles idées dans notre Ame à proportion que de nouveaux objets ſe préſentent & qu'ils agiſſent différemment ſur nos Sens? Dans la ſuppoſition que toutes les idées ſont innées, il ne me paroît point qu'il ſoit beſoin de cette création continuelle, il ſuffit alors qu'un homme faſſe un bon uſage de ſes Sens pour acquérir toutes les idées que Dieu a imprimées dans ſon Ame, & dont il

prenant que d'imaginer des hommes qui n'auroient aucune idée des Nombres ou du Feu. *Eſſai Philoſophique*

il a beſoin dans cette vie; peut-être même que les Théologiens trouveroient leur compte dans cette opinion pour expliquer la diverſité des dons & des talens qu'il a confiés aux hommes, ayant imprimé dans les Ames des uns les idées de plus de choſes que dans celles des autres.

Si je voulois, *Monſieur*, entrer dans le détail de toutes les beautés répandues dans les différens Ouvrages de Mr. Locke, & ſurtout dans ſon Eſſai ſur l'Entendement Humain, un Volume entier ne ſuffiroit pas. Souffrez donc, *Monſieur*, que je ne paſſe pas les bornes que je me ſuis preſcrites, & que je me contente de vous rapporter quelques particularités de la Vie & de la Mort de ce grand Homme, extraites de l'Eloge qu'on a placé à la tête de ſon Livre, & qui ſe trouve auſſi dans les Nouvelles de la République des Lettres.

La ſimplicité, la modeſtie, la politeſſe & la probité furent les principales vertus de Mr. Locke. Il n'eut ni l'orgueil de certains Philoſophes, ni la préſomption de preſque tous les Savans, ni le maintien affecté des Théolo-

concernant l'Entendement Humain, &c. Lib. I. Chap. III. pag. 45. & *ſuiv.*

Théologiens, dont l'air auſtère & ſérieux fait bien ſouvent tout le mérite. Il eſt vrai qu'on en peut trouver quelques-uns qvi aiment la paix; mais on ne doit jamais eſpérer d'en rencontrer qui ayent l'air ſimple, naturel, & qui dérident entiérement leur front. Mr. Locke paroiſſoit toujours tel qu'il étoit: chez lui rien n'étoit affecté; l'Auteur de ſon Eloge ne nous laiſſe ſur cela aucun doute.

„Mr. Locke *dit-il* [12], étoit ſi éloigné de „prendre ces airs de gravité, par où certai„nes gens, ſavans & non ſavans, aiment à „ſe diſtinguer du reſte des hommes, qu'il „les regardoit au contraire comme une „marque infaillible d'impertinence. Quel„quefois même il ſe divertiſſoit à imiter cet„te gravité concertée, pour la tourner plus „agréablement en ridicule; & dans ces ren„contres il ſe ſouvenoit toujours de cette „Maxime du Duc de la Rochefoucault, qu'il „admiroit ſur toutes les autres. *La Gravité „eſt un myſtère du Corps, inventé pour cacher „les défauts de l'eſprit.* Il aimoit auſſi à con„firmer ſon ſentiment ſur cela par celui du „fameux

[12] Eloge de Mr. Locke, placé à la tête de ſon Eſſai Philoſophique, p. XXIII.

„fameux Comte de Shaftsbury, à qui il „prenoit plaiſir de faire honneur de toutes „les choſes qu'il croyoit avoir appriſes dans „ſa converſation.

La modeſtie de Mr. Locke étoit auſſi grande que ſa politeſſe. Il ne ſe prévalut jamais, non ſeulement de ſon mérite perſonnel & de la réputation qu'il lui avoit acquis; mais encore des Emplois & des Charges conſidérables qu'il exerça. L'Eſprit & la Vertu furent toujours d'accord chez lui.

„Je ne ſai [13] ſi ſous le Roi Guillaume, „le mauvais état de ſa ſanté lui fit refuſer „d'aller en Ambaſſade dans une des plus con„ſidérables Cours de l'Europe: il eſt certain „du moins, que ce grand Prince le jugea „digne de ce Poſte; & perſonne ne doute „qu'il ne l'eût rempli glorieuſement.

„Le même Prince lui donna après cela, „une place parmi les Seigneurs Commiſſai„res qu'il établit pour avancer l'interêt du „Négoce & des Plantations. Mr. Locke „exerça cet Emploi durant pluſieurs années „& l'on dit (*abſit invidia verbo*) qu'il étoit „comme l'Ame de ce noble Corps. Les „Marchands les plus expérimentés admiroient qu'un

[13] *Idem ibid.* p. XXIV, & ſuiv.

„qu'un homme qui avoit paſſé ſa vie à „l'étude de la Médecine, des Belles-Lettres, „ou de la Philoſophie, eût des vûes plus „étendues & plus ſûres qu'eux ſur une choſe „à quoi ils s'étoient uniquement appliqués „des leur premiere jeuneſſe. Enfin, lorſque „Mr. Locke ne put plus paſſer l'Eté à Lon„dres ſans expoſer ſa vie, il alla ſe démettre „de cette Charge entre les mains du Roi, par „la raiſon que ſa ſanté ne pouvoit plus lui „permettre de reſter longtems à Londres. „Cette raiſon n'empêcha pas le Roi de ſolli„citer Mr. Locke à conſerver ſon Poſte, „après lui avoir dit expreſſément qu'encore „qu'il ne pût demeurer à Londres que quel„ques ſemaines, ſes ſervices dans cette Place „ne laiſſeroient pas de lui être fort utiles; „mais il ſe rendit enfin aux inſtances de Mr. „Locke, qui ne pouvoit ſe réſoudre à garder „un Emploi auſſi important que celui-là, „ſans en faire les fonctions avec plus de ré„gularité. Il forma & exécuta ce deſſein „ſans en dire mot à qui que ce ſoit, évitant „par une généroſité peu commune ce que „d'autres auroient recherché fort ſoigneuſe„ment. Car en faiſant ſavoir qu'il étoit „prêt à quitter cet Emploi, qui lui portoit „mille Livres ſterling de revenu, il lui étoit „aiſé d'entrer dans une eſpèce de compoſi-

„tion

„tion avec tout Prétendant, qui averti en „particulier de cette nouvelle & appuyé du „crédit de Mr. Locke, auroit été par-là en „état d'emporter la place vacante ſur toute „autre perſonne. On ne manqua pas de le „lui dire, & même en forme de reproche. „Je le ſavois bien, répondit-il, mais ç'a été „pour cela même que je n'ai pas voulu com„muniquer mon deſſein à perſonne. J'avois „reçu cette Place du Roi, j'ai voulu la lui „remettre pour qu'il en pût diſpoſer ſelon „ſon bon plaiſir.

Je vous demande, *Monſieur*, ſi l'on trouve beaucoup de Savans aujourd'hui qui penſent de la maniére de Mr. Locke ? En Hollande, en France, en Angleterre même, que ne viendroit-on pas à bout de faire faire pour de l'argent? Ce Métal précieux a autant de crédit dans la République des Lettres, que dans les Etats où l'avarice & la cupidité dominent le plus. On s'étonne qu'il y ait en Italie des gens, qui ſe louent pour faire des meurtres, & dont le métier eſt d'aſſaſſiner, comme celui d'un Cordonnier eſt de faire des Souliers: je conviens que cela paroît le comble de l'infamie; mais combien ne trouve-t-on pas d'Auteurs mercenaires, qui imitent parfaitement ces Bandits, & qui, pour un Ecu donné par un Libraire avide, vo-

miſſent dans une Préface, ou dans quelque autre endroit, les injures les plus infâmes & les calomnies les plus atroces ? On fait avec la plume dans la République des Lettres ce qu'on exécute à Naples avec le fer. Cette différence eſt bien petite & la perte de l'honneur eſt bien auſſi ſenſible que celle de la vie. Entre Dominico Pinci, fameux chez des Bandits Napolitains, & un Journaliſte de Trevoux, ou un Auteur tel que celui des Anecdotes Hiſtoriques & Littéraires, tout me paroît égal: je crois même que, puiſque le crime eſt pareil, la punition devroit être ſemblable. Elle le ſeroit ſans doute, s'il y avoit des Tribunaux dans la République des Lettres, qui jugeaſſent des crimes qui méritent une punition exemplaire.

Revenons à Mr. Locke. Ses vertus lui acquirent non ſeulement l'eſtime; mais même l'amitié de tous les honnêtes gens. Le fameux Comte de Shaftsbury, Chancelier d'Angleterre ſous le Régne de Charles II. fut ſon intime ami. Mr. Locke l'eſtimoit infiniment & „rien ne [14] le flattoit plus „agréablement que l'eſtime que ce Seigneur „conçut pour lui preſque auſſi-tôt qu'il l'eut „vû

[14] Eloge de Mr. Locke, pag. XXIII. & ſuiv.

„vu & qu'il conſerva depuis tout le reſte de „ſa vie. Et en effet, rien ne met dans un „plus beau jour le mérite de Mr. Locke que „cette eſtime conſtante qu'eut pour lui My„lord Shaftsbury, le plus grand Génie de „ſon Siècle, ſupérieur à tant de bons Eſprits „qui brilloient de ſon tems à la Cour de „Charles II. non-ſeulement par ſa fermeté, „par ſon intrépidité à ſoutenir les véritables „interêts de ſa Patrie; mais encore par ſon „extrême habileté dans le maniment des af„faires les plus épineuſes.

Mr. Locke avoit trop de mérite & trop de réputation pour n'avoir pas des ennemis & des adverſaires; auſſi en eut-il en quantité. Les faux Dévots, grand nombre de Théologiens, quelques imbéciles, criérent qu'il vouloit détruire la croyance de l'immortalité de l'Ame, parce qu'il avoit avancé que „quoique nous ayons des idées de la „Matiére & de la Penſée, nous ne ſerons „peut-être [15] jamais capables de connoître „ſi un Etre purement matériel penſe ou non, „par la raiſon qu'il nous eſt impoſſible de „découvrir par la contemplation de nos pro„pres idées, ſans Révélation, ſi Dieu n'a „point

[15] Eſſai Philoſop. concernant l'Entendement Humain. Liv. IV. Chap. III. p. 440, & ſuiv.

„point donné à quelques amas de Matiére, „diſpoſés comme il le trouve à propos, la „puiſſance d'appercevoir & de penſer; ou „s'il a joint & uni à la Matiére ainſi diſpoſée, „une Subſtance immatérielle qui penſe. Car, „par rapport à nos notions, il ne nous eſt „pas plus mal-aiſé de concevoir que DIEU „peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de „la Matiére la faculté de penſer, que de „comprendre qu'il y joigne une autre Sub- „ſtance avec la faculté de penſer, puiſque „nous ignorons en quoi conſiſte la Penſée, „& à quelle eſpèce de Subſtances cet Etre „tout-puiſſant a trouvé à propos d'accorder „cette puiſſance, qui ne ſauroit être dans au- „cun Etre créé, qu'en vertu du bon plaiſir „& de la bonté du Créateur. Je ne vois pas „quelle contradiction il y a que Dieu, cet „Etre penſant, éternel & tout-puiſſant, „donne, s'il veut, quelques degrés de ſenti- „ment, de perception & de penſée à certains „amas de Matiére créée & inſenſible, qu'il „joint enſemble comme il le trouve à pro- „pos; quoique j'aye prouvé, ſi je ne me „trompe, Liv. 4. Chap. 10., que c'eſt une „parfaite contradiction de ſuppoſer que la „Matiére, qui de ſa nature eſt évidemment „deſtituée de ſentiment & de penſée, puiſſe „être ce premier Etre penſant qui exiſte de

„toute

„toute éternité. Car comment un homme „peut-il s'aſſûrer, que quelques perceptions, „comme vous diriez le Plaiſir & la Douleur, „ne ſauroient ſe rencontrer dans certains „Corps, modifiés & mus d'une certaine ma„niére, auſſi-bien que dans une Subſtance „immatérielle, en conſéquence du mouve„ment des parties du Corps? Le Corps, au„tant que nous pouvons le concevoir, n'eſt „capable que de frapper & d'affecter un „Corps, & le Mouvement ne peut produire „autre choſe que du mouvement, ſi nous „nous en rapportons à tout ce que nos Idées „nous peuvent fournir, ſur ce ſujet; de ſorte „que lorsque nous convenons que le Corps „produit le Plaiſir ou la Douleur, ou bien „l'idée d'une Couleur ou d'un Son, nous „ſommes obligés d'abandonner notre Raiſon, „d'aller au-delà de nos propres idées, & „d'attribuer cette production au ſeul bon „plaiſir de notre Créateur. Or puisque „nous ſommes contraints de reconnoître que „Dieu a communiqué au Mouvement des ef„fets que nous ne pouvons jamais compren„dre que le Mouvement ſoit capable de pro„duire, quelle raiſon avons-nous de con„clurre qu'il ne pourroit pas ordonner que „ces effets ſoient produits dans un Sujet que „nous ne ſaurions concevoir capable de les

„produire, auſſi-bien que dans un Sujet ſur „lequel nous ne ſaurions comprendre que le „Mouvement de la Matiére puiſſe opérer en „aucune maniére? Je ne dis point ceci pour „diminuer en aucune ſorte la croyance de „*l'Immatérialité* de l'Ame. Je ne parle point „ici de probabilité, mais d'une connoiſſance „évidente ; & je crois que non-ſeulement „c'eſt une choſe digne de la modeſtie d'un „Philoſophe de ne pas prononcer en Maître, „lorsque l'évidence requiſe pour produire „la connoiſſance, vient à nous manquer, „mais encore, qu'il nous eſt utile de diſtin-„guer jusqu'où peut s'étendre notre Connois-„ſance. Car l'état où nous ſommes préſen-„tement, n'étant pas un *état de viſion*, com-„me parlent les Théologiens, la Foi & la „Probabilité nous doivent ſuffire ſur plu-„ſieurs choſes; & à l'égard de *l'Immatérialité* „de l'Ame, dont il s'agit préſentement, ſi „nos Facultez ne peuvent parvenir à une „certitude démonſtrative ſur cet Article, „nous ne le devons pas trouver étrange. „Toutes les grandes fins de la Morale & de „la Religion ſont établies ſur d'aſſez bons „fondemens, ſans le ſecours des preuves de „l'immatérialité de l'Ame tirées de la Philo-„ſophie; puisqu'il eſt évident que celui qui „a commencé à nous faire ſubſiſter ici com-

„me

„me des Etres ſenſibles & intelligens, & qui „nous a conſervés pluſieurs années dans cet „état, peut & veut nous faire jouïr encore „d'un pareil état de ſenſibilité dans l'autre „Monde, & nous y rendre capables de rece„voir la rétribution qu'il a deſtinée aux hom„mes ſelon qu'ils ſe ſeront conduits dans „cette Vie. C'eſt pourquoi la néceſſité de „ſe déterminer pour ou contre l'immatéria„lité de l'Ame n'eſt pas ſi grande, que cer„taines gens, trop paſſionnés pour leurs pro„pres ſentimens, ont voulu le perſuader: „dont les uns ayant l'Eſprit trop enfoncé, „pour ainſi dire, dans la Matiére, ne ſau„roient accorder aucune exiſtence à ce qui „n'eſt pas matériel; & les autres ne trou„vant point que la *penſée* ſoit renfermée dans „les facultés naturelles de la Matiére, aprés „l'avoir examinée en tout ſens avec toute „l'application dont ils ſont capables, ont „l'aſſûrance de conclurre de-là, que Dieu „lui-même ne ſauroit donner la vie & la „perception à une Subſtance ſolide. Mais „quiconque conſidérera combien il nous eſt „difficile d'allier la ſenſation avec une Matié„re étendue, & l'exiſtence avec une Choſe „qui n'ait abſolument point d'étendue, con„feſſera qu'il eſt fort éloigné de connoître „certainement ce que c'eſt que ſon Ame.

„C'eſt-là, dis-je, un point qui me ſemble „tout-à-fait au-deſſus de notre Connoiſſan„ce. Et qui voudra ſe donner la peine de „conſidérer & d'examiner librement les em„barras & les obſcurités impénétrables de „ces deux Hypothèſes, n'y pourra guère „trouver de raiſons capables de le détermi„ner entiérement pour ou contre la matéria„lité de l'Ame; puisque de quelque maniére „qu'il regarde l'Ame, ou comme une Sub„ſtance non-étendue, ou comme de la Ma„tiére étendue qui penſe, la difficulté qu'il „aura de comprendre l'une ou l'autre de ces „choſes l'entraînera toujours vers le ſenti„ment oppoſé, lorsqu'il n'aura l'Eſprit ap„pliqué qu'à l'un des deux : Méthode dérai„ſonnable qui eſt ſuivie de certaines perſon„nes, qui voyant que des choſes conſidérées „d'un certain côté ſont tout-à-fait incom„préhenſibles, ſe jettent tête baiſſée dans le „parti

16 Le Docteur Stillingfleet, ſavant Prélat de l'Egliſe Anglicane, ayant pris à tâche de réfuter pluſieurs Opinions de Mr. Locke répandues dans cet Ouvrage, ſe récria principalement ſur ce que Mr. Locke avance ici, que nous ne ſaurions découvrir, ſi Dieu n'a point donné à certains amas de matiére, diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer. La queſtion eſt délicate; & Mr. Locke ayant

„parti oppoſé; quoiqu'il ſoit auſſi inintelli-
„gible à quiconque l'examine ſans préjugé."

Je n'ajouterai rien, *Monſieur*, à ce que dit Mr. Locke pour mettre l'opinion qu'il ſoutient dans tout ſon jour; on ne ſauroit parler plus ſagement, &, j'oſe dire, plus conformément à la modeſtie qui convient à un véritable Philoſophe, qui craignant également de ſe tromper & de tromper les autres, n'aſſûre jamais hardiment que ce qu'il connoît clairement & évidemment.

Parmi les adverſaires de Mr. Locke le Docteur Stillingfleet tient le premier rang. Ce Prélat attaqua vivement pluſieurs ſentimens du Philoſophe Anglois. Il s'efforça ſurtout de détruire ce qu'il avoit dit ſur la connoiſſance parfaite de l'immatérialité de l'Ame. Le ſage & ſavant Traducteur de Mr. Locke a donné dans une Note [16] un précis

eu ſoin dans le dernier Ouvrage qu'il écrivit pour repouſſer les attaques du Docteur Stillingfleet, d'étendre ſa penſée ſur cet Article, de l'éclaircir, & de la prouver par toutes les raiſons dont il put s'aviſer, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de donner ici un Extrait exact de tout ce qu'il a dit pour établir ſon ſentiment. La connoiſſance que nous avons, *dit d'abord le D. Stillingfleet*, étant fondée, ſelon Mr. Locke, ſur nos Idées; &

précis très-exact & très-bon de cette diſpute

l'idée que nous avons de la Matiére en général, étant une Subſtance ſolide; & celle du Corps une Subſtance étendue, ſolide & figurée, dire que la Matiére eſt capable de penſer, c'eſt confondre l'idée de la Matiére avec l'idée d'un Eſprit. Pas plus, répond Mr. Locke, que je confons l'idée de la Matiére avec l'idée d'un Cheval, quand je dis que la Matiére en général eſt une Subſtance ſolide & étendue; & qu'un Cheval eſt un Animal, ou une Subſtance ſolide, étendue, avec ſentiment & motion ſpontanée. L'Idée de la Matiére eſt une Subſtance étendue & ſolide: par-tout où ſe trouve une telle Subſtance, là ſe trouve la Matiére & l'eſſence de la Matiére; quelques autres qualités non connues dans cette eſſence, qu'il plaiſe à Dieu d'y joindre par deſſus. Par exemple, Dieu crée une Subſtance étendue & ſolide, ſans y joindre par-deſſus aucune autre choſe; & ainſi nous pouvons la conſidérer en repos. Il joint le mouvement à quelques unes de ſes parties, qui conſervent toujours l'eſſence de la Matiére. Il en façonne d'autres parties en Plantes, & leur donne toutes les propriétés de la *végétation*, la vie & la beauté qui ſe trouvent dans un Roſier & un Pommier, par deſſus l'eſſence de la Matiére en général, quoiqu'il n'y ait que de la matiére dans le Roſier & le Pommier. Et à d'autres parties il ajoute le ſentiment & le mouvement ſpontanée, & les autres propriétés qui ſe trouvent dans un Eléphant. On ne doute point que la puiſſance de Dieu ne puiſſe aller juſque là, ni que les propriétés d'un Roſier, & d'un Pommier, ou d'un Eléphant, ajoutées à la Matiére,

te. Comme il eſt d'une étendue aſſez bornée, je

changent les proprietés de la Matiére. On reconnoît que dans ces choſes la Matiére eſt toujours matiére. Mais ſi l'on ſe hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la Matiére, la Penſée, la Raiſon, & la Volition, auſſi-bien que le ſentiment & le mouvement ſpontanée, il ſe trouve auſſi-tôt des gens prêts à limiter la puiſſance du Souverain Créateur, & à nous dire que c'eſt une choſe que Dieu ne peut point faire, parce que cela détruit l'eſſence de la Matiére, ou en change les proprietés eſſentielles. Et pour prouver cette aſſertion, tout ce qu'ils diſent ſe réduit à ceci, que la penſée & la raiſon ne ſont pas renfermées dans l'eſſence de la Matiére. Elles n'y ſont pas renfermées, j'en conviens, *dit Mr. Locke:* mais une proprieté qui n'étant pas contenue dans la Matiére, vient à être ajoutée à la Matiére, n'en détruit point pour cela l'eſſence, ſi elle la laiſſe être une Subſtance étendue & ſolide. Par-tout où cette Subſtance ſe rencontre, là eſt auſſi l'eſſence de la Matiére; mais ſi dès qu'une choſe qui a plus de perfection, eſt ajoutée à la Subſtance, l'eſſence de la Matiére eſt détruite, que deviendra l'eſſence de la Matiére dans une Plante, ou dans un Animal, dont les proprietés ſont ſi fort au-deſſus d'une Subſtance purement ſolide & étendue?

Mais, ajoute-t-on, il n'y a pas moyen de concevoir comment la Matiére peut penſer. J'en tombe d'accord, répond Mr. Locke: mais inférer de là que Dieu ne peut pas donner à la Matiére la faculté de penſer, c'eſt dire que la toute-puiſſance de Dieu eſt renfermée dans des bornes fort étroites, par la raiſon

je crois vous faire plaiſir de vous en envoyer un

que l'Entendement de l'Homme eſt lui-même fort borné. Si Dieu ne peut donner aucune puiſſance à une portion de matiére que celle que les hommes peuvent déduire de l'eſſence de la Matiére en général, ſi l'eſſence ou les proprietés de la Matiére ſont détruites par toutes les qualités qui nous paroiſſent au-deſſus de la Matiére, & que nous ne ſaurions concevoir comme des conſéquences naturelles de cette eſſence, il eſt évident que l'eſſence de la Matiére eſt détruite dans la plûpart des parties ſenſibles de notre Syſtême, dans les Plantes, & dans les Animaux. On ne ſauroit comprendre comment la Matiére pourroit penſer; donc Dieu ne peut lui donner la puiſſance de penſer. Si cette raiſon eſt bonne, elle doit avoir lieu dans d'autres rencontres. Vous ne pouvez concevoir que la Matiére puiſſe attirer la matiére à aucune diſtance, moins encore à la diſtance d'un million de milles; donc Dieu ne peut lui donner une telle puiſſance. Vous ne pouvez concevoir que la Matiére puiſſe ſentir ou ſe mouvoir, ou affecter un Etre immatériel & être mue par cet Etre; Donc Dieu ne peut lui donner de telles puiſſances; ce qui eſt en effet nier la Peſanteur, & la révolution des Planetes autour du Soleil, changer les Bêtes en pures Machines, ſans ſentiment ou mouvement ſpontanée, & refuſer à l'Homme le ſentiment & le mouvement volontaire.

Portons cette régle un peu plus avant. Vous ne ſauriez concevoir comment une Subſtance étendue & ſolide pourroit penſer; Donc Dieu ne ſauroit faire qu'elle penſe. Mais pouvez-vous concevoir comment votre propre Ame, ou aucune Subſtance penſe? Vous trouvez

un Extrait entier: vous le trouverez au bas de

à la vérité, que vous penſez. Je le trouve auſſi. Mais je voudrois bien que quelqu'un m'apprit comment ſe fait l'action de penſer; car j'avoue que c'eſt une choſe tout-à-fait au-deſſus de ma portée. Cependant je ne ſaurois en nier l'exiſtence; quoique je n'en puiſſe pas comprendre la maniére. Je trouve que Dieu m'a donné cette faculté, & bien que je ne puiſſe qu'être convaincu de ſa puiſſance à cet égard, je ne ſaurois pourtant en concevoir la maniére dont il l'exerce; & ne ſeroit-ce pas une inſolente abſurdité de nier ſa puiſſance en d'autres cas pareils, par la ſeule raiſon que je ne ſaurois comprendre comment elle peut être exercée dans ces cas-là?

Dieu, *continue Mr. Locke*, a créé une Subſtance: que ce ſoit, par exemple, une Subſtance étendue & ſolide: Dieu eſt-il obligé de lui donner, outre l'être, la puiſſance d'agir? c'eſt ce que perſonne n'oſera dire, à ce que je crois. Dieu peut donc la laiſſer dans une parfaite inactivité. Ce ſera pourtant une Subſtance. De même, Dieu crée ou fait exiſter de nouveau une Subſtance immatérielle, qui, ſans doute, ne perdra pas ſon être de Subſtance, quoique Dieu ne lui donne que cette ſimple exiſtence, ſans lui communiquer aucune activité. Je demande à préſent, quelle puiſſance Dieu peut donner à l'une de ces Subſtances qu'il ne puiſſe point donner à l'autre? Dans cet état d'inactivité, il eſt viſible, qu'aucune d'elles ne penſe: car penſer étant une action, l'on ne peut nier que Dieu ne puiſſe arrêter l'action de toute Subſtance créée, ſans annihiler la Subſtance: & ſi cela eſt ainſi, il peut auſſi créer ou faire exiſter une telle Subſtance, ſans lui donner aucune action. Par la même rai-

de la page: il vous mettra parfaitement au fait

ſon il eſt évident qu'aucune de ces Subſtances ne peut ſe mouvoir elle-même. Je demande à preſent, pourquoi Dieu ne pourroit-il point donner à l'une de ces Subſtances, qui ſont également dans un état de parfaite inactivité, la même puiſſance de ſe mouvoir qu'il peut donner à l'autre: comme, par exemple, la puiſſance d'un mouvement ſpontanée, laquelle on ſuppoſe que Dieu peut donner à une Subſtance non-ſolide, mais qu'on nie qu'il puiſſe donner à une Subſtance ſolide?

Si l'on demande à ces gens-là pourquoi ils bornent la toute-puiſſance de Dieu à l'égard de l'une plutôt qu'à l'égard de l'autre de ces Subſtances, tout ce qu'ils peuvent dire ſe réduit à ceci: Qu'ils ne ſauroient concevoir comment la Subſtance ſolide peut jamais être capable de ſe mouvoir elle-même. A quoi je réponds, qu'il ne conçoivent pas mieux comment une Subſtance créée non-ſolide peut ſe mouvoir. Mais dans une Subſtance immatérielle il peut y avoir des choſes que vous ne connoiſſez pas. J'en tombe d'accord; & il peut y en avoir auſſi dans une Subſtance matérielle. Par exemple, la gravitation de la Matiére vers la Matiére ſelon différentes proportions qu'on voit à l'œil, pour ainſi dire, montre qu'il y a quelque choſe dans la Matiére que nous n'entendons pas, à moins que nous ne puiſſions découvrir dans la Matiére une faculté de ſe mouvoir elle-même, ou une attraction inexplicable & inconcevable, qui s'étend jusqu'à des diſtances immenſes & presque incompréhenſibles. Par conſéquent il faut convenir qu'il y a dans les Subſtances ſolides, auſſi-bien que dans les Subſtances non-ſolides, quelque choſe que

fait des principales raiſons des deux Parties; &

nous n'entendons pas. Ce que nous ſavons, c'eſt que chacune de ces Subſtances peut avoir ſon exiſtence diſtincte, ſans qu'aucune activité leur ſoit communiquée, à moins qu'on ne veuille nier que Dieu puiſſe ôter à un Etre ſa puiſſance d'agir; ce qui paſſeroit, ſans doute, pour une extrême préſomption. Et après y avoir bien penſé, vous trouverez en effet qu'il eſt auſſi difficile d'imaginer la puiſſance de ſe mouvoir dans un Etre immatériel, que dans un Etre matériel; & par conſéquent, on n'a aucune raiſon de nier qu'il ſoit au pouvoir de Dieu de donner, s'il veut, la puiſſance de ſe mouvoir à une Subſtance matérielle, tout auſſi-bien qu'à une Subſtance immatérielle, puisque nulle de ces deux Subſtances ne peut l'avoir par elle-même, & que nous ne pouvons concevoir comment cette puiſſance peut être en l'une ou en l'autre.

Que Dieu ne puiſſe pas faire qu'une Subſtance ſoit ſolide & non-ſolide en même tems, c'eſt, je crois, ce que nous pouvons aſſûrer, ſans bleſſer le reſpect qui lui eſt dû: mais qu'une Subſtance ne puiſſe point avoir des qualités, des perfections & des puiſſances qui n'ont aucune liaiſon naturelle ou viſiblement néceſſaire avec la ſolidité & l'étendue, c'eſt témérité à nous, qui ne ſommes que d'hier & qui ne connoiſſons rien, de l'aſſûrer poſitivement. Si Dieu ne peut joindre les choſes par des connexions que nous ne ſaurions comprendre, nous devons nier la conſiſtence & l'exiſtence de la Matiére même; puisque chaque partie de Matiére ayant quelque groſſeur, a ſes parties unies par des moyens que nous ne ſaurions concevoir. Et par conſéquent, toutes les

& vous verrez aiſément que la cauſe du Philoſophe

difficultés qu'on forme contre la puiſſance de penſer attachée à la Matiére, fondées ſur notre ignorance ou les bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune maniére la puiſſance de Dieu, s'il veut communiquer à la Matiére la faculté de penſer; & ces difficultés ne prouvent point qu'il ne l'ait actuellement communiquée à certaines parties de Matiére diſpoſées comme il le trouve à propos, jusqu'à ce qu'on puiſſe montrer qu'il y a de la contradiction à le ſuppoſer.

Quoique dans cet Ouvrage Mr. Locke ait expreſſément compris la ſenſation ſous l'idée de penſeé en général, il parle dans ſa réplique au Dr. Stillingfleet, du ſentiment dans les Brutes comme d'une choſe diſtincte de la penſée; parce que ce Docteur reconnoît que les Bêtes ont du ſentiment. Sur quoi Mr. Locke obſerve que ſi ce Docteur donne du ſentiment aux Bêtes, il doit reconnoître, ou que Dieu peut donner & donne actuellement la puiſſance d'appercevoir & de penſer à certaines particules de Matiére, ou que les Bêtes ont des Ames immatérielles, & par conſéquent immortelles, ſelon le Docteur Stillingfleet, tout auſſi-bien que les hommes. Mais, *ajoute Mr. Locke*, dire que les Mouches & les Cirons ont des ames immortelles auſſi-bien que les hommes, c'eſt ce qu'on regardera peut-être comme une aſſertion qui a bien la mine de n'avoir été avancée que pour faire valoir une Hypothèſe.

Le Dr. Stillingfleet avoit demandé à Mr. Locke *ce qu'il y avoit dans la Matiére qui pût répondre au ſentiment intérieur que nous avons de nos actions?* Il n'y a rien de tel, répond Mr. Locke, dans la Matiére conſidé-

loſophe étoit bien plus raiſonnable que celle du

rée ſimplement comme Matiére : mais on ne prouvera jamais que Dieu ne puiſſe donner à certaines parties de Matiére la puiſſance de penſer, en demandant, comment il eſt poſſible de comprendre que le ſimple corps puiſſe appercevoir qu'il apperçoit. Je conviens de la foibleſſe de notre compréhenſion à cet égard : & j'avoue que nous ne ſaurions concevoir comment une Subſtance ſolide, ni même comment une Subſtance non-ſolide créée penſe ; mais cette foibleſſe de notre compréhenſion n'affecte en aucune maniére la puiſſance de Dieu.

Le Dr. Stillingfleet avoit dit qu'il ne mettoit point des bornes à la Toute-puiſſance de Dieu, qui peut, *dit-il*, changer un Corps en une Subſtance immatérielle. C'eſt dire, *répond Mr. Locke*, que Dieu peut ôter à une Subſtance la ſolidité qu'elle avoit auparavant & qui la rendoit Matiére, & lui donner enſuite la faculté de penſer qu'elle n'avoit pas auparavant, & qui la rend Eſprit, la même Subſtance reſtant. Car ſi la même Subſtance ne reſte pas, le Corps n'eſt pas changé en une Subſtance immatérielle ; mais la Subſtance ſolide eſt annihilée avec toutes ſes appartenances, & une Subſtance immatérielle eſt créée à la place ; ce qui n'eſt pas changer une choſe en une autre, mais en détruire une, & en faire une autre de nouveau.

Cela poſé, voici quel avantage M. Locke prétend tirer de cet aveu.

1. Dieu, dites-vous, peut ôter d'une Subſtance ſolide la ſolidité, qui eſt ce qui la rend Subſtance ſolide ou Corps ; & peut en faire une Subſtance immatérielle, c'eſt-à-dire une Subſtance ſans ſolidité. Mais cette pri-

du Théologien. Mr. de Voltaire a penſé à ce

vation d'une qualité ne donne pas une autre qualité; & le ſimple éloignement d'une moindre qualité n'en communique pas une plus excellente, à moins qu'on ne diſe que la puiſſance de penſer réſulte de la nature même de la Subſtance, auquel cas il faut qu'il y ait une puiſſance de penſer, partout où eſt la Subſtance. Voilà donc, *ajoute Mr. Locke*, une Subſtance immatérielle ſans faculté de penſer, ſelon les propres principes du Dr. Stillingfleet.

2. Vous ne nierez pas en ſecond lieu, que Dieu ne puiſſe donner la faculté de penſer à cette Subſtance ainſi dépouillée de ſolidité, puiſqu'il ſuppoſe qu'elle en eſt rendue capable en devenant immatérielle; d'où il s'enſuit que la même Subſtance numérique peut être en un certain tems non-penſante, ou ſans faculté de penſer, & dans un autre tems parfaitement penſante, ou douée de la puiſſance de penſer.

3. Vous ne nierez pas non plus, que Dieu ne puiſſe donner la ſolidité à cette Subſtance, & la rendre encore matérielle. Cela poſé, permettez-moi de vous demander pourquoi Dieu ayant donné à cette Subſtance la faculté de penſer, après lui avoir ôté la ſolidité, ne peut pas lui redonner la ſolidité, ſans lui ôter la faculté de penſer? Après que vous aurez éclairci ce point, vous aurez prouvé qu'il eſt impoſſible à Dieu, malgré ſa Toute-puiſſance, de donner à une Subſtance ſolide la faculté de penſer: mais avant cela, nier que Dieu puiſſe le faire, c'eſt nier qu'il puiſſe faire ce qui de ſoi eſt poſſible, & par conſéquent mettre des bornes à la Toute-puiſſance de Dieu.

ce ſujet quelque choſe de très-joli. „Le „Docteur

Enfin, Mr. Locke déclare que s'il eſt d'une dangereuſe conſéquence de ne pas admettre comme une vérité inconteſtable l'immatérialité de l'Ame; ſon Antagoniſte devoit l'établir ſur de bonnes preuves, à quoi il étoit d'autant plus obligé que, ſelon lui rien n'aſſûre mieux les grandes fins de la Religion & de la Morale que les preuves de l'immortalité de l'Ame, fondées ſur ſa nature & ſur ſes proprietés; qui font voir qu'elle eſt immatérielle. Car quoiqu'il ne doute point que Dieu ne puiſſe donner l'immortalité à une Subſtance matérielle; *il dit expreſſément*, que c'eſt beaucoup diminuer l'évidence de l'immortalité que de la faire dépendre entiérement de ce que Dieu lui donne ce dont elle n'eſt pas capable de ſa propre nature. Mr. Locke ſoutient que c'eſt dire nettement, que la fidélité de Dieu n'eſt pas un fondement aſſez ferme & aſſez ſûr pour s'y repoſer, ſans le concours du témoignage de la Raiſon; ce qui eſt autant que ſi l'on diſoit que Dieu ne doit pas en être cru ſur ſa parole, ce qui ſoit dit ſans blaſphême; à moins que ce qu'il révéle ne ſoit en ſoi-même ſi croyable qu'on en puiſſe être perſuadé, ſans révélation. Si c'eſt-là, *ajoute Mr. Locke*, le moyen d'accréditer la Religion Chrétienne dans tous ſes Articles, je ne ſuis pas fâché que cette méthode ne ſe trouve point dans aucun de mes Ouvrages. Car pour moi, je crois qu'une telle choſe m'auroit attiré, & avec raiſon, un reproche de Scepticiſme. Mais je ſuis ſi éloigné de m'expoſer à un pareil reproche ſur cet Article, que je ſuis fortement perſuadé qu'encore qu'on ne puiſſe pas montrer que l'Ame eſt immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence de ſon immortalité; parce que la fidélité de

„Docteur Stillingfleet s'eſt fait, *dit-il* 17, „une réputation de Théologien modéré, „pour n'avoir pas dit poſitivement des inju„res à Mr. Locke. Il entra en lice contre „lui: mais il fut battu; car il raiſonnoit en „Docteur, & Locke en Philoſophe inſtruit „de la force & de la foibleſſe de l'Eſprit hu„main

Dieu eſt une démonſtration de la vérité de tout ce qu'il a révélé, & que le manque d'une autre démonſtration ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée.

Au reſte, Mr. Locke ayant prouvé par les paſſages de Virgile & de Cicéron que l'uſage qu'il faiſoit du mot d'Eſprit en le prenant pour une Subſtance penſante ſans en exclurre la matérialité, n'étoit pas nouveau, le Dr. Stillingfleet ſoutient que ces deux Auteurs diſtinguoient expreſſément l'Eſprit du Corps. A cela Mr. Locke répond qu'il eſt très-convaincu que ces Auteurs ont diſtingué ces deux choſes, c'eſt-à-dire, que par Corps ils ont entendu les parties groſſiéres & viſibles d'un homme, & par Eſprit une Matiére ſubtile, comme le Vent, le Feu ou l'Ether, par où il eſt évident qu'ils n'ont pas prétendu dépouiller l'Eſprit de toute eſpèce de matérialité. Ainſi Virgile décrivant l'Eſprit ou l'Ame d'Anchiſe que ſon fils veut embraſſer, nous dit:

Ter conatus ibi collo dare bracchia circum;
Ter fruſtrà comprenſa manus effugit Imago,
Par levibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.

Æneid. Lib. VI. v. 700, *& ſeqq.*

„main, & qui ſe battoit avec des armes dont „il connoiſſoit la trempe.

Combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui, *Monſieur*, de Docteurs bien moins ſavans que le Docteur Stillingfleet, mais beaucoup plus bilieux, qui oſent attaquer Mr. Locke; &, qui plus eſt, le taxer d'avoir nui

Et Cicéron ſuppoſe dans le premier Livre des Queſtions Tuſculanes, qu'elle eſt air ou feu, *Anima, ſit Animus,* (a) dit-il, *igniſve neſcio,* ou bien un air enflammé, (b) *inflammata Anima,* ou une quinteſſence introduite par Ariſtote, (c) *quinta quædam natura ab Ariſtotele introducta.*

Mr. Locke conclud enfin, que, tant s'en faut qu'il y ait de la contradiction à dire que Dieu peut donner, s'il veut, à certains amas de Matiére, diſpoſés comme il le trouve à propos, la faculté d'appercevoir & de penſer, perſonne n'a prétendu trouver en cela aucune contradiction avant Deſcartes, qui pour en venir là dépouille les Bêtes de tout ſentiment, contre l'Expérience la plus palpable. Car autant qu'il a pu s'en inſtruire par lui même ou ſur le rapport d'autrui, les Peres de l'Egliſe Chrétienne n'ont jamais entrepris de démontrer, que la Matiére fût incapable de recevoir, des mains du Créateur, le pouvoir de ſentir, d'appercevoir, & de penſer. *Eſſai Philoſoph.* concernant l'Entendement Humain, Lib. IV. Chap. III. Not. p. 440, & ſuiv.

(a) Cap. 25.
(b) Cap. 18.
(c) Cap. 26.

27 Voltaire Lettres ſur les Anglois, Lett. XIII. p. 97.

nui à la Religion, lui dont Dieu s'eſt ſervi, comme de la Foudre, pour réduire en poudre les Athées. J'oſe le dire, la plus forte démonſtration qu'on ait donnée de l'exiſtence & de la ſpiritualité de Dieu ſe trouve dans ſon Eſſay ſur l'Entendement humain. Si l'on faiſoit attention au mérite & à la capacité de la plûpart de ceux qui ont injurié Mr. Locke & décrié ſes Ouvrages divins, je ſuis très-aſſûré qu'on n'en trouveroit pas beaucoup qui ſe ſoient rendus recommandables par leur génie & leur ſageſſe.

Il eſt entr'autres une ſorte de gens qui ſe ſont déchaînés contre cet illuſtre Philoſophe Anglois. Les Catholiques Jéſuitiques, & presque toute cette foule d'aveugles & d'imbéciles ſoumis aux ordres, aux caprices & aux déciſions d'une Société ambitieuſe, toujours ennemie du mérite, dès qu'il n'eſt point dans un de ſes Membres, & ſur-tout lorsqu'il ſe trouve dans un Janſéniſte ou dans un Proteſtant: ces imbéciles, dis-je, ont reçu aveuglément les impreſſions qu'on leur a données contre Mr. Locke; mais ſi pour un inſtant il étoient capables d'ouvrir les yeux & d'examiner les choſes par eux-mêmes, s'ils vouloient oublier pendant quelques momens qu'ils ſe ſont faits eſclaves des Jéſuites, pour ſe reſſouvenir qu'ils étoient

nés

nés hommes libres, il verroient bien-tôt que ſous l'ombre d'une fauſſe piété, les Jéſuites qui ont prétendu que le Livre de Mr. Locke étoit dangereux, ont caché la haine qu'ils portent à tous les habiles gens d'un parti qu'ils n'aiment point.

Pour être convaincu entiérement de la piété, de la probité & de la Religion de Mr. Locke, après l'avoir examiné pendant ſa vie, il faut le conſidérer dans ſes derniers momens, où il fut toujours auſſi Chrétien que Philoſophe. „Ses forces commencément [18] „à défaillir plus viſiblement que jamais, dès „l'entrée de l'Eté dernier, Saiſon, qui, les „années précédentes, lui avoit toujours re„donné quelques degrés de vigueur. Dès „lors il prévit que ſa fin étoit fort proche. „Il en parloit même aſſez ſouvent, mais tou„jours avec beaucoup de ſérénité, quoiqu'il „n'oubliât d'ailleurs aucune des précautions „que ſon habileté dans la Médecine pouvoit „lui fournir pour ſe prolonger la vie. En„fin, ſes jambes commencérent à s'enfler; & „cette enflure augmentant tous les jours, ſes „forces diminuérent à vûe d'œil. Il s'ap„perçut alors du peu de tems qui lui reſtoit „à vivre; & ſe diſpoſa à quitter ce Monde, „péné-

[18] Eloge de Mr. Locke, &c. p. XXVII.

„pénétré de reconnoiſſance pour toutes les „graces que Dieu lui avoit faites, dont il „prenoit plaiſir à faire l'énumération à ſes „Amis, plein d'une ſincère réſignation à ſa „Volonté, & d'une ferme eſpérance en ſes „promeſſes, fondées ſur la parole de Jéſus-„Chriſt envoyé dans le Monde pour mettre „en lumiére la vie & l'immortalité par ſon „Evangile."

Mr. Locke, bien différent des Hypocrites & des faux Dévots qui l'ont attaqué, ne ſe contentoit pas de remercier publiquement la Divinité des graces qu'elle lui avoit accordées, il ſe proſternoit ſouvent en ſecret devant elle, même dans un tems où le ſoin de ſa ſanté eût pu le diſpenſer de ſe tenir à genoux. C'eſt Mr. Coſte dont la vertu & la ſcience ſont connues de toute l'Europe qui nous apprend ces particularités ſi remarquables.

[19] „Enfin, les forces, *dit-il*, lui manqué-„rent à tel point que le 26. d'Octobre 1704. „deux jours avant ſa mort, l'étant allé voir „dans ſon Cabinet, je le trouvai à genoux; „mais dans l'impuiſſance de ſe relever de lui-„même."

Théo-

[19] *Idem*, ibid.

Théologiens perſécuteurs, que repondez-vous à cela? Direz-vous encore que Mr. Locke avoit peu de religion? L'accuſerez-vous toujours d'avoir ſongé à détruire le Chriſtianisme? Si cette premiére preuve de ſa pieté ne ſuffit pas pour diſſiper vos ſoupçons injurieux, s'il faut vous en donner de plus grandes marques, liſez donc le récit de ſa mort; rougiſſez enſuite de confuſion, & ſouhaitez enfin que vous puiſſiez mourir en auſſi bons Chrétiens que lui.

[20] „Le Lendemain, quoiqu'il ne fût pas „plus mal, il voulut reſter dans le lit. Il „eut tout ce jour-là plus de peine à reſpirer „que jamais: & vers les cinq heures du ſoir „il lui prit une ſueur accompagnée d'une ex„trême foibleſſe, qui fit craindre pour ſa vie. „Il crut lui-même qu'il n'étoit pas loin de „ſon dernier moment. Alors il recomman„da qu'on ſe ſouvint de lui dans la Priére „du ſoir: là-deſſus Madame Masham lui dit „que, s'il le vouloit, toute la Famille vien„droit prier Dieu dans ſa Chambre. Il ré„pondit qu'il en ſeroit fort aiſe ſi cela ne „donnoit pas trop d'embarras. On s'y ren„dit donc, & on pria en particulier pour lui. „Après cela il donna quelques ordres avec „une

[20] *Idem*, ibid. & ſuiv.

„une grande tranquilité d'eſprit ; & l'occa-
„ſion s'étant préſentée de parler de la Bonté
„de Dieu, il exalta ſur-tout l'amour que
„Dieu a témoigné aux hommes en les juſti-
„fiant par la Foi en Jéſus-Chriſt. Il le re-
„mercia en particulier de ce qu'il l'avoit ap-
„pellé à la connoiſſance de ce divin Sauveur.
„Il exhorta tous ceux qui ſe trouvoient au-
„près de lui de lire avec ſoin l'Ecriture Sain-
„te ; & de s'attacher ſincérement à la prati-
„que de tous leurs devoirs, ajoutant expres-
„ſément, que par ce moyen ils ſeroient plus
„heureux dans ce Monde, & qu'ils s'aſſure-
„roient la poſſeſſion d'une éternelle félicité
„dans l'autre. Il paſſa toute la nuit ſans
„dormir. Le lendemain, il ſe fit porter
„dans ſon Cabinet, car il n'avoit plus la for-
„ce de ſe ſoutenir ; & là ſur un fauteuil &
„dans une eſpèce d'aſſoupiſſement, quoique
„maître de ſes penſées, comme il paroiſſoit
„par ce qu'il diſoit de tems en tems, il ren-
„dit l'Eſprit vers les trois heures après midi
„le 28 d'Octobre vieux ſtile."

Je ne ferai, *Monſieur*, aucune réflexion ſur la mort de Mr. Locke ; je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de pouvoir m'y arrêter plus

[21] Voyez l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Leibnitz qui eſt à la tête de ſa Théodicée imprimée à Amſter-

plus long-tems ſans mouiller ma Lettre de mes larmes. Oui, *Monſieur*, Mr. Locke étoit un homme dont tous les hommes véritablement hommes doivent éternellement regretter la perte. L'Univers lui a des obligations infinies, il a montré non-ſeulement bien des vérités qui étoient inconnues avant lui ; mais il a détruit & ruïné de fond en comble les chiméres & les menſonges qu'on avoit regardés jusqu'à lui comme des choſes certaines. Que peut-on faire de plus utile pour la Société civile ? Pourquoi faut-il que des gens qui lui ſont auſſi néceſſaires ſoient ſoumis à la mort, & que leur vie ne ſoit pas éternelle, ainſi que leur réputation eſt immortelle. Mais je m'apperçois que le plaiſir ſecret de louer Mr. Locke me rapelle ſans ceſſe à lui : en voilà cependant aſſez ſur ſon ſujet ; paſſons à un illuſtre Philoſophe Allemand, qui ne fait guére moins d'honneur à ſa Patrie que Mr. Locke à la ſienne.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipzig le 2me. de Juillet 1646, mort à Hanover le 14 Novembre de l'année 1716. [21] étoit un de ces Génies ſuperieurs qui relévent le prix

dam en 1734 écrite, par Mr. de Neufville. Il rapporte à la page 4 que dès que Leibnitz fut aſſez avancé pour

prix de la Nature Humaine, & qui déterminent à quel degré de connoiſſance des Intelligences qui ſont unies à des Corps peuvent parvenir. D'une inclination égale pour toutes les Sciences il les embraſſa toutes avec ardeur : ſes productions auſſi rapides que variées étoient reçues du Public très-favorablement; & toute Brochure, [22] tout Livre qui porte ſur le Titre ces trois lettres G. G. L. eſt marqué au coin d'un grand Maître. Les Eſſais de Théodicée ſe trouvent entre les mains de tous les gens de goût: cet Ouvrage eſt bon, quoiqu'il s'en faille bien qu'il ſoit ſans défauts; nous en examinerons quelques-uns dans la ſuite.

§. II.

entendre les Auteurs qui ont écrit en Latin & en Grec, il réſolut de s'affranchir des Exercices puériles parmi leſquels la Jeuneſſe paſſe & perd de belles Années qu'on pourroit lui faire employer utilement . . . il ſe mit à lire en particulier les Auteurs Claſſiques de l'une & de l'autre Langue, ſur-tout les Hiſtoires de Tite-Live & les Poëſies de Virgile.

[22] Dans tous les Ouvrages que Mr. Leibnitz a publiés lui-même, il ne s'eſt jamais déſigné que par les trois lettres initiales de ſon nom. Vie de Leibnitz p. 194.

[23] Tous les Journaux des Savans, particuliérement celui de Leipzig, en offrent des preuves. Son nom eſt à la

§. II.

LEIBNITZ.

Leibnitz avoit reçu de la Nature un génie vaſte & presque univerſel, il faiſoit ſuccéder à une démonſtration Mathématique la plus compliquée & la plus ſubtile [23] une Diſſertation Etymologique, dans laquelle par le moyen des mots uſités, il parvenoit à la connoiſſance des choſes, remontoit à leur origine, en tiroit des conſéquences [24].

De même qu'un Pantomime jouoit ſeul les différens perſonnages d'une Pièce Dramatique, Leibnitz repréſentoit pluſieurs Savans de la plus haute volée. Il paroiſſoit dans ſes Ouvrages profondément verſé dans la

tête des plus ſublimes Problêmes qui ayent été réſolus ſur la fin du Siècle paſſé. Il eſt mêlé dans tout ce que la Géometrié moderne a fait de plus relevé, de plus difficile, & de plus important. Vie de Leibnitz page 143 &c.

24 Les principales Pièces dans ce Genre ſont la ſuivantes: *Brevis Deſignatio meditationum de originibus Gentium ductis potiſſimum in Indicio Linguarum*, inſérée aux Miſcellanea Berolinenſia Berolini 1710, *de Origine Francorum Disquiſitio Hanoveræ* 1715. traduite par l'Autheur même & inſérée dans le Recueil de diverſes Pièces ſur la Philoſophie par Mr. des Maizeaux, imprimées en 1720.

la Théologie, dans le Droit, dans l'Hiſtoire, dans la Politique, dans la Philoſophie, dans les Mathématiques [25]. Semblable en quelque façon aux Anciens qui avoient l'adreſſe de mener juſqu'à huit Cheveaux de front, il mena de front toutes les Sciences [26]. Que de talens réunis dans Leibnitz! Qui les examineroit en détail, trouveroit un eſprit d'ordre, d'invention [27], une lecture vaſte [28], une Mémoire prodigieuſe [29], une application forte & continuée, une expérience fondée ſur des Voyages dans toutes les parties de l'Europe civiliſées par les Arts & les Sciences, un commerce de Lettres avec les Savans les plus diſtingués dans toutes les profeſſions, & avec les perſonnes qui brilloient par la délicateſſe des penſées, & par une érudition ornée.

Je

[25] Voyez la Vie de Leibnitz, page 131, &c.

[26] Mr. de Fontenelle ſe ſert de cette expreſſion dans l'Eloge de Leibnitz; ſi on la trouve un peu trop guindée, j'indique la ſource où je l'ai priſe.

[27] Tous ſes Ouvrages ſont remplis de beaucoup d'ordre, de ſubtilité, de préciſion. Vie de Leibnitz p. 136. Et pluſieurs Machines de ſon invention démontrent ſon goût & ſon habileté en Méchanique, p. 188. &c.

Je rapporterai, *Monſieur*, avec la même ſincérité les endroits foibles de Leibnitz ; il a les ſiens. Il étoit galant, tendre & paſſionné ; ce n'eſt pas là le caractére d'un Philoſophe. Il avoit des défauts qui lui ſont encore plus oppoſés : il étoit vain, préſomptueux, avare ; il formoit des projets chimériques, inventoit des Syſtèmes ſouvent faux, quelquefois dangereux.

Voilà, *Monſieur*, le revers de ce Philoſophe que je viens d'admirer ; il faut ſur ce qui regarde les grands Hommes, ſe munir d'une force d'eſprit qui aille au vrai, ſans s'effrayer des conſéquences. On ne doit point ſe laiſſer ſi fort éblouïr par l'éclat de leur mérite qu'on n'ait plus d'yeux pour voir leurs défauts. Il eſt vrai qu'il faut auſſi ſe mettre en garde contre un faux eſprit critique ; ne point convertir par une malicieuſe

28 Ce n'étoit point uniquement les bons Livres qu'il liſoit, il parcouroit auſſi ceux qui n'étoient que médiocres & presque inconnus. C'étoit ſon opinion qu'il n'exiſtoit point de ſi mauvais Ouvrage, où il n'y eût quelque profit à faire, p. 192.

29 Il l'avoit ſi heureuſe qu'il pouvoit encore dans ſa vieilleſſe réciter presque des Livres entiers de Virgile. Auſſi le feu Roi d'Angleterre George I. l'appelloit à Hanover ſon Dictionnaire vivant, p. 192.

ſe ſubtilité leurs vertus en vices ; & ne pas trouver difforme la régularité même.

Je ne ſai, *Monſieur*, quel eſt le motif qui peut avoir déterminé l'Auteur judicieux de la Vie de Leibnitz à ne faire aucune mention des amours de ce Philoſophe ; on en trouve des preuves dans le Recueil de Littérature imprimé à Amſterdam en 1730. pag. 154. Mr. *Leibnitz*, dit l'Auteur de ce Livre, *a eu un bâtard dans ſa jeuneſſe, dont il ſe ſervoit pour le ſervir : il avoit beaucoup de confiance en lui :* Mr. Kirch, qui l'a ſouvent vu, a obſervé qu'il lui reſſembloit; *il s'apelloit guillaume Diniger.* On ſe ſeroit familiariſe aiſément avec ce fait mêlé parmi les autres, s'il eût été placé dans la Vie de Leibnitz; aujourd'hui il eſt devenu entiérement anecdote.

Si

30 Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle.

31 L'on ſait que Mr. Leibnitz n'a point été marié. Il avoit penſé l'être à l'âge de cinquante ans: la perſonne qu'il vouloit épouſer demanda un délai pour faire ſes réfléxions ; pendant cet intervalle il en fit auſſi de nouvelles, & conclut avec d'habiles gens que le Mariage eſt bon ; mais que le Philoſophe & l'Homme de Lettres y doivent ſonger toute leur vie. Vie de Leibnitz, p. 191.

Si nous avions des Mémoires ſecrets & ſincères des intrigues amoureuſes de Leibnitz, nous ſaurions ce qui avoit ſi fort animé contre lui la femme du Doyen de la Faculté en Droit à Leipzig, qu'il ne put obtenir le degré de Docteur qu'il demandoit [30] ; & quelles étoient les réfléxions qui le détournérent d'un Mariage projetté & prêt à conclurre [31].

La tendreſſe de Leibnitz me paroît bien plus excuſable que ſa préſomption : la paſſion de paſſer dans l'eſprit des hommes pour un prodige de Science le dominoit entiérement; il étoit idolâtre de ſes travaux & de ſes découvertes. Le premier Ouvrage qu'il a donné au Public, qui eſt la *Nouvelle* [32] *Méthode d'enſeigner & d'apprendre la Juriſprudence*, finiſſoit par ce trait d'orgueil : *Il n'y a pas un paragraphe dans tout mon Livre*

[32] Le Titre de ſon Livre eſt *Nova Methodus diſcendæ docendæque Juriſprudentiæ, Francofurti*, 1667 in 12. Voici le paſſage : Nullus propè Paragraphus ſine nova vel inventione vel contemplatione abiit. Non gloriam ſed utilitatem quæſivi publicam, alioquin nomen præſcripſiſſem. Si quid me effeciſſe videro . . . , ſin minus ego me invidiæ notâ abſolvi, contemptoribus ſatis ſupplicii ignominia erit. Veniet fortaſſe aliud tempus dignius noſtro, quo debellatis odiis, verum triumphabit.

vre qui ne renferme quelque invention ou réflexion nouvelle. Je n'ai cherché dans cette entrepriſe que l'utilité du public, & non ma gloire particuliére ; autrement je m'en ſerois déclaré l'Auteur. Si l'on juge que j'ai eu quelque ſuccès : : . . : ſinon ; je crois avoir aſſez fait pour me mettre au-deſſus de l'envie : j'abandonne ceux qui me mépriſeront à leur ignorance : ce ſera un aſſez grand ſupplice pour eux ; il viendra peut-être un tems où l'on me rendra plus de juſtice, & où la vérité triomphera ſur la paſſion.

La préſomption de Leibnitz paroît encore davantage dans le Traité qu'il compoſa ſur la maniére de rajuſter le Corps de Droit, pour être adopté par toutes les Puiſſances Chrétiennes [33]. Quelle témérité de faire le Légiſlateur de toutes les Nations à 22 ans ! Un Projet de cette nature eſt au-deſſus de la prudence & de la ſcience la plus conſommée ; c'eſt changer la face de la Société Civile ; c'eſt rendre conformes les mœurs & les uſages de tous les Peuples, autant diſtingués

33 Ce Projet porté pour titre *Corporis Juris reconcinnandi Ratio ; Moguntiæ*, 1668. *in* 12.

34 Voyez Miſcellanea Leibnitiana, page 230, Lipſiæ 1718, in 8.

gués par la diverſité des Religions que par la différente expoſition des Climats.

Il y a dans les *Leibnitiana* un exemple des Eloges les plus outrés que Leibnitz ſe donnoit à lui-même. *Je me ſuis*, dit-il 34, *entiérement préparé ſur les matiéres qui ne dépendent que de la méditation : la plûpart de mes ſentimens ont été enfin arrêtés après une délibération de 20 ans . . . . je n'avois pas 15 ans que je me promenai des jours entiers pour prendre parti entre Ariſtote & Démocrite; ce n'eſt que depuis environ 12 ans que je me trouve ſatisfait, & que je ſuis arrivé à des démonſtrations ſur des Matiéres qui n'en paroiſſent pas capables. Cependant de la maniére que je m'y prends, ces démonſtrations peuvent être ſenſibles comme celles des nombres, quoique le ſujet paſſe l'imagination.* Le premier des Poëtes Anglois (Pope) s'exprime d'une maniére toute oppoſée, mais ſincère, au ſujet des bornes de notre ſcience 35.

Après

35 Pope, dans ſon Poëme, Eſſai ſur la Critique, traduit de l'Anglois par Mr. l'Abbé Renel.

Après de longs travaux on eſt ſurpris de voir
Que plus on ſait, & plus il en reſte à ſavoir.
Sans craindre les hauteurs & plein de confiance,
Vers les Alpes ainſi le Voyageur s'avance:
Les lieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas;
Mais quel lointain affreux! des neiges, des frimats,
Des Rochers eſcarpés, ſes yeux confus ſe troublent,
Et les Monts entaſſés ſur les Monts, ſe redoublent.

Un Auteur auſſi vain que Leibnitz pardonne rarement à celui qui le critique, c'eſt l'attaquer par l'endroit le plus ſenſible; de là vient la haine de Leibnitz contre Joachim Becher, fameux Chimiſte & Médecin, qui dans ſon Livre de la Sageſſe folle, avoit inſéré quelques traits moqueurs & ironiques contre ſes Ouvrages [36]. Tous les éloges qu'on avoit prodigués à Leibnitz ne purent diminuer l'amertume des railleries de Becher; il en fut ſenſiblement piqué.

En vain les Muſes favorables
Nous placeroient aux premiers rangs,
Toujours de gloire inſatiables
Nous reſſemblons aux Conquérans.
Qu'un ſeul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne

Leur

36 Voyez Vie de Leibnitz, pag. 190.

37 La Motte, Ode ſur la réputation.

38 Il laiſſoit aller le détail de ſa Maiſon comme il plaiſoit à ſes domeſtiques, & il dépenſoit beaucoup par

Leur cache ce qu'ils ont conquis;
Ainſi, le refus d'un ſuffrage
Seul nous occupe davantage
Que mille ſuffrages acquis 37.

La vanité de Leibnitz ne peut être juſtifiée: il n'en eſt pas de même de l'avarice qu'on lui reproche; c'eſt aux perſonnes qui le voyoient en particulier d'en décider. L'envie qui groſſit & altére les objets pourroit bien avoir arraché l'accuſation de ce défaut à tant des Savans réduits dans une triſte ſituation. Leibnitz ne donnoit point dans les grands airs & jouïſſoit cependant de gros revenus; ce qui le mettoit en état non-ſeulement de ſubvenir aux dépenſes de ſes voyages & à celles que lui cauſoit la *conſtruction des Machines* qu'il inventoit. Malgré cela il a laiſſé après ſa mort un plus gros Capital que celui qu'il avoit trouvé; cette derniére circonſtance eſt contre Leibnitz. En voici une pour lui. Il eſt bien rare qu'un avare ſoit négligent dans ſon Domeſtique: il l'étoit extrêmement; tous ceux qui l'ont connu particuliérement en conviennent 38.

On

ſa négligence, *Eloge de Leibnitz, par Mr. de Fontenelle*, p. 57. On compte que Mr. Leibnitz a laiſſé une ſoixantaine de mille Ecus. Outre cela on trouva dans ſa chambre une groſſe ſomme d'argent, qu'il avoit caché, c'étoient

On peut ranger les projets de Leibnitz dans deux différentes Claſſes, celle des chimériques & impraticables, celle des utiles, poſſibles & agréables. A la premiére appartiennent les projets de concilier [39] Platon & Ariſtote, Ariſtote & Deſcartes: l'Arithmétique [40] Binaire; le Langue univerſelle. Nombre de Savans ont fait des efforts pour rendre conformes les ſentimens de ces Philoſophes, & ont échoué; le Philoſophe qui ſoutenoit ſi gravement & ſi ſolidement que le blanc eſt noir, y auroit peut-être réuſſi. D'ailleurs, les Syſtèmes de ces Philoſophes anciens pour être le même ſeroit il plus vray? L'Arithmétique Binaire offre d'abord l'agrément d'une grande ſimplicité; mais les nombres ſe multiplient beaucoup dans un

deux ou trois années de ſon revenu. La découverte de ce dernier Treſor fut funeſte à la femme de ſon unique héritier Mr. Lœflerus, fils de ſa Sœur utérine, & Curé d un Village près de Leipzick. Cette femme fut ſi ſaiſie de plaiſir à la vûe de cet argent qui lui tomboit en partage, qu'elle en mourut ſubitement. *Voyez Vie de Leibnitz*, p. 200.

39 Leibnitz lut les anciens Philoſophes Grecs, & ſes réfléxions l'amenérent à ne pas regarder comme chimérique la réconciliation de Platon & d'Ariſtote. Il lui arrivoit ſouvent de paſſer des journées entiéres dans un

un calcul très-borné ; on revient au plutôt à la maniére de progreſſion d'un à dix.

Que d'eſprit & d'application à pure perte dans l'invention d'une Langue univerſelle, rationelle, formée par des Caractères trè-ſimples, précis, qui au lieu de noms exprimaſſent les idées ! Les difficultés inſurmontables de ce projet ſont déduites au long dans la Vie de Leibnitz. Les Lettrez de la Chine ſe ſervent d'une Langue qui a du rapport avec celle-ci, leurs Caractères offrent des images entières ; mais leur nombre eſt prodigieux, & bien des années ſe conſument, avant qu'on y ſoit médiocrement verſé.

Venons, *Monſieur*, aux projets de la ſeconde Claſſe. Les Mathématiciens s'intéreſſent

petit Bois agréable, qui eſt proche de Leipzick, à méditer ſur ce ſujet. *Là-même*, pages 13, 43, 47.

4° Il n'y employe que deux Caractères, 1. & 0. Le zero a la puiſſance de multiplier tout par deux. Ainſi. 1. ſelon lui fait un, 10 deux, 11 trois, 100 quatre, 101 cinq, 110 ſix, 111 ſept, 1000 huit, 1001 neuf, 1010 dix, & ainſi du reſte. Leibnitz la communiqua en 1702. à l'Académie Royale, & Mr. Dangicourt a inſéré une pièce curieuſe ſur la même Arithmétique Binaire dans les Mêlanges de Berlin. Voyez Vie de Leibnitz, p. 83. & ſuiv.

reſſent à celui de la ſcience de l'infini, dans laquelle ce ſublime Géometre prétendoit unir le Calcul différentiel avec le Calcul intégral. Les Littérateurs dévoroient d'avance ſon Hiſtoire de Brunswick, [41] il la faiſoit précéder par une ample Diſſertation ſur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Hiſtoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les Monumens naturels, qui en étoient reſtés, des Coquillages pétrifiés dans les terres, des Pierres où ſe trouvent des empreintes de Poiſſons, ou de Plantes, & même de Poiſſons & de Plantes qui ne ſont pas du Pays, Médailles inconteſtables du Déluge. De-là il paſſoit aux plus anciens Habitans dont on ait mémoire, aux différens Peuples qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres dans ces Pays, & traitoit de leurs Langues & du mêlange de ces Langues, &c. Il répandoit une lumiére toute nouvelle ſur le moyen âge, il transportoit la Barbarie du 10 Siècle au 13 & 14. Ce Treſor précieux de Littérature s'eſt perdu par la mort de celui qui l'avoit découvert, & qui s'étoit propoſé de le groſſir.

Leib-

[41] Elle devoit former pluſieurs Volumes in folio, ornés de figures en Taille-douce, d'anciens Monumens, de

Leibnitz n'avoit pas moins de goût pour les Syſtèmes que pour les projets, c'eſt ce goût qui a jetté une eſpèce d'obſcurité & de ſéchereſſe ſur ſon ſtile. Plus je réfléchis ſur l'Eſprit de Syſtème, plus je le trouve rempli d'orgueil & de témérité. C'eſt vouloir arranger la Nature ſelon ſes propres principes, c'eſt ſe donner pour la connoître à fond, c'eſt déterminer les liens de toutes ſes parties, & comment elles agiſſent. Les Syſtèmes ne pouvant ſe fonder que ſur de foibles conjectures, & des apparences qui ſe diverſifient, il faut néceſſairement qu'ils s'écroulent. Delà vient la ſucceſſion des différens Syſtèmes; les hommes las de conſpirer avec l'orgueil d'un Savant, qui les trompant par un faux éclat, leur a impoſé le joug de ſon autorité, commencent à examiner, & forment bien-tôt des doutes. Quelque Génie hardi & pénétrant découvre le faux du Syſtème reçu, le met dans tout ſon jour, & ſe donne lui-même pour un meilleur Guide: la foule court à lui jusqu'à ce qu'il ait le ſort de ſon prédéceſſeur; les égaremens varient & ne finiſſent pas.

Leib-

Médailles, &c. Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle page 17, & ſuiv.

Leibnitz s'éloignant des grands Maîtres qui l'ont formé [42], tenta de donner un nouveau Syſtème Méthaphyſique : il prétendit. „qu'il réſulte de la ſuprême perfe„ction de Dieu, qu'en produiſant l'Univers, „il a choiſi le meilleur plan poſſible [43], où il „y ait le plus de variété avec le plus grand „ordre ; l'eſpace, le lieu, le tems, les mieux „ménagés ; le plus d'effets produits par les „loix les plus ſimples ; le plus de puiſſance, le „plus de connoiſſance, le plus de bonheur & „de bonté dans les Créatures, que l'Univers „en pouvoit admettre ; car tous les Etres pos„ſibles prétendant à l'exiſtence dans l'Enten„dement de Dieu, à proportion de leurs „perfections, le réſultat de toutes ces pro„ductions doit être le Monde actuel, & le „plus parfait qu'il ſoit poſſible.

„Ce Monde corporel eſt une Machine „ou une Montre, qui va toujours ſans que „Dieu la corrige, parce qu'il a tout prévu „& remédié à tout par avance. Il y con„ſerve la même quantité de la Force tota„le & abſolue, de la Force reſpective, directive ;

42 Ariſtote, Platon, Deſcartes, &c.

43 Voyez Vie de Leibnitz, p. 137. & ſuiv. Voyez auſſi la Théodicée en divers endroits.

44 Voyez Théodicée en divers endroits & le Syſtême

„rective ; les loix de la convenance ſont „mêlées avec les loix Géométriques. Rien „n'exiſte, ni n'arrive, ſans une raiſon ſuffi„ſante : les changemens ne ſe font point „brusquement ou par ſauts ; mais par de„grés & par nuances comme dans la ſuite „des nombres 44. Voilà les Principes gé„néraux ; voici les particuliers.

„La Subſtance eſt un Etre capable „d'action, & eſt active, l'ame ſur-tout.

„Toute la nature eſt pleine de vie, ou de „Subſtances ſimples ſans parties.

„Un Corps eſt un aſſemblage de Sub„ſtances ſimples, ou de Monades.

„Les Monades indépendantes de toute „autre choſe créée, & qui peuvent dire „*Moi*, reçoivent des lieux où elles ſont, des „impreſſions de tout l'Univers ; mais con„fuſes à cauſe de leur multitude.

„Chaque Monade eſt un Miroir vivant, „doué d'une action interne, repréſentative „de l'Univers ſuivant ſon point de vûe ; „c'eſt en cela que conſiſte la perception.

„Une

nouveau de la Nature & de la communication des Subſtances, auſſi-bien que de l'Union qu'il y a entre l'Ame & le Corps inſéré au Journal des Savans des XXVII Juin & XXVII Juillet 1695.

„Une Monade eſt d'autant plus parfaite „qu'elle a des perceptions plus diſtinctes; „la Monade des Animaux qui a une per„ception provenante de la Mémoire des „faits eſt au-deſſus de la Monade ſimple. „La Monade raiſonnable ou celle des hom„mes, dont la perception vient de la con„noiſſance des cauſes, eſt ſupérieure à „celle des Animaux, & n'eſt pas ſeulement „un Miroir de l'Univers, des Créatures; „mais encore une image de la Divinité, en„trant en vertu de la raiſon & des vérités „éternelles, dans une eſpèce de ſociété avec „Dieu, & devenant membre de la Cité de „Dieu, c'eſt-à-dire du plus parfait Etat „formé & gouverné par le plus grand & le „meilleur des Monarques; Etat où il ſe „trouve autant de bonheur & de vertu qu'il „eſt poſſible.

„Dieu eſt la grande & la plus excellen„te Monade; qui ſe repréſente de la ma„niére la plus diſtincte, & tout à la fois, „tous les Etres poſſibles.

„Dieu a créé l'Ame d'abord de telle fa„çon qu'elle doit ſe produire & ſe repré„ſenter par ordre ce qui ſe paſſe dans le „Corps, & le Corps auſſi de telle façon, „qu'il doit faire de ſoi-même, ce que „l'Ame ordonne; de ſorte que les loix qui „tiennent

„tiennent les penſées de l'Ame dans l'ordre „des cauſes finales du bien & du mal, qui „inclinent la volonté ſans la néceſſiter, ſe„lon l'évolution des perceptions qui lui ſont „affectées, & qui naiſſent naturellement les „unes des autres, doivent produire des „images qui ſe rencontrent & s'accordent „avec les impreſſions des Corps ſur nos or„ganes, & que les loix du mouvement dans „les Corps, qui s'entreſuivent dans l'ordre „des cauſes efficientes, ſe rencontrent auſſi, „& s'accordent tellement avec les penſées „de l'Ame, que le Corps eſt porté à agir „dans le tems que l'Ame le veut.

„L'Ame n'a pas beſoin de recevoir au„cune influence phyſique du Corps, & le „Corps auſſi s'accommode aux volontés de „l'Ame par ſes propres loix, & ne lui obéït „qu'autant que ſes loix l'exigent.

„Les Monades ne ſauroient être formées, „ni défaites, elles durent autant que l'Uni„vers qui ſera changé, mais non pas „détruit.

„La génération apparente de tout Ani„mal ou de toute Subſtance organiſée n'eſt „qu'un dévelopement ; la mort qui eſt une „deſtruction des parties groſſiéres de l'Ani„mal le réduit à une petiteſſe qui échape „à nos

„à nos Sens, pareille à celle où elle étoit „avant que de naître.

„L'Animal ayant toujours été vivant & „organiſé, le demeure toujours.“

Comme Leibnitz n'avoit communiqué ſon Syſtème au Public que par pièces en différentes Brochures & dans ſa Théodicée, il étoit peu connu & moins entendu; mais le célébre M. Wolf ramaſſant toutes ſes idées, les appuyant de nouvelles obſervations, rédigeant le tout dans un ordre Géométrique, a rendu [45] le Syſtème du choix du meilleur Monde, ou de l'Harmonie préétablie, auſſi complet que ceux qui ont eu le plus de vogue.

Si vous demandez à un Partiſan de Leibnitz ce qu'il penſe de ſon Syſtème, il vous dira qu'il offre un enchaînement des vérités les plus importantes: qu'il donne non-ſeulement des preuves invincibles de l'exiſtence de Dieu, mais auſſi les idées les plus nobles de ſon eſſence, de ſes perfections, de ſes attributs & de ſa providence: qu'il lie étroitement tout le bonheur poſſible des Créa-

45 Mr. Wolf, ci devant Profeſſeur à Halle, & préſentement à Marbourg, a enrichi le Public de pluſieurs beaux Ouvrages, qui établiſſent & défendent ce Syſtême, & dont les principaux ſont ſes *Cogitationes de Deo, Anima* &

Créatures avec la ſuprême félicité du Créateur ; & qu'il évite également la néceſſité & la liberté totale. Un Adverſaire au contraire dira, que la nouveauté & la méthode d'établir ce Syſtème lui a gagné cette multitude de Sectateurs : qu'il eſt rempli d'erreurs, hériſſé de difficultés inſurmontables, qu'il a beaucoup de rapport au Spinoſisme, & conſpire avec lui à ruïner de fond en comble toute ſorte de liberté.

Leibnitz, *dira-t-il*, en ſuppoſant 1. Que tout l'Univers eſt rempli de Monades, Subſtances repréſentatives, penſantes, qui ſont comme les premiers Eléments : 2. Que tout ce qui eſt n'eſt qu'un aſſemblage de Monades : 3. Que les ſimples Monades, celles des Animaux, des hommes, celle de Dieu, ne ſont pas ſeulement de même nature, mais ne différent entr'elles que dans le degré du plus ou du moins de confuſion dans les perceptions; par cette ſuppoſition, *dira-t-il*, Leibnitz multiplie des chiméres, donne un Syſtème de pur *Idéalisme*, & devient Spinoſiſte. Spinoſa n'admet qu'une ſeule

Mundo, in 4. 1720. *Théologia Naturalis*, in 4. 1736. Si je laiſſe paſſer le nom de Mr. Wolf ſans éloge, c'eſt qu'il l'emporte avec lui.

ſeule Subſtance, qui a deux attributs la penſée & l'étendue: tout Etre particulier, toute penſée, toute figure eſt une modification de cette unique Subſtance: ſelon Leibnitz, Dieu, l'Ame, le Corps, tout ce qui exiſte eſt Monade, Subſtance ſimple, repréſentative; c'eſt ainſi que tout l'Univers n'eſt qu'une repréſentation réciproque.

Il s'eſt agité à l'occaſion de ce Syſtème de Leibnitz une queſtion d'autant plus extraordinaire, que ce Syſtème a pour ſincères Défenſeurs des perſonnes fort diſtinguées par leur eſprit, par leur pénétration, par leurs connoiſſances, & par leur ſubtilité dans les Mathématiques. On demande ſi l'Auteur même du Syſtème ne l'a pas regardé comme un pur jeu d'eſprit, & s'il ne l'a pas donné au Public dans le même deſſein, qu'on jette en pleine Mer un tonneau pour amuſer la Baleine? Mr. Pfaff, Chancelier à Tubingue, a mis à la fin de ſon Traité des Inſtitutions au Droit Eccléſiaſtique quelques Lettres que Leibnitz lui avoit écrites, dans leſquelles il déclare qu'il ne regarde que comme

46 Mr. le Clerc, dans la Bibliothéque Ancienne & Moderne, Tom. XV. Part. 1.

47 *De tant de paſſages que je pourrois citer, je ne mets que le dernier paragraphe du Diſcours préliminaire, digne*

comme un jeu d'eſprit le Syſtème qu'il a établi dans la Théodicée par rapport à l'origine du mal ; comment concilier ces Lettres avec la Préface de la Théodicée, dans laquelle tout reſpire la candeur? „*On eſpére* „dit Mr. Leibnitz, *réuſſir d'autant plus, que* „*c'eſt la cauſe de Dieu qu'on plaide; & qu'une* „*des maximes que nous ſoutenons ici porte,* „*que l'aſſiſtance de Dieu ne manquera pas à* „*ceux qui ne manquent pas de bonne volonté.*“ Cette maniére de s'exprimer marque un zèle, qui va même à l'enthouſiasme : cela diminue le crédit & la croyance qu'on pourroit accorder aux Lettres adreſſées à Mr. Pfaff ; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'il eſt le ſeul des amis de Leibnitz qui ait révoqué en doute ſa ſincérité à ce ſujet. Mr. le Clerc paroît bien pancher de ce côté [46] ; mais il ſe diſpenſe d'alléguer aucune raiſon pour autoriſer ſon ſentiment. Il y a de l'apparence que le dépit de voir Mr. Leibnitz agir dans ſa diſpute contre Mr. Bayle avec tant de politeſſe & d'équité [47], l'a porté à ſuppoſer ſans preuve, que Mr. Leib-

d'être gravé ſur l'Airain. Cependant St. Auguſtin, auſſi-bien que Mr. Bayle, ne deſeſpére pas qu'on puiſſe trouver ici-bas le dénouement qu'on ſouhaîte ; mais ce Pere le croit réſervé à quelque ſaint homme éclairé par une

Leibnitz étoit véritablement dans les ſentimens de Mr. Bayle, quoiqu'il ait voulu paroître l'attaquer dans ſa Théodicée.

Vous me demanderez peut-être, *Monſieur*, quel eſt mon ſentiment ſur le Syſtème de Leibnitz ; je vous avouerai naturellement que je le trouve ſujet à mille difficultés inſurmontables, qui regardent également les principes ſur lesquels il eſt fondé & les circonſtances qui en découlent. Examinons d'abord, *Monſieur*, les Objections qu'on peut former en général contre l'Hypothèſe de l'Harmonie préétablie : nous entrerons enſuite dans un détail des principales opinions particuliéres qu'il renferme.

La baſe du Syſtème de Leibnitz, c'eſt 1. que de tous les Mondes poſſibles le meilleur eſt celui que Dieu s'eſt librement déterminé de produire. 2. Que la raiſon n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, ſoit qu'on les con-

grace toute particuliére. Luther réſerve la connoiſſance du Myſtère de l'Election à l'Académie céleſte. Il eſt à eſpérer que Mr. Bayle le trouve maintenant, environné de ces lumiéres, qui nous manquent ici-bas, puiſqu'il y a lieu de ſuppoſer qu'il n'a point manqué de bonne volonté.

connoiſſe par la lumiére naturelle, ou d'une maniére extraordinaire.

Il me ſemble d'abord, *Monſieur*, que ce Syſtème eſt une chimére qui n'a aucun fondement réel, & que la ſuppoſition des différens Mondes poſſibles eſt abſurde & fauſſe, en ce que pour qu'une choſe ſoit poſſible & faiſable, on ne doit pas ſeulement la regarder en elle-même; mais il faut la conſidérer par rapport à ſon Auteur. Car s'il manque de pouvoir ou de puiſſance pour la produire, ſi ſon eſſence, ſi quelques-unes de ſes qualités ſont contraires à cette production, cette choſe ne peut plus être faite, & ne ſauroit avoir lieu. Mr. Leibnitz convient que Dieu agiroit contre ſa nature, contre ſa ſageſſe, contre ſa prudence, qu'il ſeroit enfin contraire à lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur des Mondes poſſibles; il faut donc qu'il avoue que les autres, c'eſt-à-dire, que les moins

Candidus inſueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & ſydera Daphnis.
Virgil. Eclog.

. . . . Illic poſtquam ſe lumine vero
Implevit, Stellasque vagas mirarus, & Aſtra
Fixa polis, vidit quanta ſub nocte jaceret
Noſtra dies . . . . . *Lucan.*

moins bons n'étoient pas poſſibles, Dieu faiſant toujours néceſſairement ce qu'il y a de meilleur. A quoi ſert donc la ſuppoſition des autres Mondes poſſibles? A rien, puiſqu'elle eſt fauſſe, impoſſible & chimérique.

Si Leibnitz a voulu dire ſimplement que le Monde ayant été créé par Dieu, qui agit néceſſairement d'une maniére parfaite, le Monde doit par conſéquent n'avoir aucun défaut, & être dans toute la perfection qu'il demande & qu'il exige ſelon ſon eſſence: on lui accordera cela, parce que la Foi nous oblige à le croire: mais dès qu'il voudra démontrer ces vérités philoſophiquement, il ſe trouvera accablé de mille difficultés inſurmontables, & celles qu'on lui oppoſera ſur l'origine du Mal ne ſeront pas moins embarraſſantes.

La bonté d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon, infiniment miſéricordieux, ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit concevoir une bonté plus grande que la ſienne, & avoir l'idée d'une miſéricorde plus étendue; il faut donc que les bienfaits & les preſens que Dieu accorde aux hommes ne puiſſent jamais leur nuire. Il n'y a qu'un Etre malfaiſant qui ſoit capable d'accorder des dons à ſes ennemis parce qu'il ſait qu'ils leur devien-

deviendront pernicieux dans la ſuite. Or ſi nous ne raiſonnons que par le ſecours de la Philoſophie, & que nous ne nous ſoumettions pas à la Révélation, nous verrons l'Homme accablé de maux, presque un inſtant après ſa création. Si Dieu a créé le Monde ſans défaut: „*s'il a choiſi le meilleur „Monde parmi les poſſibles*“, pour me ſervir des expreſſions de Leibnitz; d'où vient donc le malheur des Créatures? Il a tout prévu, il a tout réglé: rien ne ſe fait ſans ſa permiſſion & ſans ſa volonté; & cependant le Mal domine dans le Monde. Mais, dira-t-on, l'Homme ſeul en eſt la cauſe, Dieu depuis le péché d'Adam donne des graces à tous les hommes; tant pis pour ceux qui n'en profitent point.

Je pourrois d'abord demander, d'où vient eſt-ce qu'Adam pécha, & pourquoi Dieu ſouverainement bon & miſéricordieux, ayant prévu ſa chûte, ne l'empêcha pas? mais je laiſſe cette queſtion épineuſe ſi ſouvent débattue & ſi peu éclaircie; & je dis, en parlant des graces accordées à des gens qui aſſûrement n'en feront aucun uſage, & que Dieu connoît ne devoir leur être d'aucune utilité, qu'il paroît qu'il étoit plus convenable à la nature d'un Etre ſouverainement bon, d'empêcher abſolument le mal, pou-

vant le faire, que d'établir un remede très-incertain & ſouvent inutile pour le détruire. Mr. Bayle dans les Objections qu'il fit à Mr. Leibnitz appuya fortement ſur celle-là: „Un véritable bienfaiteur donne promptement, & n'attend pas à donner que ceux „qu'il aime ayent ſouffert de longues miſéres par la privation de ce qu'il pouvoit „leur communiquer d'abord & ſans ſe faire „aucune incommodité, à moins peut-être „que la limitation de ſes forces ne lui permette pas de faire du bien ſans faire ſentir „de la douleur ou quelque autre incommodité. La plus grande & la plus ſolide gloire que celui qui eſt le Maître des autres „puiſſe acquérir, c'eſt de maintenir parmi „eux l'ordre, la paix, la vertu & le contentement d'eſprit: la gloire qu'il tireroit de „leur malheur ne ſauroit être qu'une fauſſe „gloire: le plus grand amour que ce Maître-là puiſſe témoigner pour la Vertu eſt „de faire, s'il le peut, qu'elle ſoit toujours „pratiquée ſans aucun mêlange de vices; „permettre au vice de lever la tête, ſauf à le „punir, après l'avoir long-tems toléré, ce „n'eſt pas avoir pour la Vertu la plus grande affection que l'on puiſſe concevoir. De „même la plus grande haine que l'on puiſſe „témoigner pour le Vice, c'eſt de l'empê-

„cher;

„cher; &, s'il le faut, de l'écraſer dès ſa naiſ-
„ſance. . . . La permiſſion d'un mal n'eſt
„excuſable, que lorsqu'on n'y ſauroit remè-
„dier, ſans introduire un plus grand mal. . . .
„On eſt autant la cauſe d'un événement, lors-
„qu'on le procure par des voyes Morales,
„que lorsqu'on le procure par des voyes
„Phyſiques. . . C'eſt toute la même cho-
„ſe d'employer une cauſe néceſſaire, ou
„d'employer une cauſe libre, quand on choi-
„ſit les momens où on la connoît déter-
„minée".

Après avoir examiné les principales Objections qu'on peut faire contre les Principes généraux de l'Hypothèſe de *l'Harmonie* préétablie & *du choix du meilleur Monde parmi les poſſibles*, parcourons briévement, *Monſieur*, & autant que nous le peuvent permettre les bornes étroites que nous avons preſcrites à ces Lettres, les difficultés qui ſe rencontrent dans les principales opinions qu'il renferme.

Qu'eſt-ce qu'une *Monade* que Leibnitz dépeint comme un Miroir actif? Dans quel lieu eſt-elle placée, pour ſe repréſenter le plus commodément le Corps qui lui eſt aſſigné, & par ce Corps tout l'Univers? D'ailleurs, comment eſt-il poſſible que les Corps qui ne ſont qu'un aſſemblage de Monades,

c'eſt-à-dire de Subſtances ſimples & ſans parties, ainſi que ſans figure, puiſſent cauſer une image dans un autre Monade, lui faire recevoir une figure, quoique la ſimplicité de cette Subſtance la rende incapable de figure en elle-même?

Allons plus avant, *Monſieur*, & nous trouverons à chaque pas de nouvelles difficultés. Comment le Corps fait-il les volontés, quelquefois oppoſées d'un inſtant à l'autre, de la Monade penſante; volontés qui introduiſent & déterminent ſouvent des actions contraires & nuiſibles au bien du Corps? S'il étoit vrai, comme le prétend Leibnitz, que Dieu eût créé l'Ame de telle maniére, que par le moyen de l'Harmonie préétablie elle n'eût pas beſoin de recevoir aucune influence Phyſique du Corps, & que le Corps s'accommodât de même aux volontés de l'Ame par ces loix préétablies: ſi les perceptions internes de l'Ame lui arrivoient par ſa propre conſtitution originale, c'eſt-à-dire repréſentatives, capables d'exprimer les Etres hors d'elle par rapport à ſes organes, qui lui a été donnée dès ſa création & qui fait ſon caractère individuel: il faudroit regarder les hommes comme des doubles Pendules, ou comme des Marionnettes corporelles & ſpirituelles; car le premier mouvement de la Monade corpo-

corporelle entraîne le ſecond néceſſairement, & la premiére penſée de la Monade ſpirituelle fait ſuccéder indiſpenſablement la ſeconde.

„Il faut ſelon ce Syſtème, *dit un fameux* „*Critique* [48], ſoutenir que le Corps de Ju„les-Céſar exerça de telle ſorte ſa vertu mo„trice, que depuis ſa naiſſance jusqu'à ſa „mort il ſuivit un progrès continuel de „changemens, qui répondoit dans la derniére exactitude aux changemens perpétuels „d'une certaine Ame qu'il ne connoiſſoit pas, „& qui ne faiſoit aucune impreſſion ſur lui. „Il faut dire que la règle, ſelon laquelle cette faculté du Corps de Céſar devoit pro„duire ſes actes, étoit telle, qu'il ſeroit allé „au Sénat un tel jour, à une telle heure, „qu'il y auroit prononcé telles & telles paro„les, &c. quand même il auroit plu à Dieu „d'anéantir l'Ame de Céſar le lendemain „qu'elle fut créée. Il faut dire que cette ver„tu motrice ſe changeoit, & ſe modifioit „ponctuellement ſelon la volubilité des pen„ſées de cet eſprit ambitieux, & qu'elle ſe „donnoit préciſément un tel état plutôt que „tout autre; parce que l'Ame de Céſar paſ„ſoit

[48] *Bayle*, Diction. Hiſt. & Critiq. Tom. IV. Art. Rorarius.

„ſoit d'une telle penſée à une telle autre. „Une force aveugle ſe peut-elle modifier ſi „à propos en conſéquence d'une impreſſion „communiquée trente ou quarante ans aupa„ravant, & qui n'a jamais été renouvellée de„puis, & qui eſt abandonnée à elle-même, „ſans qu'elle ait jamais connoiſſance de ſa le„çon ? Cela n'eſt-il pas beaucoup plus in„compréhenſible que la navigation dont j'ai „parlé dans le Paragraphe précédent ?

„Ce qui augmente la difficulté, eſt qu'une „Machine humaine contient un nombre, „presque infini d'organes, & qu'elle eſt con„tinuellement expoſée au choc des Corps „qui l'environnent, & qui par une diverſité „innombrable d'ébranlemens excitent en elle „mille ſortes de modifications. Le moyen „de comprendre qu'il n'arrive jamais du dé„rangement dans cette harmonie préétablie, „& qu'elle aille toujours ſon train pendant la „plus longue vie des hommes, non-obſtant „les variétés infinies de l'action réciproque „de tant d'organes les uns ſur les autres, en„vironnés de toutes parts d'une infinité de „corpuſcules, tantôt froids, tantôt chauds, „tantôt ſecs, tantôt humides, toujours actifs, „toujours piquotans les nerfs, ou de cette „maniere-ci, ou de celle-là ? Je veux que „la multiplicité des organes & la multiplicité

„des

„des agens externes ſoient un inſtrument né-
„ceſſaire de la variété presque infinie des
„changemens du Corps humain : mais cette
„variété pourra-t-elle avoir la juſteſſe dont
„on a beſoin ici? Ne troublera-t-elle ja-
„mais la correſpondance de ces changemens
„& de ceux de l'Ame? C'eſt ce qui paroît
„du tout impoſſible.

„On a beau faire Bouclier de la puiſſance
„de Dieu, pour ſoutenir que les Bêtes ne
„ſont que des Automates; on a beau repré-
„ſenter que Dieu a pu faire des Machines ſi
„artiſtement travaillées, que la voix d'un
„homme, la lumiére réfléchie d'un objet, &c.
„les frapent préciſément où il faut, afin
„qu'elles ſe remuent de telle ou de telle ma-
„niére : tout le monde, horsmis une partie
„des Cartéſiens, rejette cette ſuppoſition ; &
„il n'y a point de Cartéſien qui la voulût
„recevoir, ſi on la vouloit étendre jusqu'à
„l'Homme; c'eſt-à-dire, ſi l'on vouloit ſou-
„tenir que Dieu a pu faire des Corps qui fe-
„roient machinalement tout ce que nous
„voyons faire aux autres hommes. En niant
„cela on ne prétend pas donner des bornes
„à la puiſſance & à la ſcience de Dieu ; on
„veut ſeulement ſignifier que la nature des
„choſes ne ſouffre point que les facultés
„communiquées à la Créature n'ayant pas

„néceſſairement certaines limitations, il faut „de toute néceſſité que l'action des Créatures „ſoit proportionnée à leur état eſſentiel, & „qu'elle s'exécute ſelon le caractère qui con„vient à chaque machine; car, ſelon l'Axio„me des Philoſophes, tout ce qui eſt reçu ſe „proportionne à la capacité du ſujet. On „peut donc rejetter comme impoſſible l'Hy„pothèſe de Mr. Leibnitz, puisqu'elle enfer„me de plus grandes difficultés que celle des „Automates: elle met une harmonie conti„nuelle entre deux Subſtances qui n'agiſſent „point l'une ſur l'autre; mais ſi les Valets „étoient des Machines, & qu'ils fiſſent pon„ctuellement ceci ou cela toutes les fois que „leur Maître l'ordonneroit, ce ne ſeroit pas „ſans qu'il y eût une action réelle du Maître „ſur eux; il prononceroit des paroles, il fe„roit des ſignes, qui ébranleroient réellement „les organes des Valets".

Je n'examinerai point ici les difficultés qu'on peut former ſur les animalcules ou formes primitives & permanentes: la formation de l'Univers eſt un miracle; l'Eſprit de l'homme, fait pour admirer encore plus que

49 Voyez la belle Diſſertation de Meſſieurs les Freres Gesner, imprimée à Gœttingen en 1737.

que pour ſavoir, voudroit vainement connoître certains Secrets de la Nature. Je vous ferai ſeulement remarquer que l'Hypothèſe de la Subſtance organiſée & de l'Animal toujours vivant, bien loin d'avoir les graces de la nouveauté, eſt fort ancienne: elle a pour Auteur Héraclite, & Hippocrate [49] nous l'a conſervée dans ſon Livre de la Diéte. En voilà aſſez, *Monſieur*, ſur le Syſtème de l'Harmonie préétablie; revenons à ſon Auteur.

Je ne déciderai point qui des deux plus grands Mathématiciens de ce Siècle (*Leibnitz & Newton*) eſt l'Inventeur du Calcul différentiel: la Société Royale de Londres a prononcé en faveur de Newton: l'Allemagne n'eut qu'une voix pour Leibnitz; l'Europe ſavante partagée encore au ſujet de ce différend ſe réunit en ceci, qu'un trait de vanité enveloppé dans une équivoque, & que les Anglois ont démêlé, a donné occaſion à ce Plaidoyer ſi célébre & unique dans ce genre. Voyez, *Monſieur*, au bas de la page un paſſage [50] qui ſe trouve aux Actes de Leipſick du mois de Janvier 1705.

Leib-

[50] Cujus calculi (ſcilicet defferentialis) Elementa ab inventore D. Godefrid. Guillelmo Leibnitio in his Actis

Leibnitz fut accuſé d'irreligion ; il étoit juſte qu'il participât de toutes les façons au ſort des grands Hommes, qu'on a fait paſſer de tout tems, ou pour Magiciens, ou pour Athées. Les accuſations d'irreligion par rapport à Leibnitz ſe réduiſent à celle-ci, qu'il alloit rarement aux Aſſemblées religieuſes. Tout homme qui a du diſcernement ſent la foibleſſe de cette preuve. Partiſan ſage & ſenſé de la Tolérance, lié avec les Savans des trois Religions qui dominent dans l'Empire, il ne pouvoit que déplaire aux Théologiens de ſa Confeſſion, qui pour la plûpart ne ſont nullement tolérans. Le reproche qu'on lui fait eſt ſi mal fondé, que ce Philoſophe a réſiſté, en homme perſuadé de la croyance qu'il profeſſoit, aux vives ſollicitations dont on l'importunoit, & aux offres avantageuſes qu'on lui a faites, s'il vouloit devenir Catholique. Il eſt vrai qu'il n'avoit aucune haine pour la Cour de Rome & même pour les *Béatilles* ſpirituelles. On dit qu'un jour dans une de ſes cour-

ſunt tradita, variique uſus tum ab ipſo tum a D. Fratribus Bernoulliis, tum & D. Marchione Hoſpitalio ſunt oſtenſi. Pro Differentiis igitur Leibnitianis Dominus Neuwtonus adhibet, ſemperque adhibuit Fluxiones, quæ ſint quam proxime ut fluentium augmenta æqualibus

courſes ſur la Mer d'Italie, il s'éleva une furieuſe tempête: le Pilote déconcerté, qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, qu'il regardoit comme la cauſe de l'orage, le croyant hérétique, propoſa de le jetter dans la Mer; le Jonas Luthérien, ſans marquer aucun trouble, tira un Chapelet de ſa poche, & le tourna d'un air aſſez dévot, pour parer le coup qu'un zèle ſuperſtitieux lui préparoit. Vous demanderez peut-être, *Monſieur*, par quel hazard uu Chapelet ſe trouvoit dans la poche de Leibnitz? Je vous répondrai qu'il y apparence qu'il l'avoit acheté, pour en faire préſent à quelque Dame Catholique de ſes amies; car étant Proteſtant ce meuble dévot lui étoit auſſi inutile qu'un Bréviaire à un Prélat de Cour, ou un Cicéron à un Capucin.

Leibnitz après avoir fourni ſa carriére en grand homme, la finit de même. Il conſerva la vigueur de ſon eſprit jusqu'à la fin de ſes jours: il vit venir les approches de la mort, ſans ſurpriſe, ſans regret & ſans crainte.

temporis particulis quam miniinis genita: quibusque tum in ſuis Principiis Naturæ Mathematicis, tum in aliis poſtea editis eleganter eſt uſus, quemadmodum & Honoratus Fabrius in ſua Synopſi Geometrica motuum progreſſus Cavallerianæ Methodo ſubſtituit.

te. Les uns diſent que peu d'heures auparavant il raiſonnoit ſur la maniére dont le fameux Furſtenbeck avoit changé la moitié d'un clou de fer en or; les autres aſſûrent qu'il liſoit l'Argenis de Barclay. Mr. Eccard [51], qui ſe chargea de faire à Mr. Leibnitz un Convoi funèbre très-honorable, invita à ſes funérailles toute la Cour: mais la Philoſophie ne trouva pas chez les Allemands les mêmes honneurs & les mêmes diſtinctions que chez les Anglois. Les principaux de la Nation Angloiſe ſe diſputérent l'honneur de porter le Poêle au Convoi de Mr. Newton; aucun Seigneur Allemand ne parut à celui de Leibnitz. Je vous laiſſe le ſoin, *Monſieur*, de décider quelle eſt la façon de penſer la plus reſpectable & la plus ſenſée, celle des Mylords, ou celle des Barons Allemands? Paſſons à Mr. Bayle, ſon Article finira cette Lettre.

§. III.

BAYLE.

Pierre Bayle nâquit au Carlat, petite Ville du Comté le Foix le 18. Novembre 1647. Il étoit fils d'un Miniſtre Proteſtant très-

[51] Eléve, compagnon de travail, intime ami de Leibnitz, qui a vêcu près de dix-neuf ans avec lui, &

très-galant homme, & non-ſeulement eſtimé parmi ceux de ſa Religion; mais encore chez les Catholiques, qui ne pouvoient s'empêcher de rendre juſtice à ſon mérite.

Monſieur Bayle donna des marques dès ſon enfance, qu'il auroit non-ſeulement les vertus de ſon pere; mais qu'il le ſurpaſſeroit beaucoup par la beauté de ſon génie. A l'âge de treize ans, il commença à apprendre la Langue Greque: à vingt-un, il fit ſa Logique dans l'Académie de Puylaurens; à vingt-deux, il alla à Toulouſe pour achever ſes Etudes. Il fut ſollicité dans cette Ville de changer de Religion, & croyant que les raiſons qu'on lui apportoit pour le convaincre étoient évidentes, il embraſſa le Catholiciſme; mais quelque tems après il changea de ſentiment. Il reprit ſes premières opinions, & retourna à la Religion Réformée; il fit ſon abjuration entre les mains de Mr. Rival Miniſtre de Saverdun.

Quelques perſonnes ont cru mal à propos qu'elles étoient en droit de décrier Mr. Bayle à cauſe de ce double changement de Religion. On peut leur répondre deux choſes: la premiére qu'un homme qui cherche la vérité

qui lui a ſuccédé dans ſon Emploi d'Hiſtoriographe & de Bibliothécaire du Roi à Hanover.

vérité ne doit jamais être blâmé de l'embraſſer dès qu'il penſe l'avoir trouvée: Mr. Bayle crut que les Catholiques étoient mieux fondés dans leurs prétentions que les Réformés, il ſe rangea parmi eux; il fit ce que tout honnête homme devoit faire, & ſuivit les mouvemens de ſa conſcience. Dans la ſuite il fut perſuadé qu'il s'étoit trompé, il retourna dans le chemin qu'il regardoit comme le meilleur; il agit en homme ſage & prudent, il donna dès-lors des preuves certaines de la future grandeur de ſon génie & de l'élévation de ſon eſprit. Faire des fautes, c'eſt le partage de la foibleſſe humaine: les reconnoître, c'eſt celui des grands Hommes. La ſeconde raiſon qu'on peut apporter pour juſtifier l'inconſtance de Mr Bayle, c'eſt qu'il étoit encore très-jeune, lorsqu'il choiſit ces différens partis. La Jeuneſſe eſt le tems des fautes: heureux ceux chez qui elles tariſſent après cette Saiſon!

En partant du Languedoc Mr. Bayle fut pendant quelque tems chez le Comte de Duona

[s] Rarement fait-on ſignifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut néanmoins un Aſtrologue Suiſſe, qui ayant remarqué en mille ſix cents ſoixante & un qu'une Comete avoit paſſé par le Signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venue mourir à ſes pieds, aſſûra que cela préſa-

Duona & le Marquis de Beringhem. En ſortant de chez ces Seigneurs il eut la Chaire de Profeſſeur en Philoſophie dans l'Academie de Sedan, & il emporta ce Poſte ſur pluſieurs Concurrens, ayant ſoutenu des Thèſes pendant deux jours de ſuite avec un applaudiſſement univerſel.

L'Académie Proteſtante de Sedan ayant été abolie lors de la révocation de l'Edit de Nantes, Mr. Bayle, qui ſe trouvoit ſans Emploi, partit pour Paris, où après avoir reſté quelque tems il fut appellé à Rotterdam pour y remplir la Charge de Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire dans l'Ecole illuſtre nouvellement établie. Ce fut peu de tems après qu'il publia ſon excellent Ouvrage ſur les Cometes. Il y prouve d'une manière auſſi claire qu'évidente, que les Cometes ne ſont que des Phénomenes ordinaires, dont l'apparition ne ſignifie rien pour le bonheur ou le malheur des hommes, & n'influe que ſur les cerveaux fêlés des Aſtrologues [52], qui prédiſent toujours, ainſi que les

geoit la ruïne de l'Empire Turc par celui d'Allemagne; ce que l'événement a ſi peu juſtifié, que deux ans après les Turcs penſérent ruïner toute la Hongrie, & euſſent apparemment envahi toutes les Terres Héréditaires de la Maiſon d'Autriche, ſi le ſecours que le Roi de France

les Poëtes, les événemens les plus extraordinaires & les plus faux. Ce Livre eſt rempli d'une vaſte & délicate érudition. «Mr. Bayle a trouvé le ſecret de ramener à ſon ſujet principal un nombre de queſtions auſſi belles qu'intéreſſantes. Quelques-unes ont attiré des demêlés littéraires à ce ſavant Auteur; mais il a ſi bien défendu ſes ſentimens dans la continuation de ſon Ouvrage; il a montré avec tant de force la mauvaiſe foi de ſes ennemis, qui lui imputoient des opinions auxquelles il n'avoit jamais penſé; il a, dis-je, ſi bien développé ſon innocence, qu'il n'y a que des Fanatiques ou des gens qui n'ont jamais lu la Réponſe de Mr. Bayle qui ne ſoient point indignés des calomnies dont on avoit voulu flétrir ſa réputation.

Ceux qui croyent que Mr. Bayle perdit ſa Charge de Profeſſeur pour avoir compoſé ſon

envoya à l'Empereur ne l'eût mis en état de faire ſa paix avec la Porte. Il en eſt des prédictions des Aſtrologues comme de celles des Poëtes: elles ſont volontiers funeſtes les unes & les autres aux Ottomans; mais ſans aucune ſuite. Il y a plus d'un Siècle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'Oracle, que nos Rois iront détrôner le Grand Turc, & dreſſer des Trophées ſur les bords du Jourdain & de

ſon Ouvrage ſur les Cometes, ſont dans l'erreur. Ce Livre ſervit de prétexte à couvrir la véritable cauſe de la diſgrace de Mr. Bayle: la haine & la baſſe jalouſie de Mr. Jurieu en furent les premiers motifs; les impreſſions qu'on donna au Roi Guillaume achevérent ce Myſtère d'iniquité que Mr. des Maizeaux a parfaitement éclairci. „Ce „grand Prince, *dit-il* 53 *en parlant du Pro-„jet de Paix qu'on imputoit à Mr. Bayle*, qui „n'avoit pas le tems d'examiner cet Ecrit „ridicule, s'alarma ſur l'idée de la Paix, & „s'imagina qu'il y avoit, comme le diſoit „Mr. Jurieu, une Cabale pour la faire con-„clurre, dont Mr. Bayle étoit le Chef connu. „Il ordonna aux Magiſtrats de Rotterdam de „lui ôter ſa Charge de Profeſſeur & ſa pen-„ſion; & cet ordre fut exécuté, ſans qu'on „l'eût appellé ni entendu, malgré les pro-„meſſes qu'on lui avoit faites du contraire.

„Il

l'Euphrate. Le redoutable Mr. Deſpréaux, qui s'étoit tant moqué de ces folies, y eſt tombé lui-même à la fin :

Je t'attends dans deux ans au bord de l'Helleſpont;

Et il a été auſſi mauvais Prophete que ſes Confreres. *Penſées diverſes ſur les Cometes, &c.* Tom. I. p. 28.

53 Vie de Mr. Bayle par Mr. des Maizeaux, p. 70.

„Il eſt très-certain que *l'Avis aux Réfugiez* „n'y entra pour rien. Le Roi Guillaume „ne pouſſoit pas l'attention pour les Réfu„giez juſques à s'embarraſſer des plaintes „qu'ils pouvoient faire contre ce Livre; „mais le Projet de paix l'inquiétoit, & il en „craignoit les ſuites. Les Magiſtrats de „Rotterdam, quoique mieux au fait de ce „Projet chimérique, obéirent aux ordres du „Prince, dont ils étoient les Créatures; ce„pendant il ſemble qu'ils eurent honte de „leur conduite, puiſqu'ils en cachérent la „cauſe à Mr Bayle. Il paroit même que „ceux qui étoient du ſecret donnérent le „change à ceux qui n'en étoient pas, & leur „firent accroire qu'il s'agiſſoit du Livre ſur „les Cometes.

La perte de la penſion de Mr. Bayle, ne ſervit qu'à faire paroître ſon mérite avec plus d'éclat; l'indifférence qu'il témoigna dans cette occaſion n'a d'exemple que dans un Philoſophe auſſi grand & auſſi ſage que lui. Je ſai par un homme qui l'a connu trés-particuliérement, que lorsqu'on lui annonça la ſuppreſſion de ſa Charge, il répondit avec beaucoup de tranquilité : *Voilà un des plus heureux jours de ma vie : je ne ſerai point obligé de me détourner de mes occupations ordinaires ; & deſormais rien ne m'obli-*

m'obligera à ſortir de mon Cabinet. Ce deſintereſſement eſt d'autant plus beau, que Mr. Bayle n'étoit point riche; il s'en falloit même beaucoup qu'il le fût. „Je n'ai ja„mais eu, *écrit-il à Mr. de Naudis*, un ſou „de mon Patrimoine, jamais eu l'honneur „d'amaſſer du bien, jamais été en état de „faire des épargnes. Je me fondois ſur ma „penſion que je croyois devoir durer autant „que ma vie; mais je vois à cette heure qu'il „n'y a rien de ferme en ce Monde. Vous „pouvez juger que j'avois de grandes raiſons „de m'inquiéter pour l'avenir dans un Païs „où il fait cher vivre; par la grace de „Dieu je n'ai encore ſenti nulle inquiétude, „mais une parfaite réſignation aux ordres „d'enhaut.

A cette premiére marque du deſintéreſſement de Mr. Bayle joignons en une autre, *Monſieur*, qui nous eſt atteſtée par Mr. des Maizeaux, & qui n'eſt pas moins digne d'un Philoſophe que la premiére; elle dépeint parfaitement le caractère de Mr. Bayle, & doit ſervir de leçon à tous les Gens de Lettres. „On avoit en Angleterre, *dit Mr. des „Maizeaux* [54], une idée ſi avantageuſe du „Dictionnaire de Mr. Bayle, qu'un Seigneur „qui

[54] *Idem*, ibid. p. 75.

„qui ne ſe diſtinguoit pas moins par ſon „eſprit, que par ſon rang & par ſes Emplois, „ſouhaita que cet Ouvrage lui fût dédié. „Il chargea Mr. Basnage d'aſſûrer Mr. Bayle „qu'il lui en témoigneroit ſa reconnoiſſance „par un preſent de deux cens Guinées. Les „Amis de Mr. Bayle, & particuliérement „Mr. Basnage, le ſollicitérent longtems de „ſatisfaire au deſir de ce Seigneur; mais ils „le

ſs Loin d'être avide de preſens, il n'acceptoit qu'avec peine ceux qu'il ne pouvoit honnêtement refuſer. En voici un exemple qui ne m'a pas paru indigne de la curioſité du Public. Mr. le Comte de Schaftsbury ayant remarqué que Mr. Bayle n'avoit point de Montre, en acheta une dans un voyage qu'il fit en Angleterre, pour la lui donner lorsqu'il ſeroit de retour à Rotterdam. La difficulté étoit de la lui faire accepter. Il la tiroit ſouvent de ſa poche, quand ils étoient enſemble, comme pour voir quelle heure il étoit; ſans que Mr. Bayle y fît aucune attention; enfin, il la prit un jour entre ſes mains; & après l'avoir conſidérée, il ne put s'empêcher de dire, que cette Montre lui paroiſſoit très-bien faite. Mylord Schaftsbury ſaiſit cette occaſion pour la lui préſenter; mais Mr. Bayle confus & piqué de ce que ce Seigneur ſembloit avoir pris ce qu'il avoit dit ſans deſſein, comme un moyen indirect de lui demander ſa Montre, s'excuſa fortement & avec beaucoup d'action. Ils conteſtérent long-tems, & Mylord Schaftsbury ne put le faire conſentir à la recevoir,

„le ſollicitérent en vain. Il dit qu'il s'étoit „ſi ſouvent moqué des Dedicaces, qu'il ne „vouloit pas s'expoſer à en faire."

Voyez encore, *Monſieur*, au bas de la page 55 une troiſième peuve du deſintéreſſement de ce Philoſophe.

La modeſtie de Mr. Bayle égaloit ſon mépris pour les richeſſes. Quelque ſuccès qu'ayent eu ſes Ouvrages, quelque aplau-

applau-

qu'après l'avoir aſſuré qu'il l'avoit apportée exprès d'Angleterre pour lui, & après avoir confirmé ce qu'il diſoit en lui faiſant voir ſa propre Montre.

Quelques années après, ce Seigneur me dit qu'il vouloit envoyer à Mr. Bayle quelques Livres Grecs & Latins imprimés en Angleterre, & me chargea de dreſſer une liſte de ceux qui pourroient lui être les plus agréables. J'en fis confidence à Mr. Bayle, afin qu'il me marquât lui-même ceux qui lui conviendroient le mieux: mais il ne voulut pas le faire. Il n'eſt point néceſſaire, *me répondit-il*, de donner à Mylord Schaftsbury aucune liſte de Livres: je l'en remercie très-humblement: j'ai un aſſez bon *Memento* par une belle Montre qu'il voulut à toute force que j'acceptaſſe de ſa part: un tel meuble me paroiſſoit alors très-inutile, mais préſentement il m'eſt devenu ſi néceſſaire, que je ne ſaurois plus m'en paſſer; de ſorte qu'à tous momens je ſens combien je lui ſuis redevable d'un ſi beau preſent. *Idem*, ibid. p. 107.

diſſement qu'ils ayent reçu, jamais il ne ſe crut en droit de tirer vanité de l'approbation du Public; il n'en profita que pour s'appliquer à la mériter d'avantage. Il exécuta même ce que les plus petits Demi-Savans ne ſauroient ſe réſoudre de faire: il ſut oublier les outrages dont les envieux avoient tâché de flétrir non-ſeulement ſes Ouvrages, mais encore ſa perſonne. Bel exemple pour les Gens de Lettres, dont ils ont fort peu profité juſqu'à préſent, & dont il n'y a pas apparence qu'ils retirent plus d'utilité dans la ſuite. Les Demi-Savans ſurtout ne ſauront jamais modérer leur amour propre. Mr. Bayle vit avec un œil Stoïque l'impertinente Critique que l'Abbé Renaudot fit de ſon Dictionnaire Hiſtorique & Critique: Le Public, *dit Mr.* [56] *des Maizeaux en parlant de l'excellent Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, fut agréablement ſurpris de trouver que cet Ouvrage ſurpaſſoit l'idée avantageuſe qu'on s'en étoit faite. Les Libraires de Paris voyant qu'on le demandoit avec beaucoup d'empreſſement, formérent le deſſein de le réimprimer; & demandérent un privilége à Mr. Boucherat, Chancelier de France. Mr. Boucherat chargea Mr. l'Abbé Renaudot, Auteur de la Gazette, de l'exa-

[56] *Idem*, ibid. p. 76.

l'examiner pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé au lieu de s'attacher à ces deux points, dreſſa un Mémoire Critique, où il dit que cet Ouvrage étoit plein de digreſſions; qu'on n'y trouvoit aucun Syſtème de Religion; que Mr. Bayle n'y citoit les Peres que pour les tourner en ridicule; qu'il établiſſoit par-tout le Pélagianiſme, & le Pyrrhonisme; qu'il avoit placé en différens endroits tout ce qui s'étoit dit ou écrit de plus mauvais depuis cinquante ans contre la Religion Catholique; qu'il faiſoit par-tout des éloges des Miniſtres Calviniſtes pleins de fauſſetés, & qu'il trouvoit auſſi par-tout de quoi rendre le Régne de Louïs XIV. odieux à l'occaſion de la révocation des Edits, & des plaintes des Réfugiez: qu'il y régnoit partout une affectation viſible de ramaſſer tout ce qu'il y avoit d'odieux, & d'infamant ſur la Perſonne de nos derniers Rois, & qu'il avoit recueilli de propos délibéré pluſieurs Hiſtoires fabuleuſes pour rendre ſuſpecte la converſion de Henry IV. que dans l'Article de François I. il y avoit une digreſſion très-injurieuſe contre le Roi d'Angleterre, pour donner lieu à établir la poſſibilité de la ſuppoſition du Prince de Galles; qu'il y régnoit par-tout une obcénité inſupportable: que

Mr. Bayle n'avoit aucune lecture que des Livres modernes de Religion & des hérétiques; qu'il n'avoit pas la moindre connoiſſance de l'Hiſtoire: que ſon Antiquité & ſa Littérature rouloient ſur des Extraits de ce qu'il avoit pris dans des Traductions Francoiſes; qu'il meſuroit ridiculement le Moderne avec l'Ancien, & comparoit l'Abbé de St. Réal avec *Cornelius Nepos*. Lorſqu'il s'agit du mérite de Pomponius, on peut juger, *dit-il*, de la capacité d'un homme, qui dans l'Extrait de la Vie de Pomponius Atticus traduit *Librarii*, par Libraires. Cet exemple que l'Abbé Renaudot rapportoit, de l'ignorance de Mr. Bayle, eſt une preuve bien marquée de la précipitation de ce Cenſeur; car Mr. Bayle avoit averti à la marge, qu'il faut entendre par ce mot les Copiſtes & les Relieurs, ſelon la maniére d'accommoder les Livres en ce tems-là.

Après l'abſurde & ridicule jugement de l'Abbé Renaudot ſur un des plus beaux, des plus brillans, des plus ſavans & des plus parfaits Ouvrages qu'il y ait, un Homme de Lettres, de quelque mérite qu'il ſoit doué, doit-il s'étonner d'être traité avec des airs hautains & mépriſans par quelque Grimaud du Parnaſſe? Lorſqu'on a oſé accuſer Bayle d'être non-ſeulement un ignorant; mais de

n'en-

n'entendre pas les termes Latins les plus communs & la véritable ſignification qu'il leur falloit donner, à quoi ne doit-on pas s'attendre de l'impudente audace de quelques miſérables Barbouilleurs de Papier, dont l'effronterie égale celle de Therſite? Comme lui ils oſent tenter de flétrir la gloire des plus grands Héros. Chaque Achille dans la République des Lettres a ſouvent à ſe défendre contre les calomnies de deux ou trois Therſites: le fils de Pélée n'eut à impoſer ſilence qu'à un ſeul; Bayle pendant ſa vie fut expoſé à la fade cenſure de vingt *Cuiſtres Littéraires.* L'Abbé Renaudot doit être placé parmi eux. Il étoit vain, préſomptueux, très-médiocre Savant, dévot outré, ou plutôt fanatique, Janſéniſte bilieux. C'eſt cette derniére qualité qui engagea Boileau à lui faire l'honneur de lui adreſſer ſon Epitre ſur l'amour de Dieu. L'on ſait que cet habile Poëte ne fut pas toujours aſſez ſcrupuleux ſur la vérité de ſes cenſures & de ſes louanges. Le talent de mentir fut un de ceux que l'Abbé Renaudot pouſſa le plus loin: il faiſoit la Gazette, ainſi il rempliſſoit les fonctions de ſon Miniſtere, il eſt auſſi rare qu'un Gazetier ſe pique de ne point mentir, qu'un homme d'affaires de ne point voler.

Bayle

Bayle eut à ſe défendre contre pluſieurs autres ennemis; le Miniſtre Jurieu fut non pas le plus redoutable par le mérite, mais par ſes intrigues. Il n'eſt rien qu'il ne mît en pratique pour perdre entiérement un homme qui ne lui avoit fait d'autre offenſe que celle de mériter l'eſtime du Public & d'effacer par ſes Ouvrages tous ceux qu'il avoit mis au jour. C'eſt-là la ſeule cauſe de la longue & cruelle perſécution que Mr. Jurieu fit eſſuyer à Mr. Bayle. Non-content de le vouloir décrier dans l'eſprit de tous les honnêtes gens, il tenta pluſieurs fois, mais inutilement, d'exciter contre lui le zéle des Magiſtrats. M. Jurieu avoit de l'eſprit, il ſavoit aſſez: mais il étoit fanatique, & ſur la fin de ſa vie il devint tout-à-fait fou. Sa folie étoit d'autant plus dangereuſe qu'elle tenoit de la rage: il avoit la malice de cacher ſes tranſports frénétiques ſous le voile de la Religion; il étoit au reſte bien inférieur à Mr. Bayle, ſoit pour la ſcience, ſoit pour le génie, ſoit enfin pour la hardieſſe & la force du ſtile. Entre ces deux hommes, un homme de goût ne trouvera guère plus d'égalité pour ce qui regarde les connoiſſances, que pour les qualités du cœur.

Jaque-

Jaquelot fut encore un adverſaire de Mr. Bayle: il avoit moins d'eſprit que Jurieu: mais il étoit plus fourbe & plus hypocrite. Il ſe brouilla avec Mr. Bayle, parce qu'il trouva mauvais que ce ſage Philoſophe, en louant ſon Traité ſur l'Exiſtence de Dieu, n'eût pas toujours employé le ſuperlatif, & qu'il ſe fût contenté d'employer le poſitif: qu'il eût dit ſimplement cet Ouvrage *eſt bon*, au lieu de dire *très-bon*, *très-excellent*. La diſpute que Mr. Bayle eut avec Jaquelot acheva de montrer la mauvaiſe foi de ce Miniſtre, qui, après avoir mangé le pain des Orthodoxes dix-huit ans, avec des proteſtations ſolemnelles dans tous les Synodes qu'il n'étoit point Arminien, alla à Berlin, attiré dans cette Ville par un Emploi, & y embraſſa publiquement l'Arminianisme.

Bernard démentit par les Ouvrages qu'il écrivit contre Mr. Bayle, la gloire qu'il s'étoit acquiſe par pluſieurs Livres très-ingénieux & remplis d'érudition. Il voulut pour effacer les juſtes ſoupçons qu'on avoit de ſon Orthodoxie, & pour faire ſa cour au Miniſtre Jurieu, dont il avoit été lui-même perſécuté, attaquer Mr. Bayle. Il écrivit quelques plates rapſodies contre la *Continuation des Penſées ſur les Cometes*. Ces fades Ecrits moiſiſſent aujourd'hui, & à peine ſauroit-

ſauroit-on qu'ils ont été compoſés, ſi Bayle n'eût pas eu la complaiſance d'y répondre avec autant de force que d'érudition.

Le plus illuſtre & le plus eſtimable des adverſaires de Mr Bayle fut Mr. le Clerc, au mérite duquel l'Europe entiere a rendu juſtice: mais la vanité & la douleur de ſe voir critiquer avec beaucoup de ſolidité le rendit ſon ennemi. Il ne put ſouffrir que Mr. Bayle en parlant du Syſtème de Mrs. Cudworth & Grew ſur les *Natures plaſtiques & vitales*, qu'ils ſuppoſoient être des Subſtances immatérielles, qui ont la faculté de conſtruire les Plantes & de former les Animaux, eût remarqué que ces prétendues natures plaſtiques affoibliſſoient la preuve la plus ſenſible & la plus convaincante de l'exiſtence de Dieu, priſe dans la ſtructure, dans l'ordre & dans l'arrangement de l'Univers, & prêtoient des ſophismes & des fauxfuyans aux Libertins, en leur donnant occaſion d'employer les argumens des Stratoniciens, & d'éluder par retorſion ceux qu'on pourroit leur objecter tirés de la conſtruction admirable de ce Monde: puiſque, s'il eſt vrai que Dieu ait pu accorder à une Nature plaſtique la faculté de produire l'organiſation des Animaux, ſans avoir l'idée de ce qu'elle fait, on eſt fondé à prétendre qu'il

ſe

ſe peut faire, que ce qu'il y a dans l'Univers de plus merveilleux ait été produit par un Principe aveugle, & que la formation des Corps les mieux organiſés n'eſt pas incompatible avec le manque de connoiſſance. Mr. le Clerc, qui avoit adopté le Syſtème des Natures plaſtiques & vitales, ſe crut obligé de le défendre : il répondit à Mr. Bayle. Ce dernier répliqua de nouveau; & dans cette diſpute, qui fut d'aſſez longue durée, il eut toujours l'avantage. Cela irrita Mr. le Clerc, qui naturellement étoit vain, & dont le tempérament étoit aſſez bilieux. Il devint ennemi mortel de Mr. Bayle : il oublia que dans vingt occaſions il avoit rendu juſtice publiquement au mérite, aux talens, aux rares connoiſſances de ſon adverſaire : il ſe déchaîna contre lui ſans égards & ſans ménagemens. Il l'attaqua ſur les choſes qu'il crut les plus propres à le rendre odieux au Public : mais ce même Public rendit toujours à Mr. Bayle la juſtice qu'il méritoit. Comme cela ne pouvoit ſervir à modérer les tranſports de Mr. le Clerc, il continua toujours d'écrire avec le même emportement ; il eût du cependant faire attention que le reſpect qu'on eſt obligé d'avoir pour le jugement du Public exigeoit qu'il affectât moins de mépriſer ſon adverſaire.

re. Quand il s'eſt déclaré en faveur d'un Auteur & de ſes Ouvrages, on s'expoſe en le condamnant, & ſur-tout en le condamnant avec des airs hautains, à devenir la riſée de ce Public irrité, qui ne voit qu'avec indignation qu'un particulier, dans quelque rang qu'il ſoit, oſe lui ſeul le combattre de front, & le contredire ouvertement. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid devroient ſervir d'exemple à cette foule d'Auteurs auſſi jaloux & auſſi envieux que ce Miniſtre; mais bien moins élévés & bien moins eſtimables que lui.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue: [57]
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en Corps a beau le cenſurer
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Les faux Dévots, les Hypocrites, les Jéſuites, les Janſéniſtes fanatiques ou convulſionnaires, quelques Miniſtres intolérans, ont crié & crient encore journellement contre Bayle, ils ſont forcés de convenir de la beauté de ſon génie, de l'etendue de ſon érudition, de la netteté, de la ſubtilité de ſes raiſonnemens (car un homme qui aujourd'hui oſeroit dire le contraire ſeroit même ſifflé des Grimauds du Parnaſſe: la ſcien-

57 Deſpreaux.

ſcience de Bayle n'eſt plus révoquée en doute par ſes plus grands ennemis;) mais ils l'accuſent d'avoir voulu établir le Pirrhoniſme, en pouſſant également les opinions de toutes les différentes Sectes Philoſophiques & Hérétiques, & en donnant à leurs ſentimens toute la force qu'ils pouvoient recevoir. Mr. Bayle a répondu amplement à ces fauſſes critiques. Quel eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe douter qu'un Hiſtorien & qu'un Philoſophe qui font l'Hiſtoire d'une Secte, & qui en expoſent les opinions, ne doivent rapporter les faits tels qu'ils ſont, & dire toutes les raiſons ſur leſquelles on les appuye, quelque fortes qu'elles ſoient? Il n'eſt jamais permis à perſonne de déguiſer la vérité, ni de la voiler en partie: mais cela eſt encore plus contraire au caractère d'un Philoſophe & d'un Hiſtorien. Or Mr. Bayle écrivoit en qualité de l'un & de l'autre. Outre les premiers motifs qui l'engageoient à n'avoir aucune foibleſſe & à dire hardiment ce qu'il penſoit, il étoit pouſſé par un autre bien plus noble & plus charitable: il voyoit avec douleur les maux que cauſent les querelles & les démêlés Théologiques, qui naiſſent toujours de la préſomption, de l'orgueil & de la bonne opinion des Théologiens, qui ne ſauroient comprendre qu'ils

puiſſent ſe tromper; il vouloit donc les humilier, leur faire connoître la néceſſité de ſuſpendre leurs jugemens, les rendre plus humbles, ſi cela eſt poſſible, & leur apprendre que les choſes qu'on croit les plus claires,

58 Bayle vouloit mortifier la Raiſon Humaine; du moins l'accoutumer à ne point précipiter ſes jugemens, & à ne rien adopter ſans examen & ſans connoiſſance. Les Théologiens lui paroiſſoient trop déciſifs, & il auroit ſouhaité qu'on ne parlât que douteuſement des choſes douteuſes. Dans cet eſprit, il ſe faiſoit un plaiſir malicieux d'ébranler leur aſſûrance; & de leur montrer, que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, ſont environnées & obſcurcies par tant de difficultés, qu'il ſeroit quelquefois plus prudent de ſuſpendre ſon jugement. Il avoit auſſi diſcuté tant de faits qui ne ſont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnus évidemment faux, qu'il ſe défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Hiſtoriens que par proviſion, & en attendant une plus ample inſtruction. *Beauval, Hiſtoire des Ouvrages des Savans, Décembre* 1706. *pag.* 561.

59 Perſuadé que les diſputes de Religion, qui ont cauſé des maux infinis dans le Monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque Parti ont en leurs lumiéres, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus modérés, en montrant qu'une Secte auſſi ridicule que celle des Manichéens leur peut faire des objections ſur l'origine du Mal & la permiſſion du Péché, qu'il n'eſt

res, ſont quelquefois très-épineuſes & très-incertaines. Des Savans d'une probité reconnue certifient que ç'a été-là le principal but de Mr. Bayle. Et ſur ce fait Mr. de Beauval [58] & Mr. des Maizeaux [59] ſe réuniſſent.

pas poſſible de réſoudre. Il va même plus loin : il établit en général que la Raiſon Humaine eſt plus capable de réfuter & de détruire, que de prouver & de bâtir; qu'il n'y a point de Matiére Théologique ou Philoſophique ſur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés, de maniére que ſi on vouloit la ſuivre avec un eſprit de diſpute auſſi loin qu'elle peut aller, on ſe trouveroit ſouvent réduit à de fâcheux embarras; qu'il y a des Doctrines certainement véritables qu'elle combat par des objections inſolubles; qu'il faut alors n'avoir point d'égard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'Eſprit humain, & l'obliger elle-même à ſe captiver ſous l'obéïſſance de la Foi; & qu'en cela la Raiſon ne ſe dément point, puiſqu'elle agit conformément à des principes très-raiſonnables. Il donne en même tems pluſieurs exemples des difficultés que la Raiſon trouve dans la diſcuſſion des ſujets les plus importans; & le plus ſouvent il le fait en ſimple Rapporteur. Il tâchoit d'inſpirer la même retenue à l'égard des Matiéres Hiſtoriques. Il faiſoit voir que pluſieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqués en doute, étoient très-incertains, ou même évidemment faux; d'où il étoit facile de conclurre qu'il ne faut pas croire legérement les Hiſtoriens, mais plutôt s'en défier, & ſuſpendre ſon jugement, jusqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait aſſûrés de la vérité de leurs recits. *Vie de Bayle*, p. 76.

niſſent. Quelles obligations tous les honnêtes gens ne lui ont-ils donc pas d'avoir tâché de rendre plus modeſtes & plus réſervés les Théologiens de toutes les différentes Communions? Je compare Mr. Bayle à ce fameux Romain qui, pour le bien de ſa Patrie, ſe dévoua à la mort, & ſe jetta dans le Goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome. Il s'eſt expoſé pour ſervir l'Europe à la haine de tous les Théologiens bilieux dont le nombre ſurpaſſe bien celui des pacifiques. Il s'eſt en vain offert comme une victime qu'il falloit ſacrifier à l'orgueil Théologique, pour rendre à la Raiſon l'empire qu'elle avoit perdu, & pour garantir, s'il étoit poſſible, la Société civile des maux que la préſomption des Eccléſiaſtiques lui a attirés trés-ſouvent.

Avant que de quitter entiérement ce qui regarde le Dictionnaire Hiſtorique & Critique de Mr. Bayle, je répondrai à deux objections faites contre ce Livre par deux hommes illuſtres & qui ſe ſont rendus reſpectables

60 Voici l'éloge que St. Evremont a fait de Bayle; je voudrois ſavoir ſi Mr. de Crouſat regarde St. Evremont comme le ſectateur du Pédantisme.

Qu'on admire le grand ſavoir,
L'érudition infinie,

bles dans la République des Lettres. Car je croirois perdre mon tems, vous faire tort, & vous ſuppoſer ſans goût, ſans jugement & ſans connoiſſances, ſi je m'amuſois à vous montrer les abſurdités, les mauvais raiſonnemens, les ſophiſmes, les platitudes, les bévûes, enfin toutes les impertinences qui ſont répandues dans l'énorme *in folio* que Mr. Crouſat a écrit contre Bayle. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il lui reproche d'écrire en pédant. Il faut en vérité avoir fait banqueroute à la Raiſon pour oſer avancer une pareille choſe; jamais Auteur n'écrivit d'un air plus naturel & plus cavalier. La preuve évidente de ce fait, c'eſt l'eſtime que tous les 60 Courtiſans les plus ſpirituels font des Ouvrages de Bayle. Ils les liſent beaucoup plus que certains prétendus Docteurs qui les critiquent. Si Mr. de Crouſat veut parler du ſtile de pédant, je lui conſeille de faire mention du ſien; je n'en connois pas de plus propre à faire bâiller. La lecture

Où l'on ne voit ſens, ni génie,
Je ne ſaurois le concevoir;
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui, profond autant qu'agréable,
Me met en état de choiſir
L'inſtruction, ou le plaiſir.

ture d'une demi-feuille de ſon Traité ſur le Pirrhoniſme vaut pour un homme d'eſprit une forte doſe d'opium. Je crois même qu'il ſeroit dangereux qu'il en lût une entiére : la priſe d'ennui deviendroit trop forte ; du moins connois-je bien des Savans de la premiére claſſe qui m'ont aſſûré qu'ils n'y réſiſteroient pas.

Revenons donc, *Monſieur*, aux deux Auteurs illuſtres dont je vous ai parlé. Le premier de ces Auteurs eſt Mr. de Beauſobre [61]. Vous ſavez, *Monſieur*, que mon eſtime pour lui va juſqu'à l'admiration, & que je le regarde comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu & qu'il y ait encore aujour-

[61] Mort depuis que cette Lettre a été compoſée.

[62] Feu Mr. Bayle nous a donné, dans ſon Dictionnaire, un Article de Manichée & des Manichéens ; mais il me ſemble, qu'il auroit mieux fait, ou de l'omettre, ou de le compoſer autrement. Il devoit traitter cette matiére en Critique ; aller prendre l'Hiſtoire de cet Héréſiarque, ſes Dogmes, les Cérémonies de ſa Secte, &c. dans les premiers Auteurs qui en ont parlé, & ſe ſervir de toute ſa ſagacité, pour y démêler le faux d'avec le vrai. N'eſt-ce pas ce qu'annonce au Public le Titre de ſon grand Ouvrage, & ce qu'il a ſu fort bien exécuter ſur d'autres ſujets ? Mais c'eſt auſſi ce qu'il a ſouvent négligé ; &, ſi je l'oſe dire, ce qu'il ſemble avoir

aujourd'hui en Europe: mais je ne ſaurois approuver qu'en rendant juſtice [62] au vaſte & ſublime génie de Mr. Bayle, il diſe qu'il ſemble qu'il ait voulu en employer la ſagacité à nuire à la Religion, parce qu'il a plutôt affecté de traiter les opinions des Manichéens en Philoſophe qu'en Hiſtorien. Pour détruire cette objection, il ne faut que répondre, comme a fait Mr. Bayle, que ſon Dictionnaire n'étant pas moins Philoſophique qu'Hiſtorique & Critique, il a du parler ſur certaines matiéres de la maniére qu'il a crue propre à les rendre brillantes. En laiſſant à part toute prévention, l'Article des Manichéens eſt un des plus beaux & des plus ſavans.

négligé à deſſein, quand il a parlé de pluſieurs Sectes Chrétiennes. Je ne crois pas que ce fût ſa penſée; mais on diroit presque qu'il étoit bien aiſe de trouver dans le Corps des Chrétiens, le Fanatisme le plus inſenſé & les obſcénités les plus folles & les plus impudentes. Je crois donc, que feu Mr. Bayle auroit du nous donner une Hiſtoire auſſi exacte qu'on peut l'avoir de l'Héréſiarque Manichée, & nous marquer préciſément ſes opinions, plutôt que de s'amuſer à pouſſer & à orner, comme il a fait, les argumens des Manichéens. Un Dictionnaire Hiſtorique & Critique demandoit qu'il fît le premier, & le diſpenſoit certainement du ſecond. *Hiſtoire Critiq. de Manichée, &c. Tom. 1. p. 3. Diſcours préliminaire.*

ſavans. Mr. de Beauſobre a ſenti lui-même combien les grands Hommes ſont ſouvent ſoupçonnés mal à propos de vouloir nuire à la Religion: les fades & mauſſades Journaliſtes de Trevoux ont répandu ſur lui une partie du venin qu'ils diſtillent tous les mois dans leur infame Libelle; les Jéſuites ont vangé Bayle; & le même Livre où on l'accuſoit de détruire la Religion a été traité comme un Ouvrage très-dangereux, quoiqu'il méritat l'eſtime la plus profonde de tous les gens de goût. Nous éprouvons quelquefois le même ſort que celui que nous avons fait eſſuyer aux autres.

Le ſecond Auteur, c'eſt Mr. de Voltaire. Vous connoiſſez & la ſincere eſtime que j'ai pour ſes Ouvrages, ſurtout pour ſa Henriade, Chef-d'œuvre qui, malgré une foule de pâles & lâches envieux, paſſera à la poſtérité la plus reculée. Cependant j'oſe dire qu'il mérite les chagrins que lui ont cauſés & que lui cauſent encore quelques Auteurs ſubalternes, qui ſemblables à des Corbeaux croaſſent autour du Cigne dont le chant ravit tous ceux qui l'entendent; il mérite, dis-je, d'être aſſiégé par cette troupe importune

[4] Voyez le Temple du Goût, Edit. d'Amſterdam.

tune & criarde, pour avoir fait (je tranche le mot,) une Critique très-mauvaiſe du Dictionnaire de Bayle, qu'il veut réduire à un ſeul Volume. Selon lui les trois quarts de cet Ouvrage [63] ſont ſuperflus. S'il avoit réfléchi que ce Livre étoit fait non-ſeulement pour des Poëtes, mais pour des Philoſophes; non-ſeulement pour des Philoſophes, mais pour des Hiſtoriens; non-ſeulement pour des Hiſtoriens, mais pour des Théologiens; non-ſeulement pour des Théologiens, mais pour des Profeſſeurs: il ne ſe ſeroit point étonné d'y trouver pluſieurs Articles qui lui paroiſſoient moins intéreſſans que les autres; il auroit ſans doute dit: Ceci ne m'accommode pas, mais il ſera très-utile à quelque autre. Il auroit admiré la vaſte littérature & les connoiſſances immenſes de Bayle, & auroit dit avec beaucoup de reſpect & d'étonnement: Quel génie ne devoit point avoir un homme, qui a trouvé le ſecret d'être très-utile à tous les Savans, quelque ſoit le genre de littérature auquel ils s'appliquent!

On a joint, *Monſieur*, au Dictionnaire de Bayle la Vie de cet illuſtre Auteur écrite par Mr.

chez Etienne Ledet & Compagnie, & Jacques Desbordes, 1739, p. 37.

Mr. des Maizeaux, homme rempli d'eſprit & qui a parfaitement réuſſi dans cet Ouvrage: mais la Table qu'on a miſe à la fin de ce Livre eſt déteſtable, elle eſt remplie de fautes, & dans le ſeul endroit où il eſt parlé de St. Baſile, quoiqu'il n'y ait guère que trois ou quatre lignes, il y a cinq ou ſix indications fauſſes. J'oſerois preſque dire que dans cette Table le tiers des chiffres eſt fautif. Quant au Corps du Dictionnaire, je vous ai parlé du grand nombre que j'y ai trouvé & qui rend vicieuſes les citations. On voit très-ſouvent dans les nombres Romains IV pour VI & XI pour IX, &c. & dans les chiffres Arabes 6. pour 9.; on y trouve des zero de plus, quelquefois de moins. Bayle des les premiéres Editions s'apperçut de ces fautes, auxquelles il n'avoit point de part; il fut obligé de s'en plaindre.

„Il y a des fautes, *dit-il*, des Imprimeurs „qui ont introduit des obſcurités & de faux „raiſonnemens dans mon Ouvrage, que l'on „croira pouvoir m'imputer avec raiſon, & „dont je ſuis néanmoins très-innocent. En „voici un exemple. Dans les Exemplaires, „dont j'ai revu les épreuves il y a: Le Régne „de Tullus Hoſtilius eſt enfermé entre la „premiére année de la 27. Olympiade, & la „premiére année de la 35; mais dans les

„autres

„autres Exemplaires on ne trouve que ceci: „Le Régne de Tullus Hoſtilius, eſt enfermé „entre la premiére année de la 35. Mon„ſtrueux diſcours! Je ne dis rien des chiffres, „& des noms propres, que ces gens-là, le „fleau né des Auteurs, ont brouillés & défi„gurés. Je me pourvois ici contre eux, & „contre l'avantage que mes Critiques en vou„droient tirer".

Si l'on a corrigé quelques fautes dans les Editions qui ont été faites du Dictionnaire de Mr. Bayle après ſa mort, il s'y en eſt gliſſé pluſieurs nouvelles. Quant à la Table que l'on a miſe à celle d'Amſterdam, elle eſt également mauvaiſe: il y a des inadvertances ſi grandes, & j'oſe dire des bévûes ſi groſſiéres, qu'on auroit peine à le croire, ſi on ne les vérifioit ſoi-même. Par exemple, le nom de Newton ne ſe trouve point dans cette Table, non plus que celui d'Avicène; qui ne croiroit que Mr. Bayle ne doit point avoir parlé de ces fameux Auteurs? Car enfin, qu'on oublie dans une Table des Matiéres le nom d'un Ecrivain médiocre, cela eſt pardonnable: mais de paſſer ſous ſilence celui de Newton, du plus grand, du plus illuſtre, du plus célébre des Philoſophes: que peut-on dire d'une pareille faute, & quelle idée doit-on avoir de la juſteſſe de la

Table

Table où elle ſe rencontre ? Mr. Bayle a parlé de Newton en divers endroits de ſon Dictionnaire ; mais ſur-tout dans l'Article de Zénon, où il examine fort au long une partie de ſon Syſtême, & entre autres choſes s'il y a du *Vuide*, & s'il eſt poſſible que les Planetes ſe meuvent & ſoient ſuſpendues dans ce Vuide. Il eût été à ſouhaiter que Mr. des Maizeaux eût pu avoir le loiſir d'examiner les feuilles de la derniére Edition du Dictionnaire, & qu'il eût été à Amſterdam lors de ſon impreſſion : le Public n'auroit rien à ſouhaiter pour la perfection de ce Livre : mais la correction des plus excellens Ouvrages eſt ſouvent donnée par les Libraires à des gens dont tout le mérite conſiſte à ſavoir mettre des point ſur les *i*, & la ſcience à placer des Virgules.

Les autres Ouvrages de Mr. Bayle ne ſont ni moins eſtimables, ni moins beaux que ſon Diction-

64 Mais, je dis en ſecond lieu, que cet Empereur ne pourra être blâmé par aucune perſonne raiſonnable, de ce qu'il jugera par cette premiére converſation, que la Religion des Miſſionnaires eſt ridicule & diabolique : ridicule, en ce qu'il verra qu'elle eſt fondée par un Auteur, qui dit, d'un côté qu'il faut être humble, debonnaire, patient ſans aigreur, pardonnant les injures ; &

Dictionnaire ; on les a recueillis après ſa mort en quatre Volumes *in folio.*

La Critique de l'Hiſtoire du Calviniſme de Maimbourg eſt un Chef-d'œuvre, & la poſtérité aura peine a croire qu'il n'a coûté que quinze jours de travail à ſon Auteur.

Le Commentaire Philoſophique eſt, à mon gré, le Livre le plus utile qu'on ait écrit pour inſpirer aux honnêtes gens l'horreur de la perſécution ; & il ſeroit à ſouhaiter que les Princes & les Magiſtrats en luſſent tous les jours attentivement quelques Chapitres, & qu'ils méditaſſent ſur les vérités qu'ils contiennent, qui ſont ſi néceſſaires au bien de la Société, & à l'avancement de la véritable Religion. Car rien ne fait plus de tort à la bonne Cauſe que de vouloir l'établir par la violence, Dieu nous ayant ordonné expreſſément d'employer toujours les voies de la douceur. J'oſe le dire hardiment, ainſi que [64] Mr. Bayle, le faux zéle & la fureur

de l'autre, qu'il faut rouer de coups de bâton, empriſonner, éxiler, pendre, fouetter, abandonner au pillage du Soldat, tous ceux qui ne voudront pas le ſuivre : diabolique puiſqu'outre ſon oppoſition diamétrale aux lumiéres de la droite Raiſon, il verra qu'elle autoriſe tous les crimes, dès qu'ils ſeront entrepris pour ſon avantage, & qu'elle ne laiſſe plus d'autre règle du juſte

fureur des Théologiens intolérans ſont capables de rendre non-ſeulement mépriſable, mais

& de l'injuſte, que ſon profit, ou ſa perte, & qu'elle ne tend qu'à rendre l'Univers un Théâtre affreux de carnages & de violences.

Enfin, je dis que, ſi cet Empereur croit une Divinité, comme il eſt ſûr que tous les Payens en ont connu une, il doit, par un principe de conſcience, Loi éternelle & antérieure à toutes les Religions de Droit poſitif, chaſſer les Chrétiens de ſon Etat. En voici la preuve. Il apprendroit par ces Miſſionnaires, que c'eſt une des loix fondamentales du Chriſtianisme, & un des ordres les plus exprès & les plus clairs du Fils de Dieu, de contraindre les hommes, par les tourmens & les violences, à la profeſſion de l'Evangile. Or, c'eſt une choſe, humainement parlant, très-inſéparable d'une infinité de crimes contre la premiére & la plus indiſpenſable de toutes les loix; plus noirs, par conſéquent, & plus offenſans la Divinité, que tout ce que l'on pourroit faire contre le Chriſtianisme mal connu. Donc tout Prince eſt obligé, en conſcience, d'empêcher qu'une telle choſe ne s'introduiſe dans ſon Royaume; & l'on ne conçoit pas que Dieu puiſſe le cenſurer de ce qu'il a chaſſé des Chrériens lorsqu'il a clairement reconnu qu'ils deviendroient les cauſes moralement néceſſaires de cette longue ſuite de crimes. Car tout homme qui craint Dieu, doit employer toute ſon autorité à prévenir le Crime; & quels crimes y a-t-il qu'il faille prévenir davantage que les hypocriſies de Religion, que les actes que l'on fait contre les inſtincts & les lumiéres de la conſcience? Or, voilà ce que produi-

mais même odieuſe la Religion qu'ils prêchent. Quoi! dira un Catécumene, embraſſerai-

ſent infalliblement les maximes du ſens littéral. Etabliſſez des peines contre tous ceux qui pratiqueront certains actes de Religion & qui refuſeront d'en pratiquer d'autres: expoſez-les à la violence des gens de guerre: battez-les: enfoncez-les dans des cachots puans: privez-les des honneurs, & des charges, envoyez-les aux Mines, ou aux Galeres: pendez ceux qui feront plus les entendus: comblez de biens & d'honneurs ceux qui abandonneront leur culte; vous pouvez être aſſuré qu'une infinité de gens renonceront, quant à l'extérieur, la Religion qu'ils croyent bonne, & profeſſeront celle qu'ils croyent mauvaiſe. Actes d'hypocriſie & de félonie contre la Divine Majeſté, au premier chef; puiſqu'elle n'eſt jamais plus directement offenſée, que lorſqu'on fait ce que la conſcience, je dis la conſcience la plus erronée, dicte clairement lui être desagréable. De ſorte qu'un Prince, qui veut empêcher, entant qu'en lui eſt, que ſes Sujets ne deviennent méchans, & ne commettent le crime le plus desagréable à Dieu qui ſe puiſſe commettre, & le plus certainement crime, doit chaſſer ſoigneuſement les Chrétiens perſécuteurs. Et qu'on ne me diſe pas, que c'eſt une erreur de fait en lui; car, abſolument, univerſellement, & dans les idées éternelles de Dieu, Regle primitive, originale, & infaillible de la droiture, c'eſt un péché très-criant que de faire ſemblant d'être Chrétien, lorsque la conſcience nous montre que la Religion Chinoiſe, que nous abjurons extérieurement, eſt la meilleure de toutes. Ainſi cet Empereur ne ſe pourroit empêcher d'éloigner

ſerai-je des ſentimens dont je ne ſuis convaincu que par la crainte & par la force? Tâchons de me garantir d'un joug inſupportable, en détruiſant, s'il eſt poſſible, une Religion qui ordonne de perſécuter, & en chaſſant des Prêtres qui n'en ſuivent que trop les Maximes.

Il eſt tems, *Monſieur*, de ſonger a finir ma Lettre: la briévete que je me ſuis perſcrite ne me permet pas de m'arrêter davantage ſur les autres Ouvrages de Mr. Bayle, dont vous trouverez une liſte & un précis à la fin de ſa Vie écrite par Mr. des Maizeaux. Je m'étonne que ce ſage Ecrivain ait parlé ſi briévement de la mort de Mr. Bayle; peut-être qu'il n'en a ſu que les particularités qu'il rapporte. Les voici.

65 „Mr. Bayle eſt mort fort tranquillement „& ſans qu'il y eût perſonne auprès de lui. „La veille de ſa mort, après avoir travaillé „toute

ces Miſſionnaires, ſans expoſer ſes Sujets à la tentation presque inſurmontable de commettre le plus grand de tous les crimes, & ſans s'y expoſer lui-même. Car, comme perſonne ne peut s'aſſûrer qu'une Religion nouvelle, qu'on lui préſente, lui paroîtra véritable; & qu'un Roi expoſé à l'alternative, ou de ſe voir détrôné, ou de faire ſemblant d'être d'une Religion qu'il croit fauſſe, doit craindre très raiſonnablement de ſuccomber à la

„toute la journée, il donna de la copie de ſa „Réponſe à Mr. Jaquelot mon Correcteur, „lui diſant qu'il ſe trouvoit très-mal. Le „lendemain, à neuf heures du matin, ſon „Hôteſſe entra dans ſa chambre: il lui de„manda, mais en mourant, ſi ſon feu étoit „fait, & mourut un moment après, ſans que „ni Mr. Baſnage, ni moi, ni aucun de ſes „amis ayent été préſens. Il mourut le „vingt-huitième Décembre de l'année 1706. „âgé de cinquante-neuf ans, un mois, & „dix jours".

Beaucoup de gens ont publié dans le monde que Mr. Bayle étoit mort en Eſprit-Fort. Ils ont eu d'autant plus occaſion de fomenter ces faux bruits qu'il paroît par ce que dit Mr. des Maizeaux, qu'il auroit été impoſſible de leur donner des preuves évidentes du contraire. Mais je vous déclare, *Monſieur*, & je le déclare à l'Univers entier, que

tentation: l'amour qu'il a pour la droiture & pour la Divinité, qui reluit dans ſa conſcience, quoiqu'il ſe trompe, l'engage néceſſairement à prévenir ces dangers, par l'expulſion de ceux qui les apportent avec eux partout où ils viennent, avec leur Maxime pretendue Evangélique, Contrains-les d'entrer. *Commentaire Philoſophique ſur ces paroles*, Contrains-les d'entrer. *Tom. I. p. 162.*

65 Vie de Mr. Bayle, p. 105.

que le hazard m'en a fait découvrir qui mettent la gloire & la religion de Mr. Bayle à couvert de toutes les inſultes des Hypocrites. J'ai eu l'occaſion de connoître en Hollande un ancien ami de Mr. Bayle: c'eſt Mr. Terſon, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, & Capitaine dans les Gardes Hollandoiſes; il vit encore & eſt généralement eſtimé dans les Sept Provinces, ſoit par la façon diſtinguée dont il a toujours ſervi, ſoit par ſes connoiſſances & par ſes lumiéres. Il m'a aſſûré pluſieurs fois, & m'a permis de le publier, que Mr. Terſon ſon couſin, ami de Mr. Bayle, étoit allé chez lui pour le voir, environ deux ou trois heures avant qu'il mourût. Mr. Bayle ſe ſentant exceſſivement mal, ordonna qu'on refuſât tout le monde; mais ayant ſu qu'on avoit renvoyé Mr. Terſon ſon ami, il crut devoir lui en faire des excuſes, & lui écrivit quelques tems avant d'expirer, ce Billet: „Mon cher ami, ce n'é-„toit pas pour vous que j'avois donné les „ordres qui m'ont privé du plaiſir de vous „voir

66 Mr. Bayle was a man of great probity. It is a great miſtake to fancy, that he was not fully perſuaded of the firſt Article of Religion. He told me in a private converſation three or four years before the died, that it was impoſſible for the moſt ſubtil Atheiſt to

„voir encore une fois. Je ſens que je n'ai „plus que quelques momens à vivre; je „meurs en Philoſophe Chrétien, perſuadé, „pénetré des bontés & de la miſericorde de „Dieu, & vous ſouhaite un bonheur parfait. „Je ſuis, &c. " L'Original de ce Billet fut remis à Mr. Basnage. Mr. le Colonel Terſon m'a encore aſſûré ce fait, & m'a dit avoir été préſent lorſque ſon couſin le lui donna.

Pour achever de fermer la bouche à ceux qui veulent, à quelque prix que ce ſoit, faire paſſer Mr. Bayle pour un Athée, il faut leur montrer que dans tous les différens Pays, des gens reſpectables, & qui avoient connu particuliérement Mr. Bayle, ont témoigné hautement combien il étoit éloigné d'avoir les ſentimens qu'on lui prêtoit. Voici ce que dit à ce ſujet Mr. de la Roche, Auteur des Mémoires de la Grande-Bretagne, dans un Journal Anglois.

„Mr. 66 Bayle étoit un homme de grande „probité. C'eſt une grande faute, que de „s'imaginer qu'il n'étoit pas pleinement per-

„ſuadé

confut the arguments grounded upon the contrivance and wisdom conſpicuous in the ſeveral parts of the Univerſe. Mr. Bayle was more Orthodox than many People fancies. *Mém. Litt. May.* 1714. p. 100. *col.* 2. cité par l'Auteur du Voyage Littéraire.

„ſuadé du premier Article de la Religion. „Il me dit, dans une converſation particu„liére, trois ou quatre anneés avant ſa mort, „qu'il étoit impoſſible au plus ſubtil Athée „de renverſer l'argument qui eſt fondé ſur „l'art & la ſageſſe ſenſibles dans les différen„tes parties de l'Univers. Mr. Bayle étoit „plus Orthodoxe que bien des gens ne s'i„maginent".

Monſieur Bayle étant auſſi ſavant & auſſi honnête homme qu'il l'étoit, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu un auſſi grand nombre d'amis dans toutes les parties de l'Europe [67]. Les Princes, les Seigneurs, ſe ſont diſputé l'avantage de le connoître & d'être en relation avec lui, ils ont penſé que le commerce qu'ils avoient avec un auſſi grand Perſonnage

[67] Il étoit en relation avec un grand nombre de perſonnes deſtinguées. Outre celles que j'ai déja nommées dans ces Mémoires, il avoit pour Amis en France, Mr. le Duc de Noailles, Mr. de Bonrepaux, Mr. l'Abbé Bignon, Mr. Thomaſſin de Mazaugues, Conſeiller au Parlement d'Aix, le Pere Malebranche, les deux Peres Lamy, Mr. & Mademoiſelle de la Sabliére, Mr. l'Abbé Nicaiſe, Mr. l'Abbé du Bos, Mr. Rainſſant & Mr. Oudinet Gardes du Cabinet des Médailles du Roi, Mr. Bayle Médecin & Profeſſeur à Toulouſe, Mrs. Perault, de Longe-Pierre, de la Monnoye, &c. En Angleterre, Mr. Burnet Evêque de Salisbury, Mrs. Cappel, Dubordieu, Abba-

nage que ce Philoſophe, les illuſtroit encore plus que leur Nobleſſe.

Il ne nous reſte plus, *Monſieur*, que Newton, Fontenelle, s'Graveſande & le Jéſuite Regnault: conſervons-les tous les quatre pour la derniére Lettre que je vous écrirai ſur les Philoſophes. Nous paſſerons enſuite aux Hiſtoriens; & j'eſpére que vous me verrez toujours le même amour pour la Vérité, le même reſpect pour les grands Hommes, la même hardieſſe à condamner les mauvais Auteurs, & la même fermeté à défendre la réputation des honnêtes gens. Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.

LET-

die, la Riviére le Vaſſor, Pujolas, &c. En Allemagne, Mr. le Comte de Reckheim, Mrs. Leibnitz, Thomaſius, Buddæus, &c. En Italie, Mr. Magliabecchi, Bibliothécaire du Grand-Duc de Toſcane: En Hollande [Mr. le Comte de Friſe, Mr. le Marquis de Bougi. Mr. le Leu de Wilhelm, Mr. Fremont d'Ablancourt, Mr. Basnage, Mr. Basnage de Flottemanville, Mrs. Grævius, Drelincourt, Regis, &c. En Flandres, Madame la Comteſſe de Tilly, Mr. le Baron le Roi, &c. A Genève, Mrs. Chouet, Turretin, Leger, Pictet, &c. *Vie de Bayle*, pag. 106.

LETTRE ONZIEME.

§. I.

MONSIEUR,

Me voici enfin arrivé aux trois dernieres lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire ſur les Philoſophes: mais les matiéres dont il me reſte à vous entretenir ne ſont pas les plus aiſées; bien des choſes m'arrêtent & me font de la peine. Le Monde Littéraire eſt partagé aujourd'hui en deux Sectes directement oppoſées, qui ſe diſputent avec autant de vivacité que de force l'Empire de la Philoſophie. Les Cartéſiens & les Newtoniens ſont auſſi échauffés pour la gloire de leurs Maîtres que les Janſéniſtes le ſont pour celle de St. Auguſtin, & les Jéſuites pour celle de la Bulle. Il eſt presqu'impoſſible de pouvoir conſerver un juſte milieu dans les diſputes Philoſophiques. Ne pas approuver entiérement Deſcartes, c'eſt au ſentiment de preſque tous les Cartéſiens vouloir renouveller les erreurs proſcrites du Péripatétiſme. Trouver quelque choſe à redire dans les opinions de Newton,

c'eſt

c'eſt n'être point Géometre, c'eſt ſuivre les mouvemens des anciens préjugés, c'eſt refuſer la vérité, parce qu'elle eſt offerte par un Etranger.

Dans ce conflit de jurisdiction, où il ne s'agit pas de moins que d'un triomphe parfait ou d'une entiére défaite, il eſt bien dangereux d'oſer dire ce que l'on penſe, ſurtout lorſqu'on n'adopte aucun parti. Une choſe me raſſûre cependant : c'eſt qu'il y a un très-grand nombre de perſonnes qui, malgré les guerres Philoſophiques, ont refuſé conſtamment juſqu'ici de vouloir ſe déclarer entiérement. Ils approuvent dans tous les deux philoſophes ce qu'ils croyent y trouver de vrai & de bon, condamnent ce qu'ils penſent être faux, & regardent comme incertain ce dont ils n'ont aucune certitude évidente. Vous êtes, *Monſieur*, dans le nombre de ces gens neutres & impartiaux : ainſi vous me paſſerez la liberté que je prendrai de dire avec franchiſe ce que je penſerai ; & vous ne regarderez point cela comme un attentat & comme un manque de reſpect pour la mémoire de Deſcartes & de Newton, ayant pour ces deux grands Hommes, & ſur-tout pour le dernier, un reſpect qui va juſqu'à la vénération la plus profonde.

Une autre choſe qui ne me cauſe pas un médiocre embarras, c'eſt que je ſuis obligé de parler de pluſieurs perſonnes qui vivent encore. Juſqu'ici je n'ai guère fait mention que des morts: j'avois peu à craindre qu'ils ſe fâchaſſent dans le tombeau, qu'ils trouvaſſent mes expreſſions trop peu meſurées, mes critiques mal fondées, & mes réflexions déplacées ou malignes; actuellement il faut ou que je me réſolve à déguiſer une partie de ce que je penſe, ou que je coure riſque de déplaire à des perſonnes que j'eſtime infiniment, & que je me fais un honneur d'eſtimer.

§. II.

Expoſition de certains Principes du Cartéſianiſme extraits des Livres de Mr. de Fontenelle, accompagnée de quelques réflexions ſur les Ouvrages de cet ingenieux Auteur.

Si je ſuivois, *Monſieur*, l'ordre que je me ſuis preſcrit en général juſqu'ici, je devrois parler de Mr. Newton avant que de faire mention de Mr. de Fontenelle, le premier étant né plutôt que l'autre: mais je penſe qu'étant aſſez néceſſaire de rappeller à l'eſprit des Lecteurs certains Principes de Deſcartes avant que d'examiner les raiſons que Newton a apportées pour les détruire,

je

je ne ſaurois mieux faire que d'extraire ces Principes des Ouvrages de Mr. de Fontenelle, où le Syſtème de Deſcartes eſt expliqué bien plus clairement, & d'une maniére bien plus gracieuſe que dans les Livres de ce Philoſophe.

Perſonne n'a jamais eu l'art, & peut-être perſonne ne l'aura-t-il jamais, de mettre les choſes les plus difficiles & les plus abſtraites à la portée de tout le monde, comme Mr. de Fontenelle. Son Livre de la *Pluralité des Mondes* eſt un Chef-d'œuvre dans ſon eſpèce. Il a été ſouvent imité, rarement approché, & jamais égalé. Il falloit un génie auſſi profond & en même tems auſſi enjoué, que celui de Mr. de Fontenelle pour répandre cette gaieté amuſante ſur les Queſtions de Phyſique les plus difficiles, & ſur les Obſervations Aſtronomique, les plus relevées.

On trouve beaucoup de Savans qui parlent ſavamment: on en voit peu qui parlent ſavamment & galamment. Il ſemble que le bel eſprit ſoit une héréſie en Philoſophie, & qu'un Phyſicien ſoit diſpenſé de plaire en inſtruiſant. Je ne m'étonne point ſi tant d'habiles Profeſſeurs n'ont pu obtenir auprès de bien des gens que le titre de Pédans. N'accuſons point tout-à-fait l'ignorance

d'un pareil jugement, attribuons en une partie à la ſévérité & à la dureté Philoſophique. Que tous les Philoſophes s'expliquent comme Mr. de Fontenelle, bien-tôt on verra l'Univers entier écouter leurs leçons avec un avide curioſité.

La Nature a fait tous les hommes pour aimer ce qui eſt agréable: mais elle n'a accordé qu'à une petite partie le talent de pouvoir goûter le bon enveloppé dans une éccorce amére. La même perſonne qui s'inſtruira avec plaiſir de la vérité ſous les auſpices de Mr. de Fontenelle, s'ennuira bien-tôt de la rechercher avec Mallebranche, qui le conduira par un chemin ſublime pour deux ou trois mortels; mais obſcur, épineux, ennuyeux & impraticable pour le reſte du Genre humain. Il en eſt d'un Philoſophe comme de tous les autres Ecrivains: s'il veut emporter & réunir tous les ſuffrages, il faut abſolument qu'il joigne l'agréable à l'utile: *omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci;* qu'il ſe rende intelligible, & qu'il mette à la portée de tout le monde les choſes qui ſemblent par elles-mêmes demander la plus ſérieuſe méditation. Perſonne n'a poſſédé ce talent comme Mr. de Fontenelle. Voyons en un exemple dans l'expoſition des Syſtèmes Aſtronomiques.

„Avant

„Avant que je vous explique le premier „des Syſtèmes, *dit-il* [1], il faut que vous „remarquiez, s'il vous plaît, que nous ſom„mes touts faits naturellement comme un „certain Fou Athénien, dont vous avez en„tendu parler, qui s'étoit mis dans la fan„taiſie que tous les Vaiſſeaux qui abordoient „au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre „folie, à nous autres, eſt de croire auſſi que „toute la Nature, ſans exception, eſt deſti„née à nos uſages; & quand on demande à „nos Philoſophes, à quoi ſert ce nombre „prodigieux d'Etoiles fixes, dont une partie „ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, „ils vous répondent froidement quelles ſer„vent à leur réjouïr la vûe. Sur ce principe on „ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il „falloit que la Terre fût en repos au Centre „de l'Univers, tandis que tous les Corps „céleſtes qui étoient faits pour elle, pren„droient la peine de tourner à l'entour „pour l'éclairer. Ce fut donc au-deſſous „de la Terre qu'on plaça la Lune: & au „deſſous de la Lune on plaça Mercure; en„ſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Sa„turne. Au-deſſous de tout cela étoit le „Ciel

[1] Entretiens ſur la Pluralité des Mondes, Premier Soir, p. 21. Edit. de la Haye chez Vander Kloot.

„Ciel des Etoiles fixes. La Terre ſe trou-
„voit juſtement au milieu des Cercles que
„décrivent ces Planetes, & ils étoient d'au-
„tant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés
„de la Terre; & par conſéquent les Planetes
„les plus éloignées employoient plus de
„tems à faire leur cours, ce qui effective-
„ment eſt vrai.

„Mais je ne ſai pas, interrompit la Mar-
„quiſe, pourquoi vous ſemblez n'approuver
„pas cet ordre-là dans l'Univers: il me
„paroît aſſez net, & aſſez intelligible; &
„pour moi, je vous déclare que je m'en
„contente.

„Je puis me vanter, répliquai-je, que
„je vous adoucis bien tout ce Syſtème. Si
„je vous le donnois tel qu'il a été conçu par
„Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y
„ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans
„une épouvante horrible. Comme les
„mouvemens des Planetes ne ſont pas ſi ré-
„guliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte,
„tantôt plus lentement, tantôt en un ſens,
„tantôt en un autre; & qu'elles ne ſoient
„quelquefois plus éloignées de la Terre,
„quelquefois plus proches, les Anciens
„avoient imaginé je ne ſai combien de Cer-
„cles différemment entrelacés les uns dans
„les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes

„ces

„ces bizarreries. L'embarras de tous ces „Cercles étoit ſi grand, que, dans un tems „où l'on ne connoiſſoit encore rien de „meilleur, un Roi de Caſtille, grand Mathé„maticien, mais apparemment peu dévot, „diſoit, que ſi Dieu l'eût appellé à ſon Con„ſeil quand il fit le Monde, il lui eût donné „de bons avis. La penſée eſt trop liberti„ne: mais cela même eſt aſſez plaiſant, que „ce Syſtème fût alors une occaſion de pé„ché, parce qu'il étoit trop confus. Les „bons avis que ce Roi vouloit donner, re„gardoient ſans doute la ſuppreſſion de „tous ces Cercles, dont on avoit embar„raſſé les mouvemens céleſtes. Apparem„ment ils regardoient auſſi une autre ſup„preſſion de deux ou trois Cieux ſuperflux „qu'on avoit mis au-delà des Etoiles fixes. „Ces Philoſophes, pour expliquer une ſorte „de mouvement dans les Corps céleſtes, fai„ſoient au-delà du dernier Ciel que nous „voyons, un Ciel de cryſtal, qui imprimoit „ce mouvement aux Cieux inférieurs. „Avoient-ils nouvelle d'un autre mouve„ment? c'étoit auſſi-tôt un autre Ciel de „cryſtal. Enfin, les Cieux de cryſtal ne „leur coûtoient rien.

„Et pourquoi ne les faiſoit-on que de „cryſtal, dit la Marquiſe? N'euſſent-ils

„pas

„pas été bons de quelque autre ma-„tiére ?

„Non, répondis-je, il falloit que la lu-„miére paſſât au travers : & d'ailleurs il „falloit qu'ils fuſſent ſolides : il le falloit „abſolument, car Ariſtote avoit trouvé que „la ſolidité étoit une choſe attachée à la „nobleſſe de leur nature ; & puisqu'il l'avoit „dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais „on a vu des Cometes, qui étant plus éle-„vées qu'on ne croyoit autrefois, briſe-„roient tout le cryſtal des Cieux par où „elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers; „& il a fallu ſe réſoudre à faire les Cieux „d'une matiére fluide, telle que l'air. En-„fin, il eſt hors de doute par les Obſerva-„tions de ces derniers Siècles, que Venus „& Mercure tournent autour du Soleil, & „non autour de la Terre; & l'ancien Sys-„tème eſt abſolument inſoutenable par cet „endroit. Je vais donc vous en propoſer „un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſe-„roit le Roi de Caſtille de donner des avis; „car il eſt d'une ſimplicité charmante, & „qui ſeule le feroit préférer.

„Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, „que votre Philoſophie eſt une eſpèce d'en-„chére, où ceux qui offrent de faire les cho-

„ſes

„ſes à moins de fraix, l'emportent ſur les „autres.

„Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que „par-là qu'on peut attraper le Plan ſur „lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. „Elle eſt d'une épargne extraordinaire: tout „ce qu'elle pourra faire d'une maniére qui „lui coûtera un peu moins, quand ce moins „ne ſeroit presque rien, ſoyez ſûre qu'elle „ne le fera que de cette maniére-là. Cette „épargne néanmoins s'accorde avec une „magnificence ſurprenante qui brille dans „tout ce quelle a fait. C'eſt que la magni„ficence eſt dans le deſſein, & l'épargne „dans l'éxecution. Il n'y a rien de plus „beau qu'un grand deſſein que l'on exécu„te à peu de fraix. Nous autres, nous „ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout „cela dans nos idées. Nous mettons l'é„pargne dans le deſſein qu'a eu la Natu„re, & la magnificence dans l'exécution. „Nous lui donnons un petit deſſein, qu'el„le exécute avec dix fois plus de dépenſe „qu'il ne faudroit; cela eſt tout-à-fait „ridicule.

„Je ſerai bien aiſe, dit-elle, que le Sy„ſtème dont vous m'allez parler, imite de „fort près la Nature; car ce grand ména„ge-là tournera au profit de mon imagi„nation

„nation, qui n'aura pas tant de peine à „comprendre ce que vous me direz.

„Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, „repris-je. Figurez-vous un Allemand, „nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur „tous ces Cercles différens, & ſur tous ces „Cieux ſolides qui avoient été imaginés „par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met „les autres en pièces. Saiſi d'une noble „fureur d'Aſtronome, il prend la Terre, & „l'envoye bien loin du Centre de l'Univers, „où elle s'étoit placée ; & dans ce Centre, „il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit „bien mieux du. Les Planetes ne tournent „plus autour de la Terre, & ne l'enferment „plus au milieu du Cercle qu'elles décri- „vent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quel- „que ſorte par hazard, & parce qu'elles „nous rencontrent en leur chemin. Tout „tourne préſentement autour du Soleil : la „Terre y tourne elle-même ; & pour la „punir du long repos qu'elle s'étoit attri- „bué, Copernic la charge le plus qu'il „peut de tous les mouvemens qu'elle don- „noit aux Planetes & aux Cieux. Enfin, „de tout cet équipage céleſte, dont cette „petite Terre ſe faiſoit accompagner & en- „vironner, il ne lui eſt demeuré que la Lune, „qui tourne encore autour d'elle.

„Atten-

„Attendez un peu, dit la Marquiſe, il „vient de vous prendre un enthouſiasme „qui vous a fait expliquer les choſes ſi „pompeuſement, que je ne crois pas les „avoir entendues. Le Soleil eſt au Centre „de l'Univers, & là il eſt immobile; après „lui qu'eſt-ce qui ſuit?

„C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne „autour du Soleil; enſorte que le Soleil eſt „à peu près le Centre du Cercle que Mercure „décrit. Au-deſſus de Mercure eſt Venus, „qui tourne de même autour du Soleil. „Enſuite vient la Terre, qui étant plus éle„vée que Mercure & Venus, décrit autour „du Soleil un plus grand Cercle que ces „Planetes. Enfin, ſuivent Mars, Jupiter, „Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nom„me: & vous voyez bien que Saturne doit „décrire autour du Soleil le plus grand Cer„cle de tous; auſſi employe-t-il plus de „tems qu'aucune autre Planete à faire ſa „révolution. Et la Lune? vous l'oubliez, „interrompit-elle. Je la retrouverai bien, „repris-je. Le Lune tourne autour de la „Terre, & ne l'abandonne point: mais „comme la Terre avance toujours dans le „Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la „Lune la ſuit, en tournant toujours autour „d'elle; & ſi elle tourne autour du Soleil,

„ce n'eſt que pour ne point quitter la „Terre."

Convenons, *Monſieur*, qu'il faut avoir autant de netteté, de préciſion & de legéreté qu'en a l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, pour donner aux Démonſtrations Aſtronomiques autant d'enjoûment. Il a eu raiſon de dire, en parlant de l'expoſition qu'il faiſoit du Syſtème de Ptolomée, qu'il pouvoit ſe vanter qu'il l'adouciſſoit bien, & que s'il le donnoit tel qu'il a été conçu par ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il jetteroit la Marquiſe dans une épouvante horrible. Mr. de Fontenelle auroit pu, s'il n'avoit été auſſi modeſte & auſſi grand partiſan des Modernes, avancer qu'il avoit rendu le même ſervice à Copernic qu'à Ptolomée: mais il a craint ſans doute, ou de ſe louer trop, ou de diminuer la gloire de Copernic en ne lui accordant pas autant de clarté que de ſcience. C'eſt apparemment par la même raiſon qu'il veut que l'idée des Tourbillons de Deſcartes *ſoit auſſi agréable que leur nom eſt terrible.* Je conviens qu'elle l'eſt dans les Ouvrages de Mr. de Fontenelle; & ſi Deſcartes revenoit aujourd'hui, il ſeroit bien ſurpris de voir qu'on eût rendu ſi aiſé & ſi clair, ce qui chez lui ne l'étoit

toit pas trop. Voyons, *Monſieur*, encore cette ingénieuſe explication.

„Ah! Madame, répliquai-je [2], ſi vous „ſaviez ce que c'eſt que les Tourbillons de „Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom „eſt ſi terrible, & l'idée ſi agréable, vous „ne parleriez pas comme vous faites.

„La tête me dût-elle tourner, dit-elle en „riant, il eſt beau de ſavoir ce que c'eſt „que les Tourbillons : achevez de me ren„dre folle : je ne me ménage plus : je ne „connois plus de retenue ſur la Philoſo„phie ; laiſſons parler le monde, & don„nons-nous aux Tourbillons.

„Je ne vous connoiſſois pas de pareils „emportemens, repris-je, c'eſt dommage „qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour „objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, „c'eſt un amas de matiére dont les parties „ſont détachées les unes des autres, & ſe „meuvent toutes en un même ſens; permis „à elles d'avoir pendant ce tems-là quel„ques petits mouvemens particuliers, pour„vû qu'elles ſuivent toujours le mouvement „général. Ainſi un Tourbillon de vent, „c'eſt une infinité de petites parties d'air, „qui

[2] Entretiens ſur la Pluralité des Mondes, quatrieme Soir, p. 84.

„qui tournent en rond toutes enſemble, „& enveloppent ce qu'elles rencontrent. „Vous ſavez que les Planetes ſont portées „dans la Matiére céleſte, qui eſt d'une ſubti„lité & d'une agitation prodigieuſes. Tout „ce grand amas de Matiére céleſte, qui eſt „depuis le Soleil, jusqu'aux Etoiles fixes, „tourne en rond, & emportant avec ſoi les „Planetes, les fait tourner toutes en un „même ſens autour du Soleil, qui occupe „le Centre; mais en des tems plus ou „moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus „ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au „Soleil qui ne tourne ſur lui-même, par„ce qu'il eſt juſtement au milieu de toute „cette Matiére céleſte; & vous remarque„rez en paſſant, que quand la Terre ſeroit „dans la place où il eſt, elle ne pourroit en„core faire moins que de tourner ſur elle„même.

„Voilà quel eſt le grand Tourbillon „dont le Soleil eſt comme le Maître: mais „en même tems les Planetes ſe compoſent „de petits Tourbillons particuliers à l'imi„tation de celui du Soleil. Chacune d'el„les en tournant autour du Soleil ne laiſſe „pas de tourner autour d'elle-même, & „fait tourner auſſi autour d'elle en même „ſens une certaine quantité de cette Matiére

„céleſte

„céleſte qui eſt toujours prête à ſuivre „tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement général. C'eſt-là le Tourbillon „particulier de la Planete, & elle le pouſſe „auſſi loin que la force de ſon mouvement „ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans „ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle; & le „tout enſemble, la grande Planete, la petite, „& le Tourbillon qui les renferme, n'en „tourne pas moins autour du Soleil. C'eſt „ainſi qu'au commencement du Monde „nous nous fimes ſuivre par la Lune, par„ce qu'elle ſe trouva dans l'étendue de no„tre Tourbillon, & tout-à-fait à notre „bienſéance. Jupiter, dont je commençois „à vous parler, fut plus heureux ou plus „puiſſant que nous. Il y avoit dans ſon „voiſinage quatre petites Planetes, il ſe les „aſſujettit toutes quatre; & nous qui ſom„mes une Planete principale, croyez-vous „que nous l'euſſions été ſi nous nous fuſ„ſions trouvés proche de lui? Il eſt mille „fois plus gros que nous: il nous auroit „engloutis ſans peine dans ſon Tourbillon, „& nous ne ſerions qu'une Lune de ſa dé-

„pendance, au lieu que nous en avons une „qui eſt dans la nôtre; tant il eſt vrai que „le ſeul hazard de la ſituation décide ſou„vent de toute la fortune qu'on doit avoir."

Si Mr. de Voltaire eût fait attention à la ſuite de ce paſſage, il n'auroit pas apporté pour détruire l'exiſtence des Tourbillons, une objection que Mr. de Fontenelle avoit prévenue, & qu'il a fait faire par la Marquiſe; cependant Mr. de Voltaire la donne comme une des plus déciſives & qui ruïne entiérement l'Hypothèſe Cartéſienne.

„Pour comble enfin, *dit-il* [3], tout le „le monde voit ce qui arriveroit à deux „Fluides circulant l'un vis-à-vis de l'autre. „Ils ſe confondroient néceſſairement, & for„meroient le Chaos au lieu de le débrouil„ler. Cela ſeul auroit jetté ſur le Syſtème „Cartéſien un ridicule qui l'eût accablé, ſi „le goût de la nouveauté & le peu d'uſage „où l'on étoit alors d'examiner, n'avoient „prévalu."

Mettons ici *Monſieur*, l'objection de la Marquiſe, & la réponſe de Monſieur de Fontenelle: elle ſervira également à l'argument de Mr. de Voltaire.

„Et

[3] Elémens de la Philoſ. de Newton, mis à la portée de tout le monde, par Mr. de Voltaire, Chap. XVI. p. 204.

„Et qui nous aſſûre, dit la Marquiſe [4], „que nous demeurerons toujours où nous „ſommes? Je commence à craindre que „nous ne faſſions la folie de nous appro„cher d'une Planete auſſi entreprenante que „Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous, pour „nous abſorber; car il me paroît que dans „ce grand mouvement, où vous dites qu'eſt „la Matière céleſte, elle devroit agiter les „Planetes irréguliérement, tantôt les appro„cher, tantôt les éloigner les unes des autres.

„Nous pourrions auſſi-tôt y gagner qu'y „perdre, répondis-je: peut-être, irions„nous ſoumettre à notre domination Mer„cure, ou Mars, qui ſont de plus petites „Planetes, & qui ne nous pourroient réſi„ſter. Mais nous n'avons rien à eſpérer, „ni à craindre: les Planetes ſe tiennent où „elles ſont, & les nouvelles Conquêtes „leur ſont défendues, comme elles l'étoient „autrefois aux Rois de la Chine. Vous „ſavez bien que quand on met de l'huile „avec de l'eau, l'huile ſurnage: qu'on met„te ſur ces deux liqueurs un Corps extrê„mement leger, l'huile le ſoutiendra, & il „n'ira pas juſqu'à l'eau. Qu'on y mette un „autre

[4] Entretiens ſur la Pluralité des Mondes, quatrième Soir, p. 86. & ſuiv.

„autre Corps plus peſant, & qui ſoit juſte„ment d'une certaine peſanteur, il paſſera „au travers de l'huile, qui ſera trop foible „pour l'arrêter, & tombera juſqu'à ce qu'il „rencontre l'eau, qui aura la force de le „ſoutenir. Ainſi dans cette liqueur, com„poſée de deux liqueurs qui ne ſe mêlent „point, deux Corps inégalement peſans, ſe „mettent naturellement à deux places diffé„rentes, & jamais l'un ne montera, ni l'au„tre ne deſcendra. Qu'on mette encore „d'autres liqueurs qui ſe tiennent ſéparées, „& qu'on y plonge d'autres Corps, il ar„rivera la même choſe. Repréſentez-vous „que la Matiére céleſte qui remplit ce grand „Tourbillon, a différentes couches, qui „s'enveloppent les unes les autres, & dont „les peſanteurs ſont différentes comme cel„les de l'huile & de l'eau, & des autres li„queurs. Les Planetes ont auſſi différentes „peſanteurs, chacune d'elles par conſéquent „s'arrête dans la couche qui a préciſément „la force néceſſaire pour la ſoutenir, & qui „lui fait équilibre; & vous voyez bien qu'il „n'eſt pas poſſible qu'elle en ſorte jamais."

En ne regardant pas l'Objection de Mr. de Voltaire comme inſurmontable, je ſuis bien éloigné d'être perſuadé de la réalité des Tourbillons de Deſcartes. Je veux ſeule-

ſeulement vous montrer que parmi pluſieurs excellentes raiſons que les Adverſaires des Cartéſiens apportent pour ruïner les Tourbillons, celle que Mr. de Voltaire a conſiderée comme la plus forte & mettant le comble à la deſtruction de ce Syſtème, ne l'étoit point autant que bien d'autres.

Revenons aux Tourbillons de Deſcartes, & avouons que quelque ingénieuſe que ſoit cette Hypothèſe, elle eſt aujourd'hui inſoutenable, & qu'on en a démontré le faux.

Il eſt prouvé évidemment que le petit Tourbillon de la Terre ne peut pas toujours conſerver ſon premier mouvement, & qu'il doit le perdre peu à peu. Les grands Tourbillons ſont auſſi chimériques que celui de la Terre, ils ſont directement oppoſés aux règles de Kepler, dont la vérité eſt démontrée. Or toute Hypothèſe contraire à l'Expérience & à des démonſtrations évidentes, ne doit trouver aucun crédit dans l'eſprit de ceux qui ne cherchent que le vrai, & qui n'aiment point à courir après des chimères.

Mr. de Voltaire a parfaitement bien choiſi parmi les démonſtrations de Kepler qui anéantiſſent les Tourbillons, lorsque parmi tant d'autres il a par préférence rap-

porté celle-ci. „Par une des grandes loix „de Kepler, *dit-il* [s], toute Planete décrit „des aires égales en tems égaux: par une „autre loi non moins ſûre chaque Planete „fait ſa révolution autour du Soleil en telle „ſorte, que ſi, par exemple, ſa moyenne „diſtance au Soleil eſt 10, prenez le cube de „ce nombre, ce qui ſera 1000, & le tems de „la révolution de cette Planete autour du „Soleil ſera proportionné à la racine quar„rée de ce nombre 1000. Or s'il y avoit „des couches de matiére qui portaſſent des „Planetes, ces couches ne pourroient ſuivre „ces loix; car il faudroit que les vîteſſes „de ces torrens fuſſent à la fois proportion„nelles à leurs diſtances au Soleil, & aux „racines quarrées de ces diſtances; ce qui „eſt incompatible."

Mr. de Voltaire joint pluſieurs autres Objections, dont quelques-unes moins fortes que les autres, ne laiſſent pas d'être très-embarraſſantes. Il en a puiſé une grande partie dans le ſublime Livre des Principes de Newton le deſtructeur du Syſtème Carteſien. Ce fameux & illuſtre Anglois traitant de la réſiſtance des milieux au mouvement

[s] Eléments de la Philoſ. de Newton, &c. Chap. XVI. p. 204.

vement qui doit entrer dans les principaux Phénomènes de la Nature, tels que les mouvemens des Corps céleſtes, la Lumiére, le Son: & établiſſant & fondant uniquement ſur la Géométrie ce qui réſulte de cette réſiſtance ſelon toutes les cauſes qu'elle peut avoir, la denſité du milieu, la vîteſſe du corps mu, la grandeur de ſa ſurface; a tiré des concluſions de ces premiers Principes qui renverſent entiérement les Tourbillons de Deſcartes. Il démontre & démontre évidemment, que le mouvement des Planetes ne pourroit avoir lieu, & que leur cours ſeroit ſans ceſſe affoibli & même bien-tôt interrompu, s'il étoit vrai qu'elles ſe muſſent autour du Soleil dans un milieu rempli de Matiére, quelque déliée & ſubtile qu'on la ſuppoſe, puisque malgré cela elle réſiſteroit également, & n'en arrêteroit pas moins le cours. Mais enfin, une raiſon qui détruit jusque dans ſes fondemens l'Hypotheſe Cartéſienne, c'eſt l'impoſſibilité qu'il y a que les Cometes traverſent les Tourbillons librement & en tout ſens, ſans que leur mouvement en ſoit dérangé ni altéré, quoiqu'elles ayent très-ſouvent des directions contraires au leur. D'ailleurs, par quel moyen ou plutôt par quel enchantement les Cometes, ces Torrens d'une

d'une grandeur immenſe & ſi rapides, n'abſorbent-elles pas le mouvement particulier d'un Corps qui n'eſt qu'un Atome eu égard à leur prodigieuſe étendue, & ne le déterminent-elles pas, par leur force ſi ſupérieure à ſuivre leur cours? Il faut donc convenir que les Corps céleſtes ſe meuvent dans le *Vuide*, & que l'exiſtence du *Plein* eſt fauſſe & impoſſible: que la Matiére ſubtile ne ſerviroit qu'à empêcher le cours des Aſtres: qu'elle cauſeroit un obſtacle à tous les mouvemens qui ſe font dans l'Univers, puiſque tout Corps ne peut-être mu, lorſqu'un autre corps l'empêche de changer de lieu; & qu'il eſt démontré évidemment que, quelque ſubtil, quelque petit que ſoit un Atome, il ne pourra jamais ſe mouvoir, ſi celui qui le touche ne cède, & par conſéquent un troiſième à ce ſecond. Or comment cela pourra-t-il arriver, s'il n'y a point de *Vuide*, & ſi tout eſt plein? Tous les Atomes, ou, ſi l'on veut, toutes les parties de la Matiére ſubtile ſe réſiſtant également, tout ſera beaucoup plus compacte dans l'Univers que dans le morceau d'or

[6] Ce fut cette heureuſe & ſage hardieſſe qui lui fit entreprendre la réſolution d'un Problême fondamental pour toute l'Aſtronomie, déja tenté pluſieurs fois ſans

d'or le plus ſerré & le moins poreux ; & il n'y aura aucun mouvement.

En voilà aſſez, *Monſieur*, ſur les Tourbillons de Deſcartes, leur fauſſeté ne diminue point le merite de la maniére ingénieuſe dont Mr. de Fontenelle en a expliqué l'exiſtence.

Si l'Ouvrage ſur la Pluralité des Mondes mérite l'eſtime du Public, celui qui contient les Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences en eſt encore plus digne. C'eſt, à mon gré, le Chef-d'œuvre de cet excellent Auteur. Il a trouvé le moyen de renfermer dans les Eloges des Académiciens morts, non-ſeulement les principales circonſtances de leurs Vies ; mais il a fait un précis de leurs opinions & de leurs Ouvrages, toujours auſſi inſtructif que l'Ouvrage même dont il parle, & ſouvent beaucoup plus agréable. Il eſt peu de découvertes Aſtronomiques & Mathématiques dont-il n'inſtruiſe les Lecteurs, & ſa briéveté n'ôte rien à ſa clarté. Jugez en, *Monſieur*, par le paſſage que vous trouverez au bas de la page [6], & qui contient tout le détail des fameuſes découvertes de Mr. Caſſini.

Lors-

ſuccès par les plus habiles Mathématiciens, & même jugé impoſſible par le fameux Kepler & par Mr. Bouillaud grand Aſtronome François. Deux intervalles en-

Lorsque Mr. de Fontenelle fait mention de quelques Anecdotes qui regardent ou le genre

tre le lieu vrai & le lieu moyen d'une Planete étant donnés, il falloit déterminer géométriquement ſon Apogée, & ſon Excentricité. Mr. Caſſini en vint à bout, & ſurprit beaucoup le Monde ſavant. Son Problême commençoit à lui ouvrir une route à une Aſtronomie nouvelle & plus exacte: mais comme, pour profiter de ſa propre invention, il avoit beſoin d'un plus grand nombre d'Obſervations qu'il n'avoit encore eu le tems d'en faire, car à peine avoit-il alors 26 ans, il écrivit en France à Mr. Gaſſendi, & lui demanda celles qu'il pouvoit avoir principalement ſur les Planetes ſupérieures. Il les obtint ſans peine d'un homme auſſi zélé pour les Sciences, & auſſi favorable à la gloire d'autrui. Mais il reſtoit encore dans le fond de l'Aſtronomie des doutes importants, & des difficultés eſſentielles. Il eſt certain, & que le Soleil paroît maintenant aller plus lentement en Eté qu'en Hyver, & qu'il eſt plus éloigné de la Terre en Eté. Ce plus grand éloignement doit diminuer l'apparence de ſa vîteſſe; mais n'y a-t-il point de plus dans cette vîteſſe une diminution réelle? C'étoit le ſentiment de Kepler, & de Bouillaud: tous les autres tant Anciens que Modernes croyoient le contraire; & la certitude de la Théorie du Soleil & des autres Planetes dépendoit en grande partie de cette queſtion. Pour la décider, il falloit obſerver ſi, lorsque le Soleil étoit plus éloigné de la Terre, la diminution de ſon diametre, car il doit alors paroître plus petit, ſuivoit exactement la même proportion que la diminution de ſa vîteſſe; en ce cas bien certainement toute la di-

genre de vie des Académiciens, où leurs occupations domeſtiques, ou leur commerce

minution de viteſſe n'étoit qu'apparente: mais la difficulté étoit de faire ces obſervations avec aſſez de ſureté. Comme il ne s'agiſſoit que d'une minute de plus ou de moins, dans la grandeur du diametre du Soleil, & que les Inſtrumens étoient trop petits pour la donner ſûrement, chaque Obſervateur pouvoit la mettre ou l'ôter à ſon gré, & en diſpoſer en faveur de ſon Hypothèſe; & la queſtion demeuroit toujours indéciſe. Nous ne donnerons que cet exemple de l'extrême importance dont peuvent être chez les Aſtronomes de petites grandeurs, indignes partout ailleurs d'être comptées. En général il eſt aiſé de concevoir que quand on ſe ſert d'un Quart de Cercle pour obſerver, ſa proportion aux grandeurs qu'il doit meſurer eſt presque infiniment petite, & qu'à l'épaiſſeur d'un fil de ſoye ſur cet Inſtrument il répond dans le Ciel des millions de lieues. Ainſi la préciſion de l'Aſtronomie demande de grands Inſtrumens.

Il ſe préſenta heureuſement à Mr. Caſſini une occaſion d'en avoir un, le plus grand qui eût jamais été, préciſément lorsqu'il étoit dans le deſſein de refondre toute cette Science. Le deſordre où le Calendrier Julien étoit tombé, parce qu'on y avoit négligé quelques minutes, avoit réveillé les Aſtronomes du ſeizième Siècle: ils voulurent avoir par obſervation les Equinoxes & les Solſtices que le Calendrier ne donnoit plus qu'à dix jours près; & pour cet effet Egnazio Dante Religieux Dominicain, Profeſſeur d'Aſtronomie à Boulogne, tira en 1575. dans l'Egliſe de St. Pétrone, une

ce Epiſtolaire, il les rend agréables & intéreſſantes par les circonſtances qu'il y entremêle.

ligne qui marquoit la route du Soleil pendant l'année, & principalement ſon arrivée aux Solſtices. On ne crut point mettre une Egliſe à un uſage profane, en la faiſant ſervir à des obſervations néceſſaires pour la célébration des Fêtes. En 1653. on fit une augmentation au Bâtiment de St. Pétrone. Cela fit naître à Mr. Caſſini la penſée de tirer dans un autre endroit de l'Egliſe une ligne plus longue, plus utile, & plus exacte que celle de Dante qui n'étoit pas même une Méridienne. Comme il falloit qu'elle fût parfaitement droite, & que par la néceſſité de ſa poſition elle devoit paſſer entre deux Colonnes, on jugea d'abord qu'elle n'y pouvoit paſſer, & qu'elle iroit périr contre l'une ou l'autre. Les Magiſtrats qui avoient ſoin de la Fabrique de St. Pétrone doutoient s'ils conſentiroient à une entrepriſe auſſi incertaine. Mr. Caſſini les convainquit par un Ecrit imprimé, qu'elle ne l'étoit point. Il avoit pris ſes meſures ſi juſtes que la Méridienne alla raſer les deux dangereuſes Colonnes, qui avoient penſé faire tout manquer.

Un trou rond, horizontal, d'un pouce de Diametre, percé dans le toit, & élevé perpendiculairement de mille pouces au-deſſus d'un pavé de marbre où eſt tracée la Méridienne, reçoit tous les jours & envoye à midi, ſur cette Ligne, l'image du Soleil qui y devient ovale, & s'y promene de jour en jour, ſelon que le Soleil s'approche ou s'éloigne du Zénit de Boulogne. Lorsqu'il en eſt le plus près qu'il puiſſe être, à une minute de variation dans ſa hauteur, répondent ſur la

mêle. Ainſi en rappellant quels étoient les Savans avec qui Mr. de Montmort étoit en

Méridienne, quatre lignes du pied de Paris, & lorsque le Soleil eſt le plus éloigné, deux pouces & une ligne; de ſorte que cet Inſtrument donne une préciſion telle qu'on n'eût oſé l'eſpérer. Il fut conſtruit avec des attentions presque ſuperſtitieuſes. Le P. Riccioli, bon juge en ces matiéres, les a nommées plus angéliques que humaines. Le détail en ſeroit infini. Dans les Sciences Mathématiques la Pratique eſt une Eſclave, qui a la Théorie pour Reine: mais ici cette Reine eſt abſolument dépendante de l'Eſclave.

Ce grand Ouvrage étant fini ou du moins aſſez avancé, Mr. Caſſini invita par un Ecrit public tous les Mathématiciens à l'obſervation du Solſtice d'Eté de 1655. Il diſoit dans un ſtile Poëtique que la ſéchereſſe des Mathématiques ne lui avoit pas fait perdre, qu'il s'étoit établi dans un Temple un nouvel Oracle d'Apollon ou du Soleil, que l'on pouvoit conſulter avec confiance ſur toutes les difficultés d'Aſtronomie. Une des premiéres réponſes qu'il rendit fut ſur la variation de la viteſſe du Soleil. Il prononça nettement en faveur de Kepler & de Bouillaud, qu'elle étoit en partie réelle, & ceux qui étoient condamnés ſe ſoumirent. Mr. Caſſini imprima cette même année ſur l'uſage de ſa Méridienne un Ecrit qu'il dédia à la Reine de Suède, nouvellement arrivée en Italie, & digne par ſon goût pour les Sciences qu'on lui fit une pareille réception.

Les nouvelles Obſervations de Mr. Caſſini furent ſi exactes & ſi déciſives, qu'il en compoſa des Tables du Soleil, plus ſûres que toutes celles qu'on avoit eues

en correſpondance, il développe tous les troubles littéraires qui s'élevérent à l'occaſion de la diſpute de Leibnitz & de Newton, dans laquelle toute l'Europe & l'Allemagne s'intereſſérent.

„En 1714, *dit-il*, Mr. de Montmort fit „une nouvelle Edition de ſes Jeux de Hazard „très-

jusqu'alors. On auroit pu lui reprocher que ſa Méridienne étoit un grand ſecours, que d'autres Aſtronomes n'avoient pas; mais ce ſecours même, il ſe l'étoit donné.

Cependant ſes Tables avoient encore un défaut, dont ſon Oracle ne manqua pas d'avertir. Tycho s'étoit apperçu le premier que les Réfractions augmentoient les hauteurs apparentes des Aſtres ſur l'Horizon; mais il crut qu'elles n'agiſſoient que juſqu'au 45 degré, après quoi elles ceſſoient entiérement. Mr. Caſſini l'avoit ſuivi ſur ce point; mais après de plus grandes recherches & un examen Géométrique de la nature des Réfractions, que l'on n'avoit connues juſque-là que par des obſervations toujours ſujettes à quelque erreur, il trouva qu'elles s'étendoient juſqu'au Zénit, quoique depuis le 45 degré juſqu'au Zénit il n'y ait qu'une minute à diſtribuer ſur les 45 degrés qui reſtent, autre minutie Aſtronomique d'une extrême conſéquence. C'eſt le ſort des nouveautés même les mieux prouvées, que d'être contredites. Il ne faut compter pour rien un tireur d'Horoſcopes, qui écrivit contre ſon Syſtème des Réfractions, & lui objecta qu'il n'étoit pas encore aſſez âgé pour les connoître. Le Pere Riccioli lui-même

„très-conſidérablement augmentée, & enri-
„chie de ſon commerce Epiſtolaire avec
„Mrs. Bernoulli, Oncle & Neveu, qui ne
„reſpiroient alors, comme lui, que Combi-
„naiſons & Suites infinies de Nombres. Ce
„n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres
„Mathématiciens qu'il étoit en commerce,
„mais

fit d'abord quelque difficulté de s'y rendre ; mais Mr. Caſſini le cita à Saint Pétrone, où il étoit bien fort.

Il ſe ſervit de la nouvelle Théorie des Réfractions pour faire de ſecondes Tables plus exactes que les premiéres. Il y joignit la Parallaxe du Soleil, qu'il croyoit, quoiqu'encore avec quelque incertitude, pouvoir n'être que de dix ſecondes ; & par-là il éloignoit le Soleil de la Terre ſix fois plus que n'avoit fait Kepler, & dix-huit fois plus que quelques autres. Le Marquis Malvaſia calcula ſur ces Tables les Ephémérides pour cinq ans à commencer en 1661. Mr. Gemignano Montanari Profeſſeur en Mathématique à Boulogne, a imprimé que quand on avoit ſupputé par ces Ephémérides l'inſtant où le Soleil devoit arriver, à un point déterminé de la Méridienne de St. Pétrone, il ne manquoit point de s'y trouver. On a autrefois convaincu Landsberge d'avoir falſifié ſes Obſervations pour les accorder avec ſes Tables, tant les Aſtronomes ſont flattés d'arriver à cet accord, & les hommes de jouïr de l'opinion d'autrui, même ſans fondement. *Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences par Mr. de Fontenelle Secretaire perpetuel. Tom. I. Eloge de Mr. Caſſini*, p. 239. & ſuiv. Edit. de la Haye, chez Iſaac van der Kloot.

„mais avec tous les autres de l'Europe, Mrs. „Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, „Herman, Poleni; tous les plus grands noms „dans ce genre compoſent la liſte de ſes „amis. Il apprenoit par eux les nouvelles „les plus fraîches des Mathématiciens, leurs „vûes particuliéres, leurs projets d'Ouvra„ges, leurs réfléxions ſur ce qui paroiſſoit „au jour, l'Hiſtoire Anecdote des Sciences: „il recevoit & rendoit des ſolutions de Pro„blêmes difficiles, des Jugemens raiſonnés, „des Diſſertations méditées avec ſoin; un „Géometre médiocre auroit été ſouvent fort „embarraſſé de pareils commerces. Pour „lui, il ne pouvoit l'être que quand il fal„loit ſe ménager entre des Savans brouillés „enſemble, comme dans la querelle qui s'é„leva ſur l'invention des nouveaux Calculs, „& dont nous avons parlé en 1716. D'un „côté étoit toute l'Angleterre en armes pour „Mr. Newton, & de l'autre Mr. Leibnitz, & „après ſa mort Mr. Jean Bernoulli, qui, „auſſi-bien que Jacques ſon frere, ayant pris „les premiéres idées de ces Calculs dans „des Ecrits de Mr. Leibnitz où tout autre „qu'eux ne les eût pas priſes, les avoit pouſ„ſées ſi loin, qu'il y pouvoit prendre le mê„me intérêt que Mr. Leibnitz. Mr. Ber„noulli ſeul, comme le fameux Coclès, ſou-

„tenoit

„tenoit ſur le Pont toute l'Armée Angloiſe. „On en étoit venu aux grandes hoſtilités, à „des défis de Problêmes, & Mr. de Mont„mort toujours poſté entre les deux Partis „ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à „ſoi, reconnu presque pour Juge en quel„ques occaſions, avoit beſoin de toute ſa ſa„geſſe. Il étoit peut-être plus lié avec les „Anglois qu'il connoiſſoit perſonnellement ; „cependant il ſe maintint parfaitement neu„tre, en uſant du ſeul artifice qui pût réuſ„ſir ; il diſoit toujours vrai de part & d'au„tre, mais du ton qui fait paſſer la Vérité 7."

L'Ouvrage de Géométrie que Mr. de Fontenelle a donné au Public ſur l'Infini, montre toute l'étendue des vaſtes connoiſſances de cet Auteur. Les Savans Mathématiciens, j'entends ceux qui ont pu ſurmonter l'envie & n'être point ſenſibles à la jalouſie qu'inſpire la gloire d'un Conquérant, ont joint leurs ſuffrages à ceux du Public ; & ſi quelques Adverſaires de ce grand Homme, après avoir ſué long-tems pour trouver des défauts dans ſon Livre, ſont venus à bout de pouvoir relever certaines fautes aſſez légéres qu'ils y ont appercues, le mérite de l'Ou-

7 Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 119, & ſuiv. Elog. de Mr. de Montmort.

l'Ouvrage & celui de l'Auteur n'en doivent pas être moins priſés. Quel eſt le mortel qui puiſſe être exempt tout-à-fait des foibleſſes attachées à l'Humanité, & qui ne ſe ſoit jamais trompé ? Il n'eſt d'ailleurs permis qu'à certains Génies de tomber dans certaines erreurs. Soyez aſſûré, *Monſieur*, qu'il n'eſt aucun des ennemis de Mr. de Fontenelle qui ne ſe fût eſtimé fort heureux d'avoir ſes talens & ſes connoiſſances.

L'Hiſtoire des Oracles n'eſt pas un des moindres Ouvrages de Mr. de Fontenelle; le Bon-Sens y régne par-tout, & développe les ruſes & les fourberies des anciens Prêtres. Quel malheur pour l'Univers qu'un Génie auſſi beau & auſſi éclairé que Mr. de Fontenelle n'ait pu appliquer à la Superſtition moderne tout ce qu'il a ſi bien dit de l'ancienne ! Son Hiſtoire des Oracles eſt excellente; mais je ne doute pas que s'il eût écrit en Hollande, ou en Angleterre, elle ne fût encore plus parfaite. Par quel funeſte ſort, *Monſieur*, n'eſt-il permis aux François que de condamner les anciennes impoſtures?

Après avoir rendu à Mr. de Fontenelle toute la juſtice qu'il mérite, je ne déguiſerai point les défauts qu'on peut lui reprocher. Il a trop affecté de vouloir décrier les Anciens & ſur-tout les Philoſophes.

Lors-

Lorsque je vous parlerai de lui comme Poëte, j'eſpére vous prouver que non-ſeulement il n'a pas jugé aſſez favorablement des Auteurs Grecs & Latins ; mais qu'il leur a reproché ſouvent des fautes qu'ils n'avoient point faites. Il les a inſultés quelquefois ſur leur peu de connoiſſance dans la Phyſique avec trop de hauteur. Auſſi ſemble-t-il que par un juſte retour il a été mis par bien des Savans dans le rang de ceux qu'il avoit mepriſés. Il s'étoit moqué des raiſons que les Anciens avoient données de la cauſe de la peſanteur & du mouvement des Corps, qu'il attribuoit à l'Impulſion ; mais l'Attraction Newtonienne a détruit auprès de bien des gens l'impulſion. Nous examinerons bien-tôt ces deux différentes opinions ; actuellement je vas me contenter de vous faire remarquer que Newton n'a pas héſité de rejetter le ſentiment de Deſcartes. Ainſi Mr. de Fontenelle, ſelon tous les Newtoniſtes, ne ſait pas davantage ce qui ſe paſſe derriére le Théâtre que Pythagore, Platon, &c. Voici le paſſage où cet Auteur plaiſante aſſez vivement & toujours ingénieuſement ces anciens Philoſophes. „Repréſentez-„vous, *dit-il à la Marquiſe* [8], tous les „Sages

[8] Entretiens ſur la *Pluralité des Mondes*, premier Soir, p. 17.

„Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, „ces Ariſtotes & tous ces gens dont le nom „fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreil„les : ſuppoſons qu'ils voyoient le Vol de „Phaëton que les Vents enlevent; qu'ils ne „pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils „ne ſavoient point comment le derriére du „Théâtre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit, „*c'eſt une certaine Vertu ſecrete qui enleve „Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt compoſé de „certains nombres qui le font monter.* L'au„tre, *Phaëton a une certaine amitié pour le „haut du Theâtre ;* il n'eſt point à ſon aiſe „quand il n'y eſt pas. L'autre, *Phaëton „n'étoit pas fait pour voler, mais il aime „mieux voler, que de laiſſer le haut du Théâ„tre vuide ;* & cent autres rêveries que je „m'étonne qui n'ayent perdu de réputation „toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes, & „quelques Modernes ſont venus qui ont dit: „*Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cor„des, & qu'un poids plus peſant que lui deſcend.* „Ainſi on ne croit plus qu'un Corps ſe re„mue, s'il n'eſt tiré, ou plutôt pouſſé par un „autre Corps; on ne croit plus qu'il monte „ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un „contre-poids ou d'un reſſort ; & qui ver„roit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit „que le derriére du Théâtre de l'Opera."

Je

Je ſuis aſſûré que lorsque Mr. de Fontenelle compoſa ſon Livre ſur la *Pluralité des Mondes*, il ne penſoit pas que les *Attractions* & le *Vuide*, bannis par Deſcartes, ſeroient rappellés bien-tôt par un Phyſicien auſſi profond que Mr. Newton, qui leur prêteroit des armes redoutables pour détruire *l'Impulſion*. Les Syſtèmes ſe ſuccédent les uns aux autres comme les flots de la Mer; celui qui fit l'Univers connoît quel eſt le véritable.

Mr. de Fontenelle eſt tombé quelquefois dans les fautes qu'il reprochoit aux Anciens; &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans le même endroit où il condamnoit ces fautes. Parmi pluſieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai d'un ſeul que je prends dans ſon agréable Livre des *Dialogues des Morts*, auſſi inſtructif que celui de Lucien, peut-être plus ingénieux, du moins auſſi eſtimable. Auguſte répondant, à P. Aretin qui lui reproche les louanges outrées que Virgile lui a données, dit à cet Italien 9:

„Ne ſoyez pas étonné que Virgile eût ce „front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas

9 Dialogues des Morts, par Mr. de Fontenelle, Dialogue d'Auguſte & de P. Aretin, p. 40, & ſuiv.

„pas les louanges avec tant de rigueur: on „aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui „les donnent, eſt bien ſoulagée par l'amour „propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Sou„vent on croit mériter des louanges qu'on „ne reçoit pas; & comment croiroit-on „ne pas mériter celles qu'on reçoit?"

Après quelques autres réflexions auſſi ſpirituelles P. Aretin dit à l'Empereur:

„Mais quoi! Ne vous venoit-il jamais „aucun ſcrupule ſur tous les Eloges dont on „vous accabloit? Etoit-il beſoin de raffi„ner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils „étoient attachés à votre rang? Les louan„ges ne diſtinguent point les Princes: on „n'en donne pas plus aux Héros qu'aux au„tres; mais la Poſtérité diſtingue les louan„ges qu'on a données à différens Princes. „Elle en confirme les unes, & déclare les „autres de viles flatteries."

On ne ſauroit condamner plus fortement les louanges fauſſes & outrées, ni en faire ſentir plus vivement le ridicule. Qui croiroit que Mr. de Fontenelle va tomber, & groſſiérement, ſi j'oſe le dire, dans le défaut qu'il vient de blâmer? Liſez, *Monſieur*, ce qui ſuit, & vous verrez ſi Virgile n'eſt pas en droit d'uſer de repréſailles.

„*Augu-*

„*Auguſte.* Vous conviendrez donc du „moins que je méritois les louanges que „j'ai reçues, puisqu'il eſt ſûr que la Poſtérité „les a ratifiées par ſon jugement. J'ai mê„me en cela quelque ſujet de me plaindre „d'elle; car elle s'eſt tellement accoutumée à „me regarder comme le Modèle des Prin„ces, qu'on les loue d'ordinaire en me les „comparant, & ſouvent la comparaiſon me „fait tort.

„P. *Aretin.* Conſolez-vous; on ne vous „donnera plus ce ſujet de plainte. De la „maniére dont tous les Morts qui viennent „ici, parlent de Louïs XIV. qui régne au„jourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regar„dera deſormais comme le Modéle des „Princes, & je prévois qu'à l'avenir on croi„ra ne les pouvoir louer davantage, qu'en „leur attribuant quelque rapport avec ce „grand Roi.

„*Auguſte.* Hé bien! Ne croyez-vous „pas que ceux à qui s'adreſſera une exagéra„tion ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

„P. *Aretin.* Cela pourra être. On eſt ſi „avide de louanges, qu'on les a diſpenſées, & „de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous „les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir."

Certainement les louanges que Virgile a données à Auguſte ne ſont ni plus fauſſes, ni

ni plus outrées que celles que Mr. de Fontenelle prodigue à Louïs XIV. Je ne prétends point diminuer la gloire de ce Roi, qui fut réellement un grand Prince ; mais n'étoit-ce pas ſe moquer de lui & du Public, que de dire qu'on ne pourra louer davantage les Princes qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce Monarque, & que ce rapport devra être regardé comme une exagération ? Eh quoi ! n'eſt-il pas évident & connu de l'Univers entier, qu'un grand nombre de Souverains ont eu des vertus & des qualités bien plus éminentes que celles de Louïs XIV ? Oſera-t-on le comparer avec Henri IV. pour la bravoure & pour les connoiſſances dans l'Art Militaire : avec Charles XII. & Louïs XIII. pour la pureté des mœurs : avec Guillaume III. pour l'etendue du génie : avec Louis XII. pour la bonté du cœur ? En vérité, c'eſt louer outre meſure que d'avancer des paradoxes auſſi faux. Qu'il me ſoit permis de critiquer encore le reſte de ce Dialogue.

„*Auguſte.* Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit „n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner ?

„P. *Aretin.* Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'appartient qu'à

„eux

„eux de louer. D'où vient que votre Vir„gile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il „préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de „bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſé„parés d'avec les autres ? C'eſt que Caton „étoit mort ; & Virgile qui n'eſpéroit rien „ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné „qu'un ſeul Vers, & a borné ſon Eloge à „une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il „vous a ſi mal loué en tant de paroles, au „commencement de ſes Géorgiques ? Il „avoit Penſion de vous."

J'ai dit, *Monſieur*, que Virgile pouvoit faire à ſon Critique les mêmes reproches qu'il lui faiſoit. Si ce Poëte vivoit encore, ne ſeroit-il pas en droit de parodier les derniéres lignes de ce paſſage, & de dire : *D'où vient que Mr. de Fontenelle a ſi bien loué certains Académiciens ? C'eſt qu'il n'eſpéroit rien d'eux, ni de leur famille. D'où vient a-t-il ſi mal loué Louïs XIV. & avec tant d'exagération ? C'eſt qu'il eſpéroit obtenir une penſion.*

On a reproché depuis longtems à Mr. de Fontenelle, & on lui reproche encore aujourd'hui d'avoir introduit dans le Langage une maniére de s'expliquer affectée, recherchée, guindée, qui ayant été imitée par beaucoup d'Ecrivains qui n'avoient pas

ſon

ſon génie, a nui conſidérablement à la bonne diction, & perdu le ſtile des trois quarts des Auteurs. Ce reproche eſt fondé : & tous les *Singes* de Fontenelle ſont de fades Copies d'un bon Original ; mais très-dangereux à copier. On trouve même des choſes dans ce bon Original qui ſont vicieuſes. Quelque ſoin qu'on ait pris d'en adoucir les défauts, on les a fardés, & on n'a pu les cacher aux yeux des véritables Connoiſſeurs.

Il faut convenir que Mr. de Fontenelle s'eſt trop livré quelquefois aux ſaillies du Bel-Eſprit, & au plaiſir ſéducteur d'une penſée plus brillante que ſolide. Je vais en apporter deux exemples, pris non pas dans des Ecrits badins, où le genre de l'Ouvrage auroit pu les rendre excuſables; mais extraits d'un Livre d'où le ſeul Titre exclut le brillant trop recherché pour faire place uniquement à la raiſon & au ſtile mâle & nerveux. Le premier de ces exemples ſe trouve dans l'Eloge de Mr. Fagon, où l'Auteur change le Logis de ce Médecin en Temple de Jupiter.

„Sa

[10] Eloges des Acad. Elog. de Mr. Fagon. Tom. II. pag. 101.

„Sa Maiſon, *dit-il* [10], reſſembloit à ces „Temples de l'Antiquité, où étoient en dé„pôt les Ordonnances & les Recettes qui „convenoient aux maux différens." La figure de Rhétorique eſt trop forte: elle eût pu convenir dans un Poëme; elle eſt déplacée dans l'Eloge d'un Phyſicien. Les comparaiſons magnifiques coûtent trop peu à Mr. de Fontenelle. Je lui paſſerois plutôt celle du Temple & du Logis de Mr. Fagon que celle du *Lieutenant de Police* & de la *Divinité*; de *l'ordre établi dans les rues de Paris* & de la *régularité du cours des Planetes*. „Les Citoyens d'une Ville bien „policée, *dit-il* [11], jouïſſent de l'ordre „qui y eſt établi, ſans ſonger combien „il en coûte de peine à ceux qui l'établiſ„ſent, ou le conſervent, à peu près com„me tous les hommes jouïſſent de la ré„gularité des Mouvemens céleſtes, ſans en „avoir aucune connoiſſance: & même plus „l'ordre d'une Police reſſemble par ſon uni„formité à celui des Corps céleſtes, plus „il eſt inſenſible; & par conſéquent il eſt „toujours d'autant plus ignoré qu'il eſt plus „parfait."

Voilà

[11] Eloges, &c. Tom. II. Elog. de Mr. d'Argenſon. pag. 181.

Voilà bien de belles choſes déplacées & qui viſent tant ſoit peu au galimathias. Eſt-il néceſſaire pour faire l'Eloge de la vigilance & des ſoins de Mr. d'Argenſon, d'entrer dans le détail des Mouvemens céleſtes, & de faire une eſpèce de Diſſertation Aſtronomique? Si un Ancien avoit loué de cette maniére quelque Préteur Grec ou Romain, grand Dieu! quelle critique n'eût-on pas fait de ſon Eloge? Le reproche des *comparaiſons à longue queue* n'auroit pas été oublié.

En voilà aſſez, *Monſieur*, pour ce qui regarde Mr. de Fontenelle, venons à Newton; & ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez approuvé, qu'en conſervant le reſpect qu'on doit à la mémoire & à la perſonne des grands Hommes, je ne ſois point, comme bien des gens, idolâtre des défauts qu'ils peuvent avoir eus.

§. III.

Sur Mr. Newton.

Iſaac Newton, le plus grand Phyſicien qu'il y ait eu, & peut-être ne risqueroit-on rien à dire qu'il y aura jamais, nâquit le jour de Noël en 1642. à Volſtrope dans la Province de Lincoln. Son pere & ſa mere

mere étoient d'une famille noble & diſtinguée. Le premier étant mort, Newton reſta très-jeune ſous la tutelle de ſa mere, qui, quoiqu'elle ſe fût remariée, eut toujours beaucoup de ſoin de l'éducation de ſon fils. Elle l'envoya, à l'âge de douze ans, à la grande Ecole de Grantham. Il y prit tant de goût pour l'étude, que lorsqu'elle voulut l'en retirer pour qu'il commencât à s'appliquer à ſes affaires & à les conduire lui même, il fut impoſſible de l'y faire réſoudre. La mere ne crut point devoir s'oppoſer à l'inclination & au penchant d'un fils qui donnoit de ſi belles eſpérances; elle le renvoya à Grantham, où il reſta jusqu'à ce qu'il allât au Collége de la Trinité dans l'Univerſité de Cambridge. Il avoit pour lors 18 ans, âge plus propre pour les plaiſirs que pour les profondes méditations: mais il ſemble que la Nature, qui avoit accordé tant de rares talens à Newton, voulut ſe hâter de les conduire à leur perfection, & qu'elle abbrégea tous les degrés par où elle fait paſſer les autres hommes.

„Pour apprendre les Mathématiques, „Newton, *dit l'inimitable Panégyriſte* [12] *des „Acadé-*

[12] Eloges des Académiciens, &c. Elog. de Mr. Newton. Tom. II. p. 293. & ſuiv.

„*Académiciens*, n'étudia point Euclide, qui „lui parut trop clair, trop ſimple, trop in„digne de lui prendre du tems; il le ſavoit „presqu'avant que de l'avoir lu, & un coup „d'œil ſur l'énoncé des Théorêmes les lui „démontroit. Il ſauta tout d'un coup à des „Livres tels que la Géométrie de Deſcartes „& les Optiques de Kepler. On lui pour„roit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, „dont les Anciens ne connoiſſoient point la „ſource, *Qu'il n'a pas été permis aux hom„mes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y „a des preuves que Mr. Newton avoit fait „à vingt-quatre ans ſes grandes découvertes „en Géométrie, & poſé les fondemens de „ſes deux célébres Ouvrages, les *Principes*, „& *l'Optique.*"

On a vanté avec raiſon les rares qualités dont Pic de la Mirande avoit été doué par le Ciel: on a regardé comme un miracle les Ouvrages que ce Comte Italien produiſit dans un âge où à peine les Gens de Lettres ſont en état de pouvoir commencer à étudier ſans Maître. Peu de Savans volent de leurs aîles avant trente ans: Pic de la Mirande

[13] Nicolas Mercator né dans le Holſtein, mais qui a paſſé ſa vie en Angleterre, publia en 1668, ſa *Loga-*

rande avoit déja écrit à vingt-huit pluſieurs Ouvrages excellens; entr'autres il avoit compoſé ſes douze Livres contre l'Aſtrologie Judiciaire, dont il fut le deſtructeur. Mais il y a bien de la différence entre les Matiéres que Newton a agitées, éclaircies, & miſes au jour pour la premiére fois, & celles que Pic de la Mirande a traitées. Si le Comte Italien paſſa pour un homme rare, Newton doit être regardé comme un prodige. Le premier de ces Savans ne fit guère que combattre & anéantir des erreurs plus groſſiéres que ſubtiles: le ſecond dévoila les Myſtères les plus cachés de la Nature, inventa une nouvelle Géométrie; l'on ne ſauroit parler autrement lorsqu'on conſidere les decouvertes qu'il a faites dans cet Art; & ce quil y a de plus étonnant, dans un âge où la modeſtie l'empêchoit d'oſer paroître auſſi grand Géometre qu'il l'étoit. Il lui ſembloit que ſa jeuneſſe ne cadroit point avec l'expoſition des ſublimes vérités dont il étoit le ſeul dépoſitaire; il pouſſa la defiance de lui-même, jusqu'au point de craindre de n'être point regardé comme le véritable Maître des treſors qu'il avoit trouvés [13].

Il

ritmotechnie, où il donnoit par une Suite ou Série infinie, la Quadrature de *l'Hyperbole*. Alors parut pour

Il eſt vrai que Newton risquoit moins qu'un autre Savant d'être prévenu dans ſes découvertes.

la premiére fois dans le monde ſavant une Suite de cette eſpèce, tirée de la nature particuliére d'une Courbe, avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illuſtre Mr. Barrow qui étoit à Cambridge, où étoit auſſi Mr. Newton âgé de 26 ans, ſe ſouvint auſſi-tôt d'avoir vu la même Théorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes ſortes de Courbes, même Méchaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs révolutions, aux Surfaces de ces Solides; de ſorte que quand les déterminations étoient poſſibles, les Suites s'arrêtoient à un certain point; ou, ſi elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les ſommes par Règle; que ſi les déterminations préciſes étoient impoſſibles, on en pouvoit toujours approcher à l'Infini, ſupplément le plus heureux, & le plus ſubtil que l'Eſprit humain pût trouver à l'imperfection de ſes connoiſſances. C'etoit une grande richeſſe pour un Géometre de poſſéder une Théorie ſi féconde & ſi générale; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Théorie ſi ſurprenante & ſi ingénieuſe; & Mr. Newton averti par le Livre de Mercator que cet habile homme étoit ſur la voye, & que d'autres s'y pourroient mettre en le ſuivant, devoit naturellement ſe preſſer d'étaler ſes treſors, pour s'en aſſûrer la véritable propriété, qui conſiſte dans la découverte. Mais il ſe contenta de la richeſſe, & ne ſe piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epiſtolicum*, qu'il avoit cru que

découvertes; & quoique la Nature n'eût point oublié comment elle avoit formé ſon cerveau,

ſon Secret étoit entiérement trouvé par Mercator, ou le ſeroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge aſſez mûr pour compoſer. Il ſe laiſſoit enlever ſans regret ce qui avoit du lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces eſpérances de cette eſpèce, & il attendoit l'âge convenable pour compoſer ou pour ſe donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choſes. Son Manuſcrit ſur les Suites infinies fut ſimplement communiqué à Mr. Collins & à Mylord Brounker habiles en ces matiéres; & encore ne le fut-il que par Mr. Barrow, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait auſſi modeſte qu'il l'eût voulu. Ce Manuſcrit tiré en 1669. du Cabinet de l'Auteur, porte pour Titre, *Méthode que j'avois trouvée autrefois*, &c. Et quand cet *autrefois* ne ſeroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24 ans toute la belle Théorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuſcrit contient, & l'invention & le Calcul des fluxions, ou Infiniment petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre Mr. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1716. dans l'Eloge de Mr. Leibnitz; & quoique ce fût l'Eloge de Mr. Leibnitz, nous y avons ſi exactement gardé la neutralité d'Hiſtorien, que nous n'avons préſentement rien de nouveau à dire pour Mr. Newton. Nous avons marqué expreſſément, *que Mr. Newton étoit certainement Inventeur, que ſa gloire étoit en ſûreté, & qu'il n'étoit queſtion que de ſavoir ſi Mr. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en eſt convaincue, quoique la Société Roya-

cerveau, elle produit ſi rarement des Génies auſſi ſublimes que celui de cet Anglois, que, s'il eût été mois modeſte, ſa crainte ſe fût bien-tôt diſſipée.

Newton ſembloit n'avoir des Rivaux à redouter que parmi des Intelligences ſupérieures aux hommes : encore eût-il forcé ces Rivaux immortels de rendre juſtice à la ſagacité de ſon eſprit. Un des plus grands Poëtes de l'Univers autoriſe ce ſentiment. *Lorsque dans ces derniers tems*, dit-il [14], *les Etres ſupérieurs virent un homme mortel développer les loix de la Nature, ils admirérent une telle habileté dans une figure terreſtre.* Il ſeroit à ſouhaiter que les louanges des Poëtes fuſſent toujours données auſſi à propos. On rameneroit alors la Poëſie à ſon premier état : elle ne ſeroit employée qu'à chanter les actions des véritables Héros. Quel eſt celui à qui ce titre ſoit plus juſtement du qu'à Newton, ſi on l'accorde à ceux

le ne l'ait pas prononcé dans ſon jugement, & l'ait tout au plus inſinué. Mr. Newton eſt conſtamment le premier Inventeur, & de pluſieurs années le premier. Mr. Leibnitz de ſon côté eſt le premier qui ait publié le Calcul, & s'il l'avoit pris de Mr. Newton, il reſſembleroit du moins au Prométhée de la Fable qui déroba

ceux qui ont été utiles à l'Univers? Quel avantage tous les hommes ne pourront-ils pas retirer, pour perfectionner leurs connoiſſances, des Ouvrages que cet illuſtre Anglois a donnés au Public! Ce fut en 1687. qu'il ſe réſolut de publier *ſes Principes Mathématiques de la Philoſophie Naturelle*, par lesquels il établit une Phyſique uniquement fondée ſur l'Expérience & ſur la Géométrie la plus ſublime. Il agit d'une maniére entiérement oppoſée à celle de presque tous les Philoſophes qui l'avoient précédé. Il déduiſit ſes Principes des Expériences, au lieu que les autres ne faiſoient des expériences que pour tâcher d'en autoriſer les Principes qu'ils avoient préalablement donnés comme évidens.

Newton rejetta le Syſtème de Deſcartes, parce qu'il regarda l'exiſtence des Tourbillons comme *une choſe impoſſible* [15], & qu'il étoit néceſſaire que le *mouvement fût conſervé* &

le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes. *Elog. des Acad. Tom. II. p. 294. & ſuiv.*

[14] Eſſay ſur l'Homme par Mr. Pope, Epitre II. p. 103.

[15] La Force d'inertie eſt un Principe paſſif par lequel les Corps perſiſtent dans leur mouvement ou dans leur

& renouvellé par des principes actifs; Descartes au contraire prétendoit que Dieu avoit produit une quantité de mouvement qui

repos, reçoivent du mouvement à proportion de la force qui l'imprime, & réſiſtent autant qu'on leur réſiſte. Ce Principe tout ſeul n'auroit jamais pu introduire aucun mouvement dans le Monde. Il en falloit néceſſairement quelque autre pour mettre les Corps en mouvement; & à préſent qu'ils ſont en mouvement, quelque autre Principe eſt néceſſaire pour conſerver leur mouvement. Car il s'enſuit très-certainement de la différente compoſition de deux Mouvements, qu'il n'y a pas toujours la même quantité de mouvement dans le Monde. Car ſi deux Globes, joints par une petite Verge, tournent d'un mouvement uniforme autour de leur commun Centre de gravité, tandis que ce Centre ſe meut uniformément ſur une ligne droite tirée ſur le Plan de leur mouvement circulaire, la ſomme des mouvemens de ces deux Globes ſera plus grande, toutes les fois que les Globes ſeront dans la ligne droite décrite par leur commun Centre de gravité, que n'eſt la ſomme de leurs mouvemens lorsque ces mêmes Globes ſont dans une ligne perpendiculaire à cette ligne droite. Il paroît par cet Exemple que le mouvement peut naître & périr. Mais à cauſe de la ténacité des Corps fluides & de l'attrition de leurs parties, & de la foible élaſticité des Corps ſolides, le mouvement eſt beaucoup plus ſujet à périr qu'à être produit; & en effet il va toujours en dépériſſant. Car les Corps qui ſont ou parfaitement durs, ou ſi mous qu'ils n'ont aucune élaſticité,

qui ſubſiſtera la même ſans diminuer & ſans augmenter.

Le

ne rejailliront point en ſe choquant. Tout ce que fait l'impénétrabilité, c'eſt d'arrêter leur mouvement. Si deux Corps égaux ſe rencontrent dans le Vuide, par les loix du Mouvement ils s'arrêteront où ils viendront à ſe rencontrer, perdront tout leur mouvement, & demeureront en repos, à moins qu'ils ne faſſent reſſort, & que le reſſort ne leur donne un nouveau mouvement. S'ils ont un degré d'élaſticité qui ſuffiſe pour les faire rejaillir avec un quart, ou la moitié, ou les trois quarts de la force qui les pouſſe l'un contre l'autre, ils perdront les trois quarts, ou la moitié, ou le quart de leur mouvement. C'eſt ce qu'on peut éprouver en faiſant tomber, de hauteurs égales, deux Pendules égaux l'un contre l'autre. Si les Pendules ſont de plomb, ou d'argile molle, ils perdront tout, ou presque tout leur mouvement. Si ce ſont des Corps élaſtiques, ils perdront tout leur mouvement, excepté celui qui leur revient de leur élaſticité. Si l'on dit qu'ils ne peuvent perdre qu'autant de mouvement qu'ils en communiquent à d'autres Corps, il s'enſuivra de-là que dans le *Vuide* ils ne peuvent point perdre de mouvement, & que lorsqu'ils viennent à ſe rencontrer ils doivent continuer d'aller en avant, & de pénétrer réciproquementles dimenſions l'un de l'autre. Si l'on remplit trois Vaſes ronds d'une égale capacité, l'un d'Eau, l'autre d'Huile, & le troiſième de Poix fondue; & qu'on agite également en rond ces Liqueurs pour leur donner un mouvement de tourbillon, la Poix perdra bien-tôt

„Le Philoſophe Anglois ayant rejetté les „opinions du François, établit qu'il eſt „très-probable [16] qu'au commencement „Dieu forma la Matiére en particules ſoli„des, maſſives, dures, impénétrables, mo„biles, de telles grandeurs & figures, avec „telles autres propriétés, en tel nombre, en „telle

ſon mouvement à cauſe de ſa ténacité : l'Huile le conſervera plus longtems, parce qu'elle eſt moins ténace; & l'Eau qui eſt moins ténace que l'Huile, le conſervera encore davantage, mais le perdra pourtant en peu de tems. D'où il eſt aiſé d'inférer, que, ſi pluſieurs Tourbillons contigus, compoſés de Poix fondue, étoient chacun auſſi vaſtes que ceux que certains Philoſophes ſuppoſent tourner autour du Soleil & des Etoiles fixes, ces Tourbillons & toutes leurs parties s'entrecommuniqueroient leur mouvement par leur ténacité & leur roideur, jusqu'à ce qu'ils fuſſent tous réduits dans un parfait repos. Des Tourbillons l'Huile, ou d'Eau, ou de quelque autre matiére plus fluide, pourroient continuer plus long-tems en mouvement: mais à moins que la matiére de ces Tourbillons ne fût abſolument exempte de ténacité, d'attrition dans ſes parties, & de communication de mouvement (ce qu'on ne ſauroit imaginer) leur mouvement iroit ſans ceſſe en dépériſſant. Puis donc que les divers mouvemens qu'on obſerve dans le Monde, diminuent inceſſamment, il eſt néceſſaire que le Mouvement ſoit conſervé & renouvellé par des Principes actifs, tels que ſont la *Cauſe de la gravité*, qui fait que les Planetes & les Cometes conſervent leur mouve-

„telle quantité, & en telle proportion à „l'Eſpace, qui convenoient le mieux à „la fin pour laquelle il les formoit; & „que par cela même que ces Particules „primitives ſont ſolides, elles ſont incompa„rablement plus dures qu'aucun des Corps „poreux qui en ſont compoſés; & ſi dures „qu'el-

ment dans leurs Orbes, & que le mouvement des Corps augmente ſi fort en tombant; *la Cauſe de la fermentation*, qui fait que le cœur & le ſang des Animaux ſe conſervent dans un mouvement & une chaleur continuelle; que les parties intérieures de la Terre ſont conſtamment échauffées, & acquiérent en certains endroits un très-grand degré de chaleur; que les Corps brûlent & jettent une lumiére éclatante; que les Montagnes s'enflamment; que les Cavernes de la Terre ſont enlevées; que le Soleil continue d'être extrémement chaud & lumineux, & qu'il échauffe toutes choſes par ſa lumiére. Car ôté le mouvement qui provient de ces principes actifs, nous en obſervons fort peu dans le Monde. Et ſans ces Principes actifs, le Corps de la Terre, les Planetes, les Cometes, le Soleil avec tout ce qu'ils contiennent, deviendroient froids & glacés, & ne ſeroient que des Maſſes inactives; il n'y auroit plus ni corruption, ni génération, ni végétation, ni vie; & les Planetes, & les Cometes ne reſteroient point dans leurs orbes. *Traité d'Optique*, &c. par Mr. Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coſte, Liv. III. p. 568. & ſuiv.

16 *Idem*, ibid. p. 573. & ſuiv.

„qu'elles ne s'uſent ni ne ſe rompent ja-
„mais, rien n'étant capable, ſelon le cours
„ordinaire de la Nature, de diviſer en plu-
„ſieurs parties ce qui a été fait originaire-
„ment un, par la diſpoſition de Dieu lui-
„même. Tandis que ces Particules conti-
„nuent dans leur entier, elles peuvent con-
„ſtituer dans tous les ſiècles des Corps d'une
„même nature & contexture: mais ſi elles
„venoient à s'uſer, ou à être miſes en piè-
„ces, la nature des choſes qui dépend de ces
„Particules, telles qu'elles ont été faites d'a-
„bord, changeroit infailliblement. L'Eau
„& la Terre, compoſées de vieilles Particu-
„les uſées & de fragmens de ces particules,
„ne ſeroient pas à préſent de la même na-
„ture & contexture que l'Eau & la Terre
„qui auroient été compoſées au commence-
„ment de particules entiéres. Et par con-
„ſéquent, afin que la Nature puiſſe être du-
„rable, l'altération des êtres corporels ne
„doit conſiſter qu'en différentes ſéparations,
„nouveaux aſſemblages & mouvemens de
„ces particules permanentes; les Corps
„compoſés étant ſujets à ſe rompre, non par
„le milieu de ces Particules ſolides, mais
„dans les endroits où ces Particules ſont
„join-

[17] Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. verſ. 485, & ſeq.

„jointes enſemble & ne ſe touchent que par „un petit nombre de points . . . Ces parti- „cules n'ont pas ſeulement *une force d'iner- „tie*, accompagnée des loix paſſives du „Mouvement, qui réſultent naturellement „d'une telle *force;* mais elles ſont auſſi „mues par certains Principes actifs, tel „qu'eſt celui de la *Gravité*, & celui qui pro- „duit la fermentation, & la cohéſion des „Corps."

Voyons un détail plus précis du Syſtème de Newton. Les premiéres particules de la Matiére ſont ſelon lui inaltérables; elles ont la dureté, la ſolidité des Atomes d'Epicure.

Sed quæ ſunt rerum primordia, nulla poteſt vis [17]
Stringere; nam ſolido vincunt ea corpore demum.

Ces Atomes, ou pour me ſervir des termes de Newton, ces Particules permanentes ont la liberté, lorſqu'elles ne ſont point accrochées les unes avec les autres, & qu'elles ne ſont point arrêtées par quelque empêchement, de ſe mouvoir dans le *Vuide*. Newton eſt encore Epicurien ſur l'Eſpace; il regarde le *Plein* comme impoſſible. Lucrèce a dit:

[18] Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque:
Aut eſſe admiſtum dicendum eſt rebus inane.

New-

[18] Idem, ibid. verſ. 381.

Newton prétend que ſans le *Vuide* la Nature languiroit, & que le mouvement ne pourroit avoir lieu: [19] *Ordo Naturæ langueſceret.*

Ces deux premiers Principes, la ſolidité des Atomes, & la néceſſité du *Vuide*, étant établis, les Planetes & les Cometes ſe trouvent ſuſpendues par la puiſſance du Créateur dans l'Eſpace immenſe, & placées, celles-là dans des Cercles différens autour d'un même centre ; celles-ci dans des Cercles excentriques, inégaux, & différemment dirigées, font leur révolution, qui ne pourroit avoir lieu, ſi la Matiére ſubtile exiſtoit, leur mouvement étant peu-à-peu non-ſeulement retardé, mais bien-tôt entiérement détruit.

Les Aſtres ont reçu d'abord deux directions, l'une perpendiculaire qui les emporte vers le-centre de leur révolution, & l'autre horizontale qui les en éloigne ; de ſorte que, pour ſe prêter à ces deux différentes directions, ils ſont forcés de décrire un Cercle.

La peſanteur, qui donne aux Aſtres une tendance continuelle vers le centre de leur mouve-

[19] *Newt. Optic.* p. 313.

mouvement, les retient dans leurs Orbes; ils ne peuvent s'en écarter, quoiqu'ils ſoient dans un Vuide immenſe.

Avec le ſeul ſecours de la peſanteur on peut expliquer clairement les révolutions des Planetes & des Cometes ſans avoir beſoin d'admettre la Matiére ſubtile.

La peſanteur conſiſte dans l'Attraction générale qui régne dans l'Univers; cette attraction donne à certains Corps une tendance qui les porte les uns vers les autres, tandis qu'une autre force contraire en écarte certains autres. „La Nature, *dit Newton* [20], „ſe trouve ainſi très-ſimple produiſant tous „les grands mouvemens des Corps Céleſtes „par l'attraction d'une peſanteur réciproque „entre ces Corps, & presque tous les pe„tits mouvemens de ſes particules par quel„ques autres Puiſſances attractives & repouſ„ſantes, qui ſont réciproques entre ces Par„ticules."

L'attraction agit ſur les Corps en raiſon inverſe du quarré des diſtances.

„Le rapport trouvé par Kepler entre les „révolutions des Corps [21] Céleſtes & leurs „diſtances à un centre commun de ces ré„volu-

[20] Optiq. de Newton, Liv. III. p. 568.

[21] Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 298.

„volutions, régne conſtamment dans tout le „Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt né„ceſſaire, qu'une certaine force empêche „ces grands Corps de ſuivre pendant plus „d'un inſtant leur mouvement naturel en „ligne droite, d'Occident en Orient, & les „retire continuellement vers un centre, il „ſuit de la régle de Kepler, que cette for„ce qui ſera centrale, ou plus particulié„rement *centripete*, aura ſur un même „Corps une action variable, ſelon ſes dif„férentes diſtances à ce centre, & cela „dans la raiſon renverſée des quarrés de „ces diſtances; c'eſt-à-dire, par exemple, „que ſi ce Corps étoit deux fois plus „éloigné du centre de ſa révolution, l'ac„tion de la force centrale ſur lui en ſeroit „quatre fois plus foible."

Tous les Corps peſent les uns ſur les autres, &, par les loix inviolables & inaltérables de l'Attraction, s'attirent mutuellement en raiſon de leurs maſſes: ils attirent le centre commun autour duquel ils tournent, & ſont auſſi attirés par ce même centre; de ſorte que leurs forces attractives changent & varient en raiſon inverſe

[22] Il paroît que Mr. Newton eſt parti de-là pour toute ſa Phyſique du Monde pris en grand. Nous pouvons

verſe du quarré des diſtances, c'eſt-à-dire en raiſon inverſe de leurs diſtances à ce centre.

En multipliant les rapports, on voit qu'il faut que les mêmes régles ſoient obſervées, lorsque tous les Corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres Corps qui tournent autour de certains centres particuliers, & autour du général.

Par cette régle établie dans la Nature toutes les Planetes & tous les Corps Céleſtes paſſent les uns ſur les autres, & s'attirent mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances. Chacun des Cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui: tous les cinq peſent ſur Saturne, qui eſt leur centre particulier: Saturne peſe ſur eux: tous ces Aſtres peſent ſur le Soleil leur centre général, ainſi que des autres Planetes; & le Soleil peſe à ſon tour ſur tous les Corps qui peſent ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou cette attraction mutuelle, qui eſt la cauſe de la régularité des Mouvemens céleſtes [22] & des merveilles qui jus-

ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſidéré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour Centre de ſon mouvement.

jusqu'ici avoient paru presque inexplicables.

L'At-

Si la Lune perdoit toute l'impulsion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui restât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en suivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, Mr. Newton démontre par ce mouvement, que dans la première Minute de sa descente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa distance de la Terre est de 60 demi-diametres de la Terre; donc si la Lune étoit à la surface de la Terre, sa force seroit augmentée selon le quarré de 60, c'est-à-dire, qu'elle seroit 3600 fois plus puissante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant, si l'on suppose que la force qui agissoit sur la Lune soit la même que celle que nous appellons Pesanteur sur la Terre, il s'ensuivra du Système de Galilée, que la Lune qui à la surface de la Terre parcourroit 3600 fois 15 pieds en une minute, devroit parcourir aussi 15 pieds dans la 1re. 60me partie, ou dans la premiere seconde de cette minute. Or on sait par toutes les expériences, & on n'a pu les faire qu'à de très-petites distances de la surface de la Terre, que les Corps pesants tombent de 15 pieds dans la premiere seconde de leur chûte. Ils sont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas précisément, que si ayant fait autour de la Terre, avec

L'Attraction eſt également dans toutes les parties de la Matiére : elle n'eſt pas ſeulement

la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la Terre ; & s'ils ſont dans le cas où eſt la Lune, la Lune eſt dans le cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la Terre que par cette même Peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Syſtème de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la Peſanteur eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner ; mais la Peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſions voir tomber des Corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500 lieues, où ils ſont tous du Centre de la Terre. Il eſt démontré qu'un boulet de Canon, tiré horizontalement, décrit, dans l'Hypothèſe de la Peſanteur conſtante, une Parabole terminée à un certain point par la Terre ; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la Peſanteur, il décriroit au lieu de la Parabole, une Ellipſe, dont le centre de la Terre ſeroit un des Foyers, c'eſt-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la maniére des Corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la Terre par la même for-

ſeulement dans la maſſe totale ; mais dans toutes les parties les plus petites & les plus ſubtiles qui compoſent les Corps. L'Atome le plus délié eſt doué de la vertu attractive [23] ; ainſi l'on peut expliquer aiſément par le moyen de cette propriété les choſes qui jusqu'à préſent avoient paru les plus obſcures dans la Chymie & dans la Phyſique expérimentale. Par exemple, le Sel de tartre ſe diſſout par défaillance, parce que les vapeurs qui voltigent, étant attirées

ce qui les y porte, ſi, ſelon l'expreſſion de Mr. Newton, elle peſe ſur la même Terre, la cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de Corps Céleſtes, car toute la Nature eſt une, c'eſt par-tout la même diſpoſition, par-tout des Ellipſes décrites par des Corps dont le mouvement ſe rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter peſent ſur Jupiter, comme la Lune ſur la Terre, les Satellites de Saturne ſur Saturne, toutes les Planetes enſemble ſur le Soleil. *Elog.* des Académiciens, &c. Tom. II. p. 299. & ſuiv.

[23] Newton a démontré que cette gravitation eſt également dans chaque Atome. Si toutes les parties d'un Globe n'avoient pas également cette propriété ; s'il y en avoit de plus foibles & de plus fortes, la Planete en tournant ſur elle-même préſenteroit néceſſairement des côtés plus foibles, & enſuite des côtés plus forts à pareille diſtance ; ainſi les mêmes Corps dans toutes les occaſions poſſibles éprouvent tantôt un degré de gravitation, tan-

tirées par ce Sel, heurtent, briſent & diſſolvent ſes parties. L'Eau régale agite, deſordonne & diſſipe enfin les parties de l'Or, tandis qu'elles ne reçoivent aucune atteinte par l'Eau forte, parce que l'attraction attire dans les interſtices & ſur les particules de l'Or toute la violence de l'Eau régale; mais l'attraction étant moins forte ſur l'Eau forte, elle ne peut point s'introduire dans les pores de l'Or, & ne le diſſout pas.

Voilà,

rôt un autre à pareille diſtance; la loi de la raiſon inverſe des quarrés des diſtances & la loi de Kepler ſeroient toujours intervertes; or elles ne le ſont pas; donc il n'y a dans toutes les Planetes aucune partie moins gravitante qu'une autre.

En voici encore une Démonſtration. S'il y avoit des Corps en qui cette propriété fût différente, il y auroit des Corps qui tomberoient plus lentement, & d'autres plus vîte dans la Machine du Vuide: or tous les Corps tombent dans le même tems, tous les Pendules même font dans l'air de pareilles vibrations à égale longueur: les Pendules d'or, d'argent, de fer, de bois d'Erable, de verre, font leurs vibrations en tems égaux; donc tous les Corps ont cette propriété de la gravitation préciſément dans le même degré, c'eſt-à-dire, préciſément comme leurs Maſſes; de ſorte que la gravitation agit comme 100 ſur 100 Atomes, & comme 10. ſur 10 Atomes. *Elémens de la Philoſoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire, Chap. XXII. p. 275.

Voilà, *Monſieur*, les fondemens ſur leſquels Newton a établi toutes les Découvertes qu'il a faites. Ses partiſans ſont ſi jaloux de ſa gloire, & ſi perſuadés de la vérité de ſes opinions, qu'ils ſont ſcandaliſés qu'on donne le nom de Syſtème à ſes Principes. On les a cependant combattus vivement. On a prétendu qu'ils ramenoient les Chimères du Péripatétisme & les Qualités occultes d'Ariſtote. Qu'eſt-ce que l'Attraction, a-t-on dit? Une Vertu attractive dont on ignore la cauſe. On s'eſt moqué des Scholaſtiques, lorsqu'ils ont dit que l'Aiman attiroit le Fer, parce qu'il avoit dans ſoi une vertu attrayante; aujourd'hui on établit des vertus & des attractions dans tous les Corps; & l'on prétend avoir fait de grandes découvertes dans la Phyſique en rappellant des qualités proſcrites & dont on ne peut donner aucune raiſon.

Newton avoit prévenu ces Objections & y avoit répondu d'avance. Il ſentoit les reproches qu'on pourroit lui faire, & vouloit les éviter, s'il étoit poſſible, par ſes éclairciſſemens.

„Je ne conſidére pas, *dit-il* [24], ces „Principes comme des Qualités occultes, „qui

[24] Traité d'Optique par Mr. Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coſte, Livre III. p. 574. & ſuiv.

„qui ſoient ſuppoſées réſulter de la forme „ſpécifique des choſes ; mais comme des „loix générales de la Nature, par leſquelles „les choſes mêmes ſont formées ; la vérité „de ces loix ſe montrant à nous par les Phé„nomenes, quoiqu'on n'en ait pas encore „découvert les cauſes. Car ces Qualités „ſont manifeſtes ; & il n'y a que leurs cau„ſes qui ſoient occultes. Les Ariſtotéliciens „n'ont pas donné le nom de *Qualités occultes*, „à des Qualités manifeſtes, mais à des Qua„lités qu'ils ſuppoſoient cachées dans les „Corps, & être cauſes inconnues d'effets ma„nifeſtes, telles que ſeroient les cauſes de la „Peſanteur, des Attractions magnétiques & „électriques, & des Fermentations. Si nous „ſuppoſions que ces forces ou actions pro„cédaſſent de Qualités qui nous fuſſent in„connues, & qui ne puſſent jamais être „découvertes ; ces ſortes de Qualités occul„tes arrêtent le progrès de la Philoſophie „Naturelle, & c'eſt pour cela qu'elles ont „été rejettées dans ces derniers tems. Nous „dire que chaque eſpèce de choſes eſt douée „d'une qualité occulte ſpécifique, par la„quelle elle agit & produit des effets ſen„ſibles, c'eſt ne nous rien dire du tout ; „mais déduire des Phénomenes de la Nature „deux ou trois Principes généraux de mou„vement,

„vement, & nous expliquer enſuite com-
„ment les propriétés & les actions de tou-
„tes les choſes corporelles découlent de ces
„Principes manifeſtes, ce ſeroit faire un
„progrès très-conſidérable dans la Philoſo-
„phie, quoique les cauſes de ces Principes
„ne fuſſent point encore découvertes. Sur
„ce fondement je ne fais pas difficulté de
„propo-

25 C'eſt une choſe connue que les Corps agiſſent les uns ſur les autres par des attractions de Gravité, de Magnétisme, & d'Electricité : & de ces exemples qui nous indiquent le cours ordinaire de la Nature, on peut inférer qu'il n'eſt pas hors d'apparence qu'il ne puiſſe y avoir encore d'autres puiſſances attractives, la Nature étant très-conforme à elle-même. Je n'examine point ici quelle peut-être la cauſe de ces Attractions. Ce que j'appelle ici *Attraction* peut-être produit par impulſion, ou par d'autres moyens qui me ſont inconnus. Je n'employe ici ce mot que pour ſignifier en général une force quelconque, par laquelle les Corps tendent réciproquement, les uns vers les autres, quelle qu'en ſoit la cauſe. Car c'eſt des Phénomenes de la Nature que nous devons apprendre quels Corps s'attirent réciproquement, & quelles ſont les loix & les propriétés de cette Attraction, avant que de rechercher quelle eſt la cauſe qui produit l'attraction. Les Attractions de Gravité, de Magnétisme & d'Electricité s'érendent jusqu'à des diſtances fort ſenſibles, c'eſt pourquoi elles ont été obſervées par des yeux vulgaires : & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de ſi petites

„propoſer les Principes de mouvement men-
„tionnés ci-deſſus, puiſqu'ils ſont d'une
„étendue fort générale ; & je laiſſe à d'au-
„tres le ſoin d'en découvrir les cauſes."

Newton avouoit donc qu'il ignoroit la cauſe de l'Attraction ; mais il démontroit, ſoit par les règles de la plus profonde Géométrie, ſoit par des expériences 25 ſans nombre,

diſtances qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos Obſervations ; & peut-être que l'Attraction électrique peut s'étendre à ces ſortes de petites diſtances, ſans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le Sel de Tartre coule par défaillance, cet effet n'eſt-il pas produit par une attraction entre les particules de l'Eau qui flottent dans l'Air en forme de vapeur ? Et d'où vient que le Sel commun, le Salpètre ou le Vitriol, ne coulent point par défaillance, ſi ce n'eſt faute d'une telle attraction ? Ou bien, pourquoi le Sel de Tartre ne tire-t-il point plus d'Eau de l'Air, que ſelon une certaine proportion à ſa quantité, ſi ce n'eſt parce qu'après que ce Sel eſt ſoûlé d'eau, il n'a plus cette force attractive ? Quelle autre cauſe que cette force attractive peut faire que l'eau qui diſtille toute ſeule par un degré de chaleur très-modéré, ne diſtille point d'entre le Sel de Tartre ſans une violente chaleur ? Et n'eſt-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'Huile de Vitriol & celles de l'Eau, qui fait que l'Huile de Vitriol tire de l'Air une grande quantité d'Eau, & qu'après s'en être ſoûlée, elle n'en tire plus, & que miſe en diſtillation,

nombre, que l'Attraction étoit viſible. Je me contenterai, *Monſieur*, de rapporter, au

elle ne lâche l'Eau qu'avec beaucoup de peine ? Et lorsque l'Eau, & l'Huile de Vitriol, verſées ſucceſſivement dans un même Vaiſſeau acquiérent un degré de chaleur très-conſidérable en ſe mêlant enſemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs ſont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs mêlées enſemble s'incorporent avec violence, & que par conſéquent elles concourent avec un mouvement accéléré ? Et lorsque l'Eau forte, ou l'Eſprit de Vitriol verſé ſur la limaille de Fer, la diſſout avec ébullition & une grande chaleur, n'eſt-ce pas un mouvement violent des parties de l'Eau forte ou de l'Eſprit de Vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur ſe jettent avec violence ſur les parties du Métal, & entrent par force dans ſes pores juſqu'à ce qu'elles ayent pénétré entre les particules extérieures du Métal, & la Maſſe dont il eſt compoſé ; & qu'entourant ces particules elles les détachent de la Maſſe principale, & le mettent en état de flotter ſéparément dans la liqueur ? Et lorsque les particules acides qui toutes ſeules diſtilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être ſéparées des particules du Métal que par un feu très-violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celles du Métal ? *Id.* Ibid. p. 134. & ſuiv. *Voici encore de nouvelles preuves de la réalité de l'Attraction.*

au bas de la page quelques-unes de celles ſur leſquelles il l'a fondée.

Je

Si deux Plaques de verre plates & polies, de 3 ou 4 pouces de large, & de 20 ou 25 pouces de long, ſont couchées, l'une parallèle à l'Horizon, & l'autre ſur celle-là, de telle maniére que ſe touchant par l'une de leurs extrémités, elles forment un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, après que leurs plans intérieurs ont été mouillés avec un linge net, trempé dans de l'Huile d'Orange ou de l'Eſprit de Térébentine, & qu'on a fait tomber une ou deux gouttes de cette Huile ou de cet Eſprit ſur l'extrémité du Verre inférieur la plus éloignée de l'Angle ſusdit : auſſi-tôt que la Plaque ſupérieure aura été placée ſur l'inférieure, de ſorte que (comme on vient de le dire) elle la touche par un bout, & qu'elle touche la goutte par l'autre bout, qui avec la plaque inférieure fait un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, dès-lors la goutte commencera de ſe mouvoir vers le concours des Plaques de verre, & continuera à ſe mouvoir avec un mouvement accéleré jusqu'à ce qu'elle y ſoit parvenue. Car les deux Verres attirent la goutte, & la font courir du côté vers lequel les attractions inclinent. Et ſi dans le tems que la goutte eſt en mouvement, vous levez en haut l'extrémité des verres par où ils ſe touchent & vers où la goutte s'avance, la goutte continuera de monter entre les deux Verres ; & par conſéquent elle eſt attirée. Et à meſure que vous leverez plus haut cette extrémité des Verres, la goutte montera toujours plus lentement ; & s'arrêtant enfin, elle ſera autant entraînée en bas par ſon propre poids qu'elle étoit emportée en haut par attraction. Par ce

Je ne comprends point, il eſt vrai, auroit pu dire le ſavant Anglois, le ſecret caché

moyen vous pouvez connoître par quel degré de force la goutte eſt attirée à toutes les diſtances du concours des Verres.

Or par quelques Expériences de ce genre faites par feu Mr. *Hawksby*, l'on a trouvé, que l'Attraction eſt presque réciproquement en raiſon doublée de la diſtance du milieu de la goutte au concours des Verres, ſavoir réciproquement en proportion ſimple, à raiſon de ce que la goutte ſe répand davantage, & touche chaque Verre par une plus grande ſurface ; & encore réciproquement en proportion ſimple, à raiſon de ce que les attractions deviennent plus fortes, la quantité des ſurfaces attirantes reſtant la même. Donc l'Attraction qui ſe fait dans la même quantité de ſurface attirante, eſt réciproquement comme la diſtance entre les Verres. Et par conſéquent, où la diſtance eſt exceſſivement petite, l'Attraction doit être exceſſivement grande. Suivant la Table contenue dans la II. Partie du II. Livre, où ſont exprimées les épaiſſeurs des lames d'eau colorées, renfermées entre deux Verres, l'épaiſſeur de la lame dans l'endroit où elle paroît très-noire eſt de $\frac{1}{1000000}$me. de pouce. Et où l'Huile d'Orange eſt de cette épaiſſeur entre les Verres, l'Attraction déduite de la Règle précédente, paroît aſſez forte pour ſoutenir, dans un Cercle d'un pouce de diametre, un poids égal à celui d'un Cylindre d'eau d'un pouce de diametre, & de deux ou trois Stades de long. Et où elle eſt d'une moindre epaiſſeur, l'Attraction peut être plus

caché de cette force attractive ; cependant je ne ſuis pas moins certain qu'elle exiſte, puis-

grande à proportion, & aller en augmentant jusqu'à ce que l'épaiſſeur n'excede pas celle d'une ſimple particule d'Huile. Il y a donc dans la Nature, des Agens capables d'unir enſemble des particules des Corps par des attractions très-fortes. Et c'eſt à la Philoſophie Expérimentale à découvrir ces Agens.

Or les plus petites particules de Matiére peuvent être unies enſemble par les plus fortes attractions, & compoſer de plus groſſes particules, dont la vertu attractive ſoit moins forte ; & pluſieurs de ces derniéres peuvent tenir enſemble, & compoſer des particules encore plus groſſes, dont la vertu attractive ſoit encore moins forte, & ainſi de ſuite durant pluſieurs ſucceſſions, jusqu'à ce que la progreſſion finiſſe par les plus groſſes particules d'où dépendent les Opérations chimiques & les couleurs des Corps naturels, & qui jointes enſemble compoſent des Corps d'une grandeur ſenſible. Si c'eſt un Corps compacte, & qui preſſé ſe plie ou cede en dedans, ſans qu'aucune de ſes parties échape, il eſt dur & élaſtique, reprenant ſa figure en vertu d'une force qui provient de la mutuelle attraction de ſes parties. Si les parties gliſſent l'une ſur l'autre, le Corps eſt malléable ou mou. Si elles s'échapent aiſément l'une de l'autre, & qu'elles ſoient d'une groſſeur propre à être agitées par la chaleur ; & que la chaleur ſoit aſſez forte pour les tenir en agitation, le Corps eſt fluide ; & s'il eſt ſujet à s'attacher à d'autres Corps, il eſt humide. Au reſte, ce qui fait que les gouttes des Corps fluides prennent la figure ronde, c'eſt l'attraction réci-

puisque je démontre qu'il eſt impoſſible qu'il y ait une autre cauſe de la Peſanteur & du Mouvement des Corps Céleſtes, que l'Attraction ou le Méchanisme des forces centrales, qui fait peſer tous les Corps, les uns ſur les autres, en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances. Je prouve que les Corps graves ſuivent, en tombant ſur la Terre, la proportion des forces centrales, & que le cours des Planetes eſt conforme à ces mêmes proportions. Il faut donc que l'Attraction ſoit une choſe réelle; & quoique la cauſe m'en ſoit inconnue, je n'en découvre pas moins la néceſſité.

Newton

proque de leurs parties, tout ainſi que le Globe terraquée eſt déterminé à une figure ronde par une attraction mutuelle de ſes parties, cauſée par la gravité. *Idem*, ibid. p. 560, & ſuiv.

26 L'on devroit ſonger que l'on ne connoît pas plus la cauſe de l'Impulſion, que de l'Attraction, on n'a pas même plus d'idée de l'une de ces forces que de l'autre. Car il n'y a perſonne qui puiſſe concevoir pourquoi un Corps a le pouvoir d'en remuer un autre de ſa place. Nous ne concevons pas non plus, il eſt vrai, comment un Corps en attire un autre, comment les parties de la Matiére gravitent mutuellement. Auſſi ne dit-on pas que Newton ſe ſoit vanté de connoître la raiſon de cette Attraction. Il a prouvé ſim-

Newton auroit pu répondre à ceux qui ſe récrioient ſur ſon Syſtème : Faites-en de plus probables, de plus conformes aux Expériences, & dès-lors j'abandonnerai le mien : mais je démontre la fauſſeté des vôtres, & vous ne me reprochez que le manque de clarté pour connoître la nature d'une choſe, dont je ne veux & ne prétends développer [26] que les effets.

Si l'on examine les raiſons que la plûpart des Philoſophes apportent pour expliquer les Secrets de la Nature, & qu'on conſidére le peu de probabilité & de clarté qu'il y a dans leurs opinions, on concevra encore plus d'eſtime pour Newton, & l'on ſentira que

plement qu'elle exiſte : il a vu dans la Matiére un Phénomene conſtant, une proprieté univerſelle. Si un homme trouvoit un nouveau Métal dans la Terre, ce Métal exiſteroit il moins, parce que l'on ne connoîtroit pas les premiers principes dont il ſeroit formé ? Que le Lecteur qui jettera les yeux ſur cet Ouvrage ait recours à la Diſcuſſion métaphyſique ſur l'Attraction, faite par Mr. de Maupertuis, dans le plus petit & dans le meilleur Livre qu'on ait ecrit peut-être en François, en fait de Philoſophie. On y verra à travers la réſerve avec laquelle l'Auteur s'eſt expliqué, ce qu'il penſe, & ce qu'on doit penſer de cette Attraction dont le nom a tant effarouché. *Elémens de la Philoſoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire. Chap. VII. p. 103 & 104.

que ce n'eſt pas ſans fondement qu'il a voulu établir l'Attraction. „Les parties de „tous les Corps durs homogènes, *dit ce ſa-* „*vant Anglois* [27], qui ſe touchent pleine- „ment tiennent fortement enſemble. Pour „expliquer la cauſe de cohéſion, quelques- „uns ont inventé des Atomes crochus; mais „c'eſt poſer ce qui eſt en queſtion. D'au- „tres nous diſent que les particules des „Corps ſont collées enſemble par le repos, „c'eſt-à-dire, par une Qualité occulte, ou „plutôt par un pur néant; & d'autres, qu'el- „les ſont jointes enſemble par des mouve- „mens *conſpirans*, c'eſt-à-dire par un repos „relatif entr'eux. Pour moi, j'aime mieux „conclurre de la cohéſion des Corps, que „leurs particules s'attirent mutuellement par „une force qui dans le contact immédiat eſt „extrèmement puiſſante: qui à de petites „diſtances produit les Opérations chimiques „mentionnées ci-deſſus; & qui, à de fort „grandes diſtances des Corps, n'agit point „du moins par des effets ſenſibles."

Vous n'êtes point prévenu, *Monſieur*, en faveur d'aucun Philoſophe: vous ne cherchez que la vérité: je ſuis aſſûré que vous trouverez les raiſons que Newton donne de la

[27] Traité d'Optique de Mr. Newton, &c. Liv. III. p. 555.

la forte liaiſon des parties des Corps durs & homogènes pour le moins auſſi ſatisfaiſantes que celles des autres Phyſiciens; & que l'Attraction ou la Force attractive dans les plus petits Atomes vous paroîtra très-poſſible.

Je m'apperçois que le plaiſir de louer Newton & ſes opinions m'a presque fait oublier la loi que je me ſuis impoſée; & que j'ai ſuivie jusqu'ici très-exactement, d'examiner le pour & le contre des opinions des plus grands Hommes avec une liberté honnête & Philoſophique. Je vais donc, quoique plus perſuadé des ſentimens de Newton que de ceux des autres, les examiner en Critique ſévère, & en Cartéſien zélé.

Je réduirai à trois les Objections que je ferai. La premiére ſera contre l'indiviſibilité de la Matiére à l'infini: la ſeconde contre le Vuide; & la troiſième contre l'Attraction.

Newton prétend [28], „Que les particu-„les primitives de la Matiére ſont ſolides, „incomparablement plus dures qu'aucun des „Corps poreux qui en ſont compoſés; & „ſi dures qu'elles ne s'uſent ni ne ſe rom-„pent jamais, rien n'étant capable, ſelon le „cours ordinaire de la Nature, de diviſer en „pluſieurs

[28] Traité d'Optiq. Liv. III. p. 573.

„pluſieurs parties ce qui a été fait originai-„rement *un*, par la diſpoſition de Dieu lui-„même." Voilà, comme nous l'avons déja remarqué, les Atomes d'Epicure & de Gaſſendi. Examinons s'il eſt poſſible qu'il y ait dans la Nature des Corps qui ſoient indiviſibles.

Un Corpuſcule, quelque petit qu'il ſoit, a de l'étendue, puisque tout ce qui eſt matiére a néceſſairement une extenſion: or une étendue, quelque petite qu'elle puiſſe être, a un côté qui regarde l'Orient: un autre qui regarde l'Occident: celui qui ſe trouve vers l'Occident n'eſt pas le même que celui qui eſt à l'Orient; donc un corpuſcule, quelque petit qu'il ſoit, eſt un aſſemblage de parties différentes.

Suppoſez le auſſi ſubtil que vous voudrez, dès qu'il ſera étendu, la partie qui formera ſon côté droit ne ſera pas la même que celle qui fera ſon côté gauche.

Les Epicuriens & les Gaſſendiſtes conviennent que deux Atomes, quelque déliés qu'ils ſoient, qui ſe trouvent accrochés enſemble, peuvent être ſeparés, parce qu'ils ſont deux Corps différens. Par la même raiſon je dis qu'un ſeul Atome eſt diviſible, puis-

puisque ſon côté droit & ſon côté gauche ſont différens, & par conſéquent compoſés de différentes parties.

Un Corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois : les deux côtés de l'Atome ne ſont point dans un même lieu; l'Atome peut donc être diviſé, une étendue qui occupe pluſieurs parties de l'Eſpace contenant néceſſairement pluſieurs parties.

L'Objection que ſont les Atomiſtes, lorsqu'ils diſent qu'il eſt impoſſible d'admettre une choſe qu'on ne ſauroit concevoir, eſt très-foible, puisqu'il y a des choſes qui ſont incompréhenſibles dans leur maniére, dont on ne ſauroit approfondir les qualités & connoître la nature, & qui cependant ſont très-certaines dans leur exiſtence. Ainſi, quoiqu'on ne conçoive pas comme elles ſont, il ſeroit ridicule de nier qu'elles ſont réellement. Qu'y a-t-il de plus incompréhenſible que l'Eternité, & qu'y a-t-il en même tems de plus certain ? La diviſibilité de la Matiére à l'infini eſt au-deſſus des connoiſſances humaines : mais elle n'eſt pas moins réelle, puisque la Géométrie en fournit des preuves évidentes & auſſi claires au

ſentiment d'un grand Philoſophe [29], que d'aucune des vérités que nous découvre cette

[29] Car la Géométrie nous fait voir qu'il y a de certaines lignes, qui n'ont nulle meſure commune, & qu'elle appelle pour cette raiſon incommenſurables, comme la diagonale d'un quarré & les côtés. Or ſi cette diagonale & ces côtés étoient compoſés d'un certain nombre de parties inviſibles, une de ces parties inviſibles ſeroit la meſure commune de ces deux lignes, & par conſequent il eſt impoſſible que ces deux lignes ſoient compoſées d'un certain nombre de parties indiviſibles.

On démontre encore dans cette Science, qu'il eſt impoſſible qu'un nombre quarré ſoit double un autre nombre quarré; & que cependant il eſt très-poſſible qu'un quarré d'étendue ſoit double d'un autre quarré d'étendue. Or ſi ces deux quarrés d'étendue étoient compoſés d'un certain nombre de parties finies, le grand quarré contiendroit le double des parties du petit, & tous les deux étant quarrés, il y auroit un quarré de nombre double d'un autre quarré de nombre; ce qui eſt impoſſible.

Enfin, il n'y a rien de plus clair que cette raiſon, que deux néants d'étendue ne peuvent former une étendue, & que toute étendue a des parties. Or en prenant deux de ces parties qu'on ſuppoſe indiviſibles, je demande ſi elles ont de l'étendue, ou ſi elles n'en ont point? Si elles en ont, elles ſont donc diviſibles, & elles ont pluſieurs parties; ſi elles n'en ont point, ce ſont donc des néants d'étendue.

cette Science. Vous pourrez Monſieur, en voir quelques-unes au bas de la page.

Le

Il faut renoncer à la certitude humaine, pour douter de la vérité de ces démonſtrations: mais pour aider à concevoir, autant qu'il eſt poſſible, cette diviſibilité infinie de la Matiére, j'y joindrai encore une preuve qui fait voir en même tems une diviſion à l'infini, & un mouvement qui ſe ralentit à l'infini, ſans arriver jamais au repos.

Il eſt certain que quand on douteroit ſi l'étendue ſe peut diviſer à l'infini, on ne ſauroit au moins douter qu'elle ne ſe puiſſe augmenter à l'infini, & qu'à un plan de cent mille lieues on ne puiſſe en joindre un autre de cent mille lieues, & ainſi à l'infini. Or cette augmentation infinie de l'étendue prouve la diviſibilité à l'infini; & pour le comprendre il n'y a qu'à s'imaginer une Mer plate, que l'on augmente en longueur à l'infini, & un Vaiſſeau ſur le bord de cette Mer, qui s'éloigne du Port en droite ligne. Il eſt certain qu'en regardant du Port le bas du Vaiſſeau au travers d'un Verre, ou d'un autre corps diaphane, le rayon qui ſe terminera au bas de ce Vaiſſeau paſſera par un certain point du Verre, & que le Rayon horizontal paſſera par un autre point du Verre plus élevé que le premier. Or à meſure que le Vaiſſeau s'éloignera, le point du Rayon qui ſe terminera au bas du Vaiſſeau montera toujours, & diviſera infiniment l'eſpace qui eſt entre ces deux points: & plus le Vaiſſeau s'éloignera plus il montera lentement, ſans que jamais il ceſſe de monter, ni qu'il puiſſe arriver au point du rayon horizontal; par-

Le pouvoir de Dieu, ſur lequel Newton fonde principalement la dureté & l'indiviſibilité des Atomes, la Nature, ſelon ce Philoſophe, ne pouvant diviſer en pluſieurs parties ce qui a été originairement *un*, ne conclut rien en faveur de l'exiſtence réelle des Atomes; mais ſeulement en faveur de leur poſſibilité. Il eſt vrai que lorſqu'on fait attention aux grandes choſes que Dieu a produites dans cet Univers, & à l'Empire abſolu qu'il a ſur elles, on ne ſauroit nier qu'il n'ait pu rendre par ſa volonté toute-puiſſante des particules de matiére indiviſibles & inaltérables; mais cette ſuppoſition eſt

ce que ces deux lignes ſe coupant dans l'œil, ne ſeront jamais ni parallèles, ni une même ligne. Ainſi cet exemple nous fournit en même tems la preuve d'une diviſion à l'infini de l'étendue, & d'un ralentiſſement à l'infini du mouvement.

C'eſt par cette diminution infinie de l'étendue, qui naît de ſa diviſibilité, qu'on peut prouver ces problêmes qui ſemblent impoſſibles dans les termes: Trouver un eſpace infini égal à un eſpace fini, ou qui ne ſoit que la moitié, le tiers, &c. d'un eſpace fini. On les peut réſoudre en diverſes maniéres, & en voici une aſſez groſſiére, mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un quarré, & la moitié de cette moitié, & ainſi à l'infini; & que l'on joigne toutes ces moitiés par

eſt purement arbitraire, & n'eſt ſoutenue par aucun Principe naturel ni par aucune évidence. Or il eſt abſurde de prétendre changer la nature des Corps par une ſimple ſuppoſition. Lorſqu'on veut détruire une choſe fondée ſur les Expériences & ſur des Démonſtrations, il faut d'autres choſes que des Hypothèſes établies ſur des vraiſſemblances & ſur de ſimples conjectures. Rohault a eu raiſon de ſe récrier contre la ſuppoſition gratuite & arbitraire des Gaſſendiſtes, & de ſoutenir qu'elle ne doit pas empêcher qu'on ne tienne pour certain que toute la Matiére de ce Monde eſt diviſible. Les preu-

leur plus longue ligne, on en fera un eſpace d'une figure irréguliére, & qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui ſera égal à tout le quarré; car la moitié, & la moitié de la moitié, plus, la moitié de cette ſeconde moitié, & ainſi à l'infini, ſont le tout. Le tiers, & le tiers du tiers, & le tiers du nouveau tiers, & ainſi à l'infini, ſont la moitié. Les quarts pris de la même ſorte ſont le tiers, & les cinquièmes le quart. Joignant bout à bout ces tiers ou ces quarts, on en fera une figure qui contiendra la moitié ou le tiers de l'aire du total, & qui ſera infinie d'un côté en longueur, en diminuant proportionnellement en largeur. *La Logique, ou l'Art de Penſer*, IV. Part. Chap. I. p. 448, & ſuiv.

preuves qu'il en donne ſont très-fortes 3°, &

3° Il y en a . . . qui tâchent de combattre la diviſibilité de la Matiére à l'indéfini, par une autre voie, en diſant qu'il s'enſuivroit de là qu'une petite portion de Matiére, comme, par exemple, un Cube qui n'auroit qu'un quart de pouce de hauteur, & que l'on auroit diviſé de la ſorte que nous venons de dire, pourroit fournir un ſi grand nombre de tranches quarrées, qu'elles ſuffiroient pour couvrir toute la Terre, quand bien même elle ſeroit beaucoup plus grande qu'elle n'eſt; ce qu'ils eſtiment abſurde.

Toutefois ceux-ci n'ont pas plus de raiſon que les autres; & l'on peut dire que leur Objection n'eſt fondée que ſur ce qu'ils établiſſent pour Maxime, qu'une choſe doit paſſer pour abſurde, lorsque l'on ne la peut comprendre par l'imagination; ce qui eſt une erreur fort groſſiére & indigne d'un Philoſophe, qui ne peut pas ignorer qu'il y a une infinité de choſes très-vraies, auxquelles il eſt certain que l'imagination ne ſauroit atteindre. Je pourrois en rapporter pluſieurs exemples: mais deux me ſuffiront, qui appartiennent tous deux au ſujet dont il s'agit, ſavoir la diviſion qui ſe fait de l'Or chez les Batteurs d'or, & chez les Tireurs d'or.

Mais pour la comprendre, il faut premiérement ſavoir, que l'expérience nous a appris, que les peſanteurs des Maſſes égales d'or & d'eau ſont entr'elles comme dix-neuf a un: ſi bien qu'un pied cubique d'eau peſant ſoixante & onze livres, il s'enſuit qu'un pied cubique d'or peſe treize cents quarante-neuf livres, ou vingt & un mille cinq cents quatre-vingt-quatre onces: or un pied cubique contient deux mil-

& il répond avec beaucoup de netteté aux argu-

lions neuf cents quatre-vingt-quatre lignes cubiques ; partant une once d'or contient cent trente-huit lignes cubiques & $\frac{7392}{21584}$. D'où il ſuit, que ſi elle eſt réduite en forme de cube, ſa hauteur eſt à peu près de cinq lignes & un ſeptième, & que ſa baſe eſt d'environ vingt-ſix lignes quarrées & $\frac{22}{49}$. De plus il faut ſavoir que les Batteurs d'or font d'une once d'or deux mille ſept cents trente feuilles quarrées de net, chacune desquelles a pour côté deux pouces dix lignes ; ſans comprendre ce qu'ils nomment le déchet, qui ſont certaines rognures qui montent à près de la moitié. La ſurface de ces feuilles contient onze cents cinquante-ſix lignes quarrées ; ſi bien que toutes enſemble étant miſes à côté les unes des autres, compoſent une ſuperficie de trois millions cent cinquante-cinq mille huit cents quatre vingt lignes quarrées. A quoi ſi l'on ajoute ſeulement le tiers de cette quantité pour le déchet, il s'enſuivra que les Batteurs d'or auront fait d'une once d'or quatre millions deux cents ſept mille huit cents quarante lignes quarrées. Comme donc ce nombre contient cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois la quantité de la baſe d'un cube d'or d'une once, il eſt indubitable que ce cube, qui, comme il a été dit, n'a que cinq lignes & un ſeptième de haut, a été diviſé au moins en cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze tranches quarrées.

Quoique cette diviſion de l'Or ſoit déja aſſez grande, il s'en faut pourtant beaucoup qu'elle n'égale celle qui ſe fait chez les Tireurs d'or. On m'y a fait voir pluſieurs lingots d'argent de figure cylindrique, qui pé-

argumens dont on ſe ſert pour la combattre.

Deſcar-

ſoient chacun ſeize Mares: l'un d'eux, qui me ſembloit le plus régulier, étoit long de deux pieds huit pouces, & ſon circuit contenoit deux pouces neuf lignes; de ſorte que la ſuperficie cylindrique étoit de douze mille ſix cents ſoixante & douze lignes quarrées. Après que cette ſuperficie a été couverte de pluſieurs feuilles d'or, qui toutes enſemble peſoient une demi-once, le lingot a été tiré à la filiére, & par ce moyen là a été converti en un fil, qui étoit à peu près de la groſſeur du plus délié qu'on ait coutume de faire en cette Ville. J'en ai pris vingt-cinq toiſes, ou cent cinquante pieds, & ayant peſé cette quantité dans de fort bonnes balances, j'ai trouvé qu'il ne s'en falloit pas la ſoixante-quatrième partie d'un grain qu'elle ne peſât trente-ſix grains. Cela étant, le lingot entier a du être converti en un fil à peu près long de trois cents ſept mille deux cents pieds. D'où il ſuit qu'il a été alongé cent quinze mille deux cents fois plus qu'il n'étoit auparavant; & par conſéquent que ſa ſuperficie eſt devenue trois cents quarante fois plus grande qu'elle n'étoit au commencement. A quoi ſi l'on ajoute que ce fil ſi délié étant applati en lame pour en couvrir du fil de ſoie, cette ſuperficie augmente encore du double, il s'enſuit qu'elle eſt devenue ſix cents quatre vingts fois plus grande qu'au commencement, & ainſi elle contient alors huit millions ſix cents ſeize milles neuf cents ſoixante lignes quarrées. Or quand ce fil eſt ainſi applati en lame, ſa ſuperficie paroit toute couverte d'or; il faut donc que la ſeule demie once de ce Métal, dont la

Deſcartes a embraſſé l'Hypothèſe de la diviſibilité à l'infini [31], & l'a ſoutenue avec ſuccès

lame eſt couverte, ſoit devenue ſi mince, que ſa ſuperficie ſoit de huit millions ſix cents ſeize mille neuf cens ſoixante lignes quarrées. Si bien que cette quantité contenant trois cents vingt-cinq mille ſept cents quatre-vingts quinze-fois vingt-ſix lignes & $\frac{22}{49}$ que vaut la baſe d'un cube d'or d'une once, c'eſt une néceſſité que l'épaiſſeur de l'or dont la lame d'argent eſt couverte, ne ſoit plus à la fin que de la trois cents vingt-cinq mille ſept cents quatre-vingts-quinzième partie de la moitié de la hauteur d'une once cubique d'or, ou de la ſix cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dixième partie de la hauteur d'une once; & qu'ainſi la quantité de cinq lignes & un ſeptième ait été diviſée en ſix cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dix parties égales. Si l'on conſidére après cela qu'on pourroit encore pouſſer la diviſion de l'or beaucoup plus loin, n'étoit que les choſes ſont deſtinées à certains uſages qui ne permettent pas de paſſer outre; & ſur tout ſi l'on conſidére que ce ne ſont que des hommes qui font ce que nous voyons, & qui le font avec des inſtrumens fort groſſiers, & qu'il y a dans la Nature pluſieurs autres Agens incomparablement plus ſubtils, l'on verra encore plus clairement que tout ce que notre imagination ne ſauroit comprendre, n'eſt pas impoſſible. *Rohault Traité de Phyſique, Premiere Partie. Chap. IX. p. 46, & ſuiv.*

[31] Il eſt auſſi très-aiſé de connoître qu'il ne peut y avoir des Atomes ou des parties des Corps qui ſoient indiviſibles, ainſi que quelques Philoſophes ont imagi-

ſuccès. Pendant un tems le ſentiment des Atomiſtes avoit très-peu de partiſans: aujourd'hui il regagne beaucoup: mais il y a bien encore des Philoſophes qui le condamnent. Il ſe trouve même parmi eux de fameux Diſciples de Newton qui ſur ce point abondonnent leur Maître, & n'adoptent point l'indiviſibilité des Atomes ni leur dureté.

Le ſavant s'Graveſande a fortement combattu en faveur de la diviſibilité de la Matiére à l'infini dans ſes *Elémens Phyſiques, ou ſon Introduction à la Philoſophie de Newton.* Il établit aux quatrième & cinquième Chapitres

né. D'autant que ſi petites qu'on ſuppoſe ces parties, néanmoins parce qu'il faut qu'elles ſoient étendues, nous concevons qu'il n'y en a pas une entr'elles qui ne puiſſe être encore diviſée en deux ou en plus grand nombre d'autres plus petites, d'où il ſuit qu'elle eſt diviſible. Car de ce que nous connoiſſons clairement & diſtinctement qu'une choſe peut être diviſée, nous devons juger qu'elle eſt diviſible, parce que ſi nous en jugions autrement, le jugement que nous ferions de cette choſe, ſeroit contraire à la connoiſſance que nous en avons. *Principes de la Philoſ.* de R. Deſcartes, II. Part. p. 91.

32 Eo quod Corpus eſt extenſum etiam eſt diviſible, id eſt in eo partes conſiderari poſſunt. *Phyſices Ele-*

tres du premier Livre de cet Ouvrage que tout Corps [32] eſt diviſible, & que de ce que nous connoiſſons qu'une choſe eſt etendue nous connoiſſons auſſi qu'elle peut être diviſée. Il n'héſite pas à condamner la ſuppoſition de ces parties, qui, ayant été faites *unes*, ne peuvent être diviſées. „Les Philo„ſophes, *dit-il* [33], appellent un Corps dur, „celui dont les parties ſont ſi parfaitement „liées, qu'elles ne ſauroient être ſéparées ni „briſées par aucun choc; nous ne connoiſ„ſons aucun Corps de cette nature".

Mr. Keil a employé deux Chapitres entiers, dans ſon *Introduction de la Phyſique*, à

menta Mathematica experimentis confirmata, ſive, *Introductio ad Philoſophiam Newtonianam, Auctore Guillelmo Jacobo s'Graveſande*, &c. Lib. I. Part. I. de Corpore in genere, Cap. IV. p. 6.

Corpus eſt diviſibile, in infinitum, id eſt in ejus extenſione nulla pars quantumvis parva poteſt concipi, quin detur adhuc alia major. *Idem*, ibid.

[33] Philoſophicè Corpus durum vocatur, cujus partes inter ſe cohærent & neutiquam introcedunt, ita ut partes nullo motu affici poſſint quin disrumpatur corpus. Corpus tale perfecte durum nullum novimus. *Idem*, ibid. Cap. V. p. 8.

à établir la néceſſité de la diviſibilité de la Matiére à l'infini. Il a répondu [34] aux Phyſiciens, qui, pour défendre la nature des Atomes, veulent rejetter les Démonſtrations Géométriques. Il les accuſe même de ne vouloir refuſer de ſuivre les Préceptes de la Géomé-

34 Cum autem infinita hæc Materiæ diviſibilitas rationibus ex Geometria petitis demonſtranda ſit, & cum hodie extent quidam Philoſophi qui Geometriam ex Phyſica exulare cupiunt, eo quod ipſi divinæ illius Scientiæ imperiti ſint; & dum inter doctiſſimos haberi ſatagunt, nullum non movent lapidem, quo harum Demonſtrationum vim irrito uncunque convellant conatu: neceſſe erit, priusquam Argumenta noſtra Geometrica proferamus, eorum vim ſtabilire, & Objectionibus quibusdam reſpondere.

Cum itaque, inter hujus generis Philoſophos eminet Vir clariſſimus Joannes Baptiſta *Du Hamel*, Philoſophiæ Burgundicæ Scriptor, libet illius ſententiam ſuper hac re proferre. Dicit igitur Hypotheſes Geometricas nec veras eſſe nec poſſibiles, cum ſcilicet nec puncta, nec lineæ, nec ſuperficies, prout à Geometris concipiuntur, vere in rerum natura exiſtant, adeoque Demonſtrationes, quæ ex his afferuntur, ad res actu exiſtentes applicari non poſſe, cum ſcilicet nihil eorum vere exiſtat niſi in ideis noſtris; jubet igitur Geometras ſibi ſuas ſervare Demonſtrationes, nec eas ad Phyſicam transferre, quæ non lucem, ſed majores huic Scientiæ effundant tenebras. Miror ego hujus Viri alias doctiſſimi in hacce re imperitiam. Potuit ſane eodem jure ſuppo-

Géométrie, qu'il nomme *une Science divine*, que parce qu'ils n'en ont aucune connoiſſance. Il me paroît pourtant qu'il auroit du conſidérer que Newton admettant des Particules dans la Nature, qui ne peuvent être diviſées, & qui par leur eſſence ont été crées *unes*,

ſitiones etiam quascunque Phyſicas ſuſtuliſſe, cum Hypotheſes Géometricæ æque certæ & æque poſſibiles ſint & reales, ac illæ ſunt quas Phyſicas dicit : imo ſi exiſtat Corpus, neceſſario etiam exiſtent vera puncta, veræ lineæ, & vera ſuperficies, prout à Geometris concipiuntur; quod facile oſtendemus. Nam ſi detur Corpus, illud, cum infinitum non ſit, ſuos habebit terminos: Corporis vero termini ſunt ſuperficies, & termini illi nullam habent profunditatem; ſi enim haberent, eo ipſo quod profunditatem haberent, corpora eſſent, haberentque illa corpora alios rurſus terminos, qui ſuperficies eſſent, adeoque eſſet ſuperficiei ſuperficies. Vel igitur ſuperficies illa omni deſtituta eſt profunditate, vel etiam profunditatem habebit: ſi prius, habemus quod petimus: ſin poſterius, ad aliam rurſus perveninus ſuperficiem; atque ſic progrederemur in infinitum, quod eſt abſurdum. Quare dicendum eſt terminos illos omni profunditate privari, ac proinde veræ erunt ſuperficies, & prout à Geometris concipiuntur, absque profunditate, ſeu quæ longitudinem & latitudinem tantum habent ad ſuam eſſentiam conſtituendam. *Introductio ad veram Phyſicam ſeu Lectiones Phyſicæ habitæ in Scholæ Naturalis Philoſophicæ Academiæ Oxonienſis, &c. Auctore Joanne Keill, M. D. Aſtronomiæ Profeſſore Savilliano. Lect. III. p. 19.*

unes, il pouvoit y avoir de grands Géometres qui n'admiſſent point la poſſibilité de la diviſion à l'infini, & qui cruſſent connoître ces Corps durs qu'il aſſûre n'avoir été jamais connus. Du Hamel eſt le ſeul Philoſophe que Mr. Keill ait cité parmi ceux qu'il blâme de ne point recevoir les Démonſtrations Géométriques, ſur le vain prétexte que les points, les lignes & les ſuperficies des Géometres n'exiſtant que dans leurs idées, & pour ainſi dire en imagination, ils ne doivent point vouloir les appliquer à des choſes réelles & les employer dans la Phyſique. Mr. Keill ſoutient que les Démonſtrations Géométriques ſont auſſi certaines & auſſi réelles que les Phyſiques, parce que s'il exiſte véritablement des Corps, les points, les lignes, & les ſuperficies des Géometres exiſtent également. Suppoſons, *dit-il*, un Corps: puiſqu'il n'eſt pas infini, il faut qu'il ait des extrémités: or les extrémités des Corps ſont des ſuperficies; & ces extrémités n'ont

35 Rurſus, cum ſuperficies illa infinita non eſt, ſuis etiam clauditur terminis; termini vero illi lineæ dicuntur, quæ revera nullam habent latitudinem, alias enim ſuperficies eſſent, & ſuos etiam haberent terminos, quos ſaltem concipere oportet omni latitudine deſtitutos; non enim (ut prius dictum eſt) dari poteſt progreſſus

n'ont aucune profondeur. Si elles en avoient, elles ſeroient des Corps, & ces Corps auroient derechef d'autres ſuperficies; en ſorte que les ſuperficies auroient elles-mêmes des ſuperficies. Qu'on choiſiſſe de ces deux partis celui qu'on voudra: la ſuperficie d'un Corps eſt ou deſtituée, ou munie de profondeur: ſi elle en eſt deſtituée, voilà le gain de cauſe pour les Géometres: & ſi l'on veut ſoutenir qu'elle en a réellement, on eſt forcé de dire qu'elle eſt un Corps; par conſéquent il faut qu'elle ait une autre ſuperficie; & cette ſeconde ſuperficie, une troiſiéme. Ainſi on ſera obligé de multiplier les ſuperficies juſqu'à l'infini; ce qui eſt abſurde. Il faut donc avouer que les extrémités des Corps n'ont aucune profondeur, & qu'ils ſont de véritables ſuperficies, qui n'ont aucune profondeur, ainſi que celles des Géometres. A cette premiére Objection on en a 35 joint quelques autres que vous pourrez voir au bas de la page.

Mr.

in infinitum, unde ſequitur dari lineas quæ ſunt tantum longæ absque omni latitudine; eodem prorſus modo, & lineæ ſui etiam competunt termini, qui puncta vocantur, quibus nec longitudo, nec latitudo, nec profunditas convenit. Quare ſi corpus exiſtere ſupponatur, neceſſario tam ſuperficies, quam lineæ & puncta Geo-

Mr. Keil eſt ſi fort perſuadé de la diviſibiliſité de la Matiére à l'infini, qu'il n'héſite pas de dire qu'il n'eſt pas au pouvoir de Dieu de l'empêcher [36]. Ainſi il rejette comme une choſe impoſſible ces Particules que Newton prétend avoir été faites originairement *unes* par la diſpoſition de Dieu lui-même. Dieu, *dit Mr. Keill*, peut faire tout ce qui ne répugne pas à ſa nature : mais puisqu'il eſt démontré que la Matiére eſt néceſſairement diviſible à l'infini, il ne ſauroit l'empêcher. Car ſi ſa puiſſance s'étendoit

metrica non tantum ut poſſibilia, ſed etiam ut vere exiſtentia ponuntur.

Sed reſpondebunt puncta illa, lineas & ſuperficies non eſſe materialia. Quid inde? Quis unquam dixit Punctum Mathematicum materiam eſſe? Quis ſuperficiem materialem agnoſcit? Si materialis eſſet, ſuam haberet etiam ſuperficiem ſive terminum: ſuperficiei autem ſuperficiem quis unquam imaginatus eſt? Verum etiam ſi nec ſuperficies, nec lineæ, nec puncta ſunt ipſa Materia, in ea tamen exiſtunt vel exiſtere poſſunt tanquam illius modi, termini, ſeu accidentia; eodem prorſus modo, quo figura non eſt ipſum corpus, ſed ejus tantum affectio, quâ corpus ſub datis terminis comprehenditur, habetque hæc proprietates reales à corporis proprietatibus omnino diſtinctas. *Idem*, ibid. p. 20.

juſque-là, il pourroit faire des choſes contradictoires; ce qui répugne à ſon eſſence.

Voilà, *Monſieur*, bien des Objections contre l'éxiſtence des Corpuſcules durs, ſolides, inaltérables & indiviſibles: quelque zélé Atomiſte qu'on ſoit, ſi on les examine avec attention elles ont de quoi jetter dans le doute; & je ne crois pas qu'un homme ſans préjugés regarde jamais comme bien certaine, encore moins comme évidente, une opinion combattue par des raiſons auſſi fortes.

Venons

36 Aliud petunt Argumentum contra infinitam Materiæ diviſibilitatem ex Omnipotentia Divina. Dicunt enim Deum poſſe Continuum quodvis in partes ſuas infiniteſimas reſolvere, atque partes haſce à ſe invicem ſeparare; ſed ſi hoc fieret, daretur pars ultima, & diviſibilitas continui tandem exhauriretur; ergo continuum non in infinitum ſectibile eſt. Reſpondeo procul dubio Deum poſſe quidquid eſt poſſibile, aut quod immutabili ipſius naturæ non repugnat; at cum hactenus demonſtravimus nullam dari poſſe Materiæ particulam utcunque parvam, quæ non iterum ſecari poteſt in infinitas alias etiam particulas; liquet exinde Deum non poſſe ita ſecare Materiam, ut detur pars ultima indiviſibilis. Si enim ad hoc ſe extenderet Potentia divina, poſſet Deus aliquid quod contradictionem involveret, vel quod immutabili ipſius eſſentiæ repugnaret. *Idem*, ibid. Lect. IV, p. 34.

Venons maintenant au *Vuide*, & examinons ſi ce Principe, abſolument néceſſaire & fondamental au Syſtême de Mr. Newton, eſt bien évident.

Pluſieurs grands Mathématiciens diſent que le *Vuide* eſt abſolument néceſſaire pour que le cours des Planetes puiſſe avoir lieu. Ils prétendent que ſon exiſtence eſt démontrée Mathématiquement. Si cela eſt, on pourroit ſoupçonner que les Vérités Mathématiques ſont plus idéales que Phyſiques? On ſeroit même autoriſé à les regarder comme des ſublimes Chiméres, puisqu'elles démontrent l'exiſtence d'une choſe directement contraire aux notions les plus évidentes que nous ayons dans l'Entendement. Si ces notions peuvent être fauſſes dans quel affreux Pyrrhoniſme ne ſerons-nous pas plongés? Il me ſemble ouïr un Sceptique dire à un Mathématicien: „La Nature dont „nous connoiſſons avec le plus d'évidence les „propriétés eſſentielles, c'eſt l'Etendue: l'i„dée claire que nous en avons nous montre „que ſon eſſence conſiſte dans les trois di„menſions, & qu'il ne peut y avoir d'éten„due qui ne ſoit diviſible, mobile & impé„nétrable; or ſi cette idée eſt fauſſe & illu„ſoire, quelle eſt celle dont nous puiſſions „être aſſûrés de la vérité? Comment pou-

„vons-

„vons-nous être certains que les notions de „notre Entendement, qui paroiſſent les plus „évidentes, ne ſont point trompeuſes & „chimériques?"

Je demande, *Monſieur*, ſi des Démonſtrations, par leſquelles on prétend prouver l'exiſtence du *Vuide*, ſont plus évidentes que l'idée qui nous fait connoître clairement qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue?

S'il y avoit du Vuide, il ſeroit abſolument néceſſaire qu'il exiſtât une Etendue mobile, diviſible, & impénétrable : or nous n'avons abſolument aucune idée d'une pareille extenſion ; donc il n'y a point de Vuide.

Il faut qu'un Etre ſoit, ou Subſtance, ou Mode ; il n'y a que ces deux ſeules façons d'exiſter. Si le Vuide eſt un Mode, il faut qu'on en définiſſe la ſubſtance, ce qu'aucun Philoſophe ne ſauroit faire. S'il eſt une Subſtance, je demande, ſi elle eſt créée ou incréée? Si elle a eu un commencement, & qu'elle ſoit émanée par voie de création, il faut néceſſairement convenir qu'elle peut être détruite ſans que les corps dont elle eſt diſtincte réellement ceſſent d'exiſter. Car tout Etre qui a un commencement peut

avoir une fin ; & la ruine d'une Subſtance n'entraîne point celle d'une autre dont elle eſt diſtincte. C'eſt ainſi que la deſtruction du Corps n'occaſionne point celle de l'Ame. Or il eſt abſurde de prétendre qu'un Eſpace diſtinct des Corps ſoit détruit, & que cependant les Corps ſoient diſtans les uns des autres ; cela eſt contradictoire.

Suppoſons, *Monſieur*, que le Corps A eſt ſeparé du Corps B, par l'éſpace vuide marqué par des points : A - - - - - - B, le vuide eſt détruit ; qu'y a-t-il pour lors entre le corps A & le corps B ? Ils ſont toujours diſtans, ils n'ont reçu aucune altération, la ruine d'une Subſtance n'entraînant point celle de l'autre, il ſe trouve que le vuide eſt détruit : par conſéquent il n'y a plus aucune étendue immobile, indiviſible & pénétrable, ni aucune étendue mobile, diviſible & impénétrable : & cependant les deux corps ſont diſtincts, éloignés & ſéparés ; cela eſt abſurde.

Les Newtoniens & les Gaſſendiſtes ne ſont point en droit de répondre, que ſi Dieu anéantiſſoit l'étendue immobile, indiviſible & pénétrable, qui ſe trouve entre les deux corps, il n'y auroit plus alors d'éloignement, & qu'ils ſe réuniroient ; car eux-mêmes condamnent ce raiſonnement dans les Carteſiens,

ſiens, lorſque ceux-ci leur diſent, que ſi Dieu anéantiſſoit l'air qui ſe trouve dans une chambre, les murailles ſe rapprocheroient & ſe toucheroient mutuellement. Ils ne peuvent point auſſi ſoutenir que Dieu ne puiſſe anéantir le Vuide ; car puiſque le Vuide eſt une Subſtance créée, Dieu peut la réduire dans le néant d'où il l'a tirée. Ils conviennent d'ailleurs de bonne foi que Dieu a le pouvoir d'annihiler les Subſtances.

Il reſte encore aux Newtoniens deux reſſources. La premiére c'eſt de dire que l'Eſpace diſtinct des Corps eſt une Subſtance incréée ; la ſeconde que le Vuide n'eſt rien, qu'il n'a aucune réalité, & que ce n'eſt que la privation des Corps. Examinons la premiére opinion.

Si l'Eſpace diſtinct des Corps étoit une Subſtance incréée, il faudroit néceſſairement ou qu'elle fût Dieu elle-même, ce qu'aucun Philoſophe n'oſeroit dire, & qui ſeroit une opinion auſſi monſtrueuſe que celle de Spinoſa. Car toute étendue eſt compoſée de parties diſtinctes : ainſi la Divinité ſeroit non-ſeulement étendue, mais compoſée de parties diſtinctes ; ce qu'il eſt affreux de ſoutenir. Ou ſi l'Eſpace n'étoit pas Dieu, il faudroit que Dieu ne fût pas la ſeule Subſtance qui exiſtât néceſſairement ; ce qui

eſt une impiété horrible, ſa nature ne permettant pas qu'il y ait aucune Subſtance qui ne lui ſoit ſoumiſe, & qui ne ſoit émanée de lui par la voie de la création.

La ſeconde reſſource ne vaut pas mieux que la premiére. Il eſt vrai que quelques Scholaſtiques ont eu l'impertinence, pour éluder les Argumens de leurs Adverſaires, de ſoutenir que le Vuide étoit un *Rien*, une ſimple privation des Corps, en un mot le *Néant*: mais les grands Hommes qui ont admis le *Vuide* ſe ſont bien gardés d'avancer une pareille abſurdité. Gaſſendi a prétendu que le *Vuide* [37] étoit un Etre à ſa maniére, qui n'étoit ni Subſtance, ni Accident; mais

37 Quod dixi porro, non poſſe tertiam præterea Naturam mente concipi, ideo eſt, quòd, ſeu concipi dicas comprehenſivè (quo modo ea quæ per ſe directèque in notitiam cadunt, percipiuntur,) ſeu comparare ad ea quæ comprehenſa fuerint (quomodo ea intelliguntur, quæ per proportionem ſolam innoteſcunt; ut circa anticipationem dictum eſt) id quodcumque, concipitur, aut aliquam molem, ſoliditatemque habeat ſicque Corpus ſit; aut omni prorſus mole, ac ſoliditate careat, ſicque & inane. Intellige hoc tamen, ſi modo concipiatur, ut quædam per ſe exiſtens, ſubſiſtens, cohærens Natura, non vero quaſi quoddam illius conjunctum, eventumve, ſeu accidens. *Philoſoph. Epicuri Syntagma, &c. Pet. Gaſſend. Part. II. Cap. I. p. 20.*

mais qui pourtant étoit un Etre réel. Locke n'a pas fait difficulté de dire [38] qu'il croyoit le Vuide un Etre poſitif, quoiqu'il ne ſût s'il étoit Subſtance ou Accident. Ces deux grands Philoſophes avoient trop de pénétration & de juſteſſe dans le raiſonnement pour prétendre que le *Néant* peut être étendu en longueur, largeur & profondeur. Il faut être auſſi viſionnaire que le ſont les Scholaſtiques pour avancer une pareille abſurdité.

Les raiſons que les Gaſſendiſtes & les Newtoniens apportent pour prouver l'impoſſibilité du *Vuide* dans le *Plein*, ont été vivement combattues par des Philoſophes Carté-

[38] Ceux qui ſoutiennent que l'Eſpace & le Corps ſont une même choſe, ſe ſervent de ce Dilemme: ou l'Eſpace eſt quelque choſe, ou ce n'eſt rien. S'il n'y a rien entre deux Corps, il faut néceſſairement qu'ils ſe touchent. Et ſi l'on dit que l'Eſpace eſt quelque choſe, ils demandent ſi c'eſt Corps, ou Eſprit? A quoi je réponds par une autre Queſtion: Qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il ne peut y avoir que des Etres ſolides, qui ne peuvent penſer, & que des Etres penſans qui ne ſont point étendus? Car c'eſt-là tout ce qu'ils entendent par les termes de *Corps* & *d'Eſprit*. *Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, &c. par Mr. Locke*, Liv. II. Chap. III. p. 124, & ſuiv.

Cartéſiens. L'Auteur de l'Art du Penſer 39 a réfuté avec beaucoup de force les principales

39 Le premier Argument que Mr. Gaſſendi employe pour prouver ce Vuide répandu, & qu'il prétend faire paſſer en un endroit pour une Démonſtration auſſi claire que celles des Mathématiques, eſt celui-ci:

S'il n'y avoit point de Vuide, & que tout fût rempli de corps, le mouvement ſeroit impoſſible, & le Monde ne ſeroit qu'une grande Maſſe de matiére vuide, inflexible & immobile. Car le Monde étant tout rempli, aucun Corps ne ſe peut remuer, qu'il ne prenne la place d'un autre; ainſi ſi le Corps A ſe remue, il faut qu'il déplace un autre Corps au moins égal à ſoi, ſavoir B; & B pour ſe remuer en doit auſſi déplacer un autre. Or cela ne peut arriver qu'en deux maniéres: l'une que ce déplacement des corps aille à l'infini, ce qui eſt ridicule & impoſſible; l'autre qu'il ſe faſſe circulairement, & que le dernier corps déplacé occupe la place d'A.

Il n'y a point encore jusqu'ici de dénombrement imparfait: & il eſt vrai de plus, qu'il eſt ridicule de s'imaginer qu'en remuant un corps, on en remue juſqu'à l'infini, qui ſe déplacent l'un l'autre: l'on prétend ſeulement que le mouvement ſe fait en cercle, & que le dernier Corps remué occupe la place du premier qui eſt A; & qu'ainſi tout ſe trouve rempli. C'eſt auſſi ce que Mr. Gaſſendi entreprend de réfuter par cet Argument: Le premier corps remué, qui eſt A, ne ſe peut mouvoir, ſi le dernier qui eſt X ne ſe peut remuer. Or X ne ſe peut remuer, puiſque pour ſe remuer il faudroit qu'il prît la place d'A, laquelle n'eſt pas en-

pales Objections des Gaſſendiſtes. Il les accuſe d'avoir raiſonné fauſſement en ſuppoſant

core vuide: & partant X ne ſe pouvant remuer, A ne le peut auſſi; donc tout demeure immobile. Tout ce raiſonnement n'eſt fondé que ſur cette ſuppoſition, que le corps X qui eſt immédiatement devant A ne ſe puiſſe remuer qu'en un ſeul cas, qui eſt que la place d'A ſoit déja vuide lorsqu'il commence à ſe remuer; en ſorte qu'avant l'inſtant où il l'occupe, il y en ait un autre où l'on puiſſe dire qu'elle eſt vuide. Mais cette ſuppoſition eſt fauſſe & imparfaite, parce qu'il y a encore un cas, dans lequel il eſt très-poſſible que X ſe remue, qui eſt qu'au même inſtant qu'il occupe la place d'A, A quitte cette place; & dans ce cas, il n'y a nul inconvénient que A pouſſe B, & B pouſſe C, juſqu'à X, & que X dans le même inſtant occupe la place d'A; par ce moyen il y aura du mouvement, & il n'y aura point de vuide.

Or que ce cas ſoit poſſible; c'eſt-à-dire, qu'il puiſſe arriver qu'un corps occupe la place d'un autre Corps au même inſtant que ce corps la quitte, c'eſt une choſe qu'on eſt obligé de reconnoître dans quelque Hypothèſe que ce ſoit, pourvû ſeulement qu'on admette quelque matiére continue; car, par exemple, en diſtinguant dans un bâton deux parties qui ſe ſuivent immédiatement, il eſt clair que lorsqu'on le remue, au même inſtant que la premiére quitte un eſpace, cet eſpace eſt occupé par la ſeconde, & qu'il n'y en a point où l'on puiſſe dire, que cet eſpace eſt vuide de la prémiére, & n'eſt pas rempli de la ſeconde. Cela eſt encore plus clair dans un Cercle de fer, qui tourne à

ſant qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant. Le Philoſophe Cartéſien prétend

l'entour de ſon centre; car alors chaque partie occupe au même inſtant l'eſpace qui a été quitté par celle qui la précéde, ſans qu'il ſoit beſoin de s'imaginer aucun vuide. Or ſi cela eſt poſſible dans un Cercle de fer, pourquoi ne le ſera-t-il pas dans un Cercle qui ſera en partie de bois & en partie d'air? Et pourquoi le corps A que l'on ſuppoſe de bois, pouſſant & déplaçant le corps B, que l'on ſuppoſe d'air, le corps B n'en pourra-t-il pas déplacer un autre, & cet autre jusqu'à X, qui entrera dans la place d'A, au même tems qu'il la quittera?

Il eſt donc clair que le défaut du raiſonnement de Mr. Gaſſendi vient de ce qu'il a cru, qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant, & en un inſtant précédent; & qu'il n'a pas conſidéré, qu'il ſuffiſoit qu'elle ſe vuidât au même inſtant.

Les autres preuves qu'il rapporte ſont tirées de diverſes Expériences, par leſquelles il fait voir avec raiſon, que l'air ſe comprime, & que l'on peut faire entrer un nouvel air dans un eſpace qui en paroît déja tout rempli, comme on le voit dans les Balons & les Arquebuſes à vent.

Sur ces Expériences il forme ce raiſonnement: Si l'eſpace A étant déja tout rempli d'air, eſt capable de recevoir une nouvelle quantité d'air par compreſſion, il faut que le nouvel air qui y entre, ou ſoit mis par pénétration dans l'eſpace déja occupé par l'autre air, ce qui eſt im-

prétend qu'il ſuffit qu'elle ſe vuide au même inſtant.

Rohault

poſſible; ou que cet air enfermé dans A, ne le rempliſſe pas entiérement, mais qu'il y ait entre les parties de l'air des eſpaces vuides, dans lesquels le nouvel air eſt reçu; & cette ſeconde Hypothèſe prouve, dit-il, ce que je prétends, qui eſt, qu'il y a des eſpaces vuides entre les parties de la Matiére, capables d'être remplis de nouveaux Corps. Mais il eſt aſſez étrange que Mr. Gaſſendi ne ſe ſoit pas apperçu qu'il raiſonnoit ſur un dénombrement imparfait, & qu'outre l'hypothèſe de la pénétration, qu'il a raiſon de juger naturellement impoſſible, & celle des vuides répandus entre les parties de la Matiére, qu'il veut établir, il y en a une troiſième, dont il ne dit rien, & qui étant poſſible, fait que ſon argument ne conclud rien; car on peut ſuppoſer qu'entre les parties les plus groſſiéres de l'air, il y a une Matiére plus ſubtile & plus déliée, & qui pouvant ſortir par les pores de tous les Corps, fait que l'eſpace qui ſemble rempli d'air peut encore recevoir un autre air nouveau, parce que cette Matiére ſubtile étant chaſſée par les parties de l'air que l'on y enfonce par force, leur fait place en ſortant au travers des pores.

Et Mr. Gaſſendi étoit d'autant plus obligé de réfuter cette Hypothèſe, qu'il admet lui-même cette matiére ſubtile qui pénétre les corps, & paſſe par tous les pores, puiſqu'il veut que le Froid & le Chaud ſoient des corpuſcules qui entrent dans nos pores; qu'il dit la même choſe de la Lumiére, & qu'il reconnoît même que dans l'Expérience célébre que l'on fait du Vif-Argent, qui de-

Rohault a parfaitement diſcuté la Queſtion du *Vuide.* Pour achever de l'examiner vous pouvez jetter les yeux ſur quelques-uns de ſes Argumens, que vous trouverez 4° au

meure ſuſpendu à la hauteur de deux pieds trois pouces & demi dans les tuyaux qui ſont plus longs que cela, & laiſſe en haut un eſpace qui paroît vuide, & qui n'eſt certainement rempli d'aucune matiére ſenſible; il reconnoît, dis-je, qu'on ne peut pas prétendre avec raiſon, que cet eſpace ſoit abſolument vuide, puisque la lumiére y paſſe, laquelle il prend pour un corps. *La Logique, ou l'Art de Penſer. Part. III. Chap. XIX. p.* 377. & ſuiv.

4° De . . . l'eſſence de la Matiére, nous conclurrons premiérement que le Vuide des Philoſophes eſt impoſſible. Car par le Vuide ils entendent un Eſpace ſans Matiére, & chez nous Eſpace (ou Etendue) & Matiére ne ſont que la même choſe: ſi bien que demander s'il peut y avoir un Eſpace ſans Matiére, c'eſt demander s'il peut y avoir une Matiére ſans Matiére; en quoi il y a une manifeſte contradiction. Et il ne ſert de rien de dire, que l'on pourroit concevoir un Eſpace, dans lequel on ne ſuppoſeroit aucune lumiére, aucune couleur, point de dureté, point de chaleur, point de peſanteur; en un mot, dans lequel on ne ſuppoſeroit pas une des qualités que l'on ſe puiſſe imaginer; car quand cela ſeroit, en niant toutes ces choſes de l'Etendue on nie ſeulement les accidens d'un ſujet, dont on ſuppoſe la vraie eſſence.

Et à l'occaſion de ceci, nous ne nous mettrons pas en peine de répondre à ceux qui nous demanderoient, ſi Dieu par ſa toute-puiſſance ne pourroit point faire du

au-bas de la page. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire pour fortifier les Objections que vous venez de lire. Comme vous êtes exempt de préjugés, vous les trouverez ſans

vuide, en anéantiſſant tout l'air d'une Chambre, & en empêchant que d'autre ne vînt en ſa place ? parce que, comme nous l'avons déja dit, il ne nous appartient pas de déterminer jusqu'où ſe peut étendre la puiſſance de Dieu. Mais ſi en changeant un peu la Queſtion, on ſe contentoit de nous demander ce que nous concevons qui arriveroit, ſi Dieu anéantiſſoit tout l'air d'une Chambre, ſans permettre qu'il y en entrât d'autre en ſa place : nous pourrions bien alors y répondre ; & ſans rechercher ni éxaminer ce qui devroit arriver audehors de cette Chambre, nous dirions que les murailles s'approcheroient, en ſorte qu'il ne reſteroit plus entr'elles aucun eſpace.

Quelqu'un repliquera peut-être, que les murailles d'une Chambre ont une exiſtence indépendante de ce qu'elles contiennent, & conſéquemment qu'elles peuvent demeurer en l'état où elles ſont & ſans s'approcher, encore que le dedans ſoit anéanti. A quoi je réponds, qu'il eſt bien vrai que l'exiſtence des murailles eſt indépendante de ce qu'elles enferment ; mais que l'état où elles ſont, ou la diſpoſition qu'elles doivent avoir pour compoſer une Chambre, eſt néceſſairement dépendante de quelque étendue, ou de quelque matiére qui ſoit entr'elles ; & par conſéquent qu'on ne ſauroit détruire cette étendue, ſans détruire non pas les murailles, mais la diſpoſition qu'elles avoient auparavant. *Traité de Phyſique* par Jacques Rohault, Tom. I. Part. I. Chap. VIII. au commencement.

ſans doute capables d'obliger un homme qui cherche la vérité, à ſuſpendre ſon jugement ; peut-être ſont-elles fauſſes, peut-être ſont-elles vraies. Quoi qu'il en ſoit, elles ſont aſſez fortes & aſſez ſpécieuſes pour être regardées d'un poids bien approchant de celles qu'on leur oppoſe. Les Newtoniens devroient donc être moins ſcandaliſés, de ce qu'on donne le nom d'Hypothèſe aux Principes de la Philoſophie de Newton, puiſque, ſi par haſard il eſt vrai qu'il n'y ait point de *Vuide*, elle croule entiérement, & ne contient plus alors qu'un très-petit nombre de vérités.

Paſſons à l'Attraction. Mr. Newton convient qu'il n'en connoît pas la cauſe ; il ne l'admet que parce qu'il prétend en avoir calculé & démontré les effets. Les plus fameux Diſciples de ce Philoſophe avouent qu'ils n'en ont pas une connoiſſance plus grande que leur Maître. Mr. s'Graveſande dit [41] en termes précis & formels, qu'il entend par Attraction une certaine force, par laquelle deux corps s'attirent mutuellement. Il ajoute, que peut-être cette force inconnue agit

[41] Per vocem *Attractionis* intelligo *vim, quamcumque*, qua duo *corpora ad ſe invicem tendunt* ; licet forte illud per

agit par impulſion. Cette derniére opinion ne rend pas plus probable l'exiſtence de la force attractive. Mr. de Fontenelle a donc raiſon de dire [42]: „Si l'Attraction pouvoit „agir par l'impulſion, pourquoi ce terme „plus clair n'auroit-il pas eté préféré? Car „on conviendra qu'il n'étoit guère poſſible „de les employer tous deux indifféremment; „ils ſont trop oppoſés." Convenons donc auſſi, *Monſieur*, que la fin de la définition de Mr. s'Graveſande ne ſert de rien pour établir une Cauſe dont on n'a aucune notion. D'ailleurs, ce n'eſt pas ſur un peut-être qu'il faut fonder la vérité d'un Principe. On peut donc aſſûrer que Mr. s'Graveſande ne connoît pas plus la nature de l'Attraction que ſon Maître.

Puiſqu'un des plus ſavans & des plus illuſtres Newtoniens ignore la cauſe du premier Principe de la Philoſophie Newtonienne, il n'y a pas d'apparence qu'il y ait des gens en Europe qui en ayent une plus parfaite connoiſſance: mais peut-être y en a-t-il beaucoup qui s'en croyent bien inſtruits. Qu'il me ſoit permis de leur addreſſer cet avis ſalutaire

impulſum fiat. *Phyſices Elementa Mathematica, &c.* Liv. I. Cap. V. p. 9.

[42] Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 302.

lutaire de Mr. de Fontenelle : [43] „L'uſage „perpétuel du mot d'Attraction, ſoutenu „d'une grande autorité, & peut-être auſſi „de l'inclination qu'on croit ſentir à Mr. „Newton pour la choſe même, familiariſe „du moins les Lecteurs avec une idée proſ„crite par les Cartéſiens, & dont tous les „autres Philoſophes avoient ratifié la con„damnation : il faut être préſentement ſur „ſes gardes, pour ne lui pas imaginer quel„que réalité ; on eſt expoſé au péril de croi„re qu'on l'entend."

J'ajouterai, *Monſieur*, à ce que dit Mr. de Fontenelle, qu'on ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on ſe faiſoit illuſion juſqu'à ce point.

L'Attraction eſt donc inconnue, ou du moins ſa cauſe, à tous ceux qui l'admettent. N'eſt-ce pas établir toute la Philoſophie ſur une Qualité occulte que de la fonder ſur une cauſe dont on n'a aucune connoiſſance? Un Philoſophe moderne [44] n'a-t-il pas eu raiſon de dire : „Il falloit que le Phyſicien „qui mit ce Principe en crédit, fût un auſſi „grand Philoſophe qu'il l'étoit, pour rap„peller

[43] *Idem*, ibid.

[44] Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe, &c. par

„peller avec tant de ſuccès les Qualités oc-
„cultes, ces Vertus actives, nées de la natu-
„re particuliére de chaque Eſpèce, ces Ver-
„tus ſpécifiques des Corps, ces Je ne ſai
„quoi, qui pendant bien des Siécles ont
„produit les plus beaux Phenomenes de la
„Nature!..... Des Attractions dont l'on
„ignore parfaitement la cauſe, qui ne ré-
„veillent dans l'eſprit nulle idée, & qui néan-
„moins font l'harmonie de l'Univers, ne
„valent-elles pas bien des Qualités occultes?
„Ces attractions n'ont pas leur principe dans
„l'impulſion, puiſqu'on les fait régner juſ-
„que dans le Vuide; on ne les attribue pas
„à une volonté immédiate de Dieu, qui ne
„produit de changement dans les Corps qui
„nous environnent, qu'au moment que la
„percuſſion l'y détermine. Il faut donc
„ſoupçonner des poſſibilités à perte de vüe,
„& ſe jetter de gayeté de cœur dans les téné-
„bres, ou attribuer les attractions à la nature
„même des Corps. Et ſi ce n'eſt pas-là
„rappeller, comme malgré ſoi, les Qualités
„proſcrites en divers endroits, c'eſt quelque
„choſe de bien approchant."

A ce

le Pere Regnault de la Compagnie de Jéſus. Tom. II. Entret. XXI. p. 334.

A ce paſſage du Jéſuite Regnault ajoutons en un autre de Mr. de Fontenelle [45], bien délicat & peut-être bien véritable. „L'Attraction & le Vuide bannis de la Phyſique „par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon „les apparences, y reviennent ramenés par „Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, „& ſeulement peut-être un peu déguiſés."

Pluſieurs ſemblent prouver évidemment que les Planetes nagent dans une Matiére liquide qui eſt la cauſe de leur peſanteur, & non pas l'Attraction ou la Vertu occulte à laquelle on l'attribue.

On peut voir de tout un Hémiſphére les Planetes, les Cometes & les Etoiles, en quelque endroit qu'elles ſe trouvent. On ne peut nier cette premiére Propoſition ; je paſſe à la ſeconde. Les rayons lumineux ſont des lignes de filets de Matiére qui cauſent des ſenſations, qui produiſent des changemens dans les organes des yeux, qui les agitent, qui les bleſſent; il faut par conſéquent qu'ils les touchent; or un corps ne peut être touché extérieurement que par un autre corps; & tout corps eſt néceſſairement

[45] Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 305.

ment compoſé de matiére. Ces Propoſitions ſont auſſi évidentes que la premiére. La Matière qui compoſe les ſujets qui forment les rayons doit par conſéquent être étendue depuis les Aſtres juſqu'à nous, puiſqu'elle transmet à l'organe de nos Sens l'impreſſion qui vient des Aſtres, & qui n'a lieu que par la communication ſucceſſive des Corpuſcules qui compoſent les rayons. Or la communication ne peut ſe faire que par le choc, & le choc exige neceſſairement la preſence des Corpuſcules qui ſe frappent; donc les Cieux ſont néceſſairement remplis d'une Matiére ſubtile, & n'en ſont point dénués, ainſi que le veulent les Newtoniſtes: donc les Planetes nagent dans un Fluide; donc ce Fluide eſt la cauſe prochaine de leur peſanteur; donc l'Attraction eſt un Etre chimérique & inutile qui n'exiſte point.

On a calculé, diſent les Newtoniens, les effets qu'on impute à l'Attraction: on les a trouvés conformes aux faits les plus conſtants établis par l'Aſtronomie: on a vu clairement que la révolution des Corps Céleſtes & leur diſtance à un centre commun de ces révolutions régne dans tout le Ciel; en faut-il davantage pour prouver la réalité de l'Attraction, par le moyen de laquelle on explique trés-aiſément les Phénomenes & toutes

les opérations chimiques [46] ? On peut répondre à cela : Qui vous a dit que pluſieurs effets ne puiſſent pas être attribués & convenir à une cauſe qui cependant ne les aura pas produits ? Vos Calculs ſont très-juſtes, ils s'accordent avec l'Attraction : mais ils conviendroient également à l'impulſion, ou à un autre choſe qui ſeroit la cauſe de la peſanteur. Vous ignorez cette cauſe, vous l'a-

[46] Ope hujus legis (*Attractionis*) multa Phœnomena facillime explicantur, & innumeris Experimentis Chimicis illa attractio & repulſio pleniſſimè probantur, etiam ex ſequentibus Experimentis illas dari ſatis patet. *Phyſic. Chim. Mathem.* &c. Auctore s'Graveſande, Lib. I. Cap. V. p. 9.

[47] Ignora-t-on jamais que la Peſanteur & la Cauſe des fermentations fuſſent des Principes féconds de mouvemens. Ce ſeroit, ſi je ne me trompe, avoir fait de plus grands progrès, de reconnoître que ces Principes de mouvement conſiſtent dans le mouvement même & dans l'impulſion, & je crois qu'on les a faits, ces progrès. Car enfin, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, un Corps n'eſt qu'un peu de matiére, ce n'eſt naturellement, qu'une ſubſtance impénétrable, plus ou moins longue, large, profonde, modifiée, figurée ; en cela nul penchant, nulle efficace, indifférence parfaite pour le mouvement ou le repos, pour telle ou telle direction. faut donc que le Corps reçoive d'une cauſe étrangére le mouvement & la direction.

l'avouez ; ainſi je puis l'imputer à une autre Qualité occulte, comme vous l'attribuez à l'Attraction.

Je pourrois joindre, *Monſieur*, pluſieurs Objections à ces premiéres : mais la briéveté de ma Lettre ne me le permet pas ; vous pourrez cependant en voir encore au bas de la page quelques-unes [47] que me fournit un Phyſicien moderne.

C'eſt

Cette cauſe, eſt-ce la volonté de l'Homme ? Nous avons beau vouloir, les Corps inanimés ne ſe meuvent, ni ne changent de direction, ſans le choc ou la rencontre d'un autre corps. Eſt-ce préciſément la volonté de Dieu ? Non, l'Auteur de la Nature ne meut point les corps qui nous environnent, ni ne change leur direction, ſans que le choc ou la rencontre d'un autre corps l'y détermine. Vous ne voyez point une pierre aller ſans impulſion, vers l'Orient ou vers l'Occident, vers le Nord ou vers le Midi ; & nous ne voyons jamais un Corps changer d'état ni de direction, ſans que nous ayons ſujet de croire que la percuſſion a part à ce changement. Le Fer va comme de lui-même s'attacher à l'Aimant : mais on ſait qu'il ſort d'un Pole de l'Aimant une matiére inſenſible, qui rentre par l'autre Pole en forme de Tourbillon, puiſqu'on voit le Tourbillon tracé tout d'un coup ſur de la limaille d'Acier. Ce Tourbillon attache le fer à l'Aimant, ou chaſſe d'entre le Fer & l'Aimant, la matiére déliée, ou l'air, dont le reſſort ou le retour précipité

C'eſt aſſez avoir attaqué un Syſtême que je regarde comme beaucoup plus parfait & beaucoup plus probable qu'aucun autre: revenons au ſentiment pour lequel je panche; & en répondant briévement aux principales Objections que je me ſuis propoſées ſur la diviſibilité de la Matiére, ſur le Vuide & ſur l'Attraction, achevons d'établir les Principes ſur leſquels Newton a fondé ſa Philoſophie.

Les Atomes ne ſont point indiviſibles par leur petiteſſe; mais à cauſe de leur nature, qui

pouſſe le Fer vers l'Aimant. Donc, la peſanteur qui porte les Corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout ſens, ont leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulſion; ſi la peſanteur porte les Corps ſenſibles vers un Centre, une matiére imperceptible les frappe & les dirige. Pourquoi le lait qui bout, s'enfle-t-il par une ſorte de fermentation? Les Corpuſcules de feu plus legers que l'air d'alentour, & pouſſés en haut, pénétrent les pores du Vaiſſeau, s'élancent rapidement dans les interſtices du liquide, les élargiſſent d'autant plus, qu'ils dilatent l'air intérieur; les interſtices étant élargis le lait offreaux yeux un plus grand volume; c'eſt une ſorte de fermentation, dont l'impulſion eſt la cauſe prochaine, & qui ne vient pas, ce ſemble, d'une force attractive dont le principe ſoit un myſtère ſi profond. La cauſe des autres fermentations eſt une cauſe aſſez ſemblable, ſelon ce que nous avons dit, quand nous

qui ne permet pas qu'ils puiſſent être diviſés ni endommagés par aucun choc. Gaſſendi & Newton ſe ſont expliqués clairement ſur ce point: ils n'ont pas fondé leur ſentiment ſur la petiteſſe des Corpuſcules; c'eſt ſur leur dureté. Le premier de ces Philoſophes dit expreſſément [48], que les Atomes ont une étendue véritable & formée par des parties; mais qu'ils différent des autres Corps en ce que leur parties peuvent être déſignées & non pas ſéparées ayant été créées pour être toujours

eumes un entretien ſur les fermentations. L'Action d'une Matiére ſubtile toujours violemment agitée, & les reſſorts de l'air intérieur mis en liberté dans le mêlange des liqueurs, en dérangent, diſſipent les particules, & ſont des Principes Phyſiques de fermentations. *Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe, &c.* Tom. III. p. 339.

[48] Id tamen diſcriminis eſt inter minimum menſuræ, & minimum tam ſenſus, quam mentis, quòd illud ſui repetitione intelligatur poſſe toti magnitudini coæquari; iſta vero intelligantur ceu puncta quædam individua, quæ aut termini ſunt magnitudinum, aut quaſi quædam copulæ partibus ſic interjacentes, ut reſpectus quosdam duntaxat ad parteis hinc inde copulatas habeant, tametſi ejusmodi ſint ut ab ipſis initium menſurationis fieri poſſit; quippe etiam in Atomo dimenſiones quasdam mente fieri nihil prohibet. *Syntagma Philoſ.* Epicuri, P. Gaſſend. Cap. VII. p. 256. & ſeq.

toujours étroitement unies. Newton s'exprime à peu près dans les mêmes termes. „Il me ſemble très-probable, *dit-il* [49], que „ces Particules primitives ne s'uſent ni ne ſe „rompent jamais, rien n'étant capable, ſelon „le cours ordinaire de la Nature, de diviſer „en pluſieurs parties ce qui a été fait originairement *un.*" Or qu'il ſoit probable que Dieu a fait réellement de ces Particules ſolides, inaltérables, indiviſibles par leur eſſence, la Raiſon le montre clairement, & Newton, ainſi que Gaſſendi, en donnent une preuve qui me paroît une Démonſtration. „Si ces Particules, *dit le premier* [50], pou„voient s'uſer ou être ſéparées & miſes en „pièces, la Nature des choſes qui dépend de „ces particules telles qu'elles ont été faites „d'abord, changeroit infailliblement. L'Eau „&

49 Traité d'Optique, &c. par Mr. Newton. Liv. III. p. 173.

50 *Idem*, ibid. p. 573, & ſuiv.

51 Adde & tam multiplicem in Natura conſtantiam, ut in procreandis ſemper Animalibus ad certas usque virium, incrementi, ac vitæ metas; in imprimendis ſemper iisdem ſingulorum generum diſcriminibus, & notis, quæ præſtitura ſane non eſſet, niſi Principiis uteretur certis, & conſtantibus, atque adeo diſſolutioni mutationique non obnoxiis. *Syntagma Philoſoph. Epicuri*, Cap. V. p. 239.

„& la Terre, compoſées de vieilles particu-
„les uſées & de fragmens de ces particules,
„ne ſeroient pas à préſent de la même na-
„ture & contexture que l'Eau & la Terre qui
„auroient été compoſées au commencement
„de particules entiéres. Et par conſéquent,
„afin que la Nature puiſſe être durable,
„l'altération des Etres corporels ne doit con-
„ſiſter qu'en différentes ſéparations, nou-
„veaux aſſemblages & mouvemens de ces
„Particules permanentes; les Corps compo-
„ſés étant ſujets à ſe rompre, non par le
„milieu de ces Particules ſolides, mais dans
„les endroits où ces Particules ſont jointes
„enſemble, & ne ſe touchent que par un
„petit nombre de points." Gaſſendi [51] a fait la même remarque; & Mr. de Voltaire en a fait quelques autres [52], qui ſont excellentes pour

[52] Vous avez déja compris quelle eſt l'extrême poroſité de tous les Corps. L'Eau même qui n'eſt que dix-neuf fois moins peſante que l'Or, paſſe pourtant entre les pores de l'Or même, le plus ſolide des Métaux. Il n'y aucun Corps qui n'ait incomparablement plus de pores que de matiére : Mais ſuppoſons un cube qui même, ſi l'on veut, ait autant de matiére apparente que de pores : par cette ſuppoſition il n'aura donc réellement que la moitié de la matiére qu'il paroît avoir ; mais chaque partie de ce Corps étant dans le même

pour établir l'exiſtence néceſſaire des Atomes. Il a parfaitement prouvé que la Géométrie ayant

cas, & perdant ainſi la moitié d'elle-même, ce Cube ne ſera donc par cette deuxième opération que le quart de lui-même; il n'y aura donc dans lui-même que le quart de la matiére qui ſemble y être. Diviſez ainſi chaque partie, reſtera le huitième de la matiére; continuez toujours cette progreſſion jusqu'à l'infini, & faites paſſer votre diviſion par tous les ordres d'infini, la fin de la progreſſion des pores ſera donc l'infini, & la fin de la diminution de la matiére ſera *zero*; donc ſi l'on pouvoit phyſiquement diviſer la Matiére à l'infini, il ſe trouveroit qu'il n'y auroit que des pores & point de matiére; donc la Matiére, telle qu'elle eſt, n'eſt pas réellement phyſiquement diviſible à l'infini; donc il eſt démontré qu'il y a des Atomes indiviſibles, c'eſt-à-dire, des Atomes qui ne ſeront jamais diviſés tant que durera la conſtitution préſente du Monde.

Préſentons cette Démonſtration d'une maniére encore plus plus palpable. Je ſuis arrivé par ma diviſion aux deux derniers pores: il y a entr'eux un Corps, ou non: s'il n'y en a point, il n'y avoit donc point de matiére; s'il y en a, ce Corps eſt donc ſans pores. Je dis qu'il eſt ſans pores, puiſque je ſuis arrivé aux derniers pores; cette particule de matiére eſt donc réellement indiviſible.

Au reſte, que cette propoſition ne vous paroiſſe point contradictoire à la Démonſtration Géometrique qui vous prouve qu'une ligne eſt diviſible a l'infini. Ces deux propoſitions qui ſemblent ſe détruire l'une

ayant pour objet les idées de notre Eſprit, il ne faut pas en appliquer les points ſans lignes

l'autre, s'accordent très-bien enſemble. La Géométrie a pour objet les idées de notre eſprit. Une ligne Géométrique eſt une ligne en idée, toujours diviſible en idée comme une unité numérique eſt toujours réductible, en autant d'unités qu'il me plaira d'en concevoir. Je puis diviſer l'unité d'un pied en cent-mille milliaſſes d'autres unités; mais enſuite je pourrai toujours conſidérer ce pied comme une unité.

Les points ſans lignes, les lignes ſans ſurfaces, les ſurfaces ſans ſolides, l'infini 1, l'infini 2, l'infini 3, ſont en effet les objets de propoſitions certaines de la Géométrie; mais il eſt également certain que la Nature ne peut produire des ſurfaces, des lignes, des points ſans ſolides. De même il eſt indubitable qu'une ligne en Géométrie eſt diviſible à l'infini; & il eſt indubitable qu'il y a dans la Nature des Corps indiviſibles, c'eſt-à-dire, des Corps qui reſteront tels, tant que la conſtitution préſente des choſes ſubſiſtera. Tenons donc pour certain qu'il y a des Atomes.

Mr. de Maleſieu, dans la Géométrie de Mr. le Duc de Bourgogne, n'a pas fait aſſez d'attention à cette vérité, p. 117. il trouve de la contradiction où il n'y en a point. Il demande, comme une queſtion inſoluble, ſi un pied de matiére eſt une ſubſtance ou pluſieurs? C'eſt une ſubſtance certainement, quand on le conſidére comme un pied cube. Ce ſont dix-ſept cent vingt-huit ſubſtances, quand on le diviſe en pouces. *Elémens de la Philoſoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire Chap. X. p. 131, & ſuiv.

lignes, les lignes ſans ſurfaces, les ſurfaces ſans ſolides, aux Corps Phyſiques & matériels; & que de même qu'il eſt indubitable qu'une ligne en Géometrie eſt diviſible à l'infini, il eſt indubitable qu'il y a dans la Nature des corps indiviſibles par leur eſſence.

Le raiſonnement que fait Mr. Keill eſt donc faux, ainſi que l'eſt ce qu'il dit de l'impuiſſance de Dieu à rendre des particules indiviſibles. Il n'appuie ſon opinion que ſur une pétition de principe: il conclut que la Matiére ne peut pas être indiviſible par le pouvoir divin, Dieu ne pouvant faire des choſes contradictoires; parce qu'il ſuppoſe avoir démontré qu'il ne peut y avoir aucune particule, ou aucun Atome indiviſible par ſa nature. Or dès qu'on lui nie qu'il ait démontré cela, tout ſon Argument tombe, & ne ſert à rien.

Les objections que l'auteur de l'Art de Penſer fonde ſur des Démonſtrations Géométri-

53 Objiciunt Atomiſtæ: Si quantitas omnis eſt diviſibilis in infinitum, magnitudine quævis minima æquabitur maximæ, cùm ſcilicet tot partes habeat minima quot maxima. Qualis, quæſo, eſt hæc conſequentia? an quia ulna Anglicana dividi poteſt in centum partes, & pes Anglicanus etiam dividi poteſt in centum partes,

métriques, n'ont pas plus de force que celles de Mr. Keill. Dès qu'on établit, (comme il eſt néceſſaire & certain) qu'il ne faut faut point appliquer à des Corps réels des Démonſtrations qui concernent des points, des lignes & des ſurfaces purement idéales, tout ce qu'il dit devient inutile ; puisqu'il fonde toutes ſes raiſons ſur un principe qu'on condamne & qu'on prouve être vicieux.

N'eſt-il pas étonnant qu'il y ait des gens qui puiſſent penſer que l'aîle du plus petit Ciron peut être diviſée en des millions de parties, & que dans la plus petite de ſes parties tant de fois diviſées, il reſte encore une infinité réelle d'autres parties ? Si cela eſt, on en doit conclurre que les corps les plus petits ont autant d'étendue que les grands, puisqu'ils ont également une infinité de parties. Mr. Keill a répondu à cette Objection. Et quoi ! *dit-il* [53], parce qu'un Aune d'Angleterre peut ſe diviſer en cent parties, eſt-elle

ideo ſequitur pedem ulnæ æquari ? At ovum ovo non ſimilius invenietur, quam eſt hæc argumentatio illorum objectioni ; quæ falſiſſimâ innititur Hypotheſi qua magnitudines volunt ſolum per partium numerum, non item per earum quantitates eſſe menſurandas. *Introductio ad veram Phyſicam*, &c. Auctore Keill, Lect. IV. p. 33.

elle auſſi petite qu'un pied d'Angleterre qui peut ſe diviſer en autant de parties? A celà je réponds que l'Aune eſt réellement plus grande que le pied, parce que, quoiqu'on puiſſe diviſer également ces deux meſures jusqu'à une certaine quantité, ſi l'on pouſſoit enfin la diviſion fort loin, on trouveroit que les parties qu'auroit fourni l'Aune pourroient encore être diviſées, lorsqu'il ſeroit impoſſible d'en faire de même à celles du pied. Il faut appliquer cette diviſion groſſiére & manuelle à celle qui ſe fait dans la Nature, & conclurre qu'un Corps a réellement plus de parties diviſibles qu'un autre, & qu'il eſt impoſſible de diviſer un Moucheron en autant de parties qu'une Montagne de deux-cents lieues de longueur, quoiqu'on puiſſe également faire quatre parties de ces deux Corps. Or puisqu'une certaine quantité de Matiére renferme plus de parties qu'une autre, il faut que la Matiére ne ſoit pas diviſible a l'infini; car deux Corps qui ſeroient également compoſés de parties infinies devroient être réellement égaux en grandeurs.

Les Philoſophes, qui parlent ſans prévention, conviennent naturellement du peu de vraiſemblance qu'il y a dans les Objections des Peripatéticiens & des Cartéſiens. Voici l'aveu

l'aveu d'un grand Homme. „La diviſibilité „de la Matiére, *dit-il* [54], eſt l'Hipothèſe „qu'Ariſtote a embraſſée, & celle de presque „tous les Profeſſeurs en Philoſophie, dans „les Univerſités, depuis pluſieurs ſiècles. „Ce n'eſt pas qu'on la comprenne, ou qu'on „puiſſe répondre aux Objections: mais c'eſt „que cette Hypothèſe . . . . fournit de „grandes commodités. Car lorsqu'on a „épuiſé ſes diſtinctions, ſans avoir pu ren„dre compréhenſible cette Doctrine, on ſe „ſauve dans la nature même du ſujet, & l'on „allégue que, notre Eſprit étant borné per„ſonne ne doit trouver étrange que l'on ne „puiſſe réſoudre ce qui concerne l'*Infini*, & „qu'il eſt de l'eſſence d'un tel Continu d'être „environné de difficultés inſurmontables à la „Créature humaine. . . . . Les Schola„ſtiques ont armé cette Hypothèſe de tout „ce que leur grand loiſir leur a pu permettre „d'inventer de diſtinctions: mais cela ne „ſert qu'à fournir quelque babil à leurs Diſ„ciples dans une Thèſe publique, afin que „la parenté n'ait point la honte de les voir „muets. Un Pere ſe rétire bien plus con„tent, lorsque l'Ecolier diſtingue entre l'in„fini

54 *Bayle*, Diction. Hiſtor. & Crit. Tom. IV. Art. Zénon.

„fini catégorématique, & l'Infini ſyncatégo-
„rématique, entre les parties communican-
„tes & non-communicantes, proportionel-
„les & aliquotes, que s'il n'eût rien répondu.
„Il a donc été néceſſaire que les Profeſſeurs
„inventaſſent quelque *Jargon;* mais toute la
„peine qu'ils ſe ſont donnée ne ſera jamais
„capable d'obſcurcir cette notion claire &
„évidente comme le Soleil : Un nombre
„infini de parties d'étendue, dont chacune
„eſt étendue, & diſtincte de toutes les autres
„tant à l'égard de ſon entité, qu'à l'égard
„du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir
„dans un eſpace cent-mille millions de fois
„plus petit que la cent millième partie d'un
„grain d'Orge".

Malgré les Argumens les plus ſubtils, on ne peut parvenir tout au plus qu'à la diviſion poſſible de toute ſorte d'étendue : mais pour la diviſion actuelle tous les plus grands philo-

ſs Aliæ proponuntur Objectiones in quibus actualem dari ponitur diviſionem Corporis in partes numero infinitas & à ſe invicem ſeparatas. Talem diviſionem neque defendimus neque concipimus : Corpus quantumvis minutum ulteriùs poſſe dividi demonſtravimus : & hoc merito vocari *Diviſionem in infinitum* credimus ; quod enim nullos habet limites infinitum dicitur. *Phyſices El-*

Philoſophes ſont contraints de la fixer à un certain point. Mr. s'Graveſande n'héſite pas à rejetter les Objections que font certains Phyſiciens pour prouver la diviſion actuelle. *Nous ne concevons*, dit-il [55], *ni nous ne défendons une pareille diviſion.* Or ſi la Matiére n'eſt réellement jamais diviſée que juſqu'à un certain point: pourquoi ne veut-on pas qu'il ſoit très-probable, ainſi que l'a dit Newton, que Dieu en créant l'Univers ait fait certaines particules, qui par leur dureté, leur ſolidité & leur nature doivent toujours reſter *unes?*

Paſſons, *Monſieur*, à la néceſſité du *Vuide.* Il eſt faux que l'idée que nous avons de l'étendue, contienne en elle celle de la ſolidité; nous pouvons concevoir une étendue immobile & pénétrable.

L'Idée de la Solidité s'acquiert par le tact [56], celle de l'Etendue n'en a pas beſoin; car

ment. Mathem. &c. Auctore s'Graveſande, Lib. I. Cap. IV. p. 7.

[56] Soliditatis ideam acquirimus per contactum: corpora quædam nobis reſiſtere ſentimus, & quidem omnibus momentis nobis illa reſiſtunt, quæ deſcenſum verſus inferiora loca impediunt; ex qua reſiſtentia appareat Corpus ex loco à ſe occupato omne aliud corpus

car un homme pourroit avoir l'idée de l'Eſpace, quoiqu'il n'eût jamais touché de Corps; mais il ne pourroit avoir celle de la ſolidité. Or ſi l'idée de l'étendue peut être dans notre entendement ſans celle de la ſolidité: il peut exiſter réellement une étendue pénétrable; car tout ce que nous concevons diſtinctement [57] eſt poſſible; donc le *Vuide* n'a rien de contraire aux notions évidentes de notre Eſprit, ainſi que le prétendent les Cartéſiens.

Il eſt impoſſible diſent ces Philoſophes qu'un pied d'étendue ſoit dans le même lieu que l'autre; Mr. s'Graveſande [58] a parfaitement répondu à cette Objection. Ce que vous

excludere; id eſt, illud ſolidum eſſe; quam ſolidi ideam ad corpora ſubtiliora quæ propter partium tenuitatem ſub ſenſus non cadunt, transferimus, & Experientia conſtat, hæc ipſa, æque ac duriſſima, aliis corporibus reſiſtere. *Element. Phyſic. Math.* &c. s'Graveſande, Cap. III. p. 4.

57 Vacuum poſſibile eſſe ex ſolo examine idearum deducitur; omne enim quod clarè concipimus exiſtere poſſe, poſſibile eſt.

Queſtio ergo eò redit, an habeamus ideam extenſionis non ſolidæ? *Idem*, ibid.

58 Soliditas à quibusdam impenetrabilitas vocatur, & ex natura extenſionis illam deducere conantur: pedi ex-

vous dites-là, *replique-t-il*, eſt véritable; non pas cependant à cauſe des raiſons pourquoi vous le prétendez. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parce que les parties de l'Eſpace ſont immobiles; mais non pas parce qu'elles ſont impénétrables.

Lorsque les Cartéſiens demandent ſi le *Vuide* eſt une Subſtance, ou un Accident, il faut leur répondre ce que dit Mr. Locke: „Je n'en ſai rien [59]; & je n'ai point de honte „d'avouer mon ignorance, juſqu'à ce que „ceux qui ſont cette queſtion me donnent „une idée claire & diſtincte de ce qu'on nom„me Subſtance." En effet, nous ne connoiſſons

bico ex. gr. extenſionis, pes alter cubicus extenſionis addi non poteſt, quin habeamus duos pedes cubicos; ſinguli enim habent omnia quæ ad illam magnitudinem conſtituendam requiruntur; pars ergo una ſpatii partes omnes alias excludit, & ipſa illas admittere non poteſt.

Reſp. Hæc omnia vera eſſe, quia partes ſpatii ſunt immobiles, falſa vero eſſent niſi pars ſpatii in alio loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium ſpatii, non ex impenetrabilitate ſeu ſolidite, profluunt. *Idem*, ibid. p. 5.

59 *Eſſai. Philoſ.* ſur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. XIII. p. 125.

ſons que très-médiocrement la Nature & les qualités de la Matiére dont nous ſommes entourés & formés: nous ignorons ſi elle eſt capable de pluſieurs attributs que les uns lui accordent & que les autres lui ôtent; & nous voulons exiger qu'on donne une idée préciſe & diſtincte d'un Etre qui ne tombe point ſous nos Sens, & que nous ne connoiſſons que par les réflexions & la méditation.

Le mouvement prouve la néceſſité du *Vuide;* s'il n'y en avoit aucun, comment les Corps pourroient-ils céder les uns aux autres? Lorsque les Cartéſiens pour prouver la poſſibilité du Mouvement dans le Plein, apportent l'exemple du Poiſſon qui ſe meut dans l'Eau, ils ne font pas attention que ce Poiſſon n'a la faculté de nager que parce qu'il y a réellement du Vuide dans l'eau. Il eſt impoſſible, *dit Lucrèce* [60], que les Poiſſons ayent la liberté de ſe mouvoir, s'il n'y a quelque eſpace vuide, qui facilite le mouve-

[60] Cedere ſquamigeris latices nitentibus aiunt;
Et liquidas aperire vias: quia poſt loca Piſces
Linquunt, quò poſſint cedentes confluere Undæ:
Sic aliàs quoque res inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locum, quamvis ſint omnia plena.
Scilicet id falſa totum ratione receptum eſt;
Nam quò ſquamigeri poterunt procedere tandem

mouvement, & qui reçoive les particules de l'Eau.

Quelque ſubtile qu'on ſuppoſe la Matiére, elle n'en a pas moins beſoin du Vuide pour pouvoir ſe mouvoir. Mr. Locke a parfaitement prouvé cela; on n'a jamais rien dit d'auſſi fort en faveur du Vuide. „Mais ſans „ſortir de l'Univers, *dit-il* [61], pour aller „au de-là des derniéres bornes des Corps, „& ſans recourir à la toute-puiſſance de „Dieu pour établir le *Vuide*, il me ſemble „que le mouvement des Corps que nous „voyons, & dont nous ſommes environnés, en „démontre clairement l'exiſtence. Car je „voudrois bien que quelqu'un eſſayât de di„viſer un Corps ſolide de telle dimenſion „qu'il voudroit; en ſorte qu'il fît que ces „parties ſolides puſſent ſe mouvoir libre„ment en haut, en bas, & de tous côtés „dans les bornes de la ſuperficie de ce Corps, „quoique dans l'étendue de cette ſuperficie „il

Ni ſpatium dederint larices? concedere porro
Quò poterunt undæ, cum Piſces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque;
Aut eſſe admiſtum dicendum eſt rebus inane.

Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. Vers 372. & ſeq.

61 Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. XIII. p. 129.

„il n'y eût point d'eſpace vuide auſſi grand „que la moindre partie dans laquelle il a „diviſé ce Corps ſolide. Que ſi lorsque la „moindre partie du Corps diviſé eſt auſſi „groſſe qu'un grain de ſemence de moutar„de, il faut qu'il y ait un eſpace vuide qui „ſoit égal à la groſſeur d'un grain de mou„tarde, pour faire que les parties de ce „Corps ayent de la place pour ſe mouvoir „librement dans les bornes de ſa ſuperficie; „il faut auſſi que, lorsque les parties de la „Matiére ſont cent millions de fois plus pe„tites qu'un grain de moutarde, il y ait un „eſpace vuide de matiére ſolide qui ſoit auſſi „grand qu'une partie de moutarde, cent mil„lions de fois plus petite qu'un grain de „cette ſemence. Et ſi ce Vuide proportion„nel eſt néceſſaire dans le premier cas, il doit „l'être dans le ſecond, & ainſi à l'infini. Or „que cet eſpace vuide ſoit ſi petit qu'on vou„dra, cela ſuffit pour détruire l'Hypothèſe „qui établit que tout eſt plein. Car s'il „peut y avoir un eſpace vuide de Corps, „égal à la plus petite partie diſtincte de ma„tiére

[62] Il paroît téméraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir ſans étonnement, que d'une Théorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs Théories particuliéres, tou-

„tiére qui exiſte préſentement dans le Mon-
„de, c'eſt toujours un eſpace vuide de
„Corps, & qui met une auſſi grande diffé-
„rence entre l'Eſpace pur & le Corps, que
„ſi c'étoit un Vuide immenſe, *μέγα χάσμα.*
„Par conſéquent, ſi nous ſuppoſons que
„l'Eſpace vuide qui eſt néceſſaire pour le
„mouvement, n'eſt pas égal à la plus petite
„partie de la Matiére ſolide, actuellement
„diviſée, mais à $\frac{1}{10}$, ou a $\frac{1}{1000}$ de cette
„partie, il s'enſuivra toujours également
„qu'il y a de l'Eſpace ſans matiére."

Pluſieurs Expériences achevent de prouver la néceſſité du Vuide. Gaſſendi, Newton, s'Graveſande, Muſſchenbroek, en rapportent un nombre infini. Ainſi la juſteſſe du raiſonnement de ceux qui nient la continuité du Plein eſt appuyée par les principales choſes qui doivent ſervir de pierre de touche pour diſtinguer la ſolidité des opinions humaines.

Je ne dirai ici qu'un mot de l'Attraction. Les Adverſaires de Newton & les plus illuſtres Cartéſiens [62] conviennent que les effets qu'il

tes très-difficiles à manier, il naiſſe néceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

qu'il attribue à cette cauſe inconnue ſont véritables: ils avouent que de la Théorie que le ſavant Anglois a établie ſur l'Attraction, il naît néceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie: ils diſent que toutes les bizarreries du cours de la Lune deviennent dans le Syſtême qui admet l'Attraction, d'une néceſſité qui les fait prédire; ils vont enfin juſqu'au point de convenir qu'il eſt difficile qu'un Syſtême où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un Syſtême. D'où vient donc ne con-

Quelquefois même ces concluſions ſemblent devinet des faits, auxquels les Aſtronomes ne ſe feroient pas attendus. On prétend depuis un tems, & ſur tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne ſont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui eſt de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne ſont plus de la même régularité que dans le reſte de leur cours; & le Syſtême de Mr. Newton en donne tout d'un coup la cauſe, qu'aucun autre Syſtême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils ſont plus proches, & par-là la régularité du reſte de leur cours eſt ſenſiblement troublée. On peut aller juſqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déréglement.

La Lune eſt la moins réguliére des Planetes, elle echappe aſſez ſouvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes.

confeſſent-ils pas naturellement, qu'il faut qu'une choſe, que tant d'autres autentiques concourent à établir, ait une exiſtence réelle?

Vous avez déja vu, *Monſieur*, cette foule de preuves fondées ſur des Expériences que Newton apporte pour prouver la réalité de l'Attraction dans tous les Corps; ainſi je n'ajouterai rien à ce qu'il a dit, la briéveté de ma Lettre ne le permettant pas. Je renverrai même à celle où je vous parlerai de Mrs. de de Voltaire, s'Graveſande, &c. plu-

Mr. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3 Edition des Principes de Mr. Newton, „Que la Lune jusque-là ne s'é-„toit point laiſſé aſſujettir au frein des Calculs, & n'a-„voit été domptée par aucun Aſtronome; mais qu'elle „l'eſt enfin dans le nouveau Syſtème." Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une néceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un Syſtème, où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un Syſtème heureux, ſur tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phénomene ſemble en être dégradé. *Eloges des Académiciens, &c.* Tom. II. p. 303, & ſuiv.

pluſieurs choſes qui regardent cet illuſtre Philoſophe. Je ne vous donnerai donc actuellement qu'un précis des découvertes que Mr. Newton a faites ſur la nature de la Lumiére: j'en traiterai plus amplement dans l'Article qui concerne Mr. de Voltaire.

Les Phyſiciens modernes ayant rejetté toutes les impertinences que [63] débitoient les Scholaſtiques ſur la nature de la Lumiére, & les Hypothèſes fauſſes & chimériques des Philoſophes anciens, ont cherché à trouver de meilleures raiſons pour expliquer les qualités de la Lumiere & celle des Couleurs qui en émanent: mais on peut dire que jusqu'à Mr. Newton les nouvelles Hypothèſes qu'on avoit inventées pour ſuppléer aux anciennes, n'étoient fondées que ſur de pures

[63] Les Grecs & enſuite tous les Peuples Barbares, qui ont appris d'eux à raiſonner & à ſe tromper, ont dit de Siècle en Siècle: „La Lumiére eſt un Accident, „& cet Accident eſt l'acte du Transparent, entant que „Transparent; les couleurs ſont ce qui meut les Corps „transparens." Les Corps lumineux & colorés ont des qualités ſemblables à celles qu'ils excitent en nous, par la grande raiſon que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin, la Lumiére & les Couleurs ſont un mêlange du chaud, du froid, du ſec & de l'humide; car l'humide, le ſec, le froid & le chaud, étant les principes de

purès ſuppoſitions, plus aiſées à détruire qu'à inventer, & dont on ne pouvoit démontrer la vérité par aucune Expérience Phyſique. Deſcartes prétendoit que la Lumiére étoit un Corps globuleux : il croyoit que ces corps qui étoient répandus par tout l'Univers, étoient pouſſés par le Soleil, ainſi qu'un long bâton qui agit à un bout lorsqu'il eſt preſſé par l'autre. Mais cette Hypothèſe ne peut avoir lieu; car ſi elle étoit véritable, il faudroit que nous viſſions auſſi clair la nuit que le jour, puisque le Soleil ſous l'Hémiſphére pouſſant toujours les corps globuleux qui compoſent la Lumiére en tous ſens, ils agiroient également ſur nos yeux qui en reſſentiroient l'impreſſion.

Les

tout, il faut bien que les Couleurs en ſoient un compoſé.

C'eſt cet abſurde Galimatias que des Maîtres d'ignorance, payés par le Public, ont fait reſpecter à la Crédulité humaine pendant tant d'années : c'eſt ainſi qu'on a raiſonné presque ſur tout, jusqu'aux tems des Galilée & des Deſcartes. Long-tems même après eux ce Jargon, qui deshonore l'entendement humain, a ſubſiſté dans pluſieurs Ecoles. *Elémens de la Philoſophie de Newton, &c.* par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 14.

Les Couleurs, ſelon Deſcartes, ſont les ſenſations que Dieu excite en nous ſelon les rapports du mouvement droit des globules celeſtes & de leur mouvement à leur centre. „Si le mouvement circulaire eſt beaucoup „plus prompt que l'autre, c'eſt le Rouge: „ſi le mouvement circulaire n'eſt qu'un peu „plus prompt, c'eſt le Jaune. Le mouve„ment droit ou contraire eſt-il beaucoup „plus rapide, c'eſt le Bleu".

Mallebranche a eu un ſentiment approchant de celui de Deſcartes; mais plus ſimple. Il a prétendu que la différence des couleurs conſiſtoit uniquement dans la vîteſſe ou la lenteur des vibrations de la Lumiére. Ces ſuppoſitions purement arbitraires ont été détruites par Mr. Newton, qui, uniquement occupé à conſulter la Nature, l'a forcée à lui découvrir ſon Secret. Ce fameux Phyſicien, avec le ſeul ſecours du Priſme, a trouvé que la Lumiére eſt un amas de rayons colorés émanés du Soleil, & qui unis enſemble forment la couleur blanche.

Les rayons ſéparés & obſervés à part ont chacun leur couleur particuliére, qu'ils conſervent toujours, ſans qu'aucune réfraction, ou

ou réflexion, ou mélange d'ombre, puiſſe l'altérer.

La differente réfrangibilité des rayons fait la différence de leurs couleurs; de ſorte que les rayons qui ont une couleur particuliére, ont auſſi leur degré particulier de réfrangibilité, & différent des autres en couleur au dégré qu'ils en différent en réfrangibilité.

Il réſulte de-là que toutes les couleurs qui exiſtent dans la Nature ſont conſtamment telles que les doivent produire les qualités colorifiques & originales des rayons qui compoſent la Lumiére.

Si la Lumiére conſiſtoit ſeulement en rayons également réfrangibles, il exiſteroit un ſeule & unique couleur dans le Monde; & quelque effort qu'on fît, on ne pourroit jamais en produire une ſeconde.

Mr. Newton ayant trouvé moyen par des Expériences certaines, de déterminer la réfrangibilité de chaque eſpèce de rayons, eſt venu à bout d'expliquer Mathématiquement toute ſorte de Phénomenes concernant les couleurs qui peuvent être produites par la réfraction.

Cet habile Phyſicien a démêlé le réſultat du différent mêlange des rayons homogènes

nes [64], qui compoſent la Lumiére. Il a montré que le Blanc réſulte du mélange parfait de toutes les couleurs ſimples; par-là il eſt évident que le Blanc n'eſt que le compoſé de toutes les couleurs primitives.

Si

[64] J'appelle Lumiére ſimple, homogène & ſimilaire, *celle dont les rayons ſont également réfrangibles*; & j'appelle Lumiére compoſée, heterogène & diſſimilaire *celle qui a des rayons plus réfrangibles les uns que les autres.* J'appelle la premiére Lumiére homogène, non que je veuille aſſûrer qu'elle le ſoit à tous égards; mais parce que les rayons qui conviennent par rapport à leur réfrangibilité, conviennent du moins dans toutes leurs autres propriétés, que j'examinerai dans cet Ouvrage. *Traité d'Optique, &c.* par Mr. Newton, Liv. I. p. 5.

[65] Le Soleil ayant donné dans une Chambre obſcure par un petit trou rond fait dans le Volet d'une fenêtre; & ſa lumiere ayant été rompue-là par un Prisme pour peindre ſur le mur oppoſé l'image du Soleil P. T. je tins un morceau de papier blanc V. près de cette Image; en ſorte qu'il pût être illuminé par la lumiére colorée qui étoit réfléchie de cet endroit là, mais ſans intercepter aucune partie de cette lumiére dans ſon paſſage du Prisme à l'Image. Et je trouvai que lorsque le papier fut plus près d'une Couleur que des autres, il parut teint de la couleur dont il étoit plus près, mais que lorsqu'il fut à une diſtance égale, de toutes les couleurs, de ſorte qu'il pouvoit être également illuminé par toutes à la fois, il parut blanc. Et

Si l'on intercepte une ou pluſieurs de ces couleurs, la blancheur diſparoît auſſi tôt, & ſe trouve changée en une couleur 65 qui provient du mêlange des autres couleurs qui n'ont point été interceptées.

Si

lorsque le papier ſe trouvoit dans cette derniére ſituation, ſi quelques couleurs étoient interceptées, le papier perdoit auſſitôt ſa couleur blanche, & paroiſſoit de la couleur du reſte de la lumiére qui n'avoit pas été interceptée. Ainſi donc ce papier étoit illuminé d'une lumiére de diverſes couleurs, ſavoir de Rouge, de Jaune, de Vert, de Bleu, & de Violet; & chaque partie de cette lumiére retenoit ſa propre couleur, juſqu'à ce qu'elle fût tombée ſur le papier, & eût été réfléchie de-là dans l'œil; de ſorte que ſi une de ces parties eût été ſeule (le reſte de la lumiére étant interceptè) ou de beaucoup ſupérieure en quantité au reſte de la lumiére réfléchie de deſſus le papier, elle auroit teint le papier de ſa propre couleur; & cependant étant mêlée avec le reſte des couleurs dans une proportion convenable, elle faiſoit paroître le papier blanc; & par conſéquent c'eſt en faiſant un compoſé avec le reſte qu'elle produiſoit de Blanc. Les différentes parties de la lumiére colorée, qui eſt réflechie de l'Image, retiennent conſtamment leur propre couleur pendant qu'elles ſe répandent de-là dans l'Air, puisqu'en quelque lieu qu'elles frappent les yeux du Spectateur, elles lui font voir les différentes parties de l'Image ſous leurs propres couleurs. Ces différentes parties retiennent donc leurs propres couleurs dans le tems qu'elles tombent

Si l'on laiſſe repaſſer les couleurs qu'on avoit interceptées, & qu'elles ſe mêlent avec les autres qui forment la couleur exiſtante, ou

ſur le papier V; & c'eſt par la confuſion & le parfait mêlange de toutes leurs couleurs qu'elles compoſent la blancheur de la lumiere réfléchie de deſſus ce papier.

Que cette Image Solaire P, T, tombe maintenant ſur la Lentille M, N, large de plus de quatre pouces, éloignée du Prisme A, B, C, d'environ ſix pieds, & figurée de telle maniére qu'elle peut faire que la lumiére colorée qui ſort du Prisme en divergeant, devienne convergente, & ſe réuniſſe à ſon foyer G, qui eſt à environ ſix à huit pieds de diſtance de la Lentille; & qu'elle tombe perpendiculairement ſur un papier blanc D, E. Si vous avancez ou reculez ce papier, vous verrez, que près de la Lentille, comme en D, E, toute l'Image Solaire, ſuppoſée en P, T, paroîtra ſur le papier teinte de couleurs très-fortes, de la maniére qui a été expliquée ci-deſſus; mais qu'en le reculant de la Lentille, ces couleurs ſe raprocheront continuellement, & que, s'entremêlant de plus en plus, elles s'affoibliront inceſſamment les unes les autres, juſqu'à ce qu'enfin le papier parvienne au foyer G, où par un parfait mêlange elles s'évanouïront entiérement, & ſeront changées en une couleur blanche, toute la lumiére paroiſſant alors ſur le papier comme un petit Cercle blanc. Après quoi ſi l'on éloigne davantage le papier de la Lentille, les rayons qui auparavant étoient convergens, ſe croiſeront dans le foyer G, & allant

ou qui paroît pour lors aux yeux, elles ré-tabliſſent la blancheur.

En

le-là en divergeant, ils feront réparoître les couleurs ; mais dans un ordre contraire, ſuppoſé en D, E, où le Rouge T, qui auparavant étoit en bas, eſt maintenant en haut, & le Violet P, eſt en bas qui auparavant étoit en haut.

Arrêtons préſentement le papier au foyer G, où la lumiére paroît entiérement blanche & circulaire, & conſidérons en la blancheur. Je dis que cette blancheur eſt compoſée des couleurs convergentes. Car ſi une ou pluſieurs de ces couleurs ſont interceptées à la lentille, la blancheur diſparoîtra auſſi-tôt, & ſera changée en une couleur qui provient du mêlange des autres couleurs non-interceptées. Et ſi laiſant paſſer enſuite les couleurs interceptées on les fait tomber ſur cette couleur compoſée, elles ſe mêleront avec elle, & établiront la blancheur par leur mêlange. Ainſi, ſi le Violet, le Bleu & le Vert ſont interceptés, le Jaune, l'Orangé & le Rouge qui reſtent, compoſeront une piéce d'Orangé ſur le papier ; & ſi après cela on laiſſe paſſer les couleurs interceptées, elles tomberont ſur cet Orangé compoſé ; & mêlées avec lui, elles produiront encore du Blanc. De même, ſi le Rouge & le Violet, ſont interceptés, ils tomberont ſur ce Vert, & mêlés avec lui, ils produiront encore du Blanc. Il eſt que dans cette compoſition qui fait le Blanc, les différens rayons ne ſouffrent aucun changement dans leurs qualités colorifiques en agiſſant l'un ſur l'autre,

En interceptant à diverſes repriſes les rayons de différente eſpèce, on découvre les différentes couleurs qui proviennent du mêlange de ceux qui reſtent.

Il eſt donc évident que la Lumiére eſt compoſée de rayons qui portent avec eux une couleur qui leur eſt propre, & qui ne peut jamais être produite que par eux.

Un faiſceau de rayons, qui, à nos yeux, ne paroît qu'un rayon très-ſubtil, eſt diviſible de façon qu'on découvre les rayons élémentaires qui le compoſent, & qu'on les ſépare les uns des autres.

Chs-

mais qu'ils ſoient ſeulement mêlés enſemble, & produiſent le Blanc par le mêlange de leurs Couleurs, c'eſt ce qui paroîtra encore davantage par les preuves ſuivantes.

Si après avoir mis le papier au delà du foyer G, comme en D, E, on intercepte, & laiſſe paſſer alternativement le Rouge, il n'arrivera par-là aucun changement au Violet qui reſte ſur le papier, comme cela devroit être ſi les différentes eſpèces de rayons agiſſoient mutuellement les uns ſur les autres au foyer C où ils ſe croiſent. Le Rouge qui eſt ſur le papier, ne ſera pas changé non plus, quoiqu'alternativement on intercepte & laiſſe paſſer le Violet qui le croiſe.

Et ſi mettant le papier au foyer G, on regarde à travers d'un Prisme, l'Image blanche circulaire en G, & que cette Image tranſportée par la réfraction

Chacun de ces rayons eſt teint d'une couleur qui après cette ſéparation ne peut jamais être altérée. Le premier eſt couleur de feu, le ſecond citron, le troiſième jaune, le quatrième vert, le cinquiéme bleu, le ſixième *indigo*, le ſeptième violet. Chacun de ces rayons tamiſé par diffèrens Prismes ne changera jamais ſa couleur.

Il falloit une ſagacité auſſi grande que celle de Newton pour venir à bout de faire l'anatomie de la Lumiére : mais il étoit encore néceſſaire d'exceller dans l'art de faire les expériences les plus délicates & les plus ſujettes

Prisme en R, V, y paroiſſe teinte de diverſes couleurs, ſavoir de Violet en V, de Rouge en R, & d'autres couleurs dans l'entre-deux; ſi après cela on arrête ſouvent le Rouge à ſon entrée dans la Lentille, & qu'on le laiſſe paſſer alternativement, le Rouge en R, diſpatra & reparoîtra autant de fois; mais le Violet en V, ne ſouffrira par-là aucun changement. De même ſi l'on intercepte le Bleu à ſon entrée dans la Lentille, & qu'on le laiſſe paſſer alternativement, le Bleu en R, diſparoîtra & reparoîtra autant de fois, ſans qu'il arrive aucun changement au Rouge en R. Donc le Rouge dépend d'une certaine eſpèce de rayons, & le Bleu d'une autre eſpèce, lesquels au foyer G, où ils ſont mêlés enſemble, n'agiſſent point l'un ſur l'autre. Il en eſt de même des autres couleurs. *Idem*, ibid. p. 175, & ſuiv.

ſujettes à manquer. Celles par le moyen desquelles on fait la ſéparation des rayons ſont ſi difficiles que Mr. Mariotte ayant voulu les exécuter, il ne put en venir à bout, lui qui d'ailleurs avoit tant de talens pour les Expériences, & qui avoit réuſſi ſur beaucoup d'autres ſujets. La faute de Mr. Mariotte [66] ſembla pendant un tems devoir nuire à la realité des découvertes de Mr. Newton: pluſieurs perſonnes crûrent qu'elles étoient fauſſes; mais la vérité prit bientôt le deſſus, & dans toute l'Europe, aujourd'hui, on eſt convaincu de la juſteſſe & de la ſûreté de ces Expériences. On les a faites

[66] Quoique Mr. le Chevalier Newton n'ait fondé la Théorie des Couleurs que ſur des Expériences très-ſenſibles, l'art de les faire a été, pour ainſi dire, renfermé aſſez long-tems dans l'Angleterre; & il ſe trouva d'abord en France, en Allemagne, & ailleurs, des Savans, qui n'ayant pu ſeparer exactement les différentes eſpèces de rayons, dont la lumiere eſt compoſée, regardèrent toute cette Théorie comme une ſimple Hypotheſe, qui ne pouvoit point être démontrée par l'Expérience. *Mr. Mariotte* entr'autres tenta de faire cette ſéparation, & la fit d'une maniére ſi imparfaite, que le Rouge, par exemple, qu'il avoit ſéparé par la réfraction d'un Prisme étant rompu par un autre Prisme, lui donna du Violet & du Bleu. Il conclut de là, que les rayons ſéparés par la réfraction du Prisme n'étoient

faites pluſieurs fois à Paris à l'Académie des Sciences: on les fait tous les jours à Londres; & Mr. s'Graveſande les exécute en Hollande d'une maniére très-juſte.

Après cela ne faut-il pas être bien tèmé-raire pour vouloir nier une choſe auſſi généralement avouée & reconnue. Le Jeſuite Regnault n'a pas craint de le faire, & cela dans un tems où toute l'Académie des Sciences avoit donné ſon conſentement à la réalité des Expèriences; conſentement qui avoit été ratifié par Mr. de Fontenelle dans l'Eloge de Mr. Newton. Voici le paſſage du

point inaltérables par rapport à leur couleur & à leur réfrangibilité, comme on l'aſſûroit dans l'Optique de Mr. le Chevalier Newton. On trouvera pourtant ces rayons abſolument inaltérables à ce regard, ſi l'on prend la peine de les ſéparer ſelon la Méthode décrite au long dans la IV. *Propoſition* du I. Livre. C'eſt ce que Mr. Deſaguliers fit voir diſtinctement à Londres à *Mr. Remond de Montmor*, Mr. le Chevalier de *Louville* & autres *Membres de l'Académie Royale des Sciences*, & qui a été démontré depuis quelque tems à Paris par le P. *Séboſtien*, lequel, en préſence de pluſieurs perſonnes très intelligentes, a vérifié la plûpart des Expériences de ce *Traité des Couleurs*, avec une entiére exactitude. *Ibid. Préf. du Traducteur, p. XI.*

du Jéſuite; vous y reconnoîtrez l'Eſprit de la Société.

„*Eudoxe.* Mr. Newton ſuppoſe [67], que les mêmes rayons conſervent toujours la „même couleur; & dans les Expériences de „Mr. Mariotte, un rayon violet, rompu „par un ſecond Priſme, repréſentoit du „Rouge & du Jaune; un rayon rouge, rom„pu de la même maniére, fit voir du Violet „& du Bleu.

„*Ariſte.* Apparemment que les rayons n'é„toient ni aſſez bien ſéparés, ni aſſez ſimples „dans les Expériences de Mr. Mariotte; car „Mr. Newton avant Mr. Mariotte n'a pu „rompre

[67] *Entretiens Phyſique d'Ariſte & d'Eudoxe*, ou Phyſique Nouvelle en Dialogues, &c. par le Pere Regnault de la Compagnie de Jéſus, Tom. II. p. 421.

[68] On pourroit croire que ſa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géometre & Phyſicien; & en effet cette matiére demande ſouvent des Calculs difficiles, & quantité d'Expériences chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par ſa *Table des Eſſais de Monnoyes étrangéres*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que ſon génie s'etendit juſqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mêlange des Sciences ſpéculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choiſi, de nouveau,

„rompre les rayons de maniére qu'ils ayent „changé de couleur.

„*Eudoxe.* Nous ferons là-deſſus, Ariſte, „dans des ſentimens un peu oppoſés, ſans „en être moins bons amis.

Mr. Newton poſſéda dans ſa Patrie des Charges très-conſidérables. Le Roi Guillaume créa en ſa faveur celle de *Garde* des Monnoyes; trois ans après on lui donna celle de *Maître* de la Monnoye. Il ſe diſtingua dans les fonctions de ſes Emplois, & l'Homme public ne diminua jamais le mérite du Philoſophe [68].

Mr.

Membre de cette Aſſemblée pour l'Univerſité de Cambridge. Après tout, c'eſt peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme ſi incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues ſe réduiſent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaiſons délicates, que les Eſprits accoutumés aux hautes ſpéculations ſaiſiſſent plus facilement & plus ſûrement, dès qu'ils ſont inſtruits des faits, & fournis des materiaux néceſſaires. . . . .

En 1703 Mr. Newton fut élu Préſident de la Société Royale, & l'a été ſans interruption juſqu'à ſa mort pendant 22 ans; Exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conſéquences.

Mr. Newton penſoit en Sage qui connoît les foibleſſes de l'Humanité. Il étoit charitable [69], patient, doux, affable, complaiſant, modeſte [70], peu ſevère pour les autres, quoiqu'il fût pour lui-même d'une grande ſévérité; ſes mœurs étoient très-pures. On prétend qu'il n'a jamais connu aucune femme. Mr. de Voltaire rapporte quelque

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705 titre d'honneur, qui marque du moins que ſon nom étoit allé jusqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſez de lumiéres & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſatisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Nations auroit-il pu être placé, ſans y retrouver une Princeſſe de Galles? *Eloges des Académ.* Tom. II. p. 313, & ſuiv.

[69] Mr. Samuel Crellius, Miniſtre Unitaire de Konigswalde, étant à Londres, alla voir le célébre Mr. Newton, qui le reçut fort honnêtement. Ils converſérent enſemble pendant l'eſpace de deux heures: & en ſortant Mr. Newton lui mit dix Guinées dans la main, en lui diſant qu'il ne les lui donnoit pas comme croyant qu'il en eût beſoin, mais qu'il le regardoit comme un hom-

quelque choſe ſur ce ſujet qui me paroît aſſez ſingulier. „Mr. Newton, *dit-il* [71], „n'a jamais approché d'aucune femme; c'eſt „ce qui m'a été confirmé par le Médecin & „le Chirurgien entre les bras de qui il eſt „mort". Je voudrois bien ſavoir comment eſt-ce que les Médecins & les Chirurgiens peuvent connoître dans un homme, & dans un

me qui voyageoit en Angleterre, c'eſt-à-dire comme un homme qui avoit occaſion de dépenſer beaucoup. Le fait que je viens de rapporter eſt très certain. *Recueil de Littérat. de Philoſoph. & d'Hiſt. p.* 41.

7° Un caractère doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toujours conſervée ſans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agiſſoit jamais d'une maniére à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſez le ſoin de ſe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne? Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix! *Eloges de Académiciens, &c.* Tom. II. p. 321.

[71] *Oeuvres de Mr. de Voltaire*, Tom. IV. p. 247. Edit. 1738. chez Etienne Ledet & Comp. & Jacques Desbordes, Libr. à Amſterdam.

un homme plus qu'octogénaire la perte d'un pucelage. Car Newton eſt mort à 88. ans. S'ils ont ce don merveilleux, ce que j'ai bien de la peine à croire, je m'etonne que les Jéſuites pour autoriſer le Miracle qu'ils rapportent de leur „Pere Mariana [72], dont „les mains après la mort furent, à cauſe de „ſa chaſteté, auſſi ſouples & auſſi maniables, „que s'il eût encore été en vie, n'ayent pas „produit un Certificat de quelque Médecin „Eſpagnol. Au cas qu'ils veuillent profiter de l'Anecdote de Mr. de Voltaire, ils pourront fabriquer ce Certificat avec tant d'autres Pièces fauſſes qu'ils ſuppoſent tous les jours.

Ils me paroît que Mr. de Fontenelle ne s'eſt point expliqué aſſez nettement ſur la Religion de Mr. Newton. „Quoiqu'il fût „attaché, *dit-il* [73], à l'Egliſe Anglicane, il „n'eût pas perſécuté les Non-Conformiſtes „pour les y ramener. Il jugeoit les hom„mes par les mœurs, & les vrais Non-Con„formiſtes étoient pour lui les Vicieux & „les Méchans. Ce n'eſt pas cependant qu'il „s'en tînt à la Religion Naturelle, il étoit „perſua-

[72] Caſtitatis cultor ſtudioſiſſimus, cujus aliquis effectus eſſe potuerit, quod mortuo manus fuerint ita tractabiles, ac ſi viveret. *Alegamb. Biblioth. Scriptor. Soc. Jeſu*, 258.

„perſuadé de la Révélation; & parmi les „Livres de toute eſpèce, qu'il avoit ſans „ceſſe entre les mains, celui qu'il liſoit le „plus aſſiduement étoit la Bible". Mr. de Fontenelle n'a pas ſu ſans doute que Mr. Newton etoit Arien. Ainſi il auroit été fort extraordinaire que n'étant de la Religion Anglicane que par condeſcendance, il eût eu des ſentimens de perſécution. Or que Mr. Newton penchât vers l'Arianisme, c'eſt Mr. de Voltaire qui ſera mon Garant. „Le grand Newton, *dit-il* [74], faiſoit à cette „opinion l'honneur de la favoriſer. Ce „Philoſophe penſoit que les Unitaires rai„ſonnoient plus Geométriquement que „nous".

Je ſuis bien aſſûré, que quand Mr. Newton auroit été très-bon Anglican, il auroit toujours détéſté la contrainte qu'on veut impoſer aux Conſciences; un Philoſophe auſſi ſage qu'il l'étoit ne peut jamais penſer comme un Inquiſiteur. Je n'ai fait cette remarque que pour montrer que Mr. de Fontenelle avoit eu peu de connoiſſance des véri-

[73] *Eloges des Académ.* Tom. II. p. 322.

[74] *Oeuvres de Mr. de Voltaire*, Tom. IV. p. 196. Edit. 1739. Chez Jacques Desbordes, Libr. à Amſterdam.

véritables ſentimens de Newton ſur la Religion.

Ce grand Homme reçut pendant ſa vie [75] tous les honneurs qu'il méritoit: ſes Concitoyens & ſes Compatriotes rendirent juſtice à ſon mérite éminent; & après ſa mort, les premiers de la Nation ſe diſputérent l'honneur de porter le Poële à ſon Enterrement. Il fût enterré dans l'Egliſe où ſont les Tombeaux des Rois, & les Anglois montrérent par les témoignages d'eſtime qu'ils donnérent à ce Philoſophe, que leur Nation étoit véritablement digne de produire un auſſi grand Homme. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.

LET-

[75] Tous les Savans d'un Pays, qui en produit tant, mirent Mr. Newton à leur tête par une eſpèce d'acclamation unanime: ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître; un Rebelle n'eût oſé s'élever, on n'eût pas ſouffert même un médiocre admirateur. Sa Philoſophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Societé Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en ſont ſortis, comme ſi elle étoit déja

LETTRE DOUZIEME.

MONSIEUR,

§. I.

VOLTAIRE ET KEILL.

Les Elémens de la Philoſophie de Newton par Mr. de Voltaire me paroiſſent mériter l'approbation de tous les gens qui honorent la Science partout où elle ſe trouve, & qui ne ſe laiſſent point aveugler par leurs paſſions, ou ſéduire par leurs préjugés. Bien des perſonnes ont condamné ce Livre, les unes ſans l'entendre, les autres parce qu'il venoit d'un homme qu'ils n'aimoient point, & dont la gloire & la réputation excitoit leur jalouſie. Une choſe ſurprenante,

conſacrée par le reſpect d'une longue ſuite de Siècles. Enfin, il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs, il a vu ſon Apothéoſe. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute oppoſée. *Eloges des Académiciens*, &c. Tom. II. p. 314.

prenante, & qui ſûrement ne fait pas l'éloge de certains Savans, c'eſt qu'ils avoient blâmé cet Ouvrage avant de l'avoir lu, & qu'ils tâchoient de le décrier le plus qu'il leur étoit poſſible pendant qu'on l'imprimoit. Je pourrois vous nommer, *Monſieur*, pluſieurs Gens de Lettres coupables du crime dont je vous parle: mais il vaut mieux laiſſer leur faute dans le ſilence, & ne leur impoſer d'autre peine que celle que leur cauſe l'envie.

En prenant la défenſe du Livre de Mr. de Voltaire je ne prétends point ſoutenir qu'il n'y ait certains endroits très-ſuſceptibles de critique: mais quel eſt l'Ouvrage qui ne fourniſſe pas des ſujets de diſpute, & dans lequel pluſieurs perſonnes ne trouvent pas des opinions qui ne s'accordent point avec les leurs? Je dirai donc hardiment ce que je penſe ſur quelques défauts que j'ai cru appercevoir dans cet Ouvrage: mais je n'oublierai pas en même tems les belles choſes & les faits curieux qui y ſont en abondance.

Il me paroît que Mr. de Voltaire a gardé un ordre dans ſon Livre, qui en rend la lecture très-inſtructive. Il conduit le Lecteur d'une Propoſition facile à une autre un peu plus difficile; mais toujours plus intéreſſante. Ainſi plus on avance dans l'exa-

men

men de ſon Ouvrage, & plus on s'attache aux Matiéres qu'il traite. Il établit d'abord „que la Lumiére n'eſt que *le Feu lui-même*, „lequel brûle à une petite diſtance, lorſque „ſes parties ſont moins ténues, ou plus ra„pides, ou plus réunies; & qui éclaire dou„cement nos yeux, quand il agit de plus „loin, quand ſes particules ſont plus fines, „& moins rapides, & moins réunies.

„Ainſi une bougie allumée brûleroit l'œil „qui ne ſeroit qu'à quelques lignes d'elle, & „éclaire l'œil qui en eſt à quelques pouces. „Ainſi les rayons du Soleil épars dans l'eſ„pace de l'Air, illuminent les objets, & „réunis dans un Verre ardent fondent le „Plomb & l'Or.

„Ce feu eſt dardé en tout ſens du point „rayonnant; c'eſt ce qui fait qu'il eſt apper„çu de tous les côtés; il faut donc toujours „le conſidérer comme des lignes partant „d'un centre à la circonférence. Ainſi tout „faiſceau, tout amas, tout trait de rayons „venant du Soleil ou d'un feu quelconque, „doit-être conſidéré comme un cone dont „la baſe eſt ſur notre prunelle, & dont la „pointe eſt dans le feu qui le darde" [1].

Après

[1] Elémens de la Philoſophie de Newton mis à la portée de tout le monde par Mr. de Voltaire, Chap. 1. p. 24.

Après que Mr. de Voltaire a établi quelle eſt la nature de la Lumiére, il paſſe à la maniére plus lente, ou plus prompte, dont nous la recevons; enſuite il examine la proportion dans laquelle elle agit [2].

Mr. de Voltaire tire une preuve de la progreſſion [3] de la Lumiére, qu'il eſt impoſſible qu'il

[2] *Idem*, ibid. p. 27.

[3] Nous pouvons en paſſant conclurre de la célérité avec laquelle la ſubſtance du Soleil s'échappe ainſi vers nous en ligne droite, combien le *Plein* de Deſcartes eſt chimérique. Car 1. comment une ligne droite pourroit-elle parvenir à nous, à travers tant de millions de couches de Matiére mues en ligne courbe, & à travers tant de mouvemens divers? 2. Comment un Corps ſi délié pourroit-il en 7 ou 8 minutes parcourir l'eſpace de trente millions de nos lieues, qui eſt entre le Soleil & nous, s'il avoit à pénétrer dans cet eſpace une Matiére réſiſtante? Il faudroit que chaque rayon dérangeât en un moment trente millions de lieues de Matiére ſubtile. Remarquez encore que cette prétendue Matiére ſubtile réſiſteroit dans le Plein abſolu, autant que la Matiére la plus compacte. Car une livre de poudre d'Or, preſſée dans une Boîte, réſiſte autant qu'un morceau d'Or peſant une livre. Ainſi un rayon du Soleil auroit bien plus d'effort à faire, que s'il avoit à percer un cône d'or, dont l'axe ſeroit trente millions de lieues.

Il y a plus: l'Expérience, ce vrai Maître de Philoſophie; nous apprend que la lumiére en venant d'un

qu'il n'y ait du vuide. Il paſſe enſuite plus avant, toujours guidé par les opinions de l'illuſtre Newton, & il prouve qu'avant cet Anglois, la propriété que la Lumiére a de ſe réflechir n'étoit pas véritablement connue; & qu'elle n'eſt point réfléchie [4] par les parties ſolides des Corps, comme on le croyoit,

Elément dans un autre Elément, d'un milieu dans un autre milieu, n'y paſſe pas toute entiére, comme nous le dirons: une grande partie eſt réfléchie, l'air en fait rejaillir plus qu'il n'en transmet; ainſi il ſeroit impoſſible qu'il nous vînt aucune lumiére des Etoiles, elle ſeroit toute abſorbée, toute répercutée, avant qu'un ſeul rayon pût ſeulement venir à moitié de notre Atmoſphére. *Idem*, ibid. p. 28, & ſuiv.

4 Tout corps opaque réduit en lame mince, laiſſe paſſer à travers ſa ſubſtance des rayons d'une certaine eſpèce, & réfléchit les autres rayons: or, ſi la lumiére étoit renvoyée par les Corps, tous les rayons qui tomberoient ſur ces lames, ſeroient réfléchis ſur ces lames. Enfin nous verrons que jamais ſi étonnant paradoxe n'a été prouvé en plus de maniéres. Commençons donc par nous familiariſer avec ces vérités.

1. Cette lumiére qu'on croit réfléchie par la ſurface ſolide des Corps, rejaillit en effet ſans avoir touché à cette ſurface.

2. La lumiére n'eſt point renvoyée de derriére un Miroir par la ſurface ſolide du vif-argent: mais elle eſt renvoyée du ſein des pores du Miroir, & des pores du vif argent même.

croyoit, vû que plus les pores [5] ſont petits & ſerrés, plus la lumiére paſſe. „Un pa„pier ſec, *dit-il* [6], dont les pores ſont très„larges, eſt opaque, nul rayon de lumiére „ne le traverſe: étréciſſez ſes pores en l'im„bibant, ou d'eau, ou d'huile, il devient „tranſparent; la même choſe arrive au linge, „au ſel, &c. Je vous ai parlé, *Monſieur*, dans ma Lettre précédente des fameuſes découvertes de Mr. Newton ſur la Lumiére: Mr. de Voltaire les explique avec beaucoup de netteté; il examine auſſi quelle eſt la conformation de nos yeux, & comment la lumiére agit ſur eux. En cela il eſt auſſi Carteſien que Newtoniſte, car tous les Philoſophes modernes ont expliqué à peu près de la même maniére les effets qui ſe paſſent dans l'intérieur des yeux, ou pour mieux dire les myſtères de la viſion; puiſque enfin c'en ſont de véritables, de l'explication deſquels

3. Il ne faut point, comme on l'a penſé jusques à preſent, que les pores de ce vif-argent ſoient très petits pour réfléchir la lumiére: au contraire il faut qu'ils ſoient larges. *Idem*, ibid. Chap. II. p. 40, & ſuiv.

5 Ce ſera encore un nouveau ſujet de ſurpriſe pour ceux qui n'ont pas étudié cette Philoſophie, d'entendre dire que le ſecret de rendre un Corps opaque, eſt ſouvent d'élargir ſes pores, & que le moyen de le ren-

quels nous n'avons bien ſouvent que des conjectures apparentes. Mr. de Voltaire convient lui-même que les raiſons qu'en donnent les Mathématiques ne ſont point toujours ſuffiſantes.

De la Lumiére Mr. de Voltaire paſſe à l'Attraction & aux forces centrifuges, dont je vous ai parlé aſſez amplement dans l'Article de Mr. Newton. Je croirois cependant oublier un des meilleurs endroits du Livre de Mr. de Voltaire, ſi je ne faiſois mention de celui où, en prouvant que la gravitation eſt dans chaque partie de la Matiére, il a rendu non-ſeulement aiſée, mais ſenſible une des plus ſublimes & des plus abſtraites découvertes de Mr. Newton, qui par les loix de la Gravitation a oſé calculer quelle eſt la peſanteur des Corps dans d'autres Globes que le nôtre. Voyez, *Mon-*

dre tranſparent eſt de les éttécir. L'ordre de la Nature paroîtra tout changé: ce qui ſembloit devoir faire l'opacité, eſt préciſément ce qui opérera la tranſparence; & ce qui paroiſſoit rendre les Corps tranſparens, ſera ce qui les rendra opaques. Cependant rien n'eſt ſi vrai, & l'expérience la plus groſſiére le démontre. *Idem*, ibid. p. 41.

6 *Idem*, ibid. p. 41, & ſuiv.

Monſieur, ce paſſage [7] au bas de la page. Je ne doute pas que ce ne ſoit un de ceux qui

7 1. Quand on dit *denſité*, *quantité de matiére*, dans un Globe quelconque, on entend que la matière de ce Globe eſt homogène ; par exemple, que tout pied cubique de cette matiére eſt également peſant.

2. Tout Globe attire en raiſon directe de ſa maſſe; ainſi, toutes choſes égales, un Globe qui aura 10 fois plus de maſſe, attirera 10 fois davantage qu'un Corps 10 fois moins maſſif n'attirera à pareille diſtance.

3. Il faut abſolument conſidérer la groſſeur, la circonférence de ce Globe quelconque ; car plus la circonférence eſt grande, plus la diſtance au centre augmente, & il attire en raiſon renverſée du quarré de cette diſtance. Exemple, ſi le diametre de la Planete A eſt 4 fois plus grand que celui de la Planete B, toutes deux ayant également de matiére, la Planete A attirera les Corps à ſa ſuperficie 16 fois moins que la Planete B, & ce qui peſera une livre ſur la Planete A peſera 16 livres ſur la Planete B.

4. Il faut ſavoir ſur-tout en combien de tems les mobiles attirés par ce Globe duquel on cherche la denſité, font leur révolution autour de ce Globe ; car, comme nous l'avons vu au Chap. 19. tout corps circulant autour d'un autre, gravite d'autant plus qu'il tourne plus vîte ; or il ne gravite davantage que par l'une de ces deux raiſons, ou parce qu'il s'approche plus du Centre qui l'attire, ou parce que ce Centre attirant contient plus de matiére. Si donc je veux ſavoir la denſité du Soleil, par rapport à la denſité de

qui ont fait crier certains Newtoniens contre Mr. de Voltaire. Ils ont été ſans doute fâchés

notre Terre, je dois comparer le tems de la révolution d'une Planete comme Venus autour du Soleil, avec le cours de la Lune autour de notre Terre, & la diſtance de Venus au Soleil avec la diſtance de la Lune à la Terre.

5. Voici comme je procéde. La quantité de matiére du Soleil, par rapport à celle de la Terre, eſt comme le cube de la diſtance de Venus au centre du Soleil eſt au cube de la diſtance de la Lune au centre de la Terre (prenant la diſtance de Venus au Soleil 257 fois plus grande que celle de la Lune à la Terre,) & auſſi en raiſon réciproque du quarré du tems périodique de Venus autour du Soleil, au quarré du tems périodique de la Lune autour de la Terre.

Cette opération faite, en ſuppoſant toujours que le Soleil eſt à la Terre en groſſeur comme un million à l'unité, & en comptant rondement, vous trouverez que le Soleil, plus gros que la Terre un million de fois, n'a que 250000 fois ou environ plus de matiére.

Celà ſuppoſé, je veux ſavoir quelle proportion ſe trouve entre la force de la gravitation à la ſurface du Soleil, & cette même force à la ſurface de la Terre; je veux ſavoir en un mot combien peſe ſur le Soleil ce qui peſe ici une livre.

Pour y parvenir, je dis: La force de cette gravitation dépend directement de la denſité des Globes attirants, & de la diſtance du centre de ces Globes aux

chés qu'il rendît faciles des connoiſſances qu'ils auroient voulu conſerver pour eux ſeuls, & cacher aux autres hommes ſous d'épaiſſes ombres. Un Régent de Collége & un Profeſſeur d'Univerſité ne pourront plus dire avec un air faſtueux, nous peſons les Etoiles de notre Cabinet ; quelle force de génie ne faut-il pas pour cela ? Aujourd'hui le Public eſt en droit de leur dire: „Ne vantez plus tant vos rares connoiſſan„ces, nous ſavons comment il faut s'y pren„dre pour cela ; nous connoiſſons ces fa„meux Calculs de Newton, & pour peſer les „Etoiles, comme vous, il ne nous faut que „du tems & du papier. Une choſe qui „dépend uniquement du Calcul eſt à la por„tée

Corps peſants ſur ces Globes : or les Corps peſants ſe trouvant à la ſuperficie du Globe, leur diſtance eſt préciſément le rayon du Globe ; mais le rayon du Globe de la Terre eſt à celui du Soleil comme 1 eſt à 100 ; & la denſité reſpective de la Terre eſt à celle du Soleil comme 4 eſt à 1. Dites donc : comme 100, rayon du Soleil multiplié par un, eſt à 4, denſité de la Terre multipliée par 1 : ainſi eſt la peſanteur des Corps ſur la ſurface du Soleil à la peſanteur des mêmes corps ſur la ſurface de la Terre : ce rapport de 100 à 4 réduit aux plus petits termes, eſt comme 25 à 1 ; donc une livre peſe 25 livres ſur la ſurface du Soleil, ce que je cherchois.

„tée de tout homme qui a aſſez de génie „pour faire quelque progrès dans l'Algèbre „& dans la Géométrie". Avant Newton un Philoſophe qui eût voulu entreprendre de peſer la maſſe de la Lune, ou celle de Saturne, & qui en eût connu le véritable poids, auroit du être regardé comme un mortel qui participoit aux connoiſſances de la Divinité: mais depuis que l'illuſtre Anglois a donné les règles qui l'ont conduit, il ne faut plus être qu'homme pour le ſuivre.

Le vingt-troiſième Chapitre du Livre de Mr. de Voltaire qui contient la Théorie de notre Monde Planétaire eſt un Morceau magnifique, & qui ſeul peut illuſtrer un Savant.

J'ai ſuppoſé ici les denſités reſpectives de la Terre & du Soleil comme 4 & 1: mais ce n'eſt pas tout-à-fait 4; auſſi la peſanteur des Corps ſur la ſurface du Soleil eſt à celle des Corps ſur la Terre environ comme 27 & non pas comme 25 à 1.

On ne peut avoir les mêmes notions de toutes les Planetes, car celles qui n'ont point de Lunes, point de Satellites, manquant de Planetes de comparaiſon, ne peuvent être ſoumiſes à nos recherches; ainſi nous ne ſavons point le rapport de gravitation qui eſt entre Mercure, Mars, Venus & nous: mais nous ſavons celui des autres Planetes. *Elémens de la Philoſophie de Newton*, &c. Chap. XXII, p. 278, & ſuiv.

Savant. Que les ennemis de cet illuſtre Auteur diſent ce qu'ils voudront, qu'ils ſe tourmentent pour diminuer, s'il leur eſt poſſible, ſa réputation, on ne peut traiter des matiéres très-abſtraites avec plus de clarté & de préciſion. Cet ingénieux Ecrivain a fait dans ce Chapitre une digreſſion très-ſavante & très-curieuſe ſur la Période de 1944000 ans nouvellement découverte. Si ce Chapitre étoit moins grand, je me ferois un vrai plaiſir de le rapporter en entier au bas de la page: mais comme il excède de beaucoup la longueur ordinaire des paſſages que je ſuis accoutumé de rapporter, je vous exhorte de le lire avec attention, il le mérite à tous égards.

Mr. de Voltaire aux queſtions Phyſiques qu'il traite en amene quelques-unes qui ont beaucoup de rapport à la Métaphyſique, quoiqu'elles ſoient pourtant de la compétence du Phyſicien; elles ſont intéreſſantes & donnent un nouvel agrément à ſon Livre. En voici une qui m'a paru des plus curieuſes & des plus remarquables.

„L'Ame, *dit-il* [8], ne conſidére pas ſi „telle partie va ſe peindre au bas de l'œil; „elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne „voit

[8] *Idem*, ibid. Chap. VI. p. 79, & ſuiv.

„voit point. L'œil ſe baiſſe ſeulement, pour „voir ce qui eſt près de la Terre, & ſe re„leve pour voir ce qui eſt au-deſſus de la „Terre.

„Tout cela ne pouvoit être éclairci, & „mis hors de toute conteſtation, que par „quelqu'Aveugle-né, à qui on auroit donné „le ſens de la vûe. Car ſi cet Aveugle, au „moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé „des diſtances, des grandeurs & des ſitua„tions, il eût été vrai que les Angles opti„ques, formés tout d'un coup dans ſa *rétine*, „euſſent été les cauſes immédiates de ſes „ſentimens. Auſſi le Docteur Barclay aſſû„roit aprés Mr. Locke, (& allant même en „cela plus loin que Locke), que ni ſituation, „ni grandeur, ni diſtance, ni figure, ne ſeroit „aucunement diſcernée par cet Aveugle, „dont les yeux recevroient tout d'un coup la „lumiére.

„Mais où trouver l'Aveugle, dont dépen„doit la déciſion indubitable de cette queſ„tion? Enfin en 1729. Mr. Chiſelden, un „de ces fameux Chirurgiens, qui joignent „l'addreſſe de la main aux plus grandes lu„miéres de l'eſprit, ayant imaginé qu'on „pouvoit donner la vûe à un Aveugle-né, „en lui abbaiſſant ce qu'on appelle des cata„ractes, qu'il ſoupçonnoit formées dans ſes „yeux,

„yeux, preſqu'au moment de ſa naiſſance, „il propoſa l'opération. L'Aveugle eut de „la peine à y conſentir. Il ne concevoit pas „trop, que le ſens de la vûe pût beaucoup „augmenter ſes plaiſirs. Sans l'envie qu'on „lui inſpira d'apprendre à lire & à écrire, il „n'eût point deſiré de voir. Il vérifioit par „cette indifférence, qu'*il eſt impoſſible d'être „malheureux, par la privation des biens dont „on n'a pas d'idée* : vèrité bien importante. „Quoi qu'il en ſoit, l'opération fut faite & „réuſſit. Ce jeune homme d'environ qua- „torze ans, vit la lumiére pour la premiére „fois. Son expérience confirma tout ce que „Locke & Barclay avoient ſi bien prévu. Il „ne diſtingua de long-tems ni grandeur, ni „diſtance, ni ſituation, ni même figure. Un „objet d'un pouce, mis devant ſon œil & qui „lui cachoit une maiſon, lui paroiſſoit auſſi „grand que la maiſon. Tout ce qu'il „voyoit, lui ſembloit d'abord être ſur ſes „yeux, & les toucher comme les objets du „tact touchent la peau. Il ne pouvoit diſ- „tinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de „ſes mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angu- „laire, ni diſcerner avec ſes yeux, ſi ce que „ſes mains avoient ſenti être en haut ou en „bas, étoit en effet en haut ou en bas. Il „étoit ſi loin de connoître les grandeurs,

„qu'a-

„qu'après avoir enfin conçu par la vûe, que „ſa maiſon étoit plus grande que ſa cham„bre, il ne concevoit pas comment la vûe „pouvoit donner cette idée. Ce ne fut „qu'au bout de deux mois d'expérience qu'il „put appercevoir que les Tableaux repré„ſentoient des Corps ſolides : & lorſqu'a„près ce long tâtonnement d'un ſens nou„veau en lui, il eut ſenti que des corps & „non des ſurfaces ſeules, étoient peints dans „les Tableaux ; il y porta la main, & fut „étonné de ne point trouver avec ſes mains „ces Corps ſolides, dont il commençoit à „appercevoir les repréſentations. Il deman„doit quel étoit le trompeur, du ſens du „toucher, ou du ſens de la vûe?

„Ce fut donc une déciſion irrévocable, „que la maniére dont nous voyons les cho„ſes, n'eſt point du tout la ſuite immédiate „des angles formés dans nos yeux; car ces „angles Mathématiques étoient dans les „yeux de cet homme comme dans les nôtres, „& ne lui ſervoient de rien ſans les ſecours „de l'expérience & des autres ſens",

Parmi les Obſervations que Mr. de Voltaire fait ſur les principales matiéres qui concernent la Lumiére, il y en a pluſieurs qui expliquent le Méchaniſme de l'Arc-en-Ciel, & qui prouvent, ainſi que l'a démontré Newton,

Newton, que ce Météore eſt une ſuite néceſſaire des loix de la réfrangibilité. Le Chapi-

9 Le célébre *Antonio de Dominis*, Archevêque de Spalatro en Dalmatie, chaſſé de ſon Evêché par l'Inquiſition, écrivit vers l'an 1590. ſon petit Traité *De radiis Lucis & de Iride*, qui ne fut imprimé à Veniſe que vingt ans après. Il fut le premier qui fit voir que les rayons du Soleil réfléchis de l'intérieur même des goutes de pluie, formoient cette peinture qui paroît en Arc, & qui ſembloit un Miracle inexplicable; il rendit le Miracle naturel, ou plutôt il l'expliqua par de nouveaux prodiges de la Nature.

Sa découverte étoit d'autant plus ſinguliére, qu'il n'avoit d'ailleurs que des notions très-fauſſes de la maniére dont ſe fait la viſion. Il aſſûre dans ſon Livre, que les images des objets ſont dans la prunelle, & qu'il ne ſe fait point de réfraction dans nos yeux; choſe aſſez ſinguliére pour un bon Philoſophe! Il avoit découvert les réfractions, alors inconnues, dans les goutes de l'Arc-en-Ciel, & il nioit celles qui ſe font dans les humeurs de l'œil, qui commençoient à être démontrées; mais laiſſons ſes erreurs pour examiner la vérité qu'il a trouvée.

Il vit avec une ſagacité alors bien peu commune, que chaque rangée, chaque bande de goutes de pluie qui forme l'Arc-en-Ciel, devoit renvoyer des rayons de lumiére ſous différens angles: il vit que la différence de ces angles devoit faire celle des couleurs: il fit meſurer la grandeur de ces angles: il prit une Boule d'un Cryſtal bien tranſparent, qu'il remplit d'eau; il la

Chapitre 9 où elles ſont n'eſt pas un des moins intéreſſans de ſon Ouvrage.

Aprés

ſuſpendit à une certaine hauteur expoſée aux rayons du Soleil.

Deſcartes qui a ſuivi *Antonio de Dominis*, qui l'a rectifié & ſurpaſſé en quelque choſe, & qui peut-être auroit du le citer, fit auſſi la même expérience. Quand cette Boule eſt ſuſpendue à telle hauteur que le rayon de lumiére, qui donne du Soleil ſur la Boule, fait ainſi avec le rayon allant de la Boule à l'œil, un angle de quarante-deux degrez deux ou trois minutes, cette Boule donne toujours une couleur rouge.

Quand cette Boule eſt ſuſpendue un peu plus bas, & que ſes angles ſont plus petits, les autres couleurs de l'Arc-en Ciel paroiſſent ſucceſſivement, de façon que le plus grand Angle, en ce cas, fait le Rouge, & que le plus petit angle de 40 degrez, 17 Minutes, forme le Violet. C'eſt-là le fondement de la connoiſſance de l'Arc-en-Ciel; mais ce n'en eſt encore que le fondement.

La réfrangibilité ſeule rend raiſon de ce Phénomene ſi ordinaire, ſi peu connu, & dont très-peu de Commençans ont une idée nette; tâchons de rendre la choſe ſenſible à tout le monde. Suſpendons une Boule de cryſtal pleine d'eau, expoſée au Soleil: plaçons-nous entre le Soleil & elle; pourquoi cette Boule m'envoye-t-elle des couleurs? & pourquoi certaines couleurs? Des maſſes de lumiére, des millions de faiſceaux, tombent du Soleil ſur cette Boule: dans chacun de ces faiſceaux il y a des traits primitifs, des

Après avoir donné à l'Ouvrage de Mr. de Voltaire les louanges qu'il mérite, je dirai

rayons homogènes, pluſieurs rouges, pluſieurs jaunes, pluſieurs verds, &c. tous ſe briſent à leur incidence dans la Boule, chacun d'eux ſe briſe différemment & ſelon l'eſpèce dont il eſt, & ſelon l'endroit dans lequel entre.

Vous ſavez déja que les rayons rouges ſont les moins réfrangibles; les rayons rouges d'un certain faiſceau déterminé iront donc ſe réunir dans un certain point déterminé au fond de la Boule, tandis que les rayons bleus & pourpres du même faiſceau iront ailleurs. Ces rayons rouges ſortiront auſſi de la Boule en un endroit, & les verds, les bleus, les pourpres en un autre endroit. Ce n'eſt pas aſſez: il faut examiner les points où tombent ces rayons rouges en entrant dans cette Boule & en ſortant pour venir à votre l'œil.

Pour donner à ceci tout le degré de clarté néceſſaire, concevons cette Boule telle qu'elle eſt en effet, un aſſemblage d'une infinité de ſurfaces planes; car le cercle étant compoſé d'une infinité de courbes, la Boule n'eſt qu'une infinité de ſurfaces.

Des rayons rouges A, B, C, viennent parallèles du Soleil ſur ces trois petites ſurfaces. N'eſt-il pas vrai que chacun ſe briſe ſelon ſon degré d'incidence? N'eſt-il pas manifeſte que le rayon rouge A, tombe pus obliquement ſur la petite ſurface, que le rayon rouge B, ne tombe ſur la ſienne? Ainſi tous deux viennent au point R, par différens chemins.

dirai naturellement que j'ai cru y appercevoir quelques légers défauts. Le premier, c'eſt

Le rayon rouge C, tombant ſur ſa petite ſurface encore moins obliquement, ſe rompt bien moins, & arrive auſſi au point R, en ne ſe briſant que très-peu.

J'ai donc déja trois rayons rouges, c'eſt-à-dire, trois faiſceaux de rayons rouges, qui aboutiſſent au même point R.

A ce point R, chacun fait un angle de réflexion égal à ſon angle d'incidence, chacun ſe briſe à ſon émergence de la Boule, en s'éloignant de la perpendiculaire de la nouvelle petite ſurface qu'il rencontre, de même que chacun s'eſt rompu à ſon incidence en s'approchant de ſa perpendicule; donc tous reviennent parallèles; donc tous entrent dans l'œil, ſelon l'ouverture de l'angle propre aux rayons rouges.

S'il y a une quantité ſuffiſante de ces traits homogènes rouges pour ébranler le nerf optique, il eſt inconteſtable que vous ne devez avoir que la ſenſation du Rouge.

Ce ſont ces rayons A, B, C, qu'on nomme rayons viſibles, rayons efficaces de cette goute; car chaque goute à ſes rayons viſibles.

Il y a des milliers d'autres rayons rouges, qui, venant ſur d'autres petites ſurfaces de la Boule, plus haut & plus bas, n'aboutiſſent point en R, ou qui, tombés en ces mêmes ſurfaces à une autre obliquité, n'aboutiſſent point non plus en R; ceux-là ſont perdus pour vous, ils viendront à un autre œil placé plus haut, ou plus bas.

c'eſt qu'il me paroît que le Titre du Livre eſt fautif: *Elémens de la Philoſophie de Newton*

Des milliers de rayons orangés, verds, bleus, violets, ſont venus à la vérité avec les rouges viſibles ſur ces ſurfaces A, B, C: mais vous ne pourrez les recevoir. Vous en ſavez la raiſon, c'eſt qu'ils ſont tous plus réfrangibles que les rouges; c'eſt qu'en entrant tous au même point, chacun prend dans la Boule un chemin différent; tous rompus davantage, ils viennent au-deſſous du point R, ils ſe rompent auſſi plus que les rouges en ſortant de la Boule. Ce même pouvoir qui les approchoit plus du perpendicule de chaque ſurface dans l'intérieur de la Boule, les en écarte donc davantage à leur retour dans l'air; ils reviennent donc tous au-deſſous de votre œil: mais baiſſez la Boule, vous rendez l'angle plus petit. Que cet Angle ſoit de quarante degrez environ dix-ſept minutes, vous ne recevez que les objets violets.

Il n'y a perſonne qui ſur principe ne conçoive très-aiſément l'artifice de l'Arc-en-Ciel; imaginez pluſieurs rangées, pluſieurs bandes de goutes de pluye, chaque goute fait préciſément le même effet que cette Boule.

Jettez les yeux ſur cet Arc &, pour éviter la confuſion, ne conſidérez que trois rangées de goutes de pluye, trois bandes colorées.

Il eſt viſible que l'angle P, O, L, eſt plus petit que l'Angle V, O, L; & que l'Angle R, O, L, eſt le plus grand des trois. Ce plus grand Angle des trois eſt donc celui des rayons primitifs rouges: cet autre moyen eſt celui des primitifs verds; ce plus petit P, O,

ton mis à la portée de tout le monde. Il faut que Mr. de Voltaire ait une bonne opinion de

L, eſt celui des primitifs pourpres. Donc vous devez voir l'Iris rouge dans ſon bord extérieur, verte dans ſon milieu, pourpre & violette dans ſa bande intérieure. Remarquez ſeulement que la derniére couche violette eſt toujours teinte de la couleur blanchâtre de la nuée dans laquelle elle ſe perd.

Vous concevez donc aiſément que vous ne voyez ces goutes que ſous les rayons efficaces parvenus à vos yeux après une réflexion & deux réfractions, & parvenus ſous des angles déterminés. Que votre œil change de place, qu'au lieu d'être en O il ſoit en T, ce ne ſont plus les mêmes rayons que vous voyez: la bande qui vous donnoit du Rouge vous donne alors de l'Orangé, ou du Verd, ainſi du reſte ; & à chaque mouvement de tête vous voyez une Iris nouvelle.

Ce premier Arc-en-Ciel bien conçu, vous aurez aiſément l'intelligence du ſecond que l'on voit d'ordinaire qui embraſſe ce premier, & qu'on appelle le faux Arc-en-Ciel ; parce que ſes couleurs ſont moins vives, & qu'elles ſont dans un ordre renverſé.

Pour que vous puiſſiez voir deux Arcs-en-Ciel, il ſuffit que la nuée ſoit aſſez étendue & aſſez épaiſſe. Cet Arc qui ſe peint ſur le premier & qui l'embraſſe, eſt formé de même par des rayons que le Soleil darde dans ces goutes de pluye, qui s'y rompent, qui s'y réfléchiſſent de façon, que chaque rangée des goutes vous envoye auſſi des rayons primitifs ; cette goute un rayon rouge, cette autre goute un rayon violet.

de la ſagacité & de la pénétration de l'eſprit des hommes qui paſſent même pour les plus ſimples

Mais tout ſe fait dans ce grand Arc d'une maniére oppoſée à ce qui ſe paſſe dans le petit; pourquoi cela? C'eſt que votre œil qui reçoit les rayons efficaces du petit Arc venus du Soleil dans la partie ſupérieure des goutes, reçoit au contraire les rayons du grand Arc venus par la partie baſſe des goutes.

Vous appercevez que les goutes d'eau du petit Arc reçoivent les rayons du Soleil par la partie ſupérieure, par le haut de chaque goute; les goutes du grand Arc-en-Ciel au contraire reçoivent les rayons qui parviennent par leur partie baſſe. Rien ne vous ſera, je crois, plus facile que de concevoir comment les rayons ſe réfléchiſſent deux fois dans les goutes de ce grand Arc-en-Ciel, & comment ces rayons deux fois réfractés, & deux fois réfléchis, vous donnent une Iris dans un ordre oppoſé à la premiére, & plus affoiblie de couleur. Vous venez de voir que les rayons entrent ainſi dans la petite partie baſſe des goutes d'eau de cette Iris extérieure.

Une Maſſe de rayons ſe préſente à la ſurface de la goute en G; là une partie de ces rayons ſe réfracte en dedans, & une autre s'éparpille en dehors; voilà déjà une perte de rayons pour l'œil. La partie réfractée parvient en H; une moitié de cette partie s'échappe dans l'air en ſortant de la goute, & eſt encore perdue pour vous. Le peu qui s'eſt conſervé dans la goute, s'en va en K; là une partie s'echappe encore; troiſiéme diminution. Ce qui en eſt reſté en K s'en va en M,

ſimples & les plus bornés, s'il a cru que ſon Livre étoit à la portée *de tout le monde*; car qui

& à cette émergence en M, une partie s'éparpille encore: quatrième diminution; & ce qui en reſte parvient enfin dans la ligne M, N. Voilà donc dans cette goute autant de réfractions que dans les goutes du petit Arc: mais il y a comme vous voyez deux réflexions au lieu d'une dans ce grand Arc. Il ſe perd donc le double de la lumiére dans ce grand Arc où la lumiére ſe réfléchit deux fois; & il s'en perd la moitié moins dans le petit Arc intérieur, où les goutes n'éprouvent qu'une réflexion. Il eſt donc démontré que l'Arc-en Ciel extérieur doit toujours être de moitié plus foible en couleur que le petit Arc intérieur. Il eſt auſſi démontré par ce double chemin que font les rayons, qu'ils doivent parvenir à vos yeux dans un ſens oppoſé à celui du premier Arc, car votre œil eſt placé en O.

Dans cette place O, il reçoit les rayons les moins réfrangibles de la premiére bande extérieure du petit Arc, & il doit recevoir les plus réfrangibles de la premiére bande extérieure de ce ſecond Arc; ces plus réfrangibles ſont les violets. Voici donc les deux Arcs-en-Ciel ici dans leur ordre, en ne mettant que trois couleurs pour éviter la confuſion.

Il ne reſte plus qu'à voir pourquoi ces couleurs ſont toujours apperçues ſous une figure circulaire. Conſidérez cette ligne O, Z, qui paſſe par votre œil. Soient conçues ſe mouvoir ces deux Boules toujours à égale diſtance de votre œil, elles décriront des baſes de cones dont la pointe ſera toujours dans votre œil.

qui dit *tout le monde* n'excepte perſonne. Or je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas peut-être trois mille perſonnes en France qui ſoient en état de pouvoir retirer quelque fruit de la lecture de ſon Livre ; encore parmi ces trois mille s'en trouvera-t-il bien qui n'y entendront rien dans pluſieurs endroits. Il faut être abſolument Géometre paſſable, pour s'en pouvoir ſervir utilement, ſans cela dès le premier Chapitre on commence à ne plus comprendre l'Auteur. Je ſuis fermement

Concevez que le rayon de cette goute d'eau R, venant à votre œil O, tourne autour de cette ligne O, Z, comme autour d'un axe, faiſant toujours, par exemple, un Angle avec votre œil de 42 degrez deux minutes ; il eſt clair que cette goute décrira un cercle qui vous paroîtra rouge. Que cette autre goute V ſoit conçue tourner de même, faiſant toujours un autre Angle de 40 degres 17 min. elle formera un cercle violet ; toutes les goutes qui ſeront dans ce plan formeront donc un cercle violet, & les goutes qui ſont dans le plan de la goute R feront un cercle rouge. Vous verrez donc cette Iris comme un cercle, mais vous ne voyez pas tout un cercle ; parce que la Terre le coupe, vous ne voyez qu'un Arc, une portion de cercle.

La plûpart de ces vérités ne purent encore être apperçues ni par *Antonio de Dominis*, ni par Deſcartes : ils ne pouvoient ſavoir pourquoi ces différens Angles donnoient différentes couleurs : mais c'étoit beaucoup

ment perſuadé que ce que je dis n'eſt point outré, & je crois en trouver un preuve évidente dans la Démonſtration que donne Mr. de Voltaire pour prouver que la Lumiére employe ſept à huit minutes dans le chemin qu'elle fait du Soleil à la Terre.

„On obſerve, *dit-il* [10], de la Terre en C, „ce Satellite de Jupiter, qui s'éclipſe régu„liérement une fois en 42 heures & demie. „Si la Terre étoit immobile, l'Obſervateur „en C, verroit en trente fois quarante deux „heures

d'avoir trouvé l'Art. Les fineſſes de l'Art ſont rarement dues aux premiers Inventeurs. Ne pouvant donc deviner que les couleurs dépendoient de la réfrangibilité des rayons ; que chaque rayon contenoit en ſoi une couleur primitive ; que la différente attraction de ces rayons faiſoit leur réfrangibilité, & opéroit ces écartemens qui font les différens Angles; Deſcartes s'abandonna à ſon Eſprit d'invention pour expliquer les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Il y employa le *tournoyement* imaginaire de ces globules & cette *tendance au tournoyement;* preuve de génie, mais preuve d'erreur. C'eſt ainſi que pour expliquer la *Syſtole* & la *Diaſtole* du cœur, il imagina un mouvement & une conformation dans ce viſcère, dont tous les Anatomiſtes ont reconnu la fauſſeté. Deſcartes auroit été le plus grand Philoſophe de la Terre, s'il eût moins inventé. *Elémens de la Philoſophie de Newton*, Chap. XI. p. 144, & ſuiv.

[10] *Idem*, ibid. Chap. I. p. 20, & ſuiv.

„heures & demie, trente émerſions de ce Sa-
„tellite: mais au bout de ce tems, la Terre
„ſe trouve en D. Alors l'Obſervateur ne
„voit plus cette émerſion préciſément au
„bout de trente fois quarante-deux heures
„& demie: mais il faut ajouter le tems que
„la Lumiére met à ſe mouvoir de C en D,
„& ce tems eſt ſenſiblement conſidérable.
„Mais cet eſpace C, D, eſt encore moins
„grand que l'eſpace G, H; car C, D, eſt
„corde du Cercle, & G, H, eſt le diametre
„du Cercle. Ce Cercle eſt le grand Orbe
„que décrit la Terre, le Soleil eſt au milieu;
„la Lumiére en venant du Satellite de Jupi-
„ter, traverſe C, D, en dix minutes, & G,
„H, en 15 ou 16 minutes. Le Soleil eſt
„entre G, & H, donc la Lumiére vient du
„Soleil en 7 ou 8 minutes".

Combien peu y a-t-il, je ne dis pas de Femmes, de Petit-Maîtres, de Courtiſans, d'Officiers; mais de Magiſtrats, d'Avocats, qui ſoient en état de comprendre cette Démonſtration? On peut être à coup ſûr bon Juge, bon Théologien, & bon Juriſconſulte ſans y rien entendre; il faut avoir pour le moins une connoiſſance médiocre des Mathématiques. Or c'eſt ſuppoſer une choſe trés-fauſſe que de prétendre que tout *le monde eſt Mathématicien;* à peine au contraire

traire parmi quarante mille perſonnes s'en trouve-t-il une. Je joindrai ici une ſeconde preuve à la premiére que je viens de rapporter; je la tire du Chapitre XX. où Mr. de Voltaire ſoutient avec raiſon, que les découvertes de Kepler, qui s'accordent avec les preuves de la Gravitation & les loix ſelon leſquelles Mr. Newton montre qu'elle agit, ſervent à démontrer que c'eſt la Terre qui tourne autour du Soleil. „Voilà donc, „*dit Mr. de Voltaire* [11], cette loi de la Gra„vitation en raiſon du quarré des diſtan„ces, démontrée.

„ 1. Par l'Orbite que décrit la Lune, & „par ſon éloignement de la Terre, ſon „centre:

„ 2. Par le chemin de chaque Planete „autour du Soleil dans une Ellipſe;

„ 3. Par la comparaiſon des diſtances & „des révolutions de toutes les Planetes au„tour de leur centre commun.

„Il ne ſera pas inutile de remarquer que „cette même Règle de Kepler, qui ſert à „confirmer la découverte de Newton touchant la Gravitation, confirme auſſi le Syſ„tême de Copernic ſur le mouvement de la „Terre. On peut dire que Kepler par cette „ſeule

[11] *Idem*, ibid. Chap. XX. p. 256, & ſuiv.

„ſeule Règle a démontré ce qu'on avoit trou-
„vé avant lui, & a ouvert le chemin aux
„vérités qu'on devoit découvrir un jour.
„Car d'un côté il eſt démontré que ſi la loi
„des forces centripètes n'avoit pas lieu, la
„Règle de Kepler ſeroit impoſſible; de l'au-
„tre, il eſt démontré que ſuivant cette même
„Règle, ſi le Soleil tournoit autour de la
„Terre, il faudroit dire: Comme la révolu-
„tion de la Lune autour de la Terre en un
„mois, eſt à la révolution prétendue du
„Soleil autour de la Terre en un an, ainſi
„la racine quarrée du cube de la diſtance de
„la Lune à la Terre, eſt à la racine quarrée
„du cube de la diſtance du Soleil à la Terre.
„Par ce calcul on trouveroit que le Soleil
„n'eſt qu'à 510000. lieues de nous: mais il
„eſt prouvé qu'il en eſt au moins à environ
„30 millions de lieues; ainſi donc le mou-
„vement de la Terre a été démontré en ri-
„gueur par Kepler".

Si cela eſt *à la portée de tout le monde*, il faut que les hommes de ce Siècle reçoivent en naiſſant la Science infuſe.

Paſſons à un autre ſujet de critique. „La „lumiére, *dit Mr. de Voltaire* [12], eſt celui „de tous les corps dont la nature intime eſt „le

[12] *Idem*, ibid. Avant-Propos, p. 11. ligne derniére.

„le plus développée". Je crois que cet ingénieux Auteur eſt le ſeul entre les Modernes qui oſe ſoutenir ce ſentiment. Dire que la nature intime d'une choſe eſt développée, c'eſt prétendre en connoître ſi parfaitement l'eſſence, & par conſéquent toutes les propriétés, que cette choſe n'ait d'autres qualités que celles que nous lui attribuons, & qui découlent par une ſuite néceſſaire de ſon eſſence. Je connois, par exemple, la nature intime d'un Triangle, parce que j'en connois toutes les proprietés eſſentielles, & qu'il ne peut en avoir d'autres que celles que je lui connois: mais il en eſt de la Lumiére comme de la Matiére, c'eſt en vain que nous prétendons connoître ſon eſſence intime. La Nature ne ſe manifeſte à nous que par des ſenſations; les réflexions qu'elles occaſionnent dans notre eſprit ne pourront nous conduire qu'à découvrir certains rapports produits par ces mêmes ſenſations. Nous connoiſſons pluſieurs propriétés eſſentielles de la Lumiére, ainſi que nous en connoiſſons pluſieurs de la Matiére, comme d'être étendue, impénétrable, diviſible, indifférente pour le repos ou pour le mouvement; les notions que nous avons de la Lumiére ſont-elles plus propres à nous inſtruire de *ſa nature intime* que celles que nous

nous avons de la Matiére? Je ſuis aſſûré du contraire; & dès que l'on convient que l'on ne ſauroit dire qu'on connoît la nature intime de la Matiére, quoiqu'on en ſache certaines proprietés eſſentielles, il faut auſſi avouer que nous ſommes dans la même ignorance à l'égard de la *nature intime de la Lumiére*, dont nous avons cependant découvert certains attributs qui lui ſont eſſentiels, mais que pourtant on ne ſauroit aſſûrer conſtituer eux ſeuls ſon eſſence, & par conſéquent *ſa nature intime*, que nous ne développerons peut-être jamais. Il ſemble même que Mr. de Voltaire n'a pas oſé définir proprement ce que c'eſt que la Lumiére; & ſans doute il auroit pu le faire facilement s'il avoit connu *ſa nature intime.* Il demande à la pag. 24, Qu'eſt-ce donc enfin que la Lumiére? *c'eſt le Feu lui-même*, dit-il. Cette définition ſatisfait-elle? En connoiſſons-nous mieux par-là la nature de la Lumiére

13 Varias Ignis proprietates novimus, multa tamen circa hunc nos latent.

Hypotheſes non fingam, ex Experimentis raciocinaturus ſum, & quod nondum pleniſſimè notum eſt intactum relinquam.

Lumiére? Suppoſez que la Lumiére ne ſoit que la matiére du Feu plus fine, moins réunie, du moins auroit-il fallu montrer quelle eſt la nature du Feu: mais de l'aveu des plus grands Philoſophes *l'eſſence intime de ces Elémens*, ou, ſi Mr. de Voltaire aime mieux, *de la Lumiére*, ne nous eſt point connue.

Citons un illuſtre Philoſophe Newtoniſte pour autoriſer cette opinion, dont la doctrine ne ſera point ſuſpecte à Mr. de Voltaire. Mr. s'Graveſande avoue que nous ne connoiſſons point la nature du Feu. Voici les termes dont il ſe ſert: „Nous avons „pluſieurs notions diſtinctes de certaines „propriétés du Feu: mais il y en a pluſieurs „dont nous n'avons aucune connoiſſance; „*Varias Ignis proprietates novimus, multa „tamen circa hunc nos latent*". Après cet aveu modeſte & véritable, Mr. s'Graveſande [13] examine quelles ſont les proprietés du Feu

Ignis corpora quantumvis denſa & dura facillimè penetrat. Nullum enim novimus corpus quod admoto igne non in omnibus punctis calefiat.

Ignis celerrime movetur; conſtat hoc ex Obſervationibus Aſtronomicis.

Feu qui nous ſont connues. Il cite celles de pénétrer dans tous les corps, quelque denſes & quelque durs qu'ils ſoient; de ſe mouvoir avec beaucoup de rapidité; de ſe joindre aux corps; & d'être attiré par eux à une certaine diſtance. A ces premiéres obſervations il en ajoute une autre, c'eſt que tous les corps contiennent en eux des parties du Feu, puiſqu'ils s'échauffent & s'embraſent même lorſqu'ils ſont violemment agités & frotés les uns contre les autres. Il me paroît que Mr. s'Graveſande, qui avoue ignorer *la nature intime du Feu*, inſtruit cependant mieux ſes Lecteurs de ſes propriétés eſſentielles, que Mr. de Voltaire qui croit la connoître & qui n'en dit rien ou du moins très-peu de choſe.

Un autre défaut que je condamne dans l'Ouvrage de Mr. de Voltaire, c'eſt qu'il fait quelquefois mention de certaines choſes dont

Ignis ſeſe corporibus jungit. Nam quando igni admoventur, ut jam dictum, incaleſcunt: *in hoc etiam caſu expanduntur;* quæ expanſio etiam obſervatur in corporibus quorum partes non cohærent, in quo caſu *elaſticitatem, ſæpe perquàm magnam acquirunt*, ut illud obſervatur in Aëre & Vaporibus.

Ignem à corporibus ad certam ab his diſtantiam attrahi, in Parte ſequenti patebit.

dont la connoiſſance eſt peu utile, & qu'il en oublie de beaucoup plus eſſentielles. En parlant de *l'iris* qui eſt ſous la *cornée*, il dit [14], „que c'eſt cette *iris*, membrane co„lorée par elle-même, qui tantôt brune, „tantôt bleue, rend les yeux bleus ou noirs". Cette remarque eſt peu inſtructive & peu importante pour un Phyſicien, eu égard à bien d'autres qu'auroit pu faire Mr. de Voltaire. Il me paroît qu'il devoit indiquer le principal uſage de *l'iris*, qui eſt celui de réflechir, ou de ſuffoquer les rayons, qui paſſant ou tombant trop obliquement ſur les extrémités de la *cornée* tranſparente, & pénétrant juſqu'à la *rétine* ne pourroient s'y réunir au même point où les autres rayons de l'objet ſe réuniſſent; parce que les premiers ne ſouffriroient point une aſſez grande réfraction, ſeroient moins convergens, & par-là cauſeroient de la confuſion à la vûe. Les

Si corpora quæcunque juxta mutuo violento motu agitentur, ex attritu incaleſcunt, & quidem magnopere, quod Ignis præſentiam indicat, id eſt *omnia Corpora ignem continere;* ex attritu enim Ignis quidem moveri, à corpore ſeparari, minimè vero generari poteſt. *Phyſices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata.* Lib. III. Part. I. Cap. I. Tom. II. p. 1. *Auctore Guillelmo Jacobo s'Graveſande, &c.*

[14] Elémens de la Philoſophie, &c. Chap. IV. p. 50.

Les rayons donc qui viennent trop obliquement, & qui tombent ſur *l'iris*, ſe réfléchiſſent ſur elle, & reſſortent de l'œil, ou y ſont abſorbés par la matiére noire que l'on trouve entre elle & le corps vitré; en ſorte que par ce moyen il ne tombe ſur la *retine* que les rayons qui étant entrés par la *cornée*, ou la prunelle, peuvent par leurs différentes réfractions ſe réunir en un point ſur la rétine, les autres par le moyen de *l'iris* ou de la matiére noire qui eſt au-deſſous entre elle & le corps vitré étant interceptés dans leur paſſage. Je pourrois encore citer pluſieurs uſages de *l'iris*· mais je paſſe à une remarque qui me paroît plus eſſentielle.

Il ſemble que Mr. de Voltaire ait pris à tâche de parler non-ſeulement avec une hauteur infinie, mais avec un mépris outrageant des plus grands Hommes qu'ait produit la Nature. Les Modernes ne trouvent pas plus d'indulgence auprès de lui que les Anciens. Je ne condamnerois point cet ingénieux Ecrivain d'avoir relevé quelques fautes commiſes par les Auteurs les plus illuſtres: la

15 *Elémens de la Philoſophie de Newton*, par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 18.

16 Le Pere Mallebranche, génie plus ſubtil que vrai, qui conſulta toujours ſes méditations, mais non la Na-

la vérité doit-être plus chére & plus reſpectable que la mémoire & la perſonne des Savans les plus renommés : mais en critiquant leurs défauts, & en blâmant leurs erreurs, on ne ſauroit employer des termes trop meſurés; la hauteur & le mépris n'ont jamais bonne grace, lorſqu'on parle de certaines gens qui ont mérité l'eſtime du Public, & qui ſont encore regardés actuellement comme des Perſonnages qui par leurs rares productions font honneur à l'Humanité. On eſt fâché, par exemple, & j'oſe dire indigné d'entendre aſſûrer que Deſcartes ne ſavoit pas grand' choſe; cette déciſion porte avec elle un certain air d'orgueil qui révolte le Public. Mr. de Voltaire eût beaucoup mieux fait de ne pas dire en parlant de cet illuſtre Philoſophe, le deſtructeur des Chiméres Scholaſtiques : „Il faut [15] avouer „que tout grand génie qu'il étoit, il ſavoit „encore peu de choſe en vraie Philoſophie.

On peut louer les nouvelles découvertes ſans mépriſer un des plus illuſtres Génies qu'il y ait eu. Mallebranche [16] a eu le même

ture, adopta ſans preuve les trois Elémens de Deſcartes : mais il changea beaucoup de choſes à ce Château enchanté. Il imagina ſans autre preuve une autre explication de la Lumiére, *Idem*, ibid. p. 23.

même ſort que Deſcartes. Kirker [17] & tous les Savans qui vivoient de ſon tems n'ont pas été mieux traités. Albert le Grand [18] n'a obtenu ce titre, que parce que les hommes de ſon Siècle étoient bien petits. Les Anciens n'avoient pas le Sens-Commun ſur ce qui concerne la Phyſique. Lucrèce ne débite au nom d'Epicure que des abſurdités [19]. Sans vouloir, *Monſieur*, redire ici les obligations que Newton a au Syſtème d'Epicure, je me contenterai de vous prier de jetter les yeux ſur la Septième Lettre que j'ai

[17] J'avois toujours entendu dire, que c'étoit dans Kirker que Newton avoit puiſé cette découverte de l'analogie de la Lumiére & du Son. Kirker en effet dans ſon *Ars Magna Lucis & Umbræ*, & dans d'autres Livres encore, appelle le *Son* le Singe de la *Lumiére*. Quelques perſonnes en inféroient, que Kirker avoit connu ces rapports: mais il eſt bon, de peur de méprife, de mettre ici ſous les yeux ce que dit Kirker page 146 & ſuivantes. Ceux, *dit-il*, qui ont une voix haute & forte, tiennent de la nature de l'Ane: ils ſont indiſcrets & pétulants, comme on ſait que ſont les Anes; & cette voix reſſemble à la couleur noire. Ceux dont la voix eſt grave d'abord, & enſuite aiguë, tiennent du Bœuf; ils ſont, comme lui, triſtes & coléres, & leur voix répond au Bleu céleſte. Il a grand ſoin de fortifier ces belles découvertes du témoignage d'Ariſtote. C'eſt-là tout ce que nous apprend le Pere Kirker, d'ail-

j'ai eu l'honneur de vous écrire, dans laquelle je crois avoir prouvé, & prouvé évidemment, qu'indépendamment des Principes généraux, Newton a adopté pluſieurs opinions ſur la Lumiére, du Philoſophe Grec.

Si Mr. de Voltaire avoit été moins ſéduit par la grande paſſion qu'il a pour la gloire de Newton, & par l'envie de rabaiſſer le Genre-Humain, pour élever enſuite des Autels au Phyſicien Anglois, il eût peut-être traité tous les Anciens avec moins de mépris: il eût imité un grand Philoſophe; c'eſt

leurs l'un des plus grands Mathématiciens & des plus ſavans hommes de ſon tems; & c'eſt ainſi, à peu près, que tous ceux qui n'étoient que Savans, raiſonnoient alors. *Idem*, ibid. p. 178, & ſuiv.

18 Albert qu'on a ſurnommé *le Grand*, parce qu'il vivoit dans un Siècle où les hommes étoient bien petits, imagina que les couleurs de l'Arc-en-Ciel venoient d'une roſée qui eſt entre nous & la nuée, & que ces couleurs reçues ſur la nuée, nous étoient envoyées par elle. Vous remarquerez encore que cet Albert *le Grand* croyoit avec toute l'Ecole que la Lumière étoit un Accident. *Idem*, ibid. p. 143.

19 Et par toutes les abſurdités qu'il débite au nom d'Epicure ſur la Lumiére & ſur la viſion, il paroît que ſon Siècle, ſi poli d'ailleurs, étoit plongé dans une profonde ignorance en fait de Phyſique. *Idem*, ibid. p. 142, & ſuiv.

c'eſt Mr. Keill, qui, Diſciple de Newton, n'a pas cru cependant devoir injurier les autres Savans pour augmenter la gloire de ſon Maître. Il examine au contraire les différentes

20 Philoſophorum, qui de Rebus Phyſicis ſcripſerunt, quatuor præ cæteris Genera inclaruerunt. Primum eſt eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietates illuſtrarunt, dicam an occuluerunt? quales ſcilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui Dogmata ſua temerè in profanum vulgus effundere non ſuſtinuerunt, ideòque larvis & Hieroglyphis ex Geometria & Arithmetica petitis Phyſicam ſuam velarunt, nec quisquam eorum Diſcipulus, niſi poſt plures exactos probationis annos, ad veram Phyſicam atque arcanam illorum Philoſophiam perdiscendam admiſſus fuit. Quamvis hoc modo ſua Philoſophiæ dignitas conſervata fuerit, peſſimè tamen nobis horum Philoſophorum poſteris conſultum eſt: exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad noſtras pervenere manus eorum Dogmata, ut quales fuerint veræ de rebus atque rerum naturis ſententiæ, parum conſtet; quantumvis autem obſcuram accepimus hujus Sectæ Philoſophiam, certius tamen ex ea liquet Philoſophos illos Geometriam & Arithmeticam ad ſolvenda Naturæ Phœnomena neceſſarias duxiſſe, atque in hunc finem eas adhibuiſſe.

Secunda Phyſicorum Gens à Schola Peripatetici originem duxit. Hæc Secta per Materiam & Formas, Privationes, Virtutes elementares, Qualitates occultas, Sympathias & Antipathias, Facultates, Attractiones, &

rentes façons de philoſopher des principales Sectes, & il trouve dans toutes bien de bonnes & excellentes choſes parmi d'autres qu'il rejette. Il loue beaucoup les Platoniciens &

genus alia, Phyſicam ſuam explicavit. Verum, ut opinor, hujus nominis Philoſophi non tam rerum cauſas indagaſſe viſi ſunt, quam idonea rebus impoſuiſſe nomina, atque terminos adinveniſſe, quibus actiones naturales ritè deſignare poſſumus.

Tertium Philoſophantium Genus per Experimenta procedit : atque in id ſolum incumbit, ut Corporis cujusque proprietates & actiones omnes, per Senſuum repræſentamina nobis innoteſcant. Hujus Sectæ laboribus haud exigua debet Philoſophia incrementa ; plura fortaſſe exinde receptura, ſi Methodi experimentalis ſectatores nullas ſibi ipſis finxiſſent Theorias, ad quas confirmandas Experimenta ſua peſſimè detorſerunt.

Quarta denique Phyſicorum Claſſis Mechanica dici ſolet, & qui huic Sectæ nomina dant, omnia Naturæ phœnomena, per materiam & motum, partium figuram atque texturam, particulas ſubtiles atque effluviorum actiones ſe poſſe enodare putant ; atque horum operationes ſecundum notas atque ſtabilitas Mechanicæ leges fieri contendunt.

Ex variis hiſce philoſophandi Methodis, uti nulla eſt in qua omnia placent, ita in omnibus quædam probare poſſumus ; quocircà ut delectus habeatur oportet, ea eligendo quæ uſui maxime futura ſunt, & rationem ex hiſce omnibus compoſitam ſequendo.

& les Pythagoriciens de s'être ſervis de la Géométrie & de l'Algèbre, pour expliquer les Phénomênes de la Nature, & d'avoir cru que ces Sciences étoient abſolument néceſſaires aux Phyſiciens : mais il les blâme d'avoir couvert leurs ſentimens d'un voile obſcur, & d'avoir rendu par-là leurs opinions incompréhenſibles à la plûpart des hommes. Il con-

Et primo, cum antiquis Pythagoricis & Platonicis, Geometriam & Arithmeticam, tanquam Artes ad ritè philoſophandum neceſſarias, in auxilium accerſemus, ſine quibus parum admodum certi de cauſis naturalibus conſtabit. Cum enim omnis Actio Phyſica à motu dependeat, aut ſaltem non fiat absque motu, motus quantitas & proportio, corporum motorum magnitudines, figuræ, numerus, colliſiones, & vires ad alia corpora movenda, inveſtiganda erunt. Verum hæc omnia, niſi ex nota quantitatis & proportionis natura, determinari non poſſunt: adeoque opus erit iis Artibus, quæ harum proprietates demonſtrant: & proinde Geometria & Arithmetica neceſſariæ ad ritè philoſophandum cenſendæ ſunt.

Secundo, cum Peripateticis non verebimur uſurpare terminos Qualitatis, Facultatis, Attractionis, & ſimilium non quod his vocibus veram cauſam ſeu rationem phyſicam, & modum actionis definimus, ſed quia actiones hæ poſſunt intendi & remitti: adeòque cum illa quantitatum proprietatè gaudeant, jure poſſunt earum gradus inſigniri, & ſub hoc nomine virium ſeu intenſionis &

convient que cette maniére de s'expliquer auroit toujours conſervé une certaine dignité à la Philoſophie; mais il croit avec raiſon qu'il valoit mieux qu'elle en fût privée, & qu'elle devint plus vulgaire, que d'expoſer les hommes à recevoir comme des vérités des erreurs inintelligibles.

Ce

remiſſionis rationes expendi poſſunt: v. g. poſſumus Gravitatem Qualitatem dicere, qua corpora omnia deorſum feruntur, ſive ejus cauſa à virtute corporis centralis oriatur, ſive ſit corporibus innata, ſeu ab actione ætheris vi centrifuga agitati, & altiora petentis procedat; ſive demum alio quocunque producatur modo. Sic etiam Corporum conatus ad ſe mutuo accedendi attractiones vocabimus, qua voce non determinamus actionis iſtius cauſam, ſive fiat ab actione corporum vel ſe mutuo petentium, vel per effluvia emiſſa ſe invicem agitantium, ſeu ab actione ætheris, aut aëris, aut medii cujuscunque corpora innatantia ad ſe invicem urcunque impellentis; poſſumus, inquam, has actiones illis vocibus denotare . . . Denique Academici, cum antiquis Atomiſtis, & novæ Philoſophiæ Sectatoribus, experiemur quæ & qualia Phœnomena per Materiam & Motum, & notas atque ſtabilitas Mechanicæ leges explicari poſſunt. *Introductio ad veram Phyſicam*, ſeu *Lectiones Phyſicæ habitæ in Schola* Naturalis Philoſophiæ *Academicæ Oxonenſis*, &c. Auctore Joanne Keilio, M. D. Aſtronomiæ Profeſſore Saviliano. Oxoniæ, Edit. 3. Lect. I. p. 1. & ſeq.

Ce ſage Neutonien examine enſuite quel étoit la maniére de philoſopher des Péripatéticiens qui cherchoient à donner des raiſons des Cauſes phyſiques par la Matiére, la Forme, la Privation, les Vertus élémentaires, les Qualités ſecretes, les Sympathies, les Antipathies, les Facultés & les Attractions; il penſe que ces Philoſophes avoient plutôt pour but de définir les choſes par des noms qui leur fuſſent propres & qui leur convinſſent, que de découvrir les Secrets de la Nature, & de pénétrer dans ſes myſtères.

Mr. Keill vient enſuite aux Cartéſiens, qu'il loue beaucoup d'avoir cherché à faire un grand nombre d'Expériences. Il convient qu'ils ont rendu par-là des ſervices conſidérables à la Philoſophie; & il ajoute ſagement qu'ils l'euſſent ſervie encore plus utilement, s'ils avoient toujours voulu conformer leurs opinions aux Expériences, au lieu de chercher par toute ſorte de moyens à faire cadrer les Expériences à leur Syſtème.

Il eſt encore une quatrième Secte de Philoſophes, qui penſent que tous les Phénoménes de la Nature & l'arrangement de l'Univers peuvent s'expliquer par la Matiére, le Mouvement, la différente figure des parties, la texture ſubtile des petits Corpuſcules & leur écoulement; ils tâchent de faire accorder

order toutes leurs opinions avec les loix du Méchaniſme. On voit que Mr. Keill entend par ces derniers Philoſophes les Gaſſendiſtes, ou les Epicuriens modernes : mais il n'approuve pas davantage leur maniére de philoſopher que celle des autres Sectes. Il croit que dans toutes il y a du bon & du mauvais, & que ce que l'on peut faire de mieux, c'eſt de les ſuivre dans ce qu'elles ont de plus avantageux ; d'imiter les Pythagoriciens & les Platoniciens dans leur amour pour la Géométrie & l'Algèbre, puiſque rien n'eſt plus néceſſaire que ces Sciences pour ſe perfectionner dans la Phyſique ; d'emprunter des Péripatéticiens les termes propres & ſignificatifs, dont ils ſe ſont ſervis pour exprimer les Facultés, les Qualités, les Attractions ; & d'imiter enfin les anciens Atomiſtes & les Cartéſiens, en examinant quels ſont les Phénomenes qu'on peut expliquer par la Matiére, le Mouvement & les loix connues & établies du Méchaniſme.

Il s'en faut bien que Mr. Keill affecte pour les Philoſophes qui ont précédé Newton le mépris dont Mr. de Voltaire les accable ſans diſtinction, & ſans daigner examiner ſi parmi les erreurs qu'ils ont ſoutenues, il ne ſe trouve pas d'excellentes choſes. Ce fameux Anglois qu'on peut regarder comme

le plus illuſtre Diſciple de Newton, &, j'oſe dire, comme le plus digne d'être, après ſon Maître, le Prince de ſa Secte, rend aux grands Génies de l'Antiquité, & aux Savans modernes, la juſtice qu'ils méritent. Il s'eſt bien gardé de dire „que Lucrèce ne débitoit „que des abſurdités: que Deſcartes ſavoit „peu de choſes en Philoſophie: que Kirker „& tous les Savans de ſon tems raiſonnoient „d'une maniére pitoyable"; il auroit cru, en avançant des ſentimens auſſi faux & auſſi choquans, diminuer le triomphe qu'il décernoit à Newton. Il ne l'eſtimoit pas moins cependant que Mr. de Voltaire, & n'avoit pas moins de vénération pour lui; puiſqu'il n'héſite pas à dire [21], qu'il a éclairci des myſtères & développé les cauſes de pluſieurs Phénoménes, dont la connoiſſance ſembloit être interdite aux mortels. On peut louer, & louer fortement un grand Homme, ſans en injurier un autre.

Mr. de Voltaire a du s'appercevoir que le Public a été très-choqué de la maniére mépriſante avec laquelle il parloit quelquefois des Ecrivains les plus reſpectables. Son Temple

[21] Cujus (*Newtoni*) ſagaciſſimum ingenium plura & abſtruſiora patefecit Naturæ myſteria, quam ſperare mortalibus fas erat. *Idem*, ibid. in Præf.

Temple du Goût lui a nui, & quelques corrections qu'il ait faites à cet Ouvrage, il eût mieux valu le ſupprimer entiérement. C'étoit-la un moyen infaillible pour terminer les reproches qu'on lui fait. D'ailleurs il n'eſt rien de ſi glorieux que de reconnoître qu'on s'eſt trompé en ne rendant pas à de grands Hommes toute la juſtice qu'on leur devoit. Si c'étoit la jalouſie qui fît agir Mr. de Voltaire différemment, cette jalouſie ſeroit bien mal placée. Quand on a autant de mérite qu'il en a, on ne doit pas craindre que celui des autres, quelque brillant qu'il ſoit, l'obſcurciſſe. Je ne parlerai point ici des Ouvrages hiſtoriques & poétiques de Mr. de Voltaire. J'en ferai mention lorsque je ſerai parvenu aux hiſtoriens & aux poetes françois. Je ne le conſidere actuellement que comme philoſophe, & c'eſt en cette qualité que je crois devoir le juſtifier contre l'accuſation atroce qu'on lui a intentée ſur l'affaire qu'il a eue avec le Juif Hirſch, affaire indigne, & qui lorsqu'elle ſera connue du public, fera éternellement la honte des gens qui l'ont ſuſcitée à Mr. de Voltaire. L'on verra le détail & l'intrigue odieuſe & ſecrete de cette affaire dans l'article ſuivant.

§. II.

§. II.

MAUPERTUIS.

Moreau de Maupertuis, naquit à S. Malo l'an . . . Son pere Jean Moreau étoit un ſimple Matelot qui s'éleva par ſon mérite jusqu'au grade de Capitaine de Vaiſſeau Corſaire. Il prit pluſieurs Navires aux Anglois, & les belles actions qu'il fit lui obtinrent des Lettres de Nobleſſe, bien plus honorables, que celles que tant de riches financiers achetent des deniers de la veuve & de l'Orphelin. Les richeſſes que Jean Moreau avoit gagnées par les priſes qu'il avoit faites ſur les Anglois lui fournirent le moyen de donner une éducation & un état convenable à ſon fils. Il le fit inſtruire par des Maîtres habiles, & lui acheta après qu'il eut fini ſes Etudes, une Compagnie de Cavalerie. Le metier de Militaire, la contrainte qu'il exigeoit, déplut à Mr. de Maupertuis. Il revendit ſa Compagnie, & s'appliqua uniquement aux ſciences & aux belles Lettres. Il s'appercut bientôt qu'il n'avoit recu de la nature qu'un mediocre talent pour l'éloquence & pour la poéſie. Et comme la vanité eut toujours beaucoup de part dans toutes les actions de ſa vie, & qu'elle fut leur principale, & même leur unique ſource, il tourna ſes vues du côté de la géomé-

géométrie. Il ſavoit qu'un génie médiocre ſoutenu par une grande patience & par une forte aſſiduité, peut toujours faire des progrès dans cette partie de la philoſophie. Mr. de Maupertuis fut à Bâle; & prit des lecons de l'illuſtre Bernoulli, dont le mérite étoit connu & admiré de toute l'Europe. Sous un maître auſſi ſavant, Mr. de Maupertuis acquit des connoiſſances aſſez étendues pour être recu à l'Académie Royale des Sciences. Cela lui fut d'autant plus facile que Mr. de Fontenelle le ſervit avec zéle dans cette occaſion. Ce juge éclairé des philoſophes eut ſouvent lieu dans la ſuite de ſe repentir d'avoir contribué à faire entrer Mr. de Maupertuis dans l'Académie des Sciences. Quelque tems après il s'y forma un parti en faveur de Newton contre les partiſans de Deſcartes, à la tête desquels étoit Mr. de Fontenelle. Mr. de Maupertuis fut autant determiné par la vanité que par l'amour du vrai à deffendre les nouvelles opinions. Il embraſſa avec chaleur la défenſe du Newtonianisme, & ſous le ſpécieux pretexte de ſoutenir la verité, il perſécuta les Fontenelle, les Mairan, les Réaumur, & tous les anciens Academiciens dont la gloire irritoit ſon orgueil.

La

La meſure des degrés de la terre priſe par Mr. Caſſini ne s'accordant pas avec celle que Newton avoit donné, & la diſpute s'echauffant à ce ſujet comme ſur bien d'autres entre les Carteſiens & les Newtoniens, le gouvernement envoya aux poles des Academiciens pour examiner & décider cette queſtion. Voici dequoi il s'agiſſoit.

Les philoſophes anciens ont été diviſés entre eux ſur la figure de la terre, ainſi que l'ont été les modernes. Thales [22], les Stoïciens & ceux qui ſuivoient leurs opinions, diſoient que la terre étoit un globe ſphérique. Ariſtote avoit la même opinion. Anaximandre aſſuroit qu'elle étoit faite comme une Colonne; Leucippe, comme un tambour; Democrite, comme un disque dont le milieu étoit cave; Anaximenes, comme une table. Les philoſophes modernes, parmi toutes ces différentes opinions, en adopterent deux. La premiere faiſoit la terre un ſphéroïde parfait; & la ſeconde, un Ellipſoïde allongé vers les poles. Cette derniere opinion fut recue

[22] Θαλῆς καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, καὶ οἱ στωικοὶ, σφαιροειδῆ τὴν γῆν. Ἀναξίμανδρος λίθῳ κίονι τὴν γῆν προσφερῆ τῶν ἐπιπέδων. Ἀναξιμένης, τραπεζοειδῆ; Λεύκιππος, τυμπανοειδῆ. Δημόκριτος, δισκοειδὴ μὲν τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τὸ μέσον. Thales, Stoici, & qui hos ſequuntur, terram

ecue de presque tous les philoſophes, lors-ue Mr. Caſſini eut publié ſon livre de la randeur & de la figure de la terre, dans equel il rapportoit toutes les opérations u'il avoit faites. Cependant, quelque tems près on découvrit que la terre, bien loin l'être allongée par les poles, étoit applatie; & cette opinion a été ſi bien vérifiée, qu'il n'y a plus lieu d'en révoquer la verité en doute. Voici un abregé ſuccint de l'hiſtoire de cette découverte qui a fait tant de bruit pendant pluſieurs années dans la République des Lettres, & dont la République civile paroît avoir retiré ſi peu de profit, par le peu d'uſage qu'elle a fait de ces decouvertes, qui ont coûté plus deux cents mille Ecus à l'Etat.

L'Illuſtre Dominique Caſſini avoit commencé en 1701 cette Méridienne qui traverſe la france; il avoit tiré, du pié des Pyrénees, à l'obſervatoire, une ligne auſſi droite qu'on le pouvoit à travers les obſtacles presque inſurmontables que faiſoient naître à chaque inſtant, la hauteur des Montagnes,

finxerunt globi forma; Anaximander, planæ columnæ lapideæ; Anaximenes menſæ; Leucippus tympani, Democritus, diſci in ſuperficie, in medio cavam. *Plut. de Plaut. Philos.* L. III, c. 10.

tagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, les altérations & les défectuoſités des inſtrumens, quelque ſoin qu'on prît pour les rendre parfaits. Mr. Caſſini ayant donc meſuré ſix degrés dix-huit minutes de cette Meridienne, trouva les degrés vers Paris (c'eſt à dire vers le Nord) plus petits que ceux qui alloient aux Pyrenées vers le Midi. Cette meſure étoit entierement contraire à celle de Norwood, & à la nouvelle Théorie de la terre applatie aux poles. Les Mathematiciens eurent beau s'étonner; des meſures priſes avec beaucoup de préciſion, paroiſſoient devoir être preferées à des raiſonnemens qui, fondés ſur des théories ſubtiles, laiſſent toujours des doutes (de l'aveu des Mathematiciens) ſi l'on n'y a fait entrer toutes les circonſtances néceſſaires. La terre paſſa donc pour être allongée, parce que, par les meſures de Mr. Caſſini elle devoit avoir néceſſairement la figure d'un ſpheroïde allongé ou d'un citron. Ces meſures furent priſes & répétées par Mr. Caſſini en differents tems & en differens lieux. La Meridienne fut continuée ſur ce principe, de Paris à Dunckerque; on trouva toujours les degrés du Meridien plus petits en allant vers le Nord. Enfin, pendant trente ſix ans, le gouvernement n'épargna ni les ſoins ni la depenſe

pour

pour la ſureté de cette découverte. Et le reſultat des operations faites en 1701, 1713, 1718, 1733, 1734, & 1736, fut toujours que la terre étoit allongée par les poles. Car la queſtion de la figure de la terre dépend abſolument de la meſure exacte & juſte des degrés du Méridien. Si ces degrés ſont égaux, la terre doit être ſphérique: s'ils ſont plus petits vers le pole que vers l'Equateur, il faut abſolument que la terre ſoit allongée: ſi au contraire les degrés ſont plus petits vers l'Equateur que vers le pole, il faut qu'elle ſoit applatie. En voici la preuve.

Si la terre étoit une ſphere parfaite, & que ſes Méridiens fuſſent des Cercles parfaits, il s'enſuivroit néceſſairement que tous les degrés du Méridien ſeroient égaux; car toutes les lignes verticales ſe rencontreroient dans un ſeul point qui ſeroit le centre du Méridien, & le centre de la terre. Or, par les meſures priſes, les degrés ne ſont point égaux; donc la terre ne ſauroit être un ſphéroïde.

La terre n'étant pas ſphérique, & ſon Méridien étant une courbe, ſi l'on ſuppoſe à la circonference de cette ovale toutes les lignes verticales tirées de la façon qu'elles ſoient toutes prolongées au dedans de l'ovale, & que chacune de ces lignes faſſe avec

la verticale voiſine un angle d'un degré, ces lignes ou ces verticales ne ſe rencontreront plus toutes au même point; & les arcs du Méridien, interceptés entre deux de ces verticales voiſines, ne ſeront plus d'egale longueur. Il arrivera que dans l'endroit où le Méridien ſera le plus courbe, qui eſt à l'extrémité du grand axe de l'ovale, le point de concours où ſe rencontrent les deux verticales voiſines, ſera moins éloigné; ou, ſi l'on veut, moins enfoncé au deſſous de la ſurface de la terre; & ces deux lignes intercepteront une partie du Méridien plus petite que dans l'endroit où le Méridien eſt moins courbe, qui eſt à l'extrémité du petit axe de l'ovale: parce que la courbure des lignes étant en raiſon réciproque du rayon du cercle oſculateur, il faut que la courbure de ces mêmes lignes ſoit toujours plus grande, plus le rayon du cercle oſculateur eſt petit.

Conſidérons actuellement le Meridien de la terre comme formé d'un certain nombre de petits arcs de cercle, chacun d'un degré, dont les centres ſont dans les points du concours des deux lignes verticales voiſines & dont les rayons ſont les parties de ces verticales compriſes depuis les points, juſqu'à la ſurface de la terre: nous verrons qu'il eſt évident que là où les rayons de ces cercles

cles ſont plus petits, les degrés de leur cercle, qui ſont les mêmes que les degrés du Méridien, ſont auſſi plus petits: & là où les rayons des cercles ſont plus grands, leurs degrés & ceux du Méridien doivent être auſſi plus grands. Il eſt donc inconteſtable, que c'eſt aux deux bouts de l'ovale où les centres des cercles, qui ſont les points de concours des deux lignes verticales voiſines, ſont le moins abaiſſés au deſſus de la ſurface de la terre; que c'eſt là où les rayons des cercles ſont plus courts, & où les degrés, toujours proportionnés aux rayons, ſont plus petits; qu'au contraire au milieu de l'ovale, à égale diſtance de ces deux bouts, les rayons des cercles ſont plus longs, & par conſéquent les degrés plus grands.

Il s'enſuit de là que ſi les degrés du Méridien vont en diminuant de l'Equateur vers les poles, les poles ſont aux bouts de l'ovale, la courbure y étant moins forte: & la terre eſt applatie. Or, Mr. Caſſini pretendoit que par les meſures, les degrés du Méridien devenoient plus petits en allant vers le Nord. Donc, par une ſuite de ces mêmes meſures, la terre devoit être allongée.

On auroit pu s'en tenir aux meſures de Mr. Caſſini. Mais dans une affaire de ſi grande importance, on voulut lever tous les

doutes, & connoître évidemment, lequel des deux grands hommes s'étoit trompé, ou Mr. Newton, ou Mr. Caſſini ? Le Miniſtere envoya en 1736, Mrs. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier & Cuthier, au cercle polaire. Ces Mrs. trouverent, par les meſures priſes avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, que le degré étoit dans ces climats beaucoup plus long qu'en France. Lorsque ces Meſſieurs furent retournés à Paris, on douta entre eux & Mr. Caſſini. Mais *ils* firent bientôt ceſſer tous les doutes. Car ils examinerent encore le degré que Mr. Picard avoit meſuré en 1670 au Nord de Paris; & ils démontrerent que ce degré eſt de 123 toiſes plus long que Mr. Picard ne l'avoit déterminé. L'erreur de Mr. Picard, qui ſervoit de fondement aux meſures de la Méridienne, excuſoit celle qu'avoient pu commettre d'excellens Aſtronomes, qui avoient été ſéduits par la faute des meſures de Mr. Picard: car ce Mathématicien, malgré les précautions qu'il avoit priſes, ayant fait ſon degré de 123 toiſes trop court, il étoit vraiſſemblable qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devoient être. Enfin, après bien des écrits publiés par les differents partis, la diſpute fut terminée par un aveu auſſi honorable

que

que ſincere, & qui montroit la candeur & la probité de celui qui le faiſoit. Mr. Caſſini, petit fils de l'illuſtre Caſſini, héritier du mérite de ſon Pere & de ſon grand Pere, après avoir achevé la meſure d'un parallele à l'Equateur, convint que cette meſure, priſe avec tout le ſoin poſſible, donnoit la terre applatie.

Mr. de Maupertuis revint triomphant de Torno. Il ramena avec lui deux Lapones, dont l'une après avoir reſté pluſieurs années chez Mad. la Ducheſſe d'Aiguillon, a eu il y a environ deux ans, un procès contre ſon Mari, qui l'accuſoit d'adultere. C'eſt à ces deux Lapones que Mr. de Voltaire fait alluſion, lorsqu'en parlant du retour des Academiciens qui étoient allés au pole, il dit:

Ramenez vos Sectateurs, & ſurtout deux Lapones.

Cependant Mr. de Voltaire célébra d'abord, ainſi que tous les autres Newtoniens, l'arrivée de Mr. de Maupertuis, qui ſe fit peindre en habit de Lapon, applatiſſant la terre. On grava une eſtampe où il étoit repréſenté de même. L'on y mit ces quatre vers de Mr. de Voltaire, qui ne s'accordent pas avec l'Akakia.

Ce globe mal connu, qu'il a ſu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde:
Son ſort eſt de fixer la figure Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

L'Union de Mr. de Voltaire & de Mr. de Maupertuis fut alterée par quelque démêlé qu'ils eurent enſemble au ſujet de l'ouvrage de Mad. Du Chatelet, ſur lequel il échapa quelque plaiſanterie à de Mr. de Maupertuis. Cependant la rupture entre ces philoſophes n'eut lieu que lorsqu'ils ſe trouverent tous les deux à la Cour du Roi du Pruſſe. Une choſe l'avoit préparée; & c'eſt par elle que je commencerai le récit de cette fameuſe diſpute qui a tant fait de bruit dans la République des Lettres.

Mr. de Voltaire ayant été reçu à l'Academie francoiſe, il envoya à Mr. de Maupertuis ſon diſcours de réception, & lui remarqua que Mr. le Comte de Maurepas Miniſtre d'Etat l'avoit obligé de ſupprimer un endroit où Mr. de Maupertuis étoit comparé à Platon voyageant à la Cour de Denys. La vanité du philoſophe de S. Malo fut d'abord révoltée, & le premier objet de ſa haine tomba ſur le Miniſtre d'Etat. Ayant été informé dans la ſuite (à ce qu'il diſoit à ſes Amis) que le poete n'avoit pas ſongé à le louer, il ne put lui pardonner ce manque d'attention, & concut contre lui la haine la plus forte. Mr. de Voltaire arriva peu de tems après à Potsdam, & entra au ſervice du Roi de Pruſſe. Mr. de Maupertuis fut

obligé

obligé de cacher ſon inimitié; mais il tra-vailla ſourdement à porter les coups les plus enſibles. Il s'unit pour exécuter ſon deſ-ein avec quelques François qui étoient à Berlin. Il ſe préſenta bientôt une occaſion pour exécuter ce deſſein que les compatrio-tes de Mr. de Voltaire avoient formé contre lui. Mr. de Voltaire avoit remis de l'ar-gent à un Juif pour acheter des billets de la banque de Leipzig (appellé la Steuer.) Peu de tems, après, jouant un perſonnage dans une tragedie avec des Dames de la Cour, il emprunta des Diamans, du Juif auquel il avoit remis ſon argent. Cet Iſraélite crut avoir trouvé le moyen de s'approprier la ſomme que lui avoit remis Mr. de Voltaire: il plaça pluſieurs diamans faux parmi ceux qu'il lui prêta. Et lorsque Mr. de Voltaire vint à les lui rendre, il prétendit qu'il les avoit changés. Ce Juif fut d'abord protegé hautement par Mr. de Maupertuis & par tous les François de ſa cabale. Mr. de Vol-taire fut à la veille de paſſer pour avoir volé des diamans. Ses ennemis manderent à Paris cent menſonges. Enfin la verité prit le deſſus, le Juif fut condamné malgré tous ceux qui le protégoient; & Mr. de Voltaire reparut à la Cour, où il avoit été obligé de ceſſer d'aller pendant la durée de ce procès.

Malgré une juſtification auſſi autentique, M. de Maupertuis & ſes partiſans ne ceſſerent de publier la même calomnie dans toute l'Europe : mais il furent dans la ſuite réduits au ſilence ; car le même Juif fut mis dans un cul de baſſe-foſſe pour avoir fait ſix fauſſes lettres de change & pluſieurs autres friponneries dans le goût de celle qu'il avoit voulu faire à Mr. de Voltaire. Il a été enſuite renfermé pour ſept ans à la Citadelle de Magdebourg, où il eſt encore aujourd'hui.

Le procès du Juif avoit fait une trop grande bleſſure dans le cœur de Mr. de Voltaire pour qu'elle pût ſe cicatriſer par l'avantage qu'il remportoit ſur ſes ennemis. Il fit courir pluſieurs pieces manuſcrites contre M. de Maupertuis : quelques unes furent même imprimées. Enfin ce géometre s'aviſa de publier des Lettres pleines de rêveries qui ont donné ſujet à l'Akakia, & qui ſeront par leur bizarre ſingularité une preuve éternelle des excès où l'envie de dire des choſes nouvelles peut entraîner les hommes qui ont cultivé pendant toute leur vie un genre de ſcience qui ſemble les obliger à raiſonner toujours conſéquemment. Les Lettres de Mr. de Maupertuis fourniſſent des armes à la ſimple logique contre la géométrie ;

métrie. Aquoi ſert cette derniere dans tout ce qui n'eſt pas ſoumis au calcul, ſi lorsqu'il s'agit de raiſonnement & de ſpéculation, les géometres diſent les plus grandes chimeres, & veulent les donner pour de rares découvertes ?

Jusques ici Mr. de Voltaire avoit eu raiſon : mais ſon tempérament ardent & ſon caractere vif & bouillant lui firent commettres pluſieurs fautes qui lui attirerent de très-grands chagrins. Un Officier qui faiſoit imprimer un Ouvrage ſur la fortification des places, ſurprit chez ſon imprimeur, pluſieurs feuilles de l'Akakia : il avertit Mr. de Maupertuis, qu'il alloit bientôt paroître une Satyre ſanglante contre lui. M. deMaupertuis eut recours au Roi, pour en empêcher la publication. Sa Majeſté ordonna qu'on ſaiſit tous les exemplaires, & qu'on les lui portât. Elle envoya enſuite chercher Mr. de Voltaire, & en lui montrant ces exemplaires, elle lui dit, Comment avez-vous pu, Monſieur, vous réſoudre à Ecrire un Ouvrage auſſi des-obligeant, contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma Table, & avec qui votre état vous oblige de vivre avec bienſeance. Je ſuis perſuadé que vous comprenez actuellement combien votre vivacité eſt condamnable. Quant a moi, quoique vous

m'ayez manqué dans cette occaſion, joublié entierement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommoder avec Maupertuis. Donnez-moi donc votre parole que cet ouvrage ne ſera pas imprimé ailleurs. Mr. de Voltaire ſembla touché de ce que lui diſoit le Roi, & lui promit que l'Akakia ne paroîtroit jamais. Le Marquis d'Argens, qui fut le ſeul temoin de cette converſation, félicita Mr. de Voltaire en ſortant de chez le Roi, de la maniere ſage dont il s'étoit conduit en parlant à Sa Majeſté: mais trois ſemaines après l'Akakia parut imprimé à Berlin. Le Roi ſenſiblement & juſtement piqué, ordonna qu'il ſeroit brûlé par la main du Bourreau dans tous les Carrefours de la Ville. Voila quelle a été la Cauſe de la disgrace de Mr. de Voltaire. Il eſt certain qu'il avoit été pouſſé à bout par les mauvais procedés de Mr. de Maupertuis: mais il n'eſt pas moins certain, qu'il eût dû ſacrifier ſon reſſentiment à un Roi qui l'avoit accablé de bienfaits, & à qui il avoit donné ſa parole de ſupprimer l'Akakia.

Je vais encor examiner avec la même impartialité deux affaires qui furent uniquement les ſuites des intrigues & de la vanité de Mr. de Maupertuis.

Mr.

Mr. de la Beaumelle en revenant de Copenhague, ayant paſſé à Berlin, ſe flata de pouvoir entrer au ſervice du Roi. Il chercha auprès de Mr. de Voltaire une protection, pour obtenir ce qu'il ſouhaitoit : mais celui-ci qui avoit déja eſſuyé tant de chagrin des François, ne crut pas devoir en multiplier le nombre à Berlin, & ne ſe conduiſit pas avec beaucoup de Chaleur pout faire réuſſir les deſſeins de Mr. de la Beaumelle. Cependant les liaiſons que ces deux perſonnes avoient eues enſemble alarmerent Mr. de Maupertuis, qui commenca à cabaler contre la Beaumelle : mais ayant appris qu'il étoit aſſez froidement avec Mr. de Voltaire, il concut le deſſein de le rendre ſon Ennemi. Le haſard favoriſa ſon projet, peu de tems après. Dans un des ſoupers du Roi, où l'on étoit de très, bonne humeur, Mr. de Voltaire dit tout doucement au Marquis d'Argens, qui étoit auprès de lui : Frere, moderez votre Gaieté : un Auteur vient de nous comparer dans un ouvrage nouveau à des fous & à des nains. Cette idée fit rire le Marquis d'Argens. Le Roi s'étant appercu que Mr. de Voltaire avoit dit quelque choſe tout bas, fut curieux de ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Le Marquis, qui ne connoiſſoit ni l'auteur ni l'ouvrage, ſe contenta de répon-

répondre, que c'étoit une plaiſanterie qui ne valoit pas la peine d'être redite. Mais le Roi ayant inſiſté avec empreſſement, le Marquis lui répondit: Sire, Mr. de Voltaire m'a dit, qu'un Auteur avoit comparé les Gens de Lettres qui ont l'honneur d'être auprès de Votre Majeſté, à des Fous & à des Nains. Le Roi ayant paru trouver cette plaiſanterie aſſez mauvaiſe, demanda quel étoit cet auteur. Je ne connois, Sire, répondit le Marquis, ni l'Auteur ni le Livre, & je n'en ſais que ce que vient de me dire Mr. de Voltaire. Le Roi ayant demandé alors à Mr. de Voltaire comment on appelloit cet Ecrivain, il ſe trouva malgré lui obligé, de nommer Mr. de la Beaumelle. Voila comme s'eſt paſſée cette affaire, que Maupertuis rendit le lendemain avec les Couleurs les plus Noires, à un homme déja diſpoſé à ne pas aimer Mr. de Voltaire. Dès ce moment Mr. la Beaumelle, entra dans toutes les vûes de Maupertuis, & publia ces invectives qui ont été réfutées par d'autres invectives, & qui ne ſont egalement dans la republique des Lettres d'aucune autre utilité, que de montrer jusqu'à quel excès la haine & la Vengeance peuvent porter les Gens de Lettres les plus eſtimables par leurs Talens.

La diſpute que Mr. de Maupertuis a eue avec Mr. König a étonné avec raiſon toute l'Europe ; l'on peut dire hardiment qu'il n'y a aucun exemple dans la république des Lettres, d'une conduite auſſi orgueilleuſe, & auſſi injuſte. Mr. de Maupertuis voyant que les Operations faites pour meſurer les degrés de la terre lui étoient communes avec les autres Académiciens qui l'avoient accompagné, qui tous n'avoient fait d'ailleurs que vérifier ce que Newton par la force de ſon Genie avoit calculé dans ſon Cabinet ; s'apercevant encor, malgré ſon Amour propre, que ſa *Venus phyſique* n'étoit regardée que comme une foible compilation, en ſtyle précieux & guindé, ſur les differents ſiſtèmes de la génération, & voulant publier quelque choſe de nouveau, il prit malheureſement pour une découverte une Opinion auſſi Ancienne que la philoſophie : il annonça avec beaucoup d'Emphaſe, & avec tout l'apareil Scientifique du Calcul, que le mouvement dans la matiere étoit produit par la moindre quantité qu'il en falloit pour l'effectuer. Mais tous les philoſophes Anciens avoient dit cela en d'autres termes ; car ils avoient établi, qu'il n'y avoit rien d'inutile dans la nature ; qu'elle n'employoit rien de ſuperflus. Il s'enſuivoit donc

donc néceſſairement de ce principe, qu'il n'y avoit dans la loi Generale du mouvement que ce qui étoit néceſſaire à cette loi. Les Modernes ont tous repeté dans vingt endroits differents la même choſe. Mr. de Fontenelle dit, que la nature agit avec la plus grande Economie; le Pere Mallebranche, que Dieu employe toujours les voies & les moyens les plus ſimples. Quoique la decouverte de Mr. de Maupertuis fût renouvellée des Grecs, il n'en étoit pas moins jaloux & moins glorieux. Mr. König, qui avoit été ſon camarade de Collége, & de tous tems ſon Ami, étant venu à Berlin, lui dit qu'il étoit dans le deſſein de publier quelques Lettres de Mr. Leibnitz, où l'idée du *minimum*, (c'étoit la découverte de Mr. de Maupertuis) étoit traitée amplement. Mr. König s'étant apperçu, par la ſuite de la converſation, que ce qu'il avoit dit à Mr. de Maupertuis lui avoit déplu, il lui écrivit le lendemain en lui envoyant le manuſcrit dont il étoit queſtion; le priant de le bruler s'il le jugeoit à propos; & proteſtant qu'il n'avoit aucune idée de rien faire qui pût lui déplaire. La fierté de Mr. de Maupertuis lui fit mépriſer la politeſſe de Mr. König, à qui il témoigna depuis ce tems beaucoup d'indifference, & même d'éloignement. Celui-ci

piqué

)iqué d'un procedé auſſi deplacé fit impri-
ner les Lettres de Mr. Leibnitz. Alors Mr.
le Maupertuis devint furieux: il cita Mr.
König devant le tribunal de l'Académie, &
ui demanda d'y préſenter la Lettre originale
le Leibnitz. Mr. König répondit, qu'il
voit toujours dit qu'il n'avoit qu'une Copie
le cette Lettre, qui lui avoit été communi-
quée par un des principaux Citoyens
l'Amſterdam, dont il produiſit un Certifi-
at. Mr. de Maupertuis s'opiniâtra tou-
ours à demander l'Original, à un homme
ui avant la diſpute avoit annoncé qu'il ne
avoit pas. Toutes les raiſons de Mr. König
ie furent pas écoutées, il fut declaré par
'Académie de Berlin, à laquelle Mr. de Mau-
ertuis préſidoit, que la Lettre n'avoit ja-
nais été écrite par Mr. Leibnitz, & que la
Copie qu'on en produiſoit étoit fauſſe, &
abriquée ſelon toutes les apparences, pour
ernir la gloire de l'illuſtre Préſident. Ce ju-
ement de l'Académie ne fut rendu que par
ne très-petite partie des Académiciens. Le
Comte Algaroti, Mr. de Voltaire, Mr. Sul-
er, le Marquis d'Argens, & pluſieurs au-
res ne furent pas à l'aſſemblée le jour de la
ondamnation de Mr. König, qui ne trouva
our la tranquillité de Mr. de Maupertuis
ue trop de deffenſeurs dans la république
es Lettres. Tant

Tant de peines, de ſoins, d'embarras, altererent la Santé de Mr. de Maupertuis. Il fit un voyage en France pour la remettre: mais la Guerre qui étoit pour lors entre les Francois & les Pruſſiens,& les Ennemis que lui avoient fait les diſputes littéraires l'obligerent à quitter Montpellier, & à ſe retirer à Bâle en Suiſſe, où il mourut entre les bras de deux moines Franciscains. Il avoit toujours été fort indévot, tandis que Mr. de Voltaire n'avoit pas été à Berlin : mais *lors*qu'il y fut, Mr. de Maupertuis devint croyant, & même ſcrupuleux. L'on peut appliquer à la devotion de Mr. de Maupertuis ces vers de la comédie de Don-Japhet.

„Deux Soleils dans un lieu trop etroit
„Rendent trop exceſſif le contraire du froid:

Au reſte la dévotion de Mr. de Maupertuis ne l'empêcha pas de protéger toujours la Metrie, qu'il avoit fait venir à Berlin, parce qu'il eſpéroit pouvoir ſe ſervir tôt ou tard de cet inſenſé pour publier quelque Satyre contre Mr. de Voltaire. Mr. de Maupertuis ordonna par ſon teſtament, la France & la Pruſſe étant en Guerre, qu'il ſeroit enterré en terre neutre : un Prince Souverain n'eût pu agir avec plus de ménagement. Il eſt bien fâcheux que Mr. de Maupertuis

n'ait

'ait pas eu un pré au delà du Rhin, & ne Vigne en deçà : il auroit pu dire, pour endre ſon teſtament plus digne d'un Roi, u'il donnoit ſes Domaines en delà du Rhin à ſon Neveu, & ceux en deçà à ſa Niece.

§. III.

s'Gravesande.

Mr. s'Graveſande eſt ſans contredit un des plus illuſtres Diſciples de Newton, & un des plus habiles Phyſiciens qu'il y ait en Europe. Le Cours de Phyſique qu'il a donné au Public, intitulé *Phyſices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata*, ſive *Introductio ad Philoſophiam Newtonianam*, eſt un excellent Ouvrage. Ce Philoſophe Hollandois admet l'Attraction, ainſi que ſon Maître, dans toute ſon étendue, & la fait dominer dans l'explication de tous les Phénomenes; elle eſt après Dieu la premiére & la principale cauſe de l'harmonie de l'Univers. Mr. s'Graveſande a ſoin de prévenir ſes Lecteurs, qu'il ne regarde pas la Vertu qu'ont les Corps de s'attirer mutuellement, & de ſe repouſſer, comme une Qualité occulte; mais qu'il la conſidére au contraire comme la Loi

univerſelle établie dans la Nature. Il cite à ce ſujet ce qu'a dit Mr. Newton ſon Maître, & que je vous ai rapporté, lorſque j'ai parlé de ce grand Homme, qui prétend que c'eſt avoir fait un grand progrès dans la bonne Philoſophie, que d'expliquer clairement par le moyen de deux ou trois Phénomenes de la Nature les Principes généraux du Mouvement, & les propriétés de toutes les choſes qui découlent de ces Principes.

Mr. s'Graveſande réduit, ainſi que ſon Maître, à *trois loix* toutes celles du Mouvement. Par la premiére il établit que tout Corps perſévére dans ſon état de mouvement ou de repos, s'il n'eſt déterminé par quel-

23 Et ne quis credat, quia cauſam prædictæ Attractionis & repulſionis non damus, illas inter Qualitates occultas eſſe recenſendas. Cum Newtono hîc dicimus, nos illa Principia conſiderare non ut occultas Qualitates; quæ ex ſpecificis rerum formis oriri fingantur, ſed ut univerſales Naturæ leges, quibus res ipſæ ſunt formatæ; nam principia quidem talia revera exiſtere oſtendunt Phœnomena Naturæ, licet ipſorum cauſæ quæ ſint nondum fuerit explicatum. Affirmare ſingulas rerum ſpecies ſpecificis prædiras eſſe Qualitatibus occultis, per quas eæ vim certam in agendo habeant, hoc utique eſt nihil dicere. At ex Phœnomenis Naturæ duo vel tria

quelque force, dont il reçoit une impreſſion qui le fait changer d'état. Par la ſeconde loi le changement de Mouvement eſt toujours proportionné à la force motrice qui agit, & ſe fait toujours auſſi ſelon la ligne droite par laquelle cette force agit. Par la troiſième loi la réaction eſt toujours égale, mais contraire dans deux corps différens. Si on preſſe une pierre avec le doigt, le doigt à ſon tour eſt preſſé par la pierre. C'eſt ſur ces trois uniques Principes du Mouvement que Mr. s'Graveſande établit, ainſi que tous les Newtoniſtes, toutes les cauſes des mouvemens particuliers; il y a joint quelques explications aſſez courtes, & quelques exemples familiers que vous pourrez voir au bas de la page [24].

Ces

derivare generalia Motûs Principia, & deinde explicare quemadmodum proprietates & actiones rerum omnium, ex Principiis iſtis conſequantur; id vero magnus eſſet factus in Philoſophia progreſſus, etiamſi Principiorum iſtorum cauſæ nondum eſſent cognitæ. *Phyſices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata*, ſive *Introductio ad Philoſophiam Newtonianam*, Auctore Guillelmo Jacobo s'Graveſande, &c. Tom. I. Libr. I. Part. I. Cap. V. p. 13.

[24] Tres à Newtono traduntur leges, quibus omnia quæ ad Motum pertinent explicari poſſe credimus.

Ces Eclairciſſemens ne ſont point inutiles: ils facilitent dans la ſuite l'intelligence de

Lex I.

Corpus omne perſeverat in ſtatu ſuo quieſcendi vel movendi uniformiter in directum, niſi quatenus à viribus impreſſis cogatur ſtatum illum mutare.

Videmus Corpus ſua natura eſſe iners & incapax ſeſe movendi, unde niſi cauſâ extraneâ moveatur, in quiete ſemper neceſſario manet.

Corpus etiam ſemel motum, in motu ſecundum eandem rectam lineam eadem cum velocitate continuare quotidianis experimentis pleniſſimè conſtat; nullam enim unquam mutationem in motu fieri videmus, niſi aliqua ex cauſa. Quomodo verò, cum Motûs ſit continua loci mutatio, mutatio ſecundi momenti ex mutatione primi momenti ſequatur, & quænam ſit cauſa continuationis motûs, mihi omnino ignotum videtur; cùm autem Phænomenon certum ſit, pro Naturæ lege habendum eſt.

Lex II.

Mutatio Motûs eſt ſemper proportionalis vi motrici impreſſæ, & fit ſemper ſecundum rectam lineam, qua vis illa imprimitur.

Quando Corpori moto alia ſuperadditur vis, ad illud movendum in eadem directione, motus celerior fit, & quidem pro ratione novæ impreſſionis.

Quando nova impreſſio motui Corporis contraria eſt, retardatio ſequitur proportionem impreſſionis, ita ut vis dupla aut tripla, &c. producat retardationem duplam aut triplam.

de bien des endroits du Livre de Mr. s'Graveſande. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe l'accuſer d'être

Et in genere, omnes vires producunt mutationes in motu ſecundum directiones ſuas, & pro magnitudinibus ſuis: aliæ actiones virium contradictionem involvunt; illud clariùs patebit per Experimenta in ſequentibus circa vires obliquas memoranda.

Lex III.

Actioni contraria ſemper & æqualis eſt reactio, ſive, corporum duorum actiones in ſe mutuo ſemper ſunt æquales, & in partes contrarias diriguntur.

Quomodocunque Corpus in aliud agat, ipſum reactionem æqualem & contrariam pati ſemper videmus. Digito lapidem premo, premitur æqualiter digitus à lapide. Currum Equus protrahit, à Curru æqualiter retrotrahitur; lora enim æqualiter verſus utramque partem diſtenduntur.

Corpus in aliud impingitur, quæcunque ſit impreſſio, utrumque æqualem patitur; impreſſiones vero contrariæ ſunt: illud pleniſſimè confirmatur per Experimenta circa colliſiones corporum.

Magnes Ferrum ad ſe trahit, trahitur æqualiter à Ferro.

Experimentum.

Suſpenditur Magnes M, ita ut facillimè moveri poſſit, & Ferro admoto ad certam diſtantiam, accedit Magnes ad Ferrum; & hoc retrahendo, antequàm Magnes ad hoc pervenerit, Magnes Ferrum ſequitur; eodem omnino modo, ac Ferrum ad Magnetem accedit, & hunc

d'être obſcur: mais il eſt ordinairement ſi concis, qu'il faut prendre garde aux moindres Principes qu'il établit; ſans cela on court riſque de ne le plus entendre, ou de l'entendre fort mal.

L'ordre qu'il a gardé dans ſon Livre eſt fort beau; les matiéres s'y ſuccédent à propos, & l'une conduit néceſſairement & imperceptiblement à l'autre. Le Corps de ſon Ouvrage eſt diviſé en quatre Livres, ſubdiviſés chacun en deux ou trois Parties. Dans la premiére du premier Livre, il traite du Corps en général; dans la ſeconde du mouvement des Corps ſolides.

La premiére Partie du ſecond Livre concerne la gravité des parties fluides & les effets de cette gravité ſur ces mêmes Fluides: l'autre eſt ſur le mouvement des Fluides;

ſequitur, quando illud ſuſpenditur, & Magnes admovetur.

Sedet quis in Cymba, Cymbam aliam æqualem & æqualiter onuſtam, funè trahit: ambæ Cymbæ æqualiter moventur, & in medio diſtantiæ primæ concurrunt; ſi una Cymba altera ſit major, aut magis onuſta, pro diverſis quantitatibus materiæ in ſingulis celeritates erunt diverſæ, quantitates vero motûs æquales ab utraque parte, ſepoſitâ aquæ reſiſtentiâ.

des; la troiſième ſur le fluide & l'élaſticité de l'Air.

1. La nature du Feu : 2. L'infléxion, la réfraction & la réflexion de la lumiére; 3. L'opacité des Corps & leurs couleurs ſont les Matiéres qui ſont examinées dans les trois Parties du troiſième Livre.

Le Syſtème du Monde eſt traité dans la premiére Partie du quatriéme Livre, & dans la ſeconde les Cauſes phyſiques des Mouvemens céleſtes.

Mr. s'Graveſande ſuit dans tous ces points différens, les ſentimens de Newton. Ainſi que ce ſavant Anglois, il explique toute l'harmonie de l'Univers par le moyen de l'Attraction. Les Planetes ſont retenues dans leurs Orbes par le pouvoir que tous les Corps ont de peſer mutuellement les uns ſur les autres [25], & de s'attirer en raiſon inverſe

Et hæc eadem Lex generaliter in omnibus Corporum actionibus in alia corpora locum habet. *Idem*, ibid. Cap. XVI. p. 36.

[25] Leges, juxta quas Corporum motus diriguntur, antea expoſuimus. Si hiſce unicam addamus, totum patet Artificium, quo ingens Machina, Syſtema Planetarium, regitur.

Lex cæteris addenda, hæc eſt : *Omnia Corpora in ſe mutuo gravia ſunt : gravitas hæc materiæ quantitati pro-*

verſe du quarré de leurs diſtances. La Lumiére qui nous vient du Soleil, ſon inflexion, ſa réfraction & ſa réflexion: tout cela eſt expliqué dans Mr. s'Graveſande ſelon les Principes de Newton que nous avons déja vus amplement; ainſi, *Monſieur*, je ne m'y arrêterai pas d'avantage pour ne point tomber dans une répétition inutile.

Au reſte, il y a dans le Livre du Diſciple beaucoup d'Expériences, qui autoriſent ſes ſentimens & ceux de ſon Maître. Mr. s'Graveſande en a marqué pluſieurs ſur toutes

portionalis eſt: ad inæquales diſtantias eſt inverſè, ut quadratum diſtantiæ. Id eſt, omnia Corpora ſeſe mutuo petunt, aut verſus ſeſe mutuò tendunt vi, quæ ſingulis particulis Materiæ in ſingulas particulas competit; & vis, qua corpus in alia agit, formatur ex omnibus viribus conjunctis virium particularium ex quibus corpus conſtat; ſic vis hæc creſcit in ratione, in qua materiæ quantitas augetur; & immutabilis eſt in ſingulis particulis, ad eandem diſtantiam ſemper eadem; auctâ autem diſtantiâ decreſcit vis, ut quadratum diſtantiæ augetur. *Phyſ. Elementa Mathem. &c.* Tom. II. Lib. IV. Cap. XI. p. 146.

26 In omnibus Corporibus liquidis partes omnes ſeſe mutuò attrahere videmus, ex figura ſphærica quam guttæ ſemper habent; ex eo etiam quod nullum detur

tes les matiéres qui ſemblent les plus douteuſes, ou, ſi l'on aime mieux, les plus ſuſceptibles de diſpute. On ne ſauroit trouver de meilleure Méthode pour ſoutenir ſon opinion, que de la fonder ſur des Expériences; c'eſt un excellent moyen pour connoître la Nature que de la conſulter avec attention dans ſes opérations. Je vous ai parlé de pluſieurs Expériences ſur lesquelles Mr. Newton a établi la réalité de l'Attraction; Mr. s'Graveſande en rapporte quatorze. Vous pourrez en voir une ou deux au bas de la page 26. La premiére paroît tous les

liquidum, cujus partes non ſint quaſi conglutinatæ, quod in ipſo Mercurio clarè apparet.

Sed multo meliùs hæc mutua particularum attractio probatur, ex eo quod in omnibus liquidis duæ guttæ ut A, & B, ſtatim ac ſe invicem quàm minimè tangunt, in unam guttam majorem F redigantur; quæ omnia cùm etiam in Metallis liquefactis locum habeant ſequitur particulas illa componentes & tum ſeſe mutuo attrahere, cum motu ignis à junctione arcentur.

Hæc non oriuntur ab Aëris preſſione, quia & in loco aëre vacuo procedunt, neque ab alia Materiæ cujuscunque preſſione ab omni parte æquali; talis enim preſſio ad figuram ſphæricam in guttis ſervandam quidem valet, minimè vero illam iis tribuere poteſt. *Idem*, Tom. I. Cap. V. p. 10.

les jours à nos yeux; deux goutes d'eau, ſéparées par une petite diſtance, ſe réuniſſent, & n'en forment qu'une ſeule, pour peu ſurtout qu'elles viennent à ſe toucher. Lorſqu'on fait réflexion à cette facilité de s'unir, quelque Cartéſien qu'on ſoit, ſi l'on veut ſe dépouiller de ſes préjugés, il eſt impoſſible qu'on ne ſente qu'il pourroit bien y avoir dans tous les Corps cette attraction que Newton leur accorde.

Quelques perſonnes ont prétendu que *Mr.* s'Graveſande avoit rendu ſa Phyſique trop méchanique : ceux qui parlent ainſi, en croyant blâmer ce Philoſophe, font ſon éloge; il n'eſt beſoin pour le juſtifier que de répondre ce qu'a dit avec tant de raiſon l'illuſtre Fontenelle. „Aſſez de gens, *dit-il* [27], „ont toujours dans la tête un faux Merveil-

„leux

Vitrea duo Plana *A*, *B*, *C*, *D*, junguntur in *A*, *B*, & in *C*, *D*, interpoſitâ laminâ paululum ſeparantur, aquæ aliquo colore tinctæ immerguntur, ita ut latera *A*, *B*, & *C*, *D*, ſint verticalia; antea iisdem Planis intus eodem liquore madefactis. Aqua inter illa Plana, planorum attractione aſcendit, & ad majorem altitudinem aſcendit, pro minori inter plana diſtantia; cum vero continuò à *C*, *D*, verſus *A*, *B*, illa minuatur, aqua ubique ad diverſas altitudines aſcendit, & formar lineam curvam *E*, *F*, *G*, ex cujus figura attractionem in diſtan-

eux enveloppé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une eſpèce de Magie où l'on n'entend rien; & il eſt ſûr qu'une choſe eſt deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue". Le ſavant Académicien fait ces réflexions, parce qu'ayant dit à la Marquiſe, que qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriére du Théâtre de l'Opera, cette Dame répond: A ce compte, la Philoſophie eſt devenue bien méchanique.

Après avoir loué Mr. s'Graveſande ſur le grand nombre d'Expériences dont il a enrichi ſa Phyſique, je croirois oublier une des choſes qui lui fait le plus d'honneur, ſi je paſſois ſous ſilence ſa modeſtie. Il apprend [28] à ſes Lecteurs qu'il doit aux Anglois

tia minima ſubito admodum decreſcere, ad majorem verò diſtantiam lentiſſimè, primo intuitu patet. *Idem*, ibid. Tom. I. Lib. I. Cap. V. p. 11.

[27] *Entretiens ſur la Pluralité des Mondes*, par Mr. de Fontenelle, Premier Soir, p. 19.

[28] Mathematicus enim circa illa quæ mathematicè demonſtrantur, Experimenta ſuperflua credit: nos autem Mathematicas Demonſtrationes, ſemper abſtractas, faciliores reddi, ſi Experimentis concluſiones ſub oculis ponantur, extra omne dubium habuimus: in hoc imita-

glois l'idée de démontrer par l'uſage des Expériences ce qui peut l'être par des Démonſtrations Mathématiques : la premiere façon d'inſtruire étant plus aiſée & moins abſtraite. A ce premier aveu il en ajoute un ſecond [29] encore plus rare & plus eſtimable dans un Auteur, c'eſt qu'il eſt redevable à Mr. Jean Muſſchenbroek de l'invention & de la connoiſſance de pluſieurs Machines qui lui ont été très-utiles, & qui ont beaucoup enrichi ſes Ouvrages.

Ce Jean Muſſchenbroek, bon Phyſicien, a un frere à Utrecht, qui a donné un Livre de Philoſophie ſuivant les Principes de Newton. Cet Ouvrage eſt fort bon, d'une grande clarté, & ſur-tout très-utile à l'inſtruction des Jeunes Gens pour leſquels il a été compoſé. Le ſtile en eſt aiſé & clair: il n'en eſt pas de même de celui de Mr. s'Graveſande; il eſt ſouvent embarraſſé, quelquefois

ti Anglos, quorum docendæ Philoſophiæ Naturalis Methodus nobis occaſionem dedit cogitandi de hac quam in hoc Opere ſecuti ſumus; illorum veſtigia tenere ſemper gloriabimur, qui, Principe Philoſophorum Duce, primi in Philoſophicæ detegendæ veritatis viam ingreſſi ſunt. *Phyſices Elementa Mathematicis Experimentis confirmata*, ſive *Introductio ad Philoſophiam Newtonianam*, Auctore Jacobo s'Graveſande, Præfat. ſub fin. Tom. I.

quefois confus & toujours dur. On peut dire que ce grand Philoſophe dit de fort belles choſes en de mauvais termes. Il eſt bien éloigné d'avoir la façon d'écrire claire & brillante des Bacon & des Deſcartes; encore moins celle des Gaſſendi. Il vous ſera aiſé de ſentir toute la différence du ſtile de Mr. s'Graveſande & de celui de ces Philoſophes, en comparant les différens paſſages que j'ai cités de ces Auteurs avec ceux que vous venez de lire, extraits du meilleur Ouvrage de Mr. s'Graveſande. Car, quoique ſon *Introduction à la Logique & à la Métaphyſique* contienne d'excellentes choſes, il s'en faut bien qu'elle égale ſes *Elemens de Phyſique.* Cet Ouvrage a, ſelon moi, un grand défaut, c'eſt qu'il n'eſt point, en général, aſſez élevé, & ſi j'oſe me ſervir de ce terme, aſſez approfondi pour les Savans; & qu'il eſt trop bref, trop concis, pour les

29 Circa Machinas ulterius monebo, plerasque conſtructas eſſe ab Artifice in hac Urbe ingenioſiſſimo, & ſimul Philoſopho non imperito, Joanne *van Muſſchenbroek*, cui omnes quæ hic explicantur pleniſſimè notæ ſunt; quod monere non ingratum fore iis credidi, qui forte quasdam Machinas imitatas deſiderarent. *Idem*, ibid.

les Ecoliers, quoiqu'il paroiſſe dans la Préface, qu'il a été fait pour eux.

Les Jeunes Gens ont ſouvent beſoin, pour comprendre les choſes, & ſur-tout celles qui ſont auſſi abſtraites que les plus ſublimes Queſtions de la Métaphyſique, qu'on les leur préſente à l'eſprit de plus d'une maniére. Dans *ſon Introduction* Mr. s'Graveſande ne cherche point à ſuivre cette Méthode: il inſtruit ſes Diſciples d'une maniére tout-à-fait oppoſée; il ne regarde que dans un ſeul point de vûe la Queſtion la plus épineuſe. Il eſt vrai qu'ordinairement ce point eſt le véritable; mais lorſqu'il eſt obſcurci par quelques nuages, ils ne ſont point diſſipés; or une bonne raiſon & un argument preſſant peuvent être ſujets à bien des difficultés. Je penſe donc qu'il eſt d'un grand Philoſophe de les prévenir, & d'obvier d'avance à tout ce qu'on pourroit faire pour empêcher la Vérité de paroître au grand jour.

Mr. s'Graveſande a traité la Queſtion de l'immatérialité de l'Ame avec une briéveté qui ne contente point les Savans, & qui n'inſtruit

3° *Introduction à la Philoſophie contenant la Métaphyſique & la Logique*, par G. J. s'Graveſande, Liv. I. Part. II.

n'inſtruit guère les Ecoliers. Voici tout ce qu'il dit au ſujet d'un Dogme ſi important & ſi ſouvent contredit. „Nous avons dit 30, „qu'il y avoit une étroite union entre l'Ame „& le Corps; cette union a jetté quelques „Philoſophes dans une erreur très-dange„reuſe. Ils ont cru que notre Ame étoit „corporelle, & que nos penſées n'étoient „autre choſe que l'agitation de certaines par„ticules de Matiére.

„D'autres remarquant que la Penſée & le „Mouvement n'ont rien de commun, & que „le Corps ne ſauroit acquérir, par le ſeul „mouvement, la faculté de penſer, ont cru „cependant que Dieu a pu donner aux Corps „cette faculté; & que pour cela même il eſt „impoſſible de décider, ſi notre Ame eſt cor„porelle ou non.

„Mais il me paroît, qu'on peut démon„trer par un Argument très-ſimple, que la „faculté de penſer ne ſauroit être l'attribut „d'aucun Etre étendu.

„Tout ce qui a de l'étendue a des parties, „& on ne peut rien attribuer à cette éten„due, qui ne convienne en même tems à ſes „par-

p. 88. Je me ſers d'une Traduction approuvée par Mr. s'Graveſande. L'Original de ce Livre eſt en Latin.

„parties. Suppoſons à préſent qu'un Etre „étendu penſe : ou la penſée ſera entiére „dans chacun des points de cette étendue, „ce qui eſt abſurde ; ou elle ſera répandue „dans toute l'étendue, & par cela même di„viſible avec elle, ce qui eſt oppoſé à la na„ture des perceptions.

„Que ſi quelqu'un dit que les idées ſont „diviſibles, & qu'il conçoit clairement que „l'idée de l'Etendue eſt telle : je réponds „qu'il confond l'idée de la choſe avec la „choſe même. Celui qui a une idée, ſent „qu'il a cette idée ; mais perſonne n'affirme„ra, que ce ſentiment ſoit diviſible & éten„du ; cependant ce ſentiment ne ſauroit être „ſéparé de l'idée, & devroit être partagé avec „elle, ſi la penſée étoit étendue ; ainſi penſer „& être étendu ne ſont pas les attributs d'un „ſeul & même ſujet".

Je trouve pluſieurs choſes à reprendre dans ce paſſage indépendamment de l'extrême briéveté ; c'eſt qu'en propoſant le ſentiment de ceux qui ont cru qu'il n'étoit pas impoſſible que Dieu pût communiquer la penſée à la Matiére, on ne fait aucune mention des raiſons très-fortes & très-embaraſſantes ſur leſquelles ils fondent leur opinion. Or ces raiſons préviennent en quelque maniére, & diminuent beaucoup la force de l'Argu-

l'Argument que Mr. s'Graveſande conſidére comme une démonſtration ſi évidente, qu'après l'avoir propoſée de la maniére la plus ſimple, il paſſe à une autre Queſtion, & regarde celle-là comme entiérement éclaircie. Permettez, *Monſieur*, que je vous faſſe ſentir une foule d'Objections qu'on peut faire contre cette prétendue démonſtration.

Vous prétendez, eſt-on en droit de dire à Mr. s'Graveſande, que la Penſée ne ſauroit être le mode d'une Subſtance étendue, parce que „ou elle ſera entiére dans chaque point „de l'étendue, ce qui eſt abſurde, ou elle „ſera répandue dans toute l'étendue, & par „cela même diviſible avec elle, ce qui eſt „oppoſé à la nature des perceptions. Qui „vous aſſûre que la Matiére eſt diviſible à „l'infini phyſiquement? Je vous le nie, & „vous le nie appuyé de l'autorité de Newton „votre Maître. *Il eſt*, ſelon lui, *des parti-* „*cules qui ont été créées indiviſibles, inaltéra-* „*bles par leur nature:* Dieu peut avoir ac- „cordé la penſée à ces particules; & par „conſéquent la penſée répandue dans leur „étendue ne ſauroit jamais être diviſée. „Tout ce que vous ajoutez eſt inutile, & ne „ſert qu'à réfuter une réponſe que vous „faites faire à votre fantaiſie; car loin de „prétendre que les idées ſont diviſibles, on

„vous ſoutient que la Subſtance étendue, à „laquelle la penſée eſt attachée, ne ſauroit „jamais être diviſée".

Voyons encore, *Monſieur*, une autre Objection qui ſe préſente naturellement contre le ſentiment de Mr. s'Graveſande. Nous ne connoiſſons que très-imparfaitement la Matiére: nous ignorons une partie de ſes attributs: un Philoſophe moderne vient d'en d'écouvrir un qui lui eſt auſſi eſſentiel que l'étendue; c'eſt l'Attraction, vertu dont Mr. s'Graveſande convient, qui eſt attachée non-ſeulement à la Matiére en général, mais à chaque partie de la Matiére. Or y ayant des propriétés très-eſſentielles dans la Matiére qui peuvent nous être inconnues, comment pouvons-nous ſavoir ſi celle d'être ſuſceptible, par le Pouvoir divin, de la penſée, n'en eſt pas une? L'Attraction n'eſt point diviſible, pluſieurs autres propriétés de la Matiére ne le ſont point, comme le mouvement, la vie, l'électricité, la végétation; donc la Matiére a des propriétés qui ne ſont pas diviſibles; donc la Penſée en peut être une, ſans qu'elle ſoit ſujette à la diviſion.

Les Bêtes n'ont point d'Ame ſpirituelle, Mr. s'Graveſande en convient. Juſqu'à préſent perſonne, excepté Mr. Boulier, n'a ſoutenu une opinion auſſi hétéroclite: cependant

pendant elles penſent, l'Expérience, la Raiſon, l'Evidence, nous en convainquent; donc la Penſée n'eſt point incompatible avec la Matiére; donc elle eſt même le mode d'une Subſtance étendue. Je ne pouſſerai pas plus loin cette foule d'Argumens qu'on peut oppoſer à Mr. s'Graveſande : nous avons déjà examiné fort au long cette Matiére dans l'Article de Mr. Locke ; vous pourrez y jetter les yeux, & vous ſerez encore plus perſuadé que, ſoit pour la Satisfaction des ſavans, ſoit pour l'inſtruction des Jeunes Gens, il auroit été à ſouhaiter que Mr. s'Graveſande n'eût point traité ſi ſuccintement la plus grande & la plus épineuſe Queſtion de la Métaphyſique.

Au reſte, je crois devoir vous faire remarquer que la difficulté que fait Mr. s'Graveſande ſur *l'impoſſibilité que la Penſée ſoit entiére dans chacun des points d'une étendue*, ne peut embarraſſer qu'un Proteſtant. Car, dans l'état où eſt la queſtion, un Catholique ne ſeroit point en droit de la propoſer. Il s'agit de ſavoir ſi Dieu, qui a le pouvoir de ſe rendre en cent mille lieux différens tout entier, corporellement, de même enfin que lorſqu'il étoit homme, & cela dans le même tems, n'eſt pas le maître de faire le même Miracle, lorſqu'il s'agit de mettre la

Penſée entiére dans chacun des points d'une étendue? Dès qu'on convient que Dieu peut changer l'eſſence des choſes, comme il faut le ſoutenir quand on admet la *Tranſubſtantiation*, on ne doit plus fonder la réjection d'une opinion ſur la contrariété qu'on apperçoit avec la nature des choſes, lorſqu'il eſt queſtion du Pouvoir divin, qui ne trouve aucune borne. Je m'étonne, *Monſieur*, que nos Théologiens Catholiques, qui ſe ſont récriés aſſez mal-à-propos contre le ſentiment de Mr. Locke, n'ayent pas fait cette réflexion. Car il ne s'agit point de ſavoir ſi l'Ame eſt matérielle ou ſpirituelle: on convient qu'elle eſt ſpirituelle, puiſque la Religion nous l'a appris; mais on demande ſi elle n'auroit pas pu être matérielle ſi Dieu l'avoit voulu? Or ſoutenir le contraire chez les Catholiques, c'eſt détruire le plus ſacré & le plus auguſte de nos Sacremens: chez les Proteſtants, c'eſt borner mal-à-propos la puiſſance de Dieu; & chez les Philo-

31 Pour faire mieux ſentir l'uſage de cette ſeconde Règle, je propoſerai un Exemple, qui n'eſt pas des plus faciles quoiqu'aſſez ſimple. Il eſt en Latin, & a été écrit en changeant la ſignification des lettres.

Il eſt indifferent que l'on employe des lettres, des nombres, ou quelques autres caractères. La Methode

Philoſophes de toutes les Religions, c'eſt raiſonner mal, & ſuppoſer pour certain ce dont on diſpute.

Je viens d'accuſer Mr. s'Graveſande d'avoir été ſouvent trop concis, je le condamne actuellement pour avoir examiné fort au long des Queſtions très-peu importantes, & même fort inutiles. Il eût mieux valu qu'il les eût omiſes, & qu'il en eût approfondi d'autres. Je mets aux nombre des endroits de ſon Livre qui me paroiſſent ſuperflus, le long & presque inintelligible Chapitre qu'il a fait ſur l'Art de déchiffrer les Lettres. Ce Traité n'eſt guère bon que pour des Miniſtres d'Etat, ou des Secrétaires d'Ambaſſade : il me paroît déplacé dans un Livre auſſi court que celui de Mr. s'Graveſande; & je ne ſai ſi beaucoup de ſes Ecoliers y ont compris quelque choſe. Vous pourrez juger de ſa clarté par quelques morceaux que vous verrez au bas de la page [31].

Le

de raiſonner eſt toujours la même pour le déchiffrement.

a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f b c e e f
i c l a h f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f m f p i m
f h i a b c q i b c b i e i e a c g b f b c b g p i g b g r b
k d g h i k f s m k h i t e f m.

Le Traité de *l'Argumentation*, ou de *l'Art de raiſonner par Syllogismes*, qui termine

Je commence d'abord par faire la liſte des Caractères; je marque combien de fois chacun d'entr'eux eſt répété, & je mets les premiers ceux qui reviennent le plus ſouvent.

f	14.	g.	10.	m.	5.	n.	2.	r.	1.
i.	14.	c.	9.	a.	4	p.	2.	s.	1.
b.	12.	h.	8	d.	3.	o.	1.	t.	1.
e.	11.	k.	8.	l.	2.	q.	1.		

J'obſerve qu'il n'y a que dix-neuf Caractères, entre leſquels il y en a cinq, qui ne ſe trouvent qu'une fois; d'où je conclus, qu'un ſeul Caractère eſt employé pour chaque lettre.

Pour qu'on entende plus facilement ce qui ſuit, je vais mettre des lettres capitales au-deſſus de quelques endroits, dont il ſera parlé dans la ſuite.

A. B.
a b c d e f g h i k f l m k g n e
C.
k d g e i h e k f : b c e e f i c l a h
D. E. F.
f c g f g o i n e b h f b h i c e i a f :
G. H. I.
f m f p i m f h i a b c q i b c b i e i e
K. L.
a c g b f b c b g p i g b g r b k d
M.
g h i k f : s m k h i t e f m.

mine *l'Introduction, à la Logique* ne me paroît ni plus clair ni plus utile que celui de

Je cherche à préſent un petit nombre d'endroits plus remarquables que les autres; & je découvre que les cinq lettres *g*, *h*, *i*, *k*, *f*, ſe trouvent deux fois dans le même ordre (B, M.) que dans un autre endroit, les lettres *i*, *k*, *f*, (F.) ſe trouvent répétées. Enfin, je m'apperçois que *h*, *e*, *k*, *f*, (C.) a de la relation avec *h*, *i*, *k*, *f*, (B, M.)

Je remarque ces endroits: & je conclus, qu'il eſt probable que des mots ſe terminent en ces quatre endroits; ce qu'il faut indiquer, en mettant des points.

Les trois derniéres Règles doivent être appliquées indiſtinctement; & c'eſt en comparant l'arrangement des mêmes Caractères, en différens endroits de l'Ecrit propoſé, avec l'ordre des lettres dans les mots Latins, qu'il faut former des Hypothèſes, dont chacune doit être examinée, en l'appliquant aux autres endroits de l'Ecrit dont il s'agit. Je marquerai à préſent, de quels raiſonnemens je me ſuis ſervi autrefois, pour déchiffrer l'Ecrit en queſtion; en me bornant à indiquer les raiſonnemens qui m'ont donné quelque lumiére, ſans faire mention des autres.

Je compare *h*, *i*, *k*, *f*, (B, M.) avec h, e, k, f, (C). Quelques mots ſe terminent en ces endroits: or rien n'eſt plus ordinaire, dans la Langue Latine, que de trouver des terminaiſons, dans leſquelles, entre les quatre derniéres lettres, il n'y a de différence que dans les ſeules pénultiémes; leſquelles, en ce cas, ſont ordinairement des voyelles. Cette conjecture, que *i*, & *e*, ſont des

de déchiffrer les Lettres. Mr. s'Graveſande a crû devoir s'éloigner dans cette occaſion

voyelles, eſt confirmée parce que ces Caractères ſont du nombre de ceux, qui reviennent le plus ſouvent. Par conſéquent, *i*, & *e*, ſont probablement des voyelles.

Voici le commencement d'un mot *f*, *m*, *f*, (G.) Par conſéquent, *m*, ou *f* eſt une voyelle: mais *m* ne ſe trouve que cinq fois, & *f* quatorze fois; donc, il y a une plus forte probabilité pour cette derniére.

Ainſi, *f* eſt probablement une voyelle, & *m* une conſonne.

J'examine l'endroit g, b, f, b, c, b, g, (K.): *f* eſt une voyelle; donc b eſt une conſonne; c'eſt pourquoi c doit auſſi être une voyelle.

Je marque donc, que *c* eſt probablement une voyelle, & *b* une conſonne.

Dans *g*, *b*, *g*, r, b, (L) il y a trois conſonnes, ſavoir b, b, & r, à cauſe que cette lettre ne ſe trouve qu'une ſeule fois dans l'Ecrit; donc *g* eſt probablement une voyelle.

Je ne donne toutes ces Concluſions que pour probables, quoique les derniéres découlent manifeſtement des Prémiſſes: mais le fondement de toutes n'eſt que probable.

Dans *f*, *c*, *g*, *f*, *g*, (D) nous avons cinq voyelles, mais les voyelles ne ſe trouvent jamais dans cet ordre, quand même nous ſuppoſerions, que les lettres *v*, & *u*, auſſi-bien que *j* & *i*, ſont marquées par les mêmes caractères: ce que le nombre des caractères donne lieu

ſion des routes ordinaires : il n'a pas jugé à propos de preſcrire la forme que les Régens

de conclurre ; ainſi le principe dont il a été déduit, que *f*, *c*, *g*, étoient des voyelles, eſt faux. Et nous affirmons que *f* n'eſt point une voyelle, mais que *m* en eſt une ; & c'eſt de quoi nous ne doutons plus à préſent.

Ainſi nous poſons comme certain que *m* eſt une voyelle, & *f* une conſone.

Delà il s'enſuit, que *b* eſt une voyelle.

Dans *g*, *b*, *f*, *b*, *c*, *b*, *g*, (K) nous avons un endroit remarquable, dans lequel la même voyelle eſt répétée trois fois, & n'eſt ſéparée chaque fois, que par l'interpoſition d'une ſeule lettre. Voici donc comment j'écris les voyelles,

. a. a. a.
. e. e. e.
. i. i. i.
. o. o. o.
. u. u. u.

& en ſuppléant les conſonnes, je cherche ſi je puis découvrir quelque choſe qui ait du rapport avec la Langue Latine. D'abord les mots, *legere*, *edere*, *emere*, &c. s'offrent à mon eſprit, & je découvre auſſi, *amara*, *ſi tibi* . . . . J'en trouverois peut-être d'autres : mais je n'en cherche pas encore, à cauſe que je m'apperçois, que la voyelle *e* eſt celle, qui ſe trouve le plus ſouvent répétée ainſi trois fois.

Donc *b* eſt probablement *e*, & par la même raiſon *c* eſt probablement *r*.

gens ont coutume de donner pour ſervir de baſe à l'Argumentation ; mais ce qu'il ſub-

e r e

J'écris *q, i, b, c, b, i, e, i, e,* (I.), en mettant au-deſſus des caractères connus leur ſignification. Outre cela, *i*, & *e* ſont des voyelles : mais elles ne ſauroient être diſpoſées comme elles le ſont, ſi l'une des deux n'étoit pas employée pour une conſonne, c'eſt-à-dire n'étoit pas *j* ou *v*

En ſuppoſant, que c'eſt *j*, je ne découvre rien ; mais en ſuppoſant que c'eſt *v*, j'ai d'abord *revivi.*

Donc *i* eſt probablement *v*,
Et *e* eſt probablement *i*.

Cela étant, j'écris le même endroit avec ce qui précéde & ce qui ſuit ;

n e v nerevivi
i a b c q i b c b i e i e a c,

& je lis *uterque revivit ;* donc *a* eſt *t*, & *q* eſt *p*.

Je marque alors, dans cet autre endroit, la ſignification des caractères connus.

e uviu
h f b h i c e i k f, (E, F.)

& je lis *eſuriunt.*

Donc, *b* eſt *f*, *k* eſt *n*, & *f* eſt *t*. Mais nous avons déja vu, que *a* étoit *t* ; ainſi il s'agit de déterminer de quel côté eſt la plus grande probabilité. Dans l'Ecrit on trouve quatre fois *a*, & quatorze fois *f* : parmi les conſonnes, *t* eſt une de celles dont on fait le plus fréquent uſage dans la Langue Latine : outre cela, *i*, *k*, *f*, ſe trouvent trois fois (B, F, M.), & *unt* eſt une terminaiſon

ſubſtitue à la place de ce qu'il rejette, n'eſt à coup ſûr ni plus clair ni plus utile. „Il „y a

Latine très-ordinaire; donc *f*, ſera *t*, & il faudra de nouveau chercher la ſignification de *a*, comme auſſi celle de *q*. Cependant ſans nous arrêter à cet incident, nous pourrons continuer notre recherche.

Nous avons déja vu, que *m* étoit une voyelle: & *e*, *i*, *u*, ſont connues: par conſéquent, *m*, eſt *a*, ou *o*; c'eſt pourquoi j'écris ainſi les endroits G, & H.

t a t . u a t s u
t o t . u o t s u
f m f p i m f h i.

Il eſt clair, qu'il faut lire

Tot quot ſu ——

Donc *m* eſt *o*, & *p* eſt *q*.

J'ajoute l'endroit examiné dans l'Article 1028: & après avoir rejetté les ſignifications trouvées en cet endroit, j'ai

Tot quot ſu — er — uere vivi,

& je lis, *tot quot ſuperſuere vivi p.*

Je corrige à préſent les erreurs des Nos. 1028. & 1029. que j'ai découvertes; & je m'apperçois que *a* eſt *p*, & que *q* eſt *f*.

Le commencement de l'Ecrit eſt

p e r . i t . ſ u n t
a b c d e f g h i k f,

& il eſt clair, qu'il faut lire, *perdita ſunt;* donc *d* eſt *d*, & *g* eſt *a*.

Comme je n'ai aucun lieu de douter de la verité de ce que j'ai découvert; & que j'ai eu ſoin de marquer,

„y a, *dit-il*, une Méthode plus facile de „prouver, qu'il n'y a que dix Modes con„cluans ; & cela en conſidérant d'abord „les ſeules Prémiſſes, & en faiſant atten„tion enſuite à la Concluſion.

„Les quatre lettres A, E, I, O, ne peuvent „être priſes deux à deux, que de ſeize manié„res, comme leur arrangement le fait voir.

A A, A E, A I, A O, E A, I A, O A,
E E, E I, E O, I E, O E,
I I, I O, O I,
O O.

„De

dans un endroit à part, la ſignification de chaque Caractère, à meſure que je parvenois à la connoître, je mets ici cette liſte.

a, *p*,	e, *i*,	i, *u*,	n,	r,
b, *e*,	f, *t*,	k, *n*,	o,	s,
e, *r*,	g, *a*,	l,	p, *q*,	t,
d, *d*,	h, *s*,	m, *o*,	q, *f*,	

Il ne ſera pas difficile de ſuppléer ce qui manque, pourvû qu'on mette au-deſſus de chaque ligne de l'Ecri. la ſignification connue de chaque caractère.

P e r d i t a s u n t , o n a . i n d a i n s i n t
a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f
r i i t u r . p s t r a t a . u . i e s t e s u r i n u t
c e e f i c l a h f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f
t q u o t s u p e r f u e r e v i v i p r a e t e r e a
f p i m f h i a b c q i b c b i e i e a c g b f b c b g
u e a . e n d a s u n t . o n s u . i t o .
g b g r b k d g h i k f s k h i t e f m.

„De ces diſpoſitions nous rejettons, „EE, EO, OE, II, IO, OI, OO: IE, doit „auſſi être rejettée à cauſe que la Conclu- „ſion ſeroit négative ; & par cela même, „le grand Terme univerſel, qui devroit „être de même dans la Majeure, ce qui „ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte „que ces huit diſpoſitions des Prémiſſes : „AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI.

„De AA, nous ne pouvons conclurre qu'en „A, ou en I. De AE, nous ne concluons „qu'en E. A la vérité la Concluſion en O ſeroit

Il eſt clair qu'il faut lire, *perdita ſunt bona ;* donc l eſt *b*. Par conſéquent en mettant *b* pour l dans l'autre endroit, où cette derniére lettre ſe trouve, nous avons *Urbp* au lieu qu'il auroit du y avoir *Urbs*.

Il eſt facile de s'appercevoir, que dans l'endroit où il y a *ſtrata. u. i. eſt*, il faut lire *ſtrata humi eſt*.

Donc *o* eſt *m*, & le nom propre, dans la premiére ligne, eſt *Mindaius*, qui devoit être *Mindarus*.

Il ne reſte à préſent que *r*, *s*, *t* : mais on peut les trouver ſans difficulté, & l'Ecrit ſe trouve déchiffré de la maniére ſuivante :

Perdita ſunt bona. Mindarus interiit, Urbs
Strata humi eſt. Eſuriunt tot quot ſuperfuere
viri. Præterea quæ agenda ſunt conſulito.

Introduction à la Philoſ contenant la Métaphyſ. & la Logique, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 393, & ſuiv.

„ſeroit bonne, mais on n'en fait jamais uſa-
„ge, quand on en peut avoir une plus
„générale ; ce qui ſe peut toujours dans
„le cas préſent, parce que le petit Terme
„eſt univerſel dans la Mineure. De AI,
„& de IA, on conclut ſeulement en I: de
„AO, OA, & EI, ſeulement en O; de EA,
„ſeulement en E, ou en O. Cela étant,
„voici tous les Modes poſſibles des Syllo-
„gismes AAA, AAI, AII, IAI, qui ſont
„les Modes affirmatifs; AEE, AOO, OAO,
„EIO, EAE, EAO, qui ſont les négatifs [32]".

Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous trouvez cela fort intelligible? Quant à moi, je penſe que ces Préceptes figureroient fort bien dans le Bourgeois Gentilhomme. Il me ſemble ouïr Mr. Jourdain: AEE, AOO, OAO, EIO, EIE, EAO; que cela eſt beau! que cela eſt ſavant! la façon d'apprendre aux hommes à raiſonner eſt bien ſublime & bien élevée! EAE, EAO, &c.

Quand on veut ſe vanter de donner de nouveaux Préceptes, ils doivent être plus clairs que ceux qu'on abandonne. Dites-moi,

[32] *Idem*, ibid. p. 449, & ſuiv.

moi, je vous prie, *Monſieur*, ſi ces EAE, EAO, ont un grand avantage ſur

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton: Celantes, &c.

Puisque Mr. s'Graveſande avoit ſuivi dans tant d'endroits les opinions & les ſentimens de Mr. Locke, il n'auroit pas mal fait de l'imiter dans ſes Règles ſur le Syllogisme & l'Argumentation.

En critiquant quelques défauts que je crois appercevoir dans le Livre de Mr. s'Graveſande, je ſuis bien éloigné de vouloir diminuer le prix des bonnes choſes qu'il contient: il y en a une grande quantité, & quoique cet Ouvrage ſoit inférieur de beaucoup à ſes *Elémens Phyſiques*, il eſt aiſé de voir qu'il part de la main d'un grand Maître; il y a des Morceaux d'une beauté raviſſante. Ne croyez donc pas que je cherche par mes critiques à diminuer la gloire d'un ſi grand Homme. Je remplis, ou du moins je tâche, autant qu'il m'eſt poſſible, de remplir le caractère que j'ai pris; & ſi je parle des fautes que j'apperçois, ce n'eſt que pour empêcher que la réputation du Génie illuſtre qui les a commiſes, ne les faſſe paſſer comme des beautés auprès de certaines gens, qui ne

ne jugent guère de tout ce qui ſe trouve dans un Livre, que par le nom de celui qui l'a fait. Si je voulois vous parler de toutes les excellentes choſes qui ſe trouvent dans celui

33 Quoique ce que nous venons de dire ſuffiſe, pour mettre dans un grand jour la matiére de la Liberté, nous ne laiſſerons pas, eu égard aux Queſtions importantes qu'on agite ſur cette matiére, d'ajouter encore quelques Eclairciſſemens, afin de prévenir quelques difficultés embarraſſantes, auxquelles l'équivoque & l'abus des termes ont principalement donné lieu.

Il ne s'agit point ici de la Liberté de Dieu, laquelle eſt totalement différente de la Liberté Humaine; l'indépendance de Dieu eſt ſouveraine, & ſon Intelligence ne reconnoît aucunes bornes; en un mot, lui ſeul poſſéde une liberté abſolue & parfaite.

Il y a trois ſentimens principaux concernant la Liberté Humaine.

1. Quelques Philoſophes prétendent que l'Homme a une liberté, qu'ils appellent d'indifférence. Selon eux, Dieu a donné à l'Homme la faculté de choiſir entre deux ou pluſieurs objets, à l'égard desquels il a le pouvoir phyſique néceſſaire; de ſorte qu'il peut déterminer ſa volonté, en mettant à part toutes les raiſons & toutes les cauſes externes, qui pourroient le porter à préférer un de ces objets aux autres.

C'eſt ce qui paroît impoſſible. Il eſt queſtion de choiſir entre A & B: vous dites que, toutes choſes miſes à part, vous pouvez choiſir l'un ou l'autre. Vous choiſiſſez A; pourquoi? Parce que je le veux,

celui de Mr. s'Graveſande, l'étendue que j'ai preſcrite à ces Lettres ne ſuffiroit pas. Je me contenterai de placer au bas de la page celles qu'il a dites ſur la Liberté [33].

Il

dites-vous. Mais pourquoi voulez-vous A, & non point B? Vous répliquez, parce que je le veux; Dieu m'a donné cette faculté. Mais que ſignifie je veux vouloir, ou je veux parce que je veux? Ces paroles n'ont d'autre ſens que celui-ci, je veux A. Mais vous n'avez pas encore ſatisfait à ma queſtion, pourquoi ne voulez-vous point B? Parce que j'ai la faculté de me déterminer comme il me plaît. Pourquoi vous plaît-il de déterminer cette faculté en faveur d'A, & non point de B? Eſt-ce ſans raiſon que vous rejettez B? Si vous dites, A me plaît, parce qu'il me plaît; ou cela ne ſignifie rien, ou doit être entendu ainſi: A me plait à cauſe de quelque raiſon, qui me le fait paroître préférable à B; ſans cela, le *Néant* produiroit un effet. Conſéquence que ſont obligés de digérer les défenſeurs de ce premier Syſtème.

Mais je ſens, ajoutent-ils, que je ſuis libre. Qui a jamais ſongé à le nier? Mais cela empêche-t-il, que tout effet ne doive avoir une cauſe?

Si l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, continuent-ils, les Actions humaines deviennent néceſſaires, les Loix ſont inutiles, les récompenſes & les peines abſurdes; il n'y a ni vertu, ni vice, ni louange, ni blâme, &c.

Nous verrons dans la Logique, qu'une conſéquence abſurde forme une preuve en faveur du ſentiment con-

Il examine, avec une pénétration & une ſagacité merveilleuſes, toutes les différentes

traire ; mais que ſi le premier ſentiment eſt prouvé d'ailleurs, ce ſentiment ne ſauroit être renverſé par un pareil Argument, lequel en ce cas, ne fait que rendre incertaines les deux propoſitions oppoſées.

Ce n'eſt pas que nous croyions que cette Règle ſoit applicable à l'exemple en queſtion ; car nous n'avons garde d'accorder d'un côté, que dans le Syſtême de l'Indifférence, la Liberté Humaine ſoit exempte de toute néceſſité ; & de l'autre, que toute néceſſité donne lieu aux conſéquences qu'on paroît craindre.

En admettant l'Indifférence dont il s'agit, je ſoutiens, que les déterminations de la Volonté Humaine n'en ſont pas pour cela moins néceſſaires. Il eſt vrai, que cette néceſſité n'eſt ni abſolue ni fatale : mais elle eſt telle cependant, que dans chaque détermination le contraire eſt impoſſible. Vérité qu'on ne ſauroit révoquer en doute, dès qu'on fait attention à la preſcience de Dieu.

Ils répondent, que la preſcience ne contraint pas la Volonté, & n'eſt pas cauſe de ſes déterminations. Mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion ; contraindre la Volonté, eſt une contradiction. Il s'agit de ſavoir, ſi le contraire de ce que Dieu a prévu peut arriver ? Or comme cela eſt impoſſible, ce que Dieu a prévu devient néceſſaire, par la définition même de ce terme.

Ceux-mêmes qui, en admettant l'Indifférence dans la détermination de la Volonté, nient la preſcience Divine, ne ſauroient éviter d'admettre une ſorte de Néceſſité ; comme il ſeroit aiſé de le faire voir. Mais, ſi c'en étoit ici le lieu, il ſeroit bien plus facile encore, de

tes opinions ; & conclut avec raiſon que celle qui tient un juſte milieu entre l'Indifférence

prouver, que c'eſt la choſe du monde la plus abſurde, que de concevoir un Dieu qui ignoroit hier ce qu'il vient d'apprendre aujourd'hui.

J'ai dit ſecondement, que toute Néceſſité ne donne pas lieu aux conſéquences qui ont été indiquées. Ces conſéquences ne font rien contre la Néceſſité Morale, comme on le verra dans la ſuite.

II. Le ſecond ſentiment ſur la Liberté, a été expliqué dans le Chap. X. Les partiſans de ce ſentiment ſoutiennent que l'Ame ne ſe détermine jamais ſans cauſe : que la cauſe de ſes déterminations n'eſt point phyſique, mais morale, & agit ſur l'intelligence même ; de maniere qu'un homme ne puiſſe jamais être pouſſé à agir librement, que par des moyens propres à le perſuader.

Voilà pourquoi il faut des Loix, & que les peines & les récompenſes ſont néceſſaires ; l'eſpérance & la crainte agiſſent immédiatement ſur l'Intelligence.

En admettant l'Indifférence, ce n'eſt ni la crainte, ni l'eſpérance, ni la connoiſſance des Loix, qui déterminent la Volonté, mais le *Néant*. On répond que toutes ces choſes déterminent la Volonté, mais non pas néceſſairement ; c'eſt-à dire, que la connoiſſance de la Loi étant poſée, l'Ame peut s'y conformer, ou non : ce qui eſt très-vrai du pouvoir phyſique : mais, ſi la conſtitution préſente de l'Ame étant poſée, la connoiſſance de la Loi ne ſuffit pas pour que la Volonté ſe détermine, il faut quelque choſe de plus ; & nous avons vu, que ce quelque choſe, dans le Syſtême de l'Indifférence, ne peut être que le *Néant* tout pur.

férence & la Fatalité, eſt la plus raiſonnable.

Un

Examinons auſſi ce qui regarde la Vertu, & nous ne trouverons plus de difficulté dans ce qu'on dit de la louange & du blâme.

Commençons par déterminer les conditions néceſſaires, pour qu'une Action humaine puiſſe être appellée vertueuſe.

1. Il faut que cette Action ait ſon origine dans l'intelligence de l'Homme, c'eſt-à-dire, qu'il agiſſe parce qu'il veut agir.

2. Il faut que cet homme, pendant qu'il agit, ſache quel eſt ſon devoir dans les circonſtances où il ſe trouve; & qu'il ſoit conſtamment dans la diſpoſition de diriger ſes actions ſuivant la règle que lui a preſcrit le ſouverain Maître du Monde.

3. Enfin, il faut que ces diſpoſitions jointes à la connoiſſance de ſon devoir, ſoient les motifs qui plient ſa volonté, & qui le déterminent à agir.

Ceux dont nous examinons les ſentimens, ajoutent une quatrième condition aux trois que nous venons de propoſer: ils diſent, qu'une Action ne ſauroit être vertueuſe, à moins que celui qui l'a faite n'ait pu, dans ce tems-là même, s'en abſtenir; & que c'eſt dans l'uſage de ce pouvoir, d'agir ou de ne point agir, qu'il faut chercher les fondemens de la Vertu.

Mais je demande, ſi l'amour de la Vertu ne pourroit pas monter à un tel point, que de l'aveu même de ceux qui admettent cette quatrième condition, la détermination oppoſée à la Vertu devint impoſſible?

Un Anonyme a attaqué aſſez impoliment Mr. s'Graveſande ſur ſes ſentimens ſur la Liber-

Je ſuppoſe un homme éclairé ſur ſes devoirs, & qui, dans le tems qu'il doit agir, ait devant les yeux ce qu'il doit à la Divinité; qui apperçoive clairement, que ſon bonheur dépend de cet Etre bon & tout-puiſſant, & qu'il dépend de lui ſeul. Je ſuppoſe, que cet homme ſoit frappé ſi vivement de ces penſées, que toute autre conſidération ne le puiſſe toucher que foiblement. Je demande s'il eſt poſſible, que cet homme ne ſe détermine pas à ce qu'il ſait que Dieu exige de lui? Il faudroit qu'il changeât ſa propre nature, pour agir autrement. Voici donc une néceſſité morale; & eſt-ce que, pour cela, cet homme ne mérite aucune louange?

Il peut donc y avoir au moins quelques cas, dans leſquels la Vertu ſe trouve dans un degré éminent, & où la quatrième condition manque; laquelle, par conſéquent n'eſt pas eſſentielle à la Vertu.

Ceux qui admettent cette quatrième condition, diſent que la connoiſſance de nos devoirs, & le deſir de nous y conformer, ſont inſéparables de la Vertu; mais que notre Ame doit donner à ces motifs un degré de force, ſans lequel ils deviennent inutiles; & que dans le tems qu'elle donne cette force aux motifs, elle peut ne la point donner.

Mais donner de la force à un motif, ou n'en point donner, ſont des choſes différentes; & on peut appliquer ici le raiſonnement que nous avons propoſé au commencement de ce Chapitre. Alors il paroîtra, que, ſi la Vertu conſiſte dans ce qui porte l'Ame à donner

Liberté: mais il eſt aiſé de juſtifier ſes ſentimens chez tous les gens raiſonnables, de quelque Religion qu'ils ſoient. Les Proteſtans ne ſauroient les condamner, ſans manquer à leur Synode de Dordrecht, ni les Catholiques ſans blâmer en lui ce qu'ils approu-

aux motifs une force qu'elle pouvoit ne poit donner, la Vertu eſt un pur *Néant*.

III. Le troiſième ſentiment eſt celui des partiſans de la Fatalité.

Ce ſentiment eſt ſujet à toutes les difficultés que nous avons rapportées, & comme d'ailleurs il n'eſt appuyé ſur aucun Argument ſolide, les difficultés dont il s'agit le renverſent de fond en comble. Nous avons vu de quelle maniére on doit s'y prendre, pour le combattre directement.

La détermination de la Volonté, quand la Fatalité a lieu, eſt l'effet d'une cauſe phyſique, & la perſuaſion précédente ne ſauroit empêcher une détermination contraire; une perſuaſion qui eſt l'effet d'une cauſe méchanique, pouvant être changée par une autre cauſe méchanique, l'Homme n'eſt plus Auteur de ſes actions, les Loix deviennent inutiles, &c.

Nous croyons avoir ſuffiſamment démontré, que l'opinion qui tient un juſte milieu entre l'Indifférence & la Fatalité, eſt la ſeule véritable. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces deux derniéres opinions, quoique manifeſtement oppoſées entre elles, doivent leur origine à la même erreur.

prouvent dans St. Auguſtin, qui non-ſeulement bannit toute indifférence, & admet la Prédéſtination abſolue, ainſi que nous l'avons vu dans la ſeconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire; mais qui regarde comme un crime d'attribuer rien au Haſard, à la

Cette Erreur conſiſte à confondre la Néceſſité morale avec la Néceſſité abſolue. Quand on a démontré en général, que le contraire d'une choſe eſt impoſſible, tout le monde dit, que cette choſe eſt néceſſaire : mais quand on regarde une choſe comme néceſſaire, il n'eſt que trop ordinaire de négliger toute diſtinction, & de s'imaginer d'abord, qu'il s'agit d'une Néceſſité fatale.

Ceux qui admettent la Fatalité, prouvent que la Néceſſité morale a lieu dans la détermination de la Volonté, & concluent, que cette Néceſſité eſt fatale; ſans ſe mettre en peine des conſéquences, ils ſoutiennent, qu'elles doivent être admiſes, ſi le Principe eſt vrai.

D'autres, voyant que ces conſéquences ne ſauroient être vraies, concluent, que le Principe eſt faux, & rejettent la Fatalité: mais, comme ils confondent les deux Néceſſités, ils ne veulent pas même admettre la Néceſſité morale, & s'imaginent ne pouvoir trouver de ſûr refuge, que dans l'Indifférence; mais, ſans y penſer, ils ſont tombés dans un autre genre de Néceſſité, auquel je ne ſai quel nom donner. *Idem*, ibid. Lib. I. Chap. XII. p. 74, & ſuiv.

à la Fortune & à l'Indifférence 34, Dieu ſeul étant la cauſe unique de tous les événemens, & rien n'arrivant que par les ordres abſolus de ſa providence.

Il eſt d'autant plus criminel de prêter des ſentimens dangereux à Mr. s'Graveſande, que l'on voit par-tout dans ſes Ouvrages le caractère d'un homme rempli de candeur & de probité. Tous ceux qui le connoiſſent perſonnellement aſſûrent que ſes Livres donnent une idée juſte de ſon mérite, & qu'il eſt auſſi galant homme que ſavant. Il eſt ſurprenant que l'Académie des Sciences, toujours attentive à s'honorer de la réception des plus grands Hommes, ait tardé juſqu'à préſent à augmenter ſa gloire, en recevant pour remplacer Newton un de ſes plus illuſtres Diſciples.

Je vous ai ſouvent parlé dans mes Lettres, *Monſieur*, du Jéſuite Regnault: quelquefois je vous en ai dit du bien, & quelquefois du mal,

34 Sed in iisdem tribus Libris meis (*contra Academicos*) non mihi placet toties me appellaſſe *Fortunam*, quamvis non aliquam Deam voluerim hoc nomine intelligi, ſed fortuitum rerum eventum, vel in corporis noſtri, vel in externis bonis aut malis, unde & illa verba ſunt,

mal, je ferai encore de même. Ce Religieux a publié deux Ouvrages : le premier eſt intitulé, *Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe*, ou *Phyſique Nouvelle en Dialogues ;* le ſecond, *l'Origine ancienne de la Phyſique nouvelle, où l'on voit dans des Entretiens par Lettres ce que la Phyſique nouvelle a de commun avec l'ancienne, &c.*

Le premier de ces Livres contient un Corps complet de Phyſique fondée ſur les Principes Cartéſiens. Cet Ouvrage eſt écrit d'une maniére fort claire & à la portée de tout le monde. Il eſt même inſtructif, & peut ſeul rendre un jeune homme Phyſicien, ſans qu'il ait beſoin d'autre Maître. Il y a pluſieurs choſes intéreſſantes, & qui ſont dignes de la curioſité & de l'attention des Savans. Ce Jéſuite, quelque Cartéſien qu'il ſoit, abandonne ſon Maître dans certains endroits, & les corrections qu'il fait au Syſtème qu'il a embraſſé ſont ordinairement aſſez juſtes. Il rejette l'opinion qui range les

quæ nulla Religio dicere prohibet, *forte, forſan, forſitan, fortaſſe, fortuitò ;* quod tamen totum ad divinam Providentiam revocandum eſt. *Sanct. Aurel. Auguſt. Hippon. Epiſcop.* Retractationum, Lib. I. Cap. I. num. 2.

les Bêtes [35] au rang des ſimples Machines. Quoiqu'il admette la Matiére ſubtile, & qu'il rejette le Vuide, il ne pouſſe point les choſes

[35] *Eudoxe.* On voit dans les Journaux des Savans un Cheval artificiel, capable de faire dans une platte Campagne 7 à 8 lieues en un jour ; & une Figure humaine, une Statue de fer, imaginée par un priſonnier, laquelle étant ſortie d'une priſon, alla par pluſieurs détours préſenter à genoux une Requête au Roi de Maroc dans ſon Palais, & revint dans la priſon. Et ne dit-on pas qu'Albert le Grand fit une Tête, qui proféra quelques paroles ? Je ne garantis pas ces faits ; mais j'ai vu un Cheval d'airain que des reſſorts ſecrets faiſoient tourner comme les Chevaux tournent dans le Manège.

Si l'induſtrie des hommes fait des Machines d'une ſtructure ſi ingénieuſe, que ne peut pas faire une Sageſſe infinie ?

Ariſte. Ne bornons point une Sageſſe ſans borne ! mais mille endroits de l'Ecriture donnent, ce ſemble, quelque connoiſſance, quelques paſſions aux Animaux. L'Auteur de la Nature nous a fait naître avec un penchant qui nous porte tous à leur en attribuer, & qui dément peut-être intérieurement quiconque eſſaye de leur en refuſer. Ils ont des Sens comme nous, & qui paroiſſent ſemblables à nos Sens. Les impreſſions que nous recevons par les Sens ne produiſent point les mouvemens de notre Corps, ſans que notre ame y ſoit pour quelque choſe. Nous ne ſentons pas dans nos membres des impreſſions, qui d'elles-mêmes nous transportent vers les objets ſenſibles. Nous ne nous ſentons pas forcés d'uſer du pouvoir de notre Ame, pour arrêter l'impétuoſité du Corps à la vûe

choſes à l'extrême, ainſi que Deſcartes, qui en nie [36] la poſſibilité même par le pouvoir divin.

En

des mets les plus exquis, lors même que nous ſommes preſſés par la faim. Sur quels principes dirons-nous que les impreſſions ſenſibles reçues dans les Animaux par des organes qui paroiſſent ſi ſemblables à ceux de notre Corps, tranſportent par elles-mêmes les Corps des Animaux, ſans qu'une Ame s'en mêle pour déterminer leur mouvement? *Entret. Phyſiques*, Tom. III. p. 98.

[36] *Ariſte.* Le Vuide eſt proprement une ſurface capable de contenir un Corps, ſans en contenir néanmoins aucun.

Eudoxe. C'eſt-là l'idée que j'ai du Vuide; mais le Vuide eſt-il poſſible?

Ariſte. La Raiſon peut-elle en douter?

Eudoxe. Ce qui ne renferme point de contradiction eſt poſſible: le Vuide ne renferme point de contradiction; car quelle contradiction dans une ſurface propre à contenir un Corps, & qui cependant n'en contient point? Ces termes ne ſe détruiſent nullement; donc le Vuide eſt poſſible.

En effet, ſi Dieu anéantiſſoit tout-à-coup l'air & toute la matiére dont nous ſommes enveloppés dans ce Cabinet, ſans rien changer dans la ſituation du Cabinet ni des Corps qui l'environnent, il y auroit du vuide, & l'on peut dire qu'alors nous nous trouverions immédiatement au-deſſous du rien: Or cette ſuppoſition n'a rien d'impoſſible, rien qui ſe contrediſe, rien qui ſoit au-deſſus de la puiſſance d'un Dieu, qui n'a beſoin de rien, qui conſerve librement des Corps qu'il conſerve; qui peut anéantir les uns ſans les autres, puiſque-ce ſont autant de Sub-

En général, on peut dire que l'Ouvrage du Jéſuite Regnault eſt bon, & qu'il eſt peut-être plus vrai qu'aucun de ceux qu'ont écrit les autres Diſciples de Deſcartes; mais il eſt dangereux d'y ajouter foi trop aiſément ſur certains Faits hiſtoriques, qui peuvent avoir quelque rapport avec la Société. Le Pere Regnault, ainſi que tous ſes Confreres, n'oublie pas d'autoriſer, tant qu'il peut, tout ce qui part de la main des Loyoliſtes,

ſtances diſtinguées, qu'il peut opérer du changement en elles, ou non; Donc, &c.

Endoxe. Mr. Deſcartes, ni Mr. Rohault, ni Mr. Régis, deux des plus fameux Cartéſiens, n'étoient pas de votre avis.

Ariſte. Je le ſai, mais je ſai auſſi qu'en ce point leur eſprit fut la dupe de l'imagination: l'imagination leur faiſoit voir de l'étendue dans tous les intervalles des Corps, & cette étendue, ils la prirent pour une étendue rèelle, pour une portion de matiére; mais ils prirent le Phantôme pour la réalité. Portons, tant qu'il nous plaira, notre imagination au-delà de 6000 ans environ, qui ſe ſont écoulés depuis la Création du Monde: notre imagination s'y fait toujours de l'étendue; dans cette étendue y a-t-il de la ſolidité? Point du tout; autrement le Monde ſeroit éternel. Notre imagination ſe repait d'images corporelles, la vûe des Corps la remplit de l'image de l'étendue. De-là par-tout où l'imagination ſe tranſporte, l'image de l'étendue l'accompagne:

liſtes, & de diminuer le poids de ce qui vient des gens qu'ils n'aiment point. Voici un exemple de la partialité de ce Religieux. Il ſe moque finement de ce que les Journaliſtes de Leipſick avoient dit au ſujet d'un Lièvre; & il raconte comme un fait certain une Hiſtoire encore plus ſurprenante qu'ont debité les Journaliſtes de Trevoux. Voyez, *Monſieur*, ces deux Paſſages au bas de la page 37.

Le

mais ce n'eſt qu'une étendue d'imagination, qui n'a point de corps, & qui s'évanouït aux yeux de la Raiſon.

Eudoxe. Jusqu'ici je ſuis dans votre penſée ſur le Vuide; mais y a-t-il du Vuide dans l'Univers? Je n'en crois rien; pourquoi? Parce que rien n'en prouve l'exiſtence, & que je ne vois rien de plus inutile que le Vuide, pour opérer les merveilles de la Nature. *Entretiens Phyſiques*, Tom. I. p. 53.

37 Cet événement réel & ſingulier rend vraiſſemblable, du moins en partie ce que les Journaux d'Allemagne ont dit d'un Lièvre. Ce Lièvre célebre avoit deux têtes, l'une ſur l'autre; huit pieds, quatre ſous le ventre, quatre ſur le dos. Quand il étoit las de courir ſur quatre pieds, les Journaliſtes l'ont fait courir ſur les quatre autres; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir échapé par-là bien des dangers, il tomba entre les mains d'un Prince. *Entretiens Phyſiques, &c.* Tom. III. page 96.

Le ſtile du Pere Regnault eſt guindé très-ſouvent: il imite celui des Romans modernes; & il n'y a au monde que les Auteurs du Journal Littéraire qui ſe ſoient aviſés de lui donner les louanges. Ce Philoſophe court après les pointes & les ſaillies: il cherche à mettre de l'eſprit par-tout; & l'on eſt ſouvent indigné des fades plaiſanteries qu'il place dans les endroits qui en éxigent le moins. Par exemple, en parlant du Vuide: „Voyons, *dit-il*, s'il y a réelle„ment du Vuide dans la Nature, ou s'il „n'en eſt point d'autre que celui qui, ſelon „le langage du Vulgaire, ſe trouve ſouvent „dans la Bouteille, dans la Bourſe, ou dans „la tête".

Voici un autre endroit qui reſſemble parfaitement à la *tirade* d'Arlequin Médecin [38]. „Vous voyez des os, des cartilages, des „ligamens, des membranes, des fibres, des „nerfs, des veines, des artères, de la chair, „ou des muſcles, le cœur dans ſon péricarde, „les poumons avec la trachée-artère, le „diaphrag-

Que penſez vous, Ariſte, de ce qu'on dit d'un Aloës, qui, après avoir été de tems immémorial dans un Jardin de Montpellier, pouſſa tout d'un coup, lorsqu'il ſembloit ſe deſſecher & mourir, un jet ſi prodigieux,

„diaphragme, l'eſtomac avec l'éſophage, les „inteſtins, le meſentère, les glandes, les „vaiſſeaux lymphatiques, les veines lactées, „le réſervoir du chile, le canal thorachique, „le foye, le pancreas, la rate, les uretères, „la veſſie l'abdomen, le péritoine, l'épiploon, „le cerveau, le cervelet, la moelle, les or- „ganes des Sens, la peau, le nez, la langue, „les oreilles, les yeux".

Le Pere Regnault fait faire auſſi quelquefois de petits complimens à ſes Interlocuteurs, qui ſeroient beaucoup mieux placés dans la *Civilité Puérile* (Livre qu'on fait lire à des enfans de ſix ou ſept ans) que dans un Ouvrage de Phyſique. Encore feroit-on mieux de les ſupprimer entiérement; car ils pourroient gâter les Jeunes Gens, & leur donner du goût pour ce doucereux *galimatias* que quelques Auteurs ont tâché de mettre à la mode. Jugez vous-même, *Monſieur*, de la juſteſſe de ma critique par ce ſeul endroit que je me contenterai de rapporter [39].

„*Eu-*

qu'en moins de 24 heures le Jet s'eleva à la hauteur de 20 pieds avec un bruit de tonnerre. *Idem*, ibid. p. 65.

[38] *Idem*, ibid. Tom. II. p. 148.

[39] *Idem*, ibid. p. 24.

„*Eudoxe.* Vous raiſonnemens ſont ſo-
„lides.

„*Ariſte.* Ils doivent l'être; je les ai tirés
„de vos Ecrits.

„*Eudoxe.* Vous ſaiſiſſez trop aiſément,
„*Ariſte*, l'occaſion de louer; le vrai goût de
„la vérité loue rarement.

„*Ariſte.* Le vrai goût de la vérité rend
„au mérite le tribut qu'on lui doit; & la
„louange eſt le tribut naturel du mérite".

Si ce n'eſt pas-là du *Phœbus*, & du plus mauvais, j'avoue que je ſuis bien trompé. Le Pere Regnault ne parle pas toujours ſur le même ton: quelquefois il quitte le Chalumeau, & prend en main la Trompette: il a mis à la fin d'un de ſes Livres de Phyſique la Peroraiſon de quelqu'un de ſes Sermons; car comment peut-on appeller autrement le Morceau que vous allez lire [40].

„Juſques à quand ſouffrirez-vous, Seig-
„neur, que l'ingratitude, malgré les cris de
„la Conſcience & de la Raiſon, abuſe de
„votre lumiére & de vos bienfaits pour
„eſſayer de vous anéantir? Humiliez ces
„Eſprits préſomptueux, inquiets & rebelles
„contre le premier Souverain: *Imple facies*
„*eorum ignominia.* Frappez, & ceux qui
„mécon-

[40] *Idem*, ibid. Tom. III. p. 367. & ſuiv.

„méconnoiſſent votre main bienfaiſante, ſen-
„tiront le poids de votre bras appeſanti ſur
„leur tête: ne trouvant plus de rèſſource
„dans la vanité, dans des amis frivoles, dans
„les faveurs de la fortune, ils tourneront
„leurs regards vers vous *& quærent nomen*
„*tuum*; ou plutôt, faites luire, dans le fond
„de leur Ame, de ces rayons doux, mais
„vifs & efficaces qui ont ſi ſouvent triomphé
„de l'Impie. Et l'incrédule réuniſſant enfin
„ſa voix avec celle de tout ce qu'il y a
„d'hommes ſages & ſenſés, ſera gloire de
„benir & d'adorer avec ſoumiſſion la main
„puiſſante qui tira du néant le Ciel & la
„Terre: *Et adorabunt coram te, Domine*".

Je ſuis encore plus étonné de trouver quelqu'idée de la *Grace efficace* dans ce Paſſage que de le voir placé où il ſe trouve. Eſt-ce que le Pere Regnault ſeroit par hazard Janſéniſte? Autrefois cela auroit paru impoſſible; mais depuis que Mr. de Mongeron convertit de tems en tems quelque Jéſuite, ce n'eſt plus une choſe inſoutenable que de croire qu'un Membre de la Société puiſſe avoir quelque opinion qui viſe au Janſéniſme.

Le ſecond Ouvrage du Pere Regnault, intitulé, *l'Origine ancienne de la Phyſique nouvelle*, eſt, à mon gré, au-deſſus du pre-

mier; il y régne une érudition choiſie. Il eſt vrai qu'il ſeroit à ſouhaiter quelquefois que les Paſſages que l'Auteur rapporte des anciens Philoſophes Grecs & Latins fuſſent un peu plus étendus : on en comprendroit mieux le véritable ſens; mais ce défaut eſt réparé par la fidélité avec laquelle ce Jéſuite les cite & les explique. Ce Livre eſt l'Ouvrage d'un véritable Savant; c'eſt dommage que le ſtile ſoit celui d'un Petit-Maître. On trouve dans trois Tomes aſſez médiocres tout ce que la nouvelle Phyſique a emprunté de l'ancienne; on y voit, pour ainſi dire, l'enfance, l'adoleſcence & l'âge viril de l'Eſprit l'Humain.

Il auroit fallu, pour rendre cet Ouvrage plus parfait & plus utile, que le Pere Regnault eût voulu examiner la vraiſemblance qu'il y a entre les Opinions Métaphyſiques & Morales des Philoſophes anciens & modernes; & qu'il ne ſe fût point borné uniquement à ce qui regarde la Phyſique.

Me voilà, *Monſieur*, parvenu au dernier des Philoſophes dont je m'étois engagé de vous parler : j'ai tâché de vous donner de tous les différens Syſtêmes l'idée la plus juſte & la moins confuſe qu'il m'a été poſſible: j'ai traité, ſuivant les Auteurs dont je parlois, preſque toutes les Queſtions les plus impor-

importantes de la Phyſique & de la Métaphyſique; j'oſerois preſque nommer les huit Lettres que je vous ai écrites ſur les Philoſophes, *Un Cours de Philoſophie ancienne & moderne.*

J'ai rarement embraſſé avec vivacité les ſentimens des Auteurs dont je parlois; parce que je crois qu'une juſte méfiance de nos connoiſſances eſt la qualité la plus eſſentielle aux Gens de Lettres, qui ne veulent point être la dupe de leurs préjugés ni de leur bonne foi. Quel eſt l'homme en effet, qui faiſant réflexion ſur l'étonnante diverſité, qui régne dans les ſentimens de tous les Philoſophes, ne ſe défie des opinions qui lui paroîtront quelquefois les plus claires? Deſcartes dit une choſe, Gaſſendi ſoutient le contraire: Newton les condamne tous les deux; & un quatrième à ſon tour les blâme tous les trois. Chacun de ces Philoſophes a ſes Diſciples, qui ſoutiennent que leur Maître eſt le ſeul fondé dans ſes opinions; ils s'accuſent mutuellement de prévention: ils apportent également des raiſons vraiſemblables; il faut être bien hardi & bien prévenu en faveur de ſon mérite, pour s'ériger en Juge ſouverain d'un procés auſſi épineux.

Une ſage retenue vaut cent fois mieux qu'un orgueil qui nous ſéduit & nous rend

le jouet du menſonge Mr. Huet, un des plus grands Hommes que la France ait produit, & des plus reſpectables Prélats, a écrit un excellent Livre pour montrer la foibleſſe de l'Eſprit Humain. Il regardoit cet Ouvrage comme un de ſes meilleurs, & après l'avoir fait en François il le traduiſit lui-même en Latin; nous avons l'un & l'autre, mais pour ne pas alonger inutilement ma Lettre par la citation des Paſſages Latins, je me ſervirai ſeulement de l'Edition Françoiſe. Dans le quatrième Chapitre du premier Livre, l'Auteur prouve avec beaucoup de force que l'Eſprit Humain ne peut connoître l'eſſence & la nature des choſes avec une certitude parfaite. „On ne ſauroit „avoir, *dit-il* [41], aucune connoiſſance de „l'eſſence d'une choſe, ſi l'on ne ſait en quoi „elle convient, & en quoi elle différe des autres „choſes: c'eſt-à-dire, *Si l'on ne connoît ſon „genre & ſa différence.* Car les Philoſophes „conviennent, que c'eſt en cela que conſiſte „l'eſſence des choſes, & que la meilleure dé„finition qu'on en puiſſe donner conſiſte „dans leur genre & leur différence. Que „ſi le

[41] Traité Philoſophique de la Foibleſſe de l'Eſprit Humain, par Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, Liv. I. Chap. IV. p. 53.

„ſi le genre & la différence des choſes ne „peuvent donc pas être connus, on n'en „pourra pas non plus connoître la défini„tion ni l'eſſence. Or on ne peut connoître „le genre d'une choſe, c'eſt-à-dire, en quoi „elle convient avec un autre choſe de diffé„rente eſpèce, ſi l'on ne connoit l'eſſence de „l'une & de l'autre. Il eſt donc néceſſaire „de connoître l'eſſence de cette choſe, dont „on veut connoître le genre : or nous ve„nons de dire que pour connoître l'eſſence „de cette choſe, il en faut connoître le gen„re; ainſi l'eſſence & le genre ont beſoin „l'un de l'autre pour être connus, & la con„noiſſance de l'un dépend de la connoiſſance „de l'autre; de ſorte que l'on tombe dans un „cercle, qui eſt une ſorte de raiſonnement „defectueuſe & qui ne prouve rien.

„On doit dire de la différence la même „choſe que je viens de dire du genre; car „je ne puis ſavoir en quoi une choſe différe „d'une autre, ſi je ne les connois toutes „deux. Cela s'éclaircira par un exemple. „Demandez aux Profeſſeurs de Philoſophie „ce que c'eſt que l'Homme? Ils vous diront „que c'eſt un Animal raiſonnable; voilà le „genre & la différence. Or le genre doit „être commun également aux eſpèces qui „ſont compriſes ſous ce genre; l'Homme

„doit donc être Animal d'une autre maniére „que le Cheval eſt Animal. Car ſi l'Hom„me eſt Animal d'une autre maniére qne le „Cheval, il y aura de la différence dans le „genre même comme genre, & partant il „ne ſera point genre. Or comment ſaurez„vous que l'Homme & le Cheval ſont éga„lement Animaux, ſi vous ne connoiſſez pas „leur nature, & même ſi vous ne connoiſſez „pas parfaitement ce que c'eſt qu'Animal &c. „c'eſt ce qui n'eſt pas moins incertain. Car „ſi vous demandez à ces mêmes Profeſſeurs, „ce que c'eſt qu'Animal? Ils vous répon„dront que c'eſt ce qui vit, & ce qui ſent, ce „qui a la vie & le ſentiment. Or comment „pouvez vous ſavoir, mes chers Maîtres, ſi „l'Homme & le Cheval ſentent également, „ſi le ſentiment de l'Homme eſt entiérement „égal au ſentiment du Cheval?

„Voici Deſcartes, ce nouvel inventeur de „la Vérité, ſi on l'en veut croire lui-même, „qui ſoutient que le Cheval ne ſent pas „mieux les éperons qui le piquent, que „l'Arbre ſent la hache qui le coupe. Nous „voyons d'ailleurs de certaines Plantes, qui „donnent des marques de ſentiment, quand „on les touche, & qui pourtant ne ſont pas „Animaux, ni par conſéquent le Cheval. „Ajoutez à cela, que l'on voit un Cheval,

„que

„que l'on voit un Homme; mais que l'on „ne voit un Animal, que lorſque l'on voit „un Cheval, ou un Homme, ou un Poiſſon, „ou un Oiſeau, ou quelqu'autre Animal. „On ne connoît donc l'Animal qui eſt le „genre, que par ſes eſpèces: & nous cher„chions tout à cette heure à connoître l'eſ„pèce par le genre; nous tombons donc „dans ce genre vicieux de raiſonnement, que „l'on appelle *diallèle* comme qui diroit alter„natoire; lorſque pour prouver une choſe „qui eſt en queſtion, nous nous ſervons „d'une autre choſe dont la preuve dépend „de celle-là même qui eſt en queſtion.

„De plus, puiſque pour connoître l'eſſen„ce d'une choſe il faut connoître ſon genre: „pour connoître l'eſſence du genre, il faudra „connoître ſon genre, & le genre de ce gen„re, & toujours de même en remontant. „Ainſi la choſe ira à l'infini, & nous ne pour„rons jamais parvenir à la connoiſſance de „la choſe que nous cherchons; ou bien il „faudra s'arrêter à quelque genre ſupérieur, „dont on ignore le genre. Or ſi l'on ignore „le genre de ce genre ſupérieur, on ignorera „même ce genre ſupérieur & par conſé„quent tous les autres genres qui en dépen„dent, & la choſe même qui eſt en que„ſtion. Venons maintenant à la différence

„qui, avec le genre, compoſe l'eſſence de „l'Homme.

„Cette différence eſt tirée de la Raiſon, „dont on prétend qu'il eſt doué: or c'eſt cela „même qui eſt en queſtion dans notre préſen„te recherche, ſavoir ſi l'Homme eſt doué „de raiſon, & s'il peut raiſonner? puisque „nous ne ſommes pas aſſûrés qu'il ſoit un „Animal raiſonnable, ni que la Raiſon ſoit „ſoit ſa différence. Suppoſons néanmoins „qu'il ſoit raiſonnable, ſommes-nous aſſûrés „qu'il ſoit le ſeul de tous les Animaux qui „ſoit raiſonnable? Nous avons les Livres „de quelques grands Philoſophes, qui ſou„tiennent que la Raiſon ſe trouve auſſi dans „d'autres Animaux. Perſonne ne peut dé„cider cette conteſtation, s'il ne connoît au„paravant ce que c'eſt que l'Homme & ce „que c'eſt que ces autres Animaux. Il faut „donc en revenir à la choſe même qui eſt „en queſtion, ſavoir, ce que c'eſt que „l'Homme; & on cherche dans ce qui eſt „inconnu la connoiſſance de ce qui eſt in„connu, ſans pouvoir ſortir de cet em„barras".

Avant que d'apporter ces preuves, Mr. Huet en avoit cité pluſieurs autres que la briéve-

briéveté de ma Lettre ne me permet pas de rapporter. Il prétend que l'homme ne peut rien connoître avec une certitude entiére, & qu'un objet extérieur ne répond pas exactement à l'idée qui en eſt empreinte. Parce que 1. les images, eſpèces, ou ombres, qui partent des Corps extérieurs, & qui ſe préſentent à nous, ne leur ſont pas ſemblables. 2. La fidélité du milieu interpoſé, par lequel l'ombre ou l'eſpèce de l'objet extérieur paſſe pour venir à l'inſtrument de notre ſenſation, eſt douteuſe. 3. La fidélité des Sens eſt douteuſe. 4. La fidélité des nerfs & des eſprits animaux eſt douteuſe. 5. La fidélité du cerveau eſt douteuſe. 6. La fidélité de l'Eſprit ou de l'Entendement humain eſt douteuſe, & ſa nature nous eſt inconnue.

Mr. Huet, pour donner plus de force à ſon ſentiment, l'autoriſe par celui de preſque tous les grands Philoſophes anciens, qui ont avoué qu'ils ignoroient beaucoup de choſes & qu'ils en connoiſſoient fort peu avec certitude. Il examine dans le douziéme Chapitre du premier Livre tout ce qu'ils ont dit à ce ſujet, & démontre évidemment que la loi de douter a été établie par tous les Philoſophes; c'eſt en partie ſur

CATALOGUE
DE LIVRES

qui ſe trouvent

CHEZ HAUDE ET SPENER,

Libraires à Berlin.

Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres pour l'Année 1764. avec Figures, Tome XX. 4. 3 rthl.

Mémoires hiſtorique ſur les principales epoques de l'Hiſtoire d'Allemagne, par M. Wéguelin, 8. 1766. 3 gr.

Remarques de Grammaire ſur Racine pour ſervir de ſuite à celles de M. l'Abbé d'Olivet, avec des Remarques détachées ſur quelques autres Ecrivains du premier ordre par M. Yemrof, 8. 1766. 8 gr.

Diſſertation ſur la Nature l'Eſpeces & les degrés de l'Evidence, 4. 1764. 16 gr.

- - - ſur la Topographie ancienne, 4. 1764. 5 gr.

- - - ſur l'Epoque de la Puiſſance Souveraine des Papes, 4. 1764. 6 gr.

- - - ſur le ſon & ſur l'Ouie, 4. 1764. 12 gr.

Lettre d'un Officier Hannovrien. 8. 1764. 2 gr.

Ocellus Lucanus avec des Diſſertations, par M. le Marquis d'Argens, 8. 1762. 1 rthl.

Theſaurus trium linguarum, lat. gall. & græc. 4. 1762. 3 rthl.

)(

Timée de Locres avec des Notes par M. le Marquis d'Argens, 8. 1. rthl. 4 gr.

Abrégé hiſtorique de l'Origine & des Progrès de la Gravure & des Eſtampes en Bois & en Taille douce, par Mr. Humbert. 8. 1752. 4 gr.

L'Art d'attaquer & de défendre les Places, par Mr. le Febure, Partie I. avec beaucoup des Planches. gr. 4. 1757. 4 Rthl.

- - du Genie pour l'inſtruction des Gens de Guerre, avec Planches. gr. 8. 1755. 1 Rlhr. 8 gr.

Il Bramino inſpirato, tradotto dal Franceſe e dedicato all' Altezza Reale del Principe Ferdinand Fratello de Re da G. d. M. 8 1752. 2 gr.

Chronologie de l'Hiſtoire Sainte & des Hiſtoires étrangers qui la concernent depuis la ſorte d'Egypte juſqu'à la captivité de Babylone par Alphonſe des Vignoles. gr. 4. 1738. 5 Rthl.

Dévote, *la*, Comédie en trois Actes, traduit de l'Allemand de Mr. Gellert par Mr. Poizeaux. 8. 1756. 6 gr.

Congrès, *le*, de Citère. 8. 749. 10 gr.

Conſeils pour former une Bibliotheque peu nombreuſe, mais choiſie par Mr. Formey. gr. 8. 1750. 8 gr.

- - d'un homme de Qualité à ſa Fille par Mr. d'Halifax. gr. 8. 1752. 8 gr.

Dialogues, *cinq*, faits à l'imitation des Anciens par *Oratius Tubero*. 1) De la Philoſophie ſceptique. 2) De Banquet ſceptique. 3) De la Vie privée. 4) Des rares & éminen-

tes qualites des Anes de ce tems. 5) De la diverſité des Religions. Nouvelle Edition augmentée d'une Refutation de la Philoſophie ſceptique, ou Préſervatif contre le Pyrrhonisme, par Mr. L. Kahle, 8. 1744. 12 gr.

Diſſertation ſur la Cauſe de l'Electricité des Corps & des Phénomenes qui en dependent. Sujet propoſé par l'Académie Royale des Sciences de Berlin pour le prix qui doit être diſtribué le 31 Mai 1745. dans l'Aſſemblée générale de cette Académie par Mr. Waiz, 4. Berlin, 1745. 14 gr.

- - Réflexion ſur la Cauſe générale des Vents. Piéces qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe pour l'Année 1746. par Mr. d'Alembert des Académies Royales des Sciences de France & de Pruſſe à laquelle on a joint les Pieces qui ont concurru, 4. Berlin, 1747. 16 gr.
- - ſur le Syſteme des Monades avec les Pieces qui ont concurru. 4. 1748. 1 rthl. 16 gr.
- - ſur les Progrés des Armes Romaines en Allemagne, avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.
- - ſur la Generation du Nitre, qui a remporté le Prix de l'Académie Royale en 1749. François & Allemand. 4. 1750. 8 gr.
- - ſur la Reſiſtence des Fluides, qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe pour l'Année 1750. adjugé en 1752. 4. 6 gr.

Diſſertation Piece qui a remporté le Prix ſur le ſujet des Evenemens fortuits, propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin pour l'Année 1751. avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.

- - qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres ſur les Anciens Habitans des Marches avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 8 gr.
- - ſur le Principe de l'Action des Muſcles avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 12 gr.
- - ſur l'Optimisme avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1755. 8 gr.
- - ſur le Mouvement diurne de la Terre qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe pour l'Année 1754. adjugé en 1756. 4. 1756. 6 gr.
- - qui a remporté le Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres ſur la Queſtion de l'influence du langage ſur les opinions, & des opinions ſur le langage, avec les Pieces qui ont concouru, 4. 1760. 16 gr.

l'Eſpion ou l'Hiſtoire du faux Baron de Maubert, Auteur de pluſieurs libelles qui ont paru pendant cette Guerre. gr. 8. Liege, 1759. 6 gr.

Eſſai ſur le Caractere du grand Médecin ou Eloge critique de Mr. Hermann Boerhave. 8. 1747. 5 gr.

Expériences, *nouvelles*, & Obſervations ſur les Eaux minerales de l'Allemagne; ou l'on donne la maniere de s'en ſervir pour la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, traduites du célebre Fr. Hoffmann, corrigées, miſes en ordre & publiées en François par Coſte, 8. 1752. 18 gr.

la France litteraire ou Dictionnaire des Auteurs François vivans; corrigé & augmenté par Mr. Formey. gr. 8. 1757. 1 Rthl.

Grammaire Françoiſe, dans un gout nouveau reduite en Table à l'uſage des Dames, & des autres perſonnes qui ne ſavent pas de Latin, ouvrage très utilé aux Demoiſelles Françoiſes qui enſeignent cette Langue en Allemagne. 2 Tomes. gr. 8. 1762. 2 Rthl.

- - nouvelle & parfaite, royale françoiſe & allemande, d. i. Neue und vollkommene Königl. franzöſiſche Grammatica, mit einem neu eingerichteten und vielvergröſſerten Titular-Buch des Königl. Preuſſiſchen Hofes, vermehrt von Mr. des Pepliers. Aufs neue überſehen und verbeſſert. 8. 1762. 8 gr.

Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences & de Belles-Lettres depuis ſon Origine juſqu'à préſent, avec les pieces originales. gr. 4. 1752. 1 Rthl. 8 gr.

l'Honnet-Homme. Traduit de l'Allemand de Mr. Simonetti par Mr. Lunckenbein. 4. Kœnigsb. 1755. 18 gr.

Introduction à la Grammaire des Dames. Zum groſſen Nutzen und Gebrauch für allerley Anfänger. gr. 8. 1762. 1 rthl.

Lettres ſur l'Etat préſent des Sciences & des moeurs, par Mr. Formey, IV Parties. gr. 8. 1759-1760. 3 Rthl.

Logique, ou Réflexions ſur les forces de l'Entendement humain, & ſur leur legitime Uſage, dans la Connoiſſance de la vérité, par Mr. Chrétien Wolff. 8. 1736. 12 gr.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg Nouvelle Edition revuée & augmentée, III. Tom. 8. 1758. 1 Rthl.

- - pour ſervir à l'Hiſtoire des années 1744-45. 8. 1746. 16 gr.

Mémorie per ſervire all' Iſtoria di Brandenburgo. Tradotto dal Franceſe da F. G. II Tomes. 8. 1752. 12 gr.

Panegyrique du Sieur J. M. Reinhart, Maitre Cordonnier, prononce le 13. Mois de l'Anne 2899. dans la Ville de l'imagination par P. Mortier, Diacre de la Cathedrale. 4. 1759. 4 gr.

Penſées ſur l'origine & le difference emploi des ſciences & des beaux arts, par Mr. Sultzer, 8. 1757. 3 gr.

Principes du Clavecin par Mr. Marpourg avec vingt Planches, 4. 1756. 14 gr.

Recueil de cinq Sermons, prononcez par Mr. Reinbeck traduits par un Anonyme & par Mr. des Champs, 8. 1741. 12 gr.

- - nouveau de quatre Sermons par Mr. Reinbeck, 8.

Sermons ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte par Mr. Formey, gr. 8. 1739. 6 gr.

- - ſur le Myſtere de la Naiſſance de J. C. prononcés le premier & le ſecond Jour de Noël 1737. en Prèſence de Sa Maj. le Roi de Pruſſe par Mr. Reinbeck, gr. 8. 1738. 5 gr.

- - ſur diverſes Textes, expliqués ſelon la Methode de Mr. Wolf prononcées par Jean des Champs, gr. 8. 1740. 8 gr.

Spectateur en Allemagne, ou Recueil de Lettres curieuſes, contenant un agréable mêlange de Politique, de Littérature & de Galanterie. Ouvrage periodique, où l'on voit entre autres matieres la Réfutation de l'Eſpion Turc à Francfort. 8. 1742. 9 gr.

Traité de la Fugue & du Contrepoint diviſé en deux Parties par Mr. Marpourg, II. Tomes, avec cent & vingt deux Planches. gr. 4. 1756. 4 Rthlr.

Traité, *nouveau*, du Nivellement, qui ſe enſeigne les precautions qu'il faut prendre pour ſervir utilement du Niveau d'eau, redigé par Mr. de H. avec Fig. gr. 1750. 4 gr.

Traité des Siéges pour ſervir de ſupplement à l'Attaque & la defenſe des Places de Mr. le Marchel de Vauban, gr. 8. 1747. 2 gr.

502537